Une littérature qui ne passe pas. Récits de captivité des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale (1940-1953)

Laurent Quinton

▶ **To cite this version:**

Laurent Quinton. Une littérature qui ne passe pas. Récits de captivité des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale (1940-1953). Littératures. Université Rennes 2, 2007. Français. NNT : . tel-00194520

HAL Id: tel-00194520
https://theses.hal.science/tel-00194520

Submitted on 6 Dec 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ RENNES 2 – HAUTE-BRETAGNE
ÉCOLE DOCTORALE HUMANITÉS ET SCIENCES DE L'HOMME
C.E.L.A.M. E.A. 3206

UNE LITTÉRATURE QUI NE PASSE PAS

Récits de captivité des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale (1940-1953)

par LAURENT QUINTON

Thèse de doctorat

Littérature française du XX^e^ siècle

Thèse dirigée par Mme Michèle TOURET

Soutenue le 30 novembre 2007

Jury :
Mme Madeleine FRÉDÉRIC, Professeur à l'Université Libre de Bruxelles
M. Bruno CURATOLO, Professeur à l'Université de Franche-Comté
M. Luc CAPDEVILA, Professeur à l'Université Rennes 2 – Haute-Bretagne
Mme Michèle TOURET, Professeur émérite à l'Université Rennes 2 – Haute-Bretagne

Sommaire

ÉPIGRAPHES **7**

DE QUELQUES DÉFINITIONS PRÉLIMINAIRES ET DE LEUR USAGE **11**
Captivité **12**
Idéologie **13**
La réalité/le réel **19**
Français **21**

ENVOI la fin d'un monde/le début d'un monde **23**

PREMIÈRE PARTIE : **HISTOIRE, LITTÉRATURE ET IDÉOLOGIE CAPTIVES** **51**

I. — HISTOIRE ET LITTÉRATURE : PRÉSUPPOSÉS POUR L'ANALYSE **52**
Introduction **52**
Le poids de la réalité **56**
Prendre la littérature au sérieux **65**

II. — IDÉOLOGIES DE LA CAPTIVITÉ **66**
La captivité, objet de soucis et de récupérations **66**
1. « Seule ce soir » : la si longue absence des P.G. *67*
2. Les P.G., un enjeu économique et politique *75*
3. Les P.G., un objet de controverses *79*
Contexte de la langue : la langue située (1940-1953) **89**
1. La langue en lutte *89*
2. La langue, outil de pratique politique *92*
3. La « vraie France » *96*
Inscription idéologique des P.G. **103**
A. — P.G. Politiques **103**
1. Choix massif : maréchalisme/pétainisme *105*
Jean Guitton, chantre exemplaire de la Révolution Nationale 108
2. Voyantes exceptions : P.G. collaborateurs, P.G. collaborationnistes *121*
Aimez-vous l'Allemagne ?/Connaissance de l'Allemagne 121
Collaboration et collaborationnisme 134
Quelques propagateurs de l'idéologie de la collaboration 137
3. P.G. résistants *144*
La Résistance, normale et naturelle 144
« Gaullistes par révolte sentimentale » 147
La « zone grise » 150

Communistes ? 156
4. P.G. religieux *164*
B. — Refus du politique et permanence de l'esprit français **167**
1. Le refus du politique *167*
2.Union/unité *170*
Critiques de la désunion 170
Principes de l'Unité (1) : lien de l'homme à la Patrie 172
Principes de l'Unité (2) : tous derrière le Chef ! 175
Union en captivité 178
3. Permanence de l'esprit français *182*

III. — CONCLUSION **187**

DEUXIÈME PARTIE : **TYPOLOGIE DES RÉCITS DE CAPTIVITÉ MÉTHODE, FONCTIONS, PROBLÈMES** **191**

I. — MÉTHODOLOGIE ET RECHERCHE DU CORPUS **192**
QU'EST-CE QU'UN RÉCIT DE CAPTIVITÉ ? **192**
1. Extension du domaine de la captivité *192*
2. Questions génériques *193*
Y a-t-il une dimension littéraire des récits de captivité ? 206
CHOIX DU CORPUS **220**
1. Période : 1940-1953 *220*
2. Lieu : France *226*
3. Zone libre/zone occupée *228*
4. Publication ? *231*
DES AUTEURS CAPTIFS **233**
1. Qui écrit ? Quelques données sociologiques *233*
2. Le temps de l'écriture/le temps de la publication *236*

II. — TÉMOIGNAGE : PAROLE EN DÉLÉGATION **239**
POUR QUI (1) : À LA PLACE DE QUI ? **243**
1. 1940-1945 : délégation de la communauté encore captive à un P.G.libéré *244*
2. 1940-1945 : délégation des morts à un P.G. vivant *258*
3. 1940-1945: délégation de la Patrie à un P.G. Exilé *259*
4. 1945-1953 : être le porte-parole d'une communauté délivrée *260*
5. Cas exceptionnels : témoignage en son seul nom propre *265*
6. Cas exceptionnels : témoignage… sans avoir vécu la captivité *268*
POUR QUI (2) : À L'INTENTION DE QUI ? **269**
1. Destinataire : la communauté P.G. *269*
2. Destinataire : la communauté française *271*
3. Destinataire : les proches *273*
4. Destinataire : lectorat littéraire *275*

III. — DIFFUSION ET ACCUEIL **279**
1940-1944 : À L'ÉCOUTE DES P.G. **279**
1. Analyse des publications 1940-1944 *279*
2. Soutien aux écrivains P.G. *284*
1945-1953 : DE BEAUCOUP À PRESQUE RIEN **286**

1945-1953 : RENOUVELLEMENT DES CHAMPS ÉDITORIAL ET TESTIMONIAL **294**
1. Renouvellement du champ éditorial *294*
1945-1948 : épuration et Résistance 295
1948-1953 : dévaluation de la Résistance 304
2. Renouvellement du champ testimonial (1945-1953) *306*
3. Retrouver sa place dans le champ littéraire *314*

IV. — CONCLUSION : OUBLI DES EXPÉRIENCES CAPTIVES **322**

TROISIÈME PARTIE : **SE DÉFAIRE DE LA DÉFAITE** **325**

I. — CHEMINEMENT DES RÉCITS DE DÉFAITE **326**
INTRODUCTION **326**
DRÔLE DE GUERRE ET DÉBÂCLE **329**
CESSEZ-LE-FEU ET ARMISTICE **342**
CAPTURE ET TRANSIT **348**
1. Capture *348*
2. Bouteillons : premiers récits de captivité *354*
3. Marches : à l'aube de l'indignité *357*
4. Frontstalags : les camps en France *377*
Construire une communauté : le cas des P.G. « d'outre-mer » 378
Espaces incertains 388
Digestion de la défaite (1) : le temps des responsables 391
Digestion de la défaite (2) : « récit animal »/« récit humain » 409
TRANSFERT VERS L'ALLEMAGNE **416**
1. Digestion de la défaite (3) : communauté des odeurs et des corps *417*
2. Prendre ses repères *424*
Du récit animal… 424
… au récit humain 426
Tout va bien ! : évitement de la douleur 427

II. — CAPTIVITÉ : VERS LES RÉCITS D'ÉVASION **433**
QUELQUES DONNÉES SUR L'ORGANISATION DE LA CAPTIVITÉ **433**
QU'EST-CE QU'IL Y A À RACONTER ? **438**
A. — Il n'y a rien à raconter **438**
B. — Souffrances **441**
C. — S'évader de la honte : étapes d'un redressement **443**
1. Le terreau de la honte *444*
2. Purification *446*
3. Laisser-aller : le mitan de l'indignité *450*
4. Discipline(s), activité(s) *455*
5. Écriture *457*
6. Évasions *462*
L'aventure, c'est l'aventure 462
Continuer la défaite, continuer le combat 465

III. — LIBÉRATION ET RETOUR **470**
LIBÉRATION (1940-1945) **470**
1. Rapatriements anticipés (1940-1944) *470*
2. Libération par les Alliés (1945) *473*

Retour **478**
Retrouver le monde **483**
1. États de non-vie (1) : ne plus adhérer à la réalité *483*
2. États de non-vie (2) : fantômes *488*
3. États de non-vie (3) : ersatz *491*
4. Obstacles *494*
Inversion des valeurs 494
Le poids 496
5. Déguisements *498*
Rendre le monde de nouveau familier **502**
1. Le lieu commun de l'anecdote *502*
2. Comparer *507*

IV. — POUR UN RÉCIT INDIGNE ET ANIMAL DE LA CAPTIVITÉ **513**
La vie indigne **515**
1. La réalité et son double *515*
2. États de non-vie (4) : animaux *517*
L'expérience existentielle de la honte **521**
Métamorphoses **528**
1. La métaphore de l'homme-animal *528*
2. Désirs de l'autre *537*
3. Il n'y a pas d'illusion : il n'y a qu'une réalité qui se dédouble *540*

CONCLUSION **545**

ANNEXES **557**

BIBLIOGRAPHIE **581**

INDEX **601**

REMERCIEMENTS **605**

ÉPIGRAPHES

Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit.
Évangile selon saint Matthieu, XII, 25.

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur, dans un désert d'ennui !
Charles BAUDELAIRE, « Le voyage », 1861.

La grande illusion *: un aspect encore peu connu de la guerre, la vie des prisonniers de guerre en Allemagne.*
Bande-annonce de *La grande illusion*, 1937.

DERNIÈRE VISION DONT IL NE FUT PAS PARLÉ TANT ELLE FUT POIGNANTE.
Devant la Chambre des députés une nuée d'aigles noirs picoraient des hommes étendus sur les marches, tout à coup ces aigles se métamorphosèrent en hommes. Ces hommes furent à leur tour criblés par des balles et jetés dans un brasier où semblaient se consumer toutes les lois du passé. Seule la Légion d'honneur créée par Napoléon fut respectée… puis un immense soleil se leva sur une France rénovée… Quatre années peuvent s'écouler avant que tout ceci soit vécu, mais pas davantage.
Geneviève ZAEPFFEL, *Mon combat psychique*, 1939.

Avons-nous trop aimé la littérature ?
André BILLY, *Le Figaro*, 25 mai 1940.

Pour l'instant, les poètes n'oublient pas leurs camarades prisonniers.
Léon-Gabriel GROS, *Les cahiers du Sud*, mars 1941.

Est-ce le futur visage de la poésie française qui se modèle avec la brume de l'attente ?
Jean TORTEL, *Les cahiers du Sud*, novembre 1942.

Le drame de la captivité… Mais il n'y a même pas de drame.
Georges HYVERNAUD, *Carnets d'oflag*, 1944.

La Résistance est une école de vie, qui ne trompe pas.
Pol GAILLARD, *La pensée*, octobre-décembre 1944.

À qui donc appartient-il de participer aux affaires publiques sinon aux meilleurs d'entre les Français, à ceux qui ont conduit le pays vers le chemin de l'honneur ? Aux soldats qui ont délivré son sol ?
Claude MORGAN, « La démocratie et ceux qui en parlent », *Les lettres françaises*, 16 décembre 1944.

Un monde est mort. Si les Français restent unis, un autre monde pourra naître où l'homme sera humain.
Claude MORGAN, « La fin d'un monde », *Les lettres françaises*, 3 février 1945.

Leur retour à la France c'est pour la France le retour à la vie.
Affiche sur le retour des prisonniers de guerre, 29 avril 1945.

Au fur et à mesure que s'affirmait en nous le sentiment d'être les victimes sans grandeur d'un drame dont les ressorts profonds nous échappaient encore, nous avons perdu de notre substance morale comme de notre substance physique.
René MÉNARD, « Contre nos fantômes », *Les vivants*, 1946.

On ne parle pas assez de l'ennui de la guerre. Dans cet ennui, des femmes derrière des volets clos regardent l'ennemi qui marche sur la place. Ici l'aventure se limite au patriotisme. L'autre aventure doit être étranglée.
Robert ANTELME, *L'espèce humaine*, 1947.

Nous sommes tellement éloignés que des Allemands ignorent notre résistance.
Frère PATRICE, *Le Dodore fait la malle*, 1947.

Chassés de l'histoire, ces paquets de héros ratés, ces martyrs sans palmes !
Jacques PERRET, *Le caporal épinglé*, 1947.

Jean Dutourd, ancien prisonnier, parle sévèrement des prisonniers et de cette armée qui avait, dit-il, la vocation de la captivité. Lui-même donne de sa vie de prisonnier à Auray, puis à Vannes des images pittoresques qui évoquent une existence paresseuse, anarchique et facile.
Kléber HAEDENS, compte rendu des *Taxis de la Marne* de Jean Dutourd, *L'intransigeant*, 1956.

L'araignée royale détruit son entourage, par digestion. Et quelle digestion se préoccupe de l'histoire et des relations personnelles du digéré ? Quelle digestion prétend garder tout ça sur des tablettes ?
La digestion prend du digéré des vertus que celui-là même ignorait et tellement essentielles, pourtant qu'après celui-ci n'est plus que puanteur, des cordes de puanteur, des cordes de puanteur qu'il faut alors cacher vivement sous la terre. Bien souvent elle approche en amie. Elle n'est que douceur, tendresse, désir de communiquer, mais si inapaisable est son ardeur, son immense bouche désire tellement ausculter les poitrines d'autrui (et sa langue aussi est toujours inquiète et avide), il faut bien pour finir qu'elle déglutisse.
Que d'étrangers déjà furent engloutis !
Henri MICHAUX, « La vie de l'araignée royale », 1967.

Cet homme qui attend et s'interroge, dans cette baraque où tout lui est encore étranger, est obligé de constater qu'il vient de changer d'état d'une façon profonde, que la captivité n'est pas seulement, au sens propre du mot, un « avatar » militaire mais entraîne une métamorphose de la condition humaine dans ce qu'elle a d'essentiel.
Pierre GASCAR, *Histoire de la captivité des Français en Allemagne (1939-1945)*, 1967.

Ami lecteur, je vais essayer de vous amuser un moment […]. Et si les premières pages vous paraissent trop tristes ou trop longues, alors n'hésitez pas à les tourner pour que, d'emblée, nous puissions rire ensemble de bon cœur.
H. BELIN, *Saint Pierre derrière les barbelés*, 1975.

D'autres revenaient des camps de prisonniers, ou des camps de la mort. Les grandes vacances *(1946) de Francis Ambrière,* Le caporal épinglé *(1947) de Jacques Perret racontent la guerre et les stalags avec une grande justesse de ton.*
Pierre ABRAHAM, Roland DESNÉ, *Histoire littéraire de la France, 1939-1970*, 1980.

Nous ne faisons rien, bien sûr, mais nous sommes les sujets passifs d'une métamorphose. Tout a changé : nos yeux, ce qu'ils voient. En gros, je suppose que c'est une dégradation, une simplification, un retour à l'enfance et mes camarades le pensent comme moi. Mais enfin nous n'en sommes pas sûrs.
Jean-Paul SARTRE, « Journal de Mathieu », *Les temps modernes*, septembre 1982.

Il était sans dignité, mais cela ne l'empêchait pas de vivre. Ce que Gohar admirait surtout chez lui, c'était son sens véritable de la vie : la vie sans dignité. Être vivant suffisait à son bonheur. […] « Ce qu'il y a de plus futile en l'homme, pensa-t-il, c'est cette recherche de la dignité. » Tous ces gens qui cherchaient à être dignes ! Dignes de quoi ! L'histoire de l'humanité n'était un long cauchemar sanguinaire qu'à cause de semblables sottises. Comme si le fait d'être vivant n'était pas une dignité en soi. Seuls les morts sont indignes.
Albert COSSERY, *Mendiants et orgueilleux*, 1993.

L'histoire, c'est toujours
la fiction du plus fort
Paol KEINEG, *Terre lointaine*, 2004.

Dans la Rome antique, les thermes étaient équipés de toilettes de plus de trois mille places. Sur le mur, on pouvait lire la maxime suivante : « […] Une nation qui excrète en collectivité est une nation unie. »
G. SHIXING, *Toilettes publiques*, 2004.

DE QUELQUES DÉFINITIONS PRÉLIMINAIRES ET DE LEUR USAGE

Si l'œuvre signifie le monde, à quel niveau du monde arrêter la signification ?
Roland BARTHES, « Histoire ou littérature ? », *Sur Racine*, 1960.

CAPTIVITÉ. — Je désigne par *captivité* une réalité bien particulière de la Seconde Guerre mondiale : la capture, le transfert, et l'internement (dans des camps en France puis en Allemagne — stalags, oflags[1] — où s'effectua une répartition des soldats dans 80 000 kommandos de travail), d'1,5 millions de soldats français, officiers et hommes de troupe, d'active ou de réserve, de juin 1940 à mai 1945. Cette captivité fut une captivité *de guerre*, c'est-à-dire qu'elle était inscrite dans une tradition militaire qui donnait au vainqueur le droit d'interner les vaincus d'une bataille qu'elle avait gagnée. Elle fut la suite logique, sinon nécessaire, de la défaite française de 1940. En tant que phénomène prévisible de guerre, la captivité bénéficia d'une réglementation, assurée par la convention de Genève de 1929. La captivité de 1940-1945 eut, dans son principe du moins, des précédents : 1870-1871 et 1914-1918. Mais dans ses effets, et dans les significations qu'on peut lui attacher, elle fut un phénomène nouveau, que je tenterai de déplier à travers l'étude des récits qui en furent faits.

Il convient de différencier la captivité de ce qu'on appelle couramment *la déportation* — celle-ci désignant aujourd'hui autant la déportation raciale (Juifs, Tsiganes) que politique (communistes, opposants), ou bien encore la déportation des « asociaux » (homosexuels), des handicapés (programme T4), des « droit commun », des « raflés », des « otages ». Cependant, malgré de fondamentales différences de fonctionnement, de but et d'effets entre la captivité et ces déportations, il convient également d'inscrire celle-là dans le système concentrationnaire nazi, dont elle fut une modalité non négligeable.

[1] Pour des raisons de lisibilité et de légèreté, j'écrirai dorénavant « stalag », « oflag » et « kommando » sans majuscules ni italiques, bien que l'usage typographique le prescrive.

Qu'as-tu à regarder la paille qui est dans l'œil de ton frère, et la poutre qui est dans ton œil, tu ne la remarques pas ! Ou comment vas-tu dire à ton frère : laisse-moi retirer la paille de ton œil, et voici la poutre dans ton œil ! Hypocrite ! de ton œil retire d'abord la poutre ; et alors tu verras clair pour retirer la paille de l'œil de ton frère.

Évangile selon saint Matthieu, VII, 3-5.

IDÉOLOGIE. — « *Ensemble plus ou moins cohérent des idées, des croyances et des doctrines philosophiques, religieuses, politiques, économiques, sociales, propre à une époque, une société, une classe et qui oriente l'action.* » (*Trésor de la langue française*) À la suite d'une certaine pensée marxiste, ce sens d'*idéologie* est généralement connoté péjorativement, parce que l'idéologie s'opposerait ainsi à « la science », la justification de vues personnelles ou communautaire à l'exposition « désintéressée » et « objective » des faits :

> L'idéologie est, dans la société de classe, une représentation du réel, mais nécessairement faussée, parce qu'elle est nécessairement orientée et tendancieuse, — et elle est tendancieuse parce que son objectif n'est pas de donner aux hommes la connaissance objective du système social dans lequel ils vivent, mais au contraire de leur donner une représentation mystifiée de ce système social pour les maintenir à leur « place » dans le système de l'exploitation de classe.[2]

Pour ma part, je partirai du principe que *tout* discours de savoir et/ou de pouvoir (qu'il soit politique, scientifique, historien, littéraire…), et pour peu qu'il tente d'articuler, dans son contenu aussi bien que dans ses structures, l'individu et le collectif, repose sur une idéologie. Dès lors, la connotation péjorative du terme peut être revue à la baisse. L'idéologie est fortement liée à l' « *historicité* » : à l'inscription dans l'Histoire d'un sujet parlant et pensant. De Sartre jusqu'à Jacques Derrida, dans une « *ère du soupçon* »[3], des travaux nous ont appris qu'il n'existait plus de discours innocents, de discours « purs », surgis de nulle part. On ne peut plus aujourd'hui considérer qu'il y a des discours entièrement « objectifs », parvenant sinon à surgir d'un lieu de parole neutre, du moins à effacer toute trace de leur origine de temps et de lieu ; ni de discours qui légitimeraient leur valeur collective, universelle, par leur

[2] Louis ALTHUSSER, *Théorie, pratique théorique et formation théorique. Idéologie et lutte idéologique*, texte ronéotypé, p. 29 ; cité par Jacques RANCIÈRE, *La leçon d'Althusser*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1974, p. 230. Althusser est lié de près à ce sujet de thèse : d'abord parce qu'il a été captif au stalag X A, de 1940 à 1945 ; ensuite parce qu'il en a donné un récit, dans sa magnifique autobiographie *L'avenir dure longtemps* (Stock/I.M.E.C., 1992) ; enfin parce qu'il fut avant guerre, en classe de khâgne du Lycée du Parc à Lyon, l'élève d'un futur captif particulièrement important : Jean Guitton. Pour des raisons de délimitation de corpus, je n'étudierai malheureusement pas ce récit. Il existe également un *Journal de captivité : Stalag X A, 1940-1945*, qui est surtout un témoignage du travail philosophique qu'Althusser effectuait en captivité (Olivier Corpet, Yann Moulier Boutang (éd.), Stock/I.M.E.C., 1992).

[3] Jean-Paul SARTRE, *Situations II*, Paris, Gallimard, 1948. Jacques DERRIDA, *Limited Inc.*, Paris, Galilée, 1990. Nathalie SARRAUTE, *L'ère du soupçon*, Paris, Gallimard, 1956. Roland BARTHES, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, Le Seuil, 1970.

prétendue « neutralité ».[4]

Ces travaux de *déconstruction* nous ont également appris que le langage hésitait rarement avant de devenir un outil de pouvoir et d'oppression. S'il semblait relativement facile de faire trébucher les plus voyantes des techniques de propagandes (celles des régimes totalitaires ou des publicitaires), il fallait également prêter attention aux langages plus usuels, plus quotidiens, plus « naturels ». Si l'on croit — comme je le crois — que la circulation du pouvoir et de l'oppression ne fait pas systématiquement le chemin du haut (l'État, le Capital, le Père, la Loi, etc.) vers le bas (l'individu, le prolétaire, la femme, l'enfant, etc.), mais emprunte également des voies de traverse — interindividuelles par exemple —, alors l'étude des langages « évidents » et « de bon sens » qu'on entend et qu'on emploie tous les jours est particulièrement urgente pour déceler les présences idéologiques. Le langage, parce qu'il est une réalité que tout humain partage, est un redoutable outil de transmission des idéologies.

Pour autant, ces tentatives de déconstruction ne doivent pas nous emmener sur une voie paranoïaque, et nous conduire à nier certains *faits*. On peut songer par exemple aux théories négationnistes, héritières en partie (pour leur provenance ultra-gauchiste) de cette critique de l'idéologie. Paranoïaques et de mauvaise foi, ces théories le sont assurément parce qu'elles confondent volontiers la réalité décrite et la récupération politique ou religieuse qui est parfois faite de cette réalité. Elles jettent, comme on dit, le bébé avec l'eau du bain.[5] En revanche, la déconstruction du langage n'est jamais un déni de la réalité auquel le langage fait référence ; elle se donne plutôt pour mission de déplier les techniques et les enjeux d'appréhension, d'agencement, et de transmission de cette réalité.

Cependant, tous les discours ne sont pas réductibles à l'idéologie qui les sous-tend. Certains plus que d'autres assument, développent et soignent leur inscription idéologique ; d'autres au contraire cherchent le plus possible à l'évacuer ; d'autres enfin l'ignorent simplement. Mais dans aucun de ces trois cas, l'idéologie n'est une

[4] Une certaine école de ce qu'on appelle la *philosophie analytique*, appuyée sur les recherches en sciences dures et en ingénierie, tente de démontrer le contraire. Pour une critique de ces méthodes, je renvoie aux travaux de l'« Institut de démobilisation » : http://golri.net/i2d/index.php?id=16,0,0,1,0,0

[5] Pour une mise au point théorique sur le négationnisme, voir l'article de Patrice Loraux, « Consentir », in *Le genre humain*, n° 22, 1990, qui montre que la méthode « hyper-critique » du négationnisme se disqualifie en allant jusqu'à se heurter à la simple acceptation de la réalité.

question résolue et maîtrisée par le discours ; en aucun cas les efforts du discours n'ont raison de l'idéologie qui le sous-tend. S'il est alors impossible pour un discours d'échapper à son inscription idéologique, on peut toutefois tenter de connaître celle-ci, pour l'endiguer et ne pas se laisser submerger par elle.

Une question — elle-même idéologique et héritée de Mai 68 — permet d'engager simplement le travail de reconnaissance : « *D'où tu parles ?* ». C'est-à-dire : de quel pays ?, de quelle époque ?, de quelle place (sociale, économique, géographique, politique, littéraire, culturelle…) dans la communauté nationale ? ; mais aussi : de quel héritage ?, de quelle place de toi ?, de quel imaginaire ? Cette question a le mérite d'envisager l'inscription idéologique autant sur le plan collectif que personnel, et dans l'articulation de ces deux plans. Mais, comme l'écrit Michel Foucault, cette question est également une « *question policière* » qui soumet les réseaux de significations d'un discours à la seule origine de celui-ci et tente ainsi de lui fixer une *identité*. Elle polarise l'interprétation des discours vers ses causes plutôt que vers ses effets, et surtout elle n'envisage pas le *devenir* de la parole :

> Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de savoir exactement qui je suis. Ce qui fait l'intérêt principal de la vie et du travail est qu'ils vous permettent de devenir quelqu'un de différent de ce que vous étiez au départ. Si vous saviez, lorsque vous commencez à écrire un livre, ce que vous allez dire à la fin, croyez-vous que vous auriez le courage d'écrire ? Ce qui vaut pour l'écriture et pour une relation amoureuse vaut aussi pour la vie. Le jeu ne vaut la chandelle que dans la mesure où l'on ignore comment il finira.[6]

Cela peut signifier pour nous, par exemple, qu'un texte littéraire n'est pas réductible aux données biographiques, psychanalytiques, sociologiques, historiques, au sein desquelles il prend vie. Mais cela signifie aussi qu'un texte — et plus largement toute prise de parole, ou de position d'un individu — présente le risque de l'inattendu, de l'incohérence, voire de l'inexplicable, par rapport à ce qu'on *prévoit* de ce texte. Le texte n'est plus simplement la *production* (aux deux sens du terme : le produit et le processus qui produit) logique d'un individu conditionné par un certain milieu ; il se donne le droit de contredire (ou non) ce qu'on attend de lui. Certains artistes se sont fait, chacun avec ses techniques propres, une spécialité dans le

[6] Michel FOUCAULT, « Vérité, pouvoir et soi », entretien avec R. Martin, université du Vermont, 25 octobre 1982, repris dans *Dits et écrits*, t. II, 1976-1988, Daniel DEFERT, François EWALD (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001, p. 1597. Voir aussi l'entretien de Foucault avec Roger-Pol Droit, juin 1975, repris dans *Le point*, n° 1659, 1er juillet 2004, p. 82.

domaine de *l'insaisissable* : je pense en particulier à Armand Robin et Maurice Sachs.[7] Mais dans le domaine de l'action politique — qui m'importe, parce que la Résistance, le Pétainisme et la Collaboration agissent comme modèles pour les récits de captivité —, on retrouve parfois également ces surprises et ces incompréhensions. Pour ne parler que de soldats français captifs, je citerai parmi d'autres les noms de Claude Morgan, Joseph Darnand, Claude Roy, François Mitterrand, dont les parcours pendant la guerre contredisaient à certains moments les comportements qu'on aurait pu attendre d'eux, connaissant leur milieu d'origine et leurs engagements précédents.[8]

Dans un ouvrage déjà ancien (1977), Gérard Delfau et Anne Roche recensent les problèmes qu'une analyse idéologique des contenus littéraires ne manque pas de poser. Cette critique porte précisément sur la théorie marxiste « du reflet », en vogue dans les années 1930. Il me semble cependant qu'elle reste encore valable aujourd'hui, qu'on s'inscrive dans l'approche déjà un peu datée de la « vision du monde » (Goldmann), ou bien lorsque l'on reproche à Michel Houellebecq et Renaud Camus leur mise en scène de propos inadmissibles sur les Arabes ou les Juifs. Ces remarques méritent également d'être réexaminées lorsqu'on stigmatise le manque de pertinence historique du roman de Jonathan Littell, *Les bienveillantes*.[9]

Selon Delfau et Roche, la théorie du reflet (qui voyait dans les contenus explicites de l'œuvre littéraire les structures d'affrontement de classe) montrait ses limites dans :

> — [la] méconnaissance des distorsions *formelles*, fondée sur une conception naïve de l'art comme reproduction du réel, et [l']ignorance de la pesanteur spécifique des choix formels ;
> — [la] méconnaissance des distorsions psychologiques et idéologiques (ces dernières étant majorées, mais à notre avis, de manière inexacte […]) ;
> — [la] méconnaissance de l'histoire de l'individu et du contenu psychanalytique de l'œuvre ;
> — [la] vision de l'œuvre comme résultat définitif d'une activité passée et déterminée ; [l']ignorance de l'œuvre comme projet futur, ouverture, appel au lecteur qui viendra, qui ne

[7] Je pense aussi à Pier Paolo Pasolini, dont les positionnements politiques déstabilisèrent autant la droite que la gauche, les libertaires que les conservateurs, les révolutionnaires comme les réformistes. L'instabilité de son œuvre est d'autant plus remarquable qu'elle repose sur un socle *a priori* stable et identifiable : la personne même de Pasolini. Mais le poète, cinéaste, romancier, dramaturge, théoricien parvenait admirablement à miner jusqu'à cette question de l'identité personnelle. Voir par exemple *Poésies 1953-1964*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1980.

[8] Claude Roy fait la même remarque pour les maurassiens qui entrent dans la Résistance et même au P.C. : Claude Morgan, Jean Sabier, Emmanuel d'Astier, Debû-Bridel, Maurice Blanchot. « *Exceptions, bien sûr, mais intéressantes.* » (Claude Roy, *Moi je. Essai d'autobiographie*, Gallimard, 1969, p. 193.)

[9] Voir en particulier l'article de Josselin Bordat et Antoine Vitkine, « Un nazi bien trop subtil », *Libération*, 9 novembre 2006.

> sera pas le même, et qui par sa lecture modifiera l'œuvre ; [l']ignorance du dynamisme de l'œuvre […][10]

Delfau et Roche rappelaient enfin qu' « *écrire, c'est répondre à une demande, fût-elle inexprimée ; mais c'est aussi se projeter vers l'avenir selon une forme d'échange social dont les termes restent à préciser.* »[11] En accord avec ces remarques toutes simples, je plaide ici pour une technique d'analyse des textes qui soit à la fois attentive à l'origine de ceux-ci — parce que, somme toute, « D'où tu parles ? » est l'une des moins mauvaises questions qui puissent être posées —, mais qui accepte également le peu de pertinence de cette question, et préfère tabler sur un certain état de *devenir* des textes, plutôt que sur leur *identité* originelle. Cette technique d'analyse m'est apparue comme la meilleure que j'ai pu trouver, compte tenu du caractère ambigu de nombreux textes du corpus étudié.

Ces récits de captivité, en effet, sont à la fois documents historiques, témoignages, œuvres de mémoire personnelle mais aussi collective, tentatives d'écriture (et non simplement comptes rendus), tentatives de symbolisation, voire de « poétisation » de l'expérience de la captivité de guerre. Dès lors, l'idéologie est au cœur de ces textes, non pas nécessairement comme unique clé de lecture, mais comme *pôle d'attraction (et de répulsion)* pour toutes les fonctions assignées aux textes. Chacun des auteurs, se posant la question « Pour quoi j'écris ? », se confronte, à un moment donné, à la question : « D'où j'écris ? ».

J'ajouterai enfin qu'il y a bien une difficulté à porter une critique idéologique tout en s'imprégnant — comme je souhaite le faire ici — de *l'esprit de l'époque* de la captivité. En effet, si la Seconde Guerre mondiale a manifesté clairement son fonctionnement idéologique (parce que s'y affrontaient réellement plusieurs conceptions du monde, et parce que le langage et la pensée servaient d'armes de guerre), rares furent les individus qui en saisirent entre 1939 et 1945 la portée et les implications qu'il engendrait. Ainsi les soldats de l'Armée française, dans leur ensemble, n'ont pas remis en cause le principe d'obéissance à l'État qui les caractérise traditionnellement, bien que la rébellion du général de Gaulle en 1940 ait introduit un puissant élément idéologique sur le terrain de jeu de la légalité et de la

[10] Gérard DELFAU, Anne ROCHE, *Histoire/Littérature. Histoire et interprétation du fait littéraire*, Paris, Le Seuil, 1977, p. 287.
[11] *Ibid.*

légitimité.[12] Dès lors, il semble que la critique idéologique que je souhaite mener ici se porte sur une époque peu consciente de ce qui lui advint, du point de vue idéologique. Le confort intellectuel de ma position d'homme français du début du XXI^e^ siècle ne rend-il pas alors cette critique trop facile et, somme toute, un peu *injuste* ? Il est aisé de reprocher aujourd'hui aux hommes de 1940 leur aveuglement et leurs errements dans des idéologies monstrueuses : la critique du phénomène idéologique ne se fera véritablement que dans les années 1960-1970. Cependant, dès les années 1930, il existe une critique *des* idéologies : *Les chiens de garde* de Paul Nizan en est un bon exemple. Durant la guerre, la critique des idéologies adverses est une technique parmi d'autres de production d'idéologies : communisme, gaullisme, nazisme, pétainisme se construisent en se démarquant les uns des autres, tout autant que sur leurs valeurs propres. Les individus engagés dans un système idéologique donné portent une critique sans doute plus pointilleuse sur les stratégies idéologiques de leurs adversaires que sur les leurs… Quoi qu'il en soit, la critique idéologique que je souhaite ici est pour moi moins un outil de jugement des hommes, que de pistage, de *traçabilité* des formes, des structures et des contenus idéologiques d'une littérature qui a été très peu étudiée, et qui nous parvient, sans avoir été jusqu'alors *décontaminée*.

Je fais surgir ici une vieille baleine enterrée depuis plus de cinquante ans, et peut-être que son action, si elle a été oubliée, n'est pas tout à fait morte ; peut-être que les petits baleineaux nés depuis les années 1980 (quand proliféraient les « récits de vie ») s'écrivent dans le souvenir mythique de leur baleine-mère, et que le souvenir de la baleine (1940-1953) mérite aujourd'hui d'être déconstruit, avant que nous puissions enfin le partager et nous le réapproprier.

Il va sans dire que le travail que j'effectue ici repose lui aussi sur une idéologie, que j'essaierai, du mieux que je pourrai, de déplier et de déconstruire.

[12] Voir *infra*, ch. « Le P.G., objet de controverses », p. 82.

LA RÉALITÉ/LE RÉEL. — Ces deux termes ne seront pas ici synonymes. Le *Trésor de la Langue française* nous donne plusieurs définitions de *réalité*. Je n'en retiendrai que deux, à mon avis complémentaires : « *Manifestation concrète, contenu (d'un processus, d'un événement)* » et « *Ce qui existe indépendamment du sujet, ce qui n'est pas le produit de la pensée* ». La réalité est alors synonyme de *fait*, mais également de *phénomène* — c'est-à-dire de ce qui, du monde, advient à la conscience humaine. Exemples de réalité(s) : les barbelés qui ceignent le *stalag* (un objet, un espace) ; une évasion (un événement) ; la faim (un ressenti) ; un récit de captivité (une parole, un texte). J'entends également par *réalité* des agencements plus complexes : le système concentrationnaire nazi, par exemple, est une réalité de la Seconde Guerre mondiale.

La notion de *réel* est complémentaire de celle de *réalité*. Elle touche plus précisément à l'ordre du sens et du symbolique. On peut ainsi chercher un réel *par-delà* la réalité, ou les réalités. Par-delà, c'est-à-dire ou bien *sous* la réalité (un ordre du monde souterrain) ; ou bien *au-dessus* de la réalité (un ordre du monde transcendant, souvent divin) ; ou bien encore *en surface*, dans un agencement horizontal de la réalité (comme le conceptualisent par exemple Gilles Deleuze et Félix Guattari). De nombreux récits de captivité tentent de donner un sens à l'expérience de la captivité ; ils tentent parfois aussi d'en faire le symbole d'un ordre du monde. C'est le cas, par exemple, de Jean Guitton, qui fait de la captivité un champ d'expérimentation tout entier tendu vers la Révolution Nationale. Mais c'est également le cas de Raymond Guérin qui voit dans la captivité une manifestation du « Temps de la Sottise » et du « Minotaure » (c'est-à-dire de l'oppression de l'individu par la société des hommes).

J'appelle ces tentatives de sens et de symbolisation : *entreprises de dévoilement du réel*. *Réel*, ici, sera aussi souvent précédé d'un article défini qu'indéfini : je parlerai autant *du* réel que *d'un* réel. J'essaie ainsi de faire au mieux sentir la dimension totalisante (et terrifiante aussi, par certains aspects[13]) que prennent parfois ces

[13] De ce point de vue, cette notion de réel se nourrit de la philosophie de Clément Rosset et des fictions de l'écrivain américain Howard Phillips Lovecraft. Dans ces dernières, le réel abominable de l'univers (la présence de monstruosités extraterrestres malveillantes) se dévoile, sous l'apparent bleu du ciel, à des esprits d'exception, poètes, scientifiques, érudits, qui finissent inévitablement broyés par ce qu'ils ont découvert. Clément ROSSET, *Le réel et son double*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1993 ; *Le monde et ses remèdes*, Paris, P.U.F., 2000 ; etc. Howard Phillips LOVECRAFT, *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 3 vol., 1991-1992. Voir également Laurent QUINTON, « L'événement monstrueux dans les récits de H.P. Lovecraft », *Que m'arrive-t-il ? Littérature et événement*, Actes du colloque « Littérature et événement », Emmanuel BOISSET, Philippe CORNO (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences »,

constructions symboliques. Je fais également le pari de prendre au sérieux ces constructions d'*un* réel, c'est-à-dire d'en apprécier la puissance d'analyse et de compréhension du monde. Ce que nous disent ces interprétations — parfois ces fictions[14] — de la réalité de la captivité est peut-être aussi important, pour nous aujourd'hui, que les études historiques les plus précises des conditions de la captivité.

Cependant, il est bien plus facile, pour un littéraire, de ne considérer ce réel que comme une pure construction symbolique, dont on s'efforcerait de repérer les techniques. Il est beaucoup moins évident en revanche de tenter d'en apprécier la puissance de construction de réalité. Pour le dire autrement, j'ai l'intime conviction que le plan symbolique où l'on a souvent l'habitude de cantonner l'art, la pensée, la littérature, n'est pas le seul où ces œuvres de l'esprit agissent efficacement. La littérature, la philosophie, le cinéma prennent autant part à la construction de notre réalité que le font le droit, l'économie, ou les découvertes de l'histoire, de la biologie ou de l'astrophysique. Si la littérature, parmi d'autres activités humaines, s'est fait une spécialité d'interroger le réel, de *trouver un sens à la vie* (à la réalité), elle n'est pas pour autant une simple œuvre d'observation et de commentaire de la vie. Elle est aussi la vie même, la réalité même, alors même qu'elle n'officie pas dans « *ce qu'on appelle couramment la réalité* »[15]. Afin d'interroger au mieux cette puissance de la littérature dans la vie, et tout en prenant bien soin de ne pas confondre réalité et réel, fait et interprétation de ce fait, je ferai l'effort d'écouter ce que nous dit ce réel, et de l'utiliser comme outil de compréhension et de construction des réalités de la captivité.

La question de l'idéologie se pose pour cette distinction entre réel et réalité. Si la dimension idéologique du réel est indéniable (parce que le dévoilement du réel est une tentative de construction de sens), elle existe également pour la réalité. Car le

2005, pp. 231-243.

[14] « *[…] les personnes qui me lisent, en particulier celles qui apprécient ce que je fais, me disent souvent en riant :* "*Au fond, tu sais bien que ce que tu dis n'est que fiction.*" *Je réponds toujours :* "*Bien sûr, il n'est pas question que ce soit autre chose que des fictions.*" » (Michel FOUCAULT (à propos de son *Histoire de la folie à l'âge classique*), « Entretien avec Michel Foucault », 1978 ; repris dans *Dits et écrits*, *op. cit.*, t. II, p. 863.)

[15] Jacques DERRIDA, *Limited Inc.*, *op. cit.*, p. 122. L'expression — légèrement ironique — de Derrida est à lire dans le contexte d'une polémique avec John Searle, celui-ci prétendant qu'il était possible de distinguer nettement des discours « sérieux », « normaux » et des discours « non-sérieux », « anormaux », « parasitaires ». Le statut de la littérature et de la fiction sont donc, par cette distinction de Searle, relégués au rang de discours « non-sérieux ».

simple découpage, le simple agencement de phénomènes suppose déjà un certain projet de sens, aussi minimal soit-il. Choisir de décrire telle réalité de la captivité plutôt que telle autre, évoquer les évasions plutôt que l'ennui sous le simple prétexte que le récit des évasions serait moins ennuyeux que celui de l'ennui, ou parce qu'on estime que les évasions sont les seules réalités de la captivité qui puissent être narrées — voilà bien déjà l'expression d'une idéologie, aussi éloignée de préoccupations politiques soit-elle. C'est déjà produire un texte en lui assignant un but : la transmission d'une expérience ou de valeurs expérimentées en captivité ; la volonté d'être entendu par le plus grand nombre ; la justification de sa propre conduite pendant les années de guerre ; mais aussi : le plaisir de l'anecdote, du récit, de l'aventure ; etc.

Dans les récits de mon corpus, réalité et réel s'agencent à chaque fois différemment, dosés l'un et l'autre différemment suivant le projet d'écriture, mais aussi en fonction du contexte de production et de réception de ces textes. Il s'agira donc d'être attentif à la fois aux grandes tendances de ces récits (pour en établir une typologie) tout autant qu'aux cas particuliers.

FRANÇAIS. — Je suis français. Cette affirmation, aussi étrange et naïve (et peut-être un peu rancie) qu'elle puisse paraître ici, essaie surtout de mettre en lumière l'inscription de ce travail dans une *histoire*, une *mémoire* et une *langue* de la captivité qui sont fondamentalement françaises. L'ampleur de la défaite et de la captivité, leur récupération par plusieurs idéologies concurrentes, leur relative absence dans le champ de la pensée de notre modernité, me laissent croire que la captivité fait encore aujourd'hui pour les Français partie de ce « *passé qui ne passe pas* »[16]. Du moins : pour moi. Soit, je parle de ce lieu-là, qui me permet de sentir dans le contexte actuel les traces et les failles laissées par l'événement, dans nos langues, nos pensées et nos mémoires. C'est donc aussi l'espoir que ce travail puisse peut-être servir à interroger notre modernité.

[16] Éric Conan, Henry Rousso, *Vichy : un passé qui ne passe pas*, Paris, Fayard, 1994.

ENVOI

LA FIN D'UN MONDE
LE DÉBUT D'UN MONDE

Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts.

Paul REYNAUD, Ministre des Finances, 10 septembre 1939.

C'est une question de savoir si les « catastrophes nationales » se reconnaissent à des marques décisives et univoques.

Vladimir JANKÉLÉVITCH, « Dans l'honneur et la dignité », 1948.

Arrêtons-nous ici : car nous franchissons un seuil solennel. Entre 1940 et 1945, l'homo sapiens est entré dans une sphère nouvelle : et cela sans le savoir. Pas plus que les origines, les mutations radicales ne sont au moment même discernables.
Que s'était-il donc passé ?

Jean GUITTON, discours de réception à l'Académie française, 22 mai 1962.

Le 17 juin 1940, après une suite d'affrontements sans équivoque au cours desquels 123 000 soldats français furent tués, advint ce que Marc Bloch appela « *l'étrange défaite* ». Qu'a-t-elle d'étrange, cette défaite ? Ce n'est pourtant pas la première fois dans son histoire que l'armée française perd une guerre ; et ce n'est pas la première fois non plus que le territoire national est occupé par l'ennemi. La défaite de 1940 résonne à cet égard fortement avec celle de 1870, sautant à regret dans les mémoires par-dessus la victoire chèrement payée de 1918. Immédiatement, face au surgissement de l'événement, un réflexe de comparaison se fait dans les consciences, pointant le retour du même, les causes qu'on a parfois dit anciennes et profondes, le mal être d'une société française « décadente » et « amollie » qui n'a pas su affronter la nouveauté d'un monde apporté par les armées allemandes. Le besoin de comprendre et de saisir cet événement de la défaite est d'autant plus urgent que la société française est tout entière sous le choc. En juin 1940, les militaires sont hagards et les civils, croisant dans un exode pitoyable régiments de vainqueurs et colonnes de vaincus, s'humilient sur les routes du pays. La défaite, proprement, c'est ce qui *défait* un peuple et une nation.

Si la défaite est étrange, c'est sans doute qu'elle succède à une « drôle de

guerre ». Une guerre lente, de position, d'ennui et d'attente molle, qui s'achève dans des affrontements brefs et parfois sanglants. François Cochet relève dans un dossier des Archives départementales des Ardennes qu'on parle à ce propos de « *guerre bizarre* ». Julien Green, dans *Le Figaro* du 31 janvier 1940, parle d'une « *catastrophe au ralenti* » et Jean-Paul Sartre de « *guerre à la Kafka* », « *guerre fantôme* », et « *mare d'ennui* ».[17] Les historiens anglais, quant à eux, nomment cette « drôle de guerre » *Phoney War*, « semblant de guerre ». Ils la placent ainsi « *dans le registre du virtuel, des possibles, des probables, des* fantasmes*, voire des légendes.* »[18]

En mettant en relation les adjectifs *drôle* et *étrange*, deux sensations m'apparaissent. Ou bien cette guerre et cette défaite ne sont qu'une vaste farce, un jeu immense et tragique — les gouvernants sont des pantins, pliant et gesticulant au gré des positions germaniques ; les chefs militaires ordonnant de vains et épuisants exercices à leurs troupes, en attendant que *ça arrive*. Ou bien tout ça a quelque chose de *unheimlich*, comme disent les Allemands, quelque chose d'une « *inquiétante étrangeté* »[19], qui rend ces événements incompréhensibles et menaçants à ceux qui y sont collés. La guerre et la défaite seraient alors l'expression de quelque chose de plus profond, un ordre du monde souterrain ou supérieur, et qui écraserait l'homme par son surgissement : le « *jugement de l'Histoire* », comme l'écrit Pierre Laborie[20].

Le réflexe de comparaison avec les guerres précédentes apparaît ainsi comme une solution immédiate pour échapper à l'hébétude qui saisit l'homme face à l'événement, face au *réel* — et pour essayer de le comprendre. À plusieurs endroits de *Mon journal sous l'Occupation*, Jean Galtier-Boissière raconte qu'il lit des ouvrages évoquant la guerre de 1870, dont les conclusions s'appliquent selon lui très bien à 1940 :

> [27 septembre 1941] […] « Pendant que tout se transformait autour d'eux, les hommes de guerre en France restaient immobiles. En Allemagne, par des innovations et des progrès incessants, on adaptait l'armée aux conditions du monde nouveau, tandis qu'on maintenait en France avec complaisance "un système suranné" ».
>
> Ces réflexions sur 1870 ne valent-elles pas pour 1940 ?[21]

[17] François Cochet, *Les soldats de la drôle de guerre : septembre 1939-mai 1940*, Paris, Hachette Littératures, 2004, p. 8. Jean-Paul Sartre, *Carnets de la drôle de guerre*, Paris, Gallimard, 1995, pp. 35, 36, 125.
[18] F. Cochet, *ibid.*, p. 11. Je souligne.
[19] Sigmund Freud, « L'inquiétante étrangeté » [*Das Unheimliche*, 1919], *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1985, pp. 209-264.
[20] Pierre Laborie, « La défaite : usages du sens et masques du déni », *in* Patrick Cabanel, Pierre Laborie (dir.), *Penser la défaite*, Toulouse, Privat, 2002, p. 14.
[21] Jean Galtier-Boissière, *Mon journal sous l'Occupation*, Paris, La Jeune Parque, 1944, p. 82 ; voir aussi au 23

Mais comme toute réaction face au réel qui surgit, cette comparaison avec les guerres passées n'a rien de naturel, ni d'évident. Car en termes technologiques, politiques, sociaux et économiques, 1940 n'est pas 1914 et encore moins 1870. Peut-être même est-ce précisément parce que les stratèges militaires ont pensé la guerre de 1940 comme celle de 1914 qu'ils n'ont pas pu vaincre les Allemands. Sans évoquer les erreurs stratégiques et politiques des gouvernants et des militaires, on peut tout de même supposer que l'une des raisons de l'hébétude de la France en 1940 est précisément qu'elle n'était pas préparée à cette nouveauté radicale qu'a été la Seconde Guerre mondiale.[22] Certes on ne peut, par définition, prévoir la nouveauté d'un événement — sinon celui-ci ne serait pas véritablement nouveau. Mais certains réflexes de pensée facilitent ou au contraire barrent l'accès des consciences à la nouveauté qui émerge. Il semble que sur ce point la France ait été parfois habituée en son histoire à ne pas tenir compte de l'émergence de la nouveauté, et que la leçon — s'il en est une — n'ait jamais été retenue.[23] La défaite française de 1870 était ainsi fortement liée à une conception déjà ancienne de la stratégie et de la technologie militaire (canons qui se chargent par la bouche, fantassins lourdement armés, etc.) face à une armée prussienne beaucoup plus moderne dans son équipement, d'un effectif plus nombreux, et surtout beaucoup mieux organisée. Ajoutons à cela qu'une grande partie de l'opinion française de 1870 appréhendait le conflit avec l'idée que son armée était invincible… puisqu'elle avait été invaincue depuis la Crimée en 1855 et que l'efficacité du feu d'infanterie de cette bataille avait fait ses preuves. Émile Ollivier déclara même, au nom de son gouvernement, le 19 juillet 1870, qu'il acceptait cette guerre « *d'un cœur léger* », parce que « *cette guerre, que nous faisons, nous la subissons* ».[24] De manière plus générale, et comme l'écrit Luc Capdevila :

---

novembre 1941 (p. 102) ; repris dans *Journal 1940-1950*, Paris, Quai Voltaire, 1992.

[22] Comme l'écrit le romancier anglais Charles Morgan, très lu en captivité : « *finalement, tous les échecs se ramènent à un seul ; il n'existe d'autre échec qu'une défaillance de l'imagination.* » (*Sparkenbroke*, 1e édition française : Paris, Stock, 1934, traduction: Germaine Delamain.)

[23] Faut-il croire, avec Christian Amalvi, que « *nous en avons aujourd'hui, semble-t-il, fini en France avec cette culture de l'analogie militaire, qui permettait si commodément de transformer les défaites en victoire, les vaincus en héros et d'éviter de regarder lucidement la réalité en face* » ? (« Penser la défaite, le recours à une histoire analogique : de la chute de Napoléon Ier à la chute de la IIIe République », in *Penser la défaite*, *op. cit.*, p. 165.)

[24] Alain Plessis, *De la fête impériale au mur des fédérés 1852-1871*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Histoire », 1979, p. 223.

> Chaque promotion de feu a transmis son expérience et ses traumatismes à la génération suivante : en 1914 les soldats avaient en tête « les glorieux vaincus de 1870 » et les « atrocités de l'invasion » ; en 1939 ils pensaient aux poilus, aux trous d'obus, aux tranchées, à la boue […].[25]

François Cochet rappelle en outre qu'en 1939 les soldats français voyaient leur imaginaire de la guerre tiraillé entre les « *développements sur la grandeur du fantassin* »[26] et l'émergence des forces mécanisées. La défaite survient à un moment où l'assimilation de ce passage d'un type de guerre traditionnel à un type de guerre moderne n'a pas encore été fait par les officiers et les hommes de troupe.

En termes purement militaires, l'agression allemande de 1940 apparaît à la fois comme un retour du même (l'ennemi de toujours, qui nous déborde et nous écrase de nouveau) et comme une nouveauté (*Blitzkrieg*, utilisation intelligente et efficace des nouvelles technologies guerrières, discipline exemplaire de l'armée allemande). Plutôt que de parler ici, dans un effort synthétique, d'un éternel recommencement, il me semble important de bien séparer ces deux aspects de la défaite : d'un côté le retour de réalités connues (et donc maîtrisables, du moins *saisissables*) ; de l'autre, l'émergence d'une réalité nouvelle (et en partie *insaisissable*).

Ces deux aspects du saisissable et de l'insaisissable se retrouvent à leur manière dans les récits de captivité que je vais étudier ici. Je montrerai qu'ils sont tendus, chacun d'une manière différente, entre ces deux pôles. En comprenant la captivité comme une *continuation de la défaite*, on comprend la tension — et la souffrance — qui habite tous les récits de captivité, que ceux-ci aient été écrits et publiés pendant ou après la guerre. Comme continuation de la défaite, la captivité des prisonniers de guerre français est un temps de *rumination*, de *digestion*, et d'*expulsion* de la défaite, dans *l'action*, *la pensée*, ou *le récit*. Les récits, pensées et actions nés en captivité sont pour la plupart des tentatives de transformation de l'événement insaisissable (ou de l'insaisissable de l'événement) de la défaite en *principe d'action* (purification par la souffrance, discipline du corps et de l'esprit, etc.), *morale* (fraternité et solidarité des barbelés, etc.), *mémoire* (anecdotes, commémorations, etc.) de la captivité.

---

[25] Luc Capdevila, « L'identité masculine et les fatigues de la guerre (1914-1945) », *Vingtième siècle*, juillet-septembre 2002, p. 98.

[26] Henry Dutailly, *Les problèmes de l'armée de terre française 1935-1939*, Paris, Imprimerie nationale, 1980, p. 290 ; cité par François Cochet, *Les soldats de la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 49.

En un mot, les récits de captivité essaient presque tous de se débarrasser, de *s'évader* ou de *faire quelque chose* de la défaite : ce sont des « *stratégies de contournement face à la violence écrasante de l'événement, à la fois subie et niée* »[27]. Cette réappropriation de la défaite par le récit se scinde, grossièrement, en deux types d'attitudes. Je dirais schématiquement pour l'instant que les récits de captivité « pétainistes » (ceux publiés de 1940 à 1944) voient dans la captivité une continuation de la défaite, alors que les récits de captivité « résistants » (ceux publiés de 1944 à 1953) y voient plutôt une *continuation du combat* contre les Allemands. Pour les premiers, être captif, c'est être vaincu, et payer pour cette défaite ; pour les seconds, être captif est certes le signe d'une défaite, mais c'est aussi un *champ d'expérimentation* particulier de la lutte contre l'ennemi. Cette dernière position peut parfaitement se résumer par le lieu commun : nous avons perdu une bataille, mais nous n'avons pas perdu la guerre.

Dans les deux cas, rares sont les récits qui se confrontent à l'insaisissable de l'événement et se laissent déborder — volontairement, ou du moins consciemment — par lui. Rares sont les récits qui ne cherchent pas à contourner la violence de son surgissement et de ses effets. Rares sont les récits qui soutiennent que la défaite a défait les hommes, et que ce délitement n'est pas une erreur ou un accident dans l'Histoire de la France, mais un bouleversement radical, irréversible, et peut-être définitif des Français qui n'est pas, pour autant, un jugement de l'Histoire. Rares enfin sont les récits où s'opère le dévoilement de l'*Unheimliche* de la défaite, de son inquiétante étrangeté, alors même que la captivité est assurément un des lieux et des temps privilégiés de la Seconde Guerre mondiale pour l'observation de ce dévoilement.

Rien d'étonnant à cela, ni de regrettable d'ailleurs. Ce réel insaisissable, aussi massif et irréductible soit-il, n'est pas plus « réel » ou plus « naturel » que les autres réels : il est construit, idéologique, rhétorisé, « *situé* ». Il est une tentative humaine de compréhension du monde — il est déjà, aussi insaisissable soit-il, une tentative de saisir le monde.[28]

[27] Pierre LABORIE, art. cité, in *Penser la défaite*, *op. cit.*, p. 15.

[28] Telle est du moins la piste où nous conduit aujourd'hui notre post-modernité critique : remise en contexte des points de vue, fragmentation de la réalité et de ses discours, etc. Tout ne serait qu'affaire de langage, semble-t-il, d'idéologies et de point de vue. Soit. Mais le réel ne peut-il pas prendre sa revanche, en décelant dans la mise à distance critique qu'opère notre post-modernité une tentative de fuite, de dénégation de la réalité du réel ?

Néanmoins, il me semble important de pointer la disproportion entre une grande majorité de récits, qui privilégient le saisissable, et de rares récits qui tentent d'approcher l'insaisissable de l'événement. Cette disproportion se retrouve à la fois au sein des récits (plus ou moins grande masse textuelle, ou thématique, accordée au saisissable), au niveau du nombre de récits publiés, mais aussi au niveau de la compréhension par le public de ce que fut la captivité. Pour le dire autrement, le saisissable gagne sur tous les plans : au niveau du texte, au niveau de la publication, et au niveau du lectorat. Tout est fait, dans les récits de captivité, pour que la défaite et ses conséquences ne demeurent pas insaisissables. La captivité se positionne alors massivement comme une digestion (c'est-à-dire une assimilation complète), active, pensée et *réussie* de l'événement de la défaite. Le résidu insaisissable, irréductible, de la défaite n'est plus qu'un *skandalon* — un « *piège placé sur le chemin pour faire trébucher* »[29] — dont l'homme, pétainiste et/ou résistant, a su se relever dignement. Commentant en 1986 l'expérience des prisonniers de guerre (P.G.), Christophe Lewin écrit :

> Et pourtant, le sort des P.G. inspire l'optimisme ! Ces hommes rentrant des camps, retrouvant malgré les déceptions la joie de vivre, appréciant comme nul autre la liberté, ne personnifient-ils pas le destin de notre espèce ? L'homme peut choir. Il se relèvera toujours, reprenant sa marche vers un futur meilleur. La vie même l'y condamne ![30]

Parmi les rares textes qui s'attachent à l'insaisissable de l'événement, ceux de Georges Hyvernaud, de Raymond Guérin, et de la revue *Les vivants* témoignent bien, par la faible audience qu'ils eurent à la fin des années 1940 et au début des années 1950, que les voix singulières de la captivité furent mal entendues.[31] Je fais ici l'hypothèse d'un lien entre la vision que ces auteurs ont proposée, d'un événement *fondamentalement* insaisissable, et le fait que leurs textes n'ont pratiquement pas réussi à trouver un écho dans leur époque. Après 1944, l'harmonie (imposée et consentie) des diverses voix idéologiques françaises a permis de reconstruire le pays, son économie et de lui redonner une place sur la scène internationale. Pour quelques années, les voix discordantes se turent ou furent épurées, soit qu'elles fussent trop compromises avec l'ennemi vaincu, ou bien que l'expression de leur spécificité ne

[29] Art. « Scandale », *Trésor de la langue française*, http://atilf.atilf.fr/tlf.htm.
[30] Christophe LEWIN, *Le retour des prisonniers de guerre français*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne, 1986, p. 282.
[31] Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, Paris, Le Scorpion, 1949. Raymond GUÉRIN, *Les poulpes*, Paris, Gallimard, 1953. Revue *Les vivants*, 3 numéros, publiés par la maison Boivin et Cie à Paris en 1945-1946.

fût pas encore prioritaire dans le concert des voix dominantes.

À la même époque pourtant, Francis Ambrière réussit à faire entendre la voix de la captivité grâce à un texte, *Les grandes vacances* (1946), à l'unisson de l'idéologie dominante « résistante », gaulliste et communiste. Dans ce livre, les prisonniers de guerre français sont majoritairement peints comme des êtres naturellement bons, sensibles, sentimentaux, glorieux même, pris dans un événement qui galvanise leurs énergies et les pousse à l'action et la libération de la vie. La captivité est alors vécue comme une mise à l'épreuve (divine par certains aspects), dont l'homme sort vainqueur, riche d'expérience et confirmé dans son identité. *Les grandes vacances* est l'un des plus intelligents et subtils exemples de ce que peut être la captivité comme digestion active et réussie de la défaite. Ici, la défaite et la captivité sont à peine de petits cailloux dans la chaussure du P.G. français, « *gaulliste par révolte sentimentale* »[32] : l'événement ne change pas les hommes, ne remet pas en cause leur être ; tout au plus l'affine-t-il. Car la captivité, si elle est imposée par les Allemands comme une continuation de la défaite, est vécue par Ambrière comme l'occasion de continuer le combat.

Les récits de captivité sont donc, par rapport à l'événement de la défaite, en tension entre saisissable et insaisissable, retour du même et nouveauté — *continuité* et *rupture*. Et la plupart d'entre eux penchent plus volontiers vers le premier pôle de chaque couple. Quelques rares textes choisissent plus ou moins radicalement le second pôle, témoignant ainsi qu'avec la défaite (et déjà dans la drôle de guerre) s'ouvre « *une nouvelle page de l'histoire de l'humanité* »[33].

Cette « nouvelle page de l'histoire de l'humanité » n'est pas le « redressement » promis par la Révolution Nationale, le nazisme ou même par les forces de la Résistance (le P.C.F. était en 1945 le parti de « la Renaissance Française »). Car ces idéologies-là ont compris que le terreau de la défaite était assez fertile pour pouvoir y faire pousser leurs projets politiques. Le régime hitlérien devait durer mille ans sur toute l'Europe ; la Révolution Nationale devait assurer la synthèse de mille ans d'histoire française, en dépassant le clivage gauche/droite ; la Résistance devait permettre de fonder sur le courage de l'engagement et la pureté des cœurs une

[32] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances. 1939-1945*, Paris, Éditions de la Nouvelle France, 1946, p. 152.
[33] François COCHET, *Les soldats de la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 241.

société plus juste[34]. Mais les hommes du gouvernement de Vichy furent souvent des anciens de la IIIe République ; en 1944, l'épuration des cadres administratifs laissa en place de nombreux fonctionnaires ayant officié sous Vichy[35] ; et le projet nazi n'avait pour but que l'exploitation et l'asservissement des pays européens au profit de l'Allemagne.

La nouvelle page de l'histoire de l'humanité dont je parle ici a moins à voir avec ces projets politiques qu'avec des effets *inattendus* de techniques mises en place pendant la guerre. C'est plutôt, je le montrerai, une nouvelle figure de l'humain que l'expérience des camps du système concentrationnaire nazi a produit : c'est proprement, à mon sens, une *redéfinition de l'humain à la lumière des métamorphoses corporelles et psychiques subies par les prisonniers et les déportés en Allemagne*. C'est également la découverte que l'homme avait trouvé avec la bombe atomique de 1945 le moyen ultime (rapide, efficace) de sa destruction totale. Cette nouvelle page de l'histoire de l'humanité est donc tout à la fois une refondation — mais s'est-elle vraiment faite ? je ne le crois pas — existentielle et politique, qui interroge l'homme dans son rapport à ses semblables et au monde dans lequel il vit.[36]

Peu de récits évoquent cette nouvelle figure de l'humain et ce monde nouveau. J'ai cependant cru la déceler dans les autres récits, cette fois-ci de manière non pas consciente et volontaire mais inconsciente, suivant un principe de réaction : face à l'émergence d'un monde nouveau, le réflexe — la réaction — est de se ressourcer sur les bases du monde ancien. Face à l'inconnu, je me retourne vers le connu ; face à la nouveauté, pour ne pas me perdre, je fais référence à l'ancien, qui m'est familier. Selon mon hypothèse, la majorité des récits de captivité contiendraient donc, *en creux*, la présence de ce monde nouveau qui surgit avec la défaite et la captivité, et auquel seuls quelques rares récits accordent une importance fondamentale. Pour

[34] C'est ainsi qu'on peut lire par exemple la méfiance de nombreux résistants du maquis face aux des gouvernements d'Alger et de Londres, qui reproduisaient des techniques politiciennes d'avant-guerre. Contre cela, le maquis se voulait alors un modèle d'utopie, de régénération des énergies nationales, fondé sur un idéal de pureté.

[35] Jean Galtier-Boissière parle avec dégoût du procès Laval en octobre 1945, où le Président et le Procureur avaient tous deux prêté serment au maréchal Pétain en 1940. (*Mon journal dans la drôle de paix*, Paris, La Jeune Parque, 1947, pp. 32-43.) Claude Morgan, quant à lui, déplore qu'en septembre 1944 l'épuration soit aussi « *désordonnée et timide* » : « *Des hommes parmi les plus coupables se promènent tranquillement à Paris sans être inquiétés. Déjà il se croient sûrs du pardon et ils relèvent la tête. Demain, si l'on n'y prend garde, ils seront de nouveau les maîtres.* » (« Salut public », *Les lettres françaises*, n° 21, septembre 1944 ; repris in *Chroniques des Lettres françaises*, t. I, (« À l'aube de la IVe »), Paris, Éditions Raisons d'être, 1946-1947, p. 77.

[36] Voir *infra*, Quatrième Partie.

l'instant, il me semble intéressant de porter autant d'attention aux récits qui assument cette vision d'un nouveau monde que ceux qui tentent de la masquer. Il s'agit d'évaluer, et de comparer les modalités d'écriture et de pensée de ce monde nouveau : expression ou exclusion, fascination ou refoulement. Cependant, cette suspension provisoire du jugement de la *valeur littéraire* sera reconsidérée lorsque j'aborderai la dernière partie de ce travail : la rareté et la radicalité des points de vue de Guérin, Hyvernaud et des *Vivants* apparaîtra alors comme la mesure même de la valeur de ces œuvres. La ligne de partage de mon corpus ne se fera donc pas entre d'un côté des textes « documentaires » ou « mémoriels », et de l'autre, des textes « littéraires » ; elle se fera bien plutôt entre ceux qui ne définissent l'homme que par sa dimension de *dignité* et ceux qui laissent à l'indignité sa place dans l'humanité de l'homme.

Les prisonniers de guerre français, parce qu'ils ont vécu les trois événements de la guerre, de la défaite, et de la captivité et qu'ils y ont dans leur immense majorité survécu, sont à mon sens des témoins privilégiés des signes qui annoncent ce monde nouveau. Ils le sont, du moins en théorie. Cependant, certains d'entre eux sont sensibles à ces signes et d'autres moins. Les récits de captivité en tant que récits sont affaire de signes, et sont sans doute des lieux où se dévoilent — consciemment ou non — ces signes. Ce sont ces signes que j'ai traqués dans mon analyse des récits de captivité, et dans leur mise en relation avec d'autres types de discours.

Je montrerai que la plupart des auteurs de récits de captivité n'ont pas pu ou n'ont pas désiré contribuer à l'émergence de cette nouvelle figure de l'humain et à la digestion de l'ancienne figure. Plutôt que d'interroger ce qui faisait la spécificité du système concentrationnaire nazi, et en particulier la captivité, et apporter ainsi leurs puissances propres de compréhension du monde, ils ont préféré, dans leur immense majorité, servir des idéologies dominantes de leur époque : collaboration, pétainisme, résistance. Les récits pétainistes ont eu ainsi de 1941 à 1944 l'opportunité de servir fidèlement l'œuvre de redressement entreprise par le Maréchal qui s'est d'ailleurs beaucoup appuyé sur les prisonniers de guerre pour légitimer sa politique de Révolution Nationale. Surtout, les P.G. ont été vivement sollicités par le régime de Vichy pour être les piliers de la réflexion et de l'action de redressement de la France. La prolifération dans les camps des cercles de réflexion

d'inspiration pétainiste (« Cercles Pétain ») témoigne bien du véritable souci de nombreux P.G. dans leur exil de *faire quelque chose* pour leur pays. Les brochures, les études, les conférences, les programmes et les récits de captivité issus de cette réflexion sont nombreux : les P.G. multiplient les signes de leur compétence pour ce projet.[37] L'organisation de la captivité, et notamment la mixité sociale qu'elle implique, y est sans doute pour quelque chose. Philosophes, théologiens, sociologues, scientifiques ou lettrés, croyants ou athées, « intellectuels » et « manuels » unissent leurs bonnes volontés pour bâtir une France qui saurait laver l'affront de 1940 et retrouver la « pureté » de son « essence ».

Mais dès lors que la France est libérée, ceux-là qui incarnaient le pouvoir dominant entre 1941 et 1944 se retrouvent suspects aux yeux des nouveaux pouvoirs dominants. Pour autant, ce n'est pas l'épuration politique de 1944-1945 qui détruit la pensée P.G. Les P.G., comme les autres déportés en Allemagne, sont alors considérés comme des victimes du nazisme, et à ce titre ils sont « du bon côté » : celui des vainqueurs. Le regroupement du Commissariat général aux prisonniers de guerre (créé par Vichy) au sein du Secrétariat général provisoire aux Prisonniers, Déportés et Réfugiés, le 19 août 1944, illustre bien ce point : ce qui unit, par-delà les raisons spécifiques de leur internement, déportés politiques, raciaux, réfugiés et prisonniers de guerre, c'est bien un même oppresseur nazi. Globalement, les P.G. ne sont donc pas soupçonnés d'intelligence avec l'ennemi.[38] Pourtant, leur récupération idéologique par Vichy pèse sur eux : si la Révolution Nationale s'est confortablement appuyée sur eux, c'est sûrement qu'ils lui prêtaient volontiers le flanc… Leur inaction même est suspecte : eux n'ont pas combattu, eux qui étaient pourtant soldats n'ont pas réussi à nous débarrasser de l'envahisseur nazi.

Les P.G. ne furent pourtant pas, dans les faits, absents des actions de la Résistance en France. De nombreux évadés eurent très vite le désir de lutter contre les occupants. Il y a même d'importants réseaux de résistance, spécifiquement P.G. :

[37] Deux exemples : Lieutenants BARRÉ, VÉRON, BOURDIN, et *alii*, *Foyer retrouvé*, Paris, éditions Alsatia, 1942 : recueil de conférences faites à l'oflag VIII F : « La chair et l'esprit », « Un seul cœur », « Une seule chair », « La famille et la cité », etc. Jean GUITTON, *Fondements de la communauté française*, Les cahiers des captifs, n° 1, 1942 — celui-ci établit un véritable système politique, dans un pétainisme très pur.

[38] Mais Joseph Darnand, à l'origine du S.O.L. (Service d'Ordre Légionnaire, ancêtre de la Milice) et qui fut jugé et condamné à mort par la Haute Cour à la Libération, était un ancien P.G… évadé. (Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés 1940-1945*, Asnières, 1980, t. I, Notice explicative (N.E.) 26, p. 5.) Sur la résistance non-gaulliste, voir le tout récent ouvrage de Robert BELOT, *La Résistance sans de Gaulle*, Paris, Fayard, 2006.

le Rassemblement national des P.G. (R.N.P.G.), et le Mouvement de résistance des P.G. et déportés (M.R.P.G.D.), notamment, et où l'on retrouve Maurice Pinot, François Mitterrand, Michel Cailliau (neveu du général de Gaulle), et d'autres. Il semble cependant que cela n'ait pas été suffisant pour permettre aux P.G. de participer activement à la reconstruction d'après-guerre. La résistance P.G. était en effet essentiellement accomplie par des P.G. évadés ou rapatriés. Évidence : pour pouvoir résister en France, il faut avoir rejoint son pays… Mais, par un principe de vases communicants, ceux qui n'ont pas pu revenir au pays — c'est-à-dire ceux qui sont *restés* P.G. — n'ont pas pu agir dans la Résistance.

Il y a bien le F.I.A. (le Front Intérieur Allemand, branche du M.N.P.G.D.) où ceux qui résistent sont encore en Allemagne, mais le plan de résistance préparé pour l'hiver 1944-1945 n'a presque pas été utilisé.[39] Il y a bien une autre résistance, *une petite Résistance*, pourrait-on dire, celle qui consiste à tenir debout face aux Allemands, à leur faire des mots d'esprit[40], ou à écouter clandestinement la B.B.C. sur un poste de fortune construit petit à petit grâce aux pièces détachées envoyées dans les boîtes de pâté des colis familiaux. Mais celle-ci sonne, en comparaison des glorieux et dangereux combats des F.F.I., comme un *ersatz* de Résistance, une *petite Résistance* : c'est le cas des *Grandes vacances*, par exemple, même si ce texte est rempli à ras bord d'attitudes et de prises de position résistantes.

Globalement les P.G. n'ont pas réussi, malgré leurs nombreux et réels efforts, à négocier le virage idéologique de la fin de la guerre. Et ils n'ont donc pas réussi à imposer ou même simplement faire entendre leur expérience et leur pensée P.G. à la communauté nationale qui se reconstruisait, même si de nombreux anciens P.G. parvinrent à occuper des postes à responsabilité dans la France d'après-guerre : François Mitterrand en est l'exemple le plus connu.

Aujourd'hui que le « mythe de la Résistance » a pu être dégonflé grâce au travail de nombreux historiens[41], la situation des récits de captivité a changé. La

[39] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, t. I, N.E. 25.

[40] « *Une fois, un nazi très orgueilleux, et qui aimait à montrer son savoir-faire, nous avait demandé : "Comment dit-on en français : Je suis un bon travailleur ?" Nous lui avons répondu : "Je suis un con" ! Ce type-là, pendant plus d'un an, nous a répété tous les soirs : "Je suis un con ! Je suis un con !", et nous on répondait : "Nous le savons ! Nous le savons !", jusqu'au jour où est arrivé un gardien qui connaissait le français et qui lui a expliqué. Il ne nous a plus jamais adressé la parole !* » (René RATEAU, « Un homme de confiance dans la "ville des roses" », in *Les KG parlent*, Paris, Denoël, coll. « Les prisonniers peints par eux-mêmes », 1965, p. 31.)

[41] « *Il existait bel et bien un mythe de la Résistance qu'il fallait dégonfler, mais cela ne signifie pas que la Résistance elle-même fût un mythe.* » (Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation 1940-1944* [*France, The Dark Years, 1940-1944*], Paris,

reconstruction de la France est derrière nous (même si chaque gouvernement de la V^e^ République assène encore fréquemment que vient enfin l'heure du « changement » et du « redressement »). De récents travaux, comme la synthèse entreprise par Julian Jackson, permettent de se représenter les « années noires » de la guerre comme un enchevêtrement complexe (mais précis) de liens et d'oppositions idéologiques plus souvent grises que noires ou blanches. Dans ce contexte, l'oubli progressif des P.G. par la société française résonne fortement avec les enjeux de pouvoir qui existaient durant la guerre. Les valeurs défendues par les P.G. n'ont pas réussi à trouver une écoute à la mesure de leur ambition, parce que les valeurs politiques dominantes ont changé, depuis les années 1940.

Mais les facteurs de l'oubli de l'expérience P.G. ne se limitent pas à ces seules considérations politiques et idéologiques. Il faut aussi également mettre les récits de captivité en rapport avec les systèmes de valeurs littéraires de leur époque, même si la nature « littéraire » de ces récits n'est pas toujours évidente. Les caractéristiques de la valeur littéraire en France ont évolué depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Si l'on ne saurait aujourd'hui l'unifier sous un seul et même principe, il n'est pour autant pas trop difficile d'affirmer que la figuration de héros actifs, intègres, qui n'hésitent pas à se sacrifier pour leur patrie n'est plus au goût de ce jour. Or ce sont ces figures que l'on retrouve souvent dans des récits résistants, et dans leurs cousins captifs-résistants mais aussi, d'une certaine manière, dans les récits pétainistes, où la figure du P.G.-martyr est centrale. Ces figures de héros ont été éradiquées de la « littérature générale » au profit d'êtres « existentialistes », artistes neurasthéniques, hypersensibles et miteux, voire même de non-personnages, de fantômes de personnages, de « figures » ou de voix[42] ; ou bien de personnages hédonistes, cyniques ou un peu niais, et tendus tout entiers vers une quête d'eux-mêmes[43]. Est-ce enfin le triomphe des « rigolards » que dénonçait Claude Morgan en 1946 ? :

Flammarion, 2004, p. 25.) Sur l'historiographie de la Résistance, voir le tout récent livre de Laurent DOUZOU, *La Résistance française : une histoire périlleuse. Essai d'historiographie*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Histoire », 2005.

[42] Je citerai, pour ne parler que de littérature française, et en m'autorisant de grands écarts historiques, quelques exemples : *La nausée* de Jean-Paul Sartre (1938), *L'étranger* d'Albert Camus (1942), *En attendant Godot* de Samuel Beckett (1952), et plus récemment : *La honte* d'Annie Ernaux (1996), *Extension du domaine de la lutte* de Michel Houellebecq (1994), *Rapport sur moi* de Grégoire Bouillier (2003).

[43] Par exemple : Philippe DELERM, *La première gorgée de bière* (1997). Frédéric BEIGBEDER, *99 francs* (2000). Anna GAVALDA, *Ensemble, c'est tout* (2004).

> De tous côtés vous voyez aujourd'hui de nouveaux Clément Vautel et de nouveaux La Fouchardière insulter l'héroïsme. Ils « rigolent » quand on leur parle encore de la poésie de la résistance. Ils « rigolent » quand on évoque devant eux le travail clandestin et la lutte de chaque instant. Ce climat leur est insupportable. La France qu'ils aiment et qu'ils préparent, c'est une France qui « rigole » de tout. De ses vivants, de ses morts, de son honneur, de ses hontes.[44]

Peut-être ; les figures héroïques survivent tout de même, mais elles ont été reléguées dans la paralittérature (science-fiction, *heroic fantasy*, romans d'aventure, etc.). Aujourd'hui, le « réel larvaire » (le réel de ce monde naissant avec la défaite), tel qu'ont pu le sentir et le décrire Hyvernaud et Guérin dans l'immédiate après-guerre, semble avoir eu raison de l'héroïsme viril, du moins en littérature (française). Ces deux auteurs sont de plus en plus lus, on les étudie, on aime leur destin (provisoire) de ratés et d'incompris. Leur œuvre — pourtant loin d'être encore classique et majoritaire — semble avoir trouvé depuis la fin des années quatre-vingts une époque plus attentive et disposée à écouter sa singularité. Que la « revie » de Guérin, de Calet et d'Hyvernaud soit le signe d'une redécouverte des autres récits de captivité, rien n'est pourtant moins sûr. L'expérience de la captivité a encore du mal à être reconnue comme matière littéraire valable, comme l'ont pu l'être les actions de la Résistance, ou, plus récemment, la déportation des Juifs[45]. Elle n'est encore « qu' » un événement historique ou un élément de mémoire personnelle, pas encore — mais le sera-t-elle jamais ? — un objet digne de littérature. J'ai pu ainsi observer à de nombreuses reprises que des textes sur la captivité trouvaient leur place dans des bibliothèques de particuliers. Mais ce n'était pratiquement jamais pour leur valeur littéraire que ces textes y figuraient : il y avait, la plupart du temps, un événement familial lié à la Seconde Guerre mondiale, et qui avait alors conduit à l'achat de ces textes, dont l'usage était alors surtout de documentation.

Ces récits ont aujourd'hui surtout une valeur documentaire, plutôt qu'existentielle ou politique. Que pourrait-on en effet tirer, aujourd'hui, de récits prônant le plus sérieusement du monde la pureté, le culte du travail, et criant la nostalgie du déraciné, le regret du paysan qui ne pourra pas soigner sa terre, la

[44] Claude MORGAN, « Défense de l'héroïsme », *Les lettres françaises*, n° 91, 18 janvier 1946 ; *Chroniques des Lettres françaises*, *op. cit.*, t. II (« La fin d'un monde »), p. 143.
[45] Des textes comme *Le choix de Sophie* de William Styron (1981), et surtout *Fragments. Une enfance (1939-1948)* [*Bruchstücke. Aus einer Kindheit*] de Binjamin Wilkomirski (1996) témoignent bien que le génocide juif a réussi à acquérir ce statut de matière littéraire.

souffrance des fiancés séparés ? Que pourrait-on tirer de récits dont l'action politique se résume souvent à faire des blagues aux Allemands, à se mettre au garde-à-vous pour célébrer le 11 Novembre, ou à suivre un chef comme s'il était à la fois martyr et sauveur, père et patrie, maréchal *puis* général ? Que pourrait-on encore tirer de la souffrance, de la rigolade, de la camaraderie, comme valeurs constitutives de *notre* société, de *notre* existence ? Je pose ces questions un peu brutalement, parce qu'elles permettent d'éclairer certaines raisons de l'oubli de l'expérience-P.G. par la société française, et certaines images — forgées par les P.G. eux-mêmes — de ce que fut la captivité. Jean Védrine rapporte un épisode qui me paraît significatif de la mentalité de beaucoup de P.G. pendant la guerre. Reçus officiellement le 14 janvier 1943 par Pétain, en tant qu'anciens captifs rapatriés, Védrine et deux autres de ses anciens compagnons offrent un cadeau au Maréchal :

> Nous lui offrîmes ensuite un message remis par les copains du camp et un présent tout à fait symbolique. Il s'agissait d'un morceau de pavillon français qui avait été hissé impromptu sur le camp [stalag VIII C], le 1er mai 1942, et qui avait 11 mètres de longueur sur 4 ou 5 de largeur. Ce genre d'exploit paraît dérisoire et anachronique. Et pourtant, cela avait, à l'époque, beaucoup de signification personnelle et collective. Ce défi comportait des risques. L'idée de hisser les couleurs « à la barbe des Allemands » avait été prise par les dirigeant français du camp et nous y avions associé, dans le secret, de très nombreux camarades : des centaines de mouchoirs furent collectés, portés secrètement à teindre en bleu ou en rouge en ville, ensuite cousus la nuit tout ensemble. Onze mètres sur quatre, il faut le faire ! Et ce pavillon qui montait dans le ciel de Sagan, c'était quelque chose pour le moral des milliers de prisonniers qui en avaient marre de la captivité, de l'exil, de la guerre, des nazis et d'un peu de tout ! Ils s'étaient réunis volontairement à raison de 90 % des effectifs du camp pour cette « cérémonie patriotique ».
>
> C'était un morceau de ce drapeau que les camarades m'avaient chargé d'offrir au Maréchal, et les menuisiers du camp avaient fabriqué, pour contenir et offrir ce témoignage, un coffret de marqueterie qui était, en réalité, fait de planches de sapin des caisses des « colis Pétain ». Notre cadeau fut apprécié à sa juste valeur.[46]

En faisant ce témoignage presque quarante ans après les faits, Védrine reconnaît que le symbole de ce drapeau ne peut plus avoir le même sens à l'aube des années 1980 qu'en 1943. Il y a un peu de nostalgie dans ce témoignage-là, tout autant sans doute que de tentative de justification de son engagement pétainiste. Comment un acte aussi chargé de sens en 1943 a-t-il pu perdre toute sa puissance symbolique ? C'est que le rapport des Français à leur patrie a changé. Les années d'après-guerre, les guerres de décolonisation, Mai 68, et la mondialisation des échanges

[46] Témoignage de Jean Védrine, in *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, t. 2, p. 25.

commerciaux et culturels ont peu à peu rendu les expressions d'attachement à la patrie française caduques, voire ringardes. Les discours, si largement partagés dans la première moitié du XX^e siècle, sur une France qui serait à la fois femme et mère, sein nourricier tout autant que désirable, font ricaner à l'heure des élevages intensifs et des cultures hors-sol. Jusqu'à des événements très récents, les seules marques acceptables d'attachement patriotique se faisaient entendre lors de manifestations sportives, lorsqu'il fallait soutenir l'équipe nationale — et l'attachement au sol est surtout visible lorsqu'on joue « à domicile », comme on dit. Il semble que la rhétorique patriotique que l'on croyait enfouie une fois pour toutes refasse un peu surface ces jours-ci à travers le thème de « l'identité nationale », qu'à la suite du Front National, les partis de droite et de gauche ont développé : la « *Personne France* » réapparaît, comme au temps où, le cœur et l'âme frémissants, on lisait Charles Péguy et Paul Disterlbarth[47].

Quoi qu'il en soit, que pourrait-on faire aujourd'hui en France de démonstrations symboliques d'attachement à une patrie, et à un homme (Pétain) censé l'*incarner* ? En quoi peuvent-elles nous être utiles ? Que peuvent encore pour nous le rapiéçage et la marqueterie qui faisaient la fierté de ces P.G. de 1942-1943 ?[48] Que pourrait-on tirer de récits qui nous rappellent sans cesse, même lorsqu'ils tentent de le dissimuler, que la France a été vaincue en 1940, et que rien ne rachètera cette défaite ? Sur ces questions, le travail de Jean Védrine, dans cet incroyable ouvrage qu'est le *Dossier P.G.-rapatriés 1940-1945*, nous fournit des réponses intéressantes. Jean Védrine fut l'un des anciens P.G. les plus actifs sous l'Occupation et après-guerre. À partir de la fin 1942, on le retrouve dans l'entourage de Maurice Pinot, alors directeur du Commissariat aux P.G. Promu à cette époque directeur des Centres d'Entr'Aide (C.E.A.) pour la zone sud, il fera rapidement la connaissance de François Mitterrand. Maréchaliste et pétainiste, tout comme Pinot et Mitterrand, Védrine n'en sera pas moins, à partir d'avril 1943, à la tête d'un réseau

[47] Paul DISTELBARTH, *La personne France* [*Lebendiges Frankreich*, 1935], Paris, Alsatia, 1942. Une première édition française parut en 1937, et fut un véritable succès de librairie. Distelbarth a beaucoup fréquenté les milieux d'anciens combattants français entre les deux guerres. Voir Antoine PROST, *Les anciens combattants 1914-1940*, Paris, Gallimard/Julliard, coll. « Archives », 1977, pp. 38 et 241.

[48] « *Des prisonniers de gauche ou de droite confectionnaient [des francisques] dans des manches de brosse à dents. Des francisques furent également fabriquées avec des rouleaux de carton et du fer blanc découpé, avant d'être exposées dans certaines chambres. D'autres les dessinaient ou les peignaient sur du carton fort.* » (Raymond GANGLOFF, *Cinq ans d'oflag: grandeurs, drames et misères des officiers français, 1940-1945*, Paris, Albatros, 1989, p. 139.)

de contacts secrets, en lien étroit avec le R.N.P.G., où officient également Pinot et Mitterrand. Védrine incarne bien cette « zone grise », que j'évoquerai souvent, pétaino-résistante, et que de nombreux P.G. ont fréquentée. Mais ce double engagement n'est peut-être finalement qu'un seul et même engagement — *évolutif* : un engagement dans la lutte contre l'occupant nazi. Penser le passage du pétainisme à la Résistance comme une évolution cohérente plutôt que comme un paradoxe ou une hypocrisie peut nous aider à comprendre ce que les P.G. ont voulu défendre et transmettre dans leurs récits : les valeurs qu'ils ont pu expérimenter en captivité.

Il ne s'agit pas ici de juger l'engagement pétainiste de certains P.G. Et il ne s'agit pas non plus, à mon tour, de faire ce que ne cesse de faire Jean Védrine dans son *Dossier P.G.* : montrer que les pétainistes n'étaient finalement que des résistants plus « conservateurs », plus « traditionalistes », plus « nationalistes » que les résistants gaullistes et communistes. Nous savons aujourd'hui que le gouvernement de Vichy a aidé, soutenu, diffusé, et parfois même devancé l'idéologie nazie et ses crimes. Nous savons aussi que le discours de « l'épée de Gaulle » et du « bouclier Pétain » n'est qu'un argument de façade, quelles qu'aient pu être les haines personnelles de Pétain envers les Allemands. Pétain détestait personnellement, paraît-il, les Allemands. Fort bien ; mais qui ne les détestait pas, à cette époque ? Qui ne leur en voulait d'occuper, de piller, d'opprimer la France et les Français ? Qui ne souhaitait que la France fût libérée de l'occupant étranger ? Mais qui, concrètement, œuvrait pour cette libération?

Si, malgré tous ces faits, je fais encore le pari de *prendre au sérieux* l'idée d'une continuité d'un engagement pétainiste puis résistant chez de nombreux P.G., c'est qu'en la suivant, on peut parvenir à une réalité, profondément ancrée dans la quasi-totalité des récits de captivité que j'ai pu étudier : l'idée que la captivité a été un temps et un lieu *privilégiés* d'expérimentation — et de confirmation — de l'unité de la France et du peuple français. Selon ces récits, même en captivité, et *surtout* en captivité, les Français ont pris conscience qu'ils étaient reliés les uns aux autres par cet *amor patriae*, et cet « esprit français », éternel et instinctif, que ne saurait dénaturer « l'âme allemande » qui les encerclait.

Cette idée d'unité indéfectible, je tâcherai de le montrer, les récits de captivité la construisent autant comme un constat que comme un *désir*. Car non seulement les

P.G. font l'expérience de cette unité, mais en plus, ils s'en font les chantres les plus puissants, du fait même de leur exil. Et c'est précisément cette unité, ce désir d'unité que les P.G. ont tenté de transmettre à la métropole, de vive voix ou dans leurs récits. Toutes les valeurs spécifiques de la captivité, toutes les « leçons » à en tirer, qu'elles soient lues par les pétainistes ou par les résistants, sont à relier à cette idée d'unité française. Védrine est alors un chantre parfait de ce désir d'unité, lui qui réussit à articuler sans heurts son engagement pétainiste et son engagement résistant. N'est-il pas la preuve même que les P.G. ont réussi l'unité française, *par-delà les divergences d'ordre idéologique* ? Védrine — mais aussi Francis Ambrière, Jean Guitton, et bien d'autres — ne cessent de pointer le danger que représentent les engagements *idéologiques* des uns et des autres. Mais, disent-ils, l'unité du peuple et du pays parvient tout de même, en captivité, à transcender ces divergences.

Voilà le grand héritage de la captivité que défendent les P.G. : l'oppression et l'exil ne font que renforcer l'unité du peuple français et de son pays ; la captivité n'a pas abattu les Français, elle les a au contraire ressoudés, elle leur a fait prendre conscience de cette force fondamentale qui les reliait les uns aux autres, et qui leur a permis de vivre ensemble cette pénible épreuve. On comprend alors que l'expérience-P.G. se veuille un ferment politique pour la société d'après-guerre — au sens où la/le politique est ce travail qui a pour but de faire vivre des individus ensemble. Politique, l'expérience-P.G. l'est assurément, en tant que *pratique* (nous avons réussi pendant cinq ans à vivre ensemble, malgré toutes nos divergences), mais aussi en tant que *théorie* (notre « vivre-ensemble » est un modèle possible pour cette France qui revit). Les conditions historiques et politiques d'après-guerre semblent même particulièrement favorables à l'écoute d'un tel discours d'unité : Charles de Gaulle n'intitule-t-il pas le deuxième tome de ses mémoires « L'unité » ?[49] Et un peu avant lui, le maréchal Pétain ne prônait-il pas la réconciliation du peuple tout entier avec son sol, derrière sa noble figure de sage vieillard, et dans l'oubli des querelles parlementaristes ? Enfin, la masse humaine que représentent les P.G. n'est-elle pas la preuve de la validité de ce modèle de valeurs expérimenté en captivité ?

Mais alors, si tous ces facteurs sont réunis, pourquoi l'expérience-P.G. et les valeurs qu'elle défend sont-elles aussi peu présentes dans l'après-guerre ? Pourquoi

[49] Charles De Gaulle, *Mémoires de guerre*, t. 2, « L'unité, 1942-1944 », Paris, Plon, 1954.

la proposition de Jean Védrine, en 1980, de penser, sur le modèle des « Maisons du Prisonnier », les centres sociaux destinés à accueillir pour les jeunes, les immigrés, les handicapés paraît-elle aussi dérisoire ?[50] Pourquoi le souci (individuel et collectif, familial et politique) qu'a produit l'absence des P.G. pendant cinq ans ne parvient-il pas, à leur retour, à se transformer en force de reconstruction de l'identité nationale ? Quelles sont les circonstances, mais aussi les forces qui ont fait se dissoudre l'expérience-P.G., sans qu'il en ressorte ne serait-ce qu'un limon fertile ?

Beaucoup de récits et de travaux sur la captivité laissent transparaître, de manière plus ou moins explicite, une amertume vis-à-vis de la disparition de l'héritage-P.G. après-guerre. Le *Dossier P.G.* de Védrine n'est pas en reste sur cette question, puisqu'il propose lui-même des pistes de réflexion universitaire sur la captivité — ce qui témoigne du grand désert où se trouve cet événement dans le champ d'étude historique à cette époque.[51] Après la guerre, les P.G. disparaissent peu à peu du champ de la mémoire collective.

Bien sûr, il existe des images, des représentations fortes et vivantes de la captivité : *La vache et le prisonnier*, d'Henri Verneuil (1959) est sans doute le point le plus voyant de cette mémoire. Quelle représentation de la captivité est en effet plus populaire que celle-là ? Même *Le caporal épinglé* de Jean Renoir (1962) s'incline devant la sympathie que produisent le jeu de Fernandel et les répliques signées Henri Jeanson[52]. Pour ce qui est des récits, *Les grandes vacances* de Francis Ambrière et *Le caporal épinglé* de Jacques Perret se partagent ce territoire de mémoire, auprès de ceux pour qui la captivité des P.G. français a constitué un épisode familial ou familier. Mais les autres ? Et surtout, les plus jeunes d'entre nous, qui, pour de toutes autres raisons que leurs aînés, n'ont jamais entendu parler de cette captivité, ou bien qui, dans le meilleur des cas, la confondent avec l'internement des déportés juifs ou politiques ? Pour ceux-là, les noms d'Ambrière et de Perret ne disent rien : car qui les lit encore ?

---

[50] « *En effet, on peut constater que la mentalité des jeunes est assez proche de celle des rapatriés de la guerre (perplexité et inexpérience, sentiment d'être différent, impatience et irritation devant le comportement des "autres", "besoins spécifiques", etc.).* » Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, t. I, « Postface », p. 11.

[51] L'ouvrage de référence d'Yves Durand *La captivité : histoire des prisonniers de guerre français, 1939-1945* (Paris, F.N.C.P.G.-C.A.T.M., 1981), paraît juste après le *Dossier P.G.* Il y a bien avant cela quelques articles dans la *Revue d'histoire de la Seconde Guerre mondiale*, le livre de Pierre Gascar, et, bien plus tôt, la thèse de Jean Cazeneuve sur la psychologie du P.G. (*Essai sur la psychologie du prisonnier de guerre*, Paris, P.U.F., 1944) — mais ces travaux n'ont pratiquement pas engendré de suite.

[52] Voir Henri JEANSON, *Jeanson par Jeanson*, Paris, La mémoire du cinéma français, 2000.

Ces images-là existent bel et bien, et resurgissent de temps en temps, mais elles ne pèsent pas grand-chose face aux représentations des autres réalités de la Seconde Guerre mondiale : les batailles militaires, la Résistance, la déportation, l'Occupation. Il ne s'agit pas de critiquer ici la prééminence ou la domination de ces mémoires-là, mais plutôt d'essayer de comprendre pourquoi la mémoire de la captivité n'a jamais vraiment réussi à se ménager un espace dans un champ pourtant en expansion. N'a-t-on pas multiplié, depuis les années 1980, les récits, les études, les émissions, les documentaires et les fictions sur la Seconde Guerre mondiale ? *La liste de Schindler*, la bombe atomique, le Général de Gaulle, *Si c'est un homme* et *L'espèce humaine* ne font-ils pas partie des balises de notre modernité occidentale ? Peut-on en dire autant de *La vache et le prisonnier*, des *Grandes vacances*, ou des *Indomptables* du Général Le Brigant ? En termes littéraires pourtant, les textes de Guérin, d'Hyvernaud, de Calet, de Gascar[53] ou de Vialatte pourraient prétendre correspondre aux critères de la « modernité » (et bien plus, sans aucun doute, que ceux de Perret ou d'Ambrière) — mais là encore qui les lit ? qui les connaît ? Que reste-t-il des signes envoyés par les P.G. ? Circulent-ils encore aujourd'hui ? Sans doute, mais pas nécessairement comme l'auraient souhaité les captifs : au début des années 1980, il y avait à Bordeaux un groupe de *punk-rock* indépendant nommé *Stalag*. La référence faite à la captivité est sans doute à mettre en rapport avec un célèbre groupe anglais de la même époque, *Joy Division*, dont le nom évoquait les quartiers de prostitué(e)s dans les camps de concentration. Cette ironie acide sur l'héritage et l'imagerie de la Seconde Guerre mondiale me semble typique des années 1980.[54]

L'amertume et la peur de ne pas être écoutés et d'être oubliés par la société française percent souvent dans les récits de captivité que j'ai pu étudier. François Cochet parle à ce propos de la « *mémoire écorchée des captifs de l'an 40* »[55]. Ce sont des sentiments auxquels j'ai essayé d'être attentif dans cette étude. Si les récits de captivité ne peuvent aujourd'hui pas construire grand-chose pour les individus et les sociétés, il ne s'agit pas à notre tour de les ignorer. Ce qu'ils nous disent, et ce qu'ils *ne nous disent pas* (parce qu'ils ne le veulent ou ne le peuvent pas) est précieux

[53] Pierre GASCAR, *Le temps des morts*, Paris, Gallimard, 1953.
[54] Il existe à Bordeaux, à la même époque, un groupe nommé *STO*. http://thierry-tuborg.nfrance.com/stalag.htm
[55] François COCHET, « Des retours "décalés". Les P.G. et les requis du travail », *in* Actes du colloque « Résistances Retours Renaissances », *op. cit.*, p. 151.

aujourd'hui parce que ces voix ont été jusqu'ici peu entendues — ou peu écoutées.

Ces voix nous sont notamment précieuses, parce qu'elles dessinent toutes un envers du « mythe de la Résistance ». Que ce soient les récits de ceux qui n'ont pas agi dans la Résistance, en se laissant plus ou moins submerger par l'événement, ou bien ceux qui ont préféré suivre le Maréchal plutôt que le Général, ou encore ceux qui ont tenté, sur leur retour, de rattraper le train de la Résistance — tous témoignent plus ou moins, et chacun à leur manière, d'un *idéal politique* qui devait se positionner face à la présence massive de l'idéal de la Résistance. Pour diverses raisons que j'exposerai en détail, l'histoire de la captivité et celle de ses récits est alors à lire en regard de celle de la Résistance et des autres internements de la Seconde Guerre mondiale.

C'est pourquoi la question qui hante les récits de captivité de 1940 jusqu'aujourd'hui est la question de *la place* : quelle place me reste-t-il, si je n'ai pas pu/su être résistant ? Quelle place de père me reste-t-il quand toute la place du père et du grand-père est déjà prise par le maréchal Pétain ?[56] Quelle place me reste-t-il quand la société française, et ma famille, et mes enfants, ont continué sans moi, en dépit de mon absence ?, etc. En d'autres termes : *quel récit de captivité dois-je écrire pour (re)trouver ma place dans la société française ?* Cette question de la place se double de la question de *l'identité* : Comment montrer que la captivité m'a/ne m'a pas changé ? Comment concilier mon identité d'homme et de P.G. ? Comment faire entendre la singularité de mon identité de P.G. ? Comment fusionner mon identité de P.G. avec celle de la France qui se (re)construit ? Comment faire pour que mon identité de P.G. ne soit pas laissée de côté dans cette France en reconstruction ? En d'autres termes : *quel récit de captivité dois-je écrire pour que la société française accepte mon identité de P.G ?*

En dernière analyse, la préoccupation fondamentale qui ressort des récits de captivité, qu'ils soient pétainistes, gaullistes, et même lorsqu'ils échappent à ces distinctions, est que les récits de captivité puissent témoigner au monde que les P.G. sont *vivants*. La revue éponyme (*Les vivants*) qui paraît en 1944-1945 condense au

[56] « *France, écoute ce vieil homme sur toi qui se penche et qui te parle comme un père.* » (Paul Claudel, 1940, cité dans *Images de la France de Vichy 1940-1944*, Paris, La Documentation française, 1988, pp. 18-19.) Voir aussi Gérard MILLER, *Les pousse-au-jouir du maréchal Pétain*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais », 2004, pp. 55-57, ch. « Notre père ».

mieux — avec profondeur, valeur et sensibilité — ce souci-là : comment montrer que la mort n'a pas vaincu la vie ? Comment montrer que la vie, même quand elle prend des formes inattendues et effrayantes (animales, larvaires, spectrales) est encore une vie humaine ? Comment montrer à ceux que l'on retrouve que l'homme n'a pas nécessairement tenu, n'a pas nécessairement été fidèle à lui-même — ou du moins à l'image que l'on veut se faire de lui ? Si la revue *Les vivants* répond à ses questions avec puissance, n'hésitant pas à brosser le portrait de P.G. en « devenir-larve », on ne peut en dire autant de la majorité des publications sur la captivité.

Dans la plupart des récits pétainistes et résistants, être vivant signifie avant toute chose être *digne* — c'est-à-dire : debout, droit, fier, volontaire, combatif. Témoigner qu'on est vivant, c'est alors tout faire dans le récit pour perpétuer sa vie d'avant la captivité, et tenter de la retrouver le plus rapidement possible, en captivité, puis au retour de cette captivité. Pour la plupart des récits, témoigner est un outil de conservation et de continuation des modes d'existence « normaux » ou « naturels » ou « instinctifs » : se montrer tel qu'on croit être, identique à soi-même, en toutes circonstances. Rares sont les récits qui choisissent plutôt de rompre avec cette conservation de la vie « normale » au profit du dévoilement d'un nouveau territoire, qui se situe dans les franges de l'humain : minéral, végétal, animal.

On l'aura compris, les récits de captivité possèdent en eux des forces qu'ils ne maîtrisent pas nécessairement, et qui dépassent leur vouloir-dire. Le projet conscient d'écriture qui les fait naître fait aussi naître des effets non-voulus, pervers parfois, qui contredisent parfois ce projet conscient — en contribuant à leur oubli, par exemple. Il me semble important d'être attentif à ces forces inconscientes des récits parce qu'en entrant en résonance avec des circonstances historiques, elles dévoilent des mécanismes et des habitudes de pensée d'un peuple, et dont nous héritons aujourd'hui : comment les Français se posaient-ils, pendant et après la guerre, la question de leur identité, individuelle et collective ? Qu'est-ce que ça veut dire d'être français ?

*

Cette thèse de littérature française se veut une introduction à un champ d'étude

jusqu'à présent relativement négligé par la recherche universitaire : la littérature française de captivité de la Seconde Guerre mondiale[57]. Comme introduction, elle est sans aucun doute lacunaire, bégayante, et ambitieuse. Elle veut déjà trouver un sens à ce corpus, avant même qu'en soient fixées — avec sagesse — les limites… Pour me saisir de ce corpus, j'ai choisi de multiplier les angles d'approche (historique, stylistique, philosophique, politique, psychologique, psychanalytique), ce qui multiplie les risques de dérapages méthodologiques (je ne suis ni historien, ni philosophe, ni analyste politique, ni psychologique, ni psychanalyste, même si j'ai des connaissances dans tous ces domaines).

Je tente de construire ici un récit symbolique de la captivité. La méthode que je choisis pour y parvenir est double. Elle consiste, d'une part, en une tentative d'interprétation, d'explication (c'est-à-dire de « dépliage ») de ces textes, par des mises en perspective, et en relation diverses. Cette étude essaiera alors d'être tout aussi attentive aux *causes* de ces récits qu'à leurs *effets*.[58]

D'autre part, elle est une tentative de relier les récits de captivité au contexte historique, politique, esthétique de leur(s) époque(s) : époques d'écriture, de publication, mais aussi de lecture. Elle essaiera ainsi, le plus qu'il est possible, de s'imprégner de *l'esprit du temps*, en se référant sans cesse à des éléments d'époque, gravitant plus ou moins loin autour des récits de captivité. Si ces éléments d'époque (films, photographies, discours, œuvres de pensée ou de littérature, mais aussi paroles et gestes rapportés par des historiens ou des chroniqueurs) occupent ici une part importante, c'est que je crois à la porosité du phénomène « captivité » (dans son

[57] Il existe deux thèses récentes, d'Histoire contemporaine, qui utilisent le matériau textuel issu de la captivité, mais n'en étudient pas pour autant les enjeux littéraires. Jean-Bernard MOREAU, « Attitudes, moral et opinions des officiers français prisonniers de guerre en Allemagne (1940-1945) », thèse d'histoire, Université Paris IV, soutenue en 2000, est remarquable de clarté et de précision. Une grande partie de son travail consiste à contextualiser — par des remarques sur la politique, le déroulement de la guerre et l'organisation de la vie captive en oflag — le positionnement idéologique des officiers français. À cet égard, il complète et renouvelle le travail effectué il y a plus de vingt ans par Yves Durand, dans *La captivité*. Cette thèse m'a été à plusieurs reprises d'un grand secours. La thèse d'histoire d'Évelyne Gayme « L'image des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale : 1940-2000 » (sous la direction de Jean-Jacques Becker, Université Paris X, 2002) fait plus explicitement référence aux récits de captivité, mais s'en sert plus comme documents historiques que comme œuvres textuelles. J'y ai trouvé également de nombreux renseignements utiles à ma recherche. Je m'écarterai par moments de l'interprétation que donne Évelyne Gayme de ces textes, notamment sur les questions de reconnaissance et d'oubli des P.G. par la société française. Le seul travail universitaire étudiant portant spécifiquement la dimension littéraire de ces récits est dû à Delphine Chenavier, dans son mémoire de D.E.A.. sous la direction de Michel Murat : « Les récits de captivité des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale 1944-1947 », Université Paris IV, 2003-2004.

[58] D'ailleurs, « *les causes sont peut-être inutiles aux effets* » (D.A.F. DE SADE, cité par Pier Paolo PASOLINI, *Affabulazione*, in *Théâtre*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 1995**,** p. 121.)

déploiement de 1940 à 1953) aux discours et aux gestes qui l'entourent. Les lignes de force qui caractérisent la captivité ne proviennent pas toutes de la captivité elle-même, mais se nourrissent souvent des modes de pensée et de perception du monde qui accompagnent les P.G. : ainsi, l'idée d'*union* (politique, sociale, de l'homme et du monde, etc.) qui, développée conjointement par les idéologies résistante et pétainiste, se retrouve, transformée et digérée, dans les récits de captivité[59].

Retrouver l'esprit d'une époque est une tâche ardue lorsque l'on sait que beaucoup de présupposés de la pensée français durant la guerre (patriotisme, unité nationale, souvenirs de la Grande Guerre, etc.) ont disparu aujourd'hui, emportés dans la faille irréparable du temps, ou bien critiqués, déconstruits, et remplacés par d'autres systèmes de valeurs. Je crois, avec l'historien de l'art Federico Zeri qu'

> […] une œuvre d'art ancienne, on peut s'efforcer de l'imiter, mais on ne réussira jamais à la comprendre dans sa complexité […]. Il existe des éléments désormais incompréhensibles […]. Toute œuvre d'art peut être lue à différents niveaux, et au-delà du niveau formel […], il existe des allusions, des connotations qui sont mortes à jamais. Le passé est mort pour toujours. […] Benedetto Croce disait : « Toute l'histoire est histoire contemporaine. » Nous voyons la problématique du monde ancien, son aspect, avec notre sensibilité.[60]

Retrouver l'esprit du temps est alors une tâche impossible, mais qui peut toutefois se tenter, si l'on se contente de s'en approcher le plus possible, et avec humilité. Pour cette raison, ce travail essaie d'être attentif aux *lieux communs*, c'est-à-dire aux lieux primordiaux de langage et de pensée qui sont partagés par une communauté, aussi grossiers, faux, mal pensés, pervers soient-ils. Envisager avec le plus grand sérieux que la France est une personne (et une femme, par surcroît), que les Allemands sont des gaillards congénitalement lourds et mal dégrossis[61] alors que les Français sont séducteurs, spirituels et débrouillards, voilà qui sans aucun doute ne résiste ni à la rationalité critique ni à une éthique de l'accueil de l'autre (la femme, l'étranger, le compatriote) dans sa différence ontologique. Mais ce sont toutefois des convictions que nos ancêtres les captifs manquaient rarement d'exprimer et de transmettre, et qu'il me semble donc importer d'intégrer à ce travail.

Ce champ d'étude a dévoilé, tout au long de mes forages successifs, ses implications et surtout ses *enjeux*. Ce sont ces enjeux qui me paraissent constituer

[59] Voir *infra*, ch. « « Union/unité », p. 169.
[60] Federico Zeri, *Conversations sur l'art de lire l'art*, Paris, Rivages, 1988, pp. 74 et 157.
[61] Voir Patrick Ourednik, *Europeana. Une brève histoire du XX^e siècle*, Paris, Allia, 2004.

l'intérêt fondamental de ce corpus : voilà un ensemble littéraire qui ne saurait être détaché de la « réalité » humaine ; voilà un ensemble littéraire qui, fondamentalement, parle de l'humain, et ne saurait se départir de lui. Une certaine tradition récente d'études littéraires aime à rappeler que la littérature se nourrit avant tout d'elle-même, et que son univers de référence n'est autre qu'elle-même. Théorie utile sans doute, qui permet de sauvegarder la souveraineté de la littérature face à toutes les attaques qu'elle ne cesse de subir de la part de ceux qui se réclament de « la réalité ».[62] Mais elle ne me semble ni efficace, ni véritablement pertinente pour le corpus que j'ai choisi ; je crois même qu'elle contribuerait plus à négliger ces textes, à renforcer leur oubli, qu'à essayer de comprendre ce qui fait leur spécificité, leurs maladresses et leur fragilité.

Si, comme je le crois, la littérature est le lieu d'écoute et d'attention aux voix singulières, alors l'étude universitaire des textes littéraires doit elle aussi, avec les outils qui lui sont propres, tendre l'oreille aux voix minoritaires. Je ne fais pas le souhait de réussir à intégrer, de force ou par une subtile persuasion, les récits de captivité dans le Panthéon des grandes œuvres littéraires françaises. Là encore, il me semble que cela contribuerait bien plus à leur oubli qu'à leur reconnaissance. Divers travaux que j'ai pu mener par ailleurs sur les oubliés de l'histoire littéraire européenne[63] m'ont amené à croire que la comparaison, sur la base d'une valeur littéraire instituée (telle œuvre est un chef-d'œuvre, telle autre ne l'est pas) n'est pas toujours la meilleure entrée pour comprendre un texte littéraire. Ce type d'approche ne permet finalement de comprendre qu'une certaine partie des textes : ceux qui sont institués comme chefs-d'œuvre, sans comprendre pour autant pourquoi ils le sont… Mais pour le reste ? Pour l'immense majorité de la production littéraire de tous temps et de tous pays ? De quels critères dispose-t-on pour analyser ce *rebut* (en fait la majorité de la production) de l'histoire littéraire ? Peut-on comprendre avec

[62] Mais, concrètement, que craint la littérature ? Sur ces enjeux de réalité, je renvoie au très stimulant ouvrage de Jacques DERRIDA, *Limited Inc.*, *op. cit.*

[63] J'ai notamment enseigné, de 2004 à 2006, un cours de Littérature Générale et Comparée à l'Université Rennes 2, intitulé : « Introduction aux littératures européennes : histoire des perdants », où je proposais aux étudiants de Licence 1 d'analyser les facteurs d'oubli et de reconnaissance de textes littéraires. Il s'agissait d'être aussi attentif à des facteurs *externes* (historiques, politiques, sociaux, biographiques, etc.) qu'à des facteurs *internes* (maîtrise ou non des techniques littéraires, thèmes, style, vision du monde, idéologie, talent, puissance, etc.). Le travail était censé questionner les présupposés esthétiques et idéologiques de l'histoire littéraire telle qu'elle s'écrit et se transmet à l'école jusqu'à l'université et dans les médias — et ceux, aussi, et des étudiants.

les mêmes critères l'œuvre de Marcel Proust et celle d'Abel Hermant ou d'Henry Bordeaux ? Peut-on juger avec les mêmes outils les livres de Daniel Pennac et ceux de Christian Prigent[64] ? Il y a des cas — nombreux — dans la production littéraire mondiale, où il est plus juste et plus intéressant de saisir les textes par un autre endroit que celui de la question de la valeur littéraire.

En conséquence, vouloir faire des auteurs des récits de captivité des génies injustement oubliés pour de viles raisons idéologiques ou des pesanteurs d'académisme esthétique était un leurre... Vouloir trouver une valeur littéraire là où il n'y en avait peut-être pas ferait qu'en définitive les textes eux-mêmes se plieraient à l'outil d'analyse, ce qui est une solution dangereuse. Certains rares textes du corpus peuvent cependant affronter la question de la valeur, sans en ressortir broyés, une nouvelle fois, par l'histoire littéraire : ceux de Raymond Guérin, d'Henri Calet, d'Alexandre Vialatte, de la revue *Les vivants*, et surtout *La peau et les os* de Georges Hyvernaud. Toutefois j'ai essayé de ne pas tomber dans ce risque inhérent à toute « revie » littéraire, de vouloir refaire l'histoire littéraire — même si celle-ci est également une construction idéologique —, et de remplacer les valeurs dominantes instituées par des valeurs minoritaires qui deviendraient à leur tour dominantes.

*

Après avoir étudié ces récits de captivité, j'en suis arrivé à une conclusion, provisoire et encore fragile, qui constitue pour moi aujourd'hui une « profession de foi » littéraire. Je *crois* que l'enjeu principal de la littérature est de témoigner de l'humain, et d'accueillir, le plus possible, toutes les puissances de vie humaine, aussi *unheimlich* soient-elles. La littérature se révèle ici comme une affaire de singularité, de description et d'accueil de la singularité des expériences humaines. En ce sens, elle pose constamment des questions esthétiques, éthiques, politiques — humaines. La littérature de captivité — parce que l'événement a imprimé son sceau sur ceux qui l'ont écrite — entre souvent dans ce champ humain, plus ou moins adroitement, ou élégamment. Bien sûr, elle n'est pas la seule littérature « humaine » qui ait été écrite !

[64] Christian PRIGENT, *Grand-mère Quéquette*, P.O.L., 2003 ; *Le professeur*, Al Dante, 2001 ; *Ceux qui merdRent*, P.O.L., 2000 ; etc. Daniel PENNAC, *La fée carabine*, Gallimard, 1987, *La petite marchande de prose*, Gallimard, 1989 ; *Comme un roman*, Gallimard, 1992 ; etc.

Mais elle en constitue un échantillon curieux et touchant, et mieux qu'ailleurs parfois, on y voit avec fascination l'homme se débattre avec la réalité et le réel. L'écriture y apparaît vraiment alors comme une tentative d' « *affronter le réveil* […] *de l'intraitable réalité* »[65].

*

[65] Roland BARTHES, *La chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Cahiers du Cinéma/Gallimard/Le Seuil, 1980, p. 184.

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE, LITTÉRATURE ET IDÉOLOGIE CAPTIVES

I. — HISTOIRE ET LITTÉRATURE : PRÉSUPPOSÉS POUR L'ANALYSE

INTRODUCTION

Le fil de mes recherches m'a montré que la captivité n'a pas toujours été[66] un sujet totalement laissé pour compte dans la production littéraire et historique française de la seconde moitié du XX^e^ siècle. Nombreux au contraire, je m'en aperçus, sont les textes qui évoquent la captivité et attestent ainsi qu'elle fut une expérience *massive* pour la population française. Pour autant, le partage de cette expérience n'a pas été aussi massif. Les évocations de la captivité dans la littérature sur cette période sont pour la plupart rapides, légères, et mêlées à d'autres. La captivité durant la Seconde Guerre mondiale n'est pas un sujet tabou de la conscience collective française, mais plutôt un phénomène *parmi d'autres* de cette époque si troublée (et troublante). La captivité n'est pas parvenue à se poser comme un lieu crucial d'histoire, de mémoire et de réflexion sur le champ de la Seconde Guerre mondiale. Elle n'a pas acquis, comme la déportation raciale, la Résistance, et même la Collaboration, le statut de réalité identifiable et partageable par tous. Lorsqu'aujourd'hui en France l'on évoque la Résistance, la déportation raciale ou la collaboration, il y a toujours par rapport à ces sujets (mais pour combien de temps encore ?) des réactions, et des prises de position. Les travaux innombrables des historiens, des intellectuels, des enseignants, des écrivains ont réussi à transmettre ces expériences à la conscience collective et individuelle des Français.[67] Ces réalités de la Seconde Guerre mondiale font partie de

[66] Comme je le supposais il y a quelques années, au moment de débuter mon D.E.A. : « Récits de captivité des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale : analyses et interprétations autour d'une digestion difficile », mémoire de D.E.A. de Littérature française, sous la direction de Michèle Touret, Université Rennes 2, 2002.

[67] Que ce soit grâce à des études sur les structures et les conditions de ces réalités (J.-P. Azéma, A. Guérin,

notre mémoire et de notre fonds culturel communs. On peut, par exemple, encore faire des blagues sur cette période ou traiter Jean-Marie Le Pen de « nazi », ou bien dans les manifestations anti-C.P.E., les C.R.S. de « S.S. », et comparer le C.P.E. au S.T.O… Le génocide juif et le couple Résistance/Collaboration sont devenus en France les réalités les plus marquantes du champ de la Seconde Guerre mondiale, parce qu'ils posent très fortement des questions d'éthique individuelle et collective qui travaillent encore notre conscience post-moderne. Ces réalités nous servent encore de modèles ou de repoussoirs, de balises de réflexion et de positionnement face au monde contemporain.

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'en va pas de même pour la captivité de guerre des soldats français. Après avoir été de 1940 à 1945 au cœur des préoccupations françaises, elle est aujourd'hui une figure fort discrète de l'histoire et de la mémoire françaises de la Seconde Guerre mondiale. La captivité n'y est pas inexistante. Mais elle est délayée dans ce gigantesque champ événementiel dont on n'a toujours pas réussi à faire le tour et épuiser les enjeux. Les P.G. ne sont souvent, dans les textes publiés après la Libération jusqu'aujourd'hui, que des figures spectrales, pas même effrayantes — comme le furent en revanche les déportés politiques et raciaux —, qui brillent, comme on dit, surtout par leur absence. À titre d'exemple, dans les manuels scolaires actuels des classes de 3e, les P.G. occupent au mieux quelques lignes, quand le génocide juif et la résistance en occupent plusieurs pages.[68] Autre exemple, le site internet du Centre Régional de Documentation Pédagogique (C.R.D.P.) de Reims, proposant des pages sur l'enseignement de la Seconde Guerre mondiale, fournit des entrées sur « La déportation et le système concentrationnaire », « Vichy et les Juifs », « La Résistance en France », mais aucune sur les P.G., qui ne sont cités que deux fois dans l'ensemble des pages.[69]

R. Hilberg…), des études d'opinion (Ph. Burrin, P. Laborie…), ou encore des réflexions sur leur « traçabilité » et leur mémoire tout au long de la fin du XXe siècle (A. Wieviorka, J. Cotillon…). Les textes de Pierre Vidal-Naquet qui, d'historien de la Grèce antique, devint le porte-parole français de la lutte contre le révisionnisme, ne sont pas les moins importants à cet égard, parce qu'ils montrent que le génocide reste, depuis plus de 60 ans, d'une brûlante actualité.

[68] Par exemple : V. Adoumié (dir.), *Histoire Géographie 3e*, Paris, Hachette Éducation, 2007 : « *1,8 million de soldats français restent prisonniers en Allemagne.* » (p. 125) / 8 pages sur le sort des Juifs / 5 pages sur la Résistance. Sébastien Cote, Armelle Fellahi (dir.), *Histoire Géographie 3e*, Paris, Nathan, 2007 : pas un mot sur les P.G. / 4 pages sur le sort des Juifs / 6 pages sur la Résistance. Éric Chaudron, Rémy Knafou (dir.), *Histoire Géographie 3e*, Paris, Belin, 2007 : pas un mot sur les P.G. / 5 pages sur le sort des Juifs / 5 pages sur la Résistance. Etc.

[69] Exception faite d'une page de liens très fournie, où l'on trouve de nombreuses références aux articles et ouvrages de François Cochet, Yves Durand et Sarah Fishman (http://www.crdp-reims.fr/memoire/bac/2gm/menu.htm et pages reliées). [visité le 7.11.06]

Sur certains sites internet tenus par des associations d'anciens combattants, l'histoire de la captivité est étroitement liée à l'engagement résistant, celle-ci englobant celle-là.[70] Cependant, depuis qu'internet est devenu un lieu pratique de transmission de la mémoire personnelle et collective, de plus en plus de pages personnelles évoquent la captivité. Ainsi, le site « Les mémoires de Robert Legros (1917-2000) » fut réalisé par les enfants de R. Legros, à partir du journal de guerre que leur père avait tenu, puis réécrit dans les années 1990.[71]

Sur le plan littéraire, la captivité est souvent noyée dans un récit plus vaste. L'un des exemples les plus frappants est *La route des Flandres* de Claude Simon, où la captivité n'est qu'une parenthèse dans le récit — à proprement parler, car les signes typographiques des parenthèses ouvrent et ferment la narration de la captivité.[72] Le roman de Simon est d'ailleurs un gigantesque creuset de mémoire où bouillonnent des flux de réalités qui se mêlent constamment les unes aux autres.

Claude Roy, ancien P.G. évadé comme Claude Simon, règle à sa manière sa captivité dans un des tomes de son autobiographie, *Moi je*.[73] Fait prisonnier en juin 1940, et envoyé au frontstalag 240 à Verdun, Roy est enrôlé par les Allemands dans un kommando de main-d'œuvre agricole, pour s'occuper de la moisson. La captivité de Roy est courte ; et sa libération n'est due qu'à son initiative personnelle : ayant rencontré une jeune fille, Marie D., à qui il fait l'amour dans des greniers à foin, il décide de s'évader grâce à son aide. Le 3 octobre 1940, il passe sous les barbelés, se cache dans une casemate de 1914-1918 enterrée dans un champ, où il passe trente-six heures avant que Marie D. le retrouve et lui apporte des vêtements civils. Et c'est tout : la captivité de Roy aura duré trois mois, et tient sur six pages — très belles au demeurant — du premier tome de son autobiographie en sept volumes.[74] Le chapitre suivant, racontant son retour à Paris, s'ouvre sur cette remarque :

---

[70] « Les anciens combattants d'Ille-et-Vilaine », http://assoc.orange.fr/memoiredeguerre/ [visité le 7.11.06].

[71] http://www.geocities.com/legros_robert/ Également : www.ac-creteil.fr/clemicreteil/Clemi/Medias/cite_unies/entretien.wri (interview de Pierre Cardin, P.G. au stalag III A). Et : http://paul.chenevier.free.fr/ (Paul Chenevier, P.G. au stalag IX A).

[72] Claude SIMON, *La route des Flandres*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Double », 1998 (1960), pp. 203-208.

[73] Les autres tomes de l'autobiographie sont : *Nous* (1972), *Somme toute* (1976), *Permis de séjour* (1983), *La fleur du temps* (1988), *L'étonnement du voyageur* (1990), *Le rivage des jours* (1992).

[74] Claude ROY, *Moi je*, *op. cit.*, pp. 287-292 — ces six pages ne parviennent même pas à remplir le petit chapitre 19 (« Isis la Lorraine », pp. 283-292), qui trouve le temps d'évoquer le lycée de Roy et une version grecque de Plutarque qu'il eut à faire durant sa Licence de Lettres.

> […] je ne savais pas du tout où j'allais. Je savais un peu où j'étais. Où j'en étais, beaucoup moins. Jusque-là, j'avais été acteur (mettons : figurant) dans des événements historiques : attente de la guerre, guerre ; attente de la défaite, défaite ; attente de s'évader, évasion.[75]

La captivité résumée à une « *attente de s'évader* » et à un temps d'amour clandestin et champêtre… Je ne sais s'il convient de déplorer cette dilution de l'expérience de la captivité dans le magma de la Seconde Guerre mondiale. Tout compte fait, le critère de la masse (1 500 000 P.G.) est-il suffisant pour rendre un événement marquant ? Oui, si l'on pense au génocide juif (6 000 000 morts) ; non, si l'on pense à la Résistance, qui n'a mobilisé qu'une minorité des Français. Mais c'est à mon avis l'intensité de l'expérience qui détermine encore sa persistance dans nos mémoires : Résistance, génocide, et même Collaboration persistent aujourd'hui parce qu'ils apparaissent comme des expériences radicales dans « le Bien » (engagement et sacrifice de soi) comme dans « le Mal » (meurtre de gens *qui n'avaient rien fait* ou méchanceté et soif de pouvoir absolu).

De cette intensité, les P.G. ne semblent *a priori* point pouvoir se prévaloir. Massivement, leur engagement dans ces idéologies ne fut pas aussi spectaculaire. Comme partout, il y eut « *une poignée de misérables* »[76] et une autre de héros. Mais l'ensemble des P.G. ne fut ni l'un, ni l'autre. On peut dire alors que, contrairement aux déportés, le phénomène de masse s'opposer à celui de l'intensité de l'expérience ou de l'engagement. Le phénomène de masse en vient à gommer les remarquables aspérités des individus P.G. Malgré tous les efforts des auteurs de récits — qui furent quant à eux souvent des « héros » ou des « misérables » —, l'image d'une communauté P.G. qui aurait adhéré, en masse, ou bien à la collaboration, ou bien à la résistance, n'a pas réussi à s'imposer. C'est là à mon sens l'une des raisons de son oubli relatif.[77]

---

[75] *Ibid.*, p. 295.

[76] Marc-Olivier BARUCH (dir.), *Une poignée de misérables. L'épuration de la société française après la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Fayard, coll. « Pour une histoire du XX^e^ siècle », 2003.

[77] Un exemple intéressant contredit ces hypothèses : celui des P.G. russes, qui furent pour 3 300 000 d'entre eux, *exterminés* par les Allemands, et dont, en France, on parle très peu. L'intensité de la souffrance et le nombre phénoménal ne sont donc pas des critères suffisants pour entrer dans les préoccupations historiques. S'ajoute à cela cependant le fait que l'U.R.S.S. n'a jamais tenté de valoriser cette extermination : bien plus, l'Armée rouge, libérant ses compatriotes dans les stalags et les oflags, les envoyait aussitôt… dans les goulags. Il n'y a donc pas eu de dynamique de mémoire lancée par l'État soviétique, qui aurait pu donner lieu à des études et un intérêt partageable.

LE POIDS DE LA RÉALITÉ

Étudier les récits de captivité des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale implique un certain rapport vis-à-vis de la réalité historique. Il me semble particulièrement important de lier ces récits avec les circonstances historiques dans lesquelles ils ont été produits. Les récits de captivité sont pris dans un contexte historique, politique, littéraire, sociologique qu'il convient, autant que faire se peut, de ne jamais oublier. Les conditions de production et de réception de ces textes sont déterminantes pour leur compréhension. On peut certes saisir ces récits comme des textes « purs », détachés de tout contexte (si ce n'est celui de qui les saisit — qu'il l'avoue ou non). Mais le réseau de significations qu'ils dégageraient alors en serait certainement appauvri, beaucoup plus sans doute que pour des textes dont la valeur littéraire est bien moins incertaine. On peut ainsi, sans trop de problèmes, saisir *l'importance* et *l'intérêt* des œuvres de Proust et de Rimbaud sans rien connaître du contexte dans lequel elles ont été produites ; c'est beaucoup plus difficile pour les œuvres de Francis Ambrière ou de Jean Guitton. Bien plus, la revue *Les vivants*, dont la valeur littéraire paraît aujourd'hui indéniable[78], souhaita être une revue éphémère — de fait, elle le fut, avec seulement trois numéros de 1944 à 1945 —, pour pouvoir « *faire naître publiquement une littérature des camps, dans l'urgence* »[79]. La compréhension de cette démarche si particulière, qui nous fait part d'un fort désir d'historicité, nécessite en retour une forte recontextualisation des conditions (historiques, littéraires et politiques) de production et de réception de ces textes.[80]

Mais histoire et politique ne servent pas uniquement de contexte de production ou de réception de ces récits. Si les données historiques et politiques me semblent si importantes, c'est qu'elles constituent également la matière même des récits de captivité. Contexte et matière sont ainsi intrinsèquement liés. Les récits de captivité parlent sans cesse des événements historiques et politiques, et du rapport d'individus

[78] Y ont officié entre autres Pierre Bost, Robert Antelme, Georges Duhamel, Pierre Berger, Pierre Mathias, Jules Lorquin, Philippe Dumaine. Tous n'étaient pas des « écrivains de métier », mais portaient cependant une très haute exigence esthétique, en comparaison de la grande masse des écrits de la littérature concentrationnaire de cette époque.

[79] Michèle TOURET, « *Les vivants*, revue éphémère pour une littérature nécessaire », *in* Bruno CURATOLO, Jacques POIRIER (dir.), *La chronique littéraire*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2006.

[80] Cela étant posé, je ne m'empêcherai pas pour autant de détacher, de temps à autre, certains de ces récits de leur contexte, afin d'en mieux faire ressortir certains aspects intéressants et importants qui n'apparaîtraient pas si clairement par ailleurs.

à ces réalités humaines. Bien plus ces récits témoignent tous d'un désir de participer de l'histoire, de la politique, du monde ; ils témoignent tous d'un désir d'*intégrer* la vie individuelle et collective. Les récits de captivité sont un moyen pour les P.G. de revenir à la vie, et au monde « normal ». C'est pourquoi ils y intègrent les éléments du monde qu'ils pourraient partager avec ceux qui n'ont pas été captifs : la guerre, la souffrance de la débâcle, la haine des nazis, les joies de la victoire et de la libération, etc.

Enfin, les événements (la défaite, la captivité, la guerre, la collaboration, la Résistance, etc.), en plus d'être la matière des récits de captivité, sont aussi leur raison d'être. Écrire un récit de captivité, c'est à la fois évoquer l'événement de la captivité (et des événements qui lui sont liés), et pouvoir faire face à l'événement. C'est *enfin pouvoir tenir debout face à l'événement*. Écrire un récit de captivité, c'est tenter de saisir la captivité et tenter de ne pas se laisser submerger, amollir par elle ; c'est se *réapproprier* l'événement de la captivité et lui faire face, grâce au travail d'écriture et de pensée de l'événement. J'étudierai en détail les diverses modalités de cette réappropriation ; j'essaierai par ailleurs de montrer qu'il y a une part d'inappropriable dans l'événement qui échappe parfois aux récits, et que c'est peut-être précisément dans cet inappropriable que se situe le cœur de la captivité.

Ce travail ne s'occupera pas de pointer la « fidélité » ou la « trahison » de la réalité historique par les récits — même si la *fidélité* à la réalité historique est un des présupposés de la quasi totalité des récits. Il s'agira plutôt de voir comment les récits *(di-)gèrent* les événements de cette réalité à travers les récits. Quels outils choisissent-ils pour en rendre compte ? Quels sont les aspects mis en avant par les récits ? Quels sont ceux qui sont occultés, consciemment ou non ? Etc. En ce sens, ce travail est littéraire plus qu'historien. Je n'étudierai pas ce qu'a été la captivité pour les P.G. : c'est le travail de l'historien, en collaboration avec le P.G. lui-même. Je n'étudierai pas non plus comment les P.G. ont vécu leur captivité : c'est le travail du chercheur en psychologie ou peut-être seulement le travail du P.G. lui-même, pour lui-même. Mon travail tentera en revanche d'observer ce que les récits de captivité, et pas seulement leurs auteurs, disent sur la captivité et le monde qui l'a créée. Il étudiera la langue et la structure de ces récits.

Il tentera également un récit symbolique de la captivité : une mise en relation de

divers éléments (historiques, politiques, littéraires, etc.) de la captivité, en partant de l'hypothèse qu'ils font signe vers un *réel* qui les dépasse et dont ils sont l'expression. À cette fin, je porterai particulièrement mon attention sur les (nombreux) phénomènes de *honte* et de *métamorphose* décrits par les P.G. dans leurs récits.

Au cours de mes recherches, j'ai été en contact avec quelques anciens P.G. Leurs témoignages oraux, s'ils ne sont pas au cœur de mon étude, m'ont permis de m'assurer de certaines représentations dont je n'avais jusqu'alors que l'intuition. Ce qui se dit dans un récit ou dans un entretien oral ne saurait être comparable, pour diverses raisons. Je n'évoquerai que deux d'entre elles. D'une part, je ne peux toucher que des P.G. très âgés (les plus jeunes ont plus de 80 ans aujourd'hui) que l'on peut considérer comme de véritables *survivants* de cette époque. Or la survie n'a pas globalement été un problème de la captivité. Si les conditions de vie en camp n'ont certes pas été faciles, le taux de survie des soldats français fut tout de même extrêmement élevé par rapport aux déportés raciaux ou politiques : 99,8 % pour les P.G. français, contre 50 % pour les déportés de Buchenwald, par exemple, et 4 à 5 % pour ceux déportés à Auschwitz. Raconter aujourd'hui son histoire de P.G. prend alors une tout autre résonance que dans l'immédiate après-guerre : il s'agit de parler d'une expérience qui n'a touché qu'une frange de plus en plus réduite de vivants. D'autre part, la temporalité d'un entretien oral, aussi poussé soit-il, n'est pas non plus comparable à celui d'un texte écrit : nous ne sommes pas dans le même espace-temps. Si cependant, à l'écrit comme à l'oral, on peut espérer que le langage dit plus que ce que le locuteur veut lui faire dire, la puissance inconsciente n'est pas non plus de même nature. Pour ces raisons, et pour bien d'autres encore que je n'évoque pas ici, mon corpus ne semblait pas devoir s'appuyer fondamentalement sur des témoignages oraux.

L'un de mes principes de travail est qu'un texte littéraire *parle du monde* avant que de parler de lui-même. En parlant du monde, c'est-à-dire en évoquant tout ce qui n'est pas directement le texte lui-même[81], le texte parle de lui-même, mais ne se confond pas avec le monde. Poser *a priori* que le texte littéraire parle avant tout du

[81] Le fait qu'un texte ne parle que de lui-même, qu'il soit en quelque sorte solipsiste, est une chose courante au xx^e^ siècle. Une partie du « Nouveau roman », le structuralisme, et de nombreuses œuvres de la littérature française des années 1980 (même si dans les années 1980 commencent à proliférer les « récits de vie ») reflètent plus ou moins cette orientation.

monde suppose qu'il existe donc un monde, une réalité, qui précède le texte : soit, nous voilà rassurés. Le texte se saisit de ce monde, de cette réalité, il en fait ce qu'il veut, et/ou ce qu'il peut. Il le « trahit » ou lui est « fidèle », suivant les présupposés esthétiques et idéologiques qui le guident, mais il n'en est pas le créateur. Aucun des récits que j'ai étudiés n'a le désir — conscient, du moins — de se séparer du monde, de la réalité des faits advenus pendant la défaite et la captivité.

Dans *L'ère du témoin*, l'historienne Annette Wieviorka pose de façon claire la distinction entre une « vérité historique » et une « vérité littéraire », pointant que l'historien et l'écrivain n'ont pas le même rapport aux faits :

> Quand [l'historien] s'entretient avec un écrivain, il doit savoir que l'écrivain n'est pas comme lui, en quête d'une réalité factuelle, positiviste, mais d'une « vérité » littéraire, autre, et que l'écrivain utilise pour écrire les schèmes qui se trouvent dans la littérature elle-même, quitte à les subvertir. L'écrivain écrit dans la littérature, et à partir de la littérature.[82]

Il me semble quant à moi que pour ce corpus des récits de captivité — mais je ferai la même remarque pour le corpus de récits de déportation qu'étudie Annette Wieviorka —, le poids de la réalité, du monde et de l'histoire sur les hommes, sont tels que les structures et les fonctions des textes en subissent profondément l'empreinte. On peut sans danger rester dans le monde de la littérature si, dans l'Occident à économie capitaliste, l'on fait un roman de science-fiction, ou un recueil de poésie avec des rimes en « x ». C'est plus difficile, déjà, si l'écriture est vécue — ce qui arrive souvent — comme une thérapie personnelle. C'est un exploit lorsque l'événement historique est tel qu'il conditionne chaque instant, chaque geste et chaque pensée des individus qui écrivent. Le génocide juif est un de ces cas extrêmes ; la captivité, dans une moindre mesure, me semble l'être aussi.

La littérature de captivité (Hyvernaud, Guérin, Ambrière, Vialatte même, et d'autres) est alors moins préoccupée de « *subvertir* » la réalité (en construisant un réel subversif, par exemple) que d'adopter face à elle une attitude de *fidélité*. Comme je le disais plus haut, cette fidélité m'intéresse peu dans son rapport aux faits eux-mêmes. Elle m'intéresse bien plus cependant dans sa *volonté* par rapport au réel et dans son implication et ses effets esthétiques, éthiques et idéologiques. Bien sûr, la transparence d'une écriture qui pourrait, avec ou sans travail, dans sa sincérité ou

[82] Annette WIEVIORKA, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998, p. 64.

son exactitude, rendre la réalité *telle qu'elle est*, relève de l'illusion positiviste ou mystique. Bien sûr, Georges Hyvernaud, Raymond Guérin, Alexandre Vialatte ont truffé leurs textes de motifs littéraires qui donneraient raison à la formule « *l'écrivain écrit dans la littérature, et à partir de la littérature* ». Mais il ne faut pas confondre *l'outil* et *la fonction*. Les textes de mon corpus disposent de nombreux outils qui leur permettent d'accomplir les fonctions que leur auteur leur assigne. Pourquoi donnerait-on alors plus d'importance et de valeur aux références implicites au retour d'Ulysse au début de *La peau et les os* qu'à la tarte aux fraises, « *spécialité de Ginette* », qui cristallise parfaitement l'écart du narrateur de Georges Hyvernaud par rapport au monde dans lequel il revient ?[83] Pourquoi, pour le formuler autrement, la littérature serait-elle la seule nourriture primordiale de l'écrivain ? S'il existe bien une tradition de récits de captivité antérieurs à la Seconde Guerre mondiale[84], il n'est pas sûr que ceux-ci soient les modèles uniques des récits de 1940-1953. La réalité présente, les conditions présentes, littéraires, idéologiques, historiques — et aussi les capacités des auteurs à *inventer*, c'est-à-dire à ne pas suivre des modèles préexistants — jouent un rôle particulièrement important dans l'écriture de ces récits ; je tâcherai de le montrer[85]. C'est pourquoi je fais ici le choix de porter attention à toutes sortes d'éléments textuels, paratextuels, et contextuels, de quelque provenance qu'ils soient, et qui permettent d'identifier « *une vision du monde collective et individuelle, une pensée non rationnelle, mais symbolique, au principe d'une œuvre.* »[86] Ce travail permettra donc aussi de faire émerger un (si ce n'est *le*) « *grand récit* »[87] de la captivité, constitué par l'ensemble des récits étudiés.

Cela étant dit, il arrive souvent que les récits, dans les faits, produisent des tentatives de « fuite » de cette réalité : il faut donc bien que je mesure les motivations et les implications de ce genre de comportements, sans les nier. L'attention que je souhaite porter à la langue des récits est autant l'occasion d'écouter ce qui est dit que ce qui *n'est pas* dit, ce qu'on ne peut pas ou qu'on préfère ne pas dire. : les *creux* de la

[83] Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, pp. 15 et 25.
[84] Voir Évelyne GAYME, « L'image des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale : 1940-2000 »**,** *op. cit.*, pp. 35 *sqq*.
[85] Voir *infra,* ch. « Questions génériques », p. 193 *sqq*.
[86] Antoine COMPAGNON, *Le Démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Paris, Le Seuil, coll. « Point Essais », 2001, p. 220.
[87] Nicolas BEAUPRÉ, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France-Allemagne 1914-1920*, Paris, C.N.R.S. Éditions, coll. « C.N.R.S. Histoire », 2006, p. 22.

captivité et ses *points aveugles*. En comparant les récits entre eux, j'ai pu remarquer par exemple que, bien que la captivité ait offert un contexte fort propice à leur développement (cinq ans de promiscuité de mâles en manque d'affection et de sexualité), l'homosexualité et la masturbation sont, sans grande surprise d'ailleurs, des réalités très rarement évoquées dans les récits[88]. Inversement, la présence quasi systématique d'épisodes où les P.G. jouent des tours pendables à leurs gardiens allemands m'a alerté sur la possibilité d'y voir une tentative d'insertion dans l'action et l'histoire résistante. En figurant ces épisodes dans leurs récits, les P.G. veulent nous signifier qu'ils ont eux aussi, à leur manière, résisté à l'ennemi nazi : ces épisodes ont ainsi une fonction de légitimation de leur expérience de captif, sous la bannière résistante.

Certaines réalités de la captivité sont donc tues, et d'autres mises en avant, parce qu'il existe souvent dans les récits un projet de sens qui les guide. Le récit est la plupart du temps, si ce n'est toujours, l'occasion pour les P.G. de se réapproprier l'événement de la captivité (et à travers lui, celui de la défaite). Cette résistance à l'événement — résistance *a posteriori* — se fait souvent en construisant un sens à l'événement, en examinant ses causes, et en lui attribuant une finalité. Parfois même, nous avons affaire à une véritable téléologie de la captivité. Par exemple, en effectuant de *toute* la réalité de la captivité une lecture pétainiste — en trouvant à la défaite des causes de décadence et d'amollissement de la société française, et en lisant dans les moindres phénomènes de la captivité les ferments d'une politique de redressement de la France —, le *Journal de captivité* de Jean Guitton ne laisse pas les faits de la captivité exister en dehors de cette téléologie.[89] Toute la captivité vécue par Guitton est lue à travers ce puissant prisme de pensée politique et métaphysique qu'il développe dans son texte.

---

[88] On retrouve plus souvent l'homosexualité dans les récits de déportation, mais celle-ci est généralement associée aux gardiens et aux Kapos, et non aux détenus : l'état des corps de ceux-ci fait que les fonctions sexuelles ne peuvent guère plus être assurées. En outre, l'homosexualité est souvent vécue comme un vice, une inclination que partagent les bourreaux et ceux qui leurs sont volontairement soumis. Dans *L'espèce humaine*, le déporté Félix « *a des cuisses presque normales et propres* » (ce qui fait de lui un privilégié du camp) et donne une patate à un petit déporté malingre pour que celui-ci couche avec lui ; plus loin Paul dénonce Félix aux S.S., parce que lui-même couche avec un *Stubendienst* français (*op. cit.*, pp. 190-192). En France, les récits de la déportation homosexuelle sont tardifs : Pierre Seel est l'un des premiers, en 1994, avec *Moi Pierre Seel, déporté homosexuel* (Paris, Calmann-Lévy).

[89] Jean GUITTON, *Journal de captivité (extraits) 1942-1943*, Paris, Montaigne, 1943 (réédition Albin Michel en 1984, sous le titre *Pages brûlées. Journal de captivité 1942-1943*. C'est à cette dernière édition que je ferai référence).

C'est tout le contraire du récit de Louis Croquet, *Le chemin du retour*, qui à l'exception d'un envoi à « Notre Dame de la Route »[90], ne cherche jamais à assujettir les événements de la captivité à une quelconque vision symbolique. Le récit de Croquet n'est certes pas plus (ni moins) « fidèle » à la réalité de la captivité que celui de Guitton. Il n'est pas moins un découpage, donc une lecture, de l'événement de la captivité. Il affirme d'ailleurs dès les premières pages son appartenance confessionnelle. Mais assurément, il témoigne beaucoup plus que celui de Guitton d'un certain *lâcher-prise* (volontaire ou non) de l'écrivain face à l'événement. Il cherche moins à le comprendre qu'à l'exposer[91] ; il se ménage — consciemment ou non — un espace qui échappe à un projet de sens. Si Guitton, quant à lui, livre la réalité et le sens de cette réalité d'un même coup, c'est aussi parce qu'en captivité il s'expérimente comme brillant penseur, théologien et philosophe, auquel des institutions politiques et religieuses de 1940 jusqu'aujourd'hui sauront être attentives[92].

Le récit de Georges Hyvernaud, *La peau et les os*, présente quant à lui un autre cas, que j'évoque rapidement ici, et que je développerai par la suite. À l'inverse, dénonçant sans relâche les tentatives de récupération par les « *belle[s] âme[s]* »[93] de « *l'abjection de la captivité* »[94], Hyvernaud fait dans son récit le pari d'une fidélité absolue à cette abjection, symbolisée par les latrines du camp :

> Quand les écrivains feront des livres sur la captivité, c'est les cabinets qu'ils devront décrire et méditer. Rien que cela. Ça suffira. Décrire consciencieusement les cabinets et les hommes aux cabinets. Si les écrivains sont des types sérieux, ils s'en tiendront là. Parce que c'est l'essentiel, le rite majeur, le parfait symbole. Mais tels qu'on les connaît, les écrivains, ils auront peur de ne pas avoir l'air assez distingué. Pas assez viril. Pas assez décent. Ils ne parleront pas des cabinets. Ils parleront des leçons de l'épreuve, de la régénération par la souffrance. Ou bien de l'énergie spirituelle, comme ce couillon qui a envoyé une lettre à Monsieur Paul Valéry.[95]

La prise de position radicale d'Hyvernaud est remarquable par rapport à l'ensemble des autres récits de captivité. Rares en effet sont ceux qui mènent une

[90] « À Notre Dame de la Route / Qui nous a Protégés / et / à mes Camarades / Qui sont Tombés / sur / Le Chemin du Retour », Louis Croquet, *Le chemin du retour*, Saint-Omer, L'indépendant, s.d. [1945-1947 ?].
[91] Mais bien sûr, en l'exposant simplement, il parvient déjà un peu à le comprendre…
[92] Guitton fut entre autres l'ami intime de Mitterrand et de Jean Paul II. Dans l'immédiate après-guerre, la « droite académique » (notamment Henry Bordeaux) pensa à lui pour être Immortel, mais François Mauriac s'y opposa. Il ne devint académicien que le 22 mai 1962, à la place de Léon Bérard.
[93] *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 118.
[94] *Ibid.*, p. 52.
[95] *Ibid.*, pp. 49-50.

critique aussi incisive des clichés et techniques rhétoriques de la littérature de la captivité (la revue *Les vivants* est l'autre pôle important de cette critique). Rares surtout sont les récits qui accordent une telle attention aux aspects les moins glorieux, les plus indignes, de la captivité. *La peau et les os* est une œuvre où toute la réalité paraît gluante, collante, ignoble. Toute action humaine un tant soit peu transcendante (pensée, littérature, action héroïque), toute tentative pour se détacher de ce « réel larvaire », est immédiatement bombardée de remarques ironiques à l'acidité dévastatrice. Au final, tout ce qui semble vouloir s'élever, se détacher de « *gargouillis de paroles, d'urine et de tripes* »[96] apparaît à Hyvernaud comme une véritable *trahison* du réel. Voilà l'une des grandes forces de cette écriture : sa capacité à nous faire croire que l'on pourrait être fidèle ou infidèle au réel. Hyvernaud, lui, dans son écriture, se veut fidèle à ce réel : *La peau et les os* souhaite rester au plus près du sol de la captivité, surtout si ce sol sent mauvais et nous dégoûte[97].

Pourtant, le réel que décrit Hyvernaud, aussi fascinant soit-il par sa matérialité, aussi évident soit-il par rapport aux tentatives de fuite par la « méditation transcendantale pétainiste » à la Guitton, évacue tout de même la réalité de la captivité. Car, si l'on suit cette distinction que j'ai faite précédemment entre une « simple » exposition des faits de la captivité et une recherche de sens à ces faits, on s'aperçoit que le récit d'Hyvernaud penche plus vers le second pôle que vers le premier. En effet, le concret extrême des descriptions d'Hyvernaud, cette fascination pour la matérialité dégoûtante du réel, n'empêchent pas que cette œuvre s'attarde peu à la description des conditions « réelles » de la captivité. Il serait ainsi très difficile pour un historien de se servir de ce récit pour tirer des conclusions sur les conditions de vie des officiers de l'armée française dans un oflag de Poméranie. Non qu'Hyvernaud mente, ou « exagère » comme on dit, mais son projet d'écriture n'est en rien un compte rendu de ces conditions de vie. L'enjeu de *La peau et les os* est ailleurs. Il s'agit plutôt de trouver les forces souterraines du fonctionnement du monde qui se dévoilent lors de l'expérience de la captivité.

Mais à la différence d'autres tentatives de construction de sens, celle d' Hyvernaud ne charrie pas son lot d'espérance, de volontarisme, ou de persuasion

[96] *Ibid.*, p. 46.
[97] On peut mettre cette idée en parallèle avec la phrase d'Antonin Artaud : « *Là où ça sent la merde/ça sent l'être.* » (*Pour en finir avec le jugement de Dieu*, Gallimard, coll. « Poésie », 2003 (1948)).

que l'homme est cette créature terrestre plus forte que tout ce qui peut se dresser contre lui. Si l'on suit Hyvernaud dans son interprétation du monde, on renonce à beaucoup de certitudes, de pratiques sociales, et de *techniques de consolation*. Frayant avec le nihilisme et la philosophie de l'absurde, opérant un véritable « désenchantement du monde », l'œuvre d'Hyvernaud souhaite évoquer le versant inappropriable de la captivité, celui qui ne pourra servir aucune idéologie. Et pour ce faire, il a recours à la construction d'un sens qui sera idéologiquement, politiquement, difficile à récupérer.[98]

J'ai évoqué ici rapidement trois textes significatifs (ceux de Guitton, Croquet et Hyvernaud) gérant de manière différente dans leur projet d'écriture la question de la réalité de la captivité. Le réinvestissement de ces visions de la réalité demande à être interrogé pour chaque récit, par exemple en établissant une *échelle de réappropriation*. Qu'est-ce qui pousse tel auteur de récit à interpréter son expérience dans un cadre pétainiste ou résistant ? Et pourquoi tel autre se contente de compiler une suite d'événements ? Entre ces deux pôles, il y a de nombreuses variations, propres à chaque récit. Les réponses à ces questions sont, je le montrerai, autant d'ordre esthétique (forme, volonté « littéraire », etc.) que politique (inscription dans un courant d'idéologie dominante, etc.) et historique (la notion de témoin change de sens depuis 60 ans).

En lisant ces récits, il m'est clairement apparu que les réalités de la captivité furent pour chacun des auteurs un *poids* que les récits se sont chargé de (di-)gérer, en l'accueillant ou en le refusant, avec des variations propres à chacun.

[98] Pour plus de détails sur le positionnement idéologique et politique de Georges Hyvernaud, je renvoie à deux numéros des *Cahiers Georges Hyvernaud*, publiés par la Société des Lecteurs de Georges Hyvernaud (c/o Guy Durliat, 39 avenue du G[al] Leclerc, 91 370 Verrières-le-Buisson) : « Georges Hyvernaud, humaniste ? » (n° 3, année 2003) et « La place du politique dans l'œuvre de Georges Hyvernaud » (n° 8, à paraître).

PRENDRE LA LITTÉRATURE AU SÉRIEUX

On peut tenir pour non-pertinente la question de l'impact de la littérature sur l'expérience quotidienne. Mais alors, d'une part, on ratifie paradoxalement […] le préjugé que seul est réel le donné tel qu'il peut être empiriquement observé et scientifiquement décrit. D'autre part, on enferme la littérature dans un monde en soi et on casse la pointe subversive qu'elle tourne contre l'ordre moral et social. On oublie que la fiction est très précisément ce qui fait du langage ce suprême danger dont Walter Benjamin, après Hölderlin, parle avec effroi et admiration.

Paul RICŒUR , *Temps et récit*, 1983.

L'un des enjeux de cette étude est de comprendre quels sont les mondes construits par ces récits, et quels sont les effets de ces constructions. Non seulement ces récits parlent du monde dans lequel ils sont nés, mais encore ils créent des représentations qui peuvent parfois peser sur ce monde. Je crois pour ma part, naïvement peut-être, que des textes littéraires ont une influence, plus ou moins grande, sur notre monde et sur nos vies. Il ne s'agit pas pour autant d'une croyance « humaniste » : les effets de ces textes ne sont pas nécessairement bénéfiques. Je crois au pouvoir de persuasion de certaines techniques de manipulation des mots et des images, dans lesquelles la littérature, la rhétorique sont passées maîtresses depuis plusieurs millénaires. Pour cette raison, je fais le pari de *prendre la littérature au sérieux*. C'est-à-dire non seulement d'y voir une construction littéraire (un agencement de techniques littéraires dont il s'agit de décortiquer le fonctionnement), mais également une *pensée sur le monde*, une « *forme qui pense* »[99], une *forme créatrice de pensée* — et de *réalité*. Non seulement : comment ça fonctionne, la littérature ? ; mais encore : qu'est-ce que ça dit ? et qu'est-ce que ça crée ?

[99] Pour reprendre l'expression de Jean-Luc Godard à propos du cinéma. (*Histoire(s) du cinéma*, chapitre 3a, « La monnaie de l'absolu », Gallimard/Gaumont, 1998. Godard superpose un texte (« UNE FORME/QUI PENSE ») à une photo de Pier Paolo Pasolini, et… à la chanson de Richard Cocciante, « *La nostra lingua italiana* ».)

II. — IDÉOLOGIES DE LA CAPTIVITÉ

On tentait de s'insérer dans l'histoire, et on ne faisait que s'inscrire à un parti, figurer dans un cortège ou défiler dans une section.

Georges HYVERNAUD, *Carnets d'oflag.*

LA CAPTIVITÉ, OBJET DE SOUCIS ET DE RÉCUPÉRATIONS

L'absence prolongée d'un million et demi d'hommes crée une situation sans précédent dans la société française, même si la captivité de guerre est un phénomène connu depuis longtemps. Durand la Première Guerre mondiale, 446 300 Français ont été faits prisonniers de guerre.[100] Cette captivité, aussi importante fut-elle (1 captif pour 4 soldats morts au combat), n'a pas le même sens que celle de 1940. La captivité de la Grande Guerre était consécutive à des combats qui continuaient de se dérouler et non la suite d'une défaite générale d'une armée nationale : être captif en 1914-1918 pouvait alors être pleinement vécu comme un acte d'opposition — certes moins glorieux que le corps-à-corps du front — à l'ennemi allemand. Cela fut d'autant plus sensible que les conditions de captivité furent beaucoup plus dures qu'en 1940 : la Convention IV de La Haye signée en 1907 ne garantissait pas une protection aussi efficace que celle de Genève, qui n'existait pas encore. Les mauvais traitements allèrent croissants jusqu'en 1915, où une violente campagne de dénonciation réciproque des deux côtés du Rhin finit par contribuer à l'humanisation des conditions de détention des P.G. Les récits de captivité de cette époque sont unanimes quant à la vision qu'il faut donner de cette captivité : les gardiens allemands sont particulièrement fourbes et cruels, et être captif est une véritable continuation du combat contre le Boche[101]. À l'arrière, le remplacement des forces masculines ne s'appliquait pas seulement aux P.G. : l'absence — que

[100] Chiffre au 1er novembre 1918, d'après une publication patriotique de l'immédiate après-guerre : Pierre DAUZET, *Gloria. Histoire illustrée de la guerre 1914-1918*, Paris, Hachette, 2e édition, s.d. Pierre Miquel recense 400 000 P.G. fin 1916 (*Les Poilus*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine », 2000, p. 294.)

[101] Colonel RAYNAL, *Le drame du Fort-de-Vaux*, *Journal du commandant Raynal*, Paris, Albin Michel, 1933, 1e édition : 1919 ; Eugène-Louis BLANCHET, *En représailles*, Paris, Payot, 1918.

venaient interrompre parfois les permissions — concernait tous les combattants.[102]

De 1940 à 1945, les P.G. furent un problème constant pour les populations civiles, mais aussi pour les instances collectives et politiques. 21 lois, décrets et arrêtés concernant les P.G. parurent au *Journal Officiel* de 1940 à 1945 ; 50 structures (légales ou non) dédiées aux P.G., furent créées sur cette même période, en zone libre ou occupée[103]. L'on se soucia beaucoup des P.G. dans les premières années de la guerre : on adressa des prières pour leur libération à l'occasion du passage des répliques des statues de Notre-Dame de Boulogne (« le Grand Retour ») ; la troupe du Théâtre d'Oc, placée sous le patronage de Vichy, organisa des ventes aux enchères aux profits des P.G.[104] ; les élèves du lycée Voltaire, à Paris, « *adoptent des prisonniers de guerre* » et leur confectionnent des colis.[105] L'on vint à eux, pour les distraire de leurs souffrances : Maurice Chevalier, Charles Trenet, Édith Piaf se déplacèrent à l'invitation des Allemands pour chanter devant des P.G. Le voyage d'octobre 1941 de plusieurs sculpteurs français se fit *aussi* dans l'espoir d'une libération de certains captifs[106]. Les P.G. furent donc au cœur des préoccupations, surtout jusqu'en 1943, jusqu'au moment où les signes de la combativité du peuple français commencèrent à prendre le pas sur ceux de la défaite. La France, se montrant alors progressivement plus combattante que vaincue, accorda moins de valeur et de sens à la souffrance des combattants défaits puis exilés en Allemagne.[107]

1. « Seule ce soir » : la si longue absence des P.G.

C'est surtout au niveau social[108] que cette absence se fit le plus cruellement ressentir. À la fin de 1940, tout le monde a un parent plus ou moins proche captif en Allemagne : à cette date, les P.G. représentent 1/6^{e} de la population masculine de 20

[102] Voir Luc CAPDEVILA *et alii*, *Hommes et femmes dans la France en guerre*, *op. cit.*, pp. 60-70 et 201-204.
[103] Source : Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*
[104] Christian FAURE, *Le projet culturel de Vichy*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon/C.N.R.S., 1989, p. 141.
[105] Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1995, p. 33. Après la guerre, ce soutien sera analysé « *comme un acte de résistance* » (*ibid.*)
[106] Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, pp. 324 et 375.
[107] Dans les pages qui suivent, je fais référence aussi bien à ce qui se passe en captivité qu'en métropole, pour les non-P.G. et pour les P.G. rapatriés. Ces pages ne parlent pas que de la captivité, mais j'expliciterai plus loin (ch. « Extension du domaine de la captivité », p. 192) les raisons, que j'espère légitimes, de cette *extension* de la captivité.
[108] Sur ce point, voir Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, pp. 312, 407, 207, 335, 399.

à 50 ans. La captivité des P.G. a donc une incidence concrète sur la cellule familiale : les rentrées d'argent sont plus difficiles ; la distribution des soldes des captifs a du mal à se mettre en place dans les premiers mois, et de toute façon ne permet pas de nourrir femme et enfants. Les femmes de prisonniers, quand elles le peuvent, trouvent un emploi (80 % d'entre elles travailleront pendant la guerre), mais doivent aussi s'occuper des tâches ménagères et de l'éducation des enfants. Pétain déclarait à ce propos, dans son appel du 20 avril 1941 :

> En l'absence de leur mari, les femmes de prisonniers ont pris dans l'exploitation la place du chef, ajoutant à leur labeur habituel des travaux particulièrement pénibles. Ces femmes ont des droits à notre respect et à notre reconnaissance. Leur sacrifice est d'autant plus méritoire qu'il est volontairement consenti.[109]

L'homme absent ne peut plus remplir qu'indirectement — par le seul biais des lettres qu'il envoie à sa famille — les fonctions qui lui sont traditionnellement assignées. Le captif n'est plus celui qui apporte l'argent au foyer, mais surtout, il n'est plus le père, le mari, ni l'amant. Beaucoup de P.G. déplorent de ne pouvoir voir grandir leur enfant. C'est le cas de Georges Hyvernaud, dont la captivité en oflag dura cinq ans :

> À ma toute dernière permission — cinq ans bientôt — tu étais une toute petite créature qui courais gauchement sur le sable, émerveillée par des coquillages et des cailloux. […]
>
> Puis, sur ce temps bref de clarté, cinq années se sont étendues, et cette absence, et cette angoisse. Il y a eu entre nous des épaisseurs inhumaines d'événements et de pays. Et à présent tu es cette petite fille inconnue habitée de souvenirs, d'amitiés, de contes, de chansons que je ne sais pas. Cette petite fille étrangère : ma fille…[110]

Certains P.G. apprirent en captivité la naissance de leur enfant, ou la mort de leur femme[111]. D'autres furent mariés deux jours avant de partir à la guerre, comme T., camarade de captivité de Jean Guitton[112], et pour quelques-uns même, ceux de la classe 1937, l'éloignement du foyer dura neuf ans ![113] L'absence de modèle paternel se fit particulièrement sentir, comme en témoigne l'augmentation de la petite

[109] Philippe PÉTAIN, in *Discours aux Français*, *op. cit.*, p. 125.
[110] Georges HYVERNAUD, *Lettre à une petite fille*, publié pour la première fois dans le n° 4 de la revue *Espaces*, en 1945. Repris dans *Carnets d'oflag*, Paris, Le Dilettante, 1999, pp. 239-250.
[111] Voir Jean GUITTON, *Pages brûlées*, *op. cit.*, p. 117.
[112] *Ibid.*, p. 107 [8-9 mai 1940].
[113] Depuis la loi du 16 mars 1935, la durée de la conscription était de 2 ans ; en mars 1939, on décida de rappeler les conscrits libérés en octobre 1938 ; et la captivité dura, pour la plupart des P.G., cinq ans.

délinquance des mineurs : de 13 000 mineurs reconnus coupables en 1938, on passa à 35 000 en 1942. Luc Capdevila rappelle que « *les représentations de la virilité dans la France de l'entre-deux-guerres étaient d'abord construites sur celles de l'homme ordinaire, celles du travailleur, du père nourricier, du chef de famille vecteur de protection et d'autorité* ». En outre, l'idéologie de la Révolution Nationale s'appuya également sur ce modèle de virilité, dont les chantiers de jeunesse étaient le nouveau creuset.[114] On comprend bien alors le besoin qu'eurent les femmes de P.G. de trouver des solutions pour pallier les manques matériels et symboliques que cette si longue absence créa.

L'époque est d'ailleurs aux solutions de remplacement. En juin 1941, la presse française couvre abondamment la foire de Grenoble, exposant les dernières trouvailles en matière d'*ersatz* : savons, corps gras, résines, tissu en Fibranne. Le gouvernement de Vichy encourage ce type de pratiques, en récompensant, lors de concours, les inventeurs de café à base de graines de lupin, ou du sucre à base de glands.[115] Rien n'est irremplaçable… ni personne, sans doute, comme en témoignent les nombreux divorces demandés par des femmes de P.G. René Rateau, qui a été homme de confiance dans les kommandos de Rosenheim (rattaché au stalag VII A de Moosburg) raconte :

> Car il y en avait, hélas ! des divorces. Des femmes qui écrivaient : « Tu ne me retrouveras pas en rentrant ! » ou des mères qui prévenaient que la fille était partie avec un tel. Et ce prisonnier que je connaissais et dont la femme était venue à Rosenheim lui apporter les clés de leur appartement et lui dire qu'elle était amoureuse d'un officier allemand avec qui elle fichait le camp ! Quand il est revenu à Paris, il a retrouvé l'appartement, mais il n'y avait plus rien dedans ![116]

Le film de Claude Chabrol, *Une affaire de femme* (1988), rend bien compte de ce processus de remplacement du P.G. Le personnage joué par Isabelle Huppert (Marie Latour) a deux jeunes enfants, et un mari captif en Allemagne. Parce qu'elle peine à survivre, et surtout parce qu'elle entend bien, envers et contre tout, jouir de la vie, elle s'improvise avorteuse dans une ville de Zone Sud. Le retour de Paul, son mari (joué par François Cluzet), qui touche une pension d'invalide de guerre à 80 %,

[114] Luc CAPDEVILA, « Identités masculines et féminines pendant et après la guerre », *in* Évelyne MORIN-ROTUREAU (dir.), *1939-1945 : combats de femmes. France et Allemagne, les oubliées de la guerre*, Paris, Autrement, coll. « Mémoires », 2001, p. 203.
[115] Dominique VEILLON, *Images de la France de Vichy 1940-1944. Images asservies et images rebelles*, Paris, La documentation française, 1988, pp. 109 et 122.
[116] René RATEAU, « Un homme de confiance dans la "ville des roses" », in *Les K.G. parlent*, *op. cit.*, pp. 25-26.

ne change rien à la situation. Bien plus, Marie Latour enjoint son mari à trouver du travail. Paul Latour est une figure falote, voire ridicule, dans ce film. La captivité semble l'avoir rendu un peu idiot : on le voit par exemple coller entre eux des petits bouts de papier. Sa femme le domine psychologiquement, le nargue, refuse qu'il s'occupe des enfants, et le trompe de manière éhontée avec un jeune collabo. Et pour cause : la captivité a fait de Paul Latour un impuissant — sur tous les plans de sa vie. Le P.G. est alors véritablement cet homme qui ne peut plus assurer aucun de ses rôles d'avant guerre : ni mari, ni père, ni amant. Bien plus, il est l'homme à qui l'on ne laisse plus assurer ces rôles, parce qu'il est à côté de la réalité.[117] De l'autre côté, la femme est figurée comme indépendante et affranchie d'une certaine morale conservatrice de l'époque.

Si toutes les femmes françaises ne se comportèrent pas pendant l'Occupation comme Marie Latour, elles eurent cependant toutes à trouver des solutions de remplacement de l'absent. Toutes sortes d'organismes associatifs furent créés pour s'occuper des femmes et des enfants de P.G.[118] On envoya les enfants de P.G. dans des « camps de vacances » (!), on aida à l'envoi de colis en Allemagne, on créa du lien social entre les familles de prisonniers. Les femmes elles-mêmes participèrent activement au développement de ces associations. Mêmes les communistes, pourtant si discrets durant la guerre sur la question-P.G., prennent en compte les femmes de captifs dans leur rhétorique. Claude Morgan — P.G. évadé et directeur de publication des *Lettres françaises* clandestines depuis 1942 — écrit en novembre 1944 :

> [L'ombre de la guerre] est sur le visage de ces femmes de prisonniers et déportés qui attendent depuis plus de cinquante mois et que hantent les cauchemars des bagnes, des camps. Elle voile le regard de ces vieux qui ont vu leur maison s'écrouler avec leur ville. Elle durcit le masque de ces garçons qui ont perdu leurs meilleurs compagnons retrouvés égorgés, les yeux crevés, abandonnés sans sépulture sur la terre de leur maquis.[119]

L'inclusion des femmes de prisonniers à cette date dans le champ des victimes

[117] Ce thème de l'homme rendu impuissant par la guerre se retrouve déjà dans le *Gilles* de Drieu La Rochelle (Gallimard, 1939), et plus tard dans l'*Aurélien* d'Aragon (Gallimard, 1944). Voir Marjolaine FOREST, « La condition masculine dans le roman français d'entre-deux-guerres : le temps des vacillements », thèse de doctorat de Lettres modernes, sous la direction de Serge Gaubert, Université Lyon 2-Lumière, 2004.
[118] Sur cette question, voir Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, t. 1, N.E. 7, p. 3, N.E. 23, N.E. 24.
[119] Claude MORGAN, « La loi de la liberté », *Les lettres françaises*, n° 29, 11 novembre 1944 ; *Chroniques des Lettres françaises*, *op. cit.*, t. I, p. 93.

de la guerre (et de l'Occupation, puisque les maquisards ne sont pas à proprement parler des « victimes de guerre ») permet à Morgan de poser une pierre de plus dans son infatigable construction de l'unité française. Il écrit un peu plus loin :

> Ne nous faisons aucune illusion : tous nos sacrifices passés, le sang de nos martyrs, les souffrances de nos prisonniers et de nos déportés — dont on en parlera jamais assez — ne serviraient à rien si nous devions renoncer à poursuivre plus avant notre tâche [de libération du pays].[120]

Là encore, c'est l'union des souffrances qui met celles-ci en exergue, et les rend précieuses pour le projet idéologique des communistes. Mais elle plaque aussi un sens des plus discutables : les déportés juifs, des « *martyrs* » ? les P.G., des « *martyrs* » des nazis ? Le grand magma unitaire de l'après-guerre se dessine ici déjà, dans lequel la mémoire de l'expérience-P.G. finira par sombrer.

Outre cette sollicitude des communistes, le plus puissant des organismes d'aide fut sans conteste « La famille du prisonnier », qui comptait, en 1943, 27 000 collaborateurs dont 26 000 bénévoles, et réussit à réunir 650 millions de francs pour les P.G. : il avait pour but d'aider les femmes de prisonniers et leurs familles dans les difficultés particulières. En octobre 1940, le Secours National regroupa et coordonna toutes les organisations privées de secours, à l'exception de la Croix-Rouge, dont le fonctionnement restait indépendant. Vichy soutint les associations qui défendaient des valeurs proches de celles de la Révolution Nationale : la libération des P.G. était une de ses priorités politiques. Il arriva cependant qu'il y eût quelques tensions, lorsque ces associations marquaient trop leur appartenance idéologique. Ce fut le cas par exemple de l'Association des Prisonniers de Guerre 1939-1940 (A.P.G. 1939-1940), d'obédience pétaino-fasciste, dont le but était de « *maintenir l'esprit de solidarité entre les prisonniers de guerre* » et de « *travailler suivant les directives des divers messages du maréchal Pétain* », mais également de « *créer des œuvres d'entr'aide destinées aux prisonniers et à leurs familles* ». Le 21 mars 1942, Pétain déclara n'avoir donné aucun patronage à quelque groupement de rapatriés que ce soit ; pour lui seul le Commissariat Général aux P.G. était compétent. En mai 1942, le comité directeur de l'A.P.G. 1939-1940, n'ayant pas reçu l'agrément du Maréchal, fut dissous.

[120] *Ibid.*, p. 94.

Mais surtout, Pétain se proposa tout naturellement comme le remplaçant de la figure masculine. Pétain, c'était l'homme rassurant, pétri d'expérience et de sagesse, le bon grand-père au regard clair et à la parole simple et juste. Pétain se dessinait lui-même — avec le relais d'un *merchandising* gouvernemental et populaire impressionnant[121] — comme le père de tous les Français : « *Mes enfants* […] *serrez-vous ce soir auprès de moi, pour qu'une France neuve et saine grandisse et se fortifie.* »[122] Gérard Miller lui accorde même le statut de « *Père des Pères, Père étalon.* » Les P.G. sont, comme il se doit, au cœur de ses attentions :

> Le sort de nos prisonniers retient, en premier lieu, mon attention. Je pense à eux, parce qu'ils souffrent, parce qu'ils ont lutté jusqu'à l'extrême limite de leurs forces et que c'est en s'accrochant au sol de France qu'ils sont tombés aux mains de l'ennemi. Que leurs mères, que leurs femmes, que leurs fils sachent que ma pensée ne les quitte pas, qu'ils sont aussi mes enfants, que chaque jour je lutte pour améliorer leur sort.[123]

Gérard Miller rappelle que « *l'autorité familiale est la seule que la débâcle n'ait pas emportée* »[124]. Plus exactement, Pétain réussit à récupérer l'autorité laissée vacante par les prisonniers exilés. La légitimité de Pétain en tant que figure paternelle idéale avait d'autant plus de poids qu'elle était liée au sol français. On pouvait faire confiance à Pétain-le-Père, parce que lui, contrairement à certains hommes politiques ou militaires, n'avait pas fui le territoire national — la *patrie*. Pétain était aussi celui qui demeurait quand ses « *enfants* » chéris étaient en exil forcé en Allemagne. Pour symboliser cet enracinement, on alla même jusqu'à baptiser de son nom un chêne de la forêt de Tronçonnais, en novembre 1940. Pétain veillait sur les foyers quand les chefs de la communauté familiale ne pouvaient plus s'acquitter de cette tâche. Il assurait, lui aussi, à son niveau, « la relève ».

Les P.G. étaient une véritable préoccupation pour Pétain, sincère sans doute, en plus des enjeux de toutes sortes qu'ils charriaient. L'aide qu'il leur apporta, si elle ne fut pas toujours efficace, fut pour le moins réelle et continue. Mais cette aide fut bénéfique autant qu'embarrassante : les P.G. seraient pour longtemps, dans les

---

[121] « *On pouvait acheter des affiches, des cartes postales, des calendriers, des assiettes, des tasses, des chaises, des mouchoirs, des timbres, des cahiers de coloriage, des boîtes d'allumettes, des tapisseries, des presse-papiers, des médailles, des vases, des jeux de société, des cendriers, des canifs et des baromètres à l'effigie de Pétain.* » (Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 332.)

[122] PÉTAIN, Message de Noël, 24 décembre 1940, in *Discours aux français*, *op. cit.*, p. 103.

[123] Message du 9 octobre 1940, *ibid.*, p. 83.

[124] Gérard MILLER, *Les pousse-au-jouir du maréchal Pétain*, *op. cit.*, p. 57.

mentalités françaises, liés à leur protecteur officiel. Dans *La traversée de Paris* (1956), le seul personnage de P.G. rapatrié est un jeune homme (« Dédé »), là encore falot et idiot, collant des timbres avec son père et tenant des propos dérisoires sur l'œuvre de remise en ordre entreprise par le Maréchal.[125] Dans *Une affaire de femme*, Paul Latour, le P.G. rapatrié, est vaguement maréchaliste. Mais surtout, dans ce dernier film, les solutions de remplacement matériel et symbolique de l'absence du P.G., que s'invente Marie Latour, véhiculent des valeurs contraires aux valeurs dominantes de l'époque, et notamment pétainistes. Marie Latour se fait « faiseuse d'anges » ; elle couche avec un viril collabo (même pas pétainiste !) ; elle ne s'occupe pas vraiment de ses enfants ; elle contribue à la dénatalité ; et surtout, elle choisit « *l'esprit de jouissance* » plutôt que de « *sacrifice* ». Cette conduite sera d'ailleurs punie de peine de mort, à la fin du film.

La vie de femmes de P.G. n'était pas vraiment facile sous l'Occupation. « *Le régime* », rappelle Julian Jackson, « *exhortait les femmes à revenir à leurs rôles traditionnels* », mais dans la vie quotidienne, on se méfiait des femmes de captifs : on les suspectait particulièrement d'infidélité et de prostitution, au point qu'une loi de 1942 contre l'adultère promulgua des peines spéciales pour elles. Miranda Pollard rappelle que l'image de la femme du P.G. qui profite de l'absence de son mari pour vivre sa sexualité comme elle l'entend est très répandue sous l'Occupation.[126] Pétain se voulait fidèle à la Nation, et par synecdoque, pouvait faire pénétrer l'idée de fidélité dans des foyers démembrés : la femme n'était plus seule et céderait moins — les P.G. l'espéraient — à la tentation d'aller voir ailleurs. Le décalage entre la vie des P.G. en captivité et celles de leurs épouses sous l'Occupation était souvent une source d'angoisse pour les P.G. René Ménard, ancien captif, tente d'expliquer à ses anciens camarades ce que cet écart signifie :

> Non, toutes ces femmes ne furent pas nécessairement oublieuses ou infidèles, même si la fidélité fut durement gagnée et le souvenir péniblement maintenu. Mais qu'ont-elles retrouvé souvent, pour répondre à leurs espérances de femmes devenues libres au milieu des richesses de la vie véritable ?[127]

[125] *Une histoire de femme* me semble faire explicitement référence à cette scène du film d'Autant-Lara, lorsque Paul Latour colle lui aussi des petits bouts de papier.
[126] Miranda POLLARD, *Reign of Virtue. Mobilizing Gender in Vichy France*, Chicago & London, The University of Chicago Press, 1998, p. 64.
[127] René MÉNARD, « Contre nos fantômes », in *Les vivants*, n° 3, 1946, p. 24.

Face à « *la vie véritable* » expérimentée par les femmes durant l'Occupation et dans cette France tout juste libérée, devant les « *tentations de l'indépendance découverte ou retrouvée* »[128], les P.G. rapatriés n'ont en effet souvent qu'à proposer des vitalités atrophiées par l'ennui, les privations, et la désespérante présence du même — car l'absence des femmes en captivité, c'est avant tout l'absence d'une *altérité*. La captivité les a figés dans une identité qu'ils ont voulu — ou qu'ils ont dû — préserver, pour survivre. À leur retour, ils ont du mal à se retrouver dans la vie :

> « Si vous m'approchez, je vais vous faire du mal. Je suis dur, bête, intransigeant. Comme une statue. Pendant cinq ans, je me suis fait statue. Mon voisin taillait peut-être dans du marbre. Moi, j'ai plutôt laissé sécher ma glaise. Et nous sommes des milliers, dans Paris, à nous promener sous nos croûtes de glaise. »[129]

La Libération permet aux hommes — du moins à ceux qui ont participé à la lutte contre l'ennemi nazi — de retrouver une certaine virilité et une certaine dignité. Une certaine « *angoisse existentielle* »[130] persiste toutefois qu'on peut lire, par exemple, dans l'inquiétude du général Allard qui déclare le 1er février 1945 que « *la majeur partie de la nouvelle génération n'a pas compris la leçon de la Libération et n'a fait preuve d'aucune virilité* »[131]. On peut la lire surtout dans l'évocation par Georges Hyvernaud de ce comité (fictionnel) de patriotes qui décide de se nommer « Comité d'Érection » :

> Parmi divers projets de monuments qui lui ont été soumis, le Comité a retenu celui où la Résistance apparaît sous la figure d'un moniteur de gymnastique aux poignets duquel pendent les chaînes dont on devine, d'après son attitude, qu'il vient de les briser. Le Comité a jugé l'idée ingénieuse.[132]

Face à ce comité d'érection, un narrateur, ancien captif (le même que dans *La peau et les os* ?), qui n'a pas réussi à reprendre sa vie en mains, et pour qui le monde retrouvé en 1945 conserve encore, malgré toutes les viriles tentatives de redressement de son ami Bourladou, « *membre* » du Comité d'érection, des traces de *larvaire*.

---

[128] *Ibid.*, p. 24.
[129] *Ibid.*, p. 10.
[130] Luc Capdevila, « Identités masculines et féminines pendant et après la guerre », art. cité, in *op. cit.*, p. 209.
[131] Cité *ibid.*
[132] Georges Hyvernaud, *Le wagon à vaches*, Paris, Le Dilettante, 1997, p. 62 ; 1e édition : Denoël, 1953.

2. Les P.G., un enjeu économique et politique

Au niveau économique[133], la France souffre d'une absence de main-d'œuvre et d'une diminution de la production dans tous les secteurs d'activités. Cette situation fut singulièrement aggravée par les difficultés d'approvisionnement en matières premières que provoqua la guerre et la saignée pratiquée par le Reich sur la production française. Léon Werth, dans son témoignage sur l'exode, évoque cette situation paradoxale où les aides que prodigue l'occupant aux populations civiles, sont d'origine française :

> Nous sommes « entretenus ». Les soldats [allemands] distribuent des boîtes de singe, de sardines, de « *salmon* », du chocolat, des bonbons. Mais tout est de marque française. Tout vient de Rouen ou d'Orléans, tout a été pillé.[134]

À la fin de 1941, les Allemands prenaient déjà 40 % de la bauxite française, 55 % de l'aluminium, 90 % du ciment, 50 % de la laine, 60 % du champagne et 45 % des chaussures et produits de cuir. À partir de 1942, les exigences allemandes se font plus pressantes. Les Allemands, voyant que le conflit durait, instaurèrent en France une véritable économie de guerre. Fritz Sauckel fut un commissaire général au travail particulièrement exigeant, qui réclama des travailleurs français pour les usines allemandes. En mai 1942, 250 000 ouvriers devaient partir pour l'Allemagne. Ce quota fut atteint, mais Sauckel réclama 250 000 autres travailleurs. Pierre Laval instaura alors le Service du Travail Obligatoire (S.T.O.) : tous les jeunes nés entre 1920 et 1922 devaient partir pour l'Allemagne.[135] Laval ne céda pas face aux exigences suivantes de Sauckel, plus dures encore, et ce fut Albert Speer, ministre allemand des Armements, qui se chargea de repenser de manière plus rationnelle ce recrutement.

---

[133] Sur cette partie : Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, pp. 175, 209, 231, 262, 267, 276-277, 282-283.

[134] Léon WERTH, *33 jours*, Paris, Viviane Hamy, coll. « Bis », 1992, p. 124.

[135] Lorsque les P.G. étaient captifs en France, dans des *frontstalags*, ils travaillaient aussi pour l'économie allemande. Ce fut le cas de Jean Leblet, par exemple, qui fit partie d'un groupe de dix électriciens réquisitionnés par les Allemands pour faire fonctionner l'usine électrique de Vayenne, dans l'Aisne. Cette usine fut remise en route dès le 23 juin 1940, et Leblet y travailla jusqu'à la fin avril 1941. (Entretien avec J. Leblet, 13 juin 2006.)

En creux de ces exigences économiques allemandes, on trouve le problème P.G. En effet, la réquisition de 1942 se faisait sur la base d'un volontariat, dont la contrepartie était de renvoyer les P.G. dans leurs foyers. Pour libérer un P.G., il fallait le départ de trois ouvriers qualifiés. La « relève » fut un relatif échec, puisqu'à la mi-août, seuls 40 000 ouvriers s'étaient portés volontaires. Les P.G. se trouvaient donc au cœur de ces contraintes économiques, comme enjeu — et matière — de négociation. Certes, sur l'ensemble de la guerre, 220 800 P.G. furent libérés grâce aux efforts de Vichy, mais la possibilité de réelles négociations, d'égal à égal, avec l'occupant, s'avéra souvent chimérique.

Hitler envisageait en effet de transformer la France en État-satellite de l'Allemagne : il s'agissait alors de maintenir constamment le pays dans la « *division intérieure* », et la « *faiblesse* » pour y parvenir[136]. En aucun cas, et malgré les espoirs de Laval et des collaborationnistes, la France ne fut sur un pied d'égalité avec l'Allemagne. La libération des P.G., à laquelle Vichy et surtout Pétain, accordaient beaucoup d'importance, fut l'une des illustrations les plus criantes du déséquilibre et de la perversité de ces négociations. Car en faisant libérer des P.G., les Allemands faisaient miroiter à Vichy et aux Français qu'une « bonne conduite » de leur part serait récompensée. Le climat d'incertitude qu'entretinrent les Allemands tout au long de la guerre fut une technique d'oppression psychologique d'une redoutable efficacité, car elle donnait souvent la preuve que la captivité pouvait se changer en libération, si la France se montrait obéissante, politiquement et économiquement.

L'absence des P.G. pesa fortement sur le champ politique de la France soumise à l'Allemagne.[137] La libération des P.G. et leur réintégration sur le sol de la patrie fut un enjeu de premier ordre pour Vichy, parce qu'elles répondaient particulièrement à l'idée que la France, pour se reconstruire, devait être *unie*. Or la défaite, l'exode, la captivité, et surtout la « *balkanisation* » (J. Jackson) de la France par l'instauration des différentes lignes de démarcation, furent autant d'expériences difficiles de *séparation*. Pétain prôna sans cesse l'union et l'enracinement pour contrer toutes les forces (allemandes mais aussi résistantes) de division et d'exil. C'est sans doute au regard de

[136] Adolf Hitler, cité par Philippe BURIN, *La dérive fasciste*, Paris, Le Seuil, 1986, pp. 353-354.
[137] Sur ce point : Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, pp. 335, 295, 661, 375

cette volonté politique qu'il faut comprendre l'obstination des P.G. réunis en « Cercle Pétain » pour repenser la communauté. Qui mieux qu'un exilé pouvait désirer — si ce n'est véritablement penser — la communauté totale et unie ? Qui mieux qu'un membre arraché pouvait vouloir fusionner avec le corps de la Nation ? Qui mieux qu'un apatride forcé pouvait vanter les délices du sol familier ?

Jean Guitton, l'idéologue le plus fin et le plus subtil du régime, produisit en captivité un essai politique et philosophique, les *Fondements de la communauté française* (1942), qui articule les divers niveaux d'une nation idéalement pétainiste. Aux fondements de la communauté nationale, il y a les « *communautés naturelles* » *dont* la famille, irréductible cellule de base, lie les *personnes* entre elles, par le *cœur* (« *qui, en français, signifie à la fois* amour *et* courage ») et le *devoir* (« *Dans la mesure exacte où elles obéissent au devoir, elles sont libres* »)[138]. Au niveau supérieur, il existe des « *communautés intermédiaires* » comme les communautés de travail ou provinciales, dont le rôle est d'assurer le lien entre les communautés naturelles et la communauté nationale. Au niveau suprême, stabilisé par les communautés précédentes, la communauté nationale, guidée par un chef qui, « *subordonn[ant] sans asservir, ordonn[ant] sans restreindre* », garantit l'union de toutes les communautés.[139]

La pensée de l'enracinement est primordiale dans la rhétorique pétainiste, et on la retrouve bien souvent dans les récits de captivité. Si la distance des P.G. au sol de la patrie est pour certains un gage de lucidité dans le diagnostic de la situation française[140], et si souvent Pétain considère qu'une partie de la *valeur* française est en exil en Allemagne, cela ne signifie pas pour autant que la « vraie » France soit en dehors du territoire. La « vraie » France selon Pétain ne se sauve pas dans l'exil, contrairement à la « vraie » France de De Gaulle : elle subit l'exil et toutes les pensées des P.G. exilés sont tournées vers la patrie. Cette vectorisation des attentions et des pensées des P.G. est entretenue aussi bien par la rhétorique pétainiste que par les désirs nostalgiques du foyer des récits de captivité. Au final, et une fois encore, l'absence des P.G. et leur désir de retourner chez eux sont engloutis par l'idéologie qui les *récupère*.

---

[138] Jean GUITTON, *Fondements de la communauté française*, Lyon, Les cahiers des captifs, n° 1, 1942, §§ 164 et 25.
[139] *Ibid.*, §§ 65-75.
[140] « *Continuez avec vos Camarades, dans vos Cercles d'Études à fixer l'image de la France : l'éloignement rend très pur l'amour que vous lui portez et vos épreuves nous imposent de la refaire digne de vous.* » (Philippe PÉTAIN, préface à Jean GUITTON, *Fondements de la communauté française*, *op. cit.*, p. 4.)

Plus tard, à la Libération, les P.G. qui ne sont toujours pas rentrés sont encore l'objet d'un enjeu politique. François Mitterrand, ancien P.G. ayant expérimenté en captivité ce qu'il est convenu d'appeler la « fraternité P.G. », a conscience que cette masse de Français exilés peut constituer une force politique décisive, et qu'il faudrait pouvoir fédérer. En juin 1945, la Fédération Nationale Prisonniers de Guerre (FNPG) compte un million d'adhérents. Plusieurs personnalités P.G. (dont Mitterrand) essaient de négocier avec de Gaulle le report du référendum et des élections législatives de 1945, afin que les P.G. encore en Allemagne puissent y participer. De Gaulle refuse : c'est là l'un des signes les plus clairs que les captifs ne sont assurément pas la priorité dans son projet de reconstruction de la France. L'hostilité envers Mitterrand qui vient défendre les P.G. est alors manifeste — et réciproque. Même les communistes — pourtant peu investis pendant la guerre dans le problème P.G. — donnent de la voix, à la fin 1944 et au début 1945, en critiquant violemment le Ministère aux Prisonniers, Déportés, Réfugiés (P.D.R.) d'Henry Frenay sur sa gestion du retour des déportés ; pour les communistes, le Ministère est un repaire de « *vichystes* »[141]. C'est pour eux une occasion de marquer des points dans la bataille de la mémoire de la déportation qui les oppose aux gaullistes. Les gaullistes contre-attaquent en dénonçant la mauvaise volonté de l'armée soviétique à libérer les P.G. français recueillis par eux à l'est de l'Elbe.[142]

Jusqu'au bout du bout de la guerre, la captivité fut un enjeu idéologique, particulièrement pour Vichy, mais aussi pour les Allemands. Lors de l'exil de l'État français à Sigmaringen — dans ce voyage qui rapprochait ironiquement les P.G. de leur père à tous, mais pas dans le lieu prévu —, les nazis continuèrent de reconnaître la légalité politique de Vichy. Profitant ainsi de l'aura supposée de Pétain auprès des P.G., ils espéraient pouvoir mieux contrôler la masse des Français exilés sur leur sol. Ferdinand de Brinon fut nommé chef de la Délégation gouvernementale française à Sigmaringen et à ce titre eut la charge des P.G. De l'autre côté, et à la même époque, le Ministère aux P.D.R., emmené par Mitterrand puis par Frenay, et remplaçant

[141] Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 39.

[142] Sur la libération des P.G. par les Soviétiques, voir notamment la longue et minutieuse description qu'en fait Jacques de la Vaissière, dans son récit de captivité *Silésie morne plaine. Cahiers trouvés dans un grenier*, Paris, Éditions France-Empire, 1991, pp. 309-437. Jean-Louis CRÉMIEUX-BRILHAC, *Retour par l'U.R.S.S.*, Paris, Calmann-Lévy, 1945. Le point de vue communiste apparaît dans une brochure intitulée *Des prisonniers français libérés par l'armée rouge*, Paris, Éditions France-U.R.S.S., s.d. [1945 ?].

notamment le Commissariat Général aux P.G., créé par Vichy, essayait lui aussi d'asseoir sa légitimité auprès des P.G.[143]

Cette attention continuelle et réelle aux P.G. pendant la guerre ne saurait évidemment masquer les motifs idéologiques qui l'animèrent, de quelque bord qu'elle vînt. Lisant les journaux, Jean Galtier-Boissière note dans *Mon journal pendant l'Occupation*, à la date du 27 octobre 1941 :

> *L'Œuvre :* « Plusieurs personnes ont fait parvenir des indications sur les meurtriers de Nantes et de Bordeaux… leurs proches parents prisonniers sont libérés. »[144]

Un autre exemple frappant, non dans ses conséquences mais dans sa formulation, de la récupération idéologique de la captivité est fourni par Maurice Chevalier. Pour justifier le voyage qu'il fit en Allemagne au début de la guerre, et surtout pour laver le soupçon de Collaboration qui pesait sur lui, Chevalier expliqua avoir chanté en Allemagne à condition que dix P.G. fussent ensuite libérés. La captivité sert ici clairement d'alibi, à des problèmes d'ordre idéologique. Mais le plus intéressant n'est pas tant le processus de justification, banal dans son fonctionnement (je ne suis pas collabo — la preuve : j'ai aidé ceux du camp des vainqueurs). C'est bien plutôt que la justification de Maurice Chevalier témoigne d'un certain basculement de l'expérience de la captivité dans le champ de la Résistance. S'occuper de la libération des P.G. n'est plus seulement un acte pétainiste ; il peut également être perçu comme un acte de résistance — ou du moins d'opposition — à l'ennemi. La captivité réussit alors, par le coup de pouce ironiquement involontaire d'un pétainiste convaincu, à s'extraire un peu du seul champ symbolique de la Révolution Nationale…

3. Le P.G., un objet de controverses

> *Mes chers amis, ne vous laissez pas envahir par la tristesse. N'est-ce pas un grand réconfort de savoir que vous êtes aimés, que vous êtes l'unique préoccupation des membres de votre famille assemblés ce soir au coin du feu […].*
> Philippe PÉTAIN, message du 24 décembre 1941.

[143] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, N.E. 14.
[144] Jean GALTIER-BOISSIÈRE, « Mon journal pendant l'Occupation », in *Journal 1940-1950*, Paris, Quai Voltaire, 1992, p. 71.

L'attention portée aux P.G., aussi réconfortante fût-elle pour eux, charria pourtant son lot d'effets indésirables. Dans l'éditorial du 15 novembre 1941 du journal du stalag IX C, *L'éphémère*, François Mitterrand développe cet étrange paradoxe :

> Certes, on s'occupe de nous. Dans sa chronique de *L'éphémère*, notre camarade Jean Nicolas a relaté « Ce qu'on a fait pour nous » : comités, associations, œuvres d'entr'aide, livres qui retracent la physionomie des camps, groupements qui s'efforcent de multiplier les liens unissant la Patrie à ses prisonniers. Ah certes, on s'occupe de nous ! Mais pour les lettres admirables d'une mère ou d'une femme ou d'un ami fidèle, pour les témoignages d'un camarade de travail ou de l'employeur respectueux de la place quittée depuis deux ans, *combien d'oublis et de silences et d'abandons, combien de tendresses perdues*[145] ? La nomination d'un fonctionnaire préposé aux services d'accueil au prisonnier, la distribution, dans les gares, de chocolat et de sandwiches, et les sourires des dames de la Croix-Rouge, cela ne peut suffire, croyons-nous, à guérir les inquiétudes, à exalter les courages. Ce prisonnier libéré qu'invite illico un percepteur attentionné, qui quête une place de bureau en bureau, qu'on retient dans les hôpitaux pour soigner des militaires enrhumés, qui retrouve des gosses pâlis loin du soleil qu'on n'a pu leur offrir, nous devinons qu'il est l'image menaçante de chacun d'entre nous.[146]

Quels que soient les efforts entrepris par la société française pour ses P.G., ceux-là demeureront nécessairement insuffisants, et cela d'autant plus que la guerre et la captivité se prolongent. Si la captivité ne fut pas souvent la « vie de château »[147], la nourriture qu'on distribuait dans certains oflags, ou que certains fermiers partageaient avec les P.G. qui travaillaient pour eux, était parfois plus abondante que celle des Français en France. Guy Deschaumes convient que la nourriture de l'oflag y est sommaire, mais convenable : « *La soupe Maggi du matin, avec une saucisse, paraît satisfaisante.* » à ceux qui râlent contre le repas du soir, plus léger encore, il répond, sur un ton badin :

> — Mais tu sais bien que les cuisiniers s'arrangent, le plus souvent, pour ajouter une soupe légère à ce menu officiel !... As-tu peur de perdre ton ventre ?[148]

---

[145] Souligné par F. Mitterrand.

[146] Cité par Pierre PÉAN, dans *Une jeunesse française. François Mitterrand, 1934-1947*, Paris, Fayard, 1994, p. 154.

[147] C'est ainsi que certains journalistes de France présentèrent la captivité, ce qui provoqua souvent la colère des P.G. : « *J'ai vu un petit gars breton blanchir de fureur le jour d'avril 1942 où* Le Matin *imprima noir sur blanc que si la France manquait de vin, c'est parce que des centaines de milliers d'hectolitres avaient été livrés pour la consommation des prisonniers… alors que toute espèce d'alcool nous était sévèrement interdite et qu'au grand jamais il ne s'en fit dans les camps, est-il besoin de le dire, la moindre distribution.* » (Francis AMBRIÈRE, *op. cit.*, pp. 143-144.). L'expression « la vie de château » fut reprise ironiquement — et amèrement — dans plusieurs récits de captivité, notamment par R. Henry, qui prit cette expression pour titre de son récit (Paris, Charles-Lavauzelle et Cie, 1946).

[148] Guy Deschaumes, *Derrière les barbelés de Nurembegr*, *op. cit.*, p. 57.

Le P.G. — du moins lorsqu'il est aussi conciliant avec les Allemands que l'était Guy Deschaumes dans ce récit de 1942 — semble donc pouvoir se payer le luxe d'une bonne purgation en captivité… Les conditions varient d'un camp à l'autre, d'un kommando à l'autre, mais, pour les Français, même lorsqu'elles furent insuffisantes pour les effort qu'ils devaient fournir, les rations de nourriture furent tout de même supérieures à celles distribuées dans les camps de concentration.[149] Il n'y a que Pierre Gascar, dans son *Histoire de la captivité*, qui ose effectuer le rapprochement des deux situations :

> On ne saurait trop insister sur ce point : la nourriture distribuée dans les stalags ne dépasse guère en quantité comme en qualité celle que reçoivent les détenus des camps de concentration.[150]

L'attention aux P.G. devient alors un souci, et bien souvent un sacrifice pour les populations civiles, dans un pays, reconnaît Pétain, où les « *enfants ne mangent pas toujours à leur faim* »[151]. Georges Hyvernaud, à qui son épouse lui demande de quelles denrées il a besoin, lui répond :

> Ne t'inquiète pas de nos repas : ce serait trop long à t'expliquer, mais nous avons diverses sources d'approvisionnement familial et local. […] Beaucoup de Français n'en ont pas tant ![152]

Guy Deschaumes fait part d'une inquiétude similaire :

> Tout bien pesé, notre situation s'est notablement améliorée, grâce aux victuailles que nous adressent nos familles. Un scrupule, un remords gâtent parfois notre satisfaction : nous craignons de priver les nôtres de denrées naguère si communes, mais aujourd'hui raréfiées.[153]

Le souci que créait la captivité se faisait surtout ressentir dans l'absence

[149] J'emploie ici à dessein l'expression « camps d'extermination », tout en sachant qu'elle regroupe de manière un peu générale des réalités plus complexes et singulières du système concentrationnaire nazi. Il faudrait sans doute plutôt parler de « centre d'extermination », plutôt que de « camp d'extermination » — et il faudrait aussi évoquer tous les cas intermédiaires, dont Auschwitz est l'exemple le plus parlant. Je renvoie à la lecture de *Déportation et génocide*, d'Annette Wieviorka, ainsi qu'à l'ouvrage de Paul Le Goupil et Henry Clogenson, *Mémorial des Français non-juifs, déportés à Auschwitz, Birkenau et Monowitz. Ces 4 500 tatoués oubliés de l'histoire*, s.l.n.d. (Imprimerie Bertout-Luneray). Cette précision faite, je conserve l'appellation « camp d'extermination », communément admise, pour faciliter la lecture.

[150] Pierre GASCAR, *Histoire de la captivité*, *op. cit.*, p. 58.

[151] Philippe PÉTAIN, message du 17 juin 1941, in *op. cit.*, p. 145.

[152] Georges HYVERNAUD, lettre du 27 avril 1941 à son épouse, in *Lettres de Poméranie*, Paris, Claire Paulhan, 2002, p. 59.

[153] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 67, ch. « Nourritures terrestres (suite) ».

insupportable — ou acceptée avec une résignation mélancolique comme en témoignent les chansons *Seule ce soir* (1941) et *Une lettre de France* (1942) — qui mettait autant les P.G. que leurs familles dans un temps suspendu, aux allures de non-vie. La guerre et la captivité étaient un temps anormal, un temps entre parenthèses, dont on espérait rapidement la fin. Dans ce temps suspendu, les P.G. furent par leur absence, un frein moral[154] — puis politique — à la jouissance de la vie. C'est ce qui apparaît clairement dans l'interdiction posée par Vichy de danser en public « *parce que la chose semblait indécente, alors que les P.G. se languissaient en Allemagne.* »[155] Ce n'est pas ici le seul moralisme pétainiste qui en est la cause, puisque cette interdiction fut rétablie en octobre 1944 par le Gouvernement Provisoire de la République française ! Là encore, il semblait inconvenant de danser quand tant de P.G. (auxquels s'ajoutèrent les déportés) demeuraient encore en Allemagne. Sous l'effet d'une récupération idéologique de deux bords opposés, les P.G. deviennent les « peine-à-jouir » de la France renaissante. Même après la Libération, leur captivité continue d'empoisonner la vie métropolitaine.

Bien plus, cette interdiction pétainiste de danser en public provoqua l'apparition transgressive de bals clandestins, qui se déroulaient généralement dans des granges et réunissaient des centaines de personnes, tandis qu'on posait des guetteurs pour prévenir l'arrivée de la police.[156] La frontière est mince alors entre ces activités clandestines mais apolitiques, et une activité plus politique de lutte contre Vichy. Jouir de la vie n'est certes pas résister, mais c'est sûrement s'opposer à l'esprit de sacrifice si cher au régime. C'est aussi, et surtout, affirmer que la vraie vie est là, dans une France démembrée et opprimée, et non dans l'attente inquiète et pieuse de la reconstitution de la communauté familiale. À partir de 1943, lorsqu'elle se fit plus puissante et plus structurée, la Résistance réussit à imposer peu à peu l'idée que *légalité* (c'est-à-dire obéissance à un gouvernement et à un chef) et *légitimité* n'étaient pas nécessairement synonymes. La transgression pouvait alors être vécue comme mode d'expression d'une liberté, jusqu'ici bafouée conjointement par Vichy et par les Allemands. La Libération fut la dernière étape de cette affirmation, puisqu'une

[154] « *Le prisonnier, notre plaie saignante, notre remords et notre pitié, le juge à qui nous aurons à rendre des comptes, de terribles comptes…* » (François CAVANNA, *Les Russkoffs*, Paris, Belfond, 1979, p. 24.)
[155] Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 407.
[156] Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 690.

partie de la population décida, contre l'avis de ses dirigeants, d'aider à la Libération armée du pays. Cette idée culmine dans un comportement comme celui que rapporte Alain Brossat :

> Dans les jours qui précédèrent la Libération, dans un village de l'Aisne, les femmes se saisirent de tout ce qui leur tombait sous la main pour coudre fébrilement des drapeaux. « Je gardais ces chemises pour le retour de mon prisonnier, mais je suis heureuse d'en faire un drapeau », confia l'une d'elles.[157]

Dans ce geste joyeux, existent des signes plus sombres pour le P.G. : nous assistons ici à une technique de transfert de vie du P.G. aux libérateurs. Ce qui fait l'importance de la vie, pour cette femme, à cet instant, ce n'est plus de penser à son mari en Allemagne, mais de fêter les libérateurs *avec les moyens prévus pour les P.G.* Là encore, la joie immédiate l'emporte — inconsciemment peut-être, légitimement bien sûr — sur le souci et la fidélité du souvenir. Jean-Bernard Moreau rapporte qu'en mars 1945, un officier de l'oflag II B, apprenant qu' « *à Paris, le 11 novembre [1944],* "*toutes les femmes étaient aux vainqueurs*"*, espère néanmoins que* "*quelques femmes de prisonniers font exception*" »[158]. Peine-à-jouir, les P.G. le furent assurément, et malgré eux la plupart du temps. Ils semblent peser sur la vie des métropolitains, comme le suggère l'auteur de la rubrique « Correspondance » des *Cahiers du Sud*, en janvier 1942 :

> Les poèmes des prisonniers ont tous cette apparence de regards un peu lourds et fixes — un peu trop fixes pour ceux qui vivent encore entre des murs qui ont gardé la teinte de l'ancien bonheur. Ils se lèvent du fond de la chair et nous avons la sensation que nous ne leur échapperons pas.[159]

Même la *Fête* nationale, le 14 Juillet, reprise en mains par Vichy, associa le sort des P.G. à l'ensemble des malheurs français :

> En pensant à nos morts, à nos prisonniers, à nos ruines, à nos espoirs, vous saurez faire de cette fête une journée de recueillement et de méditation. Votre repos ne sera troublé ni par les agitations de la rue, ni par les divertissements des spectacles.[160]

---

[157] Alain BROSSAT, *Libération, fête folle. 6 juin 1944-8 mai 1945 : mythes et rites ou le grand théâtre des passions populaires*, Paris, Autrement, 1994, p. 100.
[158] Commission de contrôle postal des prisonniers de guerre, oflag II B, mars 1945 ; archives du Ministère des anciens combattants Prisonniers de Guerre ; cité par Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 279.
[159] *Cahiers du Sud*, Marseille, n° 242, janvier 1942, p. 72.
[160] Philippe PÉTAIN, appel du 12 juillet 1941, in *op. cit.*, p. 157. Voir aussi Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 306.

La captivité, relayée par l'idéologie pétainiste, était un vaste champ de douleur, dont on croyait qu'il portait en lui une partie des germes du redressement national. Mais à la fin de la guerre, l'idéologie résistante désormais dominante trouva ces ferments ailleurs — dans sa propre expérience, plus combative, et réussissant même à inclure un certain dolorisme, avec le destin des déportés. Les valeurs expérimentées en captivité parurent alors inutiles. Mitterrand en a l'intuition dès novembre 1941 lorsqu'il écrit, dans l'éditorial de *L'éphémère* :

> Et je crains qu'on ne parle des prisonniers comme on parle des morts : en vantant leurs mérites, en tressant leurs louanges, mais en estimant que leur première qualité est surtout de ne plus gêner les vivants.[161]

Encore en captivité, le P.G. acquiert ici ses premiers galons de *fantôme* : il est, pour les femmes laissées au pays, une véritable présence spectrale. La Maison du Prisonnier diffusa pendant la guerre des affiches qui portaient le titre « Chaleur du corps/Chaleur du cœur ! », et qui étaient destinées à la collecte des vêtements pour les P.G. Sur cette affiche dessinée, on voit une femme prendre des vêtements dans une commode sur laquelle est posé le portrait d'un P.G. (avec son calot). En haut à gauche, la même image du P.G., hors de son cadre cette fois-ci, en suspension dans l'air.[162] Le P.G. est alors dédoublé, en image et en pensée, mais son corps est absent : la femme ne peut pas entrer en *contact* avec son P.G.

On peut tenter une explication de ce phénomène de présence-absence en rappelant l'effet de *Double Bind*[163] que provoquent la rhétorique et l'attention pétainistes. Certes, la place accordée aux P.G. dans les préoccupations du gouvernement de Vichy fut importante : les P.G. furent successivement considérés comme ceux qui pourraient mieux que d'autres expier les pêchés de la France, et comme l'avant-garde des penseurs du redressement voulu par la Révolution Nationale. Mais cette France de la Révolution Nationale se construisait précisément sur ce qui *manquait* aux P.G. : le contact de l'homme avec sa terre ; l'unité de la famille ; l'unité dans l'édifice national :

---

[161] Pierre PÉAN, *op. cit.*, p. 154.
[162] Voir Miranda POLLARD, *Reign of Virtue*, *op. cit.*, p. 137.
[163] « *Désigne la situation dans laquelle un individu ou un groupe est soumis à deux exigences contradictoires, de telle sorte que l'obéissance à l'une entraîne la violation de la seconde.* » J.-M. PETOT, art. « Double Bind », *in* Roland DORON, Françoise PAROT (dir.), *Dictionnaire de psychologie*, Paris, P.U.F., 1991, p. 212.

> Que chacun reste à sa place, c'est toute la sagesse pétainiste : que le « *penseur* » soit dans son « *cabinet* », l'« *écrivain* » dans son « *bureau* », l'« *artisan* » à son « *établi* », l'« *artiste* » dans son « *atelier* », le « *commerçant* » dans sa « *boutique* », l'« *ouvrier* » dans son « *usine* », le « *cultivateur* » dans son « *champ* ». Et les cochons seront bien gardés.[164]

De tous ces principes constructifs, les P.G. étaient concrètement absents, même si les uns et les autres se persuadaient qu'un lien sentimental et spirituel pouvait remplacer cette présence. Jean Guitton écrit :

> Il faudrait faire comprendre à nos amis de France ce qu'est l'arrachement à ces communautés qui font vivre : *famille*, *profession*, *patrie*, — et ce sentiment de vide, de morosité, de dégoût, de rancœur parfois, qui est là, rugissant, prêt à bondir sur votre esprit et à le dévorer.[165]

Si les P.G. se sont sentis et représentés souvent comme des fantômes, c'est que, de fait, *ils n'étaient pas à leur place* : ils auraient dû être à l'usine, au champ, auprès de leur famille, et au lieu de cela, ils ne donnaient que de maigres et monotones nouvelles sur des cartes formatées et, comble de l'ironie, travaillaient pour ceux-là mêmes qui les avaient exilés. Mêmes les fonctions d'expiation et de pensée du redressement n'étaient qu'un pis-aller : tout le monde s'accordait à dire que la captivité ne devait être qu'un état provisoire, qu'elle était un état anormal de la société française. Le retour à la normale signifiait d'abord le retour des prisonniers au pays natal. En outre, la captivité charriait — bien malgré les P.G., il est vrai — des valeurs contraires à celles de la Révolution Nationale : l'oisiveté des officiers n'allait-elle donc pas contre l'appel au redressement *par le travail* ? Les P.G. n'étaient-ils pas des *exilés*, comme le traître de Gaulle qui avait fui son pays quand il aurait fallu au contraire y demeurer ? Le 13 juin 1940, lorsqu'il affirme son désir de rester sur le sol français, Pétain lance — avant même que les soldats soient vraiment des captifs — contre les P.G. une *malédiction involontaire* :

> Priver la France de ses défenseurs naturels dans une période de désarroi général, c'est la livrer à l'ennemi, c'est tuer l'âme de la France, c'est par conséquent rendre impossible sa renaissance.[166]

---

[164] Gérard MILLER, *Les pousse-au-jouir du maréchal Pétain*, *op. cit.*, p. 114. Citation du Message de Pétain au Conseil national du 14 octobre 1941.
[165] Jean GUITTON, *Pages brûlées*, *op. cit.*, p. 36 [27 février 1942].
[166] Philippe PÉTAIN, note lue au Conseil des Ministres, 13 juin 1940.

N'est-ce pas là le sort qui attendait pourtant 1,5 millions de Français ? Bien sûr, de cet état des choses les P.G. ne voulaient pas : les réalités positives qu'ils expérimentèrent en captivité (fraternité, purification, reprise de soi, etc.) restèrent malgré tout de peu de poids par rapport à leurs souffrances (arrachement à sa famille et sa patrie, soumission aux nazis, faim, froid, maladie, ennui, promiscuité, etc.). Il n'empêche : la rhétorique pétainiste crée nettement ici un effet pervers.

La récupération constante de l'expérience de la captivité par des instances idéologiques de tous bords, pour des usages divers, est à mon sens l'une des raisons majeures — et paradoxale peut-être, à première vue — de son oubli par la société française d'après-guerre. La captivité n'a pas su, pendant la guerre, et malgré les efforts de quelques uns de ses penseurs, se montrer comme une expérience de vie ou de libération de la vie. Les expériences de déportations raciale et politique, quant à elles, ont su trouver un réseau de significations qui les rendait indispensables à la France de l'après-guerre. La martyrologie résistante et, plus tard, la souffrance ontologique incarnée par les déportés juifs furent des réalités suffisamment puissantes pour porter une société dans sa reconstruction et la questionner dans ses fondements politiques et humains. De ces significations puissantes de la Résistance et du génocide juif, nous gardons encore aujourd'hui une trace ou un questionnement toujours brûlant. [167]

Mais reste-t-il, de la même manière, des traces de la captivité des P.G. ? La récupération de la captivité par les pétainistes, les gaullistes, les communistes, les chrétiens, n'a pas réussi à faire de cette expérience un *lieu commun* de la société française. Au contraire, tout semble s'être passé comme si la captivité s'était mise après-guerre *à ne plus poser problème*. Le gouvernement de Vichy semble avoir entraîné dans sa chute certains des points d'appui de sa politique : la droite conservatrice s'écroula aux élections de 1945 (mais renaquit ensuite) ; le catholicisme français — qui trouva une nouvelle jeunesse dans les camps — se trouva déstabilisé par la

[167] Malgré de très nombreux travaux d'historiens français ou d'étrangers, l'attitude de « l'État français » envers les Juifs reste encore « *un passé qui ne passe pas* ». Pour un résumé de ces questions, voir Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, pp. 697-731. Les traces de la Résistance peuvent se trouver par exemple dans la chanson de Damien Saez, « Fils de France », écrite au lendemain du 21 avril 2002 : « *Nous sommes, nous sommes/La nation des droits de l'homme,/Nous sommes, nous sommes,/La nation de la tolérance,/Nous sommes, nous sommes,/La nation des Lumières,/Nous sommes, nous sommes, À l'heure de la résistance.* »

compromission d'une partie de ses élites et la concurrence du matérialisme historique ; les P.G. entretinrent leur mémoire et celle-ci disparaît progressivement avec eux. Le consensus sur l'importance de la captivité, manifeste jusque dans les dernières années de la guerre, ne résista pas au sort que lui réservèrent les diverses forces idéologiques. Pour le dire autrement, la spécificité et les valeurs propres de la captivité, rapportées par les P.G. français de toutes croyances et confessions, n'ont pas su être plus fortes que les lectures idéologiques qui en furent faites par les pétainistes, les chrétiens ou les résistants. Lorsque les forces idéologiques s'éteignirent, ou devinrent au contraire hégémoniques, la captivité fut emportée par leur mouvement, sans pouvoir véritablement y résister. Bien sûr, ces valeurs P.G. ont elles-mêmes un fondement idéologique ! Mais elles occupent dans le champ des valeurs une place qui n'est, à l'origine, ni tout à fait celle de la Résistance, du pétainisme, ou de la collaboration. En revanche, ce système idéologique de valeurs est saisissable, récupérable — et a été saisi et récupéré — par ces trois idéologies dominantes (même si celles-ci ne sont pas figées et univoques).

Déportation politique et raciale ont bien entendu elles aussi « subi » des récupérations idéologiques. L'idéologie est même le fondement de la première, car une grande partie de la Résistance fut politique, même s'il exista de nombreux cas d'engagement au nom d'une simple morale individuelle, comme en témoigne par son humble exemple Étienne Schlumberger :

> Ce choix [de Résistance] a été cohérent avec mon caractère, il m'a permis de me révéler aux autres et à moi-même.[168]

Malgré nombre d'engagements de ce type, les valeurs véhiculées par la Résistance furent véritablement politiques, parce qu'elles permirent de penser la lutte et l'engagement — c'est-à-dire le *choix* de l'homme dans le monde auquel il appartient — sous l'angle d'une certaine *dignité* et d'une certaine efficacité. La Résistance, dans ses succès mais aussi ses échecs (qu'on savait charger de sens et d'émotion) montrait que l'action individuelle et collective était encore une possibilité humaine, même (surtout ?) dans un contexte de forte oppression. Voilà qui redonnait confiance en l'action individuelle et collective. La déportation des Juifs

[168] Étienne et Alain SCHLUMBERGER, *L'honneur et les rebelles de la marine française, op. cit.*, p. 217.

aussi eut des lectures politiques et religieuses. Certains (le Rav Ovadia Yossef, à la fin des années 1990) y virent une punition divine de pêchés collectifs ; d'autres la justification de la fondation de l'État d'Israël[169]. Mais la plupart de ces lectures passèrent à côté du cœur de l'extermination, à savoir la destruction de l'homme en tant qu'homme, la destruction de l'homme pour ce qu'il est et non pour ce qu'il fait. De cela, les témoins savent parfois être les meilleurs porte-parole, en particulier Primo Levi, ou ce médecin hongrois Miklos Nyiszli, embauché par Mengele à Auschwitz[170]. Relayés par des penseurs aussi puissants que Maurice Blanchot (pour la déportation politique de Robert Antelme) ou Giorgio Agamben (pour Primo Levi), la parole du déporté des camps de concentration devient un support incontournable de pensée de l'individu et de la communauté pour la seconde moitié du XX^e^ siècle. Aujourd'hui, la déportation des Juifs est même, dans la conscience collective française, et surtout celle des jeunes générations, le modèle de ce que fut la déportation en général, comme le prévoyait Annette Wieviorka en 1991.[171] Elle est surtout devenue le parangon d'une souffrance extrême dans de gênantes tentatives de comparaison. Déportation politique et raciale ont su plus ou moins se dégager de lectures idéologiques ayant tendance à les absorber : elles ont réussi à préserver un

[169] Sur cette question, on ira voir l'ouvrage provocateur — et enrichissant — de Norman G. FINKELSTEIN, *L'industrie de l'Holocauste*, Paris, La Fabrique, 2001, et sa préface plus modérée de Rony Brauman.

[170] Primo LEVI, *Si c'est un homme*, Paris, Pocket, 1990, et surtout *Les naufragés et les rescapés. 40 ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 1989, qui propose une relecture amère et troublante de la déportation. L'ouvrage de Miklos Nyiszli, *Médecin à Auschwitz,* est le témoignage de déportation le plus fort qu'il m'ait été donné de voir. Médecin juif hongrois de renommée internationale, Nyiszli fut déporté à Auschwitz, avec sa femme et sa fille, et échappe à la sélection parce que le Dr. Mengele voulait en faire son assistant dans ses travaux « expérimentaux » sur les déportés. Nyiszli échappa plusieurs fois à la mort, à la dernière seconde, sauvé par les plus hautes autorités du camp. Mais il fut surtout le témoin d'événements rarissimes, comme de la survie (provisoire) d'une petite fille envoyée à la chambre à gaz, et qui dut ce répit à une poche d'air créée entre les corps. Au-delà des erreurs propres à ce type de témoignage, ce que raconte Nyiszli est à proprement parler *incroyable* — plus incroyable encore que ne l'est, par définition, le témoignage d'un survivant de la déportation raciale. Il réussit à entrer dans le camp des femmes, à Birkenau, pour aider sa femme et sa fille, il décrit les cuves d'acide dans lesquelles on plongeait les cadavres des déportés, etc. : c'est le récit d'un témoin extraordinaire. Cela amènera un auteur révisionniste américain à mettre en cause la véracité de son récit, et même de l'existence de Nyiszli … (Charles PROVAN, « *New light on Dr. Miklos Nyiszli and his Auschwitz book* », *The Journal for Historical Review*, January/February 2001.) Le récit de Nyiszli est d'une écriture distanciée, sans affects, mais sans cynisme non plus. Nyiszli fut accusé par les Hongrois de collaboration avec les nazis et se suicida. Le livre a paru la première fois (?) en français aux Éditions Julliard, en 1961 (la même année que *Si c'est un homme*, qui s'appelait encore *J'étais un homme*, chez Buchet-Chastel), puis dans la collection « Leur aventure» (!) de J'ai Lu, en 1971. Il n'existe depuis lors aucune édition française de ce texte, alors qu'une édition allemande a paru en 1992, aux éditions Dietz, et que les Hongrois l'ont réédité en 2004.

[171] On peut en voir un signe, par exemple, dans le fait le lauréat 2007 du Prix de la Fondation Auschwitz, soit attribué à une thèse de doctorat sur « Les travailleurs civils français en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale (1940-1945) : travail, vie quotidienne, accommodement, résistance et répression » (Patrice Arnaud, Université de Paris I, 2006). De la même manière, le mémoire d'Histoire contemporaine d'Audrey Pelettrat de Borde, « Les récits de prisonniers de guerre de la Seconde Guerre mondiale » (Université de Franche-Comté, 2002-2003), a su retenir l'attention du jury, qui lui a alloué un subside pour la poursuite de ses recherches.

noyau insaisissable, une « *connaissance inutile* » (Charlotte Delbo), qui ne les soumet pas à l'utilisation que l'on en fait.

La captivité, quant à elle, n'a pas réussi — ou pas voulu — ce désengagement et n'a pas pu être portée après-guerre au niveau d'une conscience nationale. Elle n'a pas pu — ou pas su — faire connaître et partager sa *valeur symbolique* à la conscience civile.

CONTEXTE DE LA LANGUE : LA LANGUE SITUÉE (1940-1953)

1. La langue en lutte

Si la dimension idéologique présente dans les récits de captivité me semble si importante, c'est que ceux-ci sont pris dans une période où la langue elle-même (qu'elle soit littéraire, politique, mais aussi quotidienne) expérimente sa situation idéologique. De 1940 à 1945, en France mais aussi dans le monde entier en guerre, la langue est, comme le dit Jean-Paul Sartre, « *située* »[172] : elle est prise de manière très concrète dans un réseau d'enjeux idéologiques, politiques, esthétiques et philosophiques ; elle est prise, dès lors, dans des enjeux de pouvoir. Elle est d'abord, dans l'héritage des pratiques de la Première Guerre mondiale, une arme de guerre. À Hanovre, à l'automne 1943, les Anglais larguaient de leurs avions le tract : « À la population civile des régions industrielles allemandes », destiné à dessiller les yeux de la population allemande ou à l'avertir d'un prochain bombardement. Le régime nazi condamnait de mort celui qui le ramassait, le lisait ou le distribuait[173]. En France, comme le rappelle Robert Frank, c'est la « *guerre des symboles* », dont l'épisode le plus connu est la campagne de réappropriation de l'espace public par le signe « V » de la Résistance. Elle est d'abord lancée par les Belges de la B.B.C. en janvier 1941, puis la

[172] Jean-Paul SARTRE, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1985 ; 1e édition : 1948.
[173] Jörg FRIEDRICH, *L'incendie. L'Allemagne sous les bombes 1940-1945*, Paris, éd. de Fallois, 2004, p. 209.

section française de la radio anglaise la reprend le 22 mars de la même année. Mais le mouvement prend une telle ampleur en Europe que Goebbels décide en juillet 1941 de récupérer le « V » pour le compte du Reich, afin de glorifier les victoires en Russie.[174] En France les forces collaborationnistes ne tardent pas elles non plus à réagir, et *Gringoire* propose dès le 23 mai 1941 à ses lecteurs de rajouter un « P » au « V » pour obtenir… « Vive Pétain ! »[175]

À une époque où la psychologie des peuples est encore un mode de pensée pris au sérieux[176], de tels jeux de vocabulaire prennent un sens tout particulier : une certaine universalité de la langue (« V » pour « victoire », mais aussi pour « *vrijheid* » en flamand, et « *victory* » en anglais) s'expérimente alors, et qui veut sous-tendre une certaine universalité de l'idéologie du vainqueur. Le meilleur exemple en est donné par le communiste Claude Morgan, qui écrit le 4 août 1945, dans *Les lettres françaises* :

> Les Français sont cartésiens. Ils le sont congénitalement, même ceux qui ignorent Descartes. C'est principalement ce qui les différencie des Allemands. Et ils refusent « de recevoir aucune chose pour vraie qu'elle ne soit connue évidemment comme telle ». […]
>
> L'établissement du fascisme aurait signifié plus encore que l'abolition des Droits de l'Homme, l'abolition de Descartes, le retour à la vérité révélée, à la confiance absolue. Maurras incitait les Français à suivre aveuglément le chef qui avait (prétendait-il) fit don de sa personne au pays. […]
>
> La France est la patrie de Descartes. Bien maladroits ceux qui l'oublient.[177]

La France de Morgan est donc culturellement, historiquement et « *congénitalement* » en lutte contre le fascisme (résistante, donc) parce que Descartes, c'est la langue, la pensée, l'esprit français par excellence. L'engagement d'hommes contre le nazisme n'est donc pas, pour Morgan, un choix individuel ou collectif, mais la véritable expression d'une civilisation, et un signe de fidélité aux valeurs de cette civilisation.

Sous l'Occupation, la littérature elle aussi sait se mettre au service d'une lutte : Aragon écrit « La rose et le réséda », « Ballade de celui qui chanta dans les supplices », la « Chanson de l'université de Strasbourg », « Du poète à son parti », et

---

[174] Robert FRANK, « Guerre des images, guerre des symboles », in *Images de la France de Vichy*, *op. cit.*, p. 212.

[175] Jean-Michel GUIRAUD, *La vie intellectuelle et artistique à Marseille à l'époque de Vichy et sous l'Occupation*, Marseille, Jeanne Lafitte, 1998, p. 319.

[176] C'est en 1947 qu'est édité, chez Boivin et Cie, *La psychologie des peuples* d'Abel Miroglio (réédition dans la collection « Que sais-je ? » des Presses Universitaires de France en 1971).

[177] Claude MORGAN, « Retour à Descartes », *Les lettres françaises*, n° 67, 4 août 1945 ; *Chroniques des Lettres françaises*, *op. cit.*, t. II, p. 81.

inscrit en filigrane la Résistance dans l'évocation d'un poète du XIV^e^ siècle.[178] Char entre au maquis, Cassou se fait brutaliser par la Gestapo, Desnos meurt d'épuisement et de maladie en déportation. En juin 1944, c'est encore la littérature qui, sous forme de « contrebande », annonce et accompagne le Débarquement : « *Les sanglots longs/Des violons*… ». La littérature est alors capable de « *fournir des mots de passe* »[179] : un langage codé qui fixe une ligne de partage d'identité, entre ceux qui combattent et ceux qui subissent. Mais c'est sans doute avec la figure de Vercors que la littérature atteint son point de fusion le plus parfait avec l'anti-nazisme. Car c'est bien par son activité résistante que Jean Bruller devient l'écrivain français le plus célèbre de l'immédiate après-guerre ; c'est la lutte contre l'ennemi nazi qui fait de lui un artiste reconnu, et non pas un cheminement artistique ou une carrière préalable dans les Lettres comme cela se faisait jusqu'alors.[180]

À l'inverse, la littérature peut refuser l'engagement dans le combat ; pour autant, elle ne saurait échapper à son inscription idéologique, celle-ci étant alors plus subie que voulue. Les violentes réactions qui suivirent la publication du *Journal* d'André Gide, à Alger en 1944 en témoignent de manière très claire : lors de débats à l'Assemblée consultative provisoire d'Alger, M. Giovoni dénonce les « *écrits infâmes* » de Gide, l'accusant d'insulter « *le patriotisme des Français* », et rappelant surtout qu' « *aujourd'hui, la littérature est une arme de guerre* ».[181] L'épuration en 1944-1946, globalement peu clémente avec les écrivains, journalistes, intellectuels qui ont pris le parti de la collaboration, nous apprend surtout combien la langue est une réalité qui remue violemment (avec plaisir ou douleur, suivant les époques et ce à quoi l'on croit) les consciences et les cœurs des Français, dès qu'elle se met à servir quelqu'un ou quelque chose. Avec l'épuration de ceux ayant eu « intelligence avec l'ennemi », ce sont bien les *fonctions* de la littérature et de ceux qui la pratiquent qui sont interrogées. Le fameux « Qu'est-ce que la littérature ? » de Sartre contient en son sein deux autres questions : « Que peut la littérature ? » et : « Qu'attend-on de la littérature ? ».

[178] Louis ARAGON, *L'œuvre poétique*, Livre Club Diderot, t. X, 1979. « La leçon de Riberac », *Fontaine*, n° 14, juin 1941.
[179] Robert BRASILLACH, *Notre avant-guerre*, *op. cit.*, p. 94. Brasillach parle précisément de sa jeunesse d'avant-guerre : « *Car nous n'étions pas loin de penser que la littérature n'a de valeur que pour fournir des mots de passe.* »
[180] Jusqu'alors, Bruller était dessinateur et caricaturiste. Sur le parcours de Vercors, voir Anne SIMONIN, *Les Éditions de Minuit*, Paris, IMEC, 1994.
[181] André GIDE, *Journal 1939-1942*, Paris, Gallimard, 1945, Appendice II, pp. 201-202.

2. La langue, outil de pratique politique

En outre, la maîtrise de la langue est un outil essentiel de la pratique politique de ceux qui gouvernent. Pétain et Hitler ont compris que leur politique ne pouvait être menée à bien qu'avec la refondation et la réappropriation de la langue d'alors : les mots devaient se soumettre au pouvoir dominant et servir sa politique. La refondation de la langue allemande fut tellement radicale qu'aujourd'hui certains mots restent marqués, comme on dit, du sceau de l'infamie. Il en est ainsi, par exemple, de l'expression *das deutsche Volk* (« le peuple allemand ») qui avant 1933 possédait une connotation patriotique, c'est-à-dire positive. Après 1945, l'expression devient suspecte de nationalisme, et prend donc une connotation péjorative. Aujourd'hui, les Allemands utilisent plus volontiers *die Deutschen* (« les Allemands »), ou bien *die deutsche Bevölkerung* (« la population allemande »), dont la charge symbolique est plus neutre. Surtout, ce que Victor Klemperer appelait la « *Lingua tertii imperii* » (la « langue du Troisième Reich ») était capable de vider totalement un mot de son sens, et de le remplir à nouveau. Ainsi *fanatisch* (« fanatique ») se débarrassait de sa connotation négative qu'il avait jusqu'alors, et acquérait dans la langue nazie un sens entièrement positif.[182] Le point d'achèvement de cette langue est sans doute à lire dans le couple constitué par l'inscription d'Auschwitz « *Arbeit macht frei* » (« Le travail rend libre ») et l'expression « *Entlösung* » (« Solution finale »), faisant osciller la langue nazie entre le mensonge ironique et absurde et une sorte de néantisation de la réalité par le mot. Dans ce couple, une même idée : les mots ne doivent pas servir au dévoilement et au partage du réel, mais à sa dissimulation. Victor Klemperer se souvient ainsi d'avoir vu un avis de décès, provenant d'Auschwitz : « *Mort à Auschwitz d'une insuffisance du myocarde.* »[183]

Sous Vichy, la refondation de la langue n'est pas aussi radicale que sous le régime nazi. Dans son livre *Les pousse-au-jouir du maréchal Pétain*, Gérard Miller fait une passionnante analyse (d'inspiration linguistique et freudienne) du vocabulaire, et

[182] Voir Victor KLEMPERER, *LTI. La langue du IIIe Reich*, Paris, Pocket, coll. « Agora », 1998, pp. 89-94.
[183] *Ibid.*, p. 196. Voir aussi Primo LEVI, *Les naufragés et les rescapés*, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 1989, pp. 31-32.

de la syntaxe du régime de Vichy : la politique, c'est d'abord un discours qui peut être analysé en tant que tel.[184] Il existe bien une langue du pétainisme ; et celle-ci essaie souvent (au moins jusqu'en 1942, année où la politique de collaboration éloignent les Français du pétainisme) de se confondre avec celle, plus rassurante, du Maréchal. Cette langue du Maréchal existe bel et bien pour les Français. En octobre 1942, André Gide recevait d'un magistrat à Pau une lettre de reproches :

> « […] Pourquoi donc permettez-vous de l'empoisonner [notre pays] par des maximes si fausses intercalées au milieu d'une critique si juste et si séduisante ? Vous n'avez pas le droit d'agir ainsi, en un tel moment où la France de saint Louis a besoin de clartés pour demeurer digne de sa tradition. Vous moins que tout autre à qui il a été donné de bien écrire ; ce qui vous place au-dessus de tous les Immortels du moment, hors le Maréchal qui est le magnifique serviteur du Verbe. »[185]

Gide recopiait alors cette lettre dans son *Journal* et, quatre jours plus tard, continuait la réflexion sur ce sujet :

> Je souscris volontiers à ces phrases de la lettre de Roger Martin du Gard que je reçus hier : « J'avoue être très sensible au style et à l'accent de ses discours [ceux de Pétain] […] Chacun de ses messages rend un son authentique, qui est bien du même homme, et qui va généralement assez droit au cœur. Ses erreurs même ne manquent ni de droiture ni de noblesse naturelle.[186]

Pour le magistrat de Pau tout autant que pour Martin du Gard ou Gide, la langue du Maréchal n'est donc pas simplement politique mais possède également des caractéristiques qui lui donnent une indéniable valeur littéraire : elle émeut celui qui l'écoute ou la lit, c'est-à-dire qu'elle le touche et le met en mouvement sur le chemin (de la Révolution Nationale). Quelques mois auparavant, et du fond de son oflag, Jean Guitton proposait un jugement analogue, qu'il prend lui aussi le soin de publier dans son *Journal de captivité* :

> Relecture des discours du Maréchal sur le Travail, à Saint-Étienne et à Commentry. Quand je sens quelque doute, quelque trouble, quelque fumée, je reviens à ces textes si simples et qui sont au-dessus de toutes les applications politiques, comme des vérités supérieures

[184] « *Prendre au sérieux le discours pétainiste, c'est cela : faire parler les textes mêmes, les déployer, les mettre en perspective, les faire varier, s'intéresser à leurs marges, à leurs connotations, à leurs effets.* » (Gérard MILLER, *Les pousse-au-jouir du maréchal Pétain*, *op. cit.*, p. 218.)

[185] André GIDE, *Journal 1939-1949* (6 octobre 1942), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 135.

[186] « *Dois-je ajouter aujourd'hui (1949) que cette opinion, que je partageais avec mon ami, nous n'avons pu, ni l'un ni l'autre, la conserver longtemps.* » (Note d'A. Gide), André GIDE, *Journal 1939-1949*, *op. cit.*, p. 138.)

incontestables.[187]

Les vertus de la langue pétainiste (simplicité, authenticité) touchent particulièrement ces hommes délicats, habitués aux sentiments complexes et aux réflexions de haute volée, et qui, en ces temps troublés, semblent consentir bien volontiers à un vigoureux nettoyage de printemps. Il n'y a là pas de quoi s'étonner ; les premières années de la guerre furent fécondes en France de discours crachant leur mépris voire leur haine de la parole :

> Ah ! les orateurs de café ! Nous sommes tous coupables, c'est entendu, nous avons tous cultivé en nous d'affreux défauts, nous avons tous commis de grands péchés, mais les bavards et les phraseurs sont, à mon avis, les plus coupables, et c'est sur l'abus de la parole que devra porter d'abord notre effort de correction. C'est le régime de la parole qui nous a fait descendre où nous sommes. C'est par une cure de silence qu'il faudra entreprendre l'œuvre de notre guérison.[188]

De la même manière, Jean Guitton évoquera avec émotion dans son *Journal de captivité* cette « *paysanne qui a horreur des mots* » à qui apparaît la Vierge Marie dans une grotte de Lourdes.[189] La rhétorique pétainiste adhère parfaitement à ces réflexions parce qu'elle incite à la contrition et fait l'éloge d'un langage simple, naturel, authentique, qui ne saurait, quant à lui, mentir. Pour sortir du dangereux abus de parole, Pétain nous donne son avis sur ce que doit être le style juste et bon :

> Il faut être simple et avare, c'est le meilleur moyen. Voici ce que je veux : une idée centrale qui soutient le texte d'un bout à l'autre. des paragraphes peu nombreux, proportionnés à leur importance. Pour les phrases, le sujet, le verbe, le complément, c'est la encore la façon la plus sûre d'exprimer ce que l'on veut dire. Pas d'adjectifs, l'adjectif, c'est ridicule, c'est comme ces ceintures de soie que portent les officiers dans les armées d'opérette. Encore moins de superlatifs. Rarement des adverbes et toujours exacts. Et surtout pas de chevilles au début des phrases. Elles cachent l'indigence de la pensée. Si la pensée est en ordre, c'est phrases s'emboîtent d'elles-mêmes. Le point virgule est un bâtard.[190]

---

[187] Jean GUITTON, *Pages brûlées*, *op. cit.* (8 mars 1942), p. 43.
[188] André BILLY, « L'heure de l'examen particulier », *Le Figaro*, 5 juillet 1940.
[189] Jean GUITTON, *Pages brûlées*, *op. cit.* (12 octobre 1942), p. 147. Georges Hyvernaud note, quant à lui, alors qu'il vient de lire *Bête à concours* de Georges Magnane (publié en feuilletons dans *La N.R.F.* de 1941) : « *Acharnement de l'intellectuel contre l'intellectuel. Masochisme. S'en veut de n'être pas ce qu'il n'est pas. Pas un gaillard robuste et simple. Pas un valet de charrue, ou un ajusteur, ou un haleur de berges. […] Le même acharnement du littérateur contre la littérature. Aspects du dégoût contemporain. Le temps des nausées. Un des signes de la Décadence.* » (*Carnets d'oflag*, *op. cit.*, [Grossborn, 1941-1942], pp. 82-83 ; voir aussi pp. 92-93.)
[190] Philippe Pétain, cité par Georges LOUSTAUNAU-LACAU, *Mémoires d'un Français rebelle 1914-1918*, Paris, Laffont, 1948. À noter que Loustaunau-Lacau fut un homme de l'entourage de Pétain, mais qu'il fut déporté en Allemagne en 1943. (Voir Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 218.)

Pour Pétain, la simplicité de la langue, son authenticité et sa transparence sont les gages de leur justesse et de la valeur morale de celui qui les emploie. Les démagogues, au contraire, se repèrent toujours aux mots, démesurés et falsifiés, qu'ils emploient :

> Ouvriers, mes amis, n'écoutez pas les démagogues, ils vous ont fait trop de mal […], souvenez-vous de leur formule : « Le Pain, la Paix, la Liberté ». Vous avez eu la misère, la guerre et la défaite.[191]

Pétain tente pour sa part de réajuster la parole à la réalité. Avec lui, les mots recouvrent un sens, c'est-à-dire qu'ils retrouvent leur *identité* aux choses qu'ils désignent. « *L'impératif de l'univocité* »[192], comme l'analyse Gérard Miller, est une caractéristique de la langue pétainiste.

Évidemment, la prétendue simplicité de la langue n'est qu'un effet rhétorique, travaillé, et qui dès lors ne saurait être intrinsèquement « simple ». Comme toute rhétorique qui sert et construit une idéologie, celle du Maréchal ne montre jamais sa dimension idéologique. Bien plus, en s'appuyant sur les idées de simplicité, d'authenticité et de justesse, elle en vient même à *nier* cette dimension idéologique : ce langage simple et transparent, qui fait croire qu'il ne fait que transmettre la nature des choses ne peut pas, à moins de se contredire, se dévoiler comme idéologique.

On peut s'étonner de la puissance d'impact d'une telle rhétorique, et surtout de l'adhésion qu'elle réussit, de 1940 à 1942 surtout, à susciter chez la plupart des Français. Gérard Miller rappelle à juste titre que « *le pétainisme est d'abord un phénomène d'audition* »[193] et donc de parole. L'un des modes d'intervention les plus populaires de Pétain est la retransmission de ses « *appels et messages* » à la radio. Le 17 juin 1941, revenant sur son discours d'armistice de l'an passé, il le commente ainsi :

> Voilà ce que, d'une voix cassée par l'émotion, je vous disais le 17 juin 1940. Ma voix aujourd'hui s'est raffermie car la France se relève.[194]

Pétain c'est une voix, qui vibre à l'unisson de l'état de santé de la France[195]. Il

[191] Philippe PÉTAIN, Message de Saint-Étienne, 1er mars 1942.
[192] Gérard MILLER, *Les pousse-au-jouir du maréchal Pétain*, *op. cit.*, p. 80.
[193] Gérard MILLER, *Les pousse-au-jouir du maréchal Pétain*, *op. cit.*, p. 44.
[194] Cité par Gérard MILLER, *Les pousse-au-jouir du maréchal Pétain*, *op. cit.*, p. 45.
[195] « *[…] dans quelques minutes nous allions entendre [sur Radio-Paris] la voix même du Chef, avec son timbre propre, son accent unique, sa vibration unique, avec cet accent qui est le regard de sa parole.* » (Jean GUITTON, *Pages brûlées*, *op. cit.*, p. 33

s'érige ainsi à proprement parler en *porte-parole* de la France. Il n'y a donc ainsi pas d'écart d'intérêt entre lui et les Français, mais une même communauté d'esprit et de sensibilité. La langue de Pétain est d'autant plus efficace qu'elle réussit à imposer une fusion totale de Pétain, de la France et des Français : le don de sa « *personne* » à la France en est l'exemple le plus criant. Cette rhétorique de la fusion, de l'unité de toutes les réalités du monde français autour d'un chef a sans doute contribué à ce que perdure quelques années la confiance des Français en Pétain.

L'un des derniers gestes publics du maréchal Pétain, à son procès en 1945, montre bien à quel point son discours avait cherché — et dans une certaine mesure avait réussi — à saisir les diverses réalités (sociales, politiques, symboliques, linguistiques, etc.) qui constituent cette entité que l'on appelle « la France ». Au premier jour de son procès, le 23 juillet 1945, il lit un petit texte qu'il a écrit :

> […] La France libérée peut changer les mots et les vocables. Elle construira, mais elle ne construira utilement que sur les bases que j'ai jetées. […][196]

Ce que Pétain lance là, ce n'est rien moins qu'une *malédiction* sur la langue française. Par ces paroles sévères, la langue tout entière semble revenir, dans le fantasme moralisateur du vieil homme, à sa vacuité d'avant la défaite, se détacher peu à peu de la réalité des choses qu'elle désigne et retourner au temps des ambiguïtés et des faux-semblants des régimes parlementaristes. *Verba volent*, mais les œuvres accomplies par la Révolution Nationale, elles, sont bien réelles et demeurent, pour le Maréchal, comme des réalités intangibles. Pense-t-il particulièrement à sa « Semaine du Prisonnier », instituée par son gouvernement, et qui fut remplacée, en janvier 1945, par la « Semaine de l'Absent » (celle-ci englobant cette fois les déportés que Vichy ne prenait évidemment pas en compte) ?[197]

3. La « vraie France »

Évidemment, la langue française n'a pas péri avec le Maréchal et ne s'est pas

[25 février 1942].)
[196] *Le procès du maréchal Pétain. Compte rendu sténographique*, Paris, Albin Michel, 1945.
[197] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 173.

complètement séparée de la réalité qu'elle désigne… Il semble en outre que l'on retrouve dans le camp résistant les mêmes techniques rhétoriques que dans le discours pétainiste : légitimation de l'idéologie par la nature, le « bon sens », la raison, la simplicité et la sensibilité, et surtout : par la vérité de la France. Ce que l'idéologie de la Résistance (qu'elle soit gaulliste ou non) dispute à l'idéologie pétainiste, c'est une expression, et à proprement parler un lieu commun : *la vraie France*. L'enjeu politique de cette expression est clairement affirmée : de Gaulle, par exemple, souhaite apparaître, aux yeux des Français mais aussi des dirigeants étrangers, comme le représentant et l'incarnation de la France, pendant et après la guerre. À la Libération, bien que les pouvoirs allemands et pétainistes aient été démantelés, cette revendication de De Gaulle perdure. À cette époque il n'hésite pas à proclamer que, de 1940 à 1944, la République a été mise entre parenthèses, et qu'avec lui elle peut enfin renaître et reprendre son mouvement. Comme l'explique Jean-Claude Barbas :

> Le Général de Gaulle, à son retour dans la patrie, en août 1944, ne proclame pas la République, comme il y est invité, du balcon de l'Hôtel de Ville de Paris ; il met le régime de Vichy entre parenthèses et se réinstalle dans son bureau du Ministère de la guerre, rue Saint-Domingue, pour marquer une continuité.[198]

Bien sûr, cette revendication de légitimité se fonde sur des valeurs politiques et morales qui font que de Gaulle et Pétain ne proposent et ne représentent pas la même France, c'est-à-dire le même idéal et la même image de la France. Chacun des deux hommes politiques semble occuper un territoire idéologique *a priori* distinct. Mais pour tous deux, la base de la revendication de la légitimité est une même idée, abstraite — voire un fantasme, une fiction. De Gaulle et Pétain se disputent une rhétorique de la réalité et de la vérité. Pour de Gaulle, comme pour Pétain, il n'existe qu'une France, et une seule : la vraie France. Chacun de leur côté, et avec des moyens rhétoriques (thèmes, vocabulaire, syntaxes, références) qui leur sont propres, les deux hommes politiques veulent assurer leur légitimité.

Pour Pétain, ce combat de légitimité commence favorablement en 1940. Grâce à son aura pratiquement indiscutée de héros de Verdun, et grâce au chaos incroyable

[198] Jean-Claude BARBAS, « L'idée de patrie et de nation dans les discours de Philippe Pétain, chef de l'État français (juin 1940-août 1944) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 177, janvier 1995, p. 39.

de la défaite et de l'Exode, Pétain apparaît réellement à la majorité des Français comme le sauveur ultime de ce qui peut encore être sauvé.[199] Cet homme d'expérience, ce militaire capable de gérer de graves crises en temps de guerre sans faire couler trop de sang, semble à même de pouvoir redresser la barque France dans la tempête de 1940. L'entrevue de Montoire, le 24 octobre 1940, et son historique poignée de mains, n'endommagent pas pour autant la légitimité du Maréchal : certains P.G. s'étonnent d'une si prompte réconciliation des ennemis, mais la plupart voient plutôt dans ce geste le signe de la grande habileté diplomatique de Pétain.[200] Dans ces premières journées de l'armistice et pendant plusieurs mois encore, il n'existe personne d'autre pour l'opinion française que le héros de Verdun, seul capable de sauver la France en péril.

Pour de Gaulle, la légitimation est plus délicate que pour Pétain, car Pétain reste en France alors que de Gaulle s'exile en Angleterre. En 1940, de Gaulle existe à peine aux yeux des Français ; rares sont ceux qui ont entendu l'appel du 18 juin ; bien plus nombreux sont ceux qui ont entendu celui du 17 juin 1940, prononcé par la voix chevrotante du Maréchal. De Gaulle sait bien qu'il a encore tout à faire. Ses alliés sont peu nombreux : les Américains semblent pour l'instant plus enclins à dialoguer avec Pétain qu'avec le général rebelle ; les communistes, pris dans le pacte germano-soviétique, ne sont pas encore dans une perspective de lutte anti-nazie ; les Anglais se méfient souvent de De Gaulle : en 1941, de profonds et violents désaccords existent entre lui et Churchill.[201]

Et quand de Gaulle ne se fâche pas avec les Anglais, ce sont les réseaux de Résistance de la France occupée qui lui reprochent sa mainmise sur une réalité qu'il ne connaît — dans le concret — que relativement peu. Les différents réseaux de résistance (on ne parle pas encore de *la* Résistance) regroupent tellement de positions politiques et de motivations différentes que suivre un général qui veut être reconnu comme le chef de la Résistance est, pour eux, loin d'aller de soi. À partir de

[199] Une des rares exceptions à ce consensus fut Léon Werth qui, dès septembre 1940, se montre très critique envers Pétain et le compare au « *concierge* » d'une « *usine incendiée* ». (Léon WERTH, *Déposition. Journal 1940-1944*, Paris, Viviane Hamy, 2000, pp. 42-43 ; 1e édition : Grasset, 1946.)

[200] C'est encore la position que tiendront les défenseurs de Pétain après 1945 : l'amiral Fernet, subtil exégète de l'œuvre du maréchal, voit même dans Montoire une habile manœuvre de Pétain pour obliger Hitler à s'engager dans une vraie fausse collaboration qui cachait en vérité une collaboration de l'État français avec les Alliés, dont l'aboutissement devait être la possibilité d'un débarquement en France. (*En attendant Douaumont*, *op. cit.*, pp. 55-59.)

[201] Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, pp. 467-471.

1943, il y aura des luttes de pouvoir entre de Gaulle et Jean Moulin, chacun de leur côté pensant pouvoir représenter et fédérer la Résistance et la France.[202] Mais à cette époque, la rhétorique de l'unité de la Résistance a déjà fait son chemin. S'il y a ces tensions entre Moulin, de Gaulle et le général Giraud, récemment évadé de son oflag, c'est donc sans doute que les réseaux de résistance ont besoin d'une unité — que cela vaut la peine d'essayer de leur trouver une unité. Cette unité de la Résistance ne sera, pendant la guerre, jamais effective d'un point de vue idéologique. Elle le fut cependant, de manière progressive, sur le plan symbolique, pour les populations civiles. Elle en trouva en outre la confirmation dans les messages de propagande nazie et vichyste, qui mêlaient tous ensemble juifs, francs-maçons, communistes, anglophiles et gaullistes.

En outre, Pétain possède sur de Gaulle un avantage non négligeable : il est resté sur le sol français, afin, dit-il, de partager les misères de la Nation et d'accomplir son devoir. Comme le rappelle Robert Belot, dans les premières années de la guerre, l'opinion a du mal à s'imaginer que le relèvement de la France puisse venir de l'étranger. Les résistants sont encore appelés « *dissidents* » et la formule de Pétain « *Les seules voix qui parlent français s'élèvent du sol de ce pays* » sonne souvent comme une évidence.[203] Cette méfiance envers les exilés est entretenue par la rhétorique pétainiste, qui fait du paysan, dans son attachement à sa petite patrie, l'incarnation même du vrai Français. Mais elle est aussi présente dans les milieux qui ne souscrivent pas à cette idéologie, et bien sûr dans les milieux résistants : on se souviendra notamment des sévères critiques de Robert Desnos ou du groupe surréaliste La Main à la Plume à l'intention d'André Breton qui avait quitté la France en mars 1941 : « *Si vous tenez tant que cela à jouer au cadavre exquis, vous n'avez qu'à partir en Amérique.* »[204] Robert Belot parle à ce propos d'une « *difficulté* à penser la France comme une absence*, à rebours de l'idéologie vichyste triomphante* »[205], qui empêche dans les premiers temps les Français d'adhérer au geste gaulliste.

Malgré ces difficultés, de Gaulle réussit finalement à prendre le pas sur Pétain,

[202] Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, pp. 529-540.
[203] Robert BELOT, *La Résistance sans de Gaulle*, Paris, Fayard, 2006, p. 90.
[204] Anne ROCHE, « Éloge du lointain. La production surréaliste à partir de 1937, relation à l'histoire et négation de l'histoire », in *Réfugiés et immigrés d'Europe centrale dans le mouvement antifasciste et la Résistance en France (1933-1945)*, actes du colloque de l'I.H.T.P., 17-18 octobre 1986, p. 12.
[205] Robert BELOT, *La Résistance sans de Gaulle*, *op. cit.*, p. 91. Souligné par l'auteur.

dans le combat de légitimité : il commence à fédérer autour de lui des forces qui peuvent prétendre à représenter certains élans de la population française. Si les rhétoriques vichyste et nazie — et en premier lieu celle de Philippe Henriot[206] — s'acharnent autant à montrer les Résistants comme des bandits sans foi ni loi, assoiffés de sang, c'est qu'elles craignent que pour la population l'idée de légitimité ne change de camp. Pétain déclare quant à lui qu'il déplore les actes des « *terroristes à la solde de l'étranger* », parce qu'ils divisent la population française, et mènent à la guerre civile.[207] C'est un souci sincère de sa part sans doute et ce n'est pas nécessairement une mauvaise analyse politique des choses. Mais c'est avant tout un effet rhétorique très puissant pour tenter de contrer le risque qui le menace directement : le remplacement, sur le terrain de la légitimité, d'une unité « légale » par une unité (encore) « illégale ».

Des études d'opinion montrent que la population, qui souscrit parfois volontiers à l'identification résistants/terroristes développée par Vichy et les nazis (notamment en ce qui concerne des assassinats d'officiers allemands), jugent par ailleurs très défavorablement les représailles démesurées lancées en ces occasions par les nazis.[208] De plus en plus alors, les sympathies de la population française vont vers la Résistance. Il ne faut pas y voir nécessairement un signe d'inconstance ou d'opportunisme de l'opinion française ; ce n'est pas non plus le signe de la puissance révolutionnaire de l'idéologie résistante. Il vaut mieux essayer de voir que la sympathie de la population pour de Gaulle et les réseaux de Résistance est à la fois progressive et soumise à des variations, mais ne diminue pas nécessairement, de l'autre côté, la sympathie pour Pétain… Pour le dire autrement, il est relativement fréquent de trouver des Français pour qui la légitimité de « la France » est partagée entre la légalité de Pétain, et l'illégalité de De Gaulle ou de la Résistance. Ces cas sont d'ailleurs souvent renforcés par l'idée — souvent partagée jusqu'en 1943 du moins — que Pétain, subtil diplomate, joue un double jeu avec les Allemands.

[206] Philippe Henriot, Secrétaire d'État à l'Information et à la Propagande à partir du 6 janvier 1944, fut assassiné par des Résistants du C.O.M.A.C., le 28 juin 1944. *Éditoriaux prononcés à la radio par Philippe Henriot*, n° 1 et 2, s.l.n.d. [1944 ?].

[207] Message du 29 août 1943. Voir aussi le discours du 28 avril 1944 : « *La dissidence a préparé là-bas les voies au communisme. L'indiscipline engendre chez nous le terrorisme. L'un et l'autre sont deux aspects du même fléau.. Ils se couvrent du pavillon du patriotisme. Mais le vrai patriotisme ne saurait s'exprimer que par une fidélité totale. On ne compose ni avec son devoir ni avec sa parole.* »

[208] Voir Pierre Laborie, *L'opinion française sous Vichy. Les Français et la crise d'identité nationale 1936-1944*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Histoire », 2001.

C'est dans ce contexte de tensions entre légalité et légitimité, et de rhétorique de l'union de la « vraie France », que se vivent et s'écrivent les positionnements idéologiques des P.G. La question de l'exil est, on l'aura compris, fondamentale pour les captifs, même si elle ne se formule pas tout à fait de la même manière que pour les « dissidents » de Londres ou d'Alger. Tendus tout entier vers le sol natal, les captifs cherchent la solution la plus rapide et la plus efficace pour retourner chez eux. L'exil de De Gaulle fonctionne comme l'envers exact de la captivité, puisqu'il est voulu et non subi ; il peut tout aussi bien alors être vécu comme un modèle d'action (j'agis là où je suis et non là où je voudrais être) que comme un contre-modèle (comment peut-on abandonner ce vers quoi nous porte notre désir ?). Le cas du général Giraud, évadé de la forteresse de Königstein en avril 1942 est de ce point de vue particulièrement intéressant, puisqu'il conjugue un exil forcé, un retour au pays, et un nouvel exil, volontaire cette fois-ci, pour libérer son pays.[209]

Tous ces tropismes font partie de l'imaginaire des P.G. et conditionnent à la fois leurs choix idéologiques et la tension sentimentale qui les lie à leur patrie. Dans les premières années de la captivité (encore jusqu'en 1943), la confiance en Pétain et en sa politique apparaît pour la majorité des P.G. comme la meilleure de ces solutions pour retourner chez soi. Dès 1941 cependant, pressentant que la captivité risque de durer malgré les négociations de Vichy, ils vont multiplier les tentatives d'évasion[210]. S'il est toujours difficile de savoir pour quelles raisons l'on s'évade (sont-elles purement individuelles ? ou plutôt idéologiques ? ou les deux ? ou est-ce une idéologie déguisée en comportement individuel ?), on peut toutefois avancer que la manière dont les P.G. vivent le déroulement de la guerre, mais aussi les engagements idéologiques de Vichy et ceux de la Résistance comptent beaucoup dans leur choix de s'évader ou non. La politique de collaboration avec l'Allemagne n'a pas conduit nécessairement à la libération des P.G. : 10 000 libérations « *par suite d'accords Vichy/Berlin* » en 1940 ; 136 500 en 1941 ; 22 250 en 1942 ; 4 050 en 1943 et 11 600 en 1944. L'année 1943 est donc celle qui compte le plus d'évasions, et le

[209] Général GIRAUD, *Mes évasions*, Paris, Julliard, 1946, ch. « L'évasion d'un général d'armée » et « Jamais deux sans trois ».

[210] Selon une enquête de 1947 due au secrétariat des anciens combattants, il y aurait eu 16 000 évadés en 1941 ; 19 000 en 1942 ; 33 000 en 1943 et 3 000 en 1944. Voir Yves Durand, *La vie quotidienne…*, *op. cit.*, p. 284 (n. 1) et Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, t. I, N.E. 3, p. 2. Selon Yves Durand, le rapport entre réussites/tentatives d'évasion serait environ de 4 %.

moins de libérations. Il faut toutefois ajouter les libérations dues à la Relève : 24 150 en 1942 ; 74 200 en 1943 et 1 300 en 1944.[211] Mais, globalement, les P.G. furent hostiles à la Relève, et même Scapini, n'ayant pas été consulté par Vichy, s'y opposa.[212]

Si la confiance en la personne du Maréchal diminua moins vite chez les P.G. qu'en France métropolitaine, cela ne signifia pas pour autant que les captifs eurent confiance en Vichy pour assurer leur libération. L'évasion de François Mitterrand, vichyste convaincu, en 1942, en témoigne bien : la libération (qu'elle se fasse contre ou avec les Allemands) était pour de nombreux P.G. le résultat d'une initiative personnelle. La donne idéologique est donc très importante chez les P.G., parce qu'elle conditionne aussi bien les conditions concrètes de la captivité (libérations, aides matérielles, propagande, etc.) que la manière dont les P.G. s'approprient, psychologiquement et symboliquement, leur captivité. Elle ne constitue pas toutefois la seule clé de lecture des comportements des P.G., même lorsque son caractère idéologique paraît à première vue évident : les évasions en sont le meilleur exemple, qui ne sauraient être réduites au seul désir d'engagement dans la Résistance.

Les récits, dans leur grande majorité, vont tenter de donner un sens et une apparence de cohérence aux comportements (qu'ils soient idéologiques ou non) des P.G. en captivité. Pris dans le combat de légitimité entre pétainisme et résistance, les P.G. doivent réussir le tour de force de trouver un *terrain d'entente* entre l'obéissance à l'ordre militaire (et donc à Pétain) et l'opposition au gardien allemand qu'incarne de plus en plus, au fil des années, la Résistance.

[211] Faut-il mettre à part les libérations dues à la Relève, bien que celle-ci soit, à sa manière, un accord Vichy/Berlin ? Les années 1944 et 1945 sont plus difficiles à observer compte tenu de la Libération de la France. Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, t. I, N.E. 3, p. 2.
[212] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, t. I, N.E. 30, p. 9.

INSCRIPTION IDÉOLOGIQUE DES P.G.

Je vais étudier dans ce chapitre, à travers quelques exemples, les engagements idéologiques les plus significatifs des P.G., que l'on retrouve dans les récits de captivité : pétainisme, collaborationnisme, gaullisme, communisme, et la « zone grise » (giraudiste, ou pétaino-résistante). Ces engagements constituent à la fois un contexte de l'écriture des récits de captivité, mais aussi un *paysage de désir* que l'on retrouve dans ces récits : en tant que P.G. qu'est-ce que je désire (pour moi, pour la France) ? Où je m'inscris ? Quels sont les chemins (idéologiques) qui me feront retrouver mon identité ? Voilà les questions que posent ces engagements dans leurs rapports aux récits.[213]

A. — P.G. politiques

Le long séjour en Allemagne ne rend pas les P.G. imperméables aux tendances idéologiques de leur époque et de leur pays. Si Pétain semble tant tenir à ce que les P.G., du fond de leur exil, travaillent à penser la destinée de la France, c'est qu'il croit, à juste titre d'ailleurs, que ces questions politiques et philosophiques intéressent les captifs. La « drôle de guerre », déjà, remplit le vide des journées par des discussions politiques ou autres. Sartre, dans ses *Carnets de la drôle de guerre*, donne une illustration, un peu ironique, de l'intérêt intellectuel qui pouvait exister (ou qu'il sut, personnellement, susciter) sur ces questions politiques :

> [23 novembre 1939] On parle politique ce matin. Hang, Pieter, Paul, moi-même, sur l'organisation de l'Europe après la guerre. On dit nombre de sottises.[214]

L'homme captif continue l'homme de la drôle de guerre et de la défaite et poursuit ces discussions en captivité. De nombreuses lettres et cartes écrites par des

[213] Les analyses qui suivent s'appuient beaucoup sur celles faites par Jean-Bernard Moreau dans sa thèse sur les officiers captifs. N'ayant trouvé aucun travail équivalent (même chez Yves Durand) sur les hommes de troupe, je parlerai moins de leurs engagements politiques.
[214] Jean-Paul SARTRE, *Carnets de la drôle de guerre*, Paris, Gallimard, 1983, p. 47.

officiers captifs témoignent bien de l'intérêt soutenu que les P.G. accordent aux questions politiques. On y trouve régulièrement des commentaires sur Pétain, Laval, la politique intérieure, la Révolution Nationale, les « terroristes », de Gaulle, les Anglais, etc.[215] L'exil et la réclusion n'entraînent donc pas, chez les P.G., un renoncement au monde, bien au contraire : pour les P.G., la France et ce qui s'y passe, au niveau familial ou national, est un horizon idéalisé qui leur permet de supporter la captivité. En outre, Pétain fait des P.G. la force d'avant-garde du redressement et enjoint donc ses enfants chéris à ne pas se replier sur eux-mêmes, mais à méditer sur le destin de la France et à agir pour elle. Si la politique est souvent perçue par les P.G. (surtout les officiers, plus culturellement « militaires » que les hommes de troupe) comme une puissance de division du pays et engendre donc la méfiance, elle est toutefois acceptée comme nécessaire lorsqu'elle choisit à l'inverse l'unité des forces du pays. Dans ce cas, les P.G. ont leur rôle à jouer, dans l'ombre du Chef qui les commande, pour le redressement de la France.

La IIIe République avait fait des officiers des citoyens à part, en leur enlevant leur droit de vote : l'armée devenait alors « la Grande Muette ». Cependant, comme le rappelle Jean Delmas, « *être tenu à l'écart des consultations électorales n'implique pas de se désintéresser de l'évolution de la vie politique, surtout si celle-ci paraît menacer les bases de l'armée.* »[216] La politique est alors pour les P.G. un véritable lieu de *partage* — « *partage du sensible* » pourrait-on dire en parodiant Jacques Rancière[217], tant il est vrai que les captifs inscrivent leurs positionnements politiques aussi bien sur le plan de la raison que celui de la sensibilité —, où s'expriment leurs différentes visions du monde tout autant que leur désir commun de se retrouver, tous ensemble, rattachés à la patrie qu'on les força à quitter. Rares en effet, je le répète une fois de plus, sont les récits de captivité où ne figure pas un désir d'union de la communauté P.G. avec le reste de la communauté française ; rares sont les récits (Hyvernaud, Guérin, Vialatte, *Les vivants*) qui préfèrent la fission à la fusion.

[215] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, *passim*, et particulièrement pp. 420-522.
[216] Jean DELMAS, « Les officiers et la Résistance en France », *in* François MARCOT, Didier MUSIEDLAK (dir.), *Les Résistances, miroir des régimes d'oppression. Allemagne, France, Italie*, Actes du colloque international de Besançon, 24-26 septembre 2003, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, Série « Historiques » n° 25, 2006, pp. 321-322.
[217] Jacques RANCIÈRE, *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique, 2000. Pour Rancière, l'expression *partage du sensible* désigne la répartition des corps et des actes de paroles, du dicible et de l'indicible, du visible et de l'invisible. Il y a politique lorsqu'un indicible émerge dans la sphère du dicible. Par exemple, la parole prolétarienne, au XIXe siècle, qui revendique son appartenance à la *polis*.

1. Choix massif : maréchalisme/pétainisme

La confiance pour le maréchal Pétain fut largement partagée, dans les premières années de la captivité, par les P.G. Leur opinion se différencie relativement peu de l'opinion des Français métropolitains : sympathie envers le Maréchal et méfiance, voire opposition à ceux qui l'entourent. Pour Yves Durand, « *si la personne du Maréchal est très largement objet d'adhésion positive de la part de la masse des P.G., la collaboration, en revanche, est d'emblée et constamment quasi unanimement rejetée.* »[218] Jean-Bernard Moreau précise que les critiques — tout autant que les marques de soutien — des officiers visant l'entourage de Pétain sont souvent dirigées sur les actions et non sur les personnes. Pour Pétain, au contraire, la confiance semble tout entière ramassée sur la personne du Maréchal dont le passé fonctionne alors comme une garantie de l'avenir : ce qu'il a fait à Verdun, il peut le refaire pour la France défaite[219]. Un rapport de l'oflag IV D indique :

> Le début de la captivité a révélé une extrême confusion dans les esprits. Les P.G. ont mis plusieurs mois à réaliser l'ampleur de la défaite et la profondeur de l'effondrement. La très grande majorité des prisonniers voit en la personne du maréchal Pétain un sauveur quasi providentiel qui incarne l'espoir du relèvement de la France.[220]

C'est bien la personne du Maréchal qui attire la confiance des P.G. : son physique, son aura, son histoire, plus que ses actions présentes. Faut-il parler pour autant à ce propos de *maréchalisme* plutôt que de *pétainisme* (qui serait l'adhésion à l'idéologie de la Révolution Nationale)[221] ? Yves Durand soutient que cette adhésion à Pétain une « *forme de patriotisme mal éclairé qui se réfère à Pétain simplement parce qu'il représente officiellement la France* » et pense que si elle a duré plus longtemps dans les camps qu'en France métropolitaine, c'est que le maréchalisme fut idéalisé, dans le « *vase clos* » mal informé des camps.[222] Cette distinction peut être utile pour

[218] Yves DURAND, *La vie quotidienne…*, *op. cit.*, p. 211.
[219] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, pp. 419-420.
[220] Rapport de captivité du colonel Cohade, rapatrié de l'oflag IV D en novembre 1941 ; cité par Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 420.
[221] Cette distinction est due à Jean-Pierre Azéma, dans son ouvrage *De Munich à la libération*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Histoire », 1979, pp. 106-107.
[222] Yves DURAND, *La vie quotidienne…*, *op. cit.*, p. 212. Et Yves DURAND, *La captivité*, *op. cit.*, p. 364.

appréhender la ligne de partage que les P.G. établissent entre la politique de collaboration et l'entreprise de redressement de la France, incarnée par la haute valeur morale du Maréchal. Dire que tous les Français, parce qu'ils appréciaient l'air tranquille et sage du Maréchal, étaient dès lors tous profondément réactionnaires et antisémites, ou bien des apôtres de la contrition et du retour à la terre, serait une erreur de compréhension de l'opinion publique : l'empathie pour une personne ne signifie pas une empathie pour ses idées, et inversement. Un homme n'est pas réductible à ses actes ou ses idées, et des actes ou des idées arrivent à exister par-delà des hommes qui les incarnent.

Toutefois, la distinction maréchalisme/pétainisme dissimule, dans le cas particulier des P.G., un élément idéologique important. Car l'une des raisons les plus fréquentes — encore une fois, surtout chez les officiers parce que les militaires, par tradition, ont tendance à se méfier des hommes politiques — de la confiance accordée à Pétain réside dans le sentiment *qu'il ne fait pas de politique*, mais ne cherche sincèrement que le bien de la France et des Français. L'idéal (formulé avec une grande précision et une grande clarté par Jean Guitton) d'une nation unie par-delà les divergences idéologiques est, je le montrerai, une grande constante chez les P.G. et dans leurs récits de captivité. Pétain se revendique comme une personnalité dont l'action se situe par-delà le/la politique, et il est souvent perçu comme tel. C'est bien sûr ici une stratégie profondément idéologique, qui dissimule sa véritable nature. Car dans quoi a-t-on confiance, lorsqu'on est maréchaliste plutôt que pétainiste ? Dans la blanche moustache et dans le bleu regard ? Comme celle de René Benjamin, notre jouissance est-elle capable d'advenir à la seule vue des sept étoiles de la veste du Maréchal ?[223] A-t-on aimé de la même manière le nez et la casquette du général de Gaulle ? Où s'arrête la personne du Maréchal ?, où commence le pétainisme ?

Dès lors, il me semble que la distinction maréchalisme/pétainisme permet de comprendre le positionnement, conscient, des Français entre 1940 et 1945 ; mais elle ne permet pas de saisir la circulation idéologique qu'autorise la confiance dans le seul Maréchal. Pour le dire autrement, c'est un leurre de penser qu'en étant

[223] « *Je me suis trouvé un jour tout seul avec son manteau [celui du Maréchal]. Oui, son manteau, qui négligemment reposait sur un fauteuil, dans son bureau de travail. Et c'est pour moi une histoire magnifique… Je fus saisi. Or il me semble bien que tout de suite je suis devenu immobile comme lui, parce que tout de suite m'est apparu que les sept étoiles brillaient, tels les sept rayons de la sagesse dont parlent les Anciens.* » (René BENJAMIN, *Les sept étoiles de France*, Paris, Plon, 1942.)

seulement maréchaliste on n'est pas aussi pétainiste : penser le Maréchal en-dehors de son inscription idéologique, c'est précisément souscrire à l'idéologie pétainiste. Pour les P.G., la question est d'autant plus sensible que Pétain soutient moralement et matériellement les P.G., notamment grâce aux « colis Pétain ». D'autre part, il existe en captivité quelques anciens de la Grande Guerre qui ont voulu rester fidèle au « vainqueur de Verdun ». Mais ces aides et cette nostalgie d'un chef glorieux provoquent-elles toujours en retour une adhésion totale à la Révolution Nationale ? Rien n'est moins sûr, au vu des divers engagements des P.G. au cours de la captivité. C'est pourquoi il me semble plus utile de distinguer avec Yves Durand un pétainisme « *actif* » d'un pétainisme « *passif* » — la différence entre les deux se situant au niveau d'une conscience des idées de la Révolution Nationale.

Jean-Bernard Moreau a observé les positionnements politiques des officiers P.G., à travers leurs courriers et les rapports faits sur les différents camps.[224] Il en dégage plusieurs attitudes, inscrites dans le cours de la captivité. Jusqu'en novembre 1942 la confiance en Pétain est très forte chez les officiers. Le succès des « cercles Pétain » entre l'été 1941 et l'été 1942 est un signe fort d'engagement pétainiste, et de soutien particulier à l'idéologie de la Révolution Nationale : dans 85 % des oflags, la majorité des officiers y participent. En novembre 1942, les premiers signes de dissension se font sentir : les Alliés débarquent en Afrique du Nord, la zone libre est envahie, l'armée d'armistice est dissoute. En outre à partir de juillet 1942, Pétain déclare ouvertement son soutien à Laval, et donc à la politique de collaboration. Le contrecoup se fait progressivement sentir et en 1943, les marques de loyauté sont moins nombreuses que les années précédentes : dans certains oflags, des officiers refusent de participer au défilé du 1er mai, traditionnellement offert au Maréchal.[225] La chute de confiance se poursuit entre 1943 et 1944, tandis qu'augmente chez les P.G. la crainte d'une guerre civile en métropole. Toutefois en décembre 1944, on trouve encore peu dans les courriers de propos hostiles ou défavorables à Pétain ; les officiers s'en tiennent plutôt à une attitude de neutralité. La vérité est que les courriers parlent de moins en moins de Pétain. Il s'agit moins d'une disgrâce que d'un oubli. L'heure est à d'autres priorités. Les P.G. sont particulièrement inquiets

[224] Jean-Bernard Moreau, *op. cit.*, pp. 498-511.
[225] *Ibid.*, p. 422.

pour leurs familles ; ils sentent la libération de plus en plus proche, ce qui suscite en eux beaucoup d'espoir, bien que leurs conditions de vie ne cessent de se dégrader, l'Allemagne ne se chargeant plus de l'acheminement des colis en provenance de France.

Jean Guitton, chantre exemplaire de la Révolution Nationale

Pour illustrer ces considérations générales sur le pétainisme des P.G., je choisis ici de n'étudier qu'un seul cas, exemplaire tout autant par sa radicalité que dans le modèle qu'il propose : celui de Jean Guitton. Guitton est un cas particulier, d'abord par la maîtrise rhétorique et intellectuelle dont font preuve son *Journal de captivité* et ses *Fondements de la communauté française*, publiés tous deux alors qu'il était encore en captivité. Tous les captifs ne sont pas comme lui, ancien élève de l'École Normale Supérieure (Ulm), étudiant en Sorbonne, agrégé de philosophie et enseignant à l'Université de Montpellier. Tous non plus ne cultivent pas une foi pieuse ne rechignant ni à l'interrogation métaphysique, ni à son application politique. Tous enfin, n'ont pas publié un programme (les *Fondements*), préfacé par le maréchal Pétain, et proposant de formuler une doctrine métaphysique et politique pour la Révolution Nationale. Guitton représente sans doute le P.G. modèle pour la Révolution Nationale : celui qui jamais ne désespère ni ne cède à la mélancolie ; celui qui, chrétien, souscrit bien volontiers aux incitations de purification ; celui qui, par les talents qui lui furent donnés, œuvre, dévoué, pour son pays ; celui qui, par son travail, porte à son plus haut point l'esprit français et le fait rayonner au sein de la communauté française et face à ses vainqueurs.

Le souci politique est une constante des textes de Guitton écrits en captivité. Dans son *Journal de captivité*, il rend compte de discussions avec des camarades de l'oflag IV D (Münster). Ceux-ci n'ont pas le même avis que lui sur l'état de la France, la politique du Maréchal et les relations franco-allemandes, mais le dialogue demeure possible :

> *7 août* [1942] — *Conversation avec M…*

> Il part toujours de ce sophisme que la solution de tout le problème France est dans le triomphe de A et l'anéantissement de B. Ses puissances de haine et d'amour y ont leur emploi. Il se sert de sa haine contre B. et de son amour pour A. Mais il ne reste plus en lui aucune énergie pour la France.[226]

Avec V., Guitton passe de longues conversations à parler du rôle des instituteurs dans la Révolution Nationale.[227] À l'oflag IV D, Guitton est un interlocuteur privilégié, parce qu'il anime avec ferveur un Centre d'Étude sur la Révolution Nationale. Il y propose régulièrement conférences et réflexions communes. Le 24 février 1942 par exemple, il présente une conférence sur Péguy, où il parle du triple idéal « *social, national, spirituel* ».[228] Le 21 mars 1941, il organise une discussion entre quelques P.G. français et des Allemands de la « Commission psychologique » mise en place par les nazis dans les camps de prisonniers. La discussion est là encore courtoise et posée : les Allemands parlent d'abord, exposant leur point de vue sur les relations franco-allemandes :

> « […] Les Alliés ont commis bien des fautes en 1918. Ainsi, ils se sont souvent appuyés en Allemagne sur les éléments socialistes, révolutionnaires ou sur des autonomistes comme en Rhénanie. C'était une maladresse. Comment fonder quelque chose de solide dans un pays vaincu en favorisant les éléments suspects au sentiment national, et les partis qui, jusqu'alors, vivaient dans la pénombre et qui vont devoir à la détresse de tous leur soudaine émergence ? »
>
> « Fatalement, ces partis ou ces hommes paraîtront grandis sur les ruines du désastre (comme les séparatistes rhénans) et ils seront odieux aux vrais patriotes. Dans une grande nation vaincue, le sentiment national, parce qu'il ne peut plus s'exprimer ni se repaître, devient vite quelque chose de susceptible et de farouche. Et il convient d'éviter tout ce qui peut le froisser ou le faire gémir. Je dis cela à la fois pour vous et pour nous. »[229]

À ce moment de la conversation, Guitton reprend la parole, et avec la maîtrise rhétorique dont il sait si souvent faire preuve, réussit à établir une ligne de partage entre le National-socialisme et la Révolution Nationale :

> « Il se peut donc que la défaite de 1940 et la méditation sur les causes du relèvement de l'Allemagne nous aient incités à nous rénover. Cette rénovation est cependant bien française. Elle est un retour à nos traditions les plus profondes et les plus saines, et non pas une imitation de l'étranger. Les mesures radicales qui seraient prises chez nous par mimétisme, je vous prédis qu'elles n'auraient pas de racines. »[230]

---

[226] Jean GUITTON, *Pages brûlées. Journal de captivité 1942-1943*, Paris, Albin Michel, 1984, p. 77 (première édition : Montaigne, 1943). L'édition de 1984 n'a pas subi de modifications par rapport à celle de 1943, si ce n'est la préface qu'y ajoute Guitton.
[227] *Ibid.*, pp. 109-119.
[228] *Ibid.*, p. 31.
[229] *Ibid.*, pp. 130-131.
[230] *Ibid.*, p. 133. On retrouve une idée identique, à la même époque, sous la plume de Robert Brasillach.

L'habileté rhétorique de Guitton lui permet de rester en bons termes avec les Allemands, tout en posant les bases d'un autoritarisme à la française. Les répliques polies qu'il échange avec les officiers sur l'irréductibilité des destins nationaux témoignent de son désir de préserver une certaine « exception française ». Sur ce point, les *Fondements* sont clairs et font parfaitement écho au *Journal* :

> La France n'a pas besoin d'emprunter au delà de ses frontières le modèle de sa réforme.
> Elle possède ce modèle en elle-même, à condition qu'elle accepte de prendre conscience de sa tradition profonde.[231]

En donnant ainsi à la France une tradition et une *identité*, Guitton dessine pour son pays un chemin d'équilibriste entre le danger internationaliste (qu'il soit juif, communiste ou gaulliste) et l'hégémonie nazie. Dans l'étau de ces deux influences étrangères, la France, pour se redresser, n'a plus que la solution de revenir en elle-même, là où elle trouvera sa vérité.

La fin de la conversation approche et chacun, dans le respect et l'écoute de l'autre, a posé son point de vue sur la situation politique et historique des deux pays. Guitton écrit :

> Je crois que mes interlocuteurs furent étonnés, et aussi reconnaissants, de me voir porter les questions sur les sommets. Ni je ne leur parlais de l'issue de la guerre, ni je ne plaidais pour notre libération, bien que je me souvienne de leur avoir dit : « Comment nous parler de collaborer, alors que vous nous retenez dans ces fils ? Vous nous demandez de vous tendre les mains et vous coupez les bras. »
> Sourire général, dans la grâce duquel nous nous séparâmes…[232]

Il s'agit ici, sans aucun doute, d'un cas exceptionnel de mise en œuvre concrète d'une préoccupation politique d'un P.G. : cadre exceptionnel d'une discussion entre « *des officiers qui appartenaient à l'élite de l'armée allemande* »[233] et un des plus prestigieux

---

Assistant à une grand-messe nazie en 1937, il se fait la réflexion suivante : « *Dans beaucoup des aspects de cette politique nouvelle, on a envie de dire plutôt de cette poésie, tout, certes, n'est pas pour nous, et on n'a pas besoin d'insister pour le dire. Mais ce qui est pour nous, ce qui est un rappel à l'ordre constant, et sans doute une sorte de regret, c'est cette prédication soutenue qui est faite à la jeunesse pour la foi, le sacrifice et l'honneur. De même que Jacques Bainville revint monarchiste de l'Allemagne d'avant-guerre, de même tout Français revient de l'Allemagne d'aujourd'hui persuadé que son pays, que sa jeunesse, pourraient faire au moins aussi bien que nos voisins, si nous restaurions d'abord certaines vertus universelles. Et cela c'est une leçon valable pour tous.* » (*Notre avant-guerre*, *op. cit.*, pp. 277-278.)

[231] Jean Guitton, *Fondements de la communauté française*, *op. cit.*, § 5, p. 19.

[232] Jean Guitton, *Pages brûlées*, *op. cit.*, pp. 133-134.

[233] *Ibid.*, p. 129.

penseurs de la droite conservatrice et catholique française ; niveau de pensée qui voudrait transcender les circonstances et les intérêts directs de chacune des parties pour atteindre à une réflexion universelle ; rhétorique exceptionnelle enfin, d'un Guitton qui louvoie habilement entre pétainisme et collaboration, parlant à partir du premier et donnant le change au second, sans pour autant s'y compromettre.

Guitton, en bon normalien et sorbonnard, excelle dans la distinction des concepts et des positions.[234] On peut tout de même noter ici que cette subtile stratégie de louvoiement dévoile la ligne de crête idéologique sur laquelle Vichy construit sa politique durant la guerre. Si les différences existent bien entre le régime de Vichy et le régime nazi, il est néanmoins certain que le premier ne facilite pas toujours, par ses choix idéologiques, la distinction d'avec le second. La technique de Guitton est délicate, parce qu'il est fort difficile de concevoir un État autoritaire, anti-communiste, anti-gaulliste, etc., et qui pour autant reste français et ne soit pas un simple appendice nazi. Cette ligne de crête idéologique trouble particulièrement les P.G. lorsque la détestation de l'Allemand s'accompagne d'une grande fidélité au maréchal. Cette tension affecta bon nombre des P.G. qui ne pouvaient se séparer de l'idée de légalisme. Guitton, mieux que personne (mieux, en tous cas, que la mission Scapini ou le *Trait d'union*, journal collaborationniste distribué dans les camps), réussit à faire accepter les positionnements ambigus de la Révolution Nationale, en traçant une image idéalisée de sa structure et de ses buts. Je mettrai cette attitude en relation, aussi surprenant cela soit-il, avec le désir exprimé par Jean Védrine, de positionner le pétainisme *contre* le collaborationnisme :

> Fin été 1941 : Des cercles d'étude de la Révolution Nationale ou des Cercles Pétain se créent dans certains camps. Plusieurs délégués Scapini approuvent et soutiennent ces initiatives, qu'ils recommandent d'imiter dans d'autres camps pour écarter et neutraliser les « Cercles Collaboration » ou « Jeune Europe », que de petits groupes de P.G. « collaborateurs » s'efforcent d'organiser souvent à l'initiative et toujours avec l'aide des Allemands.[235]

Entre Védrine et Guitton, il y a bien un terrain d'entente, malgré les apparences : le pétainisme *n'est pas* le nazisme, mais il est bien *(tout) contre* lui, dans ses parages, et de nombreuses passerelles mènent de l'un à l'autre, que certains (Jean

[234] « *Il décide, il distingue, il classe. Il met la mystique d'un côté, la politique de l'autre, tout devient clair. Premièrement, deuxièmement, grand A, grand B. Des vues nettes, des catégories bien tranchées, des affirmations inflexibles.* » (Georges HYVERNAUD, à propos d'un autre sorbonnard : Charles Péguy, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 130.)
[235] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, t. I, N.E. 30, p. 6.

Mariat, Noël B. de La Mort) n'hésitent pas à franchir.

Le *Journal de captivité* de Guitton choisit de ne rendre compte que des événements de la captivité qui pourraient répondre à une pensée du redressement de la France sous le signe de la Révolution Nationale. Il se construit comme une puissante téléologie, dissimulant son inscription idéologique sous des airs de naturel et de transparence. La forme d'écriture du journal, fragmentaire par définition, éloigne le lecteur de l'idée qu'il puisse y trouver un plan d'ensemble, et une pensée cohérente de bout en bout. Au contraire, le journal est censé créer l'impression d'une conscience attentive au flux du monde, des événements, des changements d'humeur et de pensée, plutôt que d'une volonté qui cadenasserait d'emblée dans un sens tout ce qui pourrait advenir d'imprévu. Dans une forme fragmentée et *a priori* ouverte, Guitton ajuste ensemble descriptions de la vie du camp, significations politiques, religieuses et métaphysiques. Quand M…, le 28 septembre 1942, apprend la mort de sa femme, Guitton écrit :

> Il l'apprend par une lettre d'une tante. Elle s'est éteinte le 8 septembre, il y a donc 20 jours. 20 jours qu'elle était dans le Royaume et lui la croyait sur la Terre.
> Dans sa dernière lettre arrivée hier, elle avait écrit :
> « Cette captivité prolongée et inhumaine… »[236]

Après un alinéa, Guitton enchaîne directement sur les leçons que lui et la communauté des P.G. pourraient tirer de cet événement douloureux :

> — Ne pas nous faire une âme douloureuse, mais forte.
> — Tirer de ces peines une plus grande volonté de s'oublier pour les autres et de *servir*.
> — Ne pas revendiquer, quand nous reviendrons, mai continuer à se sacrifier à la communauté, en ayant pris ici l'habitude.
> — En somme, ne pas nous complaire dans la morosité, ne pas savourer nos tristesses, mais faire germer la peine en amour et l'amour en un don précis et détaillé. Je n'aime pas le don trop général.
> — Je laisse M… à son chagrin terrible. Je ne trouve rien à lui dire. Dans quinze jours, il saura peut-être quelques détails.[237]

Si Guitton écrit son *Journal* dans la grande tradition des moralistes français, on reconnaît bien cependant quelques thèmes caractéristiques du pétainisme. Ce moralisme chrétien se fait volontiers politique, quand l'époque y est favorable. La

[236] *Ibid.*, p. 117.
[237] *Ibid.*, pp. 117-118.

reconnaissance de la douleur comme fondement politique et existentiel ; le dépassement de celle-ci dans une volonté de sacrifice de l'individu à la communauté ; la dignité, enfin, et la maîtrise de soi pour lutter contre un laisser-aller, un « lâcher-prise » : voilà ce qu'on retrouve régulièrement dans la rhétorique pétainiste. Que *l'événement* de la mort de la femme de M… puisse n'avoir aucune signification, aucun sens, et n'être pas l'occasion de mieux vivre, voilà qui ne semble pas effleurer les réflexions de Guitton. La mort de la femme de M… ne sera pas qu'un pur événement de douleur mais acquerra, par la puissante pensée de Guitton, une portée politique et morale utile à tous — elle permettra de mieux « *servir* » la communauté nationale. Bien plus, la réappropriation de la mort de la femme de M… par Guitton nous amène à penser que chaque événement, chaque réalité de la captivité vient comme se déposer naturellement dans le creuset idéologique du *Journal*, pour alimenter la réflexion de celui-ci sur le destin de la France. La rhétorique de Guitton nous donne l'impression que ce sont effectivement toutes les réalités de la captivité qui se logent parfaitement dans la pensée de la Révolution Nationale qui les accueille, et non que Guitton fait le tri et remodèle ces réalités par son écriture. Illusion rhétorique bien sûr, car Guitton comme tout écrivain sélectionne, agence et rythme le matériau de sa vie pour lui donner *un sens*. Et ce sens — c'est-à-dire à la fois la signification qu'il faut entendre, et la direction qu'il faut prendre —, ce sera pour Guitton la Révolution Nationale.

Publié pour la première fois en 1943 aux éditions Montaigne par le soin de « *parents* » et d' « *amis* »[238] de Guitton, le *Journal de captivité* se présente constamment sous le signe de la « sincérité ». C'est d'ailleurs le titre d'un envoi, dans les premières pages du texte :

> SINCÉRITÉ
>
> La sincérité ne consiste pas à dire tout ce que l'on pense, mais à ne rien dire qu'on ne pense ; non à affirmer tout ce qui est vrai, mais à ne rien proposer qui ne le soit, ou qui ne vous le paraisse. […] dans ce monde imparfait, où l'on ne peut tout dire, il faut souvent se contenter de dire quelque chose. Le silence qui l'entoure a son prix et le rend en quelque sorte sonore.[239]

[238] *Ibid.*, p. 9 (préface de 1984).
[239] *Ibid.*, p. 15. « SINCÉRITÉ » précède immédiatement les premières journées du *Journal*.

Guitton nous explique ici de manière élégante son travail rhétorique de choix et de montage, mais réussit tout de même à sauver l'idée d'un dévoilement de son intimité. Il a écrit ce journal en sincérité et l'a confié pour la publication à des proches, ses parents, ses amis. Ce *Journal* que nous lisons se donne des airs de confessions, et la préface de l'édition de 1984 s'écrit comme une « Rétractation » à la manière de saint Augustin, c'est-à-dire une « *autocritique, [un] jugement de soi par soi* » — plus que comme la parole construite et réfléchie d'un brillant idéologue. Indiquant dans cette préface qu'il n'a jamais relu ces pages, Guitton nous laisse supposer qu'il les a laissées telles qu'elles étaient en 1943. Dans la réédition en 1999 chez Pocket d'un de ses derniers ouvrages, *Mon testament philosophique* (Presses de la Renaissance, 1997), on trouve cet avertissement de l'éditeur : « *La première impression de cet ouvrage contenait un certain nombre de passages qui ont été supprimés à la demande de Monsieur Jean GUITTON. Ces passages se trouvaient pages 11, 24, 82, 110 et 143.* » La bonne foi concernant la réédition du *Journal* n'est donc pas à exclure d'emblée, même si *Mon testament philosophique* est bien moins compromettant que le *Journal* : la sincérité fait partie du champ d'investigation de Guitton et c'est dans ses travaux biographiques qu'il fait sans doute « *œuvre d'écrivain véritable* »[240]. Cette illusion de la sincérité est pour Guitton le moyen le plus efficace et le plus délicat de rendre publiques ses idées. Les *Fondements de la communauté française*, qu'il publia en 1942 dans la collection « Les cahiers des captifs », était bien plus aride dans sa forme : paragraphes courts, numérotés, idées générales, philosophiques et historiques. En comparaison, le *Journal de captivité* est presque un ouvrage de vulgarisation de la pensée de la Révolution Nationale, sur le mode de la méditation intime !

Le comportement idéologique le plus pointu, tel que l'incarne avec aisance et subtilité Guitton, tente toujours de se masquer. Comme l'a montré Roland Barthes, tout mythe — dans son caractère idéologique — « *a pour charge de fonder une intention historique en nature, une contingence en éternité* », et par là même nier sa l'idéologie qui le fonde (et qu'il fonde)[241]. L'idéologie cherche à ancrer son fondement dans le

[240] Guy Le Clec'h, « Jean Guitton », art. du *Dictionnaire des auteurs de tous les temps et de tous les pays*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1980, t. II, p. 418. On peut s'étonner que l'auteur de cette notice fasse l'impasse sur les accusations de collaboration dont Guitton fut frappé à la Libération, et qui lui valurent sa mise à l'écart temporaire de l'Université française.

[241] Roland Barthes, « Le mythe, aujourd'hui », in *Mythologies* (1957), repris dans *Œuvres complètes*, t. I, Le Seuil, 2002,, p. 853.

fondement même du rapport de tout individu au monde. Alors que, par définition, l'idéologie est un système de choix, c'est-à-dire de séparation — de partage — d'un individu ou d'un groupe par rapport à d'autres individus ou d'autres groupes, elle se présente au contraire comme une force d'union, de rassemblement, par la base, de tous les individus.

Voilà pourquoi l'un des thèmes les plus récurrents des forces idéologiques de la Seconde Guerre mondiale est celui de l'unité du peuple français. Guitton, en chantre de la Révolution Nationale, n'échappe pas à cette règle. Lisant, dans une des séances de travail du C.E.R.N. de l'oflag IV D, l'*Histoire* de Lavisse sur les événements de 1848, Guitton en extrait la différence entre les *principes* de la Constitution (Liberté, Égalité, Fraternité) et ses *bases* (la famille, le travail, la propriété, l'ordre public, le respect des « *nationalités étrangères* »[242]). S'ensuit une discussion entre les « *instituteurs* » du groupe (c'est-à-dire les gens « de gauche ») et les « *camarades de droite* » :

> Nos camarades instituteurs s'effraient souvent de voir rappeler les *bases*, alors qu'on omet les *principes*.
>
> Nos camarades de droite s'effraient souvent d'entendre proclamer les *principes*, alors qu'on ne parle pas des *bases*.
>
> Ces effrois sont heureux. Ils montrent bien que les deux sont nécessaires. Si la France doit s'accomplir, elle ne peut se renier. Jaurès et Maurras devraient pouvoir s'unir dans une pensée supérieure.[243]

Guitton synthétise la droite et la gauche en dépassant les divisions traditionnelles pour obtenir une « *pensée supérieure* » de l'union. Se mettre, comme le fait Guitton, du côté de l'unité plutôt que de la division ou de la différence d'opinion, c'est non seulement s'attirer le consensus dans une période où le peuple français est proprement morcelé. Mais c'est aussi permettre la lecture idéologique de toute réalité : tout élément du monde peut en effet être soumis à l'idée d'union ; c'est une idée parfaitement totalisante. L'union ne concerne pas seulement les hommes entre eux ; elle s'applique aussi à l'homme et au monde dans lequel il vit. Ainsi en est-il de dans cet épisode de « L'arbre du camp » (18 mars 1942). L'oflag IV D possède un sorbier, qui nécessite qu'on s'occupe de lui :

---

[242] J. Guitton préférerait en fait appeler ces bases « fondements » — ce qui est cohérent par rapport aux *Fondements de la communauté française*. (*Pages brûlées*, *op. cit.*, p. 46.)

[243] *Ibid.*, p. 47. Jaurès fut d'ailleurs une figure récupérée par le collaborationnisme, comme en témoigne le livre d'Alexandre Zévaès, *Un apôtre du rapprochement franco-allemand : Jean Jaurès*, publié par Louis Thomas aux Éditions aux Armes de France, en 1941. (Voir Pascal FOUCHÉ, *Histoire de l'édition*…, *op. cit.*, t. I, pp. 132-135.)

> On était donc allé chercher Eynaud [un P.G.], l'ami des arbres, l'homme solide, le chef des *Jeunesses paysannes*, le représentant de la *Terre* dans ce camp. […] Les camarades s'étaient groupés, badauds comme toujours ils le sont dans ces camps ; ils regardaient Eynaud accomplir avec gravité les gestes de terrien, qui rappelaient ceux du premier Homme dans le premier Jardin, devant le premier Arbre, avant la création de la Femme.
>
> Eynaud ne parlait pas, il ne faisait pas de geste inutile : c'était une liturgie. Ses jambes écartées, ses bras saillants avaient leur place exacte et leur parfaite appropriation à la tâche entreprise, leur sens d'utilité et aussi de beauté par surcroît. Il songeait à sa ferme, à son jardin. Cet arbre était en ce moment pour lui le type et le symbole de tous les arbres, dans toutes les campagnes. On ne le considérait pas comme un arbre allemand ; c'était l'unique arbre du camp, qu'il fallait sauver, comme si toutes les espèces d'arbres étaient intéressées à ce soin.[244]

Le sorbier, on l'aura compris, n'est pas qu'un simple arbre, que le hasard de la Nature aurait fait juste pousser là. Réapproprié par un paysan français prisonnier de guerre en Allemagne, il devient un point d'ancrage de la communauté française en territoire étranger. Il est le « *symbole* » de tous les membres et de tous les territoires d'enracinement de la communauté française ; et en tant que symbole, il les unit[245]. Remarquons que la liturgie qui relie l'arbre aux hommes parvient à faire surgir un temps mythique, an-historique, ou pré-historique : un Éden, et sans femme. Quelques indices amènent à établir un parallèle — mélancolique ou ironique — entre cet Éden et la captivité : l'absence de femmes, le temps qui ne passe pas, qui ne se déroule pas dans une durée.

Mais l'Éden est aussi le temps d'avant l'événement, le temps d'avant la Chute : il ne s'est encore rien passé qui puisse rendre l'homme mortel et malheureux. C'est un temps où l'homme n'a pas encore rompu le lien qui l'unissait à Dieu et à la Création ; c'est le temps de l'unité parfaite. Pour les hommes captifs selon Guitton, ce temps mythique renvoie à un temps historique d'avant la défaite et même d'avant les divisions de la IIIe République parlementariste. Les *Fondements* permettent également de supposer que ce temps d'union par-delà la longue histoire des divisions françaises est situé dans un futur que les efforts entrepris par la Révolution Nationale construisent peu à peu. En effet, la Révolution Nationale selon Guitton se propose d'être la synthèse dynamique du meilleur de l'Ancien Régime et des régimes post-révolutionnaires ; sa doctrine « *doit exprimer et résumer en elle la tradition profonde de la France* » et « *ne doit répudier ni le* Moyen Âge*, ni l'*Ancien Régime*, ni la*

[244] *Ibid.*, pp. 53-54.

[245] En grec, συμβάλλω (dont dérive σύμβολον) signifie « *jeter ensemble, mettre ensemble, réunir* » (*Trésor de la langue française*, art. « Symbole »).

Révolution*, ni l'*Empire*, ni la* République »[246] :

> Avant 1789, les institutions étaient issues de la force des choses et confirmées par la coutume : elles étaient naturelles ; mais elles s'étaient durcies et corrompues. Après 1789, les institutions établies par la volonté humaine étaient dictées par un art rationnel : elles avaient pour fin de réaliser l'égalité et la liberté des citoyens. Elles ont dégénéré. Vient le moment de restaurer des institutions conformes à la nature des choses, afin de permettre au pays de retrouver sa paix et sa jeunesse. […]
>
> À l'inverse des révolutions de jadis, une révolution nationale ne doit pas nous diviser encore, mais nous unir enfin.[247]

Bref, la présence en captivité de ce sorbier, ritualisé par un P.G. paysan, est une sorte de sésame qui donne accès à un espace-temps idéal, passé et futur. La captivité n'est alors plus seulement une punition de l'Histoire, elle est également un espace-temps ouvert à une expérience mystique et visionnaire. Guitton n'est pas le seul à cette époque à développer cette image. On la retrouve par exemple chez Pierre Seghers, dans sa préface au cahier spécial de sa revue *Poésie 43*, « Poètes prisonniers ». Évoquant les poètes prisonniers, qu'il qualifie de « *nouveaux poètes* », il écrit :

> Je pense à ces hommes jetés entre vingt et quarante ans dans une existence inconcevable : la Terre a basculé dans le temps et nous voyons revenir le temps des pyramides, des pyramides souterraines. […] Chassés du paradis de leurs vrais travaux, enlevés à eux-mêmes et remis au début de tout, nos compagnons retrouvent les pouvoirs et la magie du verbe.[248]

Comme chez Guitton, la captivité ouvre donc un accès à un temps pré-historique, et donne aux captifs des outils pour œuvrer vers un certain Bien : la poésie subit, sous le régime de Vichy, une cure de purification et de simplification. Et une fois de plus, les P.G. donnent l'exemple : il semble qu'en captivité le Verbe apparaisse enfin nu et puissant. Dès lors, les souffrances de la défaite et le salut par ces souffrances ne sauraient être séparés : le temps de souffrance est aussi le temps qui conduit au salut, individuel et collectif. Les P.G. ne font pas fructifier leurs souffrances pour eux seuls ; c'est toute la communauté France qui doit en profiter. Seghers écrit :

---

[246] Jean GUITTON, *Fondements de la communauté française*, *op. cit.*, § 15, p. 29.
[247] *Ibid.*, § 4, p. 19.
[248] Pierre SEGHERS, préface à « Poètes prisonniers », cahier spécial de *Poésie 43*, Villeneuve-lès-Avignon, Seghers, mars 1943, p. 7.

> L'avenir, les chemins s'ouvrant sur le futur, la route qui conduit à un autre monde ; alors dans cette poésie grondera l'espoir d'une construction nouvelle pour laquelle paient les « enfants malheureux ».[249]

L'exil est alors paradoxalement le lieu qui donne accès à la « vraie » France, pure et unie. Les conditions de cette ouverture à la vision du salut sont aussi fragiles qu'encourageantes, pour les P.G. Fragiles, parce que les forces de division toujours présentes, au sein même de la captivité, et même dans une époque où la Révolution Nationale est bien engagée :

> Des évasions ayant eu lieu, les difficultés furent accrues. En particulier, un glacis d'une dizaine de mètres vint nous séparer de la limite du camp : la nouvelle frontière passait justement au tronc même de l'arbre et le terre-plein était partagé en deux par elle. Il n'était donc plus possible de faire le tour de notre arbre.
>
> Vint enfin le temps où, après une nouvelle affaire, le Bloc 1 fut condamné tout entier : l'arbre ne fut plus alors qu'un objet de contemplation, sa beauté augmenta.[250]

Nous avons ici un autre exemple de ce qu'est une utilisation idéologique d'une réalité de la captivité : la condamnation des évasions par Guitton ne se fait pas seulement sur le plan moral, mais touche au politique. C'est tout l'effort de redressement national qui est remis en cause par ces tentatives d'évasion. Les évasions — c'est-à-dire d'un point de vue pétainiste, le choix de l'action individuelle plutôt que la méditation collective, et surtout l'abandon de la communauté P.G. — créent nécessairement de la souffrance pour la communauté. Guitton rejoint en cela la position du gouvernement de Vichy, qui condamne globalement, sans le dire expressément, les évasions. Celles-ci, en effet, entravent non seulement les bonnes relations franco-allemandes, mais également les chances de voir les P.G. rapatriés rapidement.[251]

Parce qu'il est le symbole de cette communauté, le sorbier prend sa part de souffrance et la division resurgit dans ce tronc séparé en deux par la frontière du camp. Après « *une nouvelle affaire* » (une nouvelle évasion ?), la frontière se transforme en nouvel exil à l'intérieur de l'exil, laissant entrevoir que le retour des P.G. en

[249] Pierre SEGHERS, préface à « Poètes prisonniers », *op. cit.*, p. 10.
[250] Jean GUITTON, *Pages brûlées*, *op. cit.*, p. 55.
[251] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 354. Néanmoins, les P.G. évadés n'ont rien à craindre de Vichy une fois rentrés au pays.

France est directement lié à leur bonne conduite en captivité. S'ils agissent mal (s'ils s'évadent, s'ils ne sont pas corrects avec leurs gardiens), ils fragilisent l'entreprise de redressement de la Nation, qui seule assure le retour dans les foyers :

> Prisonniers, mes chers amis, puis-je mieux travailler pour vous et préparer votre libération qu'en montrant à nos vainqueurs d'hier combien vous nous paraissez dignes d'estime.
>
> Les Allemands ont su mesurer, dans vos camps, dans les activités diverses auxquelles vous participez, votre conscience et votre habileté laborieuse, votre ingéniosité, l'aménité de votre caractère ; et je suis convaincu qu'ils prendront un jour en considération la nécessité du rapatriement des prisonniers français.[252]

Un comportement conforme aux valeurs de la Révolution Nationale rend ainsi plus proche la présence de cette France unie :

> Nos prisonniers nous donnent l'exemple. Dans les camps, ils méditent, ils travaillent ; loin des passions partisanes et des luttes d'influence, ils préparent, ce qui, demain, sera la seule chance de la France.[253]

Eynaud, le paysan-P.G., en est le plus bel exemple. Guitton nous dit qu'il est « *solide* », « *chef des* Jeunesses paysannes » et « *représentant de la* Terre *dans ce camp* ». Ces trois qualifications tournent toutes autour de l'idée d'un puissant enracinement, d'un profond attachement de l'homme à sa terre. La solidité rappelle cette image connue de la propagande vichyssoise figurant deux maisons symbolisant la France. La première est délabrée, sale et croulante, parce qu'appuyée sur des fondements pourris (paresse, démagogie, internationalisme) qui sous-tendent eux-mêmes une multitude d'éléments désordonnés (avarice, radicalisme, égoïsme, franc-maçonnerie, pot de vin, etc.). La seconde maison est solide, claire et riante, parce que ses fondements sont la famille, le travail et la patrie, qui sous-tendent la discipline, l'ordre, l'épargne et le courage.[254] Dans le texte de Guitton, la majuscule à « *Terre* » et ses italiques désigne moins ici la planète que la majesté du sol (français, cela va sans dire) et donne à Eynaud un rôle, une responsabilité qui transcendent sa profession de paysan. Enfin, son appartenance aux Jeunesses paysannes permet d'établir un lien

[252] Philippe PÉTAIN, message du 24 décembre 1941, in *op. cit.*, p. 210.
[253] Philippe PÉTAIN, message du 4 avril 1943, in *op. cit.*, p. 301.
[254] Affiche de R. Vachet, Centre de Propagande de la Révolution Nationale d'Avignon, 1940. Voir la première de couverture de Jean-Pierre AZÉMA, François BÉDARIDA (dir.), *Vichy et les Français*, Paris, Fayard, coll. « Pour une histoire du XX^e^ siècle », 1992

entre l'enracinement « naturel » de l'homme au sol et l'action politique de la Révolution Nationale.

L'origine des qualités d'Eynaud est alors sans doute tout autant à chercher dans les habitudes ancestrales du peuple paysan que dans le caractère propre d'Eynaud. Il y a chez Eynaud quelque chose de parfaitement conforme à l'esprit de la Révolution Nationale, non, me semble-t-il, par un choix idéologique individuel, mais par l'accueil — inconscient — du passé tout entier de la France. Pour le dire autrement, Eynaud est, sous la plume de Guitton, moins un individu que l'incarnation d'un esprit français immémorial. Eynaud accomplit parfaitement l'esprit de la doctrine de la Révolution Nationale selon Guitton : « *Chacun de nos ancêtres doit pouvoir se retrouver en elle.* »[255] Le comportement d'Eynaud pendant la « *liturgie* » autour de l'arbre le montre bien. Certes, le placement exact de son corps, la justesse de ses mouvements, le « *sens* » et la « *beauté* » qui apparaissent alors sont les signes d'une grande technique du métier. Mais surtout, ils témoignent qu'Eynaud hérite d'un rapport ancestral de l'homme au monde : c'est cet héritage qui donne justesse, sens et beauté à l'acte. Eynaud, dans cette liturgie est bien Eynaud, l'agriculteur de 1942 fait prisonnier de guerre ; mais il est aussi, dans son comportement, dans son absence de gesticulation et de parole, un parfait moine du XII^e^ siècle français.[256] Creuser autour de l'arbre est proprement une liturgie, parce que c'est la production à chaque fois nouvelle et pourtant répétée d'un geste ancestral. Comme chaque eucharistie refait par analogie la Cène *de* nouveau (de manière identique) et *à* nouveau (de manière singulière), Eynaud réactualise en creusant cette « *rigole égale et circulaire* » un rapport oublié de l'homme au monde — un moment d'unité de l'homme, de Dieu, et de la Création.

La rhétorique de Guitton fait d'Eynaud plus qu'une figure de la captivité : le P.G./paysan devient rien de moins que le réceptacle et/ou le catalyseur d'une expérience mystique et symbolique, qui converge tout entière vers la Révolution Nationale. Pétainiste « actif », Guitton l'est sûrement, et fut perçu comme tel comme le confirme sa condamnation à la Libération : notre professeur ne put regagner les rangs de l'Université qu'en 1955, après avoir été couronné, en 1954, du Grand Prix

[255] Jean GUITTON, *Fondements de la communauté française*, *op. cit.*, §15, p. 29.
[256] Voir Jean-Claude SCHMITT, *La raison des gestes dans l'Occident médiéval*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1990.

de littérature de l'Académie française. Il est étonnant, toutefois, que la condamnation de Guitton porte sur son seul *Journal de captivité*, et non sur ses *Fondements de la communauté française*. Cet ouvrage semble d'ailleurs absent des mémoires, puisque le biographe de Guitton (Jean-Jacques Antier) n'y fait pas allusion[257], et qu'il n'est cité ni par Gisèle Sapiro, ni par Pascal Fouché dans la littérature de propagande de 1942. Bien qu'exceptionnelle par les moyens qu'elle met en œuvre, la pensée pétainiste de Guitton n'en demeure pas moins assez caractéristique de la « pensée P.G. » : volonté de lucidité, d'humilité et de sincérité ; jugement moral qui se dissimule sous un refus du politique ; recherche d'une identité française censée être la solution aux malheurs collectifs et individuels. Tous ces thèmes que Guitton développe avec précision dans ses ouvrages de captivité, on les retrouve, sous la forme de *substrat*, ou bien formulés ouvertement dans nombre de récits de captivité, qu'ils soient pétainistes ou résistants. Au milieu de ce terrain d'entente entre des idéologies opposées, il y a bien sûr la question du patriotisme, particulièrement chère à ces exilés que sont les captifs. C'est pourquoi la distinction entre pétainisme et collaboration tient une place cruciale dans le champ des positionnements idéologiques des P.G.

2. Voyantes exceptions : P.G. collaborateurs, P.G. collaborationnistes

Aimez-vous l'Allemagne ?/Connaissance de l'Allemagne

« — Il faudrait oublier les guerres de 1914 et de 1939, oublier de part et d'autre la victoire et la défaite. Allons plus loin encore : il faudrait que la France oublie l'Allemagne, que l'Allemagne oublie la France, et que cette longue dissonance se résorbe enfin en une harmonie plus vaste : l'Europe de demain. »

Jacques BENOIST-MÉCHIN, *La moisson de Quarante*, p. 184.

Nous n'en revenons pas qu'on puisse être allemand.

Jean-Paul SARTRE, *Journal de Mathieu.*

L'étude des positionnements collaborateurs/collaborationnistes des P.G. sera ici

[257] Jean-Jacques ANTIER, *La vie de Jean Guitton*, Paris, Perrin, 1999. J.-J. Antier choisit en outre de traiter par le mépris et l'ironie les accusations de pétainisme à l'encontre de Guitton.

sciemment détaillée, bien ces choix idéologiques n'aient pas été le fait de la majorité des P.G. La collaboration/le collaborationnisme furent cependant de voyantes exceptions qui faisaient fonctionner à plein régime l'ensemble des positionnements idéologiques des P.G. En outre, pour la période 1940-1944, les récits collaborationnistes sont nombreux et particulièrement signifiants.

En 1940, les relations entre la France et l'Allemagne ont déjà une longue histoire et occupent une place importante dans l'imaginaire français, surtout depuis les guerres de 1870 et 1914. Robert Brasillach affirme ainsi, dans *Notre avant-guerre* :

> Avions-nous jamais cessé de songer à l'Allemagne ? Y a-t-il un Français vivant à qui l'Allemagne ait cessé de paraître, fût-ce une seule année, comme une compagne toujours présente ? Avant la Grande Guerre, après elle, existe-t-il un pays qui ait autant fait partie, non pas de notre vie intellectuelle, de nos curiosités, de nos raisonnements, mais de notre existence charnelle elle-même ? Qui ait fait en sorte que le destin, le malheur, le bonheur, aient, à un moment donné, un visage allemand ? Nous l'avons toujours eue au-dessus de nous, cette énorme planète, elle a influencé nos vies mieux qu'aucun astre, et nous avons toujours su que sans son cours inflexible, le monde aurait été différent.[258]

La captivité massive des soldats français constitue un épisode nouveau de cette relation « passionnée ». Globalement, son existence même fut un frein à l'entente franco-allemande, même si elle fut au cœur de négociations entre les deux parties. Comment demander en effet à des prisonniers de s'entendre avec des gardiens qui les oppriment, les exploitent et les privent de leur liberté ? Il semble difficilement imaginable qu'un captif vivant concrètement, jour après jour, l'incertitude de sa libération et les rigueurs des gardiens allemands, en vienne à épouser le point de vue de ceux-ci.

Il y eut quelques rares collaborationnistes célèbres parmi les P.G. ; ils furent rapidement rapatriés : Robert Brasillach, Noël B. de la Mort, Pierre-André Cousteau, ou Georges Soulès (qui n'était pas encore Raymond Abellio) furent libérés dès 1941. Darquier de Pellepoix, Paul Marion, Roger de Saivre durent leur rapatriement à Otto Abetz, et Pierre Brisson, rédacteur en chef du *Figaro*, au ministère allemand des Affaires étrangères[259]. Jean Galtier-Boissière rapporte le retour de prisonniers en 1941, qui marquent le coup en faisant un geste en faveur des Allemands :

[258] Robert BRASILLACH, *Notre avant-guerre*, *op. cit.*, pp. 131-132.
[259] Voir Philippe BURRIN, *La France à l'heure allemande. 1940-1944*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Histoire », 1997, pp. 378-379 et 532.

[6 septembre 1941] […] Pierrefonds rentre de captivité en Allemagne, rendu comme ancien combattant. Lorsqu'il fut mobilisé, il était libertaire, il revient conquis à l' « Ordre nouveau ».

Tout à la joie de revoir sa grande gueule, je n'entre pas en discussion. La déroute française l'a marqué d'une empreinte française. Il estime que la France ne peut plus jouer un rôle qu'en collaborant loyalement avec l'Allemagne et en s'intégrant dans le nouveau système européen.

[15 octobre 1941] […] Thierry-Sandre, ancien prix Goncourt qui était commandant de réserve, et rentre de captivité, explique gravement dans *Aujourd'hui* que si nous avons perdu la guerre, c'est parce que les soldats français avaient des bidons de deux litres et les Allemands des bidons de 75 centilitres.[260]

Parce qu'elle tentait de masquer le plus possible l'oppression allemande en captivité, la collaboration parut haïssable à la majorité des P.G. encore captifs. La haine traditionnelle des militaires français pour le « Boche », nourrie aux guerres de 1870 et 1914, trouva dans la captivité de 1940-1945 un terrain de réactualisation particulièrement favorable. Resurgissent alors dans les récits de captivité les lieux communs d'Allemands congénitalement cruels, hautains, mal dégrossis, faux, laids, stupides, rigides et ridicules. Ces descriptions de l'Allemand ont en France leur histoire, et n'ont eu de cesse depuis lors d'être modifiées ou confirmées par les événements franco-allemands. La période de 1871 à 1914 fut ainsi l'occasion pour nombre de Français de visiter l'Allemagne, ce qui dégonfla quelques-uns de ces mythes.[261] La Première Guerre mondiale balaya ce timide changement de point de vue. Dans son *Journal* publié en 1919, le colonel Raynal, commandant de l'héroïque 53e régiment d'infanterie au Fort de Vaux, dresse ainsi une typologie des officiers allemands qu'il rencontra lors de sa captivité à Mayence, en 1917 :

C'est d'abord le hobereau prussien, un embusqué, poli, se piquant d'éducation, mais brutal et crevant d'orgueil, convaincu que l'Allemagne ne peut être battue.

Vient ensuite l'officier combattant […]. Celui-là a appris sur le champ de bataille à respecter le Français. Il est le plus souvent sans morgue et manque d'assurance en parlant du dénouement de la guerre : le doute lui vient.

En troisième rang, l'officier de réserve, sorti des professions libérales, avocat, ou professeur, l'Allemand intelligent, discutailleux, fourbe et cauteleux, une vipère…[262]

[260] Jean GALTIER-BOISSIÈRE, *Mon journal pendant l'Occupation*, *op. cit.*, (1944) pp. 79, 88-89.

[261] Voir Hélène BARBEY-SAY, *Le voyage de France en Allemagne, 1870-1914*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll. « Histoire contemporaine », 1994.

[262] Colonel RAYNAL, *Le drame du Fort de Vaux*. Journal du commandant Raynal, Paris, Albin Michel, 1933, p. 196 ; 1e édition : 1919.

Jacques Péricard, autre soldat de la Grande Guerre, peint les Allemands en brutes sanguinaires :

> Ils sont la haine, le massacre, l'incendie, le pillage, le viol. Par-dessus tout ils sont l'orgueil. […] S'ils avaient la passion de la gloire, ils pourraient nous faire une guerre injuste, comme le furent certaines de nos guerres à nous, ils ne nous feraient pas une guerre inhumaine, horrible, brutale, carnassière, telle que seuls les démons purent l'imaginer.[263]

Les récits de captivité à tendance résistante sont ceux qui hésitent le moins à reproduire ces lieux communs. *Les grandes vacances* de Francis Ambrière brocarde particulièrement les sentinelles « *imbécile*[s] », les « *gros ivrognes* » d'Hauptmänner, la « *lourdeur d'esprit de nos très provisoires seigneurs* », et Godasse, ce vieil officier qui était « *le type achevé du grotesque* », la « *sottise des subordonnés* », ou la sauvagerie de Wachmänner opérant à coups de bottes, de crosse de fusil ou de baïonnette, le Feldwebel « *si féru de propreté qu'il faisait astiquer chaque matin le poêle au cirage noir* ».[264] Les scènes qui ridiculisent les Allemands prolifèrent dans le texte d'Ambrière :

> « Debout ! cochons ! » s'écria le plus élevé en grade [des gardiens allemands], un sous-officier jaune et mince, réputé pour la brusquerie de ses façons ; cependant que par complaisance le gefreiter qui l'accompagnait, hideux nabot roux aux yeux bigles, approuvait avec une grimace dégoûtée : « Ah oui, les cochons, les cochons ! »[265]

Pour Raymond Guérin, c'est bien simple : qu'ils soient civils ou militaires, les Allemands sont des barbares, « *tout droit sortis de l'âge de fer, du temps des cavernes* », vicieux et cruels : « la Prussicote » chez qui il travaille en kommando passe son temps à ricaner en voyant Le Grand Dab, si maladroit dans le travail manuel, se faire recouvrir de la merde séchée des vaches qu'il étrille ; plus loin, « *branlant les pis* » et la gorge nue sous le sarrau, elle titille l'appétit sexuel de son prisonnier. Le Grand Dab

---

[263] Jacques Péricard, *Debout les morts, souvenirs et impressions d'un soldat de la Grande Guerre, Pâques rouges*, vol. II, Paris, Payot, 1918, p. 57. Cité par Nicolas Beaupré, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne 1914-1920*, Paris, CNRS, coll. « Histoire », 2006, p. 155.

[264] Francis Ambrière, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, pp. 324, 325, 107, 109, 186, 187. Chez Louis Croquet : « *Ce soir c'est l'adjudant-chef de la Fea-Werk qui est de service : grand type de Prussien, fourbe et cruel au possible.* » (*Le chemin du retour*, *op. cit.*, p. 37.)

[265] *Ibid.*, p. 266. On retrouve un peu le même type de description dans le récit de Serge Rousseau, *Mes évasions* : « *À peine étions-nous là qu'un "unter-offizier", visiblement tiré de son sommeil, nous fit entrer dans son bureau pour nous mieux dévisager et se mit à nous engueuler copieusement. Puis, ayant satisfait à ce besoin naturel de gueuler qui est propre à sa race, et complètement réveillé par là-dessus, il appela le geôlier. Celui-ci parut. Petit, trapu, voûté, une tête grimaçante de chimpanzé, sa seule vue augurait la cellule. Il vint nous regarder sous le nez, en faisant tressauter avec volupté, un énorme trousseau de clefs qu'il tenait à la main, puis se mit à aboyer : — Eins, zwei, drei, vier, fünf ! Heraus ! ! !* » (Vichy, Imprimerie Wallon, [octobre] 1944, p. 116.)

synthétise son impression à son camarade Frou-Frou : « *Tu connais leur slogan : Vous voyez bien que nous ne sommes pas des barbares ! Ils savent tellement bien ce qu'ils sont qu'ils passent leur temps à s'en défendre.* »[266] Le point de vue de Guérin sur la « nature » allemande tire sa puissance de ce que cette observation est faite d'une expérience de kommando, là où le P.G. côtoie le plus directement la population allemande, et non pas seulement les représentants de l'appareil militaire ou nazi.

Ces descriptions outrées ne sont pas le seul apanage des Français, même si ceux-ci y excellent. On retrouve ces lieux communs dans d'autres récits (cinématographiques, cette fois) de captivité, parmi les plus célèbres. *Stalag 17* de Billy Wilder (1952) présente une communauté de P.G. anglais et américains gardés par des Allemands subtils et cruels (le commandant du camp, joué par Otto Preminger), des Hauptmänner lourds et stupides (Schultz, joué par Siegfried Rumann, habitué aux rôles de soldat, de patriarche, ou de brasseur de bière, et qui deviendra le modèle de l'Allemand dans la série américaine *Papa Schultz*), l' « homme de confiance » des P.G. (en réalité un Allemand ayant fait ses études à Cleveland, et qui finira criblé de balles allemandes, et le nez dans la boue du camp).[267]

Annette Wieviorka a montré que le poids culturel du patriotisme marquait également de son empreinte les récits de déportation politique et raciale de l'immédiate après-guerre. On y trouve, comme dans les récits de la Grande Guerre et dans certains récits de captivité, des images d'Allemands congénitalement, « racialement » brutaux, cruels et barbares. Jean Rousset intitule son récit de déportation *Chez les barbares* et le fait débuter par une définition du mot *barbare*. Richard Pouzet affirme : « *Ce sont des barbares, ils l'ont toujours été et le resteront.* » Le Frère Birin des Écoles chrétiennes enfonce le clou :

---

[266] Raymond GUÉRIN, *Les poulpes*, *op. cit.*, pp. 22, 31, 51, 63.

[267] On n'oubliera pas que *Stalag 17* est aussi un hommage à *La grande illusion* de Jean Renoir mais, semble-t-il, moins pour le mode de figuration des Allemands que pour le questionnement politique, que Wilder se réapproprie — de manière magistrale — en l'adaptant au contexte de la nation américaine. Wilder donne à sa communauté P.G. une plus grande union que ne le faisait Renoir, qui appuyait beaucoup plus sur les différences de ses membres plutôt que sur leur terrain d'entente. Dans *Stalag 17*, les caractères des personnages sont tout aussi marqués que dans *La grande illusion*, mais focalisent tous leur énergie vers la constitution d'une unité communautaire. Chacun est à sa place, dans cette communauté : il y a les deux clowns, qui font rire, et se chargent du poids de *l'indignité* en se roulant dans la boue (pour que les autres ne le fassent pas) ; il y a le chef et le « contre-chef » qui dialectisent le cheminement de la communauté ; il y a la masse, confiante, qui adhère aux événements et les fait résonner ; il y a surtout le traître, dont l'assassinat par les nazis permet de purifier la communauté de ses erreurs, et de la faire ainsi basculer *entièrement* du côté du Bien.

> On ne peut, hélas, douter que cette race allemande ait produit presque normalement des monstres de cruauté capables d'exterminer tant d'être humains dans des supplices dignes des sauvages les plus primitifs.[268]

On est bien loin alors des discours auxquels nous sommes habitués aujourd'hui, d'anciens déportés prônant la paix universelle et l'amitié entre les peuples ! Entre temps le rapprochement franco-allemand a fait son œuvre, les déportés juifs ont réussi à faire reconnaître la spécificité de leur sort et de leur identité à la société française, et le patriotisme a progressivement perdu de son intérêt[269]. Pour les récits de P.G., cette évolution se fait également sentir, et dans les années 1980-1990 on trouve souvent des récits sans haine pour les Allemands.[270] Christophe Lewin affirme ainsi le rôle prédominant des P.G. dans le rapprochement franco-allemand :

> Les anciens P.G. constituent, probablement, le pont vivant de cette compréhension entre les deux pays si longtemps adversaires. Ils ont vécu chez l'ennemi, aperçu l'aspect humain, constaté la diversité, entrevu la détresse, compris la mentalité, appris, ne serait-ce qu'un peu, la langue, fréquenté des hommes. Cette connaissance balaya les stéréotypes freinant les rapports humains et facilita une évolution des mentalités parallèlement à l'évolution d'une politique.[271]

Si ce rapprochement est sans doute un désir pieux et sincère de la plupart des P.G., il est toutefois peu présent, globalement, dans les récits de captivité de 1944 à 1953 : le poids des stéréotypes (des *lieux communs*) y est encore très fort. Tous les récits de cette période ne sont pas toutefois si outrés dans la description des Allemands. L'une des fonctions essentielles des récits de captivité est bien cette connaissance de l'autre, l'Allemand, que ce soit pour s'éloigner ou bien se

---

[268] Jean ROUSSET, *Chez les barbares*, Lyon, Imprimeries Réunies, s.d. [1947-1948] ; Richard POUZET, *Dora, propos d'un bagnard à ses enfants*, s.l., 1946, p. 10 ; Frère BIRIN, *Seize mois de bagne. Buchenwald. Dora par le n° 43 652*, Épernay, Éditions R. Dautelle, 1947, p. 16. Cités par Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 322.

[269] Annette Wieviorka donne de l'évolution des fonctions et des rôles des anciens déportés dans la société française une analyse intéressante dans *L'ère du témoin* (Plon, 1998). L'ouvrage de Georges BENSOUSSAN, *Auschwitz en héritage ? Du bon usage de la mémoire*, Paris, Mille et une Nuits, coll. « Les petits libres », 1998, apporte un point de vue critique très pertinent et extrêmement stimulant.

[270] C'est le cas par exemple de René Pihéry qui, évoquant les Allemands chez qui il travaille et qu'il va quitter parce qu'il a décidé de s'évader, reconnaît : « *Ce sont des braves gens que je vais trahir.* » (*Il y a un demi-siècle… vie et aventures d'un prisonnier outre-Rhin*, Clohard-Carnoët, chez l'auteur, 1989, p. 56) C'est le cas aussi, plus étrange, d'Alain Le Diuzet, qui réédite 1985 son récit *Dans les barbelés (le parcours d'un prisonnier)* (Saint-Brieuc, Éditions Collège Breton des Côtes-du-Nord). Ce récit a été édité la première fois en langue bretonne en 1943 sous le titre *Envonrennou eur Prizoniad* [*Souvenirs d'un prisonnier*], puis revu, corrigé et réécrit en français en 1945. Certaines des remarques faites par Le Diuzet dans l'édition revue et corrigée de 1985 sonnent bizarrement à la fois comme des appels au rapprochement des peuples… et comme une apologie de la collaboration : « *Les Allemands respectent ceux qui savent leur tenir tête.* » (p. 110), et tout un conte, *Vogue ma barque*, où un officier allemand « correct » loge chez la femme du P.G. Yves Le Moine, sauve son fils d'un subit éboulis et assure au rapatrié rencontré par hasard : « *si j'avais pu te sortir de captivité je n'aurais pas hésité !* » (p. 186).

[271] Christophe LEWIN, *Le retour des P.G. français*, *op. cit.*, p. 281.

rapprocher de lui. Mais les motivations de cette connaissance sont souvent d'ordre idéologique. Dans son journal de captivité, Ambrière trace la figure du curé allemand de Damscheid, qui refuse, au passage des nazis, de dire « *Heil Hitler* ! » et leur répond « *Grüss Gott* » (« Dieu vous bénisse ») :

> Il est, comme la plupart de ses collègues, très anti-hitlérien. […] Nous savons aussi pourquoi il répond si brièvement à nos saluts le long du chantier : il n'a pas le droit, aucun civil n'a le droit de saluer un prisonnier de guerre français.[272]

Ce curé ami des P.G. permet à notre auteur de séparer le bon grain allemand de l'ivraie nazie et de trouver une légitimation à son propre positionnement anti-nazi dans le soutien que lui offrent des personnes moralement légitimes, courageuses et sympathiques. Cette distinction entre allemand et nazi n'affaiblit pas le combat anti-nazi, parce qu'il ne conduit jamais au vertige de l'irréductible différence entre les individus. C'est bien là un risque : car s'il n'y a que des cas particuliers, s'il n'y a que des histoires personnelles, comment combattre cette entité qu'on appelle « les nazis » ? Chez Ambrière, il y a souvent un comportement collectif que l'on peut clairement identifier — ici : les curés sont anti-hitlériens —, et des marges à ce comportement, qui pondèrent cette identité. Mais l'identité collective n'est jamais remise en cause par ses marges, jamais les marges ne viennent la pervertir. Les quelques curés hitlériens ne font pas sombrer l'ordre ecclésiastique allemand dans le nazisme ; les quelques P.G. collabos ne compromettent pas l'intégrité résistante de la communauté captive.

À l'opposé du modèle fourni par Ambrière — et provenant toutefois de l'auteur « résistant » Claude Morgan —, on a la figuration d'Allemands « *corrects* », au sein même des camps de prisonniers. La violence des rapports n'est toutefois pas exclue, mais elle se heurte aux limites imposées par la dignité humaine. Claude Morgan décrit ainsi l'interrogatoire d'un prisonnier, Jacques Bermont, par un commandant allemand, auquel Bermont refuse de répondre : l'interrogatoire prend alors fin, devant la résistance du prisonnier…[273] Cette correction des Allemands se retrouve également lorsque ceux-ci occupent les maisons françaises.[274] Humaniser

[272] Francis Ambrière, « Prisonniers », in *Vie et mort des Français 1939-1945*, Paris, Hachette, 1971, p. 70 [10 octobre 1940].
[273] Claude Morgan, *À l'appel de la liberté*, Éditions de Minuit (clandestines), 1944.
[274] *Ibid.*, pp. 39-40.

de la sorte l'ennemi a quelque chose de surprenant, surtout dans un récit publié clandestinement. Mais c'est là d'une des spécificités des Éditions de Minuit pendant la guerre, qui parvient, comme l'écrit Anne Simonin, « *à maintenir une image positive, enracinée dans la tradition littéraire française plutôt que de se faire l'écho d'une propagande* ».[275] Humaniser l'ennemi présente l'avantage de le rendre à la fois plus proche de soi et moins menaçant : le mal qu'il accomplit n'est plus monstrueux, puisque l'ennemi possède en lui des puissances de correction et de dignité. Sous le nazi, espère-t-on ainsi, subsiste l'Allemand, humaniste de tradition et frère de dialogue de la France pendant des siècles.[276] C'est aussi une manière de rendre possible la résistance à l'ennemi : le refus de Bermont peut être suivi sans trop de crainte, il peut servir d'exemple, puisqu'il n'entraîne pas de représailles de la part des Allemands.

On comprendra alors sans peine que, face à toutes ses formes d'hostilité ou de méfiance envers les Allemands, la discussion de haute volée entre Jean Guitton et les officiers allemands sur le destin de la France et de l'Allemagne prend un caractère particulièrement exceptionnel. Dans le camp de la collaboration, les techniques de réconciliation avec l'ennemi sont diverses, mais sont toutes, pour ainsi dire, équilibristes. Le collaborationniste Noël B. de la Mort se sent obligé de préciser, dans sa préface à *Vie des prisonniers* :

> Certains regretteront, sans doute, de ne point trouver, ici, l'atmosphère de haine à laquelle ils ont été accoutumés durant ces dernières années. Qu'ils ne s'étonnent point, la haine n'est pas affaire de combattant et si elle n'apparaît pas ici, c'est que je ne l'ai point rencontrée et qu'elle n'a pas eu à naître.[277]

Suggérant que les valeurs éternelles de l'armée ne se laissent pas influencer par l'idéologie passagère de la III^e^ République, B. de la Mort parle ici vigoureusement contre un certain sens commun, qui voudrait que le patriotisme soit lié à la haine de l'ennemi combattu. Cette préface joue véritablement sur une provocation légitimée par le désir de lucidité et de vérité de son auteur. Le paradoxe des soldats français ne haïssant pas les soldats allemands n'est paradoxal, suggère B. de La Mort, que pour

[275] Anne SIMONIN, *Les Éditions de Minuit*, *op. cit.*, p. 180. Sur l'humanisation des Allemands au moment de la capture, voir *infra*, p. 349 *sqq.*
[276] *Le silence de la mer* de Vercors (Éditions de Minuit, 1942) véhicule lui aussi ce type d'images.
[277] Noël B. DE LA MORT, *Vie des prisonniers. Du frontstalag 210 au stalag XII*, Paris, Grasset, 1941, p. 9. « B. de la Mort » est en fait le nom de plume de Noël Bayon.

ceux qui se laissent prendre aux idéologies haineuses et partisanes. Il dévoile en fait, par sa violence même, une « vérité » dissimulée par les idéologies. En cela, B. de la Mort ne fait que répondre aux injonctions faites par Bernhard Payr aux écrivains P.G. : pour le responsable de l'Amtschrifttum, les P.G. encore en captivité devaient reconnaître le vrai visage de l'Allemagne nouvelle, et le transmettre à leurs compatriotes, afin de lutter contre la propagande anti-allemande d'avant-guerre[278].

Louis Walter répond très volontiers à ce souhait lorsqu'il écrit, dans son récit de l'oflag IV D, *Derrière les barbelés* (1942) :

> Il ne nous fut pas possible de croire que la misère sévissait dans la région aussi intensément que nous aurions pu le penser suivant ce que nous croyions connaître de la situation économique en Allemagne. […] Il était évident que nous n'étions pas très sûrement renseignés sur la vie allemande en 1940.[279]

La captivité permet donc, selon Walter, de dévoiler la vérité sur ce qu'est l'Allemagne hitlérienne. Pour Walter, les Allemands n'ont de cesse de faire preuve de mansuétude et de dignité avec leurs prisonniers :

> La censure était relativement large. Elle laissait circuler les informations sur la situation politique, militaire, financière, administrative et économique de la France. Les prisonniers furent ainsi tenus au courant, au jour le jour, des changements survenus en France. Les nouvelles locales, les mentions relatives à la mort, aux blessures ou à la captivité des combattants ainsi que mille autres renseignements ne faisaient l'objet d'aucune suppression..[280]

Dans son autre récit de captivité — *Ceux des Stalags*, paru en 1943 —, Walter donne encore une image sympathique des gardiens allemands. Ou bien ceux-ci sont débonnaires, et laissent les P.G. en kommandos marauder dans les champs ; ou bien ils sont plus sévères, mais sans jamais être violents. Ils crient, tirent des coups de fusil en l'air, mais ne tuent jamais les P.G. :

---

[278] Gérard Loiseaux, « *Phénix ou cendres ?* Un bilan allemand de la littérature de collaboration par Bernhard Payr, chef de l'Amtschrifttum », *in* Yves Ménager (dir.), *La littérature française sous l'Occupation*, Presses Universitaires de Reims, 1989, p. 342.

[279] Louis Walter, *Derrière les barbelés*, Avignon, Édouard Aubanel, 1942, pp. 48-49. Voir aussi Jean Péron qui décrit des enfants allemands, lorsqu'il est en kommando : « *Ils sont légèrement habillés. Ils portent une culotte qui s'arrête aux genoux, ils ont la tête nue, et leurs cheveux blonds sont bien peignés. Ils paraissent solides comme le roc, musclés comme des athlètes. Ils sourient. Ils semblent heureux. Le premier a les deux mains dans les poches. L'autre dévore avec appétit une tartine beurrée. Il a la figure barbouillée autour de la bouche.* » (*J'ai été prisonnier en Allemagne (carnet)*, Paris, Éditions nouvelles, 1941, p. 131.)

[280] Louis Walter, *Derrière les barbelés*, *op. cit.*, p. 119. Noël B. de la Mort parle quant à lui de « *l'accueil si digne* » par un officier allemand des soldats français fraîchement capturés. (*Vie des prisonniers*, *op. cit.*, p. 14.)

> Un jour un soldat allemand, désireux de nous effrayer, fit partir son coup de feu contre l'oreille d'un des amateurs de fruits mûrs. Le Français faillit mourir de frayeur rétrospective car la balle était véritablement passée trop près de sa tête.[281]

La cruauté des Allemands — que presque tous les P.G. ont dénoncée dans leurs récits — semble ici inexistante, et le risque létal est réduit à une simple frayeur. Quant à la remarque finale (« *trop près de sa tête* »), elle sonne moins comme une critique de la conduite du soldat allemand que comme une excuse : c'est, somme toute, par accident que ce Wachmann a visé si près du P.G. français… Louis Walter le dit d'ailleurs clairement dans les premières pages de *Derrière les barbelés* :

> Les Allemands firent ce qu'ils purent.
>
> Les Allemands qui furent les auteurs, sans doute involontaires, de ces misères — ils auraient voulu faire mieux, c'était visible — n'ont pas à se hérisser devant ce reportage. Je ne les hais point. […] On devinera, au déroulement des pages, que l'attitude de nos gardiens fut de plus en plus correcte, qu'elle devint cordiale et qu'ils finirent pas se mettre en quatre pour nous procurer les éléments nécessaires aux distractions devenues indispensables afin d'échapper à la hantise de la baraque et du barbelé.[282]

En plus de dévoiler l'essence de l'âme allemande, le séjour en captivité permet de prendre conscience des qualités du peuple d'outre-Rhin. Guy Deschaumes met en scène quelques officiers captifs à Nuremberg, qui évoquent la fouille qu'ils ont subie à leur entrée au camp :

> — […] Mon pauvre portefeuille ! Il en a vu de rudes ! Mes papiers, mes lettres, tout a été manipulé, examiné à la loupe. Le grand lieutenant, vous savez…, distingué, ma foi, je le reconnais, et qui parle français comme à Montparnasse, a longuement inventorié mes photos. En reluquant celle de mon aînée, il a demandé, intéressé : « C'est votre fille ? » Sur ma réponse affirmative, il a ajouté : « Compliments ! »
>
> — Eh bien ! Barillot, votre orgueil d'auteur a dû être flatté !
>
> — Vous pensez bien, mon commandant, que je savais à quoi m'en tenir sans ces compliments-là. […]
>
> — Mais oui ! comme tout le monde intervient Biget, qui vient enfin, d'un genou victorieux, de boucler sa valise. Pour le papier hygiénique et pour mon Riz la Croix, j'ai protesté avec véhémence. Mon « fouilleur » m'a répondu avec flegme : « Vous en trouverez d'autre à la Kantine ! » Alors j'ai reprotesté pour mon « Digéronal », mais j'ai argué de mon estomac défaillant… « Ici, m'a-t-il répondu avec son sourire angélique, on n'a jamais mal à l'estomac, et, si vous en souffrez, on vous enverra au Lazarett !… »[283]

[281] Louis WALTER, *Ceux des stalags*, Avignon, Édouard Aubanel, 1942, p. 58.
[282] Louis WALTER, *Derrière les barbelés*, *op. cit.*, p. 9. Même idée chez Jean Péron : « *Je souhaite que ce livre apaise beaucoup d'esprits inquiets, à juste titre d'ailleurs, et qu'il contribue à détruire la légende qui se plaît à dire que les prisonniers sont maltraités dans les camps allemands.* » (*J'ai été prisonnier en Allemagne*, *op. cit.,* p. 6.)
[283] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg, op. cit.*, p. 20.

Les Allemands parlent un français parfait, sont distingués, courtois, et non dénués d'humour. Les réclamations des P.G. sont tendrement tournées en ridicule par Deschaumes — comme, quelques années plus tôt, Maurice Chevalier chantait les soldats « *fragiles et délicats* » de l'armée française[284] —, qui trace ainsi les limites de l'oppression par les gardiens. Puisque les petites inquiétudes des officiers trouvent leur réponse dans l'organisation parfaite des oflags, il n'y a donc pas à s'inquiéter. Plus loin, ces mêmes officiers rient ensemble d'une mésaventure advenue au colonel Lafleur, à qui l'on retira, au cour d'une fouille un « *billet de mille balles* » dissimulé dans son bonnet de police. Lafleur subit les hurlements d'un Hauptmann, mais les officiers français font de cet incident une bonne blague des casernes, brodant de manière cocasse sur les humiliations subies par le colonel.[285]

Walter et Deschaumes présentent ici deux manières de résoudre ce paradoxe que j'évoquais plus haut : comment s'entendre avec celui qui nous prive de notre liberté et nous opprime ? Pour Walter, la réponse est claire : les malheurs de la captivité ne sont pas le fait des Allemands, mais d'une essence de la captivité, « *la hantise de la baraque et du barbelé* »[286] ; les Allemands ne sont là que pour rendre le plus supportable possible cette privation de liberté : ils sont les *compagnons* de captivité des P.G., et non leurs oppresseurs. Pour Deschaumes, c'est l'ironie qui possède ce même pouvoir de renversement de l'oppression : en ridiculisant les petites misères des P.G., en suggérant même que toutes les privations qu'ils subissent s'avèrent être les conditions d'une excellente purgation du corps et de l'âme[287], Deschaumes parvient lui aussi à escamoter l'oppression allemande, en lui injectant une certaine *normalité*. La captivité de guerre de 1940 n'a, sous la plume de ces auteurs, pas de spécificité idéologique, elle ne semble que la partie la moins agréable du jeu de la guerre, perdu par les Français. Avec *Derrière les barbelés de Nuremberg*, la captivité est placée sous le signe de la fatalité : la captivité y est triste, pénible, parce qu'elle sépare le captif de son pays et de ceux qu'il aime. Mais elle n'est pas pour autant

[284] Maurice CHEVALIER, « Et tout ça, ça fait d'excellents Français », 1939.
[285] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, pp. 21-22.
[286] On retrouve cette même approche chez Robert Gaillard, dans son récit *Mes évasions. Jours de pénitence.*
[287] Voir *infra*, pp. 429 et 446 *sqq.*

scandaleuse, ou insurmontable ; elle se conforme à un certain ordre des choses : après tout, la captivité est une punition, et les P.G. sont là pour en souffrir.[288]

Lorsque Guy Deschaumes, en 1945, publie *Vers la Croix de Lorraine*, le ton de complaisance pour les Allemands qu'il avait en 1942 a bien changé. *Vers la Croix de Lorraine* propose une autre vision des choses. Son personnage, René Berthier, P.G. de retour chez lui à Nantes, voit que la domination allemande en France ne produit rien de bon, surtout parce qu'elle corrompt l'esprit de la vraie France :

> Pour réaliser ce rêve ignoble de honte et d'asservissement, ils [les collabos] avaient vendu leur âme au démon germanique, et, désormais, ces eunuques à l'échine flexible baisaient, très humbles, les pieds du despote, en souhaitant ardemment son éternelle faveur et sa grandeur dans les siècles des siècles.[289]

L'inacceptable et révoltante nouveauté de la situation est bien que certains Français en viennent à renier leur appartenance à la France au profit d'une allégeance à un « *démon* » étranger. Mais le « *démon étranger* » n'est en lui-même pas très surprenant ; son identité est pour Berthier évidente depuis le début :

> De cette barbarie teutonne, pouvait-on se montrer surpris ? Les nazis avaient, sans doute, ravalé la vieille façade du Germanisme, mais, derrière cette façade, ils avaient cultivé comme des vertus toutes les tares héréditaires. Hitler apparaissait, devant l'histoire, comme un Arioviste dégénéré… Le Boche demeurerait éternellement le Boche, le fléau exterminateur de l'Europe. Mais que la France, la France généreuse, sous la férule de Laval, s'engageât dans la même voie ! La France, terre d'asile, déshonorée, noyée dans la même boue que son oppresseur, quelle honte ![290]

Dans un autre passage, la fille de Berthier, Marie-France, dit à sa mère devant deux Allemands, avec qui elles font un trajet en voiture :

> — Maman, me dit Marie-France, entre haut et bas, tu ne trouves pas que ça sent le cochon, ici ?
>
> Cela ne sent pas positivement le cochon, mais ils dégagent, il est vrai, une odeur particulière, indéfinissable. On les devinerait, les yeux fermés, mais narines ouvertes, dans un tramway, une salle de spectacle… Vonette, paupières closes, et flairant comme un limier sur le seuil des maisons, prétend déterminer par le seul odorat, si elles sont ou non occupées.[291]

[288] Même son de cloche dans le recueil de poèmes de Georges DAMOUGEOT-PERRON, *D'un stalag*, Paris, Éditions Arc-en-ciel, 1943 ; illustrations de André Baehr.
[289] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, pp. 166-167.
[290] *Ibid.*, p. 168.
[291] *Ibid.*, p. 97.

La famille Berthier semble particulièrement aguerrie dans la reconnaissance de l'identité des peuples, et c'est sur cette connaissance qu'elle construit sa résistance à l'ennemi. Pour les Berthier, la distinction entre l'Allemand et le nazi n'existe pas, puisque l'Allemand en France n'est qu'un représentant de l'appareil nazi ou militaire : ceux que René avait côtoyés dans son oflag, et ceux qui occupent Nantes sont les représentants d'une même essence allemande millénaire, impérialiste et agressive. Si Guy Deschaumes a changé de camp idéologique entre 1942 et 1945, il n'a toutefois pas changé d'outils de compréhension du monde et des hommes : pour lui, les prismes de l'essence et de l'apparence, de la psychologie et de l'instinct des peuples sont toujours opérants. Seul changement formel important entre les deux récits — mais qui, me semble-t-il, est moins le signe d'une nouvelle manière de penser l'expérience P.G. qu'une stratégie pour se purifier d'engagements que les événements rendent coupables —, le passage du témoignage à la fiction. Dans *Derrière les barbelés de Nuremberg*, Deschaumes parlait en son nom propre et en celui de ses camarades, et de sa propre expérience ; dans *Vers la Croix de Lorraine*, René Berthier lui sert de double fictionnel et instaure une distance qui rend supportable la conversion du vieux pétainiste au gaullisme. On peut alors suivre René Berthier comme on a suivi Raskolnikov dans *Crime et châtiment* — avec de la curiosité, de la compassion, et même un peu d'admiration.

À travers l'exemple de Deschaumes se pose une question qui touche de nombreux P.G. : comment passer d'une idéologie à une autre sans changer d'outils de compréhension du monde ? Pour le dire autrement : comment conserver sa manière de concevoir le monde — c'est-à-dire : son *identité* — en passant d'un bord idéologique à l'autre ? Comment s'effectue ce passage ? L'hypothèse que je défends ici est que ce passage ne fut pas particulièrement douloureux pour les P.G. (si ce n'est sur la question de la légalité, que j'ai déjà évoquée), parce qu'il existe un terrain commun rhétorique et symbolique entre le pétainisme et le résistantialisme. Deschaumes en est l'exemple le plus frappant, parce qu'il nous donne à voir, explicitement, ce passage. D'autres — comme Robert Gaillard avec son livre *Mes évasions* — ne souhaitent pas tant apparaître à la Libération comme résistants, qu'effacer leur engagement pétainiste : leur conception du monde ne bouge pas, elle

ne fait que subir quelques coupes appropriées.[292] Il faut moins, à mon sens, lire ces passages comme de l'hypocrisie ou de l'opportunisme que comme un désir sincère de pouvoir encore, malgré la séparation qu'a provoquée la captivité, participer à la marche du monde.

Collaboration et collaborationnisme

Je distingue *collaboration* et *collaborationnisme* : le premier terme désigne ici l'attitude résultant d'un certain « principe de réalisme » et de conciliation avec l'ennemi, en vue d'obtenir des avantages personnels, matériels ou symboliques[293]. Le second terme ajoute à cette conciliation une dimension idéologique assumée. Les *collaborationnistes* sont des *collaborateurs* propageant de bonne grâce la dimension idéologique de l'entreprise de collaboration. De même qu'entre maréchalisme et pétainisme, la ligne de partage entre ces deux attitudes se fera donc ici entre une conscience de l'idéologie nazie et une inconscience — ou un refus hypocrite — de cette idéologie. Cette différence, délicate à discerner, dépend surtout du lieu (idéologique, lui aussi) d'où l'on la juge, et qui détermine la manière dont on sépare morale et politique. Ainsi, la collaboration est plutôt un acte *moralement* condamnable : on peut le mettre sur le compte de l'égoïsme, ou la lâcheté, par exemple. Le collaborationnisme, quant à lui, est plutôt condamnable *moralement et politiquement* : il engage non seulement l'individu, mais aussi le collectif, et même la Nation. Si morale et politique sont bien sûr liées entre elles, cela ne signifie pas pour autant qu'elles sont synonymes. Or les récits de captivité, qu'ils soient pétainistes ou gaullistes, ont souvent tendance à confondre, à un certain degré, morale et politique. Cette confusion s'applique particulièrement à la question du collaborationnisme.

Jean Védrine n'est jamais en reste pour affirmer que chez les P.G., « *la résistance opposée à l'ennemi* » était « *naturelle et multiforme et rarement "structurée"* ». Il rappelle également qu'en 1941, les officiers français libérés et devenus délégués du S.D.P.G. (« Mission Scapini ») « *à part quelques exceptions, se comportent naturellement en "officiers qui*

[292] Voir *infra*, pp. 253 et 300 *sqq.*

[293] « *[…] la thèse favorite du collaborateur — aussi bien que du fasciste — c'est le réalisme* » (Jean-Paul SARTRE, « Qu'est-ce qu'un collaborateur ? », art. cit., in *op. cit.*, p. 60.)

se désintéressent de la collaboration avec l'Allemagne'', *comme le leur reprochera le Docteur Bran, de la Dienstalle Ribbentrop* »[294]. Cela permet à Védrine d'écrire, soulagé :

> P.S. : Sont considérés comme marginaux et non représentatifs malgré leur virulence, les groupes peu nombreux de rapatriés constitués en 1942 et 1943, pour soutenir la politique gouvernementale, ou plus précisément, la collaboration franco-allemande.[295]

Yves Durand, plus modéré, reconnaît qu'il y eut en captivité quelques collaborateurs :

> Tous les camps eurent leurs « brebis galeuses ». Hommes qui se laissèrent aller à flatter leurs gardiens, à faire devant eux des bassesses, dans le but d'obtenir d'eux quelques avantages. Certains agirent aussi en vue de se faire rapatrier, notamment par la Relève.[296]

Le constat de Francis Ambrière pour le stalag XII A est le même, de manière plus caricaturale cependant :

> Et puis, les habiles et les ignobles, ceux qui allaient quelques semaines plus tard constituer, dans les stalags, les états-majors prisonniers au service de l'Allemagne, se manifestaient déjà, prompts à saisir l'occasion, toujours les premiers au moindre signe et sans peine puisqu'ils ne pensaient qu'à cela, brutaux, bientôt exigeants et même déshonnêtes, réclamant du vin à qui n'offrait que de l'eau, du jambon à qui n'offrait que du pain ; mais il y avait tant de bonté chez ceux qui nous secouraient que leur impudence n'offensait personne, et qu'elle passait sur le compte de l'infortune.[297]

Ambrière insiste :

> Qu'une partie des prisonniers se soit installée bassement, dans l'opportunisme et la complaisance au vainqueur, c'est un fait que nul ne niera, et qui a offensé en chacun de nous quelque chose de plus profond et de plus douloureux encore que le sentiment de la patrie, la foi dans l'espèce humaine.
>
> Pendant quatre ans, dans l'exploitation des pires équivoques, ces tristes larves n'auront vu que l'occasion d'échapper aux misères quotidiennes du prisonnier, pour se faire au sein du malheur de tous une vie en marge, qui les tînt à l'abri du besoin et les distinguât du vulgaire.[298]

S'il naît dans un contexte d'exil, d'oppression, de malheur, de déprime, de perte de repères, ce comportement semble pour Védrine, Durand et Ambrière provenir

[294] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, N.E. 29, p. 2 et N.E. 30, p. 6.
[295] *Ibid.*, N.E. 4 bis, p. 3.
[296] Yves DURAND, *La captivité*, *op. cit.*, p. 346.
[297] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, pp. 39-40.
[298] *Ibid.*, pp. 126 et 127.

surtout de la bassesse d'une minorité de P.G. On voit, dans ces condamnations qui se donnent des airs d'évidence, se créer les limites de la *communauté* P.G. Celle-ci est alors perçue, en opposition à la minorité collaboratrice, comme sise sur une morale forte. Il n'y a qu'un pas, semble-t-il, pour passer de la collaboration comme technique d'amélioration du quotidien au collaborationnisme. Écoutons de nouveau Yves Durand :

> Plus minoritaires encore, et complètement isolés, sont les propagandistes déclarés du collaborationnisme. Ceux-là se mettent au service des Allemands pour prôner ouvertement l'adhésion à l'idéologie fasciste, vanter les mérites de l'Allemagne nazie, préconiser l'étroit alignement de la politique française sur celle de Hitler.[299]

Francis Ambrière précise également cette différence entre collaboration et collaborationnisme, en évoquant un esprit de traîtrise :

> Il serait excessif de crier à la trahison [pour les collaborateurs]. La trahison demande au moins du caractère. Les vrais traîtres, les Allemands avaient commis l'erreur de les libérer dès les premiers mois, pour aller rédiger à Paris des feuilles de propagande ou noyauter divers services économiques, de sorte qu'ils n'eurent plus qu'à leur service, dans les stalags, qu'un personnel de seconde zone, soucieux de se ménager une sortie, et qui ne pactisait pas avec l'hitlérisme sans y mettre un trésor de circonspection ou puiser éventuellement la ressource d'un adroit retournement de veste.[300]

La collaboration serait alors, selon notre auteur, un opportunisme et le collaborationnisme, une traîtrise. Pourtant, la limite entre les deux attitudes semble floue, si l'on en croit Ambrière, puisque les « *bourgeois* » du camp, nourris, vêtus et mieux traités au prix de quelques arrangements avec leurs gardiens, sont aussi ceux qui « *avaient organisé des spectacles, créé des cours et des conférences, que la propagande allemande patronna bientôt et qui prirent alors une allure officielle.* »[301] Le traitement de faveur de certains P.G. est donc récupéré idéologiquement par les Allemands. La collaboration peut alors se transformer en collaborationnisme. Un comportement moral condamnable peut amener une conséquence politique néfaste.

Dans ce même stalag XII A, Yves Durand signale, d'après le témoignage d'un rapatrié du 7 août 1941 qu'un mouvement R.N.P. (incarné en France par Marcel Déat) y aurait été lancé et aurait recueilli 250 à 300 adhérents. Au stalag XII D, un

[299] Yves DURAND, *La captivité op. cit.*, p. 346.
[300] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 127.
[301] *Ibid.*, p. 129.

groupe « franciste » (Marcel Bucard) aurait regroupé une cinquantaine de membres, au début de la captivité. Le P.P.F. de Doriot possède un propagandiste au stalag III D, passant de camp en camp et faisant campagne pour le collaborationnisme. La L.V.F. réussit également à recruter quelques P.G. dont le nombre fut « *insignifiant* ».[302]

Quelques propagateurs de l'idéologie de la collaboration

Lorsqu'il émanait directement des Allemands, l'appel à la collaboration était systématiquement critiqué par les P.G. La cible la plus fréquente et la plus voyante de ces critiques fut l'hebdomadaire publié par la Propaganda Abteilung, à l'attention des P.G. français et belges : *Le trait d'union*. Ce journal — dont le titre évoque à lui seul le désir de collaboration — était distribué gratuitement dans les stalags et les oflags. Il reprenait dans ses colonnes les thèmes habituels de la propagande nazie, mais en l'orientant vers un public français. Les critiques y étaient dirigées

> contre les Juifs, les francs-maçons, les bolcheviques ; contre l'Angleterre et l'Amérique ; contre les politiciens de la IIIe République, contre de Gaulle et la « dissidence » ; contre le « terrorisme » de la Résistance. Pour le maréchal Pétain, et pour la Révolution Nationale, en particulier le retour à la terre et le régionalisme ; pour la collaboration, avec des informations assez dépolitisées sur ce qu'est l'Allemagne hitlérienne et Hitler lui-même, son chef. »[303]

Les récits de captivité sont unanimes pour dénoncer la trop voyante propagande que le journal essaie de faire passer. Même Guy Deschaumes, relativement conciliant avec les autorités allemandes en 1942, ne peut dissimuler sa réserve quant à cette publication :

> La Kantine tient quelques quotidiens et quelques illustrés allemands, et je ne parle que pour mémoire du *Trait d'union*, organe des camps, rédigé en français à usage exclusif des prisonniers et qui nous est distribué gratis. Ses tendances sont celles de la presse de langue française dans les régions occupées.[304]

[302] Yves DURAND, *La captivité*, *op. cit.*, p. 346-347. Jean-Bernard Moreau montre également que les mouvements collaborationnistes attirent peu de monde dans les oflags, excepté à l'oflag X B où le Cercle National d'Études (maurrassien, pétainiste, avec des composantes du P.P.F. et des partisans de Déat) compte 500 membres, soit 1/3 du camp. (*Op. cit.*, p. 516.)
[303] *Ibid.*, pp. 351-352.
[304] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 157 (ch. « Lectures »).

La critique est plus vive encore lorsque les rédacteurs sont des P.G. eux-mêmes. Francis Ambrière écrit ainsi :

> C'est d'un kommando du stalag XIII B, par exemple, qu'un paltoquet, qui se disait ancien élève de l'École Normale Supérieure de l'Enseignement Technique, envoyait au *Trait d'union* le résultat de ses méditations sur l'avenir, et démontrait, clair comme le jour, que nous avions intérêt à favoriser la victoire hitlérienne.[305]

Le problème que pose le *Trait d'union* semble finalement être moins celui de la propagande grossière qu'il diffuse, que celui de la compromission de nombreux P.G. « *en mal de copie* »[306], qui acceptent d'y écrire des articles. Le véritable problème est que des P.G. puissent succomber à cette idéologie, ce qui semble être « contre nature ». D'ailleurs, comme l'écrit Yves Durand avec ce qui semble être de la jubilation, « *en fait, il importe peu d'approfondir ici l'analyse du contenu du* Trait d'union*, tant on sait par toutes les sources combien sa distribution, pourtant gratuite, avait peu d'effet sur l'opinion des P.G. Ceux-ci s'en servaient surtout pour un usage fort éloigné des hautes pensées intellectuelles et politiques.* »[307]

Reprenons, quant à nous, cette analyse, en précisant que si les P.G. se servaient du *Trait d'union* pour alimenter leurs popotes ou comme torche-cul, cela ne signifie pas pour autant qu'ils ne le lisaient pas auparavant. Aussi peu fiable soit-il, et idéologiquement orienté, rempli de contre-vérités plus flagrantes les unes que les autres et d'une propagande grossière, ce journal fit tout de même de manière insistante partie du quotidien de *tous* les P.G., du premier jour de leur captivité (premier numéro : 23 juin 1940, deux jours avant l'entrée en vigueur de l'armistice !) jusqu'en mars 1945. En tout parurent 422 numéros, auxquels collaborèrent quelques 470 P.G. français, la plupart d'entre eux n'ayant signé qu'un ou deux articles.[308] Louis Walter — qui affiche clairement ses sympathies nazies — rapporte que l'arrivée du journal « *dans chaque travée donnait lieu à de véritables disputes pour en avoir la lecture en priorité* », notamment grâce à sa rubrique de recherches des prisonniers dans les stalags et les oflags.[309] Le journal mêlait de manière habile des articles informatifs

[305] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 145.
[306] Yves DURAND, *La captivité*, *op. cit.*, p. 351.
[307] *Ibid.*, p. 352.
[308] *Ibid.*, pp. 350-351.
[309] Louis WALTER, *Derrière les barbelés*, *op. cit.*, p. 128.

(notamment sur la vie des camps) et d'autres, nettement plus orientés, sur les « *réalisations* » (Walter) de l'Allemagne nazie. Ce mélange ne facilitait sans doute pas le discernement idéologique des P.G.

On aurait tort alors — sous prétexte de préserver l'idée que les P.G. français sont naturellement et instinctivement critiques par rapport à ce type de publication — d'évacuer *Le Trait d'union* du bouillon politique où baignaient les P.G. Il arriva aussi que certains P.G. y écrivirent « par réaction » : ce fut le cas du poète Luc Decaunes, prisonnier en stalag et en kommando, à Mülhberg, puis du côté de Leipzig. Decaunes n'a pas le profil d'un collaborateur : il fut durant sa captivité maintes fois puni pour désobéissance, et il avait des sympathies clairement communistes ; littérairement, il était lié à l'équipe des *Cahiers du Sud*, à qui il envoyait régulièrement ses poèmes durant la guerre. Son article pour *Le trait d'union*, envoyé « *dans un moment de fureur* », s'en prend aux Anglais et aux Américains, responsables à ses yeux de la guerre et du soutien qu'ils ont pendant longtemps apporté à Hitler contre l'U.R.S.S.[310] *Le trait d'union* fonctionna alors aussi comme un espace d'expression pour les P.G., — illusoire sans doute, puisqu'entièrement tourné vers une apologie de la collaboration — mais bien réel.

Le collaborationnisme le plus significatif fut le fait d'anciens P.G. rapatriés dans les premières années de la guerre. C'est le cas, par exemple, de Jacques Benoist-Méchin[311]. Ayant appartenu après la Première Guerre mondiale aux troupes d'occupation à Wiesbaden, il devint un ardent défenseur de la culture allemande. Membre du Comité France-Allemagne, auteur d'articles dans la *Revue européenne* et dans *L'Europe nouvelle*, où il évoque les écrivains Georg Kaiser et Fritz von Unruh, Benoist-Méchin fut très actif dans la tentative de rapprochement franco-allemand. Le fascisme lui vint à la lecture de E.R. Curtius, dont il traduisit l'*Essai sur la France* en 1932. En 1941, il fit partie du gouvernement Darlan, comme responsable des relations avec l'Allemagne. Ami de Drieu La Rochelle et du ministre de la Propagande Paul Marion, il signa le manifeste ultra-collaborationniste que l'amiral Platon lança le 9 juillet 1944 appelant au limogeage de Laval et à la constitution d'un gouvernement entièrement acquis à l'effort de guerre allemand. En mai 1947, il fut

[310] Jean-Marie AUZIAS, *Luc Decaunes*, Paris, Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 1969, p. 17.
[311] Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, pp. 194-195, 645, 684.

condamné à mort par la Haute Cour, mais gracié par Vincent Auriol. Auteur d'une gigantesque *Histoire de l'armée allemande* (1936), son talent d'historien fut reconnu par des personnalités aussi diverses que Mitterrand ou de Gaulle.

Benoist-Méchin fut l'auteur d'un des premiers récits de captivité paru en France, en avril 1941 : *La moisson de Quarante. Journal d'un prisonnier de guerre*, qui fut traduit la l'année suivante en allemand et publié à Hambourg par Hanseatische Verlagsanstalt. Benoist-Méchin n'eut à subir qu'une courte captivité, au frontstalag 202, à Voves en Eure-et-Loir… du 25 juin au 15 août 1940. Les conditions de sa libération restent obscures. Lors de son procès en Haute Cour, Benoist-Méchin déclara qu'il s'était pour ainsi dire auto-libéré — sans s'être pour autant évadé —, grâce à un formulaire de libération que lui avait donné le commandant allemand du camp de Voves. Benoist-Méchin insista pour dire qu'il ne s'était pas évadé de ce camp ; il se présenta en effet à la Kommandantur à Paris, pour mettre cette libération en règle. Il expliqua cette largesse de la hiérarchie allemande par le fait que le commandant du camp n'avait pas reçu de consignes précises concernant les prisonniers, et qu'il possédait ainsi une certaine latitude d'action. Ce scénario — aussi étrange soit-il — est probable, dans la mesure où Benoist-Méchin réussit lui-même, en deux mois de captivité, et en discutant avec cet étonnant commandant, à libérer 6 400 P.G. sur les 7 000 que comptait le camp… Il existe une autre explication, plus probable encore et défendue par l'accusation, de la libération de Benoist-Méchin. La mère de Benoist-Méchin reçut un jour un appel de la mère d'Otto Abetz, qui lui demanda si ça lui ferait plaisir que son fils soit libéré. Elle répondit par l'affirmative et la maman d'Abetz demanda à son fils de faire quelque chose pour son vieux camarade de l'entre-deux-guerres… Cette explication fut récusée au procès par Benoist-Méchin qui affirma que son auto-libération arriva avant l'ordre de libération envoyé par Abetz au commandant du camp. Divers documents — de source allemande — semblent pourtant faire la publicité de cette libération amicale.[312]

Encore plus significatif fut l'engagement d'André Masson. Passé par le stalag V C, rédacteur au *Trait d'union*, « *considéré comme collaborateur* », il avait parmi les P.G.,

[312] Je renvoie au passionnant ouvrage de Jean-Louis AUJOL, *Le procès Benoist-Méchin. Compte rendu intégral des débats*, Paris, Albin Michel, 1948, pp. 18-48.

« *très mauvaise presse* »[313]. Il fut rapatrié au tout début de 1943. Favorable à Laval, il succéda au pétaino-résistant Maurice Pinot à la tête du Commissariat Général aux P.G., le 14 janvier 1943. En septembre de la même année, le gouvernement de Vichy officialise le « Mouvement Prisonniers » créé par Masson. Voici les objectifs que se fixaient le Mouvement Prisonniers :

> Art. 1. — Le Mouvement Prisonniers a pour objet de faire passer en réalisation pratique les enseignements développés au sein des Cercles Pétain des oflags et stalags. À cet effet, il groupe tous les P.G. à leur retour de captivité, sous la seule condition qu'ils s'engagent à servir, avec discipline, fidélité et dévouement, le Maréchal de France, chef de l'État, et son gouvernement. Il unit et dirige les efforts des rapatriés sur tous les plans de l'activité nationale pour traduire dans les faits les principes énoncés par le chef de l'État. […]

Nulle part dans ces statuts, il n'est fait mention de collaboration avec l'Allemagne. On ne s'en étonnera pas outre mesure : le Mouvement Prisonniers recrutait parmi des personnes ayant concrètement connu le joug germanique. À la Libération, le Mouvement Prisonniers — et sa branche activiste, le Service d'Ordre Prisonniers (S.O.P.) — furent classés parmi les « groupes anti-nationaux » dont les membres étaient passibles de l'indignité nationale.[314] Masson fut aussi l'auteur d'un récit de captivité, *Entre deux mondes* (1943) et de quelques poèmes de captivité, publiés notamment dans les *Cahiers des prisonniers*, la même année.[315] Dans l'avant-propos d'*Entre deux mondes*, il écrit :

> Les prisonniers rapatriés ne parlent et n'agissent en France qu'au nom de leurs frères toujours captifs et ne veulent pas d'autre inspiration que cet esprit des camps qu'ils gardent en eux pour que leur patrie retrouvée en soit enrichie.[316]

À la lumière de cette profession de foi, on peut comprendre la haine et le mépris que les P.G. ont pu ressentir pour Masson. Pour bien la comprendre, il faut examiner le mécanisme même du témoignage — c'est-à-dire *la délégation d'une parole à un tiers*. Dans un témoignage, la délégation de parole à un tiers doit pouvoir rendre compte de la parole ou de la pensée de celui qui ne peut pas parler. Un témoignage est en ce sens toujours un acte de *fidélité* et de *confiance*. André Masson, revendique

[313] Cité par Yves DURAND, *La captivité*, *op. cit.*, p. 347.
[314] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, N.E. 16, p. 9 ; N.E. 4 bis, p. 3 ; N.E. 22, p. 3.
[315] André MASSON, *Entre deux mondes*, Paris, Pierre Lagrange, 1943. *Cahiers des prisonniers*, Neuchâtel, La Baconnière, coll. « Les cahiers du Rhône », n° 7, pâques 1943.
[316] André MASSON, *Entre deux mondes*, *op. cit.*, p. 10.

pour lui-même, dans cet avant-propos de 1943, ce principe de délégation de la parole de la *majorité* (ceux qui restent en captivité) à la parole d'une *minorité* (ceux qui rentrent, dont il fait partie). Mais comme le rappellent Jean Védrine et Yves Durand, le point de vue de Masson n'était pas partagé par grand monde, en captivité. Masson est dans le cas de ce P.G. rapatrié et rédacteur de *Je suis partout*, dont Ambrière écrit qu'il parlait « *en notre nom sans en avoir reçu mandat que de son impudence* »[317]. Le témoignage — c'est-à-dire, finalement, le lien qui unit ceux de la captivité à ceux du pays — s'en trouve faussé dans son fonctionnement même. Les P.G. se sentent, légitimement, trahis par ce type de parole, non parce qu'ils estiment que le collaborationnisme serait indigne d'eux, mais parce que cette position idéologique est minoritaire au sein des camps.

Le cas le plus étrange de l'engagement d'un P.G. dans le collaborationnisme est clairement celui de Joseph Darnand. Vaillant soldat de la drôle de guerre dans le corps franc de la 29e division — Roland Dorgelès vanta son héroïsme dans *Retour au front* (1940) —, il s'évada en août 1940, avant de devenir chef départemental de la Légion française des Combattants pour les Alpes-Maritimes. Héros de la Grande Guerre (Raymond Poincaré le qualifia d' « *artisan de la victoire* »)[318], Joseph Darnand était viscéralement un homme d'action. La Légion lui semblant trop pondérée par rapport à ses attentes, il créa le Service d'Ordre Légionnaire (le S.O.L.) intégrée à celle-là. Il y réunit les adhérents les plus anti-parlementaristes et les plus activistes de la Légion. Le S.O.L. obtint finalement la reconnaissance du Gouvernement de Vichy ; en 1943, elle devint la Milice.[319] Les nazis se méfièrent de l'émergence de cette force paramilitaire ; comme la Légion, elle fut interdite en Zone occupée. « *Darnand* », nous dit Julian Jackson, « *était tellement exaspéré qu'en juin [1943] il essaya même de contacter les Français libres.* »[320] Mais en août 1943, il prêta serment à Hitler,

[317] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 139. Comme souvent lorsqu'il évoque les collaborationnistes ou les maréchalistes, Ambrière ne donne — malheureusement ! — pas le nom de ce rédacteur. Il s'agit probablement de Noël B. de la Mort, qui fut rédacteur de la rubrique « Nos prisonniers » du journal pendant la guerre. (Voir Gisèle SAPIRO, *La guerre des écrivains . 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999, p. 40.) Une indication de l'édition de 1950 de *Notre avant-guerre* de Robert Brasillach, nous apprend que d'autres P.G. ont également été rédacteurs à *Je suis partout* : Brasillach, Pierre-Antoine Cousteau, Robert Andriveau, (*Notre avant-guerre*, *op. cit.*, p. 219, note de l'éditeur).

[318] Cité par Pascal ORY, *Les collaborateurs. 1940-1945*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Histoire », 1980 (1976), p. 248.

[319] Voir B. GORDON, « Un soldat du fascisme : l'évolution de Joseph Darnand », *Revue d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale*, n° 108, 1977, pp. 43-70. Et Pascal ORY, *Les collaborateurs*, *op. cit.*, pp. 248-250.

[320] Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 280.

devint Sturmbannführer dans les S.S., et marqua ainsi son adhésion totale à la cause nazie.

L'engagement de Darnand fut assurément étrange, capable de prendre des orientations qui paraissent contradictoires. Comment imaginer en effet qu'un soldat français si exemplaire en vint à épouser la nouvelle idéologie de son peuple ennemi ? Ce n'est certes pas un possible apolitisme militaire qui le ferait ainsi virer de bord : maurrassien convaincu, Darnand souhaitait également élaborer la Milice sur le modèle du parti fasciste italien, qu'il admirait dès la fin des années 1930 ! En outre, le désir d'action est un élément absolument fondamental de la vie militaire et peut prendre des dimensions quasi mystiques. Darnand concevait ainsi la Milice sur le modèle d'une élite chevaleresque luttant contre la « lèpre juive », l'individualisme, le bolchevisme, la franc-maçonnerie, pour défendre la civilisation chrétienne. Les valeurs de virilité, de transcendance de l'individu à une cause collective, et de combativité que proposait le fascisme me semblent des séductions déterminantes pour des militaires et *a fortiori* pour des militaires qui ne peuvent plus s'affirmer en tant que tels. Lors de son procès en Haute Cour, nous dit Julian Jackson, « *Darnand se présenta comme un soldat honnête qui avait obéi au Maréchal et accompli ce qu'il croyait être son devoir de patriote.* »[321]

Les figures de Benoist-Méchin, de Masson et de Darnand permettent d'illustrer la diversité des engagements d'anciens P.G. dans la collaboration et le fascisme. La captivité, si elle a traversé chacune de ces existences, n'y a pas laissé les mêmes traces. On remarquera toutefois que l'expérience de la captivité fut particulièrement courte chez ces trois hommes et ne se résolut pas de la même manière. Dès lors, le choix de la collaboration ne se fit pas véritablement dans *l'héritage* de la captivité. Autrement dit, la captivité ne fut pas l'événement déclencheur des choix de collaboration pour Darnand et Benoist-Méchin. La germanophilie était pour le second une passion déjà bien ancrée avant la guerre ; et les valeurs du nazisme qui plaisaient à Darnand se retrouvent dans des préoccupations qu'il avait dès 1918, avant même qu'il ne se sente fasciste. Le cas de Masson est plus étroitement lié à la captivité, autant lorsqu'il était rédacteur au *Trait d'union*, que lors de ces missions gouvernementales en faveur des P.G. ; c'est pour cette raison aussi qu'il a été

[321] Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 684.

particulièrement haï par la majorité des P.G.

3. P.G. résistants

La Résistance, normale et naturelle

Si le collaborationnisme est assurément un positionnement idéologique minoritaire chez les P.G., il n'en demeure pas moins spectaculaire et significatif. Il agit, surtout dans les témoignages d'après-guerre mais également dans ceux publiés entre 1940 et 1944, comme un repoussoir très puissant. L'attitude collaborationniste de Masson, surtout, a permis à la grande majorité des auteurs de récits, de fixer des bornes politiques et morales qu'ils disent ne pas avoir franchies. Francis Ambrière en est bien sûr l'exemple le plus net, qui écrit :

> Quelle fureur soulevèrent parmi nous la création de la LVF et la pensée que des Français allaient se battre sous l'uniforme feldgrau, avec l'aigle hitlérienne sur la poitrine, désormais semblables par l'équipement à ceux qui nous gardaient, mais combien plus vils ![322]

Ailleurs, il évoque les poings crispés des P.G., les « *Salauds !* », « *la honte* » et la « *fureur morne* », une « *explosion de dégoût* » et une suffocation en réaction à des attitudes de collaborationnisme.[323] La condamnation est générale et, comme souvent chez Ambrière, issue du corps et de l'instinct plus que de l'intellect. Pour la majorité des P.G., le collaborationnisme est une trahison de la patrie et de l'esprit français. Le collaborationnisme s'oppose alors au patriotisme, puisqu'il est le désir d'injecter dans l'esprit français la logique allemande. C'est pourquoi le collaborationnisme est souvent ressenti comme une monstruosité, une aberration de l'esprit : il mêle deux essences différentes, voire contradictoires. On trouve peu de critiques d'ordre idéologique sur le nazisme dans les récits de captivité. La critique se porte plus souvent, en revanche, sur l'incompatibilité de l'ordre nazi avec l'ordre français. La résistance peut alors se confondre avec le patriotisme lorsque se trouve enfin dévoilée, à partir de la fin 1942, la soumission de Pétain à Hitler. Telle est du moins

[322] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 140.
[323] *Ibid.*, pp. 139-141.

la voie royale de passage idéologique pour les P.G. : trompées, égarées par l'ambiguïté de celui qui se disait le Sauveur de la France, les âmes pures des P.G. crurent sincèrement que Pétain était le Père patriote, et qu'être patriote, c'était accepter la défaite avec humilité. À partir de la fin 1942, la Résistance prit dans les camps une densité suffisamment grande pour que les P.G. puissent y voir un honorable réceptacle de leurs élans patriotiques. La transformation de la F.N.P.G. en F.N.C.P.G. (où « *combattant* » a été ajouté) en juin 1945 témoigne ainsi du désir rétrospectif de marquer que « *la captivité est le prolongement et la poursuite du combat* »[324].

Le choix de la Résistance apparaît dans les récits souvent moins comme un choix, un engagement, que comme la fidélité à cet élan patriotique, et même, comme l'exprime bien Ambrière, instinctif. Jean Védrine écrit que, rapatriés,

> […] les prisonniers sont convaincus que la captivité a été, parfois même indépendamment de leur volonté, la continuation du combat sous une autre forme. Ils ne se considèrent pas moralement démobilisés et beaucoup trouvent normal, après un temps de repos qui suit leur retour, de poursuivre la lutte avec leurs camarades de combat. [325]

Vécue comme « normale » et « naturelle », la Résistance des P.G. devient finalement plus une affaire de *morale* et de *vitalité* que d'idéologie. La Résistance, comme école de vie ou de morale sont des images courantes en France à la fin de la guerre et jusqu'aujourd'hui encore. Que l'on songe à la magnifique utopie résistante de René Char dans les *Feuillets d'Hypnos*[326] ou même à ce mot de Lucie Aubrac, expliquant, à la fin des années 1990 à des enfants ce que fut son engagement : « *La Résistance, c'est dire "c'est pas juste !"* ».[327] Les P.G., se désirant « *apolitiques* »[328], souscrivent volontiers à ce type de rhétorique qui fortifie leur identité (parce qu'elle fait appel à ce qu'ils savent *déjà* les constituer) et facilite ainsi le passage du légalisme pétainiste à l'illégale Résistance.

L'exemple le plus clair, mais aussi le plus consciemment développé, est encore celui de *Vers la Croix de Lorraine* de Guy Deschaumes. René Berthier, rapatrié en

[324] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, N.E. 9, p. 11.
[325] *Ibid.*, N.E. 29, p. 2. C'est le cas de Le Ray, par exemple, officier captif à Colditz, et qui fut l'un des fondateurs du maquis du Vercors.
[326] Dont le metteur en scène Frédéric Fisbach a tout récemment donné une très émouvante vision pour la 61e édition du Festival d'Avignon.
[327] Christian Millau (gastronome et auteur d'*Au galop des Hussards*) expliqua même, en 2006, que les enfants (dont lui) sous l'Occupation n'avaient qu'un seul désir « *d'activité* », mais ne pouvaient faire qu'une seule chose qui paraissait innocente : dessiner des « V ». (Entretien sur Europe 1, 19 mars 2006).
[328] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, N.E. 29, p. 7.

1942 et après ce « *temps de repos* » dont parle Védrine, reprend son travail de professeur dans un lycée nantais. Encore embué par sa captivité, ressentant encore confusément et sans pouvoir clairement la formuler, l'oppression nazie sur la France, n'ayant, en un mot, pas encore accompli le chemin de conscience vers la Résistance, Berthier réussit tout de même à faire surgir de lui un *incontrôlable mouvement de résistance*. Par inadvertance, il enlève à un élève l'écusson de la Brigade anti-bolchévique que celui-ci arborait fièrement dans sa classe. Son collègue Carrère, d'âme résistante, et s'étant inquiété que Berthier ait contracté en captivité « *quelque* "*pétinite*" *galopante* », lui fait alors remarquer ironiquement :

> « — Mais quel malentendu ! Vous voici compromis, vous allez passer pour un pur !… »[329]

Si l'instinct parle alors, il n'est pas encore suffisamment pour que Berthier lui cède. Un peu plus tard dans le récit, Berthier se confie à son meilleur ami, Le Braz, gaulliste lui aussi :

> « — Ah ! Le Braz, je suis torturé. Je sens en moi une force, un élan irrationnel qui me pousse à croire avec vous. Vous ranimez en moi un espoir mort. […] Vous me tentez, Le Braz, mais je ne vous suis pas ! »[330]

La Résistance est là encore du côté de l'instinct, mais la réconciliation du rationnel et de l'irrationnel n'est pas encore accomplie et c'est pourquoi elle est vécue par notre P.G. rapatrié comme une tentation et non comme une liberté. La rigidité de Berthier face à ses propres désirs idéologiques n'est qu'apparente : elle témoigne bien plus d'une prudence et d'une probité du personnage. Bien sûr, Berthier n'est plus tout à fait jeune, et ses réactions (fidélité au chef de l'État, méfiance vis-à-vis des bourrages de crâne anglais et allemand) font de lui un homme de l'autre guerre, celle de 1914-1918 dont il est d'ailleurs un ancien combattant. Sa femme et ses enfants, mais aussi son camarade Le Braz ont un caractère beaucoup plus souple que lui, ayant immédiatement compris que l'illégalité de De Gaulle

[329] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, pp. 103-106, ch. « Reprise de l'activité ». À noter que dans la salle de classe où officie Berthier fleurissent les « V », les Croix de Lorraine, et les « Vive de Gaulle ». La passion adolescente est elle aussi, majoritairement, gaulliste, s'ajoutant au naturel de l'enfant, à l'instinct féminin, et au bon sens masculin.
[330] *Ibid.*, p. 132.

n'invalidait pas la légitimité de son combat. C'est même le cas de beaucoup de monde, semble-t-il, puisque Berthier remarque qu'au moment du bombardement de Saint-Nazaire par les Alliés, « *la majeure partie de la population, résolument gaulliste et anglophile, cherchait à ses amis toutes les excuses et les justifications*. »[331] Les résistances de René Berthier à la Résistance sont finalement le signe que l'instinct naturel partagé par les Français a été détourné, trompé par les manœuvres de Pétain et des collaborationnistes. Plus loin, opérant sa conversion, Berthier avouera enfin :

> « J'ai été victime d'une propagande qui abusait mon ignorance. La vue réelle des choses a modifié mon jugement. C'est naturel. J'étais de bonne foi ! Je pensais comme mon ami Reval, et lui aussi a évolué comme moi. Je suppose que des dizaines et des centaines de prisonniers sont passés par les mêmes doutes, les mêmes hésitations, les mêmes épreuves, avant de se résoudre à brûler ce qu'ils avaient adoré… Là-bas, nous avions mal situé notre idéal de justice, de paix, de patriotisme et d'amour. Nous avons enfin vu notre erreur, rectifié le tir et voilà tout ! »[332]

Toute la saveur du texte de Deschaumes tient dans le soin accordé, déplié au fil des pages, à ce *réajustement* de l'instinct et de la raison, et au trajet de retour d'une brebis égarée vers l'ensemble de la communauté déjà fidèle aux voies de la Résistance.

« Gaullistes par révolte sentimentale »

En 1947, Cartault d'Olive écrivait dans son récit de captivité *Pions de l'échiquier*, cette profession de foi gaulliste :

> Le fameux discours du Général de Gaulle, à Londres, avait été comme la perche longtemps implorée par les prisonniers français. Il s'y agrippa avec la même frénésie de l'homme qui allait se noyer.
>
> Désormais, le nom du Général était le mot magique qu'on opposait à toutes les brimades, qu'on ressortait à toutes les reprises de cafard, de la mauvaise humeur, de l'abandon. Il marquait miraculeusement la résurrection de l'espoir. Il remontait d'un coup le moral à plat. Il était le symbole de la France qui survit, la flamme de la vengeance en marche.[333]

On ne sera pas surpris alors de voir, sous la plume de Francis Ambrière

[331] *Ibid.*, p. 153.
[332] *Ibid.*, p. 178.
[333] F. Cartault d'Olive, *Pions de l'échiquier*, Paris, Calmann-Lévy, 1947, p. 17.

cherchant à définir l'orientation de son propre groupe idéologique, cette expression : « *ardents gaullistes par révolte sentimentale* »[334] La Résistance des P.G., comme celle du reste de la communauté française, je l'ai montré, se vit souvent sous le régime du sentiment, tout autant que sous celui de la raison. Ce gaullisme des captifs trouve parfois une expression concrète dans des structures de Résistance, comme le Groupement Gaulliste de Résistance (« Groupement Mauvin ») de l'oflag VI A. Fondé par des gaullistes précoces, ce groupement se donne pour condition d'existence d'approuver « *l'action du général de Gaulle depuis 1940* », et d'être « *anti-pétiniste, au plus tard depuis le 11 novembre 1942* », date de création du mouvement. Malgré ces présupposés, ce mouvement est rejoint par des officiers du Cercle Pétain ! Il est vrai que, selon son initiateur, le Groupement souhaitait n'avoir « *aucune tendance politique et n'a jamais fait de politique* ».[335] Pour ces officiers, de Gaulle était alors moins un référent politique que le symbole du refus de l'armistice.

Les réactions des P.G. face à de Gaulle évoluent avec le temps, et ne sont pas toutes de l'ordre de l'adhésion.[336] Jusqu'à l'automne 1940, l'attitude du Général paraît atypique et peu réaliste aux officiers captifs, même à ceux qui trouvent son action courageuse. Durant l'année 1941, l'écart se creuse entre ceux qui considèrent de Gaulle comme un traître et ceux pour qui le représentant de la France libre est un héros.[337] Globalement, analyse Jean-Bernard Moreau, de Gaulle reste pour les P.G. le représentant d'une idée, belle et abstraite, mais qui ne semble posséder aucun moyen concret pour mener son projet à bien : il ne commande aucune armée, et sa présence en Angleterre l'éloigne des réalités de la patrie occupée. À part quelques débrouillards ayant construit de leurs propres mains un poste de radio, les officiers P.G. n'ont jamais entendu la voix et les discours du Général. Enfin, ils ne voient pas comment de Gaulle, du fait de l'illégalité de sa situation, pourrait agir pour la libération des P.G. L'étude de la correspondance des P.G. montre qu'en mai 1944, seuls 10 % des officiers semblent favorables à la « dissidence » gaulliste… Deux mois plus tard, ils sont 71 % à voir en de Gaulle un légitime représentant de la

[334] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 152.
[335] Rapport du lieutenant-colonel Mauvin, cité par Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 530.
[336] Pour les remarques suivantes, voir *ibid.*, pp. 450-461.
[337] Yves Durand signale également un cas étrange et rarissime : au printemps 1941, quelques officiers volontaires intègrent l'armée de l'armistice pour aller se battre en Syrie contre les Anglais et les gaullistes. (*La captivité*, *op. cit.*, p. 346.)

France ! Ces observations peuvent prêter à sourire, bien sûr, mais elles témoignent surtout du fait que les P.G. (et encore une fois, particulièrement les officiers) ont un désir d'inscrire leur destin le plus possible dans une légalité et sous la bienveillante autorité d'un chef militaire. À l'automne 1944, la correspondance des officiers montre qu'ils sont satisfaits de voir que la France se rallie à de Gaulle, mais aussi qu'ils craignent le péril rouge dans le Sud Ouest : on espère que de Gaulle pourra y remettre de l'ordre.

Cependant, les officiers P.G., s'ils reconnaissent la légitimité du Général à prendre en main les rênes de la France, ne lui accordent pas autant de confiance qu'au Maréchal. Jean-Bernard Moreau rappelle :

> Beaucoup [d'officiers] ont en effet rejoint les anti-pétainistes par réaction au nouvel ordre que Vichy essayait d'établir, mais assurément pas en raison d'une quelconque hostilité envers Pétain, auquel ils ne reprochent finalement que d'être un soldat malencontreusement fourvoyé dans le monde de la politique, dont nombre d'entre eux se méfient et que certains exècrent.[338]

Cette réserve envers de Gaulle s'explique à la fois par la fidélité au Maréchal, qu'on retrouve encore après la libération de Paris, et par les orientations politiques choisies par le chef du G.P.R.F., qui accueille dans son gouvernement des ministres communistes et exprime sa fidélité à la perfide Albion…

Les adhésions d'un Ambrière ou d'un Deschaumes à de Gaulle n'expriment ainsi pas l'opinion majoritaire des officiers (Deschaumes est un officier, mais pas Ambrière), mais elles sont en accord avec l'idéologie dominante de l'après-guerre. Elles possèdent toutefois — surtout celle de Deschaumes — un terrain d'entente commun à toutes les orientations des P.G. : le patriotisme, une certaine combativité, et le désir d'union de tous, par-delà les divergences d'ordre idéologique. La « *révolte sentimentale* » proposée par Ambrière n'a rien d'une révolte politique, elle trahit seulement un sentiment d'honneur blessé et le désir de mettre fin à l'oppression de la France par l'ennemi et ses sbires. Sur ce point, tous les P.G. (à l'exception évidente des collaborationnistes), qu'ils soient nationalistes de droite, pétainistes, giraudistes, gaullistes, et même communistes, s'accordent. Les divergences proviennent des moyens à employer, et de l'autorité (généralement celle d'un chef) à

[338] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 461.

suivre, pour laver l'affront et restaurer l'identité du pays.

La « zone grise »

Entre le pétainisme et le gaullisme, il y a pour les P.G. ce que j'appellerai, un peu ironiquement il est vrai, la « *zone grise* », en référence à l'expression employée par Primo Levi à propos de ce terrain d'indistinction entre bourreaux et victimes dans les camps, et qui exige de repenser les catégories morales traditionnelles.[339] Le livre récent de Robert Belot, *La résistance sans de Gaulle* montre de manière très claire l'existence de ces zones d'engagement où s'effectuent des passages et des hésitations idéologiques.[340] Ces passages, on l'aura compris, m'intéressent beaucoup et me semblent être l'une des clefs principales de compréhension de « l'idéologie P.G. » et des récits qui, consciemment ou non, la véhiculent.

Je qualifierai la première facette de cette zone grise de « pétaino-résistante ». Elle trouve une actualisation particulièrement aiguë dans les organismes de la métropole chargés de s'occuper des P.G. : le Commissariat au P.G., mais aussi, d'une certaine manière, la « Mission Scapini ». On remarquera que l'orientation résistante des P.G. semble se déclarer, comme dans *Vers la Croix de Lorraine*, à partir du moment où les P.G. sont rapatriés : les mouvements de Résistance spécifiquement P.G. (R.N.P.G., F.A.C.E.A.) sont structurés en métropole, et s'occupent spécifiquement des P.G. rapatriés, même si les liens avec les captifs ne sont pas absents. En captivité, la Résistance est beaucoup plus de l'ordre de l'action individuelle et moins structurée, et lorsqu'une structure existe (le F.I.A., par exemple), son efficacité est plus limitée. Cependant, l'idéologie-P.G. qui sous-tend cette Résistance n'est pas toujours gaulliste, loin s'en faut : antifasciste, elle peut tout aussi bien être nationaliste de droite, non maurassienne, que de gauche républicaine.

Pour traiter de l'orientation idéologique de ces structures, je m'appuierai sur l'analyse qu'en donne Jean Védrine, en ayant bien conscience que le point de vue de cet auteur est fortement conditionné par la volonté de légitimer son propre

[339] Primo Levi, *Les naufragés et les rescapés*, *op. cit.*, ch. II « La zone grise », pp. 36-68. Voir aussi l'analyse qu'en fait Giorgio Agamben dans *Ce qui reste d'Auschwitz*, *op. cit.* (*passim*).
[340] Voir aussi la synthèse qu'en fait Julian Jackson dans *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, pp. 597-600.

engagement : Védrine est un excellent représentant pétaino-résistant et à ce titre, il est donc juge et partie. Mais, puisque je suis littéraire, c'est bien son discours qui m'intéresse et en particulier la rhétorique qui lui permet de lier pétainisme et résistance. Pour contrebalancer le point de vue de Védrine, j'utiliserai également les remarques faites par Robert Belot (même si son livre n'évoque pas vraiment les P.G.) et Julian Jackson.

Pour Védrine, les organismes de rapatriement des P.G., dont le statut et les missions sont officiellement reconnus par le gouvernement de Vichy, cachent en fait un fertile terreau d'activités résistantes :

> Il arrive même que ce travail parallèle, plus ou moins camouflé, soit fait dans les locaux publics mêmes, par exemple, dans quelques services centraux du Commissariat aux P.G. à Paris ou à Vichy, dans certaines Maisons du Prisonnier départementales, dans des Centres d'accueil, dans des hôpitaux militaires.[341]

Le personnage central de ce « double jeu » est sans conteste Maurice Pinot. Capturé en mai 1940, Pinot passe quinze mois en captivité dans les oflags XI A et IV D, avant d'être remarqué par la mission Scapini qui cherche des officiers français parlant allemand couramment. Il n'est pas hostile à la Révolution Nationale, mais la juge trop maurassienne, et se méfie de Pétain depuis sa visite à Franco en 1938. Rapatrié à sa « *grande surprise* » (*sic*)[342] en juillet 1941, il est chargé par Vichy d'organiser les « Secrétariats du libéré » pour le C.C.A.P.G. (Comité Central d'Assistance aux P.G.) Nommé directeur du Commissariat général aux P.G., le 2 septembre 1941, il occupera ce poste jusqu'au 14 janvier 1943, où il sera remplacé par le collaborationniste André Masson. Durant son mandat, il crée les Centres d'entr'aide aux P.G. (C.E.A., rendus officiels le 26 mai 1942), qui fonctionnent comme des antennes régionales du Commissariat et sont censées, selon Védrine, permettre de réduire l'influence sur les P.G. rapatriés des organes collaborationnistes comme la Légion Française des Combattants. Pinot, toujours selon Védrine, a beaucoup œuvré pour l'unification des efforts dirigés vers les P.G., notamment en tentant de conserver « l'apolitisme » — c'est-à-dire une certaine indépendance vis-à-vis de l'idéologie de la collaboration — du Commissariat. Pinot

[341] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, N.E. 29, p. 4.
[342] *Ibid.*, t. II, témoignage de Maurice Pinot, p. 7.

représente avec Mitterrand (qui fut son actif et influent second) ces P.G. conservateurs, généralement catholiques et antifascistes, qui n'apprécient pas la morgue du général rebelle, et croient globalement aux valeurs défendues par la Révolution Nationale.

André Masson, qui succéda à Pinot, fut au contraire un ardent défenseur de la collaboration. Les pétaino-résistants du R.N.P.G. et de la F.A.C.E.A. (Jean Védrine, Maurice Pinot, François Mitterrand…) en firent leur bête noire. Le 15 mai 1943, Marcel Perrin de la F.A.C.E.A. intervint pendant la réunion publique organisée par le Commissariat Général aux P.G. pour le lancement du Mouvement Prisonniers. Le 10 juillet, Mitterrand, lors d'une intervention mémorable, interpella directement Masson, salle Wagram à Paris, au cours du Congrès du Mouvement Prisonniers. Le remplacement de Pinot par Masson à la tête du Commissariat provoqua de nombreuses protestations chez les directeurs des C.E.A., et certains en vinrent même à démissionner de leurs fonctions. Le 2 mai 1943, au lendemain de la nomination de Masson, quelques-uns des démissionnaires, en accord avec Maurice Pinot, se réunirent pour penser leur action en dehors du Commissariat. Leur but était toujours de maintenir l'unité des P.G., mais également d'établir un réseau de contacts clandestins entre les responsables des C.E.A., ainsi qu'avec les organisations de la Résistance, en s'occupant particulièrement des évadés. Dans le courant de l'année 1943, Pinot et Mitterrand vont ainsi multiplier les contacts avec les mouvements « Libération », « Combat », « Franc-Tireur », N.A.P. et Super-N.A.P. Si l'on en croit Védrine, la « *résistance active et passive des P.G.* » qui en aurait découlé aurait permis « *ce résultat exceptionnel pour l'époque : l'élimination d'un haut fonctionnaire entièrement acquis aux thèses du gouvernement et soutien activiste de sa politique* » : le départ d'André Masson, le 14 janvier 1944.[343]

À première vue, on pourrait penser que le double jeu est également l'un des modes d'action d'André Scapini. Ambassadeur, chef de la Délégation française à Berlin, il est chargé de négocier auprès des Allemands la libération et l'amélioration des conditions de vie des P.G. Comme le rappelle Védrine, de nombreux P.G. voient en Scapini et en ses délégués qui visitent les camps, des pions au service de la collaboration, incapables d'améliorer le sort des captifs, et uniquement préoccupés

[343] *Ibid.*, t. I, N.E. 11, p. 6 ; N.E. 29, p. 10 ; N.E. 29, p. 13.

de propagande pour la Révolution Nationale. Védrine reconnaît que la parole publique de Scapini donne de lui une image de « *soumission et parfois de […] complaisance, quand ce n'est pas […] de connivence* » avec l'ennemi.[344] Toutefois, Scapini serait très attentif au respect de la Convention de Genève par les Allemands, et s'insurgerait contre les mauvais traitements occasionnés à des P.G. :

> Dans les entretiens privés ou discrets, il traite ses interlocuteurs allemands avec hauteur et parfois avec arrogance ; il joue l'O.K.W. contre les Affaires Étrangères et inversement ; il obtient satisfaction à peu près autant que les représentants du Comité International de la Croix-Rouge, avec qui il coopère étroitement […].[345]

On ne peut certes pas parler ici de « Résistance », mais au mieux d'une opposition à un système contraignant les intérêts des Français : Scapini, représentant officiellement ces intérêts, a donc toute légitimité à se jouer de ses interlocuteurs, à ruser avec eux, pour obtenir le meilleur pour ses compatriotes. De la même manière, Scapini s'est élevé contre la Relève, parce qu'il n'a pas été consulté avant sa application, et contre les mesures discriminatoires à l'encontre des P.G. juifs : c'est bien la communauté française qu'il défend alors. Védrine ne soutient pas la théorie du « double jeu », comme le firent les défenseurs de Pétain à la Libération. Il tente plutôt de noyer la participation active de Scapini à l'idéologie pétainiste sous des considérations pragmatiques d'aide aux P.G. : le versant public de Scapini serait ainsi légitimé par les réalisations concrètes qu'il obtint pour les captifs, les secondes pesant dans la balance implicitement plus que le premier. L'exemple le plus frappant de cette logique est donné dans ce paragraphe de Védrine :

> [Novembre 1941 : les délégués « Scapini » demandent à leur chef] de cesser d'utiliser *Le Trait d'union*, journal allemand destiné aux P.G., pour diffuser les conseils et les renseignements du S.D.P.G. [Service Diplomatique des Prisonniers de Guerre, que dirige Scapini]. Scapini se rend compte que, ce faisant, il donne sa caution à ce journal de propagande allemand, mais il estime ne pouvoir se priver de ce moyen unique de liaison avec les camps et les kommandos. Il promet seulement de s'abstenir désormais, de lui donner des « communiqués officiels du S.D.P.G. »[346]

Ce sont là bien des considérations d'ordre pragmatique qui décident de

[344] Le 12 juillet 1941, il publie un article dans *L'Illustration* où il présente la captivité comme un Éden. Il y écrit qu'il estime normal que les anciens combattants d'active de 1914-1918 ne soient pas libérés : « *à la carrière militaire ses servitudes.* » (Cité par Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 428.)
[345] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, N.E. 30, p. 3.
[346] *Ibid.*, N.E. 30, p. 7.

l'attitude de Scapini ; mais elles laissent aussi voir — est-ce un effet voulu par Védrine ? — une certaine naïveté de Scapini face aux circulations de l'idéologie. Comment le chef de la S.D.P.G. aurait-il pu s'apercevoir *si tard*, en novembre 1941, que *Le Trait d'Union* (qui est distribué aux P.G. depuis le 23 mai 1940) est un organe de propagande nazie ?[347] Ce type d'argumentation est particulièrement important pour le sujet traité ici, parce qu'il trace quelques contours de la communauté des P.G. en êtres se désirant apolitiques, et songeant avant tout à agir dans le concret. La méfiance et le mépris revendiqués par de nombreux P.G. pour la politique et l'idéologie conduisent à donner d'eux l'image d'âmes pures et naïves, n'ayant eu le seul tort que d'être fidèles à un chef qui les trompa finalement, et de n'avoir pas su et voulu habilement manœuvrer politiquement pour imposer leur expérience à la communauté française libérée.

La seconde facette de cette zone grise est ce qu'on appelle le « giraudisme ». Elle n'est pas nécessairement très éloignée de la première, si l'on se souvient que François Mitterrand arriva à Alger, en novembre 1943, avec une réputation de giraudiste. De Gaulle le reçut très froidement — les préférences de Mitterrand n'allaient d'ailleurs pas spécialement à de Gaulle.[348] L'hypothèse Giraud possédait pour les P.G. plusieurs atouts non négligeables. Le général était d'une part un évadé de la Grande Guerre — quand il n'était que capitaine et qu'il fut gravement blessé en août 1914 —, et surtout le plus glorieux des évadés de la captivité de 1940. Son évasion en 1942 fut saluée par la quasi totalité des P.G., à l'exception notable des autres généraux de la forteresse de Königstein, qui lui tinrent rigueur de ne pas avoir

[347] Une réponse symbolique : Scapini était, à la suite d'une blessure de la Grande Guerre, aveugle. Voyait-il alors à travers le légendaire regard bleu et perçant du Maréchal ? L'idéologie, là encore, cherche à se dissimuler. Comme l'écrit dans son rapport le capitaine d'infanterie Paul de Granier de Cassagnac, après sa libération en août 1941 : « *Il fallait quelqu'un pour y voir clair, et on a choisi un aveugle pour ce poste.* » (cité par Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 428.) Le gouvernement de Vichy, par pragmatisme encore, choisit de faire de la France la puissance protectrice de ses propres prisonniers. Normalement, ce rôle est confié à une puissance neutre dans le conflit : jusqu'à cette décision du 16 novembre 1940, les États-Unis s'en chargeaient. Pragmatiquement, on peut considérer que cette décision de Vichy facilite le soutien aux P.G. : il semble que de 1940 à 1944, cela ait été favorable aux officiers, mais pas aux hommes de troupe. À partir de 1944, c'est au contraire un handicap, puisque le G.P.R.F. n'a aucune légitimité aux yeux des Allemands (voir Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 560 *sqq.*) Idéologiquement cependant, le statut de puissance protectrice induit la neutralité de la France dans le conflit, c'est-à-dire qu'elle envisage officiellement la captivité comme la continuation de la défaite, et non celle du combat. Pour les P.G., c'est un poids supplémentaire dans la tension entre leur légalisme pétainiste et leurs éventuelles aspirations résistantes.

[348] Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 601.

respecté le devoir d'obéissance qui est au fondement même du métier militaire…[349] Ni l'incitation, lancée à Giraud par Scapini de se rendre, ni les sanctions décidées par Hitler ne refroidissent l'enthousiasme suscité par cette véritable *aventure* d'un haut-gradé français. En métropole, le journal *Combat* lui aussi salue en mai 1942 ce beau geste de liberté :

> Nous ne savons pas si Giraud est républicain, royaliste, bonapartiste, démocrate, ou s'il rêve d'autocratie, et cela importe peu aujourd'hui. Giraud est pour nous un soldat inflexible et sans tache. Il est libre, ayant tout refusé aux Allemands. Il a gardé son épée immaculée pour le service de la France.[350]

L'apolitisme revendiqué de Giraud est une valeur très appréciée par les P.G., mais aussi par Roosevelt, qui le préféra à de Gaulle comme représentant de la France libre, après l'assassinat de Darlan. Giraud n'a pas désavoué la législation de Vichy et n'a pas combattu en Syrie dans l'un ou l'autre camp. Il est avant tout considéré comme un militaire, et son casier est vierge : il a n'a été pas un cadre de cette III[e] République tant haïe. Comme le résume parfaitement Robert Belot :

> Giraud, avec la « tierce » France qu'il fait naître grâce à la bénédiction des Américains, entre Vichy et Londres, va jouer un rôle irremplaçable dans le mouvement de désaffection de l'opinion française à l'égard de Vichy et de Pétain. Il va donner un débouché, un territoire et un cadre quasi légal aux maréchalo-résistants qui répugnent à rallier les mouvements de résistance ou le gaullisme et qui se reconnaissent dans son apolitisme proclamé et sa filiation avec Pétain.[351]

Ce qui est vrai en France métropolitaine l'est aussi en partie dans les stalags et les oflags. Yves Durand note en effet qu'à l'oflag VIII F, le giraudisme facilite la transition entre le pétainisme et la résistance.[352] Toutefois, la possibilité Giraud s'efface devant la présence et l'efficacité réelles de De Gaulle à la tête du Comité français de Libération Nationale (C.F.L.N.). Le 9 novembre 1943, Giraud fut évincé du C.F.L.N. La réaction suit dans les oflags : peu à peu, la popularité de Giraud décroît, lorsque l'on s'aperçoit qu'il n'est plus celui qui peut représenter la France Libre.[353]Giraud, enfin, produit chez Julliard en 1946 son récit de captivité,

[349] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 360.
[350] Cité par Robert BELOT, *La Résistance sans de Gaulle*, *op. cit.*, p. 317.
[351] *Ibid.*, p. 318.
[352] Yves DURAND, *La captivité*, *op. cit.*, p. 369.
[353] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, pp. 544-545.

sobrement intitulé *Mes évasions*. Le chapitrage (« L'évasion d'un capitaine », « L'évasion d'un général d'armée », « Jamais deux sans trois… ») tout autant que son style net, précis, et ponctué d'humour, font de ce récit un modèle du genre, dans sa version *militaire*. *Mes évasions* construit la vie de Giraud comme une aventure dont il sort vainqueur avec panache et dignité ; dans ce récit, tout semble simple et maîtrisé, évident : le monde ne résiste pas à la volonté de l'homme d'action. Giraud est assurément un modèle d'aventurier : en 1971, un auteur (Jacques Granier), publiera aux Presses de la Cité un livre intitulé : *Un général a disparu. L'évasion la plus extraordinaire du siècle, 17 avril 1942*, et préfacé par le maréchal Juin. En 1947, Frère Patrice demandera à Henri Giraud de préfacer son témoignage *Le Dodore se fait la malle* : le Général s'exécute gentiment, ne dit pas grand-chose du texte, mais réussit tout de même à faire des évadés une *communauté* bien particulière :

> Un des plus grands pêchés de l'heure présente est l'égoïsme, fils de l'orgueil. Nous autres évadés, sachons n'être ni orgueilleux, ni égoïstes.[354]

Giraud est un excellent représentant des P.G., parce qu'il leur donne bien volontiers une haute valeur morale, dans un monde qui ne semble pas être en accord avec les leçons de l'expérience captive.

Communistes ?

J'ai trouvé peu de traces d'engagement communiste dans les récits de P.G., ou même dans les analyses proposées par Védrine ou Durand. Jean-Bernard Moreau ne recense quant à lui aucun mouvement de résistance communiste dans les oflags : ces mouvements sont plus volontiers gaullistes ou giraudistes. Pour les officiers, cela ne doit pas vraiment étonner : la peur du « péril rouge » est une tradition de l'armée française, et l'attitude pacifiste et le pacte germano-soviétique ne font qu'aggraver ce jugement. Jusqu'en 1942, la correspondance des officiers témoigne très souvent de leur désir d' « *écrasement définitif des Soviets et [de] la liquidation de l'impérialisme anglais* »[355]. L'enlisement de l'armée allemande à Stalingrad à l'hiver 1941 alimente cet anti-

[354] Henri GIRAUD, lettre-préface à Frère PATRICE, *Le Dodore se fait la malle*, Cholet, Farré et Freulon, 1947, p. 9.
[355] Contrôle Postal des Prisonniers de Guerre, septembre 1941, AN F9 2907 ; cité par Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 469.

communiste, tant est encore ancrée dans les esprits des officiers captifs l'idée que leur libération est directement liée à la victoire de l'Allemagne.[356] Jean Delmas affirme même que le point commun des officiers de l'Armée française est sans doute leur anti-communisme, « *tant reste vif le souvenir des Bolcheviks démobilisant, en 1917, le grand allié de revers.* »[357]

De leur côté, il semble que pendant la guerre les communistes s'intéressent peu au sort des P.G. Évelyne Gayme évoque toutefois un tract communiste d'août 1942, émanant de « Combat », et dénonçant l'illusion de la libération des P.G. que pourrait engendrer la Relève.[358] Il s'agit moins pourtant, me semble-t-il, d'une prise en compte spécifique des P.G. que d'une critique de la politique de collaboration. Après la Libération, la situation change : *L'Humanité* est le seul journal qui au printemps 1945 consacre régulièrement une place importante aux P.G., malgré les restrictions de papier imposées par le G.P.R.F. Les arrière-pensées politiques ne sont toutefois pas absentes de cet intérêt subit : il s'agit de contrer les attaques d'Henry Frenay, critiquant les conditions de rapatriement des P.G. par l'Armée rouge.[359] Une brochure est alors publiée aux Éditions France-U.R.S.S., compilant témoignages et anecdotes édifiants sur l'extrême correction des soldats soviétiques envers les P.G. français.[360] En outre, les élections approchent et la communauté P.G. représente pour les diverses forces politiques du pays un corps électoral très important. Claude Morgan, ancien P.G. évadé ayant rejoint les rangs de la Résistance, publie ainsi, dès décembre 1944, un article dans les *Lettres françaises* :

> « 900 000 prisonniers, 500 000 politiques, 1 000 000 de travailleurs. » Ainsi commençait un poème de Paul Éluard publié dans les *Lettres françaises*. 2 400 000 hommes. Une importante fraction du corps électoral. Des hommes jeunes, presque tous âgés de 20 à 30 ans. Ceux qui ont le plus souffert. Ceux qui auront avant tous les autres le droit de parler dans la France de demain.
>
> Au nom de la démocratie certains viennent nous dire que, sans attendre le retour de leurs frères exilés, les Français doivent aller aux urnes et se prononcer entre les candidats des différents partis politiques.[361]

[356] *Ibid.*, p. 477.
[357] Jean DELMAS, « Les officiers et la Résistance en France », art. cité, in *Les Résistance, miroir des régimes d'oppression*, *op. cit.*, p. 322.
[358] Évelyne GAYME, *op. cit.*, p. 154.
[359] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 577.
[360] *Des prisonniers français libérés par l'armée rouge*, Paris, Éditions France-U.R.S.S., s.d. [probablement 1945]. Pour un point de vue diamétralement opposé, voir le récit (plus tardif) de Jacques DE LA VAISSIÈRE, *Silésie, morne plaine. Carnets trouvés dans un grenier*, Paris, Éditions France-Empire, 1991, ch. « Les rouges », pp. 309-465.

La présence des communistes se fait également sentir au sein des C.E.A. qui se sont « politisés » depuis la Libération.[362] De manière générale, l'influence des communistes, jouissant du prestige de l'Armée rouge et de l'expérience des maquis devient dominante dans toutes les sphères de la société. Sur l'articulation des questions esthétiques et politiques, les communistes (et en particulier Aragon) sont incontournables. Comme l'écrit Edgar Morin dans ses mémoires :

> La Résistance, en 1944, répudiait l'antisoviétisme et l'anticommunisme. Le communiste stalinien, martyr et vainqueur de la guerre, dégageait un rayonnement solaire. Ceux qui osaient tout contester étaient voués au mépris ou à l'indifférence.[363]

Certains anciens P.G. évadés ont activement participé à la Résistance communiste : c'est le cas de Robert Paumier (Delarue), membre du P.C.F. qui se met, dès le printemps 1943, au service du Front National. Il est alors chargé d'animer la résistance en lien avec les P.G. rapatriés ou non, et leurs familles. Il intègre alors le C.N.P.G. (Comité National des P.G.)[364] Plus connus, et directement liés à ce sujet, sont Claude Morgan et Georges Adam. Tous deux faisaient partie d'un réseau communiste reliant *Les lettres françaises* et les Éditions de Minuit. C'est Georges Adam qui mit en contact l'imprimeur Blondin avec ces dernières, par le relais de Claude Morgan, et les deux anciens P.G. mirent constituèrent un circuit éditorial (entièrement sous le contrôle des communistes) pour les Éditions de Minuit.[365] Tous deux publièrent également leur récit de captivité clandestinement chez Minuit : *À l'appel de la liberté* (1944), et *La marque de l'homme* (1944). Directeur des *Lettres françaises*, Claude Morgan devint à partir de 1944 une personnalité très influente dans le milieu littéraire ; Georges Adam fut député communiste à la Libération. En lisant les chroniques qu'il donne à son journal, on s'aperçoit toutefois que l'expérience de la captivité y est relativement peu présente, et qu'il ne la revendique jamais vraiment comme telle : il se positionne plutôt, avec Aragon, comme le chantre de la résistance intellectuelle communiste.

Il y a une autre raison, à mon sens, qui peut expliquer la relative absence des

[361] Claude MORGAN, « La démocratie et ceux qui en parlent », *Les lettres françaises*, n° 34, 16 décembre 1944 ; *Chronique des Lettres françaises*, *op. cit.*, t. II, p. 26. Voir aussi IDEM, « Sur des silences », 2 juin 1945 ; *ibid.*, p. 63.
[362] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, N.E. 29, p. 26.
[363] Edgar MORIN, *Autocritique*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 76.
[364] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, N.E. 29, p. 18.
[365] Anne SIMONIN, *Les Éditions de Minuit*, *op. cit.*, p. 132.

communistes dans le processus de digestion et de transmission de la captivité. Je la propose ici comme une hypothèse. Lorsque Robert Antelme et David Rousset évoquent la figure du déporté politique des camps de concentration, ils recourent tous deux à une même analogie : le déporté est comparé au prolétaire. Robert Antelme explique, dans un article de 1948 :

> Dans les camps nazis, on s'est trouvé dans une situation de dépendance et d'oppression totale, physiquement dans la situation du pauvre absolu. Il serait vain toutefois de tenter une assimilation du déporté au pauvre, du couple riche-pauvre. C'est que le déporté, quel qu'il fût, était déjà pour le SS riche un ennemi. Ennemi historique […]. Il était *a priori*, si l'on veut, pour le SS, un prolétaire. […]
>
> Le déporté n'était donc pas un esclave nu. C'était un ennemi en esclavage et à travers ce produit-esclave, le SS pouvait justifier concrètement son mythe : « Ça ne pouvait évidemment pas être un homme, puisqu'il était notre ennemi. D'ailleurs, en voilà la preuve… », etc.[366]

Pour Antelme, les camps sont la prolongation d'un régime d'exploitation que le monde « normal » connaît bien :

> On aura découvert ou reconnu qu'il n'y a pas de différence de nature entre le régime « normal » d'exploitation de l'homme et celui des camps. Que le camp est simplement l'image nette de l'enfer plus ou moins voilé dans lequel vivent encore tant de peuples.[367]

David Rousset voit quant à lui les camps comme la réponse spécifique de l'Allemagne à la crise économique et sociale de l'entre-deux guerres :

> L'Allemagne a interprété avec l'originalité propre à son histoire la crise qui l'a conduite à l'univers concentrationnaire. Mais l'existence et le mécanisme de cette crise tiennent aux fondements économiques et sociaux du capitalisme et de l'impérialisme. Sous une figuration nouvelle, des effets analogues peuvent demain encore apparaître. Il s'agit, en conséquence, d'une bataille très précise à mener.[368]

La figure du pauvre est également très présente dans les récits de captivité, qu'ils soient pétainistes ou résistants d'ailleurs, mais je n'ai trouvé nulle part cette réflexion faisant des stalags et des oflags une manifestation du capitalisme. Il y a pour la majorité des récits de stalags, où les P.G. servirent dans différents

[366] Robert ANTELME, « Pauvre – prolétaire – déporté », in *Jeunesse de l'Église*, n° 9, « Le temps des pauvres », septembre 1948 ; repris dans Robert ANTELME, *Textes inédits. Sur L'espèce humaine. Essais et témoignages*, Paris, Gallimard, 1996, p. 29.
[367] *Ibid.*, p. 32.
[368] David ROUSSET, *L'univers concentrationnaire*, Paris, Les Éditions du Pavois, 1946 ; réédition Hachettes Littératures, coll. « Pluriel », 1998, p. 187. D'autre part, le chapitre XVI s'intitule « Un nouveau visage de la lutte des classes », pp. 159-174.

kommandos, l'évocation du travail, et souvent l'exploitation de l'homme par l'homme.[369] Mais il n'y a pas, dans les récits de cette époque, de réflexion sur la dimension économique de la captivité. Dans la plupart des récits, lorsque le P.G. est comparé à un pauvre, ce n'est pas la figure du prolétaire qui surgit, mais celle du mendiant. Dans les récits pétainistes, la figure du pauvre entre parfaitement en résonance avec l'idéologie doloriste et paternaliste :

> *10 octobre* [1942]
>
> Le temps est devenu plus froid. Les poêles des baraques brûlent du lignite ; quand on entre, une atmosphère chaude vous apaise, mais aussi une buée enveloppe, comme chez les pauvres gens. Je n'avais jamais encore vécu deux ans dans six pieds carrés et trouvé dans cet espace gîte, nourriture, récréation, cuisine, salle des repas, études. Jamais je n'avais vu l'encrier voisiner avec la soupière, le cahier côtoyer la vaisselle et le bruit du ménage et des conversations accompagnant toujours l'effort de la pensée. C'est cependant la condition la plus normale et la plus ordinaire pour des milliers d'enfants dans des milliers de familles.[370]

La condition du captif apparaît à Guitton comme le reflet de celle des plus pauvres des Français. Pour autant, cette pauvreté n'est pas jugée ici comme anormale : le point de vue de Guitton ne se veut ni social, ni politique — il ne dénonce aucune misère. L'analogie que provoque la vie captive est plutôt pour le philosophe catholique et conservateur une occasion supplémentaire de pensée, et de compassion pour ceux qui souffrent. Le pauvre n'est pas pensé dans une quelconque lutte des classes.

Georges Hyvernaud, lui aussi, compare le captif au pauvre :

> J'ai longtemps tourné autour de la misère. Il y a des gens, dès qu'ils arrivent dans une ville, qui cherchent la cathédrale, ou le cimetière, ou les bordels. Question de goût. Moi, c'est vers les quartiers pauvres que j'allais. C'est ça qui m'attirait. Les façades noires, les guenilles aux fenêtres, ces créatures délabrées qui vous regardent passer… […] Ils ont leurs secrets, les pauvres. Et une façon à eux de vous regarder, vous qui ne savez pas. Un mépris à eux. On les voit du dehors. Comme les malades. Et on voudrait comprendre comment c'est pour eux qui sont dedans. Comment ils s'arrangent là-dedans, à l'intérieur de leur pauvreté. Comprendre ce qu'est la pauvreté quand on la voit et qu'on la vit du dedans.
>
> Mais à présent, ça y est, je suis dedans. Je suis un pauvre. Tout ce que je possède, c'est un peu de linge déchiré, une cuiller, un couteau. Et ce quart en aluminium sur lequel un premier possesseur a gravé deux fleurs et le prénom d'une femme. Ça tient dans une musette de soldat.

[369] Dans son recueil de poèmes qu'il sous-titre « *témoignage* », Robert Volène compare le P.G. à un « *manœuvre* » et à un « *esclave* » (« Les stalags », in *Épopée sans gloire, 1940-1945. Témoignage*, Paris, Bibliothèque des Études poétiques, 1958, pp. 14-15.)

[370] Jean GUITTON, *Pages brûlées, op. cit.*, p. 140.

> Je porte la défroque des pauvres. Je fais les gestes des pauvres. Je ramasse les bouts de ficelle et les vieilles boîtes, parce que tout peut toujours servir.[371]

Hyvernaud n'a pourtant rien d'une grenouille de bénitier pétainiste, lui qui, si on voulait le qualifier, serait plutôt un « populiste de gauche ». Chez Hyvernaud, le captif est même un mendiant, un homme qui n'a plus rien que « *la peau et les os* », et qui est l'incarnation même de la *vie nue*, débarrassée de tous les oripeaux sociaux et culturels, cette vérité que dévoile l'événement de la défaite et de la captivité :

> Tronc, quand il était magistrat, il devait se dire constamment qu'il était magistrat. Ça lui donnait un beau visage serré de magistrat, une belle démarche mesurée, une belle moralité de magistrat. Même aux cabinets, il devait chier en magistrat, lentement, cérémonieusement. Mais, maintenant, il n'est plus rien qu'un sac à merde comme les autres qui va se vider avec les autres. Alors il peut bien ramasser les mégots et fouiller les poubelles. Il s'en fout. C'est sans importance. Rien ne compte plus pour un homme qui ne compte pas.[372]

Le mendiant ne fait pas partie du prolétariat : son fonctionnement économique ne s'inscrit pas dans le circuit exploiteur/exploité. Le mendiant ne produit rien ; il ne vit pas de sa force de travail, mais uniquement de la générosité du donneur. Il ne peut dès lors avoir aucune conscience de classe, étant comparable ainsi au *lumpenprolétariat*. À cette figure du mendiant se greffe souvent dans les récits pétainistes celle du chrétien, expiant les pêchés collectifs dans son exil. Jean Mariat décrit ainsi les messes faites au stalag de Ziegenhain :

> [Les ecclésiastiques] surent traduire l'Évangile en argot et retremper, dans la souffrance d'aujourd'hui, la Passion d'il y a deux mille ans !
>
> Au Stalag IX-A, la messe se célébrait face au public, comme dans l'Église primitive de Rome. Tout le drame de Jésus expiant les péchés du monde se lisait sur la face maigre de l'officiant. Ce n'était plus à un merveilleux symbole qu'on s'intéressait. Non, on assistait à un drame véritable avec des larmes, avec du sang, avec de la sueur d'angoisse.
>
> La foule des assistants participait à l'action. Elle chantait de toute son âme :
>
> Sauvez, sauvez la France,
> Au nom du Sacré-Cœur ![373]

Le mendiant, lorsqu'il se fait clochard, est une figure récurrente de la captivité vécue sur le mode de la dérision. Chez Frère Patrice, l'évocation des soldats envoyés

[371] Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, pp. 60-62. Voir aussi *Carnets d'oflag*, *op. cit.*, pp. 43-44 et 61.
[372] Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 69.
[373] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, Paris, Les Éditions de France, coll. « Les temps nouveaux », 1941, p. 82. Dans *D'un stalag* de Damougeot-Perron, on retrouve le même type d'images de pieux P.G. (*op. cit.*, pp. 99-110.)

en chirurgie à l'hôpital de Bedburg Hau rend un son bien français, rassemblant, par-delà le tragique de ce dénuement total, des extrêmes de *dignité* et d'*indignité* :

> Delalande représente le club des clochards ; il a tout le physique de la corporation : figure béate et avinée, sous une tignasse en désordre, langage pâteux, frénétiques appels au gros rouge. Il a prouvé au médecin que, si on lui avait donné son litre tous les jours et une demi-douzaine d'apéritifs, il serait guéri depuis longtemps ! Mais le médecin n'a pas compris, l'imbécile ! En attendant, notre homme raccourcit… : l'orteil d'abord, puis le pied, ensuite le mollet et le voici rendu au genou… Le mal semble guérir et, un beau jour, la plaie, belle en apparence, suppure à nouveau… Mais ça ne fait rien : il trouvera toujours quelqu'un sur le boulevard pour lui payer un Pernod dès son retour à Paname… Pauvre Delalande ! Il rit quand on lui parle de remonter sur le billard et pleure à chaudes larmes aux interminables évocations de ses contacts avec la bouteille ![374]

Dans tous les cas, la comparaison avec le pauvre ou le clochard tend à montrer un certain décalage avec l'identité supposée des soldats. Roger Ikor l'exprime très bien lorsqu'il écrit : « *Jusqu'au milieu de 1942, donc, nous serons des clochards ; ensuite, nous redeviendrons des officiers.* »[375] Noël B. de la Mort fait le même constat, au moment de la capture : « *Un soldat sans fusil n'est plus un soldat et nous avons l'air de vagabonds dépenaillés.* »[376] Il n'y a finalement que chez Hyvernaud que le « devenir-clochard » n'est pas vécu comme une anormalité, mais au contraire comme le dévoilement de la nature même des hommes face à l'événement de la défaite.

Cette différence de vues entre les captifs et les déportés politiques tient à plusieurs raisons. D'une part, les déportés politiques sont, par définition, internés pour le sens politique qu'ils donnent à leurs activités. Se trouvent alors réunis — à Buchenwald en particulier — des personnes qui se rassemblent autour de ce sens politique, quelle que soit la cause défendue. Les P.G., quant à eux, sont réunis par l'événement de la défaite, parce qu'ils étaient là, plutôt que par ce qu'ils ont fait. D'autre part, les déportés politiques ont su construire une véritable structure politique au sein d'un camp comme celui de Buchenwald : ils ont réussi à organiser la vie — et la mort — des déportés dans le but d'une opposition politique aux gardiens et aux Kapos. Rien de tel dans les camps de P.G., même si les captifs se sont concrètement et souvent collectivement opposés à leur gardiens. L'opposition

[374] Frère PATRICE, *Le Dodore se fait la malle*, *Récit de captivité et d'évasion*, Cholet, Farré et Freulon, 1947 ; lettre-préface du Général Giraud, pp. 32-33.
[375] Roger Ikor, cité par Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 294. 1942 correspond au moment où, les Allemands reculant devant les armées russes, les P.G. se reprennent à estimer que le combat n'est pas perdu.
[376] Noël B. DE LA MORT, *Vie des prisonniers*, *op. cit.*, p. 15.

y est *psychologique* et non politique ; elle répond à un idéal de résistance et de dignité face à l'ennemi, mais pas à un projet de société. En outre, il n'y a pas eu de lecture sociale — sur le mode marxiste — de la captivité, parce que la captivité ne fut pas une image globale de la société. Elle fut bien sûr caractérisée par un brassage social important, ainsi que par la recherche d'une convivence au sein de l'exil ; mais les « leçons » sociales de la captivité au profit de la société française en restèrent au pieux désir des P.G. L'idée, défendue par Mitterrand notamment, que la captivité inaugurait un « *contrat social* »[377], n'a peut-être pas été suivie d'effets, — c'est une hypothèse — précisément parce qu'il n'y avait pas de vie sociale, malgré tous les efforts des captifs, dans les stalags et les oflags. L'une des raisons principales en serait que les P.G. ont rarement admis que leur expérience captive était la vie — normale —, comme était la vie d'avant-guerre.[378] Comment *vivre* ensemble si ce que l'on vit n'est pas la vie, mais une demi-vie ou une survie ?

Enfin, l'absence de lectures marxiste ou communiste de la captivité s'explique par le fait que d'autres idéologies ont réussi à mieux se saisir des réalités de pauvreté et de dénuement que la captivité provoquait. Le dolorisme et l'expiation pétainistes ont été les plus rapides et les plus actifs, exploitant profondément l'humiliation de la défaite ressentie par les captifs. En outre, la conscience de classe, qui est fondamentalement une puissance de lutte et de *division*, ne pouvait séduire ces hommes méprisant le politique et cherchant désespérément à s'unir avec le reste de la communauté française derrière un chef.[379] La tradition militaire pesait alors de tout son poids : la conscience de classe céda face à l'esprit de caserne. Quant à ceux pour qui la captivité avait des allures de vaste blague, le « *clochard aux yeux doux* »[380] était une figure rassurante, réinjectant du connu et du normal là où le monde paraissait absurde.

---

[377] François Mitterrand assiste dans sa travée, au partage équitable du pain : « *Spectacle rare et instructif. J'ai assisté à la naissance du contrat social. Je n'apprendrai rien à personne en notant que la hiérarchie naturelle du courage et de la droiture qui venait ainsi de s'affirmer plus puissante que le couteau ne correspondait que de loin à la hiérarchie d'autrefois, à l'ordre social et moral antérieur à l'univers des camps. Dérision ! L'ordre ancien n'avait pas résisté à l'épreuve de la soupe au rutabaga.* » (*Ma part de vérité : de la rupture à l'unité*, Paris, Fayard, 1969 ; cité par Pierre PÉAN, *Une jeunesse française*, *op. cit.*, p. 125.)

[378] Voir *infra*, ch. « Retour », p. 478 *sqq.*

[379] C'est aussi ce qui se passe dans *La grande illusion* et *Stalag 17*, à la différence près que le dépassement de la conscience de classes s'y fait de manière consentie par les membres de la communauté P.G. : après quelques réticences des différents personnages, le passage d'une identité sociale à une identité communautaire se faisait avec consentement.

[380] Maurice CHEVALIER, « Ça sent si bon la France », 1945.

4. P.G. religieux

La religion — et particulièrement la religion catholique — fut une force idéologique non négligeable en captivité. La fonction de lien que la religion propose étymologiquement fut une réalité importante, dans les premiers temps de la captivité, où les esprits étaient perdus, et où l'unité et le sens étaient plus que jamais nécessaires aux P.G. Les ecclésiastiques étaient nombreux dans les oflags (quand ils étaient aumôniers) ou dans les stalags (comme le Frère Patrice), et surtout, ils se retrouvaient dans une situation où ils côtoyaient quotidiennement et concrètement les fidèles. Jean-Bernard Moreau et Yves Durand notent tous deux que l'action des prêtres en captivité fut tangible, et qu'elle apportait souvent un secours face à l'angoisse et la satisfaction d'un besoin spirituel.[381]

En captivité, la religion était un excellent facteur d'union. Dans les oflags, les Allemands se méfiaient du regain de ferveur religieuse chez les officiers français : les prêtres P.G. réussissaient en effet, surtout dans les premiers temps de la captivité, à réunir de nombreux captifs, et de nombreux baptêmes et communions furent célébrés pendant cette période. Les sermons étaient vérifiés par les autorités du camp, et des gardiens étaient présents aux messes. Dans de nombreux oflags, une « semaine de l'Unité » fut organisée chaque année, à l'instigation des prêtres : selon Jean Guitton, l'œcuménisme de Vatican II serait même né dans les camps.[382] D'autre part, la religion propose une réappropriation pratique du temps, grâce notamment au calendrier liturgique et à la préparation des diverses cérémonies religieuses.

S'il n'y eut pas de conversion chez les agnostiques ou les laïcs — bien que Jean Mariat évoque celle de son camarade communiste et mourant —, il y eut néanmoins, dans les premières semaines de la captivité, un regain de ferveur chez les pratiquants et les non-pratiquants. Mais celle-ci chuta à partir de 1941 jusqu'à la première moitié de 1942. À cette date, et jusqu'à la fin de la guerre, les signes de ferveur se stabilisent, mais restent tout de même plus nombreux qu'à l'automne 1940. Les raisons du regain d'adhésion à la religion dans les camps sont parfois

[381] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 225 *sqq*. Yves DURAND, *La vie quotidienne*…, *op. cit.*, pp. 173-178.
[382] *Ibid.*, pp. 225-235. Voir aussi Lauro-Aimé COLLIARD, *Trois pionniers de l'œcuménisme entre barbelés et miradors : Patrice de la Tour du Pin, Jean Guitton, Yves Congar*, Paris, Éditions Don Bosco, 2002.

autres que celles de la simple foi : on y trouve aussi des traces de patriotisme, de sentimentalisme ou même d'instinct grégaire.[383]

Le pétainisme trouva dans le vocabulaire chrétien de l'expiation et de la souffrance une clé de lecture parfaitement adaptée à la vie captive. Gérard Miller montre bien que Pétain fait figure de Christ prenant sur lui la souffrance des Français, et inaugure par là même une époque où la souffrance sera la valeur qui conduira au redressement. Dans cette optique, les P.G. sont de véritables martyrs de la France : Guitton dit qu'ils « *portent le poids de l'expiation* », et demande que l'on reconnaisse le « *sacrifice* » des 1 200 000 hommes de troupe obligés de travailler pour les Allemands.[384] Robert Gaillard lui aussi récupère le langage chrétien pour évoquer la captivité : son récit s'appelle *Jours de pénitence*, il y parle régulièrement de *L'Imitation de Jésus-Christ*, et dit beaucoup apprécier un poème d'Alphonse de Chateaubriant, « La réponse du Seigneur »[385]. De même, l'ouvrage *Foyer retrouvé*, publié en 1942, regroupe un ensemble de conférences sur les rapports hommes-femmes, faites par des P.G. de l'oflag VIII-F. S'y expriment les doutes et les angoisses de ces hommes esseulés, qui espèrent reprendre dans le « Foyer retrouvé » « *une place qui ne saurait indéfiniment [leur] être refusée* ». Pour permettre la « *renaissance familiale* », ils envisagent, aidés par la doctrine chrétienne, des solutions personnelles et collectives, pour enrayer « *la gravité du péril* » de la baisse de la natalité et de l'individualisme qui mettent en péril la famille.[386] La loi du 2 avril 1941 du Gouvernement de Vichy leur parait prometteuse, limitant le recours des époux au divorce, dans les premières années de leur union.[387]

On remarquera ici que l'association du catholicisme et du pétainisme provient de laïcs et non d'ecclésiastiques… En effet, les récits de captivité écrits par ces derniers, bien qu'ils soient nombreux, ne furent pas publiés entre 1940 et 1944. Il y eut bien la publication dans la première moitié de 1944 d'une conférence faite à Marseille en 1941 d'un ancien P.G., l'abbé Ludovic Giraud : *La vie des prisonniers dans*

[383] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 235.
[384] Jean GUITTON, *Pages brûlées*, *op. cit.*, p. 37 [27 février 1942]. Sur les P.G. martyrs, voir aussi *infra*, ch. « 1940-1945 (3) : délégation de la Patrie à un P.G. exilé », pp. 259 *sqq*.
[385] Robert GAILLARD, *Jours de pénitence*, *op. cit.*, p. 64 *sqq*. Son roman *Les liens de chaîne*… (1942) doit son titre à une citation de l'Ecclésiaste : « *La femme est plus amère que la mort et ses bras sont liens de chaîne*… ».
[386] 196, 202, 205
[387] Lieutenant GAUDEMET, « La famille et la cité », *in* Lieutenant BARRÉ, Lieutenant VÉRON, *et alii*, *Foyer retrouvé*, Paris, Alsatia, 1942, pp. 161-205.

un oflag. Histoire d'un redressement (Oflag IV D, juin 1940-janvier 1941). Mais à ma connaissance, le premier récit fut celui de l'abbé Robert Javelet, *Heureux les désespérés* dans la seconde moitié de 1944. Javelet est aussi l'auteur des deux tomes du très joyeux *Mon curé chez les P.G.* et est bien loin d'être pétainiste ! [388] De la même manière, le récit de Frère Patrice, *Le Dodore se fait la malle*, fut publié en 1947 et nous présente un prêtre courageux et aventureux, loin des images que l'on pourrait attendre de pieux et méditatifs ecclésiastiques. Celui de Louis Croquet, *Le chemin du retour* semble plus conforme à ces images, lorsqu'il évoque le pénible rapatriement des P.G. en 1945 :

> Sur cette route, Stettin-Hambourg, une lassitude générale se fait sentir dans les rangs. Le silence est cependant interrompu.
> « Tiens, mais c'est vrai, c'est la Semaine Sainte.
> — Pour sûr, nous faisons un fameux chemin de crois, réplique André C… »
> Cette réflexion suffit pour donner un sens au chemin que nous faisons et qui nous paraît interminable… Nous pensons aux étapes qui ont mené le Christ au Golgotha.[389]

S'ensuivent dix — et non quatorze — cellules de texte, portant toutes un titre emprunté au chemin de croix, et un développement évoquant le sort des P.G. :

> *Jésus devant Ponce Pilate*
> Le chef allemand qui commande le détachement ne serait peut-être pas un mauvais type… mai c'est une espèce de Ponce-Pilate. Il approuve, désapprouve, selon l'avis des « juteux » qui l'entourent et qui ne valent pas grand'chose. En fin de compte, il s'en lave les mains.
> *
> **
> *Jésus porte sa Croix*
> L'état de la route a dû y être pour quelque chose à Jérusalem. Nous en savons quelque chose, nous qui cherchons à prendre les bas-côtés de la route lorsque c'est des mauvais pavés.
> À rajouter au *Dieu vivant* de Suzanne Malard :
> « Dis-moi donc, qu'est-ce que Jésus ? »
> Le Kfg :
> « — Jésus… un type comme nous qui a fait de la route, entouré de soldats méchants, mais qui, au lieu de porter un sac, portait une croix. »[390]

Mais ici, comme chez Patrice ou Javelet, il n'y a pas de tentative de prosélytisme, ni d'appel à l'expiation des pêchés dans la souffrance : l'exemple du

[388] Abbé Robert JAVELET, *Heureux les désespérés. Roman des barbelés*, Épinal, Établissements Homeyer, 1944. *Mon curé chez les P.G.*, t. I : « De la drôle de guerre aux barbelés d'Alsace », Épinal, chez l'auteur, 1954, préface de Francis Ambrière ; t. II : « Camarade curé. Du lazarett à la liberté », Épinal, chez l'auteur, 1957.
[389] Louis CROQUET, *Le chemin du retour*, *op. cit.*, p. 59.
[390] *Ibid.*, p. 60. *Le Dieu vivant* est une enquête radiophonique conduite par Suzanne et Cita Malard, et traitant de la Passion. Les éditions Spes la publient en 1937, puis la rééditent dans une version scénique en 1942.

Christ est convoqué pour donner un sens à la souffrance individuelle et communautaire, mais non pour en tirer des enseignements politiques, tels que l'ont fait les pétainistes.

B. — Refus du politique et permanence de l'esprit français

Étant toujours militaires, nous n'avons pas à nous mêler des questions politiques. En conséquence, je dissous et interdis formellement, à l'exclusion du Cercle Pétain, toutes les organisations de ce genre qui pourraient exciter sous quelque forme que ce soit, ou être en voie de formation, dans le camp.

Note du doyen de l'oflag XVII A, juillet 1942.

Pas de politique !

Discours inaugural de J. Bertin, président de la F.N.P.G., 15 novembre 1945.

1. Le refus du politique

Les idées défendues par les P.G. que je vais développer ci-dessous sont à lire dans leur contexte d'énonciation. Si, comme on a pu déjà s'en apercevoir, l'on retrouve souvent le même type de discours pendant la captivité et après elle ; si se dessine donc une identité des P.G. à travers leurs discours, il n'en demeure pas moins que prôner l'unité de la communauté captive lorsqu'on est encore dans les barbelés (comme Deschaumes dans *Derrière les barbelés*) n'a pas le même sens que lorsqu'on en est sorti et qu'on s'apprête à entrer en résistance (comme Deschaumes dans *Vers la Croix de Lorraine*). La continuité de telles idées nous renseigne donc sur la définition même de la communauté captive : c'est une communauté qui existe aussi *lorsqu'elle n'est plus captive*. L'unité française en 1941 n'est pas la même qu'en 1943 ou 1945, mais les P.G., je le montrerai, tentent parfois de la conserver, coûte que coûte. J'étudierai donc ici aussi bien des discours de captifs que de P.G. revenus au pays, pendant ou après la guerre.

Jean Védrine l'affirme clairement dans *Dossier P.G.-rapatriés* : « *Ce qui unit les P.G.*

relève de l'éthique et non du politique ».[391] C'est là presque une lapalissade, si l'on se souvient que la politique a très souvent chez les captifs « *une connotation négative, synonyme de divisions meurtrières, néfastes et stériles* »[392]. Comment en effet pourrait-on être unis par une force qui divise ? Il y a là un paradoxe que les P.G. n'ont guère l'air de vouloir surmonter. L'éthique, au contraire, qui peut se fonder sur un sens moral « naturel », « instinctif », ou bien même sur des traditions morales religieuses ou militaires, est propre à fédérer la communauté P.G. Même si, je l'ai montré, les P.G. ne se désintéressent pas de la *res publica*, ils semblent fort à l'aise dans l'établissement d'une ligne de partage claire entre politique et éthique, si l'on en croit Christophe Lewin :

> [La F.N.P.G.] comprit fort bien que [l'engagement politique] était là le seul moyen d'influencer directement les choix et les options du pays. Républicaine et démocratique autant qu'une organisation peut l'être, elle encouragea donc ses membres à s'engager activement dans la vie politique et de servir de leur mieux la Patrie, selon leurs convictions personnelles. Cependant, elle interdit à ses adhérents d'influencer par leurs opinions politiques la vie de l'association. Citoyen conscient et actif — donc « homo politicus » à l'extérieur, ancien P.G. uniquement au sein de l'organisation — telle était sa conception de base.[393]

À l'extérieur, les P.G. de la F.N.P.G. se plient, bon gré mal gré, au jeu politique ; mais à l'intérieur ils s'épurent de leurs choix politiques et sont entièrement dévoués à l'organisation qui les réunit. On retrouve ici un avatar rhétorique des remarques de Védrine sur Scapini : l'extérieur (le public) veut bien se compromettre, si l'intérieur (c'est-à-dire *l'identité*) reste pur — et ces deux aspects ne peuvent pas fonctionner l'un sans l'autre, le premier rendant possible l'existence du second quand le second légitime le premier. Les récits de P.G. véhiculent de la même manière l'idée qu'il y a deux ordres des choses, dont l'un — l'expérience captive — ne peut être véritablement compris que par les P.G. eux-mêmes.[394] La description des choix idéologiques de la F.N.P.G. faite par Lewin sous-entend que les P.G. ont un fonctionnement qui leur est propre que l'extérieur, soumis aux pressions et aux faiblesses humaines, ne peut prendre pour modèle. Lewin fait d'ailleurs remarquer que l'unité obtenue par la F.N.P.G., « *fruit d'une leçon apprise en*

[391] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, t. I, postface, p. 10.
[392] Christophe LEWIN, *Le retour des prisonniers de guerre*, *op. cit.*, p. 276. Lewin évoque ici la position de la F.N.P.G.
[393] *Ibid.*, p. 276.
[394] Voir *infra*, p. 270.

captivité », « *contraste avec la tradition de la vie associative française* »[395] Les P.G. apparaissent alors comme des êtres humbles et déterminés : humbles parce qu'ils connaissent les limites de leur action ; déterminés parce que leur éthique de fonctionnement tient éloignées de leur univers les souillures du Siècle.

Pour les P.G., l'apolitisme est une manière de ne pas prêter le flanc aux diverses propagandes, de quelque bord qu'elles proviennent et qui ne cessent de vouloir s'approprier l'expérience de la captivité. Ainsi, l'apolitisme des directeurs de Maisons du Prisonnier et des C.E.A. en France est une réaction aussi bien aux appels du pied collaborationnistes durant la guerre, qu'aux tentatives de noyautage communiste d'après 1944.[396] Dans ce jeu équilibriste, toute la difficulté est de se tenir entre un désir d'action concrète et la prise de distance avec des idéologies déjà installées sur le terrain de l'action. Contre ces récupérations, c'est encore l'établissement d'une ligne de partage qui fonctionne le mieux : Védrine décrit ainsi les C.E.A. comme des organismes d'action « *sociale* » (aides aux P.G. rapatriés et à leurs familles, soutien moral et matériel, etc.), alors que l'A.P.G. 1939-1940, fondée à Paris en 1941 par les collaborationnistes, se charge d'une mission « *civique* » — entendons : de propagande.[397] Dans les oflags, l'apolitisme répond lui aussi à une stratégie de mise à distance des idéologies : au début de l'année 1944, la plupart des officiers estiment que « *la situation actuelle commande la plus absolue neutralité* ». Et même après la chute de Vichy, les opinions défavorables au Maréchal sont encore relativement rares : à la fidélité au glorieux vainqueur de Verdun s'ajoute alors la prudence (ou le désarroi ?) d'hommes face aux événements qui secouent, loin d'eux, leur patrie.[398]

2. Union/unité

[395] Christophe LEWIN, *Le retour des prisonniers de guerre français*, *op. cit.*, p. 274.
[396] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, N.E. 29, pp. 7 et 26.
[397] *Ibid.*, N.E. 11, p. 2 ; N.E. 7, pp. 1-5. Le troisième alinéa de l'article 3 définissant les buts de l'A.P.G. 1939-1940 est explicite : « *Travailler suivant les directives des divers messages du maréchal Pétain, Chef de l'État, à faire une France rénovée dans une Europe réconciliée, meilleur moyen de hâter le retour de ceux qui sont encore en captivité. La durée de l'association est illimitée.* »
[398] En juin 1944, 78,2 % des 46 lettres évoquant Pétain (0,3 % des envois) expriment pour le Maréchal une opinion favorable ; 13,1 % sont défavorables ou hostiles ; 8,7 % sont déçus face à son impuissance. Dans les stalags, à la même date, seules 0,07 % des lettres parlent de Pétain ; 81 % d'entre elles lui sont favorables et 19 % hostiles. (Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 422.)

La valeur suprême pour les P.G., c'est l'union. En cela, ils ne font souvent que reprendre des idées et des rhétoriques maîtresses de leur époque. La Résistance elle aussi, rappelle Robert Belot, se fonde sur le postulat de son apolitisme et son unité.[399]

Critiques de la désunion

Pour les P.G., l'une des causes les plus importantes de la défaite de 1940 est la désunion provoquée par les politiciens de la IIIe République.[400] Sur ce point, René Berthier, représentant fictionnel des P.G. rapatriés et anciens combattants de la Grande Guerre, est particulièrement clair :

> Au moment de la tension politique qui a précédé la guerre, notre France n'était ni une ni indivisible : il y avait deux France, qui s'affrontaient avec rancune, deux France hostiles, prêtes à en venir aux mains, et des politiciens pourris entretenaient et exploitaient ces haines sacrilèges, comme l'atmosphère la plus favorable à leur prospérité personnelle. Des braves gens dans les deux camps, mais séparés par l'ignorance, les propagandes et les malentendus. Plus de nation ! Il n'y avait plus que des partis ! C'est alors que la guerre éclata dans les conditions les plus funestes…[401]

Berthier, dans son cheminement vers la Croix de Lorraine, à ce moment du récit, en est encore à lancer des piques ironiques aux gaullistes, et à se méfier des communistes. Toutefois, le chapitre s'appelle « Dernières hésitations », et l'anglophobie a disparu du discours de Berthier, laissant place à une juste mise à distance du rôle des uns et des autres. Une fois le chemin idéologique entièrement accompli, René Berthier n'opérera pas pour autant un revirement sur la question des responsabilités de l'avant-guerre : nulle part dans le récit il n'est fait mention d'un changement d'opinion sur ce point. Christophe Lewin confirme que pour beaucoup de P.G., et notamment pour ceux (les deux tiers) qui à leur retour en France ont intégré la F.N.P.G., l'avant-guerre se caractérise par « *des divisions profondes, des déchirements et des antagonismes de la société nationale* ». C'est en réaction à ce modèle que

[399] Robert BELOT, *La Résistance sans de Gaulle*, *op. cit.*, p. 11.
[400] Pour un aperçu des autres causes invoquées dans les récits de captivité, voir *infra*, ch. « Digestion de la défaite (1) : le temps des responsables », p. 391 *sqq.*
[401] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, p. 182.

« *l'unité réalisée derrière les barbelés provoqua l'émerveillement* » : ce que les politiciens d'avant-guerre n'ont pas su ou pas voulu faire, « *une société solidaire et homogène* », les P.G. l'ont accomplie. [402]

Mais pour les P.G. la critique de la désunion s'applique aussi au champ politique des années 1940-1945. Elle touche inévitablement l'adversaire, suivant le camp idéologique dans lequel on se situe. Les premiers jours après son rapatriement, écoutant la B.B.C., René Berthier décèle dans la rhétorique des exilés les relents persistants de la IIIe République :

> […] il était irritant de retrouver dans la bouche de ces exilés, de ces émigrés, les formules surannées, les développements caducs d'avant la guerre, toute cette idéologie, toute cette phraséologie vaine et décevante du régime disparu, tout cet anarchisme faussement humanitaire, qui avait noyé les âmes d'un bain de guimauve, dissous les énergies dans cette fadeur lénifiante, rongé les armatures sociales et politiques, et fait du corps de la nation une sorte de magma sans charpente ni vertèbres, où la volonté allemande avait pénétré sans effort, telle une lame dans le saindoux.[403]

Subtil Deschaumes qui traite, dans la psyché du pétainiste Berthier, la désunion non seulement comme une rupture (celle du général de Gaulle qui rompt avec son pays) mais aussi comme une force de corrosion de l'unité patriotique. Par les ondes de « Radio-Londres », amollissement et tension travaillent donc de concert à abattre la Révolution Nationale qui apparaît à Berthier comme la seule entreprise de redressement possible pour la France.

Dans les oflags, et jusqu'à la Libération, l'appel à la dissidence de De Gaulle est condamné par beaucoup de captifs. L' « *opposition* » des « *salopards* » (c'est-à-dire des communistes, des gaullistes, mais aussi des journaux parisiens trop collaborationnistes) est également fustigée par des officiers de l'oflag XII B, satisfaits que le discours du 12 août 1941 du Maréchal (celui du « *vent mauvais* ») ravive le caractère autoritaire et hiérarchique de l'État.[404] Fait en apparence plus surprenant, le S.T.O., comme le collaborationnisme, subissent également de vives critiques, parce qu'ils détournent les forces vives de la France au profit de l'Allemagne.[405] On pourrait dire alors que la critique de la désunion veut finalement

[402] Christophe LEWIN, *Le retour des P.G.*, *op. cit.*, p. 275.
[403] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, p. 77.
[404] Contrôle postal des P.G. de l'oflag XII B, septembre 1941 ; cité par Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 435.
[405] *Ibid.*, p. 446.

moins se porter sur les forces d'opposition à la Révolution Nationale (à laquelle la majorité des officiers adhèrent pourtant) que sur celles qui dénaturent ou détruisent l'identité et la puissance de la Patrie. Il est alors possible de critiquer certaines mesures du gouvernement de Vichy, et de les considérer comme anti-patriotiques ; *a contrario*, la désobéissance des jeunes qui refusent le S.T.O. et prennent le maquis est saluée, parce qu'elle a des allures patriotiques. En prenant pour référence le seul patriotisme et sans le souder à une des idéologies qui s'y réfère et que l'on suit, la critique de la désunion dissimule sciemment son caractère idéologique.[406]

Principes de l'Unité (1) : lien de l'homme à la Patrie

Pour les P.G., l'unité ne saurait avoir seulement une dimension politique. Elle concerne l'être humain dans son entièreté, et particulièrement son rapport à la Patrie. L'une des particularités de cette pensée de l'union réside en ce que la France est souvent envisagée par les P.G. comme une personne à part entière, et plus souvent encore, elle est une femme.[407] On comprendra que cette analogie est motivée par le *désir* des P.G., qui confondent alors, pour reprendre une catégorie utilisée par Jean-Bernard Moreau, leur « *moral individuel* » et leur « *moral patriotique* »[408]. Dans un article qu'il écrit alors qu'il a regagné la France en 1943, François Mitterrand explicite ce désir reliant l'homme à sa terre. J'en cite de longs extraits, où Mitterrand fait le va-et-vient entre une idée générale et son propre cas, afin de bien montrer l'unité de ces deux moments de l'argumentation :

> Notre génération aura fait cent détours avant de comprendre que la France était une personne. […]
>
> Ainsi s'est rétablie une liaison mystique entre les groupes d'hommes et la terre en leur possession, comme à l'époque primitive où elle appartenait à la communauté des morts et des

[406] C'est sans doute Charles Maurras qui, par un goût prononcé pour le paradoxe et bien qu'il ne soit pas P.G., a formulé la critique la plus radicale de la désunion anti-patriotique : « *[…] tout le mal que les hommes d'Abetz ne pouvaient faire à la France lui était fait par M. de Gaulle et les siens. Les deux factions apparaissaient épaulées et fortifiées l'une par l'autre contre l'Unité vivante de la Patrie. Le principal recruteur de M. de Gaulle était certainement le petit peloton des hitlériens français, mais le programme anti-maréchaliste de ceux-ci était soutenu et développé ardemment par toutes les bouches de Radio-Londres, qui tentaient ce qu'elles pouvaient contre la concorde, l'opinion et le bon sens de notre nation.* » (Charles MAURRAS, « Toute la vérité », in *En attendant Douaumont*, *op. cit.*, pp. 84-85.)

[407] Sur la figuration de la Patrie en femme dans les récits, voir *infra*, ch. « Marches : à l'aube de l'indignité », p. 357 *sqq.*

[408] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 282 *sqq.*

vivants ; les fruits du sol figuraient alors l'âme des disparus et chacun avait conscience de participer à un monde obscur dont l'individu n'était que l'expression fugitive. Qui donc aurait pu séparer ce tout ? L'homme s'intégrait à l'animal, au végétal, au minéral, et se reconnaissait en eux : il n'était pas encore ce faux dieu qui donne sur le monde et ne sait plus, comme entraîné par sa propre folie, où il reposera les pieds. […]

Aussi ma libération n'avait-elle commencé que du moment où, débarrassé des gestes officiels, j'avais pu, muni de mon mince bagage, entamer la dernière étape. L'émotion légitime des accueils en fanfare, cela faisait encore partie du cérémonial de l'absence. Sitôt abandonné à moi-même, j'avais décidé cette marche, ce contact direct avec les choses de chez moi. Une grande joie se tait pour nourrir les souvenirs : comme le nageur dans l'eau et l'oiseau dans l'air, je me sentais élastique et frais ; nul besoin d'intermédiaire pour me soutenir ; l'éclat de la voix, les bondissements du cœur eussent été importuns. […]

Chaque carré bruni par la trace des labours, chaque champ, chaque maison sagement défendue contre les vents, racontait une victoire. Un accord subtil s'était établi entre l'homme, dernier venu triomphateur, et la terre, siècle par siècle livrée. La force naît de l'équilibre. […]

Chacun de mes pas me rapprochait de la gloire des miens, la seule éternelle ; celle que la terre exalte en son orgueil de vaincue. Ce peuple qui domine le sol où il vit et qui reçoit, en échange, l'apport des puissances secrètes contenues dans ses flancs, je pouvais le rejoindre sur crainte. Loin de lui, j'avais appris à désirer la grandeur ; je devinais, presque interdit, qu'en lui j'allais la posséder.[409]

Le lien du P.G. à sa patrie n'a pas besoin, selon Mitterrand, d'intermédiaire : il est « *mystique* », sensoriel et spirituel à la fois. Il se vit, en captivité, sous le régime du désir, et dans la France retrouvée, sous celui de la liberté : « *je devenais homme libre sitôt ma liberté remise à la réalité charnelle de mon sol.* »[410] Comme chez Jean Guitton, la liberté de l'homme ne se conquiert pas par l'effacement des liens (hiérarchiques ou terriens) — et l'on peut alors comprendre pourquoi pour ces deux auteurs pétainistes, de Gaulle, dissident et exilé, ne saurait incarner *la France libre* — ; elle s'expérimente au contraire lorsque l'homme accepte d'inscrire son existence dans un ordre qui le dépasse et commande à sa destinée.

Le lien du P.G. à sa patrie et aux autres Français transcende les clivages idéologiques : René Berthier en fait lui aussi l'expérience, alors qu'il se tient encore à distance du gaullisme, mais qu'il s'est réconcilié avec la communauté française, dont Deschaumes nous dit qu'elle est massivement gaulliste et anglophile :

Une paix bienfaisante était descendue sur l'âme de Berthier. […] [Il n'acceptait pas le gaullisme.] Mais il se sentait infiniment plus près du sentiment français, il ne se trouvait plus si terriblement solitaire dans sa nation, dans sa cité, dans son foyer. […] Vonette [sa fille] n'interrompait plus, à son approche, ses chants subversifs, comme elle affectait de le faire depuis quelques temps. Marie-France se confiait plus volontiers et André s'évadait de ses silences maussades où il avait pris coutume de se verrouiller. Tout s'éclaircissait : la famille

[409] François MITTERRAND, article pour le journal des Compagnons de France, avril 1943 ; cité par Pierre PÉAN, *Une jeunesse française. François Mitterrand 1934-1947*, Paris, Fayard, 1994, pp. 162-165.
[410] *Ibid.*, p. 164.

recouvrait son unité perdue.[411]

Comme le théorise Guitton dans ses *Fondements de la communauté française*, l'unité des différentes communautés est la garantie du bonheur qui, pour Berthier, s'accompagne d'une paix de l'âme, et d'une clarté dans sa vie. Chez Berthier, l'unité n'est donc pas une idée abstraite, elle est au contraire concrètement vécue dans sa vie quotidienne. Après avoir écouté à la B.B.C. la propagande de la France libre, il y entend de la musique militaire, le chant des « Allobroges » et la « Marche Lorraine » qui l'émeuvent et lui « *gonfl[ent] le cœur jusqu'à l'oppression et l'étouffement.* » Lui reviennent alors des souvenirs de la Grande Guerre :

> Les clairons aux rouges cordelières décrivaient au-dessus des têtes leur spirale flamboyante, et de tous les poumons de la « clique », brutale, héroïque, revigorant les muscles épuisés, la fanfare explosait, impérative et glorieuse. Les pas s'unifiaient, les corps se raidissaient, se vêtaient de fierté, auréolés de la luisance aiguë des baïonnettes… « Les Allobroges » ! La « Marche Lorraine » ! Ah ! Le beau régiment !… La belle époque de risques, de jeunesse et de dignité ![412]

La musique donne des palpitations à Berthier — c'est au fond un grand sensible, sous ses airs d'Ancien Combattant fumant sa pipe d'un air bourru. Mais là encore, c'est bien l'unité qui le fait vibrer dans son corps et son âme et qui pour l'occasion s'associe à deux autres vertus : la « *jeunesse* » et la « *dignité* ». À première vue, cette évocation de la Grande Guerre peut paraître nostalgique et signifier pour Berthier une époque révolue. Toutefois, Deschaumes prend bien soin de relier ce souvenir aux manifestations d'un autre combat de « *jeunesse* » et de « *dignité* » tout à fait actuel : c'est la B.B.C. qui diffuse « Les Allobroges » et la « Marche Lorraine » et qui, dès lors, fait signe vers les glorieux combats de 1914-1918. Le lien est encore souterrain pour René Berthier, pas encore décontaminé de sa « *pétinite* », mais il est évident pour le lecteur. L'unité se dévoile ici dans un autre de ses aspects : elle lie différents événements historiques entre eux, à travers la caractéristique de combativité du peuple français. Dans un article des *Lettres françaises* clandestines, le P.G. Claude Morgan développe la même idée :

---

[411] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, p. 165. Une fois son adhésion au gaullisme déclarée, Berthier tiendra un discours similaire : « *Dans le malheur, comme la famille est unie ! Puisse la France entière s'unir ainsi et ne former aussi, dans l'épreuve et la résurrection, qu'une immense famille, un seul cœur, généreux, unanime !* » (*Ibid.*, ch. « En attendant l'aube ! », p. 223.)

[412] *Ibid.*, pp. 78-79.

> Onze novembre 1942. Nous mêlons dans un même souvenir les morts de la Marne et de Verdun, ceux de Dunkerque et de la campagne de France, ceux de Bir-Hakeim, d'El Alamein et de Dieppe, ceux de toutes les mers et de tous les ciels, les fusillés de Chateaubriand, du mont Valérien et de la France entière. […]
>
> Submergée mais nullement soumise, la nation tout entière tient tête à ses agresseurs. Elle n'a pas perdu le souvenir de sa grandeur et elle n'a rien à renier de son passé glorieux. Elle demeure fière d'avoir aboli l'esclavage, proclamé les Droits de l'Homme et l'égalité des races.[413]

Pour les P.G. résistants, l'unité de la patrie est donc trans-historique ; mais on se souviendra que chez les pétainistes, Eynaud, le paysan-P.G. de Guitton faisait lui aussi une expérience trans-historique, reliant la captivité au Moyen Âge et à l'Éden. Fondée sur la relation même (géographique et historique) de l'homme au monde, remplissant de sa puissance les canaux de l'âme et du corps des individus, l'unité tant désirée par les P.G. se met à l'abri de toute critique d'ordre idéologique. Partagée par tous les camps idéologiques, associée en permanence à l'idée de patriotisme (elle aussi peu soupçonnée d'être idéologique bien que toutes les forces politiques de l'Occupation se soient emparées de cette notion), l'idée d'unité sera durant la captivité et après la guerre même un horizon indépassable et commun à la quasi-totalité des P.G. auteurs de récits de captivité.

Principes de l'Unité (2) : tous derrière le Chef !

> *La force du Maréchal avait été de discerner, pour le mettre au-dessus de tout, ce qui était le plus nécessaire et le plus précieux de notre bien, savoir : notre Unité.*
>
> Charles MAURRAS, « Toute la vérité », 1952.

Pourtant, l'idée d'unité semble dévoiler, logiquement, sa nature idéologique lorsqu'il est question de son représentant suprême : faut-il suivre le Maréchal ou bien le Général ? Ou est-il possible pour un P.G. de suivre les deux sans perdre son identité ? Ou bien faut-il être giraudiste ? L'idéologie semble devoir se dévoiler ici, parce que le P.G. doit faire *un choix* entre plusieurs représentants, revendiquant tous l'incarnation de la Patrie et de l'esprit de la France : il ne s'agit plus seulement d'être

[413] Claude MORGAN, « Onze novembre », *Les lettres françaises*, n° 3, novembre 1942 ; *Chroniques des Lettres françaises*, *op. cit.*, t. I, p. 24.

fidèle à cette inclination « naturelle » de tous les P.G. qu'est le patriotisme, il faut choisir l'individu (avec ses ambitions et ses faiblesses) qui le représente. C'est pourquoi certaines orientations politiques du Gouvernement de Vichy créent des divisions au sein de la communauté des captifs. Jean-Bernard Moreau rapporte cette note du doyen de l'oflag XVII A, suite aux réactions violentes des P.G. s'opposant à la décision de Vichy d'autoriser le travail des officiers captifs, en octobre 1941 :

> […] il n'appartient à nul d'entre nous de juger les décisions du gouvernement français. S'il a levé l'interdiction faite aux officiers de travailler, il l'a jugé bon ainsi. Le gouvernement ne nous demande pas notre avis, mais il demande de lui obéir, même sans comprendre. Cela fait partie de la discipline et du respect que nous devons à ceux qui, actuellement, ont la charge effroyable de la FRANCE.[414]

L'obéissance au Chef, inscrite dans le code militaire, prend en captivité un tout autre sens qu'en temps de combats. L'armée française étant majoritairement, depuis juin 1940, hors-service, une anarchie ou une dissidence gagnant ses membres n'aurait, du point de vue stratégique, que peu d'influence…[415] Mais puisque pour les Français de 1940 le Chef militaire est en même temps le Chef de l'État, les soldats se doivent de respecter l'ordre politique de la même manière qu'ils respectent l'ordre militaire. La note du doyen ne fait que suivre cette logique de confusion.[416] L'obéissance des P.G. est une forme comme une autre, comme pourraient en produire tous les Français, de *fidélité* au Maréchal ; au devoir professionnel se greffe un devoir moral qui dissimule, encore une fois, sa nature idéologique. On ne s'étonnera pas que dans les *Fondements de la communauté française* de Jean Guitton, l'obéissance à la hiérarchie soit considérée comme une clé de l'unité communautaire.[417]

Les divergences d'opinion au sein du Gouvernement de Vichy posent des cas de conscience aux P.G. qui espèrent que l'unité soit aussi une réalité concrètement

[414] Note du doyen de l'oflag XVII A, 7 mai 1942 ; cité par Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, pp. 397-398.
[415] Quant à « l'Armée d'armistice » présente en Zone Libre jusqu'en novembre 1942, elle ne réussit même pas à contrer ou empêcher le passage de la ligne de démarcation par les Allemands. Il exista de nombreux officiers sans doute, comme le colonel Schlesser du 2e Dragons à Auch, qui voulurent opposer une résistance aux Allemands — mais leur souci de légalité et d'obéissance aux supérieurs les conduisit à l'inaction et à l'impuissance. (Robert BELOT, *La Résistance sans de Gaulle*, *op. cit.*, p. 251.)
[416] Dans les camps, surtout dans les oflags, les doyens étant souvent les plus gradés des soldats, ils sont généralement les plus conservateurs, les plus pétainistes et les plus critiques vis-à-vis des dissidences, notamment des évasions. Voir Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 361 *sqq.*
[417] « *Telle est la hiérarchie des valeurs propres à l'idéal français : le* social*, par le* national*, le* national *dans le* spirituel. » (*Fondements de la communauté française*, *op. cit.*, §6, p. 20.)

appliquée par ceux qui la prônent. En avril 1942, la moitié des officiers sont favorables à la présence de Laval au Gouvernement, malgré ses prises de position collaborationnistes : c'est que le Maréchal assure qu'il n'y a pas de divergences entre lui et ceux qui le servent. L'autre moitié des officiers, voyant que Laval n'a pas su empêcher les sanctions allemandes suite à l'évasion du général Giraud, n'accorde sa confiance qu'au Chef suprême. À l'inverse, la dissidence de Darlan provoque peu de réactions chez les officiers ; est-ce la solidarité du corps militaire qui parle ici ?[418]

Au bord de sa profession de foi gaulliste, René Berthier en vient à discuter avec sa famille et son collègue Le Braz, sur la nécessaire union à instaurer dans la France lorsque celle-ci sera libérée des « *chenilles* » et « *autres parasites* » :

> « [Le Braz :] D'ailleurs, vous avez raison, Berthier. Nous aurons une lourde tâche à réaliser, réconcilier la France, la cimenter en un seul bloc, bien armé, en effaçant les querelles du passé...
>
> — Oh ! Oh ! Et les traîtres ? objecta André.
>
> — Bien entendu, après avoir exclu de la communauté les grands coupables !…
>
> […]
>
> — Oui, prononça Lise, avec une confiance passionnée, suivons de Gaulle ! Suivons-le tous ! C'est lui qui nous a soutenus, consolés, tirés du désespoir où nous étions plongés…
>
> — Luttons à ses côtés, renchérit André, c'est notre chef, notre sauveur. Il refera la France. » […]
>
> Et Berthier sentait bien que seules les idées simples, les idées que les complexités psychologiques et les nuances affectives n'alourdissent ni ne brouillent, constituent vraiment des idées-forces. Seules, elles peuvent obtenir l'agrément des foules, seules, elles peuvent se manier comme des armes, et se lancer hardiment vers les cibles de l'avenir. L'âme en proie aux hésitations, aux doutes, aux craintes et aux scrupules est vouée à l'inactivité et à la paralysie.
>
> La sienne, jusqu'alors troublée, incertaine, aspirait désormais à la clarté des convictions vigoureuses, éprouvait le désir éperdu des certitudes décisives, que l'action nécessite.[419]

Si tout s'éclaire pour Berthier, c'est que dans le passage d'une idéologie à l'autre, il ne s'est pas perdu en chemin. Il n'est plus seul, dans son petit délire : d'autres personnes (sa famille, son ami Le Braz, tous ardents gaullistes) existent en dehors de lui, qui revendiquent le besoin d'un chef capable d'unifier la communauté française. Berthier n'est pas obligé, en suivant de Gaulle plutôt que Pétain, d'abandonner son propre penchant pour l'ordre et l'autoritarisme. La fidélité à un chef est donc, comme il le pressentait en ce temps où il était pétainiste, la clef de l'unité de la nation. Il suffit juste à présent de *changer d'idéologie*, de remplacer l'ancienne par la

[418] Au moment de l'assassinat de Darlan, le 24 décembre 1942, les réactions des officiers sont peu nombreuses mais souvent acerbes, comme en témoigne ce passage lapidaire tirée de la correspondance d'un officier : « *Darlan est mort. Les Judas sont toujours châtiés.* » (Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 425 *sqq.*)

[419] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, pp. 185-187.

nouvelle qui s'accorde mieux avec les aspirations de l'opinion publique, et l'unité sera alors rendue possible ! Nous sommes ici à un point de fusion, particulièrement brûlant, du pétainisme et du gaullisme : le langage lui-même ne nous permet plus de savoir si l'on parle de Pétain ou de De Gaulle, lorsqu'il est question de « *notre chef, notre sauveur* » qui « *refera la France* ». Pas de paradoxe ici, ni même d'ambiguïté dans cette utilisation du langage par Deschaumes, mais une confusion absolue, une dissolution absolue, magistralement brodées sur le thème du dévoilement de l'« être-gaulliste » de René Berthier, des lignes de partage idéologique. L'opposition entre pétainisme et gaullisme se trouve ainsi balayée par l'évidence de la clarté surgissant en Berthier ; l'idéologie cède face à la puissance du ressenti individuel.

Union en captivité

C'est surtout en captivité que cette unité est concrètement vécue par les P.G. : la fidélité au Chef peut certes provenir d'un réflexe de tradition militaire, mais la captivité rend cette fidélité particulièrement urgente et utile ; de même, la volonté d'un Berthier de voir son pays enfin uni est tout autant un désir d'Ancien Combattant que de P.G. rapatrié ayant expérimenté en exil l'unité communautaire. C'est ce qui permet à Védrine d'affirmer que la F.N.C.P.G. constitue « *le résultat exceptionnel de la volonté d'unité d'une catégorie de citoyens, soudés par une expérience commune et résolus à en proposer les enseignements à leur pays.* »[420].

Pour le Deschaumes de 1942, celui de *Derrière les barbelés de Nuremberg*, cette unité des P.G. se fait d'abord concrètement au niveau de la « travée », dans les baraques.

> Nous sommes maintenant habitués à la vie en commun et nichés dans nos alvéoles comme une colonie de madrépores sur son récif. Nos usages, nos manies cessent de se heurter pour s'accommoder au mieux. La travée est unité, entité collective. Elle a son chef, dont l'autorité est paternelle et douce.[421]

Les P.G. recréent en captivité ce dont ils ont le plus besoin : une société à taille humaine, dirigée par un chef idéal, limant les exténuantes différences des uns et des

[420] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, N.E. 11, p. 11.
[421] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 42.

autres. La reconstruction d'un monde « normal » en captivité se fait aussi, comme à ce même oflag XIII A, par l'attribution d'un nom au lieu d'habitation : la baraque 122 était ainsi appelée la « One Two Two » en référence à un *claque* d'avant-guerre que certains des P.G. avaient fréquenté.[422] Pour Jean Guitton, la captivité peut être vécue comme une unité, si les P.G. choisissent un symbole fort auquel s'accrocher. C'est le cas du 15 août, pour ces officiers de l'oflag IV D :

> 15 août [1942]
> Ici, ce jour du 15 août fut grave, tendre et beau (troisième 15 août de captivité).
> Il rappelait aux camarades de l'oflag IV D leur premier 15 août de captivité qui fut une manifestation sublime de la foi, dans le dénuement et la détresse, le premier jour où la foule des misères juxtaposées devint une seule misère, unanime et calme, où le souvenir, la prière et l'espérance naquirent ensemble. […]
> Dans cet oflag où toutes les provinces sont présentes, et organisées, le 15 août est aujourd'hui la fête des fédérations des provinces françaises. Chacune déploie sa bannière virginale ; plusieurs ont leur statue blanche ou noire, habillée de blanc, que les jeunes portent ainsi que les jeunes Israélites portaient l'Arche.[423]

Comme toujours chez Guitton, l'union est trans-historique (union des trois 15 août de la captivité et de la fête religieuse) et trans-géographique (l'oflag, uni, est le reflet magnifié de l'union des provinces de France). Pour Ambrière, l'unité est aussi une réalité profonde de la captivité. Outre que la captivité fut, par-delà les différences de condition d'internement, une expérience commune[424], c'est bien la volonté des P.G. face aux Allemands qui construisit cette unité. Au kommando de Wiebelsheim, les sous-officiers réfractaires, obligés par leurs gardiens à quelques « *manœuvres expiatoires* », chantent une chanson à Dieu lui demandant de faire crever « *ces salaud* » et qu'ils « *pourrissent dans l'eau* » :

> « Glou glou glou glou glou glou glou ! » scandaient à la fin mille poitrines heureuses pour orchestrer le remous, agréable à imaginer, d'une armée teutonne enfoncée dans les flots. Cependant que le feldwebel rubicond qui nous commandait, entouré de son état-major de gefreiter et de schütze, approuvait à petits coups de tête réjouis : « *Gut ! Gut ! Fortsetzen !* » (Bien, bien, continuez !). Car la marche chantée était très en faveur dans l'armée allemande, et le spectacle que nous donnions flattait doucement son amour de la chose militaire.[425]

[422] Je remercie Bruno de Waru de m'avoir fait connaître cette anecdote.
[423] Jean GUITTON, *Pages brûlées*, *op. cit.*, p. 81.
[424] Sur ce point, voir *infra*, ch. « De la drôle de guerre à la captivité… », pp. 326 sqq.
[425] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, ch. « Les hommes du refus », p. 263. On trouve une chanson similaire — bien que plus scatologique — dans *Les indomptables* du général Le Brigant, lorsqu'il évoque la vie des P.G. récidivistes de l'évasion, emprisonnés à la citadelle de Colditz : « — *Les boches sont tombés dans la m…*/ — *Qu'ils y restent*/ — *Ils surnagent*/ — *Enfoncez-les* » et (refrain) : « *glou, glou, glou, glou.* » (*Op. cit.*, p. 29.)

Les modalités de cette résistance à l'ennemi nous sont bien connues : l'apparence d'une soumission aux règles allemandes recèle en fait une subversion de ces règles. L'esprit de la communauté française captive se manifeste souvent contre les gardiens allemands par la production quotidienne de bonnes blagues :

> Tout le long du trajet, le malheureux [un *Posten*, surnommé Beefsteak parce que sa figure est rubiconde] est ainsi criblé de plaisanteries plus ou moins fines, que je trouve de très bon goût. Il règne entre nous une harmonie exceptionnelle. Nous baignons dans une sorte de féerie goguenarde qui, sans nous la faire oublier, nous soulage de notre condition de prisonniers. La mystification à laquelle nous travaillons tous nous a restitué l'allégresse.[426]

Le rire, lorsqu'il est collectivement partagé et entretenu par la communauté P.G., fonctionne alors comme un acte de résistance à l'ennemi :

> Nous affections de nous plier à tout cela de bonne grâce et d'être parfaitement contents de notre sort. Cela n'allait pas sans ces blagues énormes et candides par quoi se vengeront toujours de leurs bourreaux les collectivités contraintes, collégiens, peuples ou soldats.[427]

On retrouve là encore la rhétorique de l'apparence et de l'essence, si chère aux P.G., dans cet extrait qui soude le rire des P.G. à l'esprit communautaire qu'ils opposent à leurs gardiens. Mais seule l'union de tous les P.G., de ces « *mille poitrines* », rend possible cette forme-là de résistance, qui nécessite une masse d'hommes ordonnés. L'union ne se cantonne pas toutefois à la seule résistance aux Allemands ; elle opère également pour souder la communauté P.G. dans les moments douloureux. Ambrière rapporte ainsi l'épisode d'un P.G. breton dont la femme le quitte pour vivre avec un autre homme. Dans une lettre, elle lui écrit : « *Tes enfants sont très contents de leur nouveau papa.* »[428]. La réaction des autres P.G. est unanime :

> Et nous, rangés autour de lui [le P.G. malheureux] qui se taisait, dévorant sa peine, nous tremblions à son image, car le sentiment paternel est peut-être celui que la captivité aura le plus exalté, bien davantage que l'amour de la femme ou l'attachement conjugal ; comme si, dans notre servitude, ce qui nous soutenait le mieux était de penser qu'un jour ces fruits nés de nous-mêmes nous prolongeaient dans la liberté.[429]

---

[426] Francis AMBRIÈRE, « Prisonniers », in *Vie et mort des Français*…, pp. 79-80 (31 mai 1941).
[427] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 307. Sur la question du rire dans les récits de captivité, je renvoie aux longues et intéressantes analyses de Delphine CHENAVIER, « Les récits de captivité des prisonniers français de la Seconde Guerre mondiale 1944-1947 », *op. cit.*, pp. 117-153.
[428] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 107.
[429] *Ibid.*, p. 108.

La sollicitude des P.G. pour leur camarade, on le comprend, est destinée à le soulager de sa peine ; mais la compassion est telle que tous, s'identifiant au malheureux, semblent ainsi produire un seul et même organe, vibrant tout entier à la douleur de la moindre de ses cellules. Le P.G. n'est plus (seulement ?) un individu : il est la partie d'un tout duquel il ne peut être arraché. L'intimité individuelle n'a pas de sens en captivité ; mais ce n'est pas la seule promiscuité de ces hommes qui en est la cause — c'est aussi le désir d'union communautaire.

Si l'idée d'unité connaît un tel succès en captivité, c'est qu'elle veut, autant que faire se peut, se séparer de considérations politiques, et des signes idéologiques trop marqués. Le rire, c'est un mouvement naturel de l'homme, c'est un signe vers la pureté et la naïveté de l'enfance — où est la politique là-dedans ? La douleur d'un cocu qui ne peut en outre plus jouer son rôle de père n'est-elle pas un sentiment universel ? La religion, même si la séparation de l'Église et de l'État a marqué son caractère idéologique, n'est-elle pas un élément de morale et de culture commune à beaucoup de Français ? Associés au patriotisme, ces éléments déplacent l'inscription idéologique des P.G. vers un terrain de *mode de vie*, personnel et collectif, volontiers *éthique*, capable de canaliser la diversité des individus vers un but commun.

Cette vision de la captivité a été accréditée pendant et après la guerre par les P.G. eux-mêmes, mais aussi par les ceux que le sort des captifs intéressait. C'est le cas du Gouvernement de Vichy bien sûr, mais aussi d'écrivains comme l'Académicien Georges Duhamel, qui accréditèrent l'idée d'une *mystique du prisonnier*, qui évite, pour reprendre la distinction établie par Charles Péguy, de se dégrader en « *politique* ». Duhamel propose un article pour le premier numéro de la revue *Les vivants* où il explique que les P.G. ont entretenu en captivité la flamme du génie français. Les Français restés en métropole furent eux aussi unis à l'union des P.G., en faisant l'effort de diffuser leur pensée :

> Ils ont donc envoyé des livres, ils ont établi des correspondances. Ils ont présenté l'œuvre intellectuelle des prisonniers au public et aux corps savants. Ils ont réintégré dans le chœur familial ces voix lointaines mais ferventes. Ils ont entrepris de mettre à l'abri de la destruction, dans le mesure où les événements le permettent, les travaux de leurs frères captifs.

> Ils ont surtout fait de leur mieux pour entretenir et aviver la flamme sainte qui palpitait et résistait, au prix de tant de peine, dans l'âpre brise de l'exil.[430]

Un autre article de cette revue développe cette même idée d'union des P.G. avec la France, rapprochant l'expérience de la captivité de celle de la Résistance :

> C'est cette condition d'existant qui nous rapproche de ceux de la Résistance.[…] Au-delà des raisons et des causes, nous avons découvert l'existence dans sa gratuité. Et quand s'écrouleraient toutes les logiques politiques, il nous resterait cette grâce. Cette expérience qui nous est commune peut être le point de départ de notre action concertée.[431]

Du fait de leur expérience captive, les P.G. sont crédités d'une vision particulière de la France et de son destin. Ils se dessinent eux-mêmes souvent comme des individus à haute moralité, et pouvant, en toute humilité, être un exemple pour la nation. La fusion en mars 1945 des C.E.A. avec le M.N.P.G.D. est pour Jean Védrine un fait unique à cette époque : c'est le mariage, librement consenti, et « *démocratiquement réalis[é] entre une organisation de résistance et un groupement qui a eu pendant la guerre une activité publique.* » Pour l'ancien P.G., cette exception n'a pas de quoi étonner, quand on connaît « *l'indépendance politique [sic] du premier Commissaire général aux P.G. [Maurice Pinot] et des responsables successifs des C.E.A., qui ne font, au pouvoir, que les concessions verbales indispensables, tout en prenant le contre-pied de sa politique intérieure et extérieure* »[432]. Que peut-on espérer de mieux pour la France que l'on souhaite unifier ? Qu'il soit vécu sur le mode de l'instinct, comme chez Ambrière, ou bien savamment théorisé par Jean Guitton, le désir de synthèse et de fusion est constant chez les P.G. et dans leurs récits. Il n'y a dès lors pas de quoi s'étonner non plus face à l'attitude d'un Guy Deschaumes/René Berthier, passant du pétainisme au gaullisme : car si pour les P.G. une fusion est possible entre ces deux idéologies, c'est bien qu'*il s'agit dans les deux cas d'idéologies fusionnelles*.

3. Permanence de l'esprit français

[430] Georges DUHAMEL, « L'intelligence captive », *Les vivants*, n° 1, novembre-décembre 1945, pp. 9-10.
[431] Henri MALDINEY, « La dernière porte », *Les Vivants*, n° 1, novembre-décembre 1945.
[432] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, N.E. 11, p. 11.

La captivité et les récits qui en sont faits sont les lieux privilégiés d'expression et de définition des valeurs propres à la patrie et la nation française. L'*esprit français* comme le patriotisme connaît en captivité une nouvelle jeunesse : il s'agit pour la plupart des P.G., face à l'ennemi héréditaire, d'affirmer les valeurs qui font la France de toujours. Louis Walter voit dans les nombreuses conférences organisées dans les camps une manifestation de cet esprit :

> Les conférenciers comprenaient des anciens élèves de l'E.N.S., d'autres agrégés, professeurs de lycées, jeunes, la plupart au goût délicat, au verbe entraînant, à l'enthousiasme que donne la foi dans le savoir.
>
> À leurs côtés, des chefs d'industrie, des maîtres du barreau, des journalistes, des ingénieurs, des astronomes, des historiens, des géographes, des géologues, des romanciers, des poètes, des peintres, des sculpteurs, des maîtres-artisans, des ministres des cultes catholiques et réformés, des sportifs, toute une cohorte de valeurs bien françaises, tout un panorama de l'esprit national, tout un ensemble de la culture à travers les mille facettes de son incroyables diversité.[433]

Francis Ambrière lui aussi affirme la singularité des P.G. français, sous le régime d'opposition à leurs gardiens :

> Il est certain qu'aux yeux des Allemands nous faisions figure d'énergumènes. L'habitude qu'ils avaient de ne rencontrer que des prisonniers dociles leur faisait paraître d'autant plus injurieux notre refus.[434]

Les récits de captivité sont souvent le lieu privilégié de la nomination des valeurs de la France, puisque la présence étrangère est massive autour des P.G. Nommer les valeurs que l'on croit être spécifiquement françaises, c'est donc d'abord se définir une identité en tant que membre de la communauté française — c'est s'assurer que demeure encore, malgré la violence de l'événement, une identité française ; c'est s'assurer que la France demeure inchangée, affaiblie mais point détruite, à genoux mais point gisante. La croyance en la permanence d'une essence française permet aux P.G. de se situer par-delà les idéologies — qui sont, par définition, historicisées — et d'affirmer la pérennité de l'objet de leur désir, ainsi que la leur propre. Pour pouvoir désirer la France, encore faut-il qu'elle existe encore, et que ceux qui la désirent soient encore français ! Mais Jean Guitton ne semble pas inquiet : à l'oflag IV D, nombreux sont ceux comme B… qui croient en une

[433] Louis WALTER, *Derrière les barbelés*, *op. cit.*, pp. 99-100.
[434] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 340.

pérennité de l'essence française, et savent voir par-delà la contingence :

> L'histoire qu'on enseigne dans les classes est une histoire coupée en tranches, *discontinue*. […] Mais, à un âge plus mûr, lorsque l'expérience nous a appris la vanité et la précarité des changements et l'existence des conditions permanentes contre quoi le caprice ne peut rien, alors on en vient à une vue plus sage, on éprouve un plaisir secret à chercher l'*invariant* sous les ondulations des changements de surface. On se dit que la France est un peu comme une personne, qui, malgré les modifications du costume et de l'âge, habite la même terre, est soumise à des causes identiques et reste fidèle à une vocation inamissible.[435]

La « personne France » change d'oripeaux, mais pas d'identité ; on peut donc, sans problème de conscience idéologique, lui être fidèle, on peut donc être patriote malgré le chaos et l'exil. Ce ne sont pas les seuls P.G. pétainistes qui développent cette rhétorique de la permanence de l'esprit français. Des revues littéraires aussi pointues et importantes que les *Cahiers du Sud* ou bien *Fontaine* sont également disertes sur ces questions : Max-Pol Fouchet clame au lendemain de la défaite que « *Notre époque, sachons-le, sera celle de Bergson, de Valéry, de Claudel, de Gide, de nombreux autres. La permanence, la voilà. Et le reste est histoire.* »[436] Plus tard, en 1943, Pierre Seghers préface son anthologie de *Poètes prisonniers* où il déclare :

> […] les poètes prisonniers chantent. Ils affirment l'existence de ce qui ne meurt pas, la poésie française, le peuple qui chante en chœur, le cœur qui retrouve, même tenaillé par la souffrance, le courage intime de parler. Les lamentateurs professionnels feront bien d'écouter la leçon que donnent ces poètes : elle dit que le sang français circule dans la livre de chair prise à notre corps, dans ces douze cent mille compagnons qui demeurent, chacun dans son anonymat, la France et son peuple loin de la France.[437]

Là encore, la permanence doit l'emporter sur la contingence, et la captivité n'est pour certains poètes de ce recueil qu'un contexte, auquel la poésie ne fait pas attention, car la véritable source d'inspiration est intérieure : « *franchies les portes de soi-même, le poète poursuit son aventure.* »[438] Par quel miracle les P.G. réussissent-ils à ne pas subir le poids de la défaite et de la captivité sur leur être ? Comment l'essence parvient-elle à se débarrasser de la contingence historique et géographique de la

[435] Jean GUITTON, *Pages brûlées*, *op. cit.*, pp. 198-199.
[436] Max-Pol FOUCHET, « Nous ne sommes pas vaincus », *Fontaine*, n° 10, août-septembre 1940, p. 51. Voir aussi Léon-Gabriel Gros qui écrit, dans les *Cahiers du Sud* : « *Pourquoi ne pas reconnaître que, passé le premier moment de stupeur, la Poésie française continue ? Il est naïf de penser que des événements récents puissent la modifier de façon tangible et surtout immédiate.* » (« Actualité de la poésie », *Cahiers du Sud*, n° 233, mars 1941, p. 172.)
[437] Pierre SEGHERS, préface à *Poètes prisonniers*, cahier spécial de *Poésie 43*, Villeneuve-lès-Avignon, Seghers, [mars] 1943, p. 7.
[438] Pierre SEGHERS, art. cité, in *op. cit.*, p. 9.

captivité ? À ces questions, Guy Deschaumes nous apporte, sur un ton badin, une réponse :

> Vibert, ce matin, distribuait à la travée, selon notre usage fraternel, les petits beurres LU d'un paquet, en prononçant la formule sacramentelle : « Et ça, c'est du vrai ! » Le « vrai », c'est ce qui vient de France.[439]

Seghers développe — plus sérieusement — une idée semblable lorsqu'il évoque son anthologie des poèmes de P.G. :

> Dans cette tapisserie qui est celle de nos prisonniers, ce sont les véritables couleurs françaises qui se retrouvent, les véritables paroles françaises qui s'expriment : la garance et non l'aniline, le courage et non le désespoir, la confiance, l'attente et non l'abandon.[440]

Si la poésie captive est capable de parler français, malgré son exil, c'est qu'elle chemine avec le vrai. En focalisant son désir tout entier vers la France, et en tentant de conserver ses valeurs qu'ils croient singulières, les P.G. ne risquent pas de s'égarer dans des idéologies contradictoires et contingentes : la voie de la vérité et de la fidélité à soi-même est ouverte ; son identité est garantie. On peut lire alors à nouveau le changement idéologique de René Berthier. Son passage du pétainisme au gaullisme n'est pas à considérer sous l'angle de l'opportunisme ou de l'hypocrisie, mais bien comme une expérience de révélation de son identité. Si Berthier a été pétainiste, c'est qu'il a été trompé par Pétain — celui de 1940 du moins, car celui de la Grande Guerre reste toujours aussi glorieux — et qu'il était, au fond de lui-même, avant tout *patriote* et *français*. Le pétainisme apparaît à Berthier comme une trahison :

> [René Berthier] lui [Pétain] en voulait durement de ce rôle abject, masqué sous des vertus hypocrites. Il sentait fermenter en lui une rancune sévère contre ce vieillard, qui avait ainsi sali les sentiments les plus purs et dupé les consciences les plus droites, pour des fins ambitieuses ou partisanes et qui l'avait, un temps, trompé lui-même, odieusement trompé, en lui masquant la route directe du devoir.[441]

Pétain s'est emparé du sensible aussi bien que de la raison, à des fins de division, et sur le mode de la tromperie : en un mot, il s'est emparé, le plus malhonnêtement qu'un P.G. puisse imaginer, de la vie tout entière des captifs. En

[439] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 167.
[440] Pierre SEGHERS, art. cité, in *Poètes prisonniers*, *op. cit.*, p. 11.
[441] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, p. 207.

portant cette accusation, René Berthier réussit à sauvegarder la permanence de son identité : ses errements dans l'idéologie pétainiste ne sont pas de sa responsabilité, mais du caractère trompeur de l'idéologie. L'accusation de Pétain lui permet de conserver sa vision du monde, et de lui donner non pas une autre expression, mais un autre cheminement. Au chapitre « L'agenda de René Berthier », qui clôt *Vers la Croix de Lorraine*, notre ancien P.G. écrit :

> [30 janvier 1943] La France vivra, la France refleurira, la France vaincra… Elle aura vaincu, malgré sa défaite, pas sa patience, sa résignation, ses souffrances. Elle sortira régénérée de cette abominable épreuve. La France était, la France sera. Point de rupture, ni de faille. Pendant que je languissais sous le faix de la captivité, d'autres ont ramassé le drapeau abattu et, grâce à eux, nos couleurs claquent toujours dans la lumière.[442]

« *Point de rupture, ni de faille.* » : voilà résumé, sur un mode sérieux et élégant, le désir profond de presque tous les captifs. Là encore, il est difficile de dire si cette rhétorique est pétainiste ou gaulliste, puisque cette rhétorique se veut seulement patriotique. Les derniers mots du texte de Deschaumes sont significatifs de ce qui advient finalement à Berthier : « *Une grande paix est descendue sur mon cœur* », écrit Berthier dans son agenda le 14 juin 1943, « *comme une grâce qui se pose* »[443] ; la paix de pouvoir — après avoir pris contact, en compagnie de son fils, avec le groupe de résistance « Barthélémy » — se réconcilier avec le connu de soi-même, de pouvoir finir sa mue gaulliste en ne laissant de côté qu'une chrysalide d'inessentiel de soi. Le passage du pétainisme au gaullisme se fait sans douleur parce que Berthier n'abandonne que le mauvais, le transitoire, le faux ; avec lui, il garde le vrai, le pérenne et le bon.

[442] *Ibid.*, p. 225.
[443] *Ibid.*, p. 235.

III. — CONCLUSION

J'ai tenté de démontré dans cette première partie l'étroite cohabitation des P.G., tout au long de leur parcours captif, et des divers forces et enjeux idéologiques de leur époque. La tradition militaire, le souvenir de la Grande Guerre pour certains, rendent les P.G. méfiants vis-à-vis des idéologies qui tentent de s'emparer de leur expérience. Une conception propre aux captifs cherche alors à s'imposer, s'affirmant volontiers « apolitique » ou « éthique », et fondée le plus souvent sur la solidarité, le patriotisme, la discipline et l'obéissance à un chef dont la légitimité est assurée. Ce chef, c'est d'abord de manière évidente pour la plupart des P.G., le maréchal Pétain, dont le souci pour les P.G. fut véritable durant la guerre. À partir de la fin 1942 et progressivement jusqu'à la fin de la guerre, lorsque les choix de la collaboration avec l'ennemi sont manifestes, les P.G. se tournent vers le général de Gaulle, dont le panache et la volonté redonnent aux captifs le goût de la combativité. Le général Giraud lui aussi incarna après son évasion d'avril 1942 les désirs patriotiques des P.G. L'apolitisme revendiqué de tels positionnements permit des passages idéologiques d'un chef à un autre, sans que toutefois l'identité éthique et patriotique des P.G. subisse un revirement. Le destin du personnage René Berthier, dans le roman *Vers la Croix de Lorraine* de Guy Deschaumes, en est l'illustration la plus frappante : Berthier réussit, sans jamais remettre en cause son être profond, à devenir gaulliste après avoir été, en captivité, pétainiste. Appuyées sur des rhétoriques aux nombreux points communs (pureté, simplicité, vérité), les idéologies du pétainisme et de la résistance trouvent chez les P.G. une incarnation très particulière : le patriotisme de ces exilés, se débarrassant de son caractère idéologique, peut aussi bien accueillir le Maréchal que le Général, et opérer des points de fusion entre eux.

Mais on ne dissimule pas les idéologies par une simple discipline du cœur et de l'esprit. Ce que les P.G. n'ont pour la plupart pas perçu ou pas voulu percevoir, c'est que l'idéologie circule, se transmet, et n'est jamais totalement isolable. Ce n'est pas en voulant simplement servir la Patrie et en obéissant à son Chef que l'on échappe à

la nature idéologique de ces deux attitudes ; ce n'est pas en dénonçant les grossières propagandes anti-patriotiques des collaborationnistes du *Trait d'union* que l'on efface ses propres et grossières propagandes. Il y a ici un réflexe que l'on retrouve dans la plupart des récits de captivité : les P.G. vont plus volontiers — on en comprendra facilement les raisons — vers *le connu d'eux-mêmes* que vers *l'inconnu d'eux-mêmes* que provoque pourtant l'événement. Voulant à tout prix restaurer leur identité mise à mal par la défaite, les P.G. s'accrochent à la partie stable et connue de cette identité, qui leur permet de rester en vie, individuellement et collectivement. Accréditant par leurs propres comportements en captivité l'idée d'une France éternelle, indestructible et unie, qui ne se laisse pas entamer par les idéologies de division, la plupart des P.G. ne peuvent pas voir l'empreinte de l'événement sur leur vie. Les idéologies dominantes suivies par les captifs — et dont ceux-ci nient le caractère idéologique — répondent précisément à ce désir d'une France unifiée et vivante. La situation devient alors paradoxale, et les P.G. en souffriront particulièrement à leur retour en France. Refusant de considérer qu'en suivant le Maréchal et/ou le Général, ils opèrent un choix idéologique, c'est-à-dire un *choix de division* par rapport à la communauté, les P.G. se retrouvent tout entiers soumis à ces idéologies. Conclusion paradoxale, sans doute, d'un *effet* qui contredit un *désir* : les récits de captivité sont idéologiques précisément là où ils refusent d'être idéologiques.

Le sentiment de l'injustice saisit les captifs rapatriés en 1945, lorsqu'ils se rendent compte que celui qui incarne alors la France n'a pas beaucoup d'estime pour eux, au vu de leur longue fidélité au traître Pétain. Voilà aussi pourquoi Guy Deschaumes fait prendre conscience à son personnage, René Berthier, que sa fidélité au Maréchal n'a pu qu'être le fait d'une tromperie : dans une logique « apolitique », il ne saurait y avoir qu'un seul chef, qu'un seul représentant de la Patrie digne d'être suivi. Mais Berthier et les autres P.G. ayant suivi le Maréchal n'ont pas été trompés par une idéologie fallacieuse. Ils y ont au contraire souscrit bien volontiers parce qu'elle répondait à leurs espoirs et leurs besoins les plus immédiats et les plus profonds — la promesse d'une libération rapide, d'un ordre subjuguant le chaos qu'ils avaient vécu, l'assurance que le monde qu'ils allaient retrouver en rentrant serait éclairci, purifié, *saisissable* : les « *communautés naturelles* » de Jean Guitton ne sont-elles pas l'expression d'un monde « à taille humaine », d'un monde qui n'échappe pas au

contrôle que l'homme peut avoir sur lui ? Le choix de De Gaulle ou de Giraud reflète lui aussi un désir de revanche sur le monde : se battre et résister malgré l'écrasement par l'événement, voilà qui redonne confiance en les capacités de l'homme à agir et vaincre ce qui s'oppose à lui.

Les récits de captivité frayent toujours avec les idéologies de leur époque, que celles-ci soient assumées ou non, parce que ces idéologies occupent le même terrain que les récits : celui de l'identité. La phrase de Sartre — « *Nous n'en revenons pas qu'on puisse être allemand* » — peut tout aussi bien s'adresser aux Français : en ces temps où le patriotisme est tiré à hue et à dia par toutes les forces idéologiques, l'identité française n'a plus rien d'évident. Faut-il être un peu allemand (ou anglais, ou soviétique) pour être véritablement français ? Comment être encore français quand on est exilé ? À ces questions, les récits de captivité proposent chacun des réponses, individuelles et collectives, que les P.G espèrent pouvoir leur permettre de retrouver une place dans la France d'après-guerre.

DEUXIÈME PARTIE

TYPOLOGIE DES RÉCITS DE CAPTIVITÉ

MÉTHODE, FONCTIONS, PROBLÈMES

On ne comprend rien à la littérature si l'on ne tient compte que des très grands. Un ciel qui n'offre que des étoiles de première grandeur n'est pas un ciel. On ne peut pas trouver chez Lenz ce qu'on trouve chez Goethe. Et il n'est nullement prouvé qu'à une œuvre de génie secondaire il manque nécessairement quelque chose. En eux-mêmes et à tous égards, ils peuvent être parfaits. Certains parmi les moins connus n'ont simplement pas eu le temps d'écrire davantage, ou de se développer plus complètement, ou ont manqué d'argent, de relations ou de nerfs assez solides. Certains n'ont rien valu dans l'art du léchage de bottes, magistralement possédés par certains des plus grands. D'autre part, la mauvaise habitude de réduire la littérature allemande à Goethe, Schiller et Heine ne saurait s'excuser par le simple manque de temps. Celui qui n'en sait pas plus long sur elle ne sait rien d'elle — que ce soit ou non par manque de temps.

Bertold BRECHT, *Les arts et la révolution*.

Et qui, diantre, vous pousse à vous faire imprimer ?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations ;
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que, dans la cour, vous avez d'honnête homme,
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule, et misérable auteur.

MOLIÈRE, *Le misanthrope*, Acte I, Scène 2, 1667.

I. — MÉTHODOLOGIE ET RECHERCHE DU CORPUS[444]

QU'EST-CE QU'UN RÉCIT DE CAPTIVITÉ ?

1. Extension du domaine de la captivité

Il peut paraître étrange que je ne pose cette question qu'après ces quelques 190 pages de développement sur le sujet… Pourtant, une première définition s'est implicitement dessinée jusqu'ici : les récits de captivité sont les récits de la capture, du transfert, et de l'internement d'1,5 millions de soldats français, officiers et hommes de troupe, d'active ou de réserve, de juin 1940 à mai 1945.

Ayant posé cette définition, j'ai pourtant souvent modifié le contenu du

[444] Je renvoie à l'Annexe n° 2 pour une description synthétique des méthodes et des conditions de recherche du corpus des textes de captivité.

phénomène « captivité » et des récits de celui-ci, en prenant en compte quelques-unes de ses extensions. Le retour de René Berthier dans *Vers la Croix de Lorraine*, sur lequel j'ai beaucoup insisté, en est le meilleur exemple, qui évoque bien plus les suites de la captivité que la captivité elle-même. On peut légitimement se demander si Berthier est *encore* un P.G., et si, conséquemment, *Vers la Croix de Lorraine* peut trouver sa place au sein d'un corpus de récits de captivité. Même si, je l'ai montré, le texte de Deschaumes est pour de nombreuses raisons exceptionnel dans la production des auteurs P.G., il n'en demeure pas moins, selon moi, l'un des témoins les plus utiles de cette mentalité P.G. que j'essaie de cerner depuis le début de ce travail. Savoir si Berthier, rapatrié, est encore un P.G. n'a rien d'une question vaine, car répondre à cette question c'est déjà trouver une piste assurée de définition de l'identité du P.G., que construisent les récits publiés entre 1940 et 1953. Si, comme je le crois, l'identité des P.G. déborde — ou même : *veut* déborder — de leur internement, si elle se prolonge avant et après celui-ci, alors il est intéressant de prendre en compte certaines paroles et actes des P.G. qui se situent en dehors de cet internement. L'entrée en résistance d'un Georges Adam ou d'un Claude Morgan, les récits du retour d'un Deschaumes ou d'un Guérin, le procès raisonné des responsables de la guerre par les officiers de Maurice Betz au lendemain de la défaite, etc., sont autant d'*addenda* vitaux aux récits de leur stricte captivité. Si l'on suit cette logique, on s'aperçoit que la captivité rayonne alors en amont et en aval, qu'elle est souvent une grille de lecture de rétrospection et d'anticipation des années 1939-1945. En accord avec ces hypothèses, la troisième partie de ce travail (« Se défaire de la défaite ») s'attellera à suivre les ramifications de l'identité P.G. à travers les événements narrés dans les récits.

2. Questions génériques

Il est un critère de définition, pourtant évident, que je n'ai pas encore évoqué : le critère générique. Du point de vue générique, qu'entends-je par *récit* ? Jusqu'ici, les récits dont j'ai parlé ont tous un point commun : ils sont tous en prose narrative et ils ont tous été publiés. Il n'est pas question de poésie, jusqu'ici. Toutefois, je

n'exclurai pas certains poèmes de captivité de cette analyse, en appui des récits en prose, lorsqu'ils reproduisent à l'identique les fonctions des récits. Au-delà du choix de la prose, pourtant, il y a de nombreuses différences génériques entre les textes : la plupart sont, pour reprendre l'expression de Delphine Chenavier, des « *récits-témoignages* »[445] qui s'écrivent comme la transmission véridique d'une expérience : (*Derrière les barbelés de Nuremberg*, *Derrière les barbelés*, *Prisonnier en Allemagne*, etc. D'autres sont des fictions :*La peau et les os*, *Le fidèle Berger*, *Les poulpes*, *Le bouquet*, etc.

L'utilisation de la fiction n'a rien de systématique et de transparent pour les récits de la période 1940-1953. La distinction entre fiction et récit-témoignage est moins franche qu'il n'y paraît à première vue, non pour des raisons de théorie narrative mais dans le rapport de l'écrivain à l'événement vécu. Dans *La peau et les os*, *Le bouquet* ou *Les poulpes*, le protagoniste principal — respectivement : « le narrateur », l'artilleur Adrien Gaydamour, Monsieur Hermès *alias* Le Grand Dab — est clairement écrit comme un double de son auteur qui, lui, a réellement vécu la captivité.[446] Dans le cas de ces récits, la fiction n'a donc pas pour fonction première de permettre à l'imagination de pallier l'absence de vécu. Les cas de Francis Ambrière, Jacques Perret, qui, en écrivant leur récit sous le signe de *l'aventure*, donnent à leurs souvenirs de captivité des allures romancées, viennent encore complexifier la situation : ces récits, on le suppose, sont exacts, mais leur unité est plus celle de la littérature — ou de l'idéologie — que du témoignage. Et que dire de la construction fictionnelle de Maurice Betz, gérée par un narrateur qui s'identifie à l'auteur, mais qui substitue aux noms des véritables camarades de combat des noms de fiction ? Que penser, enfin, de la maladroite juxtaposition d'un « Récit », de « Souvenirs et anecdotes » et d'un « Conte » de *Dans les barbelés* d'Alain Le Diuzet ?

Impossible ici d'avoir une théorie cohérente du rapport à la fiction pour l'ensemble des récits. En revanche, une étude au cas par cas permet de comprendre les différents choix de fiction comme autant de *stratégies identitaires* des récits. La fiction, quand elle est choisie, permet d'appréhender la question de l'identité des

[445] Delphine CHENAVIER, *op. cit.*, p. 21.

[446] Pour Georges Hyvernaud, je renvoie à la lecture des *Carnets d'oflag*, Paris, Le Dilettante, 1999 ; pour Raymond Guérin, à celle de la biographie qui fut faite par Jean-Paul Kauffmann, *31, allées Damour*, Paris, Berg International/La Table Ronde, 2004 et aux *Lettres à Sonia 1939-1943* éditées par Bruno Curatolo (Paris, Gallimard, coll. « Les inédits de Doucet », 2005) ; pour Henri Calet, à la *Correspondance* Calet/Guérin établie par Bruno Curatolo (Paris, Le Dilettante, 2005).

P.G. avec un point de vue singulier. Le choix de la fiction, dans ses différentes variations, est également parfois le signe distinctif des auteurs P.G. souhaitant faire une véritable *œuvre* de la captivité. Guérin, Ambrière, Vialatte, Perret, Betz, Hyvernaud, qui tous ont choisi d'emprunter le chemin de la fiction, sont des écrivains de métier, contrairement à Jean Mariat, Noël B. de la Mort (tous deux journalistes) ou Serge Rousseau. *A contrario*, Jean Guitton et l'écrivain Robert Gaillard choisissent, pour évoquer leur captivité, la forme du journal. Guy Deschaumes, quant à lui, passe du récit-témoignage (*Derrière les barbelés de Nuremberg*), au roman (*Vers la Croix de Lorraine*). Il me semble dès lors que le choix de la fiction se comprend en interrogeant les *fonctions* assignées au récit. La suite de mon analyse sera essentiellement tournée vers la compréhension de ces fonctions.

Toutefois d'autres questions génériques demeurent. Le choix massif du récit-témoignage par les auteurs P.G. doit retenir l'attention, sinon sur des questions esthétiques, du moins sur le statut de ces textes. Ces textes acquièrent ainsi une caractéristique, si ce n'est une valeur, littéraire. La fonction principale de la quasi-totalité des récits est bien d'abord de *témoigner de la captivité*, d'en dévoiler l'essence et/ou le fonctionnement, mais aussi d'égrener les souffrances qu'elle produisit. D'éventuelles volontés esthétiques ou d'autonomie du texte par rapport à l'événement ne viennent, pour la plupart, qu'ensuite. Les textes de captivité sont donc principalement écrits comme des témoignages et reçus, entre 1940 et 1953, comme des textes *documentaires*. Dans son introduction à *La moisson de 40*, Benoist-Méchin explique clairement cette importance de la vérité :

> Tout ce que je raconte ici a été vécu et ressenti. Certaines conversations paraîtront peut-être banales au moment où ce livre paraîtra. Je prie le lecteur de se reporter en pensée aux dates où elles furent prononcées et de se demander si elles l'étaient à ce moment-là. J'ai préféré les laisser telles quelles, plutôt que de les retoucher. D'autres paraîtront intempestives, tant les esprits ont évolué depuis la signature de l'armistice. Je ne me suis pas cru davantage le droit de les modifier, voulant conserver à ce journal la valeur d'un document psychologique, écrit dans une période de transition, intermédiaire entre la guerre et la paix.[447]

La plupart du temps d'ailleurs, les auteurs n'envisagent pas la spécificité de l'écriture du témoignage, lorsqu'ils écrivent leur récit de captivité. Ils ne *pensent* pas la

[447] Jacques BENOIST-MÉCHIN, *La moisson de 40*, Paris, Albin Michel, 1941, p. 7. C'est là, du moins, l'intention proclamée de son auteur ; dans le cas de Benoist-Méchin, toutefois, la simple dimension « *psychologique* » est clairement submergée par un désir de propagande collaborationniste.

catégorie du témoignage, ils ne *conscientisent* pas les techniques et les outils propres de ce genre d'écrits. Ils ne font que suivre le genre, en ce qu'il leur permet de dire ce qu'ils ont à dire. J'insiste là-dessus : l'essentiel, pour les auteurs des récits de captivité, est bien plus dans ce qu'ils ont à dire que dans la forme qui le dit. Les réflexions sur la forme et le genre ne sont que ponctuelles et annexes, parce que l'important est de témoigner de l'expérience vécue, en vérité et en sincérité. Cet état de fait a un autre impact : les lieux de transmission de l'expérience P.G. ne se limitent pas aux seuls récits. Il y a aussi les articles dans les journaux, les poèmes, les chansons de la captivité, les correspondances, etc. Si tous ces lieux *d'expression* ne disent pas la même chose, parce qu'ils ne proposent pas la même forme, ils contiennent néanmoins souvent le même désir d'expression. Lorsqu'en 1943 Mitterrand écrit son article sur son retour en France pour le journal des Compagnons de France, ou lorsque Jean Mariat rassemble ses poèmes de captivité dans son recueil *Trois de France* (qu'il publie la même année que *Prisonnier en Allemagne*), ou lorsque Noël B. de la Mort rédige ses *Contes aux prisonniers* pour ses camarades encore captifs, ou bien enfin quand Pierre Gascar s'attelle à son *Histoire de la captivité*, on est encore et toujours dans l'expression de la captivité : le matériau est le même, le désir de transmission et de reconnaissance est le même, seule la forme employée diffère. Dès lors, la distinction entre un type de texte (le récit) et les autres textes (articles, contes, études historiques, etc.), génériquement établie, demande à être reconsidérée lorsque l'on est attentif comme je le souhaite ici, aux fonctions des textes.[448]

En outre, l'établissement de ces textes en corpus littéraire est lié à son historicité en tant que corpus. Pour le dire autrement, non seulement ces textes n'ont pas nécessairement été écrits et lus comme des textes littéraires, mais encore la recherche universitaire ne les a pas toujours *utilisés* comme des textes littéraires. La recherche sur la captivité provenant presque essentiellement d'historiens et non de littéraires, le statut littéraire de ces textes doit être — dans la mesure où cela en vaut la peine — aujourd'hui affirmé et justifié.

Les toutes premières recherches sur la captivité émanèrent d'anciens captifs :

[448] C'est avec cette idée en tête que j'ai mené jusqu'ici l'analyse des récits eux-mêmes, *accompagnés* des nombreux autres discours sur la captivité, qu'ils soient historiques, politiques, etc. La captivité, pour les P.G., déborde aussi les récits, comme elle déborde les barbelés des stalags et des oflags.

Jean Cazeneuve et sa *Psychologie du prisonnier de guerre*, publiée aux P.U.F. en 1945 ; l'abbé Pierre Flament, auteur d'une thèse encore sans équivalent, sur « La vie à l'oflag II D-II B » en 1956[449]. Quelques études parmi celles consacrées à la captivité dans la *Revue d'histoire de la Seconde Guerre mondiale*, en 1957 et 1960 : Fernand Braudel, François Boudot et Jean-Marie d'Hoop notamment. Des écrivains de métier, anciens captifs, participèrent également à ce mouvement : Francis Ambrière (son article « Prisonniers » pour le volume *Vie et mort des Français 1939-1945* en 1971) et surtout Pierre Gascar, auteur du récit *Le temps des morts*, Prix Goncourt 1953, qui publia une *Histoire de la captivité des Français en Allemagne* chez Gallimard en 1967. La vague historiographique suivante apporta la thèse incontournable d'Yves Durand, en 1980, qui reste encore aujourd'hui la référence en la matière.[450]

La fin des années 1970 et le début des années 1980 sont décisifs pour la digestion et la transmission de l'expérience captive. Ce sont des *années de mémoire*, qui se manifestent notamment par la publication de nombreux « récits de vie »[451] où l'intime est exemplaire. À cette époque, les récits de captivité se multiplièrent eux aussi, trouvant enfin un créneau éditorial qui les acceptait, après presque trente ans de traversée du désert. Une maison d'édition joua un rôle particulièrement important dans la publication des récits de captivité : la Pensée Universelle qui d'après mes recherches totalise vingt titres entre 1974 et 1988. Jusqu'aujourd'hui, La Pensée Universelle est, malgré sa courte existence, l'éditeur le plus prolifique de récits de captivité depuis 1940.[452] À cette époque de mémoire, des années 1980 jusqu'aujourd'hui, la légitimité à écrire est peu exigeante et se limite au seul fait d'avoir un vécu personnel (quel qu'il soit) et à un minimum de maîtrise de la langue française : de nombreux anciens P.G. vieillissants accomplissent ainsi leur désir de transmettre leur expérience aux jeunes générations. L'aspect parfois peu spectaculaire de leurs récits n'est plus un obstacle à leur publication, puisque, dans

[449] La thèse est en deux parties : « La vie à l'oflag II D-II B, Grossborn et Arnswalde (Poméranie) » et « Pratique religieuse et vitalité chrétienne à l'oflag II D-II B » (Université de Caen, 1956).
[450] Le travail de Védrine en 1980 est à cheval entre la mémoire et l'histoire : il affirme surtout à mon sens, par le volontarisme dont il fait preuve, une tentative de réappropriation de l'histoire de la captivité par ceux qui l'ont vécue. La proposition finale, faite à la communauté des chercheurs, de champs de recherches sur la captivité témoigne bien du désir de participer à l'histoire de la captivité.
[451] Voir par exemple le best-seller que fut *Une soupe aux herbes sauvages* d'Émilie Carles (J.-C. Simoën, 1975), qui déclencha nombre de vocations de mémorialistes.
[452] Sur cette étrange maison d'édition, voir l'article de Philippe LEJEUNE, « L'autobiographie à compte d'auteur », in *Moi aussi*, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique », 1986, pp. 292-309.

l'appréciation du récit, la notion de valeur de l'expérience n'est plus primordiale. À cette même époque, des maisons d'éditions régionales publient aussi les souvenirs d'enfants du pays, et l'historiographie française se tourne vers l'analyse de cas locaux.[453]

À partir de la fin des années 1980, les P.G. deviennent les représentants d'une époque que de moins en moins de personnes ont directement vécue. Ils commencent à être des « survivants » et jouent alors un rôle testimonial de première importance, auprès d'un public rendu plus curieux de la Seconde Guerre mondiale grâce au renouvellement des recherches historiques. Les années 1980-1990 sont aussi celles de la « revie » littéraire, celle d'Emmanuel Bove, et surtout celles de Raymond Guérin et de Georges Hyvernaud (réédité chez Ramsay, puis soutenu par la Société des Lecteurs de Georges Hyvernaud à la fin des années 1990)[454]. La captivité resurgit dans le domaine littéraire. Les textes qui suscitent de l'intérêt ne sont plus les mêmes et *Les grandes vacances*, *Le caporal épinglé* laissent la place à *La peau et les os* de Georges Hyvernaud qui tend depuis une décennie à s'imposer comme le récit de captivité de référence. On retrouve un phénomène analogue, me semble-t-il, pour *L'espèce humaine* de Robert Antelme : les nombreuses études sur Antelme et sur Hyvernaud de ces dernières années insistent à la fois sur la valeur littéraire de ces textes, et sur leur dimension de réflexion ontologique sur l'univers concentrationnaire. Le point fort d'Antelme et d'Hyvernaud est bien plus dans leur puissante *vision* de l'expérience concentrationnaire que dans la précision documentaire dont leurs récits font preuve. Leur vision du monde et de l'individu — que je qualifierai de « post-humaniste » — trouve un écho dans une époque de

[453] Par exemple : Georges MOGNOT PRIGNIAT, *Un bouquet d'orties ou 30 ans après. Récit*, Saint-Quentin, Presses de l'Aisne Nouvelle, 1978 ; René DUFOUR, *Captivité et évasions au pays des Sudètes*, Lons-le-Saunier, Éditions Marque-Maillard, 1982 ; Roger CHABIN, *Monsieur Chabin, ouvrier parisien*, Ivry-sur-Seine, Phénix Éditions, 2000. Pour ce qui est de l'histoire locale, Jacqueline Sainclivier a soutenu une thèse en 1978 sur « La résistance en Ille-et-Vilaine » (sous la direction de Michel Denis, Université Rennes 2) ; Yvon TRANVOUEZ, *Catholiques en Bretagne au XX^e siècle*, Presses Universitaires de Rennes, 2006. On trouve aussi nombre d'historiens amateurs qui publient des brochures : Francis Nazé, *Maires et municipalités de mon village : deux siècles d'histoire municipale bonduoise*, Bondues, Club d'histoire locale, 1984 ; etc.

[454] Bove a été redécouvert et réédité grâce aux efforts de Raymond Cousse qui lui consacra, avec Jean-Luc Bitton, une biographie (*Emmanuel Bove : la vie comme une ombre*, Le Castor Astral, 1994). Raymond Guérin doit sa revie à Bruno Curatolo, auteur d'une thèse : « Le style de la fiction dans l'œuvre de Raymond Guérin (1905-1955) » (Université Paris III, 1990) dont une version abrégée a été publiée chez L'Harmattan, en 1996 : *Raymond Guérin : une écriture de la dérision*. Sur le phénomène de la revie littéraire, voir, Bernard ALLUIN, Bruno CURATOLO (dir.), *La revie littéraire. Du succès oublié à la reconnaissance posthume : quinze romanciers contemporains réédités*, Actes du Colloque de Lille III, 15-16 mai 1998, Dijon, Centre Le texte d'édition, 2000.

plus en plus attentive au poids de l'événement sur les vies individuelles[455]. D'autres récits trouvent aussi une nouvelle écoute : ceux qui, comme *Les carnets de Gustave Folcher, paysan languedocien* (Maspero, 1985) peuvent servir de matière pour les historiens, parce qu'ils sont moins « écrits » que ceux d'auteurs professionnels.

Parallèlement à ces revies, l'historienne Annette Wieviorka définit en 1991, dans son livre *Déportation et génocide*, le récit de déportation politique et raciale de l'immédiate après-guerre comme « *genre littéraire* » :

> La structure commune à tous les récits, quel que soit le camp concerné […], quel que soit le motif de déportation de celui qui écrit, « racial », raflé […], résistant, nous autorise à parler de « genre littéraire », celui de la littérature du témoignage née de la guerre de 1914-1918.[456]

Les guillemets sont encore là, et Annette Wieviorka parle moins en littéraire qu'en historienne, mais la reconnaissance de formes littéraires communes à des actes écrits de témoignage est une étape importante dans le changement d'identité de ces textes. Même si Wieviorka produit finalement plus, dans *Déportation et génocide*, une analyse du contenu qu'une analyse des formes et de leurs effets, les récits de déportation ne sont plus uniquement des matériaux documentaires ou des « preuves » historiques[457] : ils construisent l'existence et la compréhension de l'événement du génocide. Mais l'existence du récit de déportation comme genre littéraire ne signifie pas nécessairement qu'il existe un antécédent littéraire à ces récits :

> […] toute littérature s'inscrit dans une généalogie littéraire, se réfère à des modèles. Ainsi en est-il de la littérature yiddish du *Hurbn* qui poursuit une vaste littérature de la destruction,

[455] Cette orientation se manifeste par exemple dans le succès rencontré par l'édition des *Paroles de poilus* (Paris, Librio, 1998), où s'exprime très nettement l'empreinte — monstrueuse et cruelle — de la Grande Guerre sur des destinées individuelles. En 2003, sur France Inter, l'émission *Là-bas si j'y suis* de Daniel Mermet consacra une série d'entretiens avec des enfants de soldats de cette guerre ; on y interrogeait, sur le mode sensible, la transmission de cette mémoire jusqu'aujourd'hui (« La chanson de Craonne »). Pour la Seconde Guerre mondiale, le succès, puis le scandale du livre de Binjamin Wilkomirski est aussi un bon indicateur de cette tendance : *Fragments* décrit en effet le génocide juif, vu par les yeux d'un enfant de 5-6 ans, sur un mode sensible, et non réflexif. Le génocide est alors vécu uniquement par le narrateur comme un *impact*, et non comme un système dont on pourrait comprendre la structure. Je citerai enfin les recherches en psychologie sur les événements traumatiques, pour laquelle les travaux de Nathalie Zadje (*Guérir de la Shoah : psychothérapie des survivants et de leurs descendants*, et *La transmission du traumatisme chez les enfants de Juifs survivants de l'extermination nazie*, Paris, Odile Jacob, 2005) apportent une réflexion très intéressante.

[456] Annette Wieviorka, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 189.

[457] « Preuves » est ici entre guillemets car je crois, avec Jacques Derrida, que « *la passion du témoignage* » (c'est-à-dire sa souffrance tout autant que sa vie profonde) est précisément de ne pouvoir être une preuve juridique ou historique, mais d'être constamment soumise au doute. Voir Jacques Derrida, *Demeure. Maurice Blanchot*, Paris, Galilée, coll. « Incises », 1998, *passim*.

> depuis Jérémie se lamentant sur la destruction du Temple. Ainsi en est-il aussi de la littérature du goulag, qui poursuit la tradition d'une littérature de la déportation illustrée notamment par le chef-d'œuvre de Dostoïevski, *Souvenirs de la maison des morts*. Ce qui frappe ici, c'est au contraire l'absence de matrice littéraire, due d'ailleurs à l'étrangeté du phénomène, celui du camp de concentration, totalement extérieur à la culture politique et littéraire française.[458]

Plus facilement que pour les récits de déportation pourtant, on peut trouver une généalogie à la catégorie du récit de captivité. Mais il s'agit plus de la transmission d'une mémoire que d'un « genre littéraire ». Évelyne Gayme retrace de manière approfondie une généalogie possible de cette mémoire, la faisant débuter aux récits des captifs des guerres du Péloponnèse, traversant les siècles, et parvenant jusqu'à ceux des guerres de 1870 et 1914, dont les P.G. ont probablement entendu les récits à l'école ou dans leurs familles. La dernière étape de cette mémoire de la captivité est incarnée par le film *La grande illusion*, dont le succès fut retentissant à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Le film de Renoir eut même le droit à la caution des anciens combattants, qui attestèrent de son authenticité.[459]

Il existe pour la Grande Guerre quelques récits de captivité. La guerre n'est pas finie quand Eugène-Louis Blanchet écrit et publie son livre *En représailles* en 1918. Malade, évacué en Suisse, puis rapatrié, Blanchet exprime sans cesse son désir de retourner au combat pour combattre les Allemands. Son cas est assez exceptionnel, puisque la plupart de ses camarades sont encore prisonniers dans un camp de représailles en Allemagne. Comme pour les récits d'après 1945, la captivité acquiert alors un sens fort, celui de continuer la lutte contre l'ennemi :

> La résistance étant l'âme du prisonnier, le sabotage atteignit des proportions magnifiques.
>
> Cette crâne bonne humeur [des Français] démonte l'Allemand, inférieur au jeu, qui gagne le large sans demander son reste ou encore se fâche et frappe.[460]

La haine intense que l'on sent dans l'écriture de Blanchet à l'encontre des Allemands a plusieurs causes : d'abord, il s'agit d'un récit de camp de représailles, où la captivité et l'oppression sont particulièrement éprouvantes, et font parfois penser à ce que seront les récits de déportés politiques, voire raciaux de la Seconde Guerre

[458] Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 189.
[459] Évelyne GAYME, *L'image des prisonniers de guerre français…*, *op. cit.*, pp. 20-43.
[460] Eugène-Louis BLANCHET, *En représailles*, Paris, Payot, 1918, pp. 89 et 79.

mondiale. En outre, la guerre n'étant pas finie, c'est bien cette haine qui alimente la volonté de continuer le combat. Il est moins déshonorant, pour Blanchet, d'être envoyé en représailles, que de rester inactif dans son camp : au moins, en représailles, il contribue, par son patriotisme, à lutter contre les Allemands. Cette attitude doit se comprendre dans le contexte d'une guerre où les soldats captifs sont soupçonnés d'être des lâches qui refusent de monter au front. Insister sur leur désir de retourner au front est donc une stratégie choisie par les auteurs pour casser cette image de couardise.

Enfin, le récit de Blanchet n'est pas particulièrement pacifiste comme pouvaient l'être certains récits de l'époque : s'il fustige le « *militarisme prussien* », il loue à plusieurs reprises l'héroïsme et l'exaltation qu'apportent le combat armé. La « *propagande patriotique* » — je donne à ces mots le sens qu'ils avaient à l'époque — qu'il nourrit n'est pas innocente, et influence probablement le récit des horreurs qu'il a vécues. Tous les Allemands — à l'exception d'un officier, mais qui a fait la guerre de 1870, et captif, fut « *bien traité* » par les Français[461] — sont stupides, hurleurs et particulièrement cruels. Il est impossible de ne pas y voir, du moins en partie, des traits caricaturaux, propres à alimenter chez les lecteurs français de l'époque la « haine du boche ». En comparaison d'*En représailles*, les récits de captivité de 1940-1953 — même ceux des camps de représailles — ont l'air d'être de la musique de chambre… Pourtant, la structure des récits ne semble pas subir beaucoup de modifications entre les deux guerres : elle reste par exemple le plus souvent chronologique.

S'il y a de nombreux points communs entre les récits de la Grande Guerre et ceux de la Seconde Guerre mondiale, il me semble toutefois que cette filiation des récits de captivité est difficile à établir de manière certaine. Plus exactement, il est difficile de savoir si — et de quelle manière — la généalogie des récits de captivité et d'évasion nourrit les récits de 1940-1945. Dans le corpus que j'ai étudié, je n'ai pas trouvé de référence explicite aux récits de captivité de 1914-1918 : ceux-ci ne donnent pas sens aux récits de 1940-1945. La seule exception de mon corpus est celle de *Mes évasions* du général Giraud, qui lie son évasion d'avril 1942 à celle qu'il vécut en février 1915. Comme il l'écrit au début de son récit : « *Chaque homme a son*

[461] *Ibid.*, p. 98.

destin. », et le sien est de devoir être combattant, prisonnier, puis évadé dans les deux guerres. Mais cette exception, on l'aura compris, n'en est pas vraiment une : car Giraud, s'il fait référence à la captivité de la Grande Guerre, n'évoque pas pour autant les *récits* qui en furent faits. Les anciens combattants ont en captivité un poids symbolique bien spécifique (souvent pétainistes, ils sont nombreux à reprocher aux soldats de la drôle de guerre leur manque de combativité[462]), mais leurs récits ne semblent avoir laissé aucune trace. Selon Évelyne Gayme, la mémoire des P.G. de 1914-1918 aurait été complètement laissée à l'écart aussi bien par le Gouvernement que par l'opinion publique. *La grande illusion* serait donc un cas exceptionnel de visibilité de cette mémoire.[463]

En revanche, les récits publiés à partir de 1940 ont souvent été lus par les P.G., surtout dans les premiers temps de la captivité. Georges Hyvernaud écrit à sa femme qu'il a lu *La moisson de Quarante* de Benoist-Méchin en juin 1941.[464] Robert Gaillard témoigne que ses camarades de captivité ont lu *Prisonnier en Allemagne* de Jean Mariat et que lui-même se tient au courant des publications de P.G.[465] Et Raymond Guérin cite, dans sa préface à *La peau et les os*, et avant qu'il ait publié *Les poulpes*, les noms d' Ambrière, Perret, Calet.[466] Il y a pendant la captivité une curiosité naturelle des P.G. sur la manière dont leur sort se transmet à l'opinion publique. Mais là encore, il est difficile de dire si les auteurs de récits se sont influencés les uns les autres. Guérin est un cas singulier, puisque dans ses *Poulpes*, il y a une référence explicite à *La peau et les os*. De retour en France, Le Grand Dab imagine sa concierge lui dire :

> Ce que vous devez être content ! Pour sûr ! Vous prendrez bien une goutte ? Si, si, vous allez m'en dire des nouvelles. J'ai là une vieille bouteille. Vous n'en buviez pas de celle-là, là-bas ! Mais ce que vous avez maigri, mon pauvre Monsieur ! Ça fait pitié ! Elle le scruterait de son œil en vrille pour chercher où il avait bien pu les cacher, tous ces kilos perdus.[467]

Les mêmes mots se retrouvent chez Hyvernaud, au tout début de *La peau et les os* :

[462] Voir Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, pp. 519-520.
[463] Évelyne GAYME, *L'image des prisonniers de guerre français…*, *op. cit.*, p. 42.
[464] Georges HYVERNAUD, carte du dimanche 22 juin 1941 ; *Lettres de Poméranie*, *op. cit.*, p. 67.
[465] Robert GAILLARD, *Jours de pénitence*, *op. cit.*, pp. 106 [26 juillet 1941] et 124 [18 septembre 1941].
[466] Raymond GUÉRIN, préface à Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 10.
[467] Raymond GUÉRIN, *Les poulpes*, *op. cit.*, p. 532.

> L'Oncle me demande si j'ai maigri. On ne manque jamais de me demander si j'ai maigri, c'est réglé. […] Bourdier, tu te rappelles le gros Bourdier, celui qui est aux Assurances sociales, lui alors c'est incroyable ce qu'il a décollé, il fait pitié.
>
> Ils me regardent tous comme pour chercher où je peux bien cacher ces quinze kilos qui me manquent. […]
>
> Merlandon me verse du bourgogne. « Tu n'en buvais pas comme celui-là au camp. » […]
>
> « Ce que tu dois être heureux », me dit Ginette. Je réponds : « Pour sûr. »[468]

Il n'est pas question de plagiat ici. Guérin est coutumier, dans *Les poulpes*, de l'emprunt de citations à d'autres auteurs. Il semble de plus qu'il ait été très impressionné par la lecture de *La peau et les os*, et il pourrait y avoir ici une sorte d'hommage à Hyvernaud. Mais outre ce cas particulier, je n'ai pas trouvé dans les récits de captivité de références explicites à d'autres récits. Cela n'empêche pas les récits publiés pendant la guerre de s'inscrire dans un corpus — si ce n'est un *genre* — des récits de captivité. Ce corpus existe, dès 1941, puisqu'à cette époque plusieurs récits ont déjà été publiés, et ont su trouver une écoute publique et critique. Il y a donc pour les lecteurs, tout autant que pour les auteurs, un horizon d'attente du récit de captivité.

D'autres intertextes sont plus nettement signifiants. Le brigadier Berger d'Alexandre Vialatte, isolé en cellule évoque indifféremment les figures réelles et les personnages de Monte-Cristo, du Masque de Fer, de Gaspard Hauser, ainsi que *Les derniers jours d'un condamné*.[469] De même dans l'incipit de *La peau et les os* de Georges Hyvernaud, qui fait implicitement référence au retour d'Ulysse dans *Odyssée* (chant XIV), et à sa reconnaissance par le chien Argos :

> Picolo te reconnaît bien, tu sais, m'a dit Tante Julia. Picolo, c'est le chien. Baveux, chassieux, ignoble, il tremblote sur un coussin.[470]

Plus nette encore — et explicite — est la référence de Louis Croquet au chemin de croix du Christ, pour comprendre les souffrances endurées par les P.G. évacués en 1945.[471] Dans ces deux exemples, c'est bien en dehors du genre « récit de captivité » que les auteurs pratiquent leur intertextualité.[472] On peut en outre

[468] Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, pp. 15-16.
[469] Alexandre VIALATTE, *Le fidèle Berger*, Paris, Gallimard, 1942 ; réédition dans la collection « L'imaginaire », 2000, pp. 119-122.
[470] Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 15.
[471] Voir *supra*, ch. « P.G. Religieux », p. 163.
[472] Un autre cas, plus anecdotique : *Le Dodore se fait la malle* de Frère Patrice pourrait bien faire référence au « *soliloque-vaudeville en un acte* » de Durand de Valley et Émile Gautrot : *Dodore en pénitence* (représenté pour la

appliquer aux récits de captivité la remarque de Jean-François Revel à propos d'Henri Charrière, l'auteur du célèbre *Papillon* (1969), récit d'évasion du bagne de Cayenne :

> Il n'y a pas en effet d'influence littéraire d'Albertine Sarrazin sur Charrière, elle n'a eu d'influence que sur sa *décision* d'écrire.[473]

Ce que Revel dit ici, c'est que la circulation des influences ne se limite pas à des zones esthétiques communes, ni même des références explicites à une œuvre. Pour « *l'écriture emprisonnée* »[474], ou pour des écritures qui sont fortement conditionnées par le contexte de leur production, en un mot pour des textes qui ne peuvent — ou ne veulent — pas se séparer du poids de l'événement (qu'il soit intérieur ou extérieur), le *geste* de l'écriture est aussi important que l'esthétique déployée. Pour le dire autrement, ce qui importe fondamentalement dans un récit de captivité, ce n'est pas tant qu'il appartienne à la tradition d'un quelconque « genre littéraire » du récit de captivité. C'est plutôt qu'il soit *écrit par un captif, alors que dure encore ou bien que ne dure plus la captivité*. Si j'insiste autant pour déplacer la question de la filiation littéraire et esthétique de ces textes sur le plan des conditions du geste de leur écriture, c'est que ce déplacement me semble particulièrement important pour la compréhension de ces récits. Compréhension, d'une part, de leurs *fonctions* ; et d'autre part, de ce que disent précisément ces récits du monde dans lequel ils naissent. Il y a toujours eu des hommes qui ont eu le désir d'emprisonner d'autres hommes ; et ces derniers hommes ont souvent eu le désir de raconter l'emprisonnement qu'ils subirent. Mais peut-on dire pour autant qu'il y a une filiation, un fil conducteur, ou même une solidarité entre tous les récits d'emprisonnement ? Est-ce qu'on dira de la même manière que les poèmes d'amour de Francis Lalanne héritent d'une tradition dont l'un des points d'origine est le *Cantique des cantiques*, et qui se prolonge de Ronsard à Aragon ? — Non. Surtout, la question de la filiation limite souvent la littérature à une œuvre de conscience, d'intertextualité, et de reproduction de schémas.

première fois au Théâtre Saint-Marcel, à Paris, le 18 novembre 1840). De même, *Mon curé chez les P.G.*, de Robert Javelet tient son titre des deux romans de Clément Vautel : *Mon curé chez les riches* (Paris, Albin Michel, 1923) et *Mon curé chez les pauvres* (Paris, Albin Michel, 1925).

[473] Jean-François Revel, « Papillon ou la littérature orale », postface à Henri Charrière, *Papillon*, Paris, Le Livre de Poche, 1990, p. 696.

[474] Voir Jean Bessière et Judith Maar (dir.), *L'écriture emprisonnée*, actes du colloque du 9-10 juin 2006, Université de Paris III, Paris, L'Harmattan, coll. « Cahiers de la nouvelle Europe », 2007.

Comment penser *l'impensé* de la littérature : l'inconscient, les balbutiements, les erreurs, les errances de l'auteur dont c'est parfois le tout premier texte ? Comment prendre également en compte le poids d'un événement précis sur l'écriture ? L'urgence de l'écriture et de la publication des récits de déportation, la difficulté *concrète* de raconter — c'est-à-dire aussi bien les décrire que de leur donner un sens — des événements d'une cruauté et d'une monstruosité *inouïes*, rendent les questions de filiation esthétique souvent mineures dans la compréhension du fonctionnement de ces récits. Les récits de captivité s'écrivent souvent dans l'urgence du présent ; ils s'écrivent en réaction immédiate à un événement. La volonté des auteurs d'inscrire leur texte dans l'histoire littéraire, ou même dans le champ littéraire présent, n'est pas toujours évidente. Elle ne concerne à la rigueur que ceux qui poursuivent, avec leur récit de captivité, une œuvre qui préexiste déjà avant la guerre.

La captivité de guerre n'est pas un fait nouveau dans le champ de conscience des Français, mais son ampleur et son inscription dans un système concentrationnaire plus vaste (même s'il n'est véritablement reconnu comme tel qu'en 1945) sont, je le répète, sans précédent. Toutefois, les auteurs de récits de captivité ne reconnaissent pas toujours — ou ne veulent pas toujours reconnaître — la spécificité de cette captivité. Ainsi, Robert Gaillard, bien qu'il sous-titre son ouvrage *Jours de pénitence*, « *Journal d'un prisonnier de guerre en Allemagne* », en envisage la publication de cette manière :

> [20 septembre 1941] Si je publiais ces pages ? Pourquoi pas ? Un titre : « écrit en prison », par exemple, pourrait excuser les fautes, les erreurs, les manquements…[475]

« *Écrit en prison* » paraît, pour un lecteur du début du XXIe siècle, ne pas être représentatif de ce qu'est la captivité de guerre entre 1940 et 1945. Mais l'expression employée par Gaillard est intéressante parce qu'elle définit la captivité d'abord comme une privation de liberté, et non comme la conséquence d'une défaite militaire, ou bien même comme une manifestation de l'oppression nazie.[476] Cette

[475] Robert GAILLARD, *Jours de pénitence. Mes évasions. Journal d'un prisonnier de guerre en Allemagne*, Paris, Debresse, [15 janvier] 1942 ; préface de Paul Marion, secrétaire général à l'Information, p. 124. Gaillard rééditera ce texte en 1946, non sans l'avoir expurgé de quelques passages compromettants.

[476] Annette Wieviorka rappelle que, pour les récits de déportation, « *la seule référence à un antécédent possible est le bagne, fortement présent par les récits de Cayenne ou de Nouméa, et qui sert souvent à désigner les camps, dans les titres ou dans le corps des récits. En utilisant ce terme, les déportés se réfèrent à trois aspects communs au bagne et au camp de concentration : le transport hors du territoire métropolitain, le travail forcé et le costume rayé.* » (*Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 189 et n. 61.)

expression, mise en rapport avec la forme du journal choisie par Gaillard, permet également de concevoir la captivité comme un champ d'introspection personnelle. De fait, Gaillard consacre la plus grande partie de ses *Jours de pénitence* à interroger son ressenti de la captivité et celui de ses camarades. Si elle n'est tout à fait identique à la captivité de guerre, l'expérience de la prison possède néanmoins un terrain commun avec celle-ci. Dans un article datant de la fin 1945 et paru dans les *Cahiers du Sud*, René Lacôte, rendant compte des *Feuilles de Fresnes* que Gabriel Audisio publie aux Éditions de Minuit, écrivait :

> L'ouvrage d'Audisio veut être strictement le témoignage d'un écrivain et il est vrai que seul un écrivain pouvait l'écrire. Pourtant, ouvrier ou intellectuel, je pense que nul parmi nos compagnons de captivité ne récusera cette démarche d'un esprit résolu à sauvegarder en lui la dignité humaine.[477]

Les « *compagnons de captivité* » — qui furent nombreux parmi les auteurs des *Cahiers du Sud* — peuvent donc comprendre le sort et la démarche d'un écrivain détenu par la Gestapo à Fresnes : la passerelle entre les deux types d'expérience s'appuie cette fois sur un ennemi commun, l'Allemand. Les *Cahiers du Sud*, et particulièrement Léon-Gabriel Gros, mirent un point d'honneur à associer littérature et liberté, permettant cette jonction entre des poètes captifs en stalag (Luc Decaunes, Jean Garamond, Jean Marcenac, etc.) et des écrivains résistants[478]. Là encore, la littérature captive ne trouve pas nécessairement son sens dans une référence à la littérature de captivité des autres guerres, ni même dans la littérature de guerre tout court (notamment celle de 1914-1918), mais bien dans le contexte immédiat de leur écriture et de leur publication. La littérature de captivité de 1940-1953 est donc caractérisée par une certaine nouveauté, non pas dans ses formes qui restent traditionnelles la plupart du temps, mais dans sa signification globale : se situant la plupart du temps en accord ou en rejet par rapport à des idéologies

Pour ma part, je n'ai trouvé qu'une référence au bagne, dans *Le chemin du retour* de Louis Croquet, qui évoque les pénibles conditions de détention des P.G. russes : « *Avec leurs yeux hagards, leurs habits en guenille, on les croirait échappés d'un de ces bagnes du film* La citadelle du silence. » (*Op. cit.*, p. 36.) En revanche, il semble que cette comparaison fasse long feu, puisqu'on la retrouve dans le recueil de Robert Volène, *Épopée sans gloire* (1958) : « *Dans l'ordre et le calcul du grand bagne allemand,/Le malheur semblerait être un nivellement.* » (« Les commandos II », p. 17.). Un récit plus récent — et non publié en volume — montre la pérennité de cette comparaison, les *Mémoires d'hier et d'aujourd'hui* de Robert Legros (2000) : un camp de transit près de Laval, qu'il surnomme le « *bagne du camp des tanks* ». (http://www.geocities.com/legros_robert/)

[477] René LACÔTE, « *Feuilles de Fresnes*, par Gabriel Audisio », *Cahiers du Sud*, n° 274, 2e semestre 1945, p. 863.

[478] Voir Léon-Gabriel GROS, « La langue de la liberté », *Cahiers du Sud*, n° 272, 2e semestre 1945, pp. 525-528.

dominantes, elle possède des fonctions idéologiques fortes, liées étroitement au principe même du témoignage : la parole en délégation[479].

Y a-t-il une dimension littéraire des récits de captivité ?

Si les récits de captivité ne s'inscrivent pas systématiquement dans une tradition littéraire, peut-on dire néanmoins que ces récits sont « de la littérature » ? En 1945, Maurice Bruezière écrivait, dans le n° 1 de la revue *Les vivants* :

> Et d'abord, y a-t-il une littérature de captivité ? Rien de moins sûr, malgré le nombre et la variété des écrits qui sont revenus des camps. En effet, que valent les textes ainsi reçus ? Sont-ils vraiment représentatifs de l'expérience exceptionnelle, unique, qu'ils ont à charge de traduire ? Dépassent-ils l'événement ou ne forment-ils qu'un épisode littéraire sans portée durable ? Témoignent-ils entre eux d'une unité spécifique, qui permette de les isoler et d'en faire un sujet d'étude absolument à part ? Autant de questions — on pourrait en ajouter — qui, dans le temps même où elles posent le problème, en découvrent toute la complexité.[480]

Les vivants sont après-guerre la seule revue qui, à ma connaissance, porte ce type d'interrogation esthétique sur les récits de captivité. À l'opposé de cette démarche, en 1957, François Boudot estime dans les *Annales* que *Le caporal épinglé* de Jacques Perret constitue des « *souvenirs de qualité* », pouvant être sans trop de méfiance saisis par les historiens qui souhaitent étudier la captivité[481] : la dimension esthétique du texte est alors complètement évacuée. La question posée dans *Les vivants* connaît peu de succès après-guerre, et cela bien que de nombreux écrivains de métier (Ambrière, Calet, Guérin, etc.) se soient attelés à décrire la captivité. Jean Guitton semble sceptique quant au résultat de la rencontre entre littérature et captivité :

> Je ne crois pas que la captivité puisse donner naissance à des œuvres littéraires, j'entends à des œuvres qui aient cette captivité pour unique objet. Notre vie est si monotone, si morne, si pauvre, riche seulement en événements intérieurs, en patience, en périodes alternées de désespoir et de renouveau…[482]

Pas de littérature de captivité, parce qu'il n'y a rien à raconter ; il est vrai que le

[479] Voir *infra*, p. 239 *sqq*.
[480] Maurice Bruezière, « Initiation aux lettres captives (Les Témoignages) », *Les Vivants*, n° 1, novembre-décembre 1945, p. 117.
[481] François Boudot, « Pour une histoire de la captivité. Souvenirs de qualité », *Annales*, mars 1957.
[482] Jean Guitton, *Pages brûlées*, *op. cit.*, p. 19 [16 février 1942].

comportement de Jean Guitton à l'oflag IV D entre 1942 et 1943 n'a rien de romanesque et que l'idée même d'aventure semble tout à fait étrangère à ce fervent maréchaliste… Mais c'est sans doute Robert Brasillach qui porta sur cette question le jugement le plus intriguant qu'il m'ait été donné de lire. Emprisonné à Fresnes à la Libération, pour intelligence avec l'ennemi, il évoque ce nouvel internement :

> Cette fois, j'allais connaître la prison, la vraie, celle dont on parle dans les livres.[483]

On ne parlerait donc pas de la captivité de guerre « *dans les livres* » ? Au-delà de la surprise qu'une telle affirmation peut provoquer, il faut tout de même se rappeler la courte captivité de guerre qu'eut à subir Brasillach, libéré en 1941 : on peut alors supposer que s'il l'avait vécue *dans la durée*, comme la majorité de ses camarades, son jugement aurait été différent.[484] Brasillach veut sans doute signifier par cette phrase que cette captivité de guerre n'est pas une privation de liberté, n'est pas un *emprisonnement*, comme l'est celui qu'il subit à Fresnes, et n'est donc pas pour lui — homme de droite qui prenait goût avant-guerre à la *liberté* que lui procurait… le tourisme en caravane[485] — un drame. Ce n'est donc pas que les récits de captivité de guerre sont un phénomène éditorial inédit ; c'est plutôt que, pour Brasillach, ils ne sont pas, à l'instar des récits de prison, des textes littéraires parce que la matière de la captivité de guerre n'est pas *littéraire*. L'affirmation de Brasillach peut donc se comprendre ainsi : s'il n'y a pas de modèle littéraire des récits de captivité, c'est bien que la captivité n'est pas une matière à littérature.

Brasillach n'a peut-être pas tort finalement : la littérature de captivité, surtout celle (de ses amis) qui naît immédiatement après la défaite et la capture, se donne souvent de pieuses — mais retorses — résolutions de refuser sa nature littéraire. Noël B. de la Mort n'écrit-il pas, dans ses *Contes aux prisonniers* : « *En les [ces nouvelles] groupant sous le titre de* Contes aux Prisonniers*, je n'ai pas voulu autre chose que les restituer à leur véritable destination. Celle-ci explique à la fois l'absence de littérature, la diversité des sujets*

[483] Robert Brasillach, *Journal d'un homme occupé*, in *O.C.*, *op. cit.*, vol. VI, p. 580.
[484] De cette captivité, il ne garde d'ailleurs pas un mauvais souvenir, si l'on en croit cette lettre écrite à sa mère, le 12 octobre 1944, alors qu'il est à Noisy-le-Sec, dans un camp de transit : « *À l'intérieur, on est très libre, confort très inférieur à celui de Soest, très serré dans les chambres, sur de la paille ou des paillasses.* »Robert Brasillach, *Lettres écrites en prison*, in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. IX, p. 189.
[485] Voir Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, *op. cit.*

et l'apparence de « souvenirs » donnée à certaines d'entre elles. »[486] ? Et Guy Deschaumes, dans la préface de *Derrière les barbelés de Nuremberg* :

> C'est donc un témoignage sincère de la vie dans un oflag qui est ici présenté au lecteur : aucun parti pris, aucune déformation littéraire ! Des sentiments vrais et des choses vues notés tels quels, au jour le jour, sans souci du bel ensemble, pour fixer les aspects successifs et changeants d'un camp de prisonniers et de l'âme d'un captif.[487]

Le point d'exclamation de la première phrase est difficile à interpréter… : cet extrait sonne à vrai dire presque comme une réclame ! Deschaumes était déjà un écrivain avant la guerre, auteur du roman *Amédée Dufour, commissaire du peuple* (Paris, J. Peyronnet et Cie, 1928), et son « *aucune déformation littéraire* » a ressemble plus à une classique *captatio benevolentiae* que d'affirmation d'une position éthique et esthétique. L'époque, je l'ai dit, est à la méfiance envers le langage et ses mensonges, et refuser la littérature lorsqu'on est « gens de lettres », c'est un peu faire son *mea culpa*, et consentir à l'ambiance de purification générale. Jean Mariat va jusqu'à écrire que son récit cherche à aller dans le sens du « *Beau* », du « *Vrai* », et du « *Juste* ».[488] Mais c'est aussi une reconnaissance de la force et du poids de l'événement sur la vie humaine. Voici ce qu'écrit Georges Izard, dans le deuxième numéro de *La N.R.F.* de 1941, dans son article « Notes sur la débâcle » :

> Ces notes ont été écrites six mois après les événements qu'elles rapportent. Mais on s'est efforcé de les rédiger comme on l'aurait fait dans la bataille si le loisir n'avait manqué. On y a fui tout l'appareil littéraire et le pittoresque. On a surtout cherché à mettre en lumière les conditions dans lesquelles ont été engagées de trop nombreuses unités. Sur la fin, encerclés, nous nous doutions bien que notre effort était devenu inutile, sauf pour sauver l'honneur. mais nous attendions aussi de l'action qu'en nous mêlant au drame elle nous révélât les causes d'un effondrement aussi général ; nous combattions pour forcer, non la victoire, mais le mystère. C'est sur le coup que nous avons été les plus frappés par les faits qui possédaient une valeur explicative. Nos réflexions ultérieures n'ont pas modifié nos constatations immédiates et les commentaires rapides qui les accompagnent.[489]

Le refus de « *l'appareil littéraire* » s'accompagne ici d'un désir de vérité si fort qu'Izard donne aux combats militaires la possibilité de lui révéler cette vérité sur la défaite. L'écriture selon Izard n'est plus alors l'outil privilégié de dévoilement d'une vérité — et en ce sens on peut dire qu'elle n'est pas littéraire — ; elle n'est qu'un

[486] Noël B. DE LA MORT, *Contes aux prisonniers*, Paris, Sorlot, coll. « Les romans contemporains », 1942, p. 5.
[487] Guy DESCHAUMES, *Derrières les barbelés de Nuremberg, op. cit.*, p. 8.
[488] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, p. 111.
[489] Georges IZARD, « Notes sur la débâcle », *La N.R.F.*, n° 325, 1941, p. 405.

moyen transparent de transmission de cette vérité, dont l'accès fut, dans l'action, immédiat et brutal. Dans cette vision des choses, la littérature n'a pour seule raison d'être que de *transmettre* cette vérité, puisqu'elle ne produit rien qui ne soit déjà connu par l'expérience du soldat. Sous la plume d'Izard, on sent le besoin d'une fidélité de l'homme à l'événement, un désir de fusion de l'homme avec l'événement de la défaite. C'est le seul moyen pour lui de connaître les causes de cet incroyable effondrement de l'Armée française. Le combat n'est pas, comme l'écriture, une mise à distance de l'événement ; il est au contraire l'occasion de ne faire plus qu'un avec lui. Il s'agit bien ici d'une fusion — consentie — de l'homme avec l'événement de la défaite et sous des apparences de ressemblance avec l'approche de Guérin, de Vialatte ou d'Hyvernaud[490], il y a une profonde différence : car l'homme sort vivant, et plus éclairé après ce corps à corps, il ne reste pas écrasé par la défaite, mais parvient à en tirer une explication et une vérité qui se trouvent confirmées « à froid ».

Pendant la guerre, la valeur de vérité est primordiale dans l'appréciation de la littérature venue des camps. Paul Marion, préfaçant *Mes évasions* de Robert Gaillard, salue en lui cette qualité :

> Oui, plus d'une fois en lisant ces pages graves et belles, au frémissement contenu, et qui sont d'un authentique écrivain, j'ai pensé : « comme c'est vrai », et je suis certain que beaucoup d'autres le rediront.[491]

Jean Tortel, rendant compte, dans le numéro de juillet 1943 des *Cahiers du Sud*, de la parution de l'anthologie *Poètes prisonniers*, semble même gêné à trouver une dimension littéraire à ces poèmes venus des stalags et des oflags :

> Livre dangereux pour la critique qui ne doit pas se laisser aller à son émotion. J'ai d'abord soupesé ses pages comme un message fraternel venu du fond du gouffre et j'étais près — nous le sommes tous — de céder à la plus écœurante des sensibilités. De ma part, c'eût été de la littérature. Ceux qui retrouvent chaque soir leur lampe et leur table n'ont pas à plaindre des hommes qui, ayant tout perdu, s'efforcent de tout retrouver. Mais simplement à les regarder et, si possible, à les comprendre. Ces poètes, la plupart sont des inconnus : d'aucuns, tel André Maurel, sont morts déjà. Rien ne prévaudra contre leur présence qui est celle même de la vérité. Ils témoignent à la fois de la ferveur de la France dont ils sont la voix réelle et en faveur de la poésie dont ils prouvent la nécessité.

[490] Voir *infra*, ch. « Marches : à l'aube de l'indignité », p. 357 *sqq*.
[491] Paul MARION, préface à Robert GAILLARD, *Mes évasions*, *op. cit.*, p. 12.

> S'il était permis (ou même décent) d'en tirer une conclusion d'ordre littéraire, nous constaterions qu'ils échappent aux influences qui étaient le plus à redouter. Celle de Péguy est nulle ; celle de Claudel et du surréalisme sont à peine sensibles, et encore uniquement chez ceux qui la subissaient déjà avant la guerre. Et les meilleurs ont complètement oublié Apollinaire ou Jean Marc Bernard.[492]

La poésie de la captivité est donc, comme les récits, du côté de la vérité. La « *littérature* », quant à elle, fraye avec la sensiblerie et le sentimentalisme. Et, lorsque Tortel décrit les possibles influences de cette poésie, l'on sent bien que l'essentiel, le sens profond de cette démarche, n'est pas là. L'essentiel, comme il l'écrit en concluant son article, c'est qu'il s'agit assurément d'une poésie « *à hauteur d'homme* » : une poésie qui dise l'humanité et la morale de l'homme. Dans la rubrique « Correspondance », un rédacteur des *Cahiers du Sud*, commentant une livraison de poèmes P.G. à la revue, écrit :

> Il serait vain de commenter ces poèmes, que leur accent permet de placer parmi ceux dont on peut dire, avec Léon-Gabriel Gros, que s'il y a quelque beauté en eux, « qu'elle soit tenue comme donnée par surcroît ».[493]

C'est là assurément une manière assez retorse de déclarer le peu de valeur littéraire de ces poèmes ; mais c'est surtout à mon sens une gêne exprimée face à des textes dont la *volonté* littéraire ne s'accompagne pas d'une *réalisation* littéraire. La « *beauté* » compte peu lorsque la vérité prévaut — elle est accessoire, et lorsqu'elle manque, elle ne fait pas s'écrouler tout le geste poétique. Est-ce là une nouvelle définition d'une poésie sans beauté nécessaire qui voit le jour ? Est-ce que ces paradoxes esthétiques créent une nouvelle manière de la poésie ? Rien n'est moins sûr : si les critiques des *Cahiers du Sud* prennent tant de précaution dans leurs jugements sur la littérature captive, c'est pour ne pas désespérer les P.G. et surtout ne pas contredire leur équation (patriotique) : « poésie = liberté ».

L'anthologie *Poètes prisonniers* présente une autre caractéristique, qui repousse encore un peu la production P.G. dans une zone à part du champ littéraire : les poètes ne sont pas tous des écrivains de profession. Pierre Seghers l'explique dans sa préface :

---

[492] Jean TORTEL, « Poètes prisonniers. Cahier spécial de *Poésie 43* », *Cahiers du Sud*, n° 258, juillet 1943, pp. 560-562. Les remarques suivantes ne concernent pas directement les récits de captivité — car l'essentiel de la réflexion sur la production littéraire de la captivité est concentrée sur la poésie, et non sur les récits.
[493] ANONYME, rubrique « Correspondance », *Cahiers du Sud*, n° 242, janvier 1942, p. 74.

> Ainsi, cet ensemble de poèmes m'apparaît comme une manifestation spontanée du génie poétique français. Ce ne sont plus quelques artistes exceptionnels (et nous en avons heureusement toujours quelques-uns chez nous, que 1943 leur prête vie !), ce ne sont plus des écrivains connus, en pleine possession de leur métier, qui disent la France malheureuse, le crève-cœur de ses enfants, la nuit secrète sur leurs villes : voici de nouveaux poètes.[494]

À la lumière de cette remarque, on peut repenser la question de la valeur littéraire : la poésie captive ne peut être comparée à la poésie « de métier » parce qu'elle est le fait de « *nouveaux poètes* ». En tant que « *manifestation spontanée du génie poétique français* », la poésie captive semble à la fois vierge de toute la tradition et de tout le travail poétiques des siècles passés, et parfaitement inscrite dans leur sillage :

> Je pense à ces hommes jetés entre vingt et quarante ans dans une existence inconcevable : la Terre a basculé dans le temps et nous voyons revenir le temps des pyramides, des pyramides souterraines […] Chassés du paradis de leurs vrais travaux, enlevés à eux-mêmes et remis au début de tout, nos compagnons retrouvent les pouvoirs et la magie du verbe.

> Dans la diversité des écritures, l'amateur de poèmes […], le lecteur retrouvera l'image même de la diversité française, mais il reconnaîtra aussi, née des oppositions et réalisant leur accord, l'existence de la constante française, la nécessité créatrice.[495]

La question de la valeur littéraire et de son jugement est déplacée ici sur un terrain qui accueille le plus cher des désirs des P.G. : en se retrouvant ainsi mis dans un espace-temps mythique — une sorte d'Éden là aussi, comme chez Guitton —, à l'origine même de l'esprit poétique français, les poètes prisonniers voient leur liberté de choix réduite à la seule fidélité nationale. Il n'y a plus à être pétainiste, mallarméen, giraudiste, ou surréaliste : en politique comme en poésie, les P.G. n'ont rien à faire qu'à suivre leur instinct patriotique qui les conduit tout naturellement sur le droit chemin. Mais l'effet est garanti : c'est l'oubli assuré. Qui se souvient encore de Jean Garamond, de Jean Audard, Jean Digot, Pierre Missac, d'André Lang, de Roger Richard, d'Henri Edelsbourg, de Jacques Fontaine, pourtant actifs poètes au sein des *Cahiers du Sud* et dont certains se retrouvent dans *Poètes prisonniers* ? L'anonymat des « *nouveaux poètes* » perdure après la guerre, parce que les P.G. ont fait

[494] Pierre SEGHERS, préface à *Poètes prisonniers*, *op. cit.*, pp. 7-8.
[495] *Ibid.*, pp. 8 et 9.

de la poésie comme ils ont fait de la politique : en ne la considérant que comme *l'expression d'une identité fixe et assurée* [496].

Il est rare de trouver dans les récits de captivité une véritable *volonté* esthétique. Dans le corpus choisi, cinq textes seulement m'apparaissent témoigner d'une telle volonté, et l'assumer dans l'écriture : *La peau et les os* de Georges Hyvernaud, *Les poulpes* de Raymond Guérin, *Le bouquet* d'Henri Calet, *Le caporal épinglé* de Jacques Perret et *Le fidèle Berger* d'Alexandre Vialatte.[497] Tous ces auteurs choisissent une esthétique qui emmène leur texte dans un autre endroit que celui de la simple transmission et du simple partage d'une expérience vécue. Au moment de leur sortie, ces textes sont tous d'écrivains de métier, à l'exception de celui d'Hyvernaud dont *La peau et les os* est le première publication littéraire. D'autres écrivains de métier ont produit des récits de captivité où s'exprime indéniablement un *savoir-faire* littéraire (Ambrière, Deschaumes et Gaillard en sont trois bons exemples). Cependant la volonté primordiale qui meut ces textes n'est pas esthétique mais testimoniale. C'est là un critère de différenciation entre les récits de captivité, même si la ligne de partage n'est pas toujours très nette. Dans la préface à son récit *La geste des captifs*, qui résulte du collectage et de l'assemblage de souvenirs de plusieurs P.G., Henri-Victor Brunel écrit :

> Et c'est une fresque authentique , sans être, pour autant, un livre d'histoire car il est plus qu'un récit et autre chose que l'enregistrement raisonné par l'homme d'une tranche de passé. Son titre général indique sa nature. À plus d'un égard, il se réclame du poème, non par la forme, mais par la vérité expressive qu'on a tenté de faire rayonner sur le visage des personnages et des faits qui le composent. Issu d'un recueil touffu de clichés multiples, saisis au fil de la parole, puis, triés, classés et composés dans le creuset de l'imagination qui les a recréés, il essaye, cependant, et avant tout, de faire abstraction de toute influence personnelle pour laisser libre cours à l'expression de la réalité vivante. Et il prétend ainsi reconstituer l'histoire sous une forme où la vie se vit elle-même.[498]

L'intention est ici à la fois poétique et testimoniale : le texte de Brunel se veut tout entier tendu vers l'authenticité, mais donne à la poésie — à l'intention

[496] J'ajouterai que la volonté unitaire de la poésie P.G., comme de la politique P.G. tente de désamorcer toute entreprise de jugement. En effet, comment pourrait-on juger un engagement — politique ou poétique — qui ne fait que répondre à une essence et à un instinct ? On peut certes juger un *choix*, on peut juger un geste de rupture, mais on ne juge pas une *nature*.

[497] À ces textes, on pourrait ajouter *Le temps des morts* de Pierre Gascar, Prix Goncourt 1953.

[498] Henri-Victor BRUNEL, *La geste des captifs. Marche à l'exil* (t. I), Paris, G. Durassié et Cie, 1952. Les tomes II et III, annoncés en préparation, n'ont à ma connaissance jamais paru. Brunel a publié quelques recueils de poésie après la guerre et plusieurs romans dont un, *La verte moisson*, fut adapté au cinéma par François Villiers en 1959.

esthétique — une puissance de transmission de vie. Point de haine du langage ici, une fois n'est pas coutume : la littérature ne sert pas, comme chez Izard, à la seule transmission discrète d'une vérité toute-puissante, mais dit et construit cette vérité.

Le choix de la fiction par Deschaumes dans *Vers la Croix de Lorraine* est à quant à lui plus stratégique qu'esthétique ; il permet d'ajuster de manière très fine le processus d'adhésion au complexe personnage de René Berthier. Si Deschaumes avait choisi la forme du récit-témoignage, de l'autobiographie ou de l'essai pour rendre compte de son passage du pétainisme au gaullisme, ç'aurait été là sans aucun doute une entreprise de justification. En employant la fiction, et même si les lecteurs ne sont sans doute pas dupes de la dissociation de l'auteur et du héros, Deschaumes réussit à rendre ce passage parfaitement lisse et cohérent, parce que l'univers fictionnel où s'effectue ce passage est lui-même parfaitement lisse et cohérent. Les lois qui le régissent doivent peu au fonctionnement complexe, chaotique et souvent irrationnel de la *vie* de cette époque.[499] La fiction offre alors un cadre stable, transparent, téléologique et harmonieux à ce délicat glissement idéologique. Le *scandale* que celui-ci aurait pu provoquer laisse sa place à une impression de naturel, de raison et de bon sens.

Le scandale a, de toutes façons, peu d'atomes crochus avec l'univers des récits de captivité. En tant que textes, les récits de captivité peinent à poser des problèmes d'ordre esthétique : les chevauchements génériques (littérature/témoignage) n'intéressent personne, et lorsqu'on en parle la question est rapidement réglée, comme lorsque Lucien Combelle tente de décrire les *Dialogues des prisonniers* de Maurice Betz :

> Le livre de Maurice Betz est un document soigneusement établi, en marge de la littérature. C'est un travail de comptable scrupuleux.[500]

Ces sorties de route génériques qui passionnent aujourd'hui, à l'heure de l'autofiction, certains théoriciens de la littérature, ne provoquent aucune réaction de la critique lorsqu'elles proviennent des récits de captivité. Les seuls problèmes que

[499] Toutes les fictions ne sont pas aussi lisses et cohérentes : *Le fidèle Berger* de Vialatte est l'exact contre-pied du choix de Deschaumes pour son texte — les lois qui régissent l'univers où évolue Berger sont proprement délirantes.
[500] Lucien Combelle, « *Dialogues de prisonniers* par Maurice Betz (Émile Paul) », *La N.R.F.*, n° 325, 1941, p. 506.

posent ces récits sont d'ordre idéologique. *La moisson de Quarante* de Jacques Benoist-Méchin est probablement celui qui provoqua le plus de remous, au début de la guerre, puis à la Libération. La courte captivité de Benoist-Méchin au frontstalag 202 de Voves durant l'été 1940, la rapide publication de son récit (début 1941), son gros tirage (30 000 exemplaires en octobre 1941) et son orientation nettement collaborationniste ont fait de ce texte un témoignage très remarqué de la captivité. Dès sa sortie, la critique fasciste reconnaît en lui une œuvre pouvant servir au rapprochement franco-allemand. Marcel Déat écrit dans *L'œuvre*, le 3 mars 1941 :

> Ceux qui n'ont pas compris le sens de la Révolution Nationale ont à le lire, et tout de suite. On va voir maintenant comment ce pur métal va résister aux corrosions de Vichy, car Benoist-Méchin est aux côtés de l'amiral Darlan : je suis tranquille, il résistera.

Brasillach redouble ces éloges sur le mode lyrique :

> La Moisson de l'An 40 [*sic*] dans les plaines françaises, c'était la très précieuse moisson de 40, mais comme nous l'écrivions précisément à propos de ce livre magnifique, il n'y a pas seulement à sauver aujourd'hui la moisson de 40.[501]

Mais c'est toujours Lucien Combelle qui traite les questions d'esthétique :

> Je crois que *La moisson de Quarante* est le meilleur livre publié après la défaite. Non que son auteur ait été le témoin de grands combats du Nord et de la Somme, mais bien parce que, dépassant les limites du documentaire et du roman vécu, ce livre est une synthèse et un acte de foi.[502]

Là encore, les questions de forme et de genre ne soulèvent pas de problème : l'enjeu principal n'est pas là, mais bien dans la *fonction idéologique* de ces récits. Dans les oflags, si les conditions de vie sont différentes, c'est aussi sur le mode idéologique qu'est lue *La moisson de Quarante*. Les P.G. sont d'abord intrigués par le texte de Benoist-Méchin, mais c'est la colère qui l'emporte rapidement, lorsqu'ils

[501] Robert BRASILLACH, « La moisson de 41 », *Je suis partout*, 19 mai 1941. En août 1942, un rédacteur de *Je suis partout* (« Zadig ») considère que, en ces temps de pénurie de papier, *La moisson de Quarante* fait partie, aux côtés d'*Eugénie Grandet* ou de *Service inutile* de Montherlant, des textes devant être réédités en particulier. (ZADIG, « La mystérieuse inertie du "Comité de Contrôle du Papier d'Édition" », *Je suis partout*, 7 août 1942, p. 7 ; cité par Pascal FOUCHÉ, *L'édition française sous l'Occupation*, *op. cit.*, t. II, p. 25.)

[502] Lucien COMBELLE, « *La moisson de Quarante* par Benoist-Méchin (Albin Michel) », *La N.R.F.*, n° 327, 1941, p. 744. Dans ce même numéro de *la N.R.F.*, Armand publie un article (« Huit mois de défaite », pp. 650-660) où il qualifie *La moisson de Quarante* de « *témoignage admirable* », l'opposant au caractère frileux de celui de Maurice Betz : « "*Il faudrait tout de même que ça change*" *; telle est la vague conclusion du livre de Maurice Betz.* »

s'aperçoivent que le livre reproche aux officiers leur peu de combativité pendant la guerre. À l'oflag II D, un officier écrit dans une lettre :

> Ce qui révolte, c'est de lire certains livres, comme celui de Benoist-Méchin, et surtout les critiques, comme celle parue au sujet de ce livre dans *la N.R.F.* Lire de telles choses sur les cadres de notre armée fait mal et soulève une grosse émotion. Ces livres font du mal pour l'œuvre de redressement, en plus que c'est archi-faux. L'auteur parle de ce qu'il ne connaît pas, car il juge d'après quelques élèves officiers qui n'étaient pas encore dans le moule de la troupe. […] S'il avait vécu parmi nous, il saurait que, comme toujours, jusqu'à la dernière minute, l'officier a été au plus près de ses hommes, et nos hommes le savent. C'est un travail malsain ce livre, en vue de buts inavouables.[503]

On sera alors un peu étonné d'entendre la défense choisie par Benoist-Méchin lors de son procès en Haute Cour en mai 1947 : il récuse que l'on puisse lire *La moisson de Quarante* comme un ouvrage de propagande pro-nazie. Il s'étonne en outre que l'accusation ait passé autant de temps à disséquer ses œuvres écrites. Concernant son témoignage de captivité, dont on lui reproche quelques pages favorables au national-socialisme et à Vichy, il déclare : « *Pour moi,* La moisson de Quarante*, c'est avant tout un hymne à la Beauce* » et « La moisson de Quarante *a été rédigée d'après mes notes de captivité, et […] à cette époque, je ne connaissais pas la Révolution Nationale.* »[504] C'est là une défense presque caricaturale — dont il est toutefois facile de comprendre les motivations —, mais Benoist-Méchin s'approprie aussi cette volonté d'apolitisme qui caractérise la grande majorité des P.G. Le récit de captivité se trouve ici réduit à une simple expression lyrique, comme l'engagement des P.G. dans des idéologies voulait n'être que l'expression d'un instinct patriotique. Benoist-Méchin joue la comédie de la naïveté des captifs, écorchés vifs par la douleur de l'exil et de la privation de liberté, et ne songeant jamais à faire autre chose qu'à offrir leur âme, leur souffrance, et leur volonté à l'objet de tous leurs désirs : la France.

À l'exception de *La moisson de Quarante*, les récits de captivité viennent rarement exciter l'instinct critique et moral des lecteurs. Dans le cas de Benoist-Méchin, le scandale arrive non à cause de l'articulation entre une esthétique et une idéologie, mais entre une idéologie et les fonctions supposées du récit-témoignage. Comme

[503] Contrôle postal des P.G., oflag II D, septembre 1941, AN F9 2907 ; cité par Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 431. Dans ce même oflag, Georges Hyvernaud a également lu le livre de Benoist-Méchin ; mais il commente ainsi sa lecture, dans une carte qu'il adresse à sa femme : « *Ai lu Benoist-Méchin ; les 70 premières pages, c'est tout à fait ce que j'ai connu (plus longtemps que lui !).* » (22 juin 1941, repris dans *Lettres de Poméranie*, Guy DURLIAT (éd.), Paris, Éditions Claire Paulhan, 2002, p. 67.)
[504] Jean-Louis AUJOL, *Le procès Benoist-Méchin*, *op. cit.*, pp. 58 et 59.

pour André Masson qui s'approprie à des fins idéologiques la structure de délégation de la parole propre à tout rapatrié[505], c'est le fonctionnement même du témoignage qui semble, aux yeux des officiers captifs, remis en cause par l'usage qu'en fait Benoist-Méchin. Il y a pour eux une manière de trahison, puisque la réalité telle qu'elle est vécue par les captifs ne coïncide plus avec le récit qui en est fait par un de ses membres. Lorsqu'un P.G. défend dans un récit une idéologie qui paraît trop anti-patriotique, c'est non seulement le patriotisme qui sort blessé de ces attaques, mais aussi l'idée même d'unité de la communauté P.G. Le scandale arrive parce que la communauté montre qu'elle n'est pas si unie qu'elle le laisse croire et que l'individu peut s'exprimer *malgré* la communauté, alors qu'il aurait dû s'exprimer *avec* elle. Le scandale retrouve ici son sens étymologique : un individu fait « trébucher » la communauté, à cause de son « *idiorythmie* »[506]. Le paradoxe est d'autant plus grand que les auteurs collaborationnistes excellent particulièrement dans l'apologie de l'esprit communautaire… Robert Gaillard rapporte dans *Jours de pénitence* à la date du 26 juillet 1941, les mécontentements survenus au stalag IX A, à Ziegenhain, après la lecture de *Prisonnier en Allemagne* de Jean Mariat :

> Je n'ai pas connu Jean Mariat. Il a été libéré avant mon arrivée au camp ; mais son nom était sur toutes les bouches et on me le lança souvent avec un peu d'amertume. Des journaux arrivent avec des articles signés de lui et d'autres qui nous apprennent que l'Académie française a couronné sa féconde littérature et poétique captivité. J'entends des protestations. Je sais qu'on ne peut pas contenter tout le monde. Si un jour je publiais ces pauvres réflexions j'aurais contre moi une armée de détracteurs. Il ne suffit pas de voir ce que tout le monde voit pour voir comme tout le monde. Enfin Mariat publie un livre de souvenirs sur sa captivité. Il cite des amis, il en oublie et fait par conséquence des mécontents. J'en ferais autant. Il n'est pas possible d'agir autrement. […] Mariat a oublié, j'oublierai, comme nous oublierons tous et comme, avec le temps, nous oublierons peut-être même Jean Mariat ![507]

La manière dont Gaillard cherche à dissimuler le fond du mécontentement des P.G. — la nature idéologique du texte de Mariat qui en appelle à la collaboration avec l'ennemi — est tout à fait remarquable. Ici Mariat n'est pas un idéologue sécessionniste. Il est seulement un auteur embarrassé par les contraintes propres au récit-témoignage. Il est un individu maladroit comme le serait n'importe quel membre de la communauté P.G. entreprenant, dans son récit, de parler pour ses

[505] Voir *supra*, ch. « Quelques propagateurs de l'idée de collaboration », p. 137 *sqq.*
[506] Roland BARTHES, *Comment vivre ensemble*, Claude COSTE (éd.), Paris, IMEC, coll. « Traces écrites », 2002.
[507] Robert GAILLARD, *Jours de pénitence*, *op. cit.*, pp. 106-108. La troisième partie de ce travail (« Se défaire de la défaite », *infra*, pp. 325 sqq.) évoque fréquemment le récit de Mariat.

camarades. Et les protestations qui s'élèvent du stalag ne proviennent elles aussi que d'individus mécontents, et non pas d'une voix communautaire, ou de ces « *mille poitrines* » dont parle Francis Ambrière. Gaillard réussit donc à canaliser cette dissension de fond en la réduisant à l'affrontement d'amour-propre des P.G. et d'impuissance de Mariat. Pourtant, en 1946, à l'occasion d'une réédition de ces *Jours de pénitence*, Robert Gaillard supprime et réécrit quelques passages de son journal de captivité — celui sur Mariat est remplacé, à la date du 26 juillet 1941, par une réflexion sur Montaigne et Rousseau.[508] C'est l'aveu certain de la présence d'un problème idéologique. Gaillard participa en outre à l'ouvrage collectif *Récits de prisonniers*, publié en 1944, aux côtés des P.G. rapatriés les plus nettement collaborationnistes : Noël B. de la Mort, Pierre-Antoine Cousteau, André Masson… et Jean Mariat.[509]

Les réactions de désaccord qui suivirent la publication de ces récits touchent donc à des questions formelles, sinon esthétiques. Le cas est un peu différent pour les *Dialogues des prisonniers* de Maurice Betz, qui fut interdit en zone libre, suite à la demande écrite du général Hutzinger, du 30 avril 1941, jugeant que le livre « *port[ait] atteinte au prestige de l'armée.* »[510] Seul le propos de Betz est remis en cause et non la forme qui le soutient et le construit. Enfin, le scandale ne porte pas sur la dimension fictionnelle de certains récits de captivité. Les raisons sont assez simples à comprendre : ce qui compte, pour les P.G., c'est bien la transmission et le partage de leur expérience auprès des non-P.G. La fiction apparaît alors souvent comme un *moyen* de cette transmission, et ne possède pas, *a priori*, d'éthique ou de pensée propre qui produirait des œuvres profondément différentes des récits-témoignages. Après tout, la fiction n'est qu'une modalité particulière de la délégation de parole : un être — de papier plutôt que de chair — parle à la place d'autres êtres de chair. Les récits de captivité se trouvent sur un terrain troublé, de 1940 à 1953 : à la fois

[508] Robert GAILLARD, *Jours de pénitence. Mes évasions*, Saint-Étienne, É. Dumas, coll. « Choisi pour vous », 1946, pp. 101-104.

[509] On trouve aussi : André Guérin, J.-P. Burin, R. Solignac, A. Chamois, Saint-Rémy, etc. COLLECTIF, *Récits de prisonniers*, Paris, Comité de la Presse parisienne pour l'aide aux prisonniers et à leurs familles, 1944. L'ouvrage est une anthologie de textes sur la captivité, illustrés par Saint-Rémy, Lechantre, Cluseau-Lanauve, etc. Parmi les autres contributeurs, on trouve Jacques Vidal de la Blache, ou André Guérin. Sur la page de garde figure : « *Les signataires de ce livre ont le très grand honneur d'en offrir le premier exemplaire au Maréchal Philippe Pétain [qui] incarna pour tous les prisonniers la grandeur et l'honneur de la France.* »

[510] Archives nationales, F[41] 258 ; cité par Pascal FOUCHÉ, *L'édition française sous l'Occupation*, *op. cit.*, t. I, pp. 173-174. Pour le positionnement de Betz sur le « *prestige de l'armée* », voir *infra*, ch. « *Digestion de la défaite (1) : le temps des responsables* ».

littérature de guerre, littérature de témoignage des camps et, lorsqu'elle se fait propagande, littérature « engagée », elle devrait hériter, logiquement, des problèmes propres à ces trois champs. Mais tout se passe comme si les seuls problèmes de transmission de la vérité importaient vraiment. Toutes les autres questions, éthiques et esthétiques, semblent secondaires. Somme toute, la majorité des récits de captivité se trouvent dans le cas exposé par un rédacteur des *Cahiers du Sud*, en 1948 :

> Plus qu'au lendemain de 1918, la guerre et l'occupation des années 1939-1945, nous valent une avalanche de témoignages, récits, souvenirs nus ou romancés où l'historien de demain, où le futur Balzac et le futur Tolstoï pourront puiser les éléments de leurs constructions. […]
>
> Il ne s'agit pas ici d'une œuvre littéraire, car le style en est assez lâche et émaillé d'impropriétés, mais cette réserve n'enlève rien à la saveur du document.[511]

Si l'on suit cette intuition, on pourrait dire qu'en 1948, pour la littérature de guerre, et peut-être particulièrement pour la littérature de captivité, les questionnements et les critiques formels ne sont pas encore à l'ordre du jour. Seule une œuvre d'importance semble pouvoir les déclencher.[512]

Une chose est sûre : si les récits de captivité ne sont pas souvent reconnus comme des œuvres littéraires, parce qu'ils ne le veulent pas ou qu'ils ne le peuvent pas ; et l'existence d'un genre littéraire des récits de captivité de guerre ne va pas non plus de soi, la captivité existe bien cependant en tant qu'univers suscitant l'imagination, voire le fantasme. Jean Péron écrit dans l'« Avant-propos » de son récit :

> Prisonniers de guerre !… Ces mots, dans les esprits, n'évoquent que souffrances physiques et morales. Personnellement, avant d'être moi-même entre les mains des Allemands, j'étais de cet avis comme tout le monde. Pendant la guerre, je ne craignais ni la mort ni la blessure. Par contre, l'éventualité d'être prisonnier m'effrayait terriblement.
>
> Or, le 17 mai [1940], comme beaucoup de camarades, trop hélas ! je fus désarmé et devenais prisonnier de guerre. Pendant que le soldat m'enlevait mon équipement, une vision effroyable me passait devant les yeux. Tout ce qu'on a pu raconter sur la vie des hommes en

[511] A.B.D., « *Souvenirs d'un endormi*, par Jean Bailhache », *Cahiers du Sud*, 1er semestre 1948, p. 162. Jean BAILHACHE, *Souvenirs d'un endormi*, Paris, Gallimard, 1947. (C'est un récit de la drôle de guerre.) En 1953, Maurice Nadeau écrivait, à propos de *La mort est mon métier* de Robert Merle : « *Peut-être aussi, pour ces faits qui dépassent notre imagination, l'heure des romans n'est-elle pas encore venue.* » (*Mercure de France*, 1er août 1953, p. 690.)

[512] Cette œuvre importante, c'est sans doute l'année 1953 qui l'apportera, avec *Les poulpes* de Raymond Guérin. La critique, parfois très élogieuse mais dans l'ensemble assez indifférente, et les faibles ventes du livre ne permettront pas la reconnaissance de l'importance du travail de Guérin. (Voir Jean-Paul KAUFFMANN, *31, allées Damour*, *op. cit.*, pp. 280-291.)

> captivité me repassait dans l'esprit : je me voyais travailler sous la menace de la botte, du coup de pied, du fouet ou d'un [*sic*] balle même ; je souffrais à l'avance de la faim, de la soif et de toutes sortes de tortures inimaginables. En cette minute, je me serais volontiers donné la mort pour échapper à ces craintes.[513]

La captivité, avant d'être vécue, est un univers de fantasmes et de peurs. Autant dire qu'elle appelle le récit qui infirmera ces fantasmes (c'est ce que fera Péron pour qui les Allemands sont formidables et très gentils) ou les confirmera (comme la majorité des récits résistants, brossant le portrait d'Allemands stupides et cruels). On comprend mieux alors la phrase provocatrice de Brasillach à Fresnes : le pauvre garçon n'a sans doute pas vécu au stalag les souffrances que ses lectures lui avaient fait imaginer, celles, fantasmées, qu'il espérait — qui sait ? — peut-être vivre.

CHOIX DU CORPUS

1. Période : 1940-1953

Auteur	Titre	Lieu d'édition	Maison d'édition	Année de publication
Maurice Betz	*Dialogues des prisonniers*	Paris	Émile-Paul Frères	1940
Jacques Benoist-Méchin	*La moisson de Quarante*	Paris	Albin Michel	1941
Noël B. de la Mort	*Vie des prisonniers. Du frontstalag 210 au stalag XII*	Paris	Grasset	1941
Jean Mariat	*Prisonnier en Allemagne*	Paris	Éditions de France	1941
Guy Deschaumes	*Derrière les barbelés de Nuremberg*	Paris	Flammarion	1942
Robert Gaillard	*Jours de pénitence. Mes évasions*	Paris	Debresse	1942
Alexandre Vialatte	*Le fidèle Berger*	Paris	Gallimard	1942
Louis Walter	*Derrière les barbelés*	Avignon	Édouard Aubanel	1942
Jean Guitton	*Pages brûlées. Journal de captivité 1942-1943*	Paris	Montaigne	1943
Serge Rousseau	*Mes évasions*	Vichy	Imprimerie Wallon	1944
Henri Calet	*Le bouquet*	Paris	Gallimard	1945
Guy Deschaumes	*Vers la croix de Lorraine*	Paris	Flammarion	1945

[513] Jean PÉRON, *J'ai été prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, 1941, p. 5.

Les Vivants	[3 numéros]	Paris	Boivin et Cie	1945-1946
Louis Croquet	*Le chemin du retour*	Saint-Omer	L'indépendant	s.d. [1945-1947 ?]
Francis Ambrière	*Les grandes vacances 1939-1945*	Paris	éd. de la Nouvelle France	1946
Robert Gaillard	*Jours de pénitence. Mes évasions, édition revue et corrigée*	Saint-Étienne	Éditions Dumas	1946
Jacques Perret	*Le caporal épinglé*	Paris	Gallimard	1947
Frère Patrice	*Le Dodore fait la malle. Récit de captivité et d'évasion*	Cholet	Farré et Freulon	1947
Georges Hyvernaud	*La peau et les os*	Paris	Le Scorpion	1949
Raymond Guérin	*Les poulpes*	Paris	Gallimard	1953

Le choix des textes de ce corpus obéit à plusieurs critères. J'ai d'abord sélectionné ces récits en fonction de *l'intérêt* qu'ils représentaient pour cette étude, que ce soit au niveau de leur propos, de leur forme, de leur contexte d'écriture et de publication — ou bien encore pour toutes ces raisons, ou seulement quelques-unes d'entre elles. L'intérêt, c'est avant tout ce que ces textes *disent* d'eux-mêmes (c'est-à-dire aussi bien *par* eux-mêmes que *sur* eux-mêmes, dans leur part consciente ou inconsciente) et *de* leur époque. L'intérêt, c'est ce qu'ils nous transmettent encore du geste d'écriture qui les a fait naître, que celui-ci ait été pensé ou non. *Vers la croix de Lorraine* de Guy Deschaumes est la meilleure illustration de cela. Dès lors la seule qualité littéraire n'est un critère ni suffisant, ni nécessaire à leur sélection : *Le chemin du retour* est souvent fort mal écrit, et *Le Dodore se fait la malle* m'est bien souvent tombé des mains. Il n'est pas question, toutefois, de mettre sur le même plan ces deux ouvrages avec *La peau et les os* ou *Les poulpes* ; mais la cohabitation de textes à intention « littéraire » et d'autres sans intention « littéraire » permet de redéfinir le partage entre « écrivains » et « écrivants » (pour reprendre la formule de Roland Barthes).

C'est pour des questions d'intérêt également que les années de publication ne sont pas toutes également représentées. Je n'ai ainsi pas choisi de récits des années 1948, 1950, 1951 et 1952, non parce qu'il n'y en avait pas à cette époque — il y en a, respectivement : 11, 3, 4 et 3 —, mais parce que ces années sont moins signifiantes que les autres années choisies. 1947-1948 est une période de chute brutale du nombre de publications : de 39 récits en 1946, on passe à 14 en 1947, puis à 11 en 1948. La période 1949-1952 témoigne d'une stagnation du nombre de récits, qui

durera jusqu'au milieu des années 1970, et dont l'année 1953 témoigne tout autant. Enfin, dans ces années ne se publient presque pas de récits de captivité importants si ce n'est, en 1948, la première édition des *Indomptables* du général Le Brigant (Paris, Berger-Levrault). L'année 1953, quant à elle, est aussi pauvre que les années 1950-1952 en nombre de récits, mais comporte trois œuvres majeures : *Les poulpes* de Raymond Guérin, *Le temps des morts* de Pierre Gascar, prix Goncourt de cette même année[514] ; et *Le wagon à vaches* de Georges Hyvernaud, qui fait « suite » à *La peau et les os*.

D'autre part, on remarquera que le nombre de récits choisis dans chaque année n'est pas le même : les années 1941, 1945 et 1946 comportent 3 récits ; 1942 : 4 récits ; alors que les années 1940, 1943, 1944, 1949 et 1953 n'en comportent qu'un seul. En outre, le cas de Louis Croquet modifie ces statistiques : il est probable qu'il a été publié entre 1945 et 1947, mais je ne saurais le dater plus précisément. Cette disproportion reflète là aussi une question d'intérêt : j'ai favorisé les années 1941 et 1942 à la fois parce qu'elles marquent « l'âge d'or » du récit de captivité pétainiste et collaborationniste, et parce qu'à ces dates il commence à exister un corpus de récits de captivité. L'année 1940 est à cet égard bien particulière : le récit de Maurice Betz, *Dialogues des prisonniers*, est un coup d'envoi de cette littérature, une réaction quasi immédiate à l'événement (l'armistice date du 22 juin et le livre de Betz a été imprimé le 30 novembre !), et joue — en partie — le rôle de matrice pour les récits à venir. Mais la forme dialoguée, l'absence de descriptions du fonctionnement des camps, les rares développements sur la souffrance de la séparation, en font un récit exceptionnel dans ce corpus. De ce point de vue, les récits de l'année 1941, et notamment *Prisonnier en Allemagne* de Jean Mariat, de facture beaucoup plus « classique » (c'est un *je* qui parle, et le récit mêle réflexion, narration et description sur le mode chronologique) sont plus représentatifs de ce que furent par la suite les récits de captivité, jusqu'aujourd'hui encore. La forme du journal, revendiquée par Benoist-Méchin dans *La moisson de Quarante* est toutefois beaucoup plus marquée dans *Jours de pénitence* de Robert Gaillard en 1942 ou dans le *Journal de captivité* de Jean Guitton en 1943. Chez Benoist-Méchin, on a une « narration datée », alors que chez

[514] Est-ce la parution de ces deux œuvres qui provoqua le — petit — pic du nombre de publications en 1954 ? J'ai recensé 7 récits, au lieu de 3 ou 5 entre 1949 et 1953. L'année 1955 pourrait confirmer qu'il y a là « un effet de mode », puisque le nombre de publications redescend à 4.

Gaillard, le fragment, la pensée isolée à une date précise, l'impression de « premier jet » sont beaucoup plus présents. Le cas de Guitton est là encore à part, puisque, comme je l'ai montré, le caractère fragmentaire du journal est unifié par une puissante téléologie. Mais on voit déjà, à travers ces trois exemples, l'évolution d'une forme — celle du journal — en fonction des années de publication : en 1942 et 1943, contrairement à ceux de 1941, les récits doivent composer avec l'idée d'une captivité longue et de durée incertaine. C'est l'ennui, qui commence à peser sur les esprits des captifs, et la forme du journal égrenant les jours rend mieux compte sans doute de ce temps qui ne passe pas, que la narration thématique ou chronologique. La forme du journal va également souvent de pair — comme chez Gaillard ou Guitton — avec l'exposition du ressenti du captif. Le récit thématique (comme dans *Derrière les barbelés de Nuremberg*) ou chronologique (*Prisonnier en Allemagne*) s'attarde plus sur la description du fonctionnement des camps et des captifs. Les formes prises par les récits ont donc été aussi été prises en compte dans le choix du corpus.

J'ai également choisi les récits en fonction de leur importance dans l'histoire des récits de captivité. Si *Le chemin du retour* de Louis Croquet est totalement inconnu, il n'en va pas de même, pour *Le caporal épinglé* ou *Les grandes vacances*. Mais au moment de leur publication, les livres de Benoist-Méchin, de Mariat ou de Gaillard ont eu chacun un écho important, que ce soit auprès des critiques ou du public. La qualité littéraire n'entre pas vraiment en compte ici : c'est surtout le contexte (l'année 1941 qui offre au public les premiers récits des conditions de vie de ces hommes absents) et la dimension idéologique qui marquent les esprits. Inversement, certains récits ont une véritable valeur littéraire, et n'ont pas toujours reçu l'accueil qu'ils méritaient peut-êter : c'est le cas pour *Les poulpes*, *La peau et les os* et *Le fidèle Berger*.

Enfin, *Les vivants* constituent un cas à part dans ce corpus, qu'ils intègrent au titre de leur souci — unique à cette époque — de penser les questions esthétiques, éthiques et humaines que pose la captivité.

La seconde borne temporelle de mon corpus se situe en 1953, et demande elle aussi à être justifiée. Après un pic en 1945 et 1946 s'amorce une baisse continue du nombre des publications, qui se stabilise (entre 3 et 5 récits par an), de 1949 à 1966. 1953 correspond donc à une étape de cette stabilisation, mais non pas son exact

commencement, en 1949.[515]

Cependant, 1953 est une date symboliquement forte. Le 24 juillet 1953, une seconde loi d'amnistie — après celle du 16 août 1947 — vient formellement clore les débats sur la collaboration française, en annulant les mesures prises à la Libération[516]. D'autre part, la guerre froide s'intensifie, les procès staliniens marquent les esprits et creusent un écart idéologique de plus en plus grand entre les communistes et les non-communistes. Le Comité National des Écrivains (C.N.E.), issu des mouvements d'écrivains résistants, et qui jusqu'alors unissait des personnalités aussi diverses que Vercors, Aragon, Elsa Triolet, Maurice Druon, Louis Martin-Chauffier, Jean Cassou, André Chamson, Armand Salacrou, voit démissionner la plupart de ses membres non-communistes.[517] Dans ce contexte, les P.G. qui, dans leur grande majorité, prônèrent un certain désengagement politique au profit d'un engagement éthique, se situent en-dehors des débats. Il y eut tout de même une exception notable : Francis Ambrière, qui incarnait par son récit le point de fusion entre l'expérience captive et l'expérience résistante, était membre du comité d'épuration, au titre de son appartenance à la Société des Gens de Lettres.[518] Il fit également partie du C.N.E, dont il démissionna, en compagnie d'autres membres, en 1953. De son côté, Guérin a dénoncé cette même année les attaques antisémites du gouvernement tchécoslovaque lors du procès Slansky, et s'est alors coupé des communistes desquels il était jusqu'alors assez proche.[519]

1953 marque aussi nettement une certaine lassitude du public envers les récits de déportation, si ce n'est, spécifiquement, ceux des P.G. Jean Paulhan, sous le pseudonyme de Jean Guérin, fait l'éloge du livre de Paul Rassinier, *Le mensonge d'Ulysse* (1950), pour avoir « *dénoncé les mensonges de la "littérature concentrationnaire"* »[520].

1953 est également la date de la parution chez Gallimard de deux ouvrages majeurs dans la littérature de captivité. C'est d'abord cette somme monstrueuse de Raymond Guérin : *Les poulpes*, ce chef-d'œuvre, fruit de 8 ans de rédaction (1944-1952) — sans compter le matériau accumulé durant la captivité —, qui ne ressemble

[515] Voir *infra*, Annexe n° 4.
[516] Gisèle SAPIRO, *La guerre des écrivains*, *op. cit.*, p. 684.
[517] *Ibid.*, pp. 671-680.
[518] Gisèle SAPIRO, « L'épuration du monde des lettres », in *Une poignée de misérables*, *op. cit.*, p. 262.
[519] Voir Jean-Paul KAUFFMANN, *31, allées Damour*, *op. cit.*, p. 283.
[520] *La nouvelle N.R.F.*, juin 1953 ; cité par Gisèle SAPIRO, *La guerre des écrivains*, *op. cit.*, p. 684.

à aucune autre œuvre de captivité. Le texte est touffu, obsessionnel — tout est dit dès les dix premières pages et le reste n'en est qu'un ressassement amer et boursouflé, lyrique et grotesque, dégorgeant des références littéraires, mais exprimant admirablement ce que peut être la captivité d'un *homme*, et non d'un soldat, ou d'un militaire de carrière. Le public ne suivit pas cette œuvre étrange et déroutante, venue sans doute trop tard, ou au mauvais moment : la même année, c'est Pierre Gascar qui entre en littérature avec *Les bêtes* et *Le temps des morts* et obtient le Prix Goncourt.

Enfin 1953 est, pour la littérature de captivité et paradoxalement peut-être après la parution de ces œuvres exigeantes, le début d'une longue traversée du désert qui durera jusqu'au milieu des années 1970, et ne prendra fin que lorsque la problématique de la mémoire commencera à digérer celle de l'engagement. Entre-temps, il y a l'émergence d'une littérature qui se démarque, si ce n'est de la dimension politique de la littérature, du moins des questions du témoignage et du service de l'œuvre à l'idéologie. 1953 c'est, à cet égard, l'année de la parution des *Gommes* d'Alain Robbe-Grillet, mais aussi du *Degré zéro de l'écriture* de Roland Barthes ; parallèlement, se fait la création d'*En attendant Godot* de Samuel Beckett au Théâtre de Babylone, à Paris. Face à cette littérature radicale, les récits de captivité peuvent-ils revendiquer une dimension littéraire ? Qu'il semble large le fossé qui sépare Alain Robbe-Grillet de Francis Ambrière ! Et même les « Hussards », dont Jacques Perret fait partie, incarnent déjà une littérature, certes iconoclaste, mais psychologiquement d'avant-guerre. Seules les expérimentations « surréalistes » de Raymond Guérin[521] ou d'Alexandre Vialatte semblent pouvoir rendre compte, avec des outils différents de ceux du Nouveau Roman, d'une certaine désagrégation du monde (et de la France en particulier) que provoqua la guerre. Seul, aussi, Georges Hyvernaud semble se rapprocher, avec son idée d'une réalité gluante, de la tonalité d'un Samuel Beckett ou même de Franz Kafka, que la France de l'immédiate après-guerre découvre.

[521] *Les poulpes* sont, selon son auteur « *la première grande œuvre romanesque que le surréalisme ait enfanté depuis sa naissance, une œuvre devant laquelle, en extase, Breton lui-même devrait se mettre à genoux.* » (Lettre à Jean Paulhan, 24 juin 1953 ; citée par Jean-Paul KAUFFMANN, *31, allées Damour*, *op. cit.*, p. 283.)

2. Lieu : France

J'ai réussi à réunir 188 récits différents, publiés de 1940 à 1953. Parmi les récits que j'analyse, je n'ai pas pris en compte ici ceux publiés en dehors de la France, comme celui de Robert Guerlain, *P.G. derrière les barbelés, des armées se lèvent* (Londres, Hachette, 1944) ou *J'étais un prisonnier*, d'André Dassart (Alger, Georges Dinesco, 1945).[522] Les récits de langue française de cette époque sont majoritairement publiés sur le sol métropolitain, avec toutes les contraintes que l'Occupation et le régime de Vichy font peser sur le monde éditorial.[523]

Certains récits de captivité ont eu droit durant la guerre à une traduction en langue étrangère. *La moisson de Quarante* de Jacques Benoist-Méchin et *Prisonnier en Allemagne* furent ainsi respectivement traduits en allemand et en suédois, en 1942. Le cas inverse — unique — exista aussi d'un récit d'abord publié en anglais, puis traduit, le même année en français : c'est le cas *d'A Prisoner in Germany* de Robert Guerlain (London, Macmillan, 1944).

Je n'ai pas pris en compte non plus les récits des prisonniers de guerre de « la France d'outre-mer » (je n'en ai d'ailleurs pas trouvé), pas plus que les récits de P.G. belges, pourtant fort nombreux. Un séjour d'étude à l'Université Libre de Bruxelles et à la Bibliothèque Royale en 2002 m'a permis de me rendre compte de la richesse d'un tel fonds. Je renvoie notamment à la lecture du monumental *Les maillons de la chaîne*, de Henry Goldstein, en deux volumes, publiés en 1992[524]. Le cas d'Albert Henry, ancien professeur à l'U.L.B., est aussi très intéressant à étudier.[525] Même si l'histoire des combats de 1940 ne fut pas exactement identique, même si les particularismes régionaux (Wallons *vs.* Flamands) pesèrent bien plus chez les Belges que chez les Français, on retrouve de nombreuses similitudes entre les récits français

[522] Il en a existé, surtout après la guerre : le cas étrange du récit du P.G. français Gyula Illyés publié à Budapest et en hongrois en 1980 : *Ego sum gallicus captivus — Magyarországra menekült francia hadifoglyok emlékezései.*

[523] Pour une étude détaillée de l'édition française, voir Pascal FOUCHÉ, *L'édition française sous l'Occupation*, *op. cit.*, et Gisèle SAPIRO, *La guerre des écrivains*, *op. cit.*

[524] Henry GOLDSTEIN, *Les maillons de la chaîne*, Liège-Bressoux, éditions Dricot, 2 vol., 1992 ; le premier tome est préfacé par Yves Durand. Ce récit est particulièrement intéressant du fait qu'Henry Goldstein était juif, et aurait donc dû être envoyé en camp d'extermination. En réalité, il passa par un stalag, deux oflags, deux camps de représailles et plusieurs kommandos de travail.

[525] Albert HENRY a écrit en captivité *Offrande wallonne*, pierre de touche dans l'histoire de l'expression communautaire des Wallons.

et belges. De nombreux récits français témoignent de la présence de P.G. belges avec eux dans les camps ou les kommandos, et presque tous s'accordent à donner d'eux une image favorable. La langue française et un ensemble de réflexes culturels communs, furent sans doute l'une des raisons de cette sympathie réciproque. Le général Le Brigant, prisonnier à la terrible citadelle de Colditz, évoque ces « *Belges et Français, débraillés, parfois même dépenaillés, chaussés de sabots souvent éculés et de chaussettes trouées, ayant, à quelques exceptions près et sauf dans les grandes occasions, renoncé à tout soin vestimentaire* »[526]… Une histoire commune, également, puisqu'on trouve des Belges et des Français mêlés dans les camps de P.G. de la Grande Guerre[527]. D'autre part, les Belges néerlandophones subirent en captivité un sort bien particulier. Les nazis, pour flatter le séparatisme de cette communauté linguistique, libérèrent les P.G. flamands — comme ils voulurent libérer les P.G. bretons, corses ou alsaciens. Les P.G. belges francophones restèrent donc pour la plupart, perdant leur liberté, mais récupérèrent ainsi un brevet de non compromission avec l'ennemi.

La captivité des Français avait aussi dans ses parages celle des soldats anglais et américains, généralement de l'armée de l'air. Les récits qui en furent faits ont bien été relayés par l'édition française, surtout lorsqu'ils évoquent la citadelle de Colditz, ce terrible camp de représailles où furent envoyés de nombreux aviateurs anglais tombés aux mains de l'ennemi. Les Anglo-Saxons se sont fait une spécialité des films sur la captivité : *Stalag 17*, *La grande évasion*, les séries télévisées *Hogan's Heroes* (traduite en français par *Papa Schultz* ou *Stalag 13*, créée en 1965 et diffusée en France en 1987), et *Colditz* (diffusée en 1975), ou bien encore le récent *Mission évasion* (avec Bruce Willis), tiré de l'ouvrage de John Katzenbach, *Hart's War*.[528] Là encore, les similitudes entre récits français et récits anglo-saxons sont nombreuses. Tous ces corpus voisins méritent, à mon sens, une étude approfondie, que je n'aurais malheureusement pas l'occasion de mener ici.

---

[526] Général LE BRIGANT, *Les indomptables*, Paris, Berger-Levraux, (1957) p. 12 ; 1e édition : 1948.

[527] Voir, par exemple, Colonel RAYNAL, *Le drame du Fort de Vaux*, *op. cit.*

[528] John KATZENBACH, *Hart's War*, London, Little Brown, 1999 ; traduction française sous le titre *L'affaire du lieutenant Scott*, Paris, Presses de la Cité, 2001. Il y a de singulières ressemblances entre *Hart's War* et *Le commandant Watrin* d'Armand Lanoux (Paris, Julliard, 1956). Katzenbach est auteur de romans à succès, dont plusieurs ont été adaptés au cinéma : *Un été pourri* (1985), et *Juste cause* (1995). On trouve également un jeu vidéo récent adapté de *Hart's War*, mais qui n'est qu'une pâle copie… d'un autre jeu vidéo, lui-même adapté de *La grande évasion* ! Le film d'animation *Chicken Run* (2000) est quant à lui une parodie fort drôle de *La grande évasion* : le stalag est y remplacé par une basse-cour, mais les lieux communs de la captivité sont toujours présents.

3. Zone libre/zone occupée

Il convient de différencier, à l'intérieur de la France, deux zones de publication, du moins jusqu'en novembre 1942 : la zone occupée (globalement, le Nord de la France, jusqu'à la Loire) et la zone libre (le sud de la Loire). Certains éditeurs se sont exilés en zone sud après l'invasion : c'est le cas de Robert Laffont, qui débute comme éditeur à Marseille en 1941 avant de venir à Paris en 1945.[529] Cette division de la France entraîne « *la perte de cette centralisation géographique qui fut l'une des conditions de l'autonomisation du champ intellectuel français* »[530] Pour certains, comme les *Cahiers du Sud*, la nécessité de cette décentralisation — conjuguée à l'exil de nombreux poètes captifs — peut se transformer en chance pour la pour la poésie française :

> On peut espérer que cet exil, cette « grande captivité » de la Poésie française porteront leurs fruits. Il est à souhaiter en particulier que la décentralisation imposée par les événements leur survivra dans une certaine mesure et neutralisera l'influence nécessaire mais à tant de titres néfaste des groupes parisiens. De l'ensemble des communautés provinciales, y compris la province mère et bien aimée, l'Île de France et Paris, se dégagera une nouvelle Poésie française qui sera moins l'expression de tendances intellectuelles que le chant élaboré et spontané à la fois de toutes nos régions, des Flandres à l'Afrique.[531]

C'est là une manière subtile de dénoncer le danger de la mainmise fasciste sur l'édition parisienne, et d'appeler à y faire barrage : sous la pression de l'appareil de censure, de contrôle de la production et de la propagande, la publication de textes devient un acte politique — que l'auteur le veuille ou non. Les rapports des écrivains aux instances du pouvoir sont donc bouleversés et cherchent de nouvelles modalités d'existence. Gisèle Sapiro insiste pour dire que les choix des écrivains de cette époque ne sont pas tous à lire sous l'angle de l'adhésion à telle ou telle idéologie, mais qu'il en existe des causes plus élémentaires. Comment un auteur peut-il vivre (économiquement et symboliquement parlant) s'il ne publie pas ? Il est plus aisé, de fait, à Gide ou à Duhamel dont l'œuvre est déjà constituée et reconnue, de choisir

[529] Voir Robert LAFFONT, *Un homme et son métier*, Paris, Robert Laffont, 1974.
[530] Gisèle SAPIRO, *La guerre des écrivains*, *op. cit.*, p. 22.
[531] Léon-Gabriel GROS, « Actualité de la poésie », *Cahiers du Sud*, n° 233, mars 1941, p. 177.

de se taire, qu'à Henri Membré qui n'a qu'un « *roman bien accueilli et un autre paru trop tard.* »[532] Ces questions ne sont jamais simples et dépendent, comme le rappelle Gisèle Sapiro, de la place qu'occupent ces auteurs dans le champ littéraire.

Pour les récits de captivité, le véritable problème que pose cette division entre la zone libre et la zone occupée pourrait, à première vue, résider dans un différend idéologique entre Vichy et les nazis. On ne dira jamais assez que le gouvernement de Vichy n'a pas toujours été d'un seul bloc uni derrière la figure paternelle du maréchal ; diverses volontés politiques, divers groupes de pressions, diverses tendances idéologiques ont constitué « l'État français », qui avaient tous en commun un goût prononcé pour l'ordre, l'autoritarisme et la haine des communistes, des gaullistes et des francs-maçons. Les guerres de pouvoir entre les partisans de la collaboration et ceux d'un nationalisme — voire d'un fascisme — à la française qu'était censé incarner Pétain furent une réalité importante du fonctionnement politique de l'époque. L'une des douleurs des P.G. fut justement que cet État français, qui n'avait de cesse d'appeler à l'union de tous, prenait manifestement une direction difficilement acceptable pour eux, qui vivaient quotidiennement le joug allemand : le collaborationnisme.

Peut-on dire alors que les récits publiés en zone occupée sont collaborationnistes et ceux en zone non occupée pétainistes ? Publiés en zone occupée, les ouvrages doivent subir le crible de la double censure allemande et française, dont les volontés parfois se contredisent[533] ; en zone libre, il y a seulement la seconde. Si l'on observe les récits de captivité publiés avant novembre 1942, on s'aperçoit que la totalité d'entre eux ont été publiés en zone occupée, à l'exception des *Lettres du prisonnier inconnu* de Victor Dillard (Sainte-Foy-lès-Lyon, 1941). Si *Dialogues des prisonniers* de Maurice Betz n'est pas collaborationniste, tous les récits de captivité publiés en 1941 le sont en revanche clairement : Benoist-Méchin, Mariat, B. de la Mort, Péron, Vital, Thomas. [534]

Il faut attendre 1942 pour trouver des récits publiés en zone sud : *Journal dessiné d'un prisonnier de guerre* d'Antoine de Roux (Marseille), *Terre à l'ouest* de Xavier de

[532] Gisèle SAPIRO, *La guerre des écrivains*, *op. cit.*, p. 25.
[533] Voir Pascal FOUCHÉ, *L'édition française sous l'Occupation*, t. II, *op. cit.*, p. 66.
[534] N'ayant pas eu entre les mains le récit de Dillard, je ne saurais dire s'il professe ou non un désir de collaboration avec l'ennemi.

Virieu (Lyon, Imprimerie des Beaux-Arts), et *Derrière les barbelés* de Louis Walter (Avignon, Édouard Aubanel). Ceux que j'ai pu consulter (Antoine de Roux et Louis Walter) ne sont pas unanimement collaborationnistes pour autant : celui de De Roux est (plutôt) pétainiste, quand celui de Walter est plus clairement pro-allemand. Il est peu probable que l'invasion de la zone sud ait produit immédiatement des effets de collaborationnisme : le choix de Walter n'est pas lié à ces circonstances précises. On a donc ici le cas d'un récit publié en zone non occupée, et qui n'est pas simplement pétainiste. À partir de 1942 et du retour de Laval au pouvoir, l'orientation politique du Gouvernement de Vichy est nettement plus collaborationniste qu'auparavant.

D'une manière générale, la présence des Allemands en zone sud accentue la pression en faveur de la collaboration sur les artistes et les intellectuelles. Mais l'effet produit par l'occupation n'est pas toujours celui escompté. À Marseille par exemple, le clivage se creuse de façon très nette entre ceux qui choisissent la Résistance et ceux qui choisissent la collaboration. L'esprit de résistance, jusqu'alors essentiellement concentré en zone occupée, se déplace vers le sud.[535] En 1943, la production éditoriale des récits de captivité se fait encore la plupart du temps à Paris : 9 récits, contre 1 à Clermont-Ferrand, 1 un Vichy, et 1 à Grenoble. L'arrivée des Allemands a même conduit certaines maisons d'édition, comme Le Sagittaire ou Léon Pierre-Quint à cesser leur activité. En outre, les communications étant rétablies entre les deux zones, les auteurs locaux pouvaient espérer se faire éditer plus facilement à Paris. Les revues littéraires — et notamment les *Cahiers du Sud* — demeurèrent toutefois très actives.[536] L'année 1944 n'a, à ma connaissance, pas produit de récit collaborationniste dans l'ancienne zone libre ; à Paris, en revanche, on trouve le roman *Quatre du stalag*, de Roland Cluny et Yves Dautun, chez Baudinière : le milieu collaborationniste parisien montre là qu'il est encore actif.

[535] Jean-Michel GUIRAUD, *La vie intellectuelle et artistique à Marseille…*, *op. cit.*, p. 301.
[536] *Ibid.*, pp. 314-315.

4. Publication ?

Tous les récits que j'étudie ici ont été publiés une première fois entre 1940 et 1953. Nombre d'entre eux ont été réédités : *La moisson de Quarante* a été réimprimé en 1942 mais, tout comme les autres récits collaborationnistes, il ne survit pas à la Libération. Au contraire, *Les grandes vacances* ou *Le caporal épinglé* eurent droit à plusieurs rééditions.[537] La première réédition de *La peau et les os*, des *Poulpes* ou du *Fidèle Berger* est beaucoup plus tardive — pour tous trois, les années 1980 — et est à lire dans le contexte de leur revie, et non dans celui de leur succès public. Ainsi, c'est la petite maison d'édition du Tout sur le tout qui racheta les droits des *Poulpes* à Gallimard en 1983. En revanche, Calet et Vialatte furent réédités dans la collection « Folio » respectivement en 1983 et 1984 (avec, pour Vialatte, une préface de Ferny Besson), avant de passer dans la collection « L'imaginaire » en 2001 et 2000.

Mais cette situation d'édition et de réédition est exceptionnelle, et ne concerne pas les centaines d'autres récits de captivité existants ! Jean-Bernard Moreau rappelle que l'écriture est une pratique courante des soldats durant la drôle de guerre : elle sert à garder trace des itinéraires et des événements militaires, mais aussi à lutter contre l'ennui de l'attente de l'ennemi.[538] La captivité, comme le remarque l'abbé Pierre Flament, a produit nombre d'ouvrages, d'articles, de notes, de commentaires sur toutes sortes de sujet.[539] Il semble alors fort probable que de nombreux récits ou journaux de captivité, comme on dit, dorment dans les greniers. Des tentatives ont été faites pour faire sortir des greniers ces récits : Delphine Chenavier m'a informé que Philippe Lejeune a récupéré un certain nombre de ces récits dont on trouve le catalogue dans le n° 33 des *Cahiers de l'Apa*.[540] D. Chenavier se propose de travailler sur cette partie non publiée des récits de P.G. On trouve aussi parfois des tentatives

[537] *Le caporal épinglé* parut d'abord chez Gallimard, 1947 ; il fut réédité au Livre de Poche en 1958 ; puis au Club du Meilleur Livre en 1959 ; de nouveau au Livre de Poche en 1969 ; aux éditions de Crémille (Genève), en deux volumes en 1971 ; dans la collection « Folio » chez Gallimard en 1972 ; et chez Hachette, au Club pour vous, en 1978. *Les grandes vacances* parut d'abord aux Éditions de la Nouvelle France en 1946 ; chez Segep (Paris) en 1950 ; une « édition définitive » fut publiée au Seuil en 1956 ; reprise au Club des Éditeurs en 1958 (avec une préface de J.-M. d'Hoop) ; au Livre de Poche en 1968 ; et au Seuil, dans la collection « Points » en 1984. Signe du succès du livre, parurent en 1948 les *Images des Grandes vacances* aux Œuvres françaises (Paris) : c'est un reportage photographique, émaillé de citations des *Grandes vacances* et préfacé par Ambrière, qui a pour cadre les stalags où Ambrière a passé sa captivité.
[538] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 20.
[539] Abbé Pierre FLAMENT, *La vie à l'oflag II-D II-B*, *op. cit.*, p. 175.
[540] http://www.ihtp.cnrs.fr

familiales d'éditions : ainsi, à l'occasion d'un séminaire à l'I.E.P. de Lyon, Audrey Pelletrat de Borde publia le récit de captivité de son grand-père, Jacques Pelletrat de Borde, captif à Espenhain.[541] Le nombre exact de ces récits non publiés est bien entendu incalculable ; mais une étude montre que, sur un panel de 42 anciens P.G. ayant raconté leur vécu, seuls 54,8 % de ces récits furent publiés. Parmi ceux-ci, seuls 9,5 % le sont chez un éditeur ; 14,3 % sont en auto-édition, 4,8 % sont publiés à compte d'auteurs, et 23,8 % de ces récits n'ont fait l'objet que d'un article de revue.[542] Comme l'écrit Nicolas Beaupré, étudiant les récits allemands et français de la Première Guerre mondiale, « *l'acceptation d'un ouvrage de nature littéraire par un éditeur est l'un des marqueurs qui font entrer un auteur dans le champ littéraire et lui permettent de devenir* "*écrivain*"*, même si, par ailleurs, il exerce une autre profession.* »[543] Toutefois, comme j'en ai déjà esquissé l'idée, la ligne de partage entre textes littéraires et non littéraires est très floue pour les récits de captivité. L'enquête du colloque de Tours le confirme, et montre que la volonté première des auteurs de récits de captivité n'est assurément pas de rentrer dans le champ littéraire, mais de faire le récit, collectif et unifié, d'une expérience vécue. En plus d'être un lieu particulièrement important d'écriture des récits de captivité, les revues peuvent aussi être un lieu de réflexion éthique et esthétique sur ceux-ci — c'est le cas, unique à ma connaissance, des *Vivants*.

Si je travaille uniquement sur des récits publiés, c'est que non seulement ces récits s'écrivent différemment dans l'espoir d'une publication (ils sont retravaillés, soumis à des questions de censure et d'adhésion aux idéologies dominantes du moment, etc.) ; mais ils sont des marques concrètes et effectives du désir des P.G. de faire connaître leur expérience à ceux qui ne l'ont pas vécue. Ces récits sont la preuve que se transmet — plus ou moins bien parce que, pour la plupart, ils n'ont

[541] Audrey PELLETRAT DE BORDE, *La captivité de Jacques Pelletrat de Borde*, Lyon, I.E.P., 2002, 2 vol., dactylographiés ; fonds du Centre de Documentation et de Recherche du Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon.

[542] 2,4 % des sondés n'ont pas répondu à l'enquête. *Épreuve collective et Mémoires, l'expérience de la captivité*, Actes du colloque « Histoires de vie des prisonniers de guerre 1939-1945 », Université de Tours, 18-19 novembre 1988, Yves DURAND (éd.), Paris, Peuple et culture : Éducation permanente, coll. « Histoires de vie », 1993 ; ch. « Les apports de l'expérience autobiographique des prisonniers de guerre », pp. 123-138. Voir aussi Delphine CHENAVIER, « Les récits de captivité des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale », *op. cit.*, p. 35 *sqq*.

[543] Nicolas BEAUPRÉ, *Écrire en guerre, écrire la guerre*, *op. cit.*, p. 12 n. 15.

pas trop marqué leur époque — le grand Récit de la captivité, tel que veulent le construire les P.G.

DES AUTEURS CAPTIFS

1. Qui écrit ? Quelques données sociologiques

La captivité fut une longue expérience de brassage social en territoire ennemi.[544] Toutefois, la répartition des soldats entre stalags et oflags établissait de fait une ligne de partage social — les officiers, qu'ils soient d'active ou de réserve, étant plus souvent que les hommes de troupe, issus de milieux sociaux élevés. Mais, vécue et racontée comme une expérience unitaire, elle se devait le plus possible de montrer que, malgré les différences sociales, une *convivance* était possible. Benoist-Méchin signale cette diversité dès le début de son ouvrage, mais c'est pour mieux insister sur le sort commun qui réunit tous les P.G. :

> [25 juin 1940, Voves :]
> Un sous-officier français entre :
> — Vous devez être cent dans cet atelier. Dressez une liste de noms, par ordre alphabétique, avec les professions et les dates de naissance. Grouillez-vous ! Je repasserai la prendre dans cinq minutes.
> […] On se rassemble dans un coin de l'atelier. Tout naturellement le grand sergent brun qui m'a abordé tout à l'heure, établit la liste, accoudé à un établi. J'apprends ainsi son nom : Jacques Benayoum, commerçant à Alger. J'entends également d'autres noms qui vont me devenir familiers : Baudon, Georges, entrepreneur de travaux publics à Amiens ; Guinot, Henri, notaire à Mézières-en-Drouet ; Barthès, Jean, marchand de vins à Carcassonne ; Van Clemputte, Carlos, boulanger à Hondeghem ; Verbracken, Sennepin, d'autres encore.[545]

Comme dans *La grande illusion* ou, plus tard dans *Stalag 17*, c'est l'énergie

[544] Voir Yves DURAND, *La vie quotidienne…*, *op. cit.*, p. 297 (tableau de répartition socio-professionnelle des P.G.). Voir aussi, pour un cas très précis, le tableau des « Normands à l'oflag XVII A », dans *J'irai revoir ma Normandie*, Paris, Jacques Vautrain, 1942, pp. 401-422.
[545] Jacques BENOIST-MÉCHIN, *La moisson de Quarante*, *op. cit.*, p. 20.

commune, vers un but commun, qui rend ces différences caduques. Le 3 juillet 1940, chargés de travaux de déblayage, les P.G. gagnent leur lutte contre l'ennui :

> Le déblayage avance vite. Vers midi, un des entonnoirs est déjà presque comblé et deux wagons de munitions sont déchargés.
>
> L'expulsion des quatre prisonniers trop débrouillards [partis la veille boire un coup pendant que leurs camarades travaillaient] a eu également un effet salutaire. C'est curieux comme il suffit de quelques mauvaises têtes pour empoisonner l'esprit d'un groupe. Aujourd'hui tout le monde s'intéresse au travail.[546]

Une autre division se dessine alors au sein de la communauté P.G. : les Français qui travaillent et ceux qui profitent du travail des autres… Plus question ici d'appartenance à un groupe social ou à un autre : Benoist-Méchin, parlant des quatre jouisseurs ne leur donne ni nom ni origine — ce sont juste les « *quatre resquilleurs* »[547]. Il y a des cas, cependant, où l'origine sociale et professionnelle joue un rôle prépondérant dans la captivité, lorsqu'elle correspond à des aptitudes particulières et permet d'intégrer des kommandos spécialisés. Dans *Les poulpes*, Le Grand Dab revendique lui aussi son appartenance sociale, mais dans un mouvement inverse : il exprime une certaine fierté, même s'il souffre, de ne pas être adapté, lui l'homme distingué prenant soin de son corps, aux travaux des champs qu'on l'oblige à faire.[548] Ce sera pour lui une justification supplémentaire de son refus de travailler pour les Allemands, permis par son statut de sous-officier.

Dans les textes de mon corpus, l'origine sociale des P.G. a toutefois de l'influence sur le récit lui-même : Robert Gaillard, homme de lettres, n'a de cesse de nourrir sa réflexion sur la captivité de références littéraires ; Benoist-Méchin, éminent germaniste, sert d'interprète et de vaguemestre entre les P.G. et leurs gardiens. Surtout, l'origine sociale importe dans l'écriture même des récits, selon que leurs auteurs sont des écrivains professionnels ou bien de circonstance. Ici, la répartition stalags/oflags ne vaut pas toujours, mais on ne l'écartera pas pour autant. Globalement, et parce qu'ils sont moins mixtes socialement que les stalags, les oflags

[546] *Ibid.*, pp. 94-95.
[547] *Ibid.*, p. 94.
[548] « *Quand Le Grand Dab se vit une étrille à la main et quand le vacher lui eut montré comment s'en servir, il se mit à sa tâche avec conscience mais sans conviction. Dominait, dans son esprit, l'absurdité de cette contrainte. […] Comment les argousins avaient-ils pu imaginer une seconde qu'il excellerait dans l'art d'étriller les vaches ? Ne sautait-il pas aux yeux que sa véritable vie était ailleurs, que le confiner ici était un non-sens ? Pas asteurs qu'il allait se découvrir une vocation de cul-terreux !* » (*Les poulpes*, *op. cit.*, p. 30.)

sont plus « lettrés » que ceux-là : un peu moins de 20 % des officiers captifs sont des enseignants, et principalement des instituteurs.[549] Cependant, dans le corpus choisi, les hommes « lettrés » (dont la profession a un rapport avec la langue) ne proviennent pas tous des oflags : seulement Maurice Betz, Guy Deschaumes, Jean Guitton, Georges Hyvernaud et Louis Walter. Francis Ambrière, Louis Croquet, Robert Gaillard, Raymond Guérin, Jean Mariat, Frère Patrice, Jacques Perret et Alexandre Vialatte viennent de stalags — auxquels s'ajoute Benoist-Méchin qui, s'il avait eu une captivité plus longue, aurait normalement intégré lui aussi un stalag.[550] Et si l'on ne prend en compte que les écrivains — ceux qui avaient déjà publié des livres avant la captivité —, là encore, il s'en trouve aussi bien dans les stalags que dans les oflags. Mais globalement, entre 1940 et 1953, la plupart des récits ne sont publiés que par des gens qui ont déjà publiés. D'après mes recherches, le Jean Péron de *J'ai été prisonnier en Allemagne* est aussi l'auteur d'ouvrages sur l'économie et le travail.[551] Comme pour la Grande Guerre, rares sont les récits d'artisans ou de paysans, et il faudra véritablement attendre les années 1980 pour voir apparaître *Les carnets de Gustave Folcher, paysan languedocien : 1939-1945* (Paris, Maspero, 1981), édités par Rémy Cazals, ou *Les mémoires du p'tit Dédé, du commis de ferme au propriétaire beauceron (1917-1980)* (Paris, chez l'auteur, 1984).[552]

Auteur	Grade militaire	Camp	Profession en 1939
Maurice Betz	Lieutenant	Oflag	Écrivain, traducteur
Jacques Benoist-Méchin	?	Frontstalag	Écrivain
Noël Bayon, dit B. de la Mort	Homme de troupe	Stalag	Journaliste
Jean Mariat	?	Stalag	Journaliste, écrivain
Henri Calet	Homme de troupe	Frontstalag	Écrivain
Guy Deschaumes	Sous-lieutenant	Oflag	Écrivain, enseignant[553]
Robert Gaillard	?	Stalag	Écrivain

[549] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 78.
[550] Je considère les ecclésiastiques — Croquet et Patrice — comme des hommes lettrés.
[551] *Les comptes courants*, Paris, Au Sans-pareil, 1934 ; *Du travail pour tous (capital travail)*, Paris, Éditions nouvelles, 1941 ; etc.
[552] Frédéric ROUSSEAU, *Les procès des témoins de la Grande Guerre. L'affaire Norton Cru*, Paris, Le Seuil, 2003, p. 77. Les récits de déportation publiés dans l'immédiate après-guerre sont aussi souvent des hommes lettrés. Voir Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, pp. 183-185.
[553] « Guy Deschaumes » est en fait le pseudonyme de Gérard Chaumette. Voir Christian MONCELET, *Vie et passion de René-Guy Cadou*, La Roche-Blanche, B.O.F. Éditeur, 1975, p. 77.

Alexandre Vialatte	Brigadier	Stalag	Écrivain, enseignant, traducteur
Louis Walter	Lieutenant	Oflag	Journaliste, rédacteur en chef de *L'indépendant*
Jean Guitton	?	Oflag	Philosophe, enseignant
Serge Rousseau	?	Stalag	?
Les Vivants	?	Stalag et oflag	?
Francis Ambrière	Maréchal des logis	Stalag	Écrivain
Louis Croquet	?	Stalag	Ecclésiastique
Jacques Perret	Caporal	Stalag	Écrivain
Frère Patrice	Sergent	Stalag	Ecclésiastique
Georges Hyvernaud	Lieutenant	Oflag	Enseignant
Raymond Guérin	Maréchal des logis	Stalag	Écrivain, agent d'assurances

2. Le temps de l'écriture/le temps de la publication

La véritable influence des stalags ou des oflags sur le geste d'écriture des récits est plutôt la disponibilité de temps que laissent les seconds et que, souvent, ne laissent pas les premiers. Non astreints au travail, des officiers comme Jean Guitton ou Georges Hyvernaud ou le poète Patrice de la Tour du Pin eurent tout le temps de mûrir leur œuvre en captivité.Guitton y écrivit pas moins de sept ouvrages, qu'il publia[554] ; Hyvernaud produisit une première version de *La peau et les os* qui s'appelait alors encore *Voie de garage* ainsi que plusieurs carnets de notes[555] ; Patrice de la Tour du Pin composa de nombreux recueils de poèmes (*Genèse*, *Poèmes d'enfants*, *Office secret de Lorenquin*, *Concerts sur terre*, etc.)[556]. Mais en stalag aussi, il était possible de trouver le temps d'écrire, si on le voulait — du moins, si on avait encore assez d'énergie après le travail en kommando. Certains eurent la chance d'être affectés à un travail de bureau : ainsi Ambrière s'occupait de la distribution du courrier dans son stalag. D'autres enfin, en tant que sous-officiers, purent en le réclamant profiter du droit de

[554] *Portrait de M. Pouget*, Paris, Gallimard, 1941 ; *Portrait d'une mère*, Paris, Aubier-Montaigne, coll. « L'enfant et la vie », 1941 ; *Justification du temps*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Nouvelle encyclopédie philosophique », 1941 ; *Les fondements de la communauté française*, Lyon, Plon, coll. « Les cahiers des captifs », n° 1, 1942 ; *Journal de captivité* (1943) ; *La charité au service de la vérité*, Aix, Imprimerie des Croix Provençales, 1943 ; et des extraits du *Journal* à destination des jeunes Français, sous le titre : *Journal de captivité (extraits) : Le Maréchal et les instituteurs de France. L'union chrétienne dans les camps. Appel aux jeunes*, Saint-Étienne, Imprimerie de Dumas, 1943. Plusieurs de ses ouvrages (dont *Portrait de M. Pouget*) furent réédités pendant la guerre.

[555] Tous deux ont été publiés après la mort d'Hyvernaud (1983) : *Voie de garage*, n° spécial des *Cahiers Georges Hyvernaud*, Guy Durliat, Andrée Hyvernaud (éd.), Verrières-le-Buisson, Société des Lecteurs de Georges Hyvernaud, 2005 ; *Carnets d'oflag,* Paris, Ramsay, 1987 ; réédition Paris, Le Dilettante, 1999.

[556] Eva KÜSHNER, *Patrice de la Tour du Pin*, Paris, Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 1961, p. 25.

ne pas travailler pour l'ennemi. Ces sous-officiers réfractaires — comme Raymond Guérin et Francis Ambrière — durent subir des pressions et des vexations de la part de leur gardiens, mais trouvèrent là le temps pour écrire.

De nombreux récits témoignent ainsi avoir été commencés en captivité : Raymond Guérin noircissait dans son stalag des centaines de pages de son « Ébauche d'une mythologie de la réalité », dont *Les poulpes* constituent le troisième tome ; Guy Deschaumes affirme avoir écrit *Derrière les barbelés de Nuremberg* dans son oflag.[557] Mais le travail n'en reste pas là et nécessite toujours une réécriture, ou une refondation : Jacques Benoist-Méchin écrit que « *les pages qui suivent sont [s]on journal de prisonnier de guerre sur la base des notes prises au jour le jour* »[558] ; la *Voie de garage* de Georges Hyvernaud a, de fait, été beaucoup modifiée avant de donner *La peau et les os*.[559]

Du fait des limites temporelles de mon corpus, l'écart entre la date d'écriture et celle de la publication des récits est relativement faible, en comparaison d'autres récits, comme le *Journal de Mathieu* de Jean-Paul Sartre, qui parut la première fois dans *Les temps modernes* en septembre 1982[560], les carnets de Gustave Folcher ou ceux de Georges Hyvernaud. Mais entre Maurice Betz qui publie moins de six mois après sa capture, et Raymond Guérin pour qui presque treize ans s'écoulent entre son face-à-face avec l'événement et le récit qu'il en fait, il y a tout une époque. Les publications du récit de Betz et de ceux des collaborationnistes Benoist-Méchin, Mariat *et alii* répondent chacune à une certaine urgence de transmission dans l'espace public de l'expérience de la captivité. Cette urgence est clairement idéologique dans les cas des collaborationnistes qui sont alors les premiers à construire le grand Récit de la captivité. Mais elle l'est aussi lorsque Serge Rousseau publie dès 1944, dans Vichy libéré, son récit d'évasion. Dans le récit de Rousseau, le discours idéologique n'est pas présent de manière explicite — il n'y a aucune

[557] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 43. La captivité donne aussi l'occasion au personnage de fiction François Larnaud, de commencer à écrire le journal de sa vie : c'est là le cadre général donné aux vingt volumes prévus du cycle « La mort est un commencement » de Paul Vialar, dont le premier tome, *Le bal des sauvages*, paraît en 1946 aux éditions Domat-Montchrestien. La captivité apparaît donc ici comme un lieu particulièrement favorable au travail littéraire !

[558] Jacques BENOIST-MÉCHIN, *La moisson de Quarante*, *op. cit.*, p. 7.

[559] Hors corpus, on trouve les mêmes fonctionnements : Louis Charpentier a écrit son récit entre mai 1941 (stalag V A) et octobre 1943 (Paris), avant d'être publié en 1944 (*Stalag V A*, Paris, Centre d'entr'aide du stalag V A). *La marque de l'homme* de Claude Morgan a été commencé en captivité en janvier 1941 et achevé le 14 août 1943, alors que l'auteur était déjà en France, et a été publié clandestinement en juin 1944.

[560] Jean-Paul SARTRE, « Journal de Mathieu », *Les temps modernes*, n° 434, septembre 1982, pp. 449-475.

référence explicite à l'adhésion de l'auteur à l'une ou l'autre des idéologies, et Rousseau se contente de narrer *l'aventure* que constituent ses différentes tentatives d'évasion. Toutefois, l'image des P.G. construite par ce récit est celle de combattants aventureux, et de courageux patriotes : c'est là aussi une réaction d'urgence, aux images de complaisance donnés par les récits officiels des pétaino-collaborationnistes.[561]

Les récits plus tardifs (1942-1943) s'écrivent et se publient moins dans l'urgence et décrivent, comme ceux de Gaillard, de Guitton, de Deschaumes et de Walter, la captivité comme un phénomène se déployant sur le long terme. Il s'agit alors non seulement des témoignages de *rumination de la défaite*[562] mais aussi de l'organisation de la captivité par les P.G. On trouve ainsi chez Deschaumes et Walter une structure thématico-chronologique jusqu'alors sans précédent dans les récits ; les chapitres s'intitulent : « Vers l'Allemagne », « La fouille », « Le block », « La baraque », « Ma travée », « Promenades », « Nourritures terrestres », etc. C'est le signe, me semble-t-il, que les captifs ont réussi à structurer leur vie captive — pour le meilleur (lorsque cela permet de faire barrage au chaos) ou pour le pire (lorsque cela provoque l'inextinguible ennui, ennemi juré des P.G.). Les « journaux » de Gaillard ou Guitton suivent un temps chronologique qui marque moins les événements — comme le feraient les traditionnels journaux de marche —, que le déroulement du temps et son empreinte sur les captifs. Ainsi, le *Journal de captivité* de Jean Guitton ne concerne que les années 1942-1943 et est à proprement parler une « tranche de vie » captive. L'indication des dates est précise et les jours sont moins soumis à la pression d'un événement qu'à leur propre logique d'écoulement. Dans ses journaux règne un certain équilibre entre le temps du monde et celui du captif : le captif n'est plus à la merci du temps extérieur comme au moment de la débâcle et de la défaite. Il réussit enfin à en suivre le cours et trouve sa place dans ce nouveau monde, à l'instar de Jean Guitton assistant de son oflag IV D aux moissons de l'été 1942.[563]

Enfin, les récits d'Ambrière, de Guérin et de Perret, publiés plus tard, ambitionnent d'être de véritables *œuvres* de captivité. Tous trois produisent des

[561] C'est encore plus net pour le communiste Claude Morgan qui publie aux Éditions de Minuit clandestines sa *Marque de l'homme* en 1944, et intègre la Résistance.
[562] Voir *infra*, ch. « Digestion de la défaite (1) : le temps des responsables », p. 391 *sqq.*
[563] Jean GUITTON, *Pages brûlées*, *op. cit.*, pp. 58-69 [22 juillet-6 août 1942].

ouvrages très épais, respectivement : 423, 571 et 503 pages en petits caractères ! Ambrière veut écrire une « *Bible de la captivité* »[564], Guérin est persuadé d'avoir écrit un chef-d'œuvre[565], et c'est le premier véritable ouvrage d'ampleur de Perret, après deux romans, *Roucou* et *Ernest le rebelle* (Gallimard, 1936 et 1937). Si les buts recherchés et le positionnement idéologique ne sont assurément pas identiques pour chacun de ces écrivains (Ambrière est plutôt gaulliste, Perret plutôt royaliste, et Guérin plutôt… guériniste), ils partagent cependant une vision d'ensemble de la guerre et de la captivité et un certain recul par rapport à l'événement. Ils sont capables tous trois de trouver un *sens symbolique* à la défaite et à la captivité. Pour donner de leur point de vue un résumé lapidaire, il s'agit pour Ambrière, de l'apprentissage de la captivité résistante comme école de vie ; pour Guérin, d'une manifestation supplémentaire de l'oppression du « Minotaure » ; et pour Perret, du témoignage indéniable de la complexité et du grotesque de la vie. Henri Calet et Georges Hyvernaud, bien que *Le bouquet*[566] et *La peau et les os* ne soient pas des œuvres volumineuses, se situent eux aussi dans ce même type de recul par rapport à l'événement de la captivité. Pour Hyvernaud, la captivité est le lieu du dévoilement de la nature larvaire du réel. On remarquera, en outre, que les textes de Calet, Guérin, Hyvernaud et Perret se rejoignent dans leur refus d'adhérer à une idéologie quelconque et en particulier au résistantialisme, qu'il soit communiste ou gaulliste. Même si, contrairement au *Caporal épinglé*, *Les poulpes* et *La peau et les os* ont rencontré peu de succès à leur publication, ce désengagement est tout de même rendu possible parce que le résistantialisme, à partir de 1948, commence à perdre de son influence. Le point de vue d'individus non affiliés à un parti ou à une cause y gagne en légitimité, si ce n'est en véritable écoute.[567]

---

[564] Jean MORET-BAILLY, « Grandes vacances et vie de château », *Revue d'histoire de la Seconde Guerre mondiale*, n° 25, janvier 1957, p. 102.

[565] « *J'en ai fini avec la fausse modestie. Je sais que j'ai écrit un très grand livre. Et j'attends qu'on fasse de moi l'égal des premiers, des meilleurs.* » (Lettre à Jean Paulhan, 20 juin 1953 ; citée par Jean-Paul KAUFFMANN, *31, allées Damour*, *op. cit.*, p. 281.)

[566] *Le bouquet* fut écrit durant le printemps et l'été 1942, et ne fut publié qu'en 1945. L'ouvrage comporte 299 pages.

[567] La différenciation des dates d'écriture et de publication est également particulièrement importante pour des textes qui ne concernent plus mon corpus, publiés à partir des années 1970 : c'est alors la problématique de la mémoire qui s'enclenche, et amène les anciens P.G. à ressortir leurs récits ou à les écrire à partir de leurs souvenirs.

TÉMOIGNAGE : PAROLE EN DÉLÉGATION

Le principe fondamental du témoignage tel qu'il se pratique dans l'ensemble des récits de captivité est celui d'une *parole en délégation* : celui qui écrit, celui qui témoigne, parle *pour* — c'est-à-dire *à la place de* — ceux qui n'écrivent pas ou ne parlent pas. L'auteur du récit est, à strictement parler, le porte-parole de ses camarades de captivité. Autour de ce principe s'articulent plusieurs problématiques que je vais déplier ici. Je comparerai souvent les récits de captivité avec ceux de la déportation de la même époque, pointant leurs différences et leurs ressemblances.

La première chose qu'il convient de préciser, c'est qu'un témoignage est toujours pris dans un contexte, et n'existe jamais à l'état pur de son énonciation. Annette Wieviorka l'explique pour les récits de déportation :

> [Le témoignage] dit, en principe, ce que chaque individu, chaque vie, chaque expérience de la Shoah a d'irréductiblement unique. Mais il le dit avec les mots qui sont ceux de l'époque où il témoigne, à partir d'un questionnement et d'une attente implicites qui sont eux aussi contemporains de son témoignage, lui assignant des finalités dépendant d'enjeux politiques ou idéologiques, contribuant ainsi à créer une ou plusieurs mémoires collectives, erratiques dans leur contenu, dans leur forme, dans leur fonction et dans la finalité, explicite ou non, qu'elles s'assignent.[568]

Ce qui est vrai pour les récits de déportation l'est aussi pour les récits de captivité : une grande partie du présent travail tente de le montrer. En plus des implications d'ordre social, politique et idéologique, le témoignage produit des résonances éthiques et personnelles indéniables. D'abord parce que, témoignant, on témoigne toujours d'un *je*, c'est-à-dire d'un lieu unique et de ce fait impartageable. Si chaque témoignage parle la langue de son époque, il s'écrit toutefois dans la langue propre, pareille à nulle autre, d'individus toujours singuliers. Comment alors accomplir le but même du témoignage qui est le partage d'une parole avec d'autres individus ? Comme l'écrit Jacques Derrida, tout témoignage suppose, entre celui qui le parle et celui qui l'écoute, un *« nous parlons la même langue »*. Mais cette commune compétence linguistique ne suppose aucune « *sympathie* » ou aucune « *communauté* »,

[568] Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 18.

juste une « *manière minimale d'être, disons, d'intelligence avec l'autre* »[569] : la langue pareille à nulle autre de l'individu n'est ainsi pas réduite au commun ; elle ne sert pas qu'à la *communication*. Pour les captifs, il y a là une tension importante entre l'idée que l'expérience qu'ils ont vécue est à la fois unique et partageable avec ceux qui ne l'ont pas vécue. Tout l'enjeu, pendant la guerre et après la guerre, est bien la transmission de cette expérience aux non-P.G., mais aussi l'affirmation d'une identité propre aux P.G. que la captivité aurait révélée. D'autre part, cette communauté d'expérience des captifs — voulue, voire rêvée, plutôt que vécue concrètement, d'ailleurs[570] — tend souvent à faire que les individus-P.G. ne sont plus que des *membres* de la communauté P.G. La parole d'un *je* prend alors totalement son sens de parole en délégation, mais laisse derrière elle le récit comme témoignage d'une *différence*.

La seconde chose qu'il convient de préciser, c'est que chaque témoignage est pris dans une constante problématique de légitimation de sa propre parole. Puisque le témoignage (oral ou écrit), du fait de sa nature profondément subjective et malgré tous les efforts faits parfois en direction d'une « objectivité », — puisque le témoignage ne peut être une preuve comme l'est par exemple le document d'archive, on peut alors parler avec Jacques Derrida d'une « *passion du témoignage* »[571]. Le témoignage se vit et se construit comme passion, c'est-à-dire comme douleur d'être toujours soumis à la suspicion de n'être qu'un parjure. Mais le témoignage peut également être une fiction, et il a alors partie liée avec la littérature :

> Dans notre tradition juridique européenne, un témoignage devrait rester étranger à la littérature et surtout, dans la littérature, à ce qui se donne comme fiction, simulation ou simulacre, ce qui n'est pas toute la littérature. Un témoin témoignant, explicitement ou non sous serment, là où sans pouvoir ni devoir prouver. Il fait appel à la foi de l'autre en s'engageant à dire la vérité, aucun juge n'acceptera qu'il se décharge ironiquement de sa responsabilité en déclarant ou en insinuant : ce que je vous dis là garde le statut d'une fiction littéraire. Et pourtant, si le testimonial est en droit irréductible au fictionnel, il n'est pas de témoignage qui n'implique structurellement en lui-même la possibilité de la fiction, du simulacre, de la dissimulation, du mensonge et du parjure. — C'est-à-dire aussi de la littérature, qui joue innocemment à pervertir toutes ces distinctions. Si cette possibilité qu'il semble interdire était effectivement exclue, si le témoignage dès lors, devenait preuve, information, certitude ou archive, il perdrait sa fonction de témoignage. Pour rester témoignage, il doit donc se laisser hanter. Il doit se laisser parasiter par cela même qu'il exclut en son for intérieur, la possibilité, au moins, de la littérature. C'est sur cette limite indécidable que nous allons essayer de demeurer. Cette limite est une chance et une menace, la ressource à

[569] Jacques Derrida, *Demeure*, *op. cit.*, pp. 40 et 38.
[570] Voir infra, ch. « Introduction », p. 326.
[571] Jacques Derrida, *Demeure*, *op. cit.*, p. 10.

> la fois du témoignage et de la fiction littéraire, du droit et du non-droit, de la vérité et de la non-vérité, de la véracité et du mensonge, de la fidélité et du parjure.[572]

Il n'y a pas, à ma connaissance, de récits de captivité *parjures* même s'il existe, je l'ai montré plus haut, des récits dont le caractère idéologique est apparu comme scandaleux, et déformait, de fait, la « vérité » de la captivité. Sur ce point, un fossé énorme existe entre les récits de captivité et les récits de déportation, car ces derniers se heurtent constamment aux limites de l'imagination. Ce qui a été vécu par les déportés raciaux et politiques fut souvent, à proprement parler, inimaginable, du fait de la nouveauté du processus de déshumanisation entrepris par les nazis. C'est l'une des raisons pour lesquelles le négationnisme perdure : il joue avec un certain refus de la *puissance d'imagination du mal*. Rien de tel pour les récits de captivité : aucune réalité décrite, aussi cruelle et énorme soit-elle, ne conduit à remettre en doute la légitimité de la parole individuelle.

Au lendemain de la défaite, les P.G. furent même crédités d'un savoir particulier par le Gouvernement de Vichy, mais aussi par les Allemands : leurs analyses de l'effondrement de l'armée française, de leur point de vue de soldats de première ligne, n'étaient pas frappées de nullité. Elles répondaient au contraire parfaitement à l'idée que la combativité des soldats avait été sacrifiée dans cette guerre mal préparée. Le point de vue de l'homme de troupe permettait de mettre en avant la souffrance, l'humiliation et la honte sur lesquels allait fertiliser le dolorisme pétainiste. En arrière-plan se dessinait aussi le souvenir des nombreux témoignages des combattants de la Grande Guerre qui contribuèrent à donner à l'opinion publique une image — vraie ou fausse, mais à coup sûr puissante — des combats.

La valeur accordée au point de vue du témoin sur un événement n'a pourtant pas toujours été aussi évidente. Elle doit beaucoup au travail colossal de Jean Norton Cru dans *Témoins* (1929) qui déplace le rôle traditionnel du témoin du plan juridique aux plans historique *et* moral. Grâce à lui, le témoin pénètre dans l'espace public et peut jouer un rôle de transmission dans la conscience collective. En définissant les vrais témoins de la Grande Guerre (ceux qui ont vécu la guerre au front) et en les séparant des auteurs soupçonnés d'enjoliver les réalités de la guerre, Cru réussit cet ambitieux tour de force de convaincre ses lecteurs que « la vérité » de

[572] *Ibid.*

cette guerre est plus à écouter dans la proximité de l'événement que dans son surplomb lointain et globalisant. Bien plus, la fragmentation de la réalité, consubstantielle à ce « gros plan » subjectif sur l'événement, acquiert une valeur de vérité précisément parce qu'elle atteste que le témoin a été *collé* à l'événement. Cette « myopie » sur l'ensemble est toutefois compensée par deux autres qualités demandées au témoin : d'une part, la durée de sa présence au front permet de confirmer ou d'infirmer les impressions d'un jour ; d'autre part, le témoignage doit être confirmé par d'autres témoignages : c'est donc l'intersubjectivité qui définit la « vérité » de la guerre. En 1940, comme le remarque Jean Galtier-Boissière, ancien de la Grande Guerre, les soldats ne peuvent pas vraiment remplir la première condition :

> 23 *novembre* [1941].
> Lu *26 hommes*, de Baroncelli, fils du cinéaste. Agréable reportage d'un poète. Moins favorisés que les témoins de 14-18, les soldats de 39 n'ont pas la possibilité de choisir entre de multiples souvenirs s'étendant sur des mois et des années ; ils ne peuvent raconter que leur combat de quelques heures et de quelques jours. Il faut une grande originalité d'esprit pour suppléer au manque de matière première.[573]

Pour autant, la légitimité à raconter sa guerre n'est pas remise en cause — qui d'autre que les soldats pourrait alors le faire ? L'intersubjectivité fonctionne, quant à elle, mais elle est mue par des considérations d'ordre idéologique et soumise à la vision officielle de l'époque.[574]

POUR QUI ? (1) : À LA PLACE DE QUI ?

En fonction de leur date d'écriture mais surtout de publication, les récits de captivité ne remplissent pas de la même manière les fonctions qui leur sont assignées. Je distingue ici deux grandes périodes : 1940-1945 et 1945-1953. La date de 1945 ne

[573] Jean GALTIER-BOISSIÈRE, *Mon journal sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 101.
[574] On trouve toutefois des vues communes entre les récits pétainistes ou résistants : c'est qu'au-delà des idéologies servies, les P.G. veulent défendre l'idée d'une communauté P.G. qui n'a pas, dans son ensemble, voulu éviter le combat.

correspond pas à une césure idéologique — due à la Libération —, mais à la libération de l'Allemagne et de la Pologne, qui déclencha le processus de rapatriement des P.G. et des déportés.

1. 1940-1945 : délégation de la communauté encore captive à un P.G. libéré

De 1940 à 1945, un P.G. qui publie n'est qu'une part *chanceuse* de la communauté captive — il est en effet souvent un P.G. rapatrié ou, plus rarement, évadé. Au 1er septembre 1944, 608 000 P.G. ont déjà été libérés (rapatriements sanitaires, accords Berlin-Vichy, familles nombreuses, etc.), et les Alliés libéreront 931 000 P.G. entre la fin 1944 et 1945.[575]

La distance, les rigueurs de la guerre et des tensions diplomatiques rendent souvent difficiles les contacts entre les Français exilés et ceux de la métropole. Pierre Seghers, dans sa préface aux *Poètes prisonniers*, brosse un portrait pathétique de ces hommes « *repliés sur eux-mêmes, remâchant leur patience, n'ayant plus pour sauvegarder leur condition d'homme que l'exercice du haut langage créateur ; inactifs ou recrus de fatigue, privés de contact et d'échanges [qui] se livrent à la poésie.* »[576] Toutefois, de nombreux organes littéraires et en particulier les revues, maintiennent un lien fort avec les P.G. Les *Cahiers du Sud* sont probablement les plus assidus dans cette tâche car nombre de leurs collaborateurs sont captifs en Allemagne : Jean Audard, Jean Digot, Charles Autrand (ancien directeur de la revue *Fontaine*), Luc Decaunes, Pierre Missac, André Lang, Patrice de la Tour du Pin (libéré en 1943), Philippe Dumaine, Gaston Criel, Roger Richard, André Chastel (libéré en 1942), Jean Marcenac, Jean Garamond, Henri Edelsbourg, Jacques Fontaine — tous poètes — ; et quelques prosateurs : Jean-Marie d'Hoop, Marc Santoni, et Jean-Paul Sartre. Les *Cahiers du Sud* envoient à leurs poètes des colis mélangés de livres et de nourriture, confectionnés par Mme Ballard, et la revue est diffusée dans les stalags et les oflags par la Croix-Rouge, dans le cadre de « l'aide intellectuelle aux prisonniers », bien que les *Cahiers* ne figurent pas

[575] Chiffres donnés par Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, t. I, N.E. 4bis, p. 1. Yves Durand, s'appuyant sur les chiffres du Secrétariat d'État aux anciens combattants, donne 475 000 P.G. rapatriés d'Allemagne de 1940 à 1944, auxquels il faut ajouter 62 000 libérations des frontstalags. Au 31 décembre 1944, il reste 940 000 P.G. encore en captivité. (*La vie quotidienne*…, *op. cit.*, p. 296.)
[576] Pierre SEGHERS, préface à *Poètes prisonniers*, *op. cit.*, p. 7.

sur la liste officielle des publications autorisées.[577] Ils publient aussi leurs textes : Luc Decaunes envoie ses poèmes à Jean Ballard, directeur de la revue, sur des cartes-lettres sévèrement normalisées ; il remet également des manuscrits à des représentants de la Mission Scapini. Les *Cahiers du Sud* agissent donc en fidélité à leurs auteurs d'avant-guerre. Mais la captivité en elle-même suscite également un intérêt littéraire. Les *Lettres françaises* de Buenos Aires (dirigées par Roger Caillois) consacrent ainsi la sixième section de leur « Anthologie de la nouvelle poésie française » aux « Poèmes de prisonniers » : on y trouve des poème de Pierre Castex, Jean Garamond, Pierre-Henri Simon. Cette anthologie, chose remarquable, souhaite se faire le complément des *Cahiers des Prisonniers* publiés à Neuchâtel en avril 1943 :

> [*Cahiers des Prisonniers*] contient notamment des poèmes de Luc Decaunes et de Roger Richard, qui complètent notre sélection. Il est vendu au profit des bibliothèques des camps. Désirant s'associer à cette œuvre, *Lettres françaises* entreprennent de publier une collection d'ouvrages intitulée *La porte étroite*, qui, imprimée aux frais d'amis de la culture française, sera pareillement vendue au profit des prisonniers.[578]

Du côté pétaino-collaborationniste, on s'occupe aussi des écrits des P.G. : *Le Figaro* publie en 1941 un poème de Patrice de la Tour du Pin, remis à un P.G. évadé, et les autorités allemandes espéraient faire de lui un poète qui confirmerait l'image d'une captivité idyllique. Mais le poète refusa de publier tant qu'il serait captif ; il fut rapatrié le 17 octobre 1942. Comme l'écrit (sans ironie) Eva Küshner : « *La tragédie personnelle de Patrice de la Tour du Pin fut d'un autre ordre [que les évasions manquées] : on s'occupait trop de lui.* »[579]

Les autorités elles aussi font un geste pour la pensée et la création captive : le 5 décembre 1941, le Centre d'Action Prisonnier (C.A.P.) est créé par Maurice Pinot pour la zone occupée. Il a pour but de recueillir les œuvres philosophiques, littéraires et artistiques créées dans les camps, de les mettre à l'étude et, selon Jean Védrine, « *de sauvegarder leur inspiration et leur orientation dans la confrontation à la réalité et à l'abri de l'exploitation politique* ».[580] Il dispose comme moyens d'action des centres d'études locaux et une revue, *Les cahiers des captifs*, dont on peut dire qu'elle remplit parfaitement son rôle, puisqu'elle publie, dans son premier numéro (1942), les

[577] Jean-Michel GUIRAUD, *La vie intellectuelle et artistique à Marseille…*, *op. cit.*, pp. 82-85.
[578] *Lettres françaises* (Buenos Aires), n° 13, juillet 1944, p. 23.
[579] Eva KÜSHNER, *Patrice de la Tour du Pin*, *op. cit.*, p. 24.
[580] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, N.E. 9, p. 1.

Fondements de la communauté française de Jean Guitton… En zone occupée, le Bureau de Documentation du Commissariat aux P.G. remplit les mêmes fonctions.

Le 30 septembre 1943 voit la naissance du « Comité de sauvegarde des œuvres de la pensée et de l'art français créés en captivité », dans le cadre de l'aide intellectuelle de la Croix-Rouge aux P.G. Ce comité, présidé par Georges Duhamel, réunit l'Académie française, et les Académies des Belles Lettres, des Sciences morales et politiques, des Sciences, et des Beaux-Arts. Son rôle consiste à transmettre les œuvres des P.G. à la Bibliothèque Nationale ; à faire estimer par des commissaires-priseurs les œuvres artistiques ou artisanales ; à inscrire à la S.A.C.E.M. les chansons et les œuvres musicales ; à proposer à certains éditeurs (comme Plon, ou Hachette) les textes des P.G. Il supervise l'ouvrage *La vie universitaire, intellectuelle et artistique dans les camps de prisonniers français en* Allemagne, publié à Paris en 1942, par le Centre d'entr'aide aux étudiants mobilisés et prisonniers. En 1944, il se met à disposition pour aider Pierre Seghers à établir le second volet de son « Anthologie des poètes prisonniers ». Enfin, il organise l'exposition « L'âme des camps » (15 juin-15 octobre 1944) qui eut un grand succès.[581]

Toutes ces attentions pour l'activité intellectuelle et artistique des P.G. ne doit pas masquer d'autres aspects plus défavorables aux captifs. Si des poèmes semblent volontiers publiés alors que leurs auteurs sont encore captifs, ce n'est pas le cas pour les récits de captivité. À ma connaissance, seul le *Journal de captivité* de Jean Guitton fut publié alors que son auteur demeurait toujours dans son oflag. Plusieurs « bonnes feuilles » de ce *Journal* furent auparavant publiées dès le 7 mars 1943 dans l'hebdomadaire pétainiste *Demain*, dont la mission était de rassembler les catholiques de tous bords autour du Maréchal.[582] L'édition d'Aubier-Montaigne ne fait que reprendre ces pages.[583] La captivité de Guitton fut bien particulière, puisqu'il refusa les offres de libération que lui proposait son ami, Jacques Chevalier, doyen de la faculté de Lettres de Grenoble, qui fut brièvement secrétaire général de l'Instruction publique dans le gouvernement de septembre 1940 et intime du Maréchal. Ce

[581] Évelyne GAYME, *op. cit.*, p. 117.
[582] Gisèle SAPIRO, *La guerre des écrivains*, *op. cit.*, p. 55.
[583] Voir Claire PAULHAN, Olivier CORPET (éd.), *Archives des années noires. Artistes, écrivains et éditeurs*, Paris, I.M.E.C., 2004, p. 103.

comportement étrange concorde toutefois avec le rôle intellectuel et expiateur voulu par Vichy pour les P.G. — de cela, Guitton était sans doute le meilleur représentant, qui se devait d'illustrer par sa vie les recoins de son âme.

Les autres auteurs de récits de captivité publient donc après leur libération. À ma connaissance, entre 1940 et 1945, seul Claude Morgan publia son récit alors qu'il était évadé — et encore le publia-t-il aux Éditions de Minuit clandestines.[584] Betz, Benoist-Méchin, Mariat, Claude Jamet, Péron, B. de la Mort, Deschaumes, Walter — tous étaient libérés,quand parut leur récit. Je n'ai pas trouvé trace des raisons de la libération de chacun de ces auteurs (à l'exception de Benoist-Méchin dont j'ai déjà parlé), mais on peut tout de même deviner pour certains d'entre eux qu'elles furent d'ordre idéologique. Mariat, Jamet, B. de la Mort publièrent tous dans des revues collaborationnistes : *La chronique de Paris* pour Mariat ; *L'appel* et *Je suis partout* pour B. de la Mort qui y tint la rubrique « Prisonniers » ; *Révolution nationale* pour Claude Jamet.[585] Jean Mariat et Jacques Benoist-Méchin furent également publiés par *Gringoire* (qui s'était installé à Marseille) après leur libération.[586]

Mais c'est surtout Robert Gaillard qui profite de sa libération, du point de vue de la reconnaissance : l'Académie française couronnera *Jours de pénitence* en avril 1942 ; et un an plus tard, son roman *Les liens de la chaîne*, obtiendra le prix Renaudot 1942. Gaillard est un écrivain qui publia de nombreux livres avant la guerre, dont *Le choix vitaliste* (Paris, Debresse, 1939) ou le très remarqué *La pédagogie de Montaigne à J.-J. Rousseau* (Debresse, 1938) qui reçut le prix « Montaigne ». Paul Marion préfaça ses *Jours de pénitence* en 1942, et en janvier 1943, André Masson le chargea des services littéraires du Commissariat général aux P.G., où il devait être attentif aux « *œuvres des captifs susceptibles d'indiquer la pensée profonde des prisonniers et diriger leurs publications* ».[587] À travers le cas de Gaillard, on peut saisir qu'il y a une légitimité — fût-elle purement idéologique — reconnue aux P.G. rapatriés. Abel Bonnard, préfaçant le recueil de

[584] On trouve toutefois un récit du retour par François Mitterrand dont l'article fut publié dans la revue des Compagnons de France en 1943. Voir Pierre PÉAN, *Une jeunesse française*, *op. cit.*, pp. 162-165.
[585] Claude Jamet (1910-1993) était normalien (camarade de promotion de Robert Brasillach) et agrégé de philosophie. Son récit de captivité *Carnets de déroute* (Paris, Sorlot, 1942) est classé par Pascal Fouché dans les ouvrages de propagande (*L'édition française sous l'Occupation*, *op. cit.*, t. I., p. 283.) Socialiste, pacifiste et fasciste, il tint une rubrique régulière dans *La France socialiste* de 1943 et devint rédacteur en chef de *Germinal* en mars 1944. À la Libération, il fut condamné à trois mois de prison, et radié de l'Éducation nationale.
[586] Jean-Michel GUIRAUD, *La vie intellectuelle et artistique à Marseille*…, *op. cit.*, p. 109.
[587] Déclaration d'André Masson dans *Le Matin*, n° 21 397, 30-31 janvier 1943, p. 4 ; cité par Pascal FOUCHÉ, *L'édition française sous l'Occupation*, *op. cit.*, t. II, p. 39. Sur Gaillard, voir Évelyne GAYME, *op. cit.*, p. 106.

poèmes *Trois de France* de Jean Mariat l'exprime clairement :

> Des indices concordants nous donnent à penser que ces jeunes Français qui peu à peu nous reviennent sont des hommes plus vrais que ceux d'auparavant. Si, instruits par l'expérience, ils n'ont pas été brisés par l'épreuve, s'ils sont en même temps des hommes plus forts, on peut espérer pour la France.[588]

Pour ceux qui sont restés en France, le rapatrié, c'est un P.G. capable de transmettre au mieux l'expérience de la captivité, c'est celui qui fait le lien entre le monde des captifs et celui des métropolitains. Leur légitimité est en outre parfois assise sur leur compétences journalistiques ou littéraires d'avant-guerre : Benoist-Méchin est déjà un journaliste très pointu (il travaillait à *L'Europe nouvelle* de Louise Weiss), et Betz avait traduit de nombreux ouvrages de langue allemande, dont *Les cahiers de Malte Laurids Brigge* (1926) et *Histoires du Bon Dieu* de Rainer Maria Rilke (1927).

Pourtant, il est un lieu où cette légitimité du rapatrié à publier son récit de captivité n'a rien d'évident : c'est au sein de la communauté des captifs. Il y a là effectivement un paradoxe : l'immense majorité des récits publiés — à l'exception de celui de Jean Guitton, encore une fois — le sont par des rapatriés, c'est-à-dire par des P.G. qui ne sont plus P.G. La publication d'un récit marque souvent en effet une certaine clôture de l'événement : *Prisonnier en Allemagne* de Jean Mariat s'achève sur la libération de l'auteur ; de même pour *La moisson de Quarante*, *Vie et mort des prisonniers*, et *J'étais un prisonnier en Allemagne*.[589] Le rapatrié témoigne alors plus, par son existence même, d'une exception que du cas général.[590] Comme dans *Stalag 17*, seuls les héros parviennent à sortir de la captivité, quand la masse des P.G. y demeure. Mais dans le film de Wilder, cet état de fait ne provoque pas de convoitise ou de sentiment d'injustice, car c'est la masse tout entière de la communauté P.G. qui participe à l'évasion de ceux qui deviennent alors les représentants de leur courage. Jacques Benoist-Méchin écrit dans la préface à *La moisson de Quarante* :

---

[588] Abel BONNARD, préface à Jean MARIAT, *Trois de France*, Paris, Éditions de France, 1941, p. III.

[589] En revanche, *Derrière les barbelés de Nuremberg* ne se termine pas par la libération de son auteur, qui ne peut que rêver à celle-ci (en juillet 1941) : « *Puis, secouant la poussière de nos chaussures, sans daigner retourner la tête, nous partirons, d'un pas allègre, sur des voies divergentes, vers des destins nouveaux.* » (*Op. cit.*, p. 218.) Cela confirme toutefois que la libération clôt généralement le récit.

[590] En ce sens on peut dire, toutes choses égales par ailleurs, que le rôle du P.G. témoin rejoint celui du déporté témoin. Voir Primo LEVI, *Les naufragés et les rescapés*, *op. cit.*, ch. « La honte ».

> Est-ce à dire que ce soit un témoignage strictement individuel ? Je ne le pense pas. Car il retrace, malgré tout, une succession d'événements auxquels ont été mêlés un grand nombre d'hommes — sept mille deux cents exactement. Et j'ai la conviction que bien des prisonniers, internés dans d'autres camps, retrouveront ici des émotions qu'ils ont eux-mêmes éprouvées ailleurs.[591]

André Dassart écrit, quant à lui, dans le chapitre « Au lecteur » de son récit *J'étais un prisonnier* :

> Pourquoi aurais-je été déloyal envers mes camarades, envers moi-même ?
> N'ai-je point porté l'étiquette du Kriegsgefangen ?[592]

Cette dernière question a de quoi intriguer, malgré son évident caractère rhétorique : le P.G. publiant son récit doit-il à ce point affirmer sa légitimité à avoir fait partie de la communauté captive ? Sorti de la captivité (il commence son livre à Toulouse en janvier 1942), Dassart semble justifier sa prise de parole auprès de la masse de ses camarades qui demeurent en Allemagne. Son récit se donne l'objectif suivant :

> En hommage à mes camarades de captivité que j'ai laissés en terre étrangère.
> Ce reflet de leur vie derrière les barbelés, pour qu'on n'oublie pas qu'ils furent, eux aussi, pendant cinq ans, des Résistants et des Combattants de la Nation française en Germanie hitlérienne.[593]

Les rapatriés sont unanimes : un lien moral les unit à ceux qui sont restés en exil, et ce lien les enjoint d'agir en vérité et en fidélité à ce qu'ils ont appris et découvert en captivité. Jean Védrine l'affirme :

> Parmi tous les anciens P.G., et surtout parmi ceux qui ont été rapatriés, beaucoup sont marqués par leur expérience de la captivité et par le climat de solidarité qui s'est développé assez rapidement dans les camps. Ces rapatriés se considèrent comme des privilégiés par rapport à leurs camarades encore captifs et ils ressentent fortement le besoin de se retrouver, de se réunir et de faire ensemble « quelque chose » pour les prisonniers et pour les familles.[594]

Jean-Bernard Moreau confirme lui aussi que les P.G. veulent moins se faire valoir personnellement que faire valoir leur communauté.[595] De là aussi provient la

[591] Jacques BENOIST-MÉCHIN, *La moisson de Quarante*, *op. cit.*, p. 8.
[592] André DASSART, *J'étais un prisonnier*, Alger, Georges Dinesco, Office d'Éditions et de Publicité, 1945, p. 7.
[593] *Ibid.*, p. 5.
[594] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, t. I, N.E. 4bis, p. 1.
[595] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 26.

tendance des P.G. à considérer que les actes et comportements condamnables ne sont que le fait d'une minorité d'entre eux, et non de la communauté entière.[596] Le lien entre la communauté et ses membres libérés semble être une composante évidente de la mentalité P.G., si l'on en croit la préface de Paul Marion aux *Jours de pénitence* de Robert Gaillard :

> C'est le journal d'un écrivain, d'un moraliste sensible et discret dont les méditations se composent autour des noms de Thomas A. Kempis, de Jean Jacques [*sic*] ou d'Euripide. Mais cette sagesse résignée qui a largement puisé à Montaigne et aux Anciens n'est pas livresque. Elle est nourrie de l'expérience quotidienne et les « évasions » ne lui font pas perdre de vue les épreuves communes. Ses évocations saisissantes de la guerre et de la débâcle en donnent maintes preuves comme ces notations aiguës et brèves de la vie de prisonnier.
>
> Je veux souligner enfin que son scepticisme est sans amertume et qu'il sait encore connaître l'espoir. « Non, l'après-guerre ne sera pas pour nous un repos… Nous serions sages de ne rien attendre que de nous-mêmes. » C'est de cette fermeté résolue et sans illusions que nous avons besoin.[597]

Le « journal » de Gaillard n'est donc pas, selon Marion, un écrit égoïste, une introspection narcissique et détachée de la « réalité » : il sert à la refondation de la communauté française, il la débarrasse de quelques-unes de ses « *illusions* ». Gaillard le confirme lui-même :

> Et je m'amuse à parler de moi, sachant bien que ce faisant je parle de tous ; parce que les aventures de mon esprit sont celles de tous et que lorsque je me confesse, c'est un peu l'examen de conscience de tout le monde que je fais.[598]

Mais l'on sent poindre sous la plume de Marion une certaine crainte : car somme toute, s'il a besoin de marquer à ce point l'utilité de la pensée d'un P.G., c'est probablement qu'elle est, au fond, inutile… L'apport intellectuel des captifs à la société française n'a sans doute rien d'évident, et les pétainistes tenteront de démontrer le contraire parce que l'expérience-P.G. est avant tout une expérience de la douleur, dont le Gouvernement de Vichy compte bien se ressaisir. C'est peut-être pour cette raison qu'entre les rapatriés et ceux qui restent, existe comme un lien de *culpabilité*, qui renforce la fonction de parole en délégation que remplissent les récits. Selon Maurice Bardèche, son beau-frère Robert Brasillach s'inquiétait du sort de ses camarades de captivité :

[596] Voir *supra*, ch. « Collaboration et collaborationnisme », p. 134 *sqq.*
[597] Paul MARION, préface à Robert GAILLARD, *Jours de pénitence*, *op. cit.*, p. 13.
[598] Robert GAILLARD, *Jours de pénitence*, *op. cit.*, p. 78 [29 avril 1941].

> Une préoccupation va tenir dans la pensée de Robert Brasillach une place toute particulière : c'est celle qui concerne le sort des prisonniers. Il avait été l'un d'eux. Il avait fait connaissance parmi eux, en même temps qu'eux, avec cette épreuve de la captivité qui attendait, sous une forme ou sous une autre, tant d'hommes de notre génération. Libéré plus tôt que ses camarades, il estimait qu'il avait contracté à leur égard une sorte de dette d'honneur. Il avait le devoir, pensait-il, de tout faire pour qu'ils puissent regagner leur foyer et en attendant de ne pas être oubliés par ceux qui continuaient à mener une existence d'hommes libres. C'est pour cette raison que, sur son initiative, *Je suis partout* avait été le premier à créer une « chronique des prisonniers » qui fut bientôt imitée dans toute la presse.[599]

Quant à Benoist-Méchin, il déclara à son procès en mai 1947, à propos de *La moisson de Quarante* dont la Cour lui reprochait le caractère collaborationniste :

> […] ce qui me gêne dans cet ouvrage, je vous l'avoue volontiers ce n'est pas ce qu'il peut contenir dans l'ordre de ce que vient d'évoquer M. le Président ; c'est d'avoir fait état d'une captivité très courte, alors que celle de beaucoup de mes camarades a été si effroyablement longue. Mon livre a paru en février 1941.[600]

En septembre 1941, Robert Gaillard nous raconte de son point de vue de captif la vision qu'il a des rapatriés :

> [10 septembre 1941]
> On reçoit *La gerbe* et j'y retrouve des noms amis. Jean-Pierre Maxence par exemple. […]
>
> [15 septembre 1941]
> Jean Nicolas nous apporte trois nouveaux numéros de *La N.R.F.* Encore des noms amis… C'est à croire que tous ont été libérés et que les prisonniers qui m'entourent ne sont que des ombres illusoires.[601]

On voit bien ici le poids — de suspicion ou d'envie ? — qui pèse sur les rapatriés. Mais on le comprendra encore mieux en observant une fois de plus le cas curieux que représente Robert Gaillard. À la date du 20 septembre 1941, celui-ci projetait d'envoyer les pages qu'il avait écrites à son éditeur :

> Si je publiais ces pages ? Pourquoi pas ? Un titre : « écrit en prison », par exemple, pourrait excuser les fautes, les erreurs, les manquements… Si je ne le fais pas aujourd'hui, si je ne publie ces lignes qu'à mon retour en France, j'aurais l'air de présenter une histoire ancienne tout à fait périmée. On me rira au nez !... Car pour moi, la captivité continue. Je suis un de ces honorables prisonniers qui ressent la sollicitude collective de toute la nation… Ce qui ne donne pas à ma captivité une raison de finir bientôt… Je vais envoyer ces petits carnets à mon vieux et cher Debresse. Il en fera ce qu'il jugera convenable. Et s'il les livre au public, mes

[599] Maurice BARDÈCHE, préface à Robert BRASILLACH, *Écrits à Fresnes*, Paris, Plon, 1967, p. 27.
[600] Audience du 29 mai 1947 ; Jean-Louis AUJOL, *Le procès Benoist-Méchin*, *op. cit.*, p. 39.
[601] Robert GAILLARD, *Jours de pénitence*, *op. cit.*, p. 123.

> amis auront une occasion de penser un peu à moi, peut-être ; à moi qui ne les oublie pas, à moi qui n'ai qu'à penser à eux…[602]

Jours de pénitence se finit là, et le lecteur comprend alors que Gaillard a effectivement envoyé ces pages à Debresse qui les a publiées. L'exemplaire de *Jours de pénitence* que j'ai pu consulter (à la B.D.I.C.) a été achevé d'imprimer le 15 janvier 1942. Sur cet exemplaire, l'éditeur (Debresse) a collé un bandeau :

> L'auteur actuellement prisonnier écrit :
>
> LA VIE DU CAMP
> N'EST QUE LA MOITIÉ
> DE LA VIE HUMAINE
>
> René Debresse, éditeur

Il est légitime de penser que Gaillard était encore prisonnier au moment où le livre fut imprimé. En 1946, la version remaniée et augmentée de *Jours de pénitence* (qui s'arrête désormais au 8 janvier 1942 et non plus au 20 septembre 1941) indique que Gaillard a été libéré le 10 janvier 1942, en accompagnement d'un convoi sanitaire, c'est-à-dire 5 jours avant que son livre ne soit imprimé[603]. À ce moment, Gaillard savait que *Jours de pénitence* allait être publié : le 20 octobre 1941, il reçoit une lettre de Debresse qui le lui confirme. *Jours de pénitence* a donc été publié, de fait, mais par hasard semble-t-il, après la libération de son auteur. Dans la version de 1946, une note — de l'auteur ou de l'éditeur ? —, à la date du 20 octobre 1941, mérite d'être relevée :

> La première édition réduite de *Mes évasions* a paru chez Debresse le 10 janvier 1943, avant la libération de l'auteur. Une édition intégrale de ce texte a été publiée clandestinement en 1944 à la S.P.L.E.[604]

Il y a dans cette note plusieurs éléments intrigants. D'une part, d'après mes recherches, *Mes évasions* n'a pas paru le 10 janvier 1943, mais au cours de l'année 1942 (date du dépôt légal à la Bibliothèque Nationale). Ensuite, la S.P.L.E. (Société

[602] *Ibid.*, p. 125.
[603] « *Cent et quelques malades, déclarés inaptes au service, vont être renvoyés en France. Trois infirmiers les accompagneront et seront du même coup libérés. Je suis désigné pour convoyer ces patients. C'est si beau que je n'ose y croire. Le départ aura lieu le 10 janvier.* » Robert Gaillard, *Jours de pénitence. Mes évasions*, Saint-Étienne, É. Dumas, coll. « Choisi pour vous », 1946, p. 185.
[604] *Ibid.*, (1946), p. 136.

Parisienne de Librairie et d'Édition) n'a rien d'une maison d'édition clandestine et publiait en toute légalité à Paris pendant la guerre. Enfin, bien que la version de 1946 soit plus longue que celle de 1942, l'adjectif « *réduite* » semble mal convenir à cette dernière, lorsque l'on sait que la version de 1944 et celle de 1946 ont été expurgées — par l'auteur ? — de quelques passages « compromettants ». Disparaissent, notamment la préface de Paul Marion, le passage du 26 juillet 1941 sur Jean Mariat[605], et les passages des 10 et 15 septembre 1941 sur les « *noms amis* » de *La Gerbe* et de *La N.R.F.* Mais un autre passage, déjà cité, saute également :

> Si je ne le fais pas aujourd'hui, si je ne publie ces lignes qu'à mon retour en France, j'aurais l'air de présenter une histoire ancienne tout à fait périmée. On me rira au nez !... Car pour moi, la captivité continue. Je suis un de ces honorables prisonniers qui ressent la sollicitude collective de toute la nation… Ce qui ne donne pas à ma captivité une raison de finir bientôt… Je vais envoyer ces petits carnets à mon vieux et cher Debresse. Il en fera ce qu'il jugera convenable. Et s'il les livre au public, mes amis auront une occasion de penser un peu à moi, peut-être ; à moi qui ne les oublie pas, à moi qui n'ai qu'à penser à eux…

La nécessité d'une telle coupe est difficile à comprendre. Qu'a-t-elle en effet de compromettant ? Factuellement, elle ne contredit pas la version de 1946, puisque Debresse a bien répondu favorablement à Gaillard, après que celui-ci lui a envoyé son manuscrit. La seule raison que j'ai trouvée — et qui n'est ici qu'une hypothèse car je n'ai pas trouvé d'informations concernant la libération de Gaillard — est que ce passage contenait un mensonge. Quel serait-il ? Selon moi, Gaillard savait déjà, en septembre 1941, qu'il allait être libéré, bien qu'il affirme le contraire. Si cette hypothèse s'avère exacte — ce qui reste encore à démontrer — alors *Jours de pénitence* serait un récit volontairement publié après la libération de son auteur. Mais, dans mon hypothèse, la coïncidence faisant que Gaillard sorte 5 jours avant la publication de son livre n'en est plus une : *Jours de pénitence* rentrerait alors dans le cas général de ces récits publiés, entre 1941 et 1944, alors que leurs auteurs sont rapatriés.

Allons plus loin : si Gaillard savait qu'il allait être libéré, alors le bandeau de son éditeur est faux, et notre auteur *n'allait plus* être prisonnier au moment de la parution de son livre. Qu'y aurait-il alors à en conclure ? Qu'il y a là un tour de passe-passe éditorial jouant volontiers sur le pathos d'un P.G. transmettant un appel du fond de son stalag ; et qu'il y a aussi dès lors, pour l'opinion publique, l'idée d'une plus

[605] Voir *supra*, ch. « Y a-t-il une dimension littéraire des récits de captivité ? », p. 207 *sqq.*

grande légitimité de la parole captive que de la parole rapatriée. Quoi qu'il en soit, Gaillard était à Paris en février 1942. *France Actualités* le montre, souriant, le 25 décembre 1942 dédicaçant un exemplaire des *Liens de chaîne* pour lequel il reçoit le prix Renaudot.[606]

Ce service de l'individu P.G. à la communauté captive s'exprime encore d'une autre manière. Dans de nombreux récits, le P.G. parle à la fois en son nom propre et en celui de ses camarades. Du *je*, le narrateur passe souvent au *nous*, voire au *on*. Bien sûr, il y a le témoignage que les P.G. sont rarement seuls, leurs activités sont souvent collectives, que ce soit pour le sport, le cabaret, la messe, les cours, ou le travail.[607] Mais l'utilisation du *nous* est aussi le signe de la construction volontaire d'une communauté d'expérience. Dans le passage suivant, Jacques Benoist-Méchin établit une distinction précise entre le *je* et le nous :

> *24 juillet [1940] – matin.* — Le sort en est jeté. Dès notre arrivée au bureau le sergent Hammer nous a annoncé que le déménagement tant redouté était pour aujourd'hui. Nous devons emporter avec nous toutes nos affaires et le matériel du bureau, les tables, les classeurs, les dossiers et les fiches. […]
>
> Tristement, nous prenons notre dernier repas dans le petit logement des Rebondy. Où coucherons-nous ce soir ? Nous l'ignorons. Nous savons seulement que ce ne sera plus à l'usine, cette usine où j'arrivais il y a un mois, presque jour pour jour.
>
> Un mois ! Je ne puis croire que je n'ai passé qu'un mois ici. Que de choses j'y ai vues, entendues et apprises ! J'y ai vécu quelques-unes des journées les plus pleines et les plus intenses de ma vie. J'y ai connu la faim et le désespoir, et aussi des moments d'émotion exaltée.[608]

La séparation entre le *je* et le *nous* semble assez claire ici : pour le *nous*, les éléments factuels ; pour le *je*, tout ce qui ressort de l'appréciation et de l'interprétation de la réalité vécue. Seule exception : « *Tristement, nous prenons notre dernier repas* ». Mais contrairement aux différents ressentis de Benoist-Méchin, ceux-ci n'ont rien de remarquable. Pour le dire autrement, cette tristesse se limite encore à la seule appréhension du changement de lieu et du sort qui attend les captifs. Les ressentis de Benoist-Méchin sont beaucoup plus explicites et jouent volontiers avec les idées reçues de ce qu'on imagine être la captivité. Comment, en effet, pourrait-on y ressentir pleinement la vie alors que la captivité se fonde sur une privation de

[606] Voir www.ina.fr [visité le 05.09.07].
[607] Voir par exemple, Guy Deschaumes, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, ch. « L'appel », « Promenades », « Chez Fanchon », « L'Université », « La Messe au camp », « Sports », etc.
[608] Jacques BENOIST-MÉCHIN, *La moisson de Quarante*, *op. cit.*, pp. 261-262.

liberté ? Mais la séparation entre le ressenti personnel et le ressenti collectif n'est sans doute pas aussi étanche que cela, et c'est dans les moments cruciaux — idéologiquement parlant — que s'opère la fusion du *je* et du *nous*. Benoist-Méchin, que les Allemands ont chargé d'établir des contingents d'agriculteurs pour effectuer les moissons de la Beauce, et qui a négocié avec eux le retour de ces P.G. dans leur canton d'origine après le travail, fête son succès avec quelques camarades :

> À présent, les paysans se sont groupés autour des bouteilles. […]
>
> Houlbracq sent qu'il faut dire quelque chose, que c'est à lui d'exprimer la pensée des hommes de son équipe.
>
> — Vous avez été très chic. Nous vous remercions du fond du cœur. Vous avez fait bien des heureux. Nous penserons à vous ce soir en embrassant les nôtres. Nous espérons que vous pourrez en faire bientôt autant.
>
> C'est à moi de répondre, en mon nom et en celui de mes camarades. Mais que dire au juste qui soit à la hauteur de l'instant ? Parler du passé ? À quoi bon. Tous ces hommes sont déjà en pensée sur la route qui va les ramener à leurs foyers. Le passé est oublié. L'avenir seul compte, c'est vers l'avenir qu'ils sont tournés. La guerre, la captivité, l'usine, tout cela est déjà derrière eux. Maîtrisant mon émotion, je lève l'humble quart bosselé qu'un des paysans m'a prêté et, ne trouvant rien d'autre à dire, je prononce ces mots :
>
> — À la moisson !
>
> Trois mots, c'est tout. Mais l'effet est foudroyant. Plusieurs cultivateurs ne peuvent retenir leurs larmes. C'est une minute inoubliable. Elle restera dans mon souvenir comme un de ces moments culminants de mon temps de captivité.[609]

La prise de parole de Benoist-Méchin au nom de ses camarades est ici entourée de mille précautions. Il mêle d'abord sa propre parole à celle des autres, en toute sincérité ; il se sent incapable du moindre discours — lui l'auteur déjà prolifique avant-guerre — et se contente de trois mots simples ; il parle sous le régime de l'émotion et non sous celui de la raison. Mais ces trois mots, aussi simples et innocents paraissent-ils, ne sauraient dissimuler leur caractère idéologique, puisqu'ils légitiment la collaboration avec les Allemands, sous le couvert d'un appel à sauver la moisson française. L'ensemble de la communauté P.G. se trouve alors — consentante ou non, il est impossible de le savoir — soumise à l'opinion d'un de ses membres, dont la parole les réunit, et transmet leur expérience à l'extérieur.

L'individu P.G. ne faisant qu'un avec la communauté P.G., on ne sera pas étonné que fleurissent dans les récits l'idée que les captifs sont anonymes. Pierre Seghers le remarque autant qu'il semble le désirer, dans sa préface à *Poètes prisonniers* qu'il commence ainsi :

[609] *Ibid.*, p. 244.

> Inconnus ? Ils le sont presque tous, ces poètes… À telles enseignes que leur cahier, je ne le vois pas comme une anthologie mais plutôt comme un essai de poésie anonyme. Un chœur.[610]

L'anonymat de ces poètes P.G. est établie par défaut, d'abord, puisque Seghers reconnaît plus loin qu'il ne les connaît pas. Mais il constitue aussi une puissance particulière de ce témoignage de la poésie en exil :

> C'est un paradoxe bien existant, en janvier 1943, que de vouloir pour une fois réhabiliter l'anonymat…
>
> Ainsi, plutôt que de présenter individuellement les poètes (et comment le ferai-je, je ne les connais pas !), il me paraît préférable de les laisser unis autour des principaux éléments de leur œuvre commune : c'est l'amour, la femme et l'enfant, la maison toujours aussi lointaine ; c'est le temps, sa chaîne, son sillon de souffrance ; c'est la prière et l'homme angoissé qui appelle son Dieu. Il lutte, il se débat, il se déchire : un prisonnier…[611]

L'anonymat permet donc de créer une « *œuvre commune* », une union des énergies poétiques des différents individus captifs autour de thèmes dont l'énumération révèle l'évidence. Qu'est-il besoin de différenciation par le nom lorsque tous les poètes ressentent, pensent et expriment la même chose ? Qu'est-il besoin de faire sortir un génie particulier de cette masse de poètes, lorsque seul compte le témoignage de la pérennité de la puissance poétique française, malgré les souffrances de l'exil et de la privation de liberté ? Les poètes P.G. sont donc identifiés non par leur singularité individuelle mais par le lieu commun qu'ils habitent. Dans les récits, l'anonymat est aussi revendiqué. Jean Mariat débute son récit par cette proclamation :

> Je ne suis qu'un prisonnier français libéré d'Allemagne avec les blessés et les malades.
>
> Le matricule 26.986 du Stalag IX-A.
>
> Un numéro entre des milliers de numéros, mais je tiens à ce numéro, car il me paraît le maillon d'une longue chaîne qui doit nous souder tous ensemble, nous autres prisonniers, pour les tâches futures de la France.[612]

Il est remarquable que la préoccupation de l'anonymat ne disparaisse pas avec la

[610] Pierre SEGHERS, préface à *Poètes prisonniers*, *op. cit.*, p. 7.
[611] *Ibid.*, p. 9.
[612] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, ch. « En guise de préface », p. I.

libération et le retour des P.G. René Ménard rappelle, dans *Les vivants* en 1946 :

> Avons-nous oublié que nous fûmes avant tout des hommes pris en masse sur une plus grande masse, sans préparation particulière à la souffrance, à la dignité, au courage réel que notre seule gloire est sans doute, mais celle-là, je ne la discuterai pas, d'avoir vécu, d'avoir supporté notre sort, d'avoir peut-être mérité la liberté par les seuls moyens personnels dont nous disposions au jour de notre capture ?[613]

Mais c'est sans doute Georges Hyvernaud qui le mieux a su pointer la désindividualisation que provoqua la captivité sur les êtres :

> Et on s'imaginait qu'on avait une âme, ou quelque chose d'approchant. On en était fier. Ça nous permettait de regarder de haut les singes et les laitues. On n'a pas d'âme. On n'a que des tripes. On s'emplit tant bien que mal, et puis on va se vider. C'est toute notre existence. On parlait de sa dignité. On se figurait qu'on était à part, qu'on était soi. Mais maintenant, on est les autres. Des êtres sans frontières, pareils, mêlés, dans l'odeur de leurs déjections. Englués dans une fermentante marmelade d'hommes. […] Et il n'y a plus qu'un problème qui est de manger, et ensuite de trouver une place où poser ses fesses sur ces planches maculées. S'emplir, se vider. Et toujours ensemble, en public, en commun. Dans l'indistinction de la merde. On ne s'appartient pas. On appartient à ce monstre collectif et machinal qui toute la journée se reforme autour de la fosse d'aisance.[614]

Les premières lignes de *La peau et les os* nous montrent le narrateur dans un face-à-face avec Piccolo, le chien de Tante Julia, seul parmi les êtres qui fêtent son retour à reconnaître le narrateur. Il faut lire dans cette reconnaissance, entre autres choses, une allusion à l'*Odyssée*. Piccolo reconnaît le narrateur comme Argos reconnaissait Ulysse, cet être qui se déguise sans cesse, dont l'identité est toujours mouvante, insaisissable — larvaire —, et qui prend des habits de mendiant pour retourner chez lui. Le héros grec a beaucoup de points communs avec les P.G. français.[615] Si l'anonymat d'Ulysse lui permet de dépasser toutes les embûches dressées sur son chemin, celui du narrateur de *La peau et les os* ne lui apporte qu'une lucidité sans bornes — et sans beaucoup d'espoir — sur le monde qu'il retrouve.

L'anonymat devient même, pour Georges Hyvernaud, le signe d'une époque, puisqu'il intitulera l'un de ses ouvrages — qu'il n'achèvera jamais — *Lettre anonyme*[616]. À la même époque, Jean Cau, méditant sur l'*Odyssée*, écrira cette phrase :

---

[613] René MÉNARD, « Contre nos fantômes », art. cité, p. 22. Raymond Guérin, rapatrié, écrit qu'il « *se désire anonyme* » (*Retour de Barbarie*, *op. cit.*, p. 30 [1er janvier 1944]).
[614] Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, pp. 48-49.
[615] Voir *infra*, pp. 481 et 528.
[616] Georges HYVERNAUD, *Lettre anonyme*, Paris, Le Dilettante, 2002. Le manuscrit a été abandonné au cours de l'année 1954.

« *Je m'appelais Ulysse. Je m'appelle Personne.* »[617].

2. 1940-1945 : délégation des morts à un P.G. vivant

Environ 40 000 P.G. français moururent en captivité, pour de multiples raisons : maladie et accidents furent les plus fréquentes, mais certains captifs succombèrent aux violences et à la cruauté de leurs gardiens[618]. La mort n'est donc pas absente de l'horizon des P.G., même si elle n'en est pas un élément quotidien et fondamental, comme le sont, en revanche, la fatigue, la privation de liberté ou l'ennui. À cet égard, il y a beaucoup de différences entre les récits de déportation raciale et politique et ceux de la captivité. Pour les seconds, la délégation de la parole entre les morts et les vivants est au cœur même de l'acte de témoignage. Roger Gély, déporté à Neuengamme, écrit :

> Les camarades issus des charniers vous diront : c'est la vérité retentissante, seule satisfaction à nous les survivants pour honorer ceux qui sont morts et que l'on sache comment ils sont morts.[619]

Il y a là un véritable pacte entre les vivants et les morts, que Giorgio Agamben, relisant Primo Levi, a merveilleusement analysé.[620] Si, fondamentalement, les récits de déportation et de captivité se rejoignent sur l'idée qu'il faut témoigner d'une communauté d'expérience, la question de la survivance à cette expérience trace tout de même une ligne de partage entre ces deux types de récits. Comme la déportation, la captivité a produit des « fantômes », ces êtres qui ne vivent plus qu'une demi-vie — « *la vie du camp n'est que la moitié de la vie humaine* », comme l'écrit Gaillard[621] —, mais elle n'a produit que très peu de morts. Les fantômes de la déportation, quant à eux, revenaient, à proprement parler, du pays des morts, et non du purgatoire de la demi-vie. Témoigner pour les morts, à la place des morts, c'est donc pour les déportés témoigner d'un cas général ; pour les captifs c'est un cas relativement

[617] Jean CAU, « Méditations sur l'*Odyssée* », *Les temps modernes*, n° 99, février 1954, p. 1407.
[618] Voir Yves DURAND, *La vie quotidienne*…, *op. cit.*, pp. 134-135.
[619] Roger GÉLY, *Neuengamme*, Clermont-Ferrand, Nouvelle Imprimerie Moderne, 1947 ; cité par Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 186.
[620] Giorgio AGAMBEN, *Ce qui reste d'Auschwitz, op. cit.*, *passim.*
[621] Ou plutôt son éditeur.

exceptionnel.

C'est Jean Mariat qui donne de cette délégation de parole entre morts et vivants l'expression la plus complète et la plus intéressante que j'aie pu trouver. Dans le chapitre « En guise de préface », il raconte comment son témoignage a été motivé par un camarade mourant de dysenterie qu'il va visiter à l'infirmerie du camp de Ziegenhain :

> Je m'attendais à ce qu'il me parlât de sa famille ou de ses copains. Mais il me dit textuellement ceci, en s'efforçant de ressusciter sur ses lèvres desséchées le sourire des plaisanteries passées : « Toi, le journaliste, quand tu reviendras, tâche de ne pas leur bourrer le crâne ! Fabrique pas de l'héroïsme et des grands mots. Dis-leur simplement la vérité… comme certains étaient salauds… comme ils sont devenus meilleurs ! » Il me serra la main, referma les yeux et, lentement, retourna à son cauchemar…[622]

Comme dans les récits de déportation, le lien entre les vivants et les morts est un lien de vérité : c'est celui du témoignage. Ce camarade « *avait été communiste* » et « *devenait, peu à peu, chrétien* »[623]. Le lien entre le mort et le vivant est ici d'autant plus fort qu'il y a entre eux, et dans les deux sens, l'établissement d'un véritable pacte. Mariat, grâce au P.G. mourant et suppliant, trouve à son récit une puissante légitimité de parole : qu'y a-t-il en effet de plus émouvant et de plus noble que de se voir confier les dernières volontés d'un mort ? Et comment pourrait-on ne pas écouter et obéir à celui qui nous les transmet ? De l'autre côté, Mariat fait lui aussi un geste pour son camarade de captivité : loin de partager les orientations politiques de ce dernier, il va tout de même lui donner une place de choix dans la communauté P.G.[624] — Et puisque les morts ne parlent guère, il est peu probable que le camarade communiste se plaigne de l'utilisation idéologique dont il fait l'objet.

3. 1940-1945 : délégation de la Patrie à un P.G. exilé

L'amour de la patrie est, je l'ai montré, très fort chez les P.G. exilés. Il l'est d'autant

[622] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, p. VI.
[623] *Ibid.*, p. V.
[624] Voir *infra*, ch. « Construire une communauté : le cas des P.G. d'outre-mer », p. 378

plus que les captifs paient de leur liberté la défaite de la France. Il n'y a qu'un pas alors — franchi par l'idéologie de la Révolution Nationale — pour faire des P.G. des êtres sacrifiés pour la France, voire des *martyrs* de la France. Les P.G. sont d'excellents martyrs, par nature pourrait-on dire : μάρτυς (*martur*) en grec signifie « témoin » et plus particulièrement « témoin de la foi ». Au XI^e^ siècle, le terme désigne « *celui qui a souffert la torture et la mort pour attester la vérité de la religion chrétienne* »[625]. Vérité et témoignage sont donc intrinsèquement liés à la souffrance ; et Jacques Derrida a raison alors de parler d'une « *passion du témoignage* ». Mais cette souffrance n'est pas aveugle ou insensée : elle prouve au contraire son utilité en se focalisant sur le pays aimé. Robert Volène écrit ainsi, dans son poème « En forêt IV » :

> Quand les ombres du soir passent sur la clairière
> Où la neige encor vierge a toute sa lumière,
> L'un d'eux, l'index amer, écrit sur son grésil :
> « Ô France, c'est pour toi que je souffre en exil ! »[626]

Est-ce que le pays souffre moins parce que souffrent ensemble ses membres exilés ? Rien n'est moins sûr ; mais les membres exilés peuvent enfin donner une raison d'être à leur douloureuse expérience. Dans ces vers de Volène se dessine un lien, intime, fragile et silencieux entre le P.G. et son pays. La transmission de la douleur du captif par le contact de « *l'index amer* » et du « *grésil* » nous fait voir ce lien comme purement sentimental, et ne passant pas par les canaux de la rationalité : il y a comme un miracle qui s'établit entre le P.G. et la Patrie. Dans cette communication directe et de longue distance, les captifs sont plus que jamais des êtres sentimentaux en politique.

4. 1945-1953 : être le porte-parole d'une communauté délivrée

[625] Article « Martyr », *Trésor de la langue française*.
[626] Robert VOLÈNE, « En forêt IV », in *Épopée sans gloire*, *op. cit.*, p. 25. Les poèmes de Robert Volène obéissent aux mêmes fonctions que les récits de captivité : délégation de la parole, structuration et dépassement de la souffrance par son expression, etc. La mise en vers ne change pas grand'chose à ces fonctions.

À partir de 1945, la problématique de la délégation de parole se trouve modifiée par deux éléments fondamentaux. D'une part, à l'automne 1945, la quasi-totalité des P.G. ont été rapatriés, qu'ils aient été libérés par les Soviétiques ou par les Anglo-Américains. Lorsque les P.G. écrivent le récit de leur captivité, il ne s'agit plus dès lors de témoigner pour leurs camarades encore en exil : il ne s'agit plus de parler pour les absents. Toutefois, le principe de la délégation de parole existe toujours, de fait, puisque tous les P.G. n'ont pas écrit leur version de la captivité. L'année 1945 est la plus fertile en publications, pas moins de 51 récits sont édités ; en 1946, il y en aura 39 nouveaux : le désir de transmettre l'expérience captive, et l'écoute qui y fut consentie n'ont sans doute jamais été aussi fortes qu'à cette période-là. La création de la F.N.C.P.G. en juin 1945 montre également que les captifs souhaitent être reconnus comme force sociale avec laquelle il faudrait désormais compter en France. La transmission à l'opinion publique de cette expérience à la fois singulière et massive est un enjeu d'autant plus important qu'il n'en existe jusqu'alors que des lectures pétainistes ou collaborationnistes. C'est véritablement pour les P.G. le moment de se réapproprier leur expérience.

Le second élément qui modifie profondément les récits de captivité est la possibilité pour les P.G. d'évoquer leurs activités d'opposition aux nazis dans les camps, et leur adhésion à la Résistance. Jusqu'alors, les censures française et allemande empêchaient de le faire de manière frontale. Il fallait soit publier ailleurs qu'en France (à Londres, comme Robert Guerlain), ou bien clandestinement (comme Claude Morgan, aux Éditions de Minuit). À partir de 1945 — mais déjà à la fin de l'année 1944, comme en témoigne le récit de Serge Rousseau, *Mes évasions* —, les récits de captivité tendent à devenir essentiellement des *récits d'évasion*.

L'évasion, si elle implique fondamentalement des individus, concerne néanmoins aussi la communauté P.G. tout entière : d'abord, parce qu'une évasion se prépare souvent, matériellement et intellectuellement, avec d'autres P.G. ; elle demande, de plus, l'acquiescement muet — si ce n'est le soutien effectif — de la communauté P.G. qu'est la baraque, ou le camp entier. Mais surtout les évasions — dont l'annonce en captivité est favorablement accueillie par la plupart des P.G. — construisent une image combative et courageuse des P.G., à mille lieux de celles voulues par les pétaino-collaborationnistes d'êtres douloureux, conciliants avec

l'ennemi, et moralisateurs. Les récits de captivité, parce qu'ils prennent souvent le temps de développer toutes les ficelles et toutes les astuces inventées par les P.G. pour s'évader, sont donc un lieu particulièrement privilégié de la diffusion de cette image. Le récit de Serge Rousseau en est un excellent exemple, qui consacre ses 272 pages à la seule narration de la préparation et de la réalisation de ses différentes tentatives d'évasion entre 1941 et 1942. Il en va de même pour *Mes évasions* du Général Giraud, ou du très précis *Les indomptables* du Général Le Brigant, qui fournit en annexe les tableaux de synthèse des différentes tentatives d'évasion à Colditz. Tous ces récits confortent l'image de P.G. courageux, voire intrépides, et combattant l'ennemi à coup d'« *esprit français* », de blagues, et de Système D.

Car l'évasion supporte également une lecture idéologique : elle n'est pas, en ces années d'immédiate après-guerre, le simple fait d'aventuriers individualistes, mais de vigoureux patriotes ne supportant plus l'oppression nazie sur leur personne, leurs camarades et leur pays. Giraud, plus que quiconque, incarne cet homme du refus dont la combativité n'est jamais prise en défaut. Le P.G. évadé devient alors un *exemplum*, un être exceptionnel tout autant qu'un modèle pour la communauté captive, mais aussi pour la communauté résistante. À cet égard, les récits d'évasion sont profondément *anecdotiques*, au sens où, exemplaire, l'anecdote suscite l'intérêt du lecteur par son caractère à la fois réaliste et incroyable. L'anecdote remplit son rôle traditionnel d'édification morale et patriotique, qu'elle possédait entre les deux guerres.[627] Le récit d'évasion gagne aussi des galons littéraires, au sens où il provoque une demande de narration et de romanesque de la part d'un public. Le narrateur de *La peau et les os* en fait l'amère expérience, au cours du repas qui fête son retour :

> Vous autres aussi, dans vos camps, vous en baviez, dit la Famille. Forcément, on en bavait. Les têtes se tournent vers moi, c'est mon tour. La Famille veut savoir ce que nous mangions, si nos gardiens nous maltraitaient. Raconte un peu, demande Louise, le type qui s'est évadé dans une poubelle. Oh oui, raconte, implore la Famille. Je me fais l'effet d'être encore le petit garçon à qui on imposait de réciter au dessert *La mendiante* d'Eugène Manuel. Je me résigne : Eh bien, voilà, c'est un type qui…[628]

En quelques mots, Hyvernaud sait mieux que quiconque faire sentir le caractère

[627] Marie-Pascale Huglo, *Métamorphoses de l'insignifiant. Essai sur l'anecdote dans la modernité*, Québec, Balzac, coll. « L'univers des discours », 1997, p. 148.
[628] Georges Hyvernaud, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 28.

superficiel et vain de la narration de tels épisodes et de son succès indéniable auprès des non-P.G. : la captivité est présentée sous un jour favorable, sans jérémiades, ni sentiment de culpabilité.[629] Ces récits, malgré l'inépuisable imagination des candidats à l'évasion, se ressemblent tous et disent tous la peur, le courage, la débrouillardise, le désespoir, la fatigue, la faim, le froid, la crasse et la joie enfin d'être retourné au pays. L'intérêt de ces textes n'est pas là, on l'aura compris, mais plutôt dans la confirmation de la pérennité de l'esprit français, spirituel (les évadés sont légers comme l'air, quand leurs camarades qui demeurent ne manquent jamais de faire des blagues à leurs gardiens) et résistant. Pierre Larousse l'écrivait à la fin du XIX^e^ siècle : le genre de l'anecdote est l' « *un des caractères les plus marqués de notre littérature et de notre esprit national.* »[630]

Tout l'enjeu de ce désir de transmission à l'opinion publique, je l'ai dit, est de pouvoir affirmer l'identité d'une communauté P.G., tout en montrant à ceux qui ne l'ont pas vécue la valeur universelle de l'expérience captive. Tout l'enjeu est donc de maintenir l'équilibre entre soi et les autres, entre l'intérieur et l'extérieur, entre le singulier et l'universel. En observant les préfaces faites aux récits de captivité, l'on s'aperçoit qu'elles sont à la fois écrites par des P.G. et par des non-P.G. : Frère Patrice demande la sienne au général Giraud en 1947 ; l'abbé Javelet demande à Ambrière (*Mon curé chez les P.G.*, t. I, 1954) puis à Jacques Perret (*Mon curé chez les P.G.*, t. II, 1957) ; Guérin préface Hyvernaud (1949) ; Jean Guitton préface Jean de la Vaissière (*Silésie morne plaine*, France Empire, 1991), etc. À l'inverse, certaines préfaces sont écrites par des gens que la renommée (qu'elle soit militaire, résistante ou littéraire) légitime plus qu'un rapport direct avec la captivité : le maréchal Juin préface un ouvrage sur l'évasion du général Giraud (Jacques Granier, *Un général a disparu*, Presses de la Cité, 1971), le colonel Rémy un récit sur Rawa-Ruska (Clément

[629] Cette vision des choses sera dominante jusque dans les années 1980, grâce (à cause ?) du cinéma (*La grande évasion*, ou *La vache et le prisonnier*), et l'on trouvait il y a encore 5 ans, des blagues sur les P.G. évadés dans un populaire magazine télé : *Télé Loisirs*, n° 841, 13-19 avril 2002, p. 138, rubrique : « Riez ! ». Toutefois, le retour de l'individu comme sujet et objet d'histoire dans les années 1990 a permis à l'opinion publique d'accepter l'évocation de réalités plus complexes ou moins gaies.

[630] Cité par Marie-Pascale HUGLO, *Métamorphoses de l'insignifiant*, *op. cit.*, p. 147. Les récits d'évasion ne sont pas les seuls à développer des anecdotes héroïques. Dans un de ses articles pour les *Lettres françaises*, Claude Morgan écrit : « *Paris aussi est capable de tels actes d'héroïsme. (Tout récemment encore, un réfractaire blessé au ventre lutta contre ses poursuivants allemandes avant de tomber mortellement atteint.)* » (« Ayons conscience de notre force », *Lettres françaises*, n° 17, juin 1944 ; *Chroniques des Lettres françaises*, t. I, *op. cit.*, p. 77.) L'anecdote montre bien ici son caractère exemplaire, puisqu'elle doit servir à galvaniser les énergies des Français pour la lutte contre l'occupant nazi, et particulièrement pour la libération de Paris.

Luca, *Rawa-Ruska : camp d'extermination à l'est 1941-1944*, Marseille, Imp. Nouvel Hélios, 1983) et Réné Barjavel au récit de captivité d'André Hurtel, *Le gross Filou* (Paris, La pensée moderne, 1971) : ces trois auteurs n'ont pas été, à ma connaissance, P.G. C'est dans cette optique que s'est écrite la préface de Paul Marion aux *Jours de pénitence* de Robert Gaillard en 1942.

Il semble que malgré tous leurs efforts, les P.G. n'ont pas réussi à maintenir l'équilibre entre intérieur et extérieur : tantôt, je l'ai montré, cette transmission se soumettait aux idéologies dominantes (pétainisme, résistantialisme), tantôt elle ne s'adressait finalement qu'aux P.G. eux-mêmes. À cet égard, les P.G. constituent dès après-guerre une communauté identifiable, contrairement aux déportés juifs, par exemple, dont Annette Wieviorka nous dit que qu'ils n'étaient pas, jusque dans les années 1960, assimilés par l'opinion publique à « *un groupe clos qui pourrait être identifié à la famille* » et qui, pourtant, se construit dès la déportation :

> Mais cette mémoire n'est pas dans l'air du temps, elle ne présente guère d'usage politique. Pour que l'expression du souvenir du Hurbn [la destruction] pénètre le champ social, il faut que la configuration politique change, que le témoignage se charge d'un sens qui dépasse l'expérience individuelle, qu'il soit porté par des secteurs de la société. Ce sera choses faite avec le procès Eichmann au prix d'une modification du contenu et de la signification de la mémoire.[631]

Il n'y a pas encore pour les déportés juifs, dans les années 1950-1960, d'image politique de la mémoire individuelle : on en est encore à l'union des différentes déportations. Le contexte mémoriel est le même pour les P.G. Il faut toutefois ajouter que la volonté d'union ne provient pas seulement de l'extérieur de la communauté captive, mais bien de l'intérieur : ce sont les P.G. eux-mêmes qui n'entreprennent pas le travail d'individuation qui constituera, à partir des années 1960, le socle des problématiques de mémoire. En d'autres termes, les P.G. n'arrivent pas — ou ne souhaitent pas — se penser comme des individus ; ils se pensent avant tout comme les membres d'une communauté d'expérience. Dans leurs récits, ils mettent en avant, comme je l'ai montré, la dimension collective de leurs engagements individuels : les récits d'évasion, anecdotiques et exemplaires, sont après-guerre la pierre d'angle de cette dilution de l'individu, même si certains P.G. demeurent des individualistes convaincus. *Le caporal épinglé* de Jacques Perret,

[631] Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 79 ; voir aussi *ibid.*, pp. 80-89.

parce qu'il revendique de ne jamais se soumettre à une idéologie, ouvre sans doute la voie à des récits plus individualistes, comme ceux de « l'anar' » Pierre Porthault (*Straff-kommando 29-11*, Paris, L'Arabesque, 1963 et *La grande rigolade*, Paris, Guy Victor, 1966). Mais nous avons encore affaire à des fortes têtes, revendiquant leur irréductible individualité, et montrant par là même qu'elle n'a rien d'évident.

5. Cas exceptionnels : témoignage en son seul nom propre

Certains récits ne souscrivent pas à la parole en délégation. Ils sont rares, mais méritent d'être observés : *La peau et les os*, *Les poulpes*, *Le caporal épinglé* et *Le fidèle Berger*. Ces récits ne réduisent pas la captivité à une seule expérience individuelle. Ils montrent souvent au contraire — comme chez Guérin et Hyvernaud — que la présence des *autres* est continuelle, ineffaçable et, somme toute, véritablement oppressante. *Les poulpes* débute par le réveil du Grand Dab dans une chambrée envahie par les bruits corporels des autres :

> Le Grand Dab s'éveilla. […]
> Là-bas, Donald ronflait. Régulièrement, tranquillement, loin d'ici. Parti pour de fins rêves. Contre la paroi, dans la rangée qui faisait face, un dormeur gémit, se retourna sur lui-même et péta. C'était Domisoldo. Un spécialiste. Premier Grand Prix de Rome de Musique en même temps que champion hors-concours et soliste es-pets. Professeur de diction anale au Camp A, à défaut de mieux. Ordonnateur des chorus matinaux. Pas son pareil pour analyser les mérites et les défauts d'un sphincter ! Pour lui, un beau son était un beau son. À son oreille subtile, un habile pétomane valait bien un flûtiste de Colonne, un cornet du Conservatoire.
> Quelle jouerie ! Nulle vacance et nulle paix en ces lieux ! Toujours cette présence des autres ! Ô l'humeur peccable de l'aube ![632]

Chez Hyvernaud, le constat est le même :

> Nous sommes offerts, ouverts à tout venant. On pourrait nous écrire sur le crâne : *Entrée libre*, comme à la porte de ces magasins où le premier venu a le droit de tout tripoter à pleines pattes. […] Et il se trouvera des gens pour prétendre que ces années de captivité furent un temps de recueillement. Ce temps où l'on est livré aux autres. Condamné aux autres. Condamné à Vignoche et à Pochon. Envahi par les autres au point de ne savoir plus ce qu'on est, ni si on est encore quelque chose. De l'homme partout. Le frôlement, le frottement continuel de l'homme contre l'homme. […] C'est de cela que nous sommes captifs, plus que des sentinelles et des fils barbelés. Captifs des captifs — des autres.[633]

[632] Raymond Guérin, *Les poulpes*, *op. cit.*, pp. 13-14.
[633] Georges Hyvernaud, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 60.

Pour Hyvernaud, l'oppression provoquée par la présence continuelle des autres P.G. est supérieure à celle qu'entretiennent les gardiens : rares sont en effet les évocations de brimades allemandes. Les raisons sont historiques d'une part : Hyvernaud était emprisonné en oflag, il n'avait pas à subir le travail obligatoire des hommes de troupe et, n'ayant jamais cherché à s'évader ni à « résister », il n'eut pas à subir de sanctions de la part de ses gardiens. D'autre part, Hyvernaud place sa réflexion sur la captivité à un autre endroit que celui habituel de l'opposition à la barbarie nazie. Ni le narrateur ni Hyvernaud lui-même ne présentent le moindre signe de patriotisme, même sur le mode viril et décalé à la Perret : flairant à mille lieux et de quelque bord qu'il vienne, le moindre frémissement idéologique, Hyvernaud ne peut souscrire à la comédie de la « dignité dans l'épreuve »[634]. Dans cette optique, l'ennemi à abattre n'a pas de nationalité : c'est l'homme en tant qu'homme, pataugeant dans l'événement, et cherchant comme une bête apeurée à ne pas s'effondrer face à lui.

Guérin partage lui aussi un certain mépris de l'humanité, mais croit au contraire que l'individu, lorsqu'il est pleinement individu, rempli d'une vie solaire et exigeante, parvient à faire barrage à l'oppression des autres. Les chapitres des *Poulpes* sont régulièrement ponctués de passages où le texte est écrit en italiques, et qui correspond aux évasions — toutes spirituelles — que Le Grand Dab pratique dans ses propres souvenirs. C'est l'occasion pour lui de retrouver en pensée celle qu'il aime, Delphine, dans des paysages ensoleillés ou neigeux de l'avant-guerre :

> … … …

> Voulait-on le fusiller ? Mais qui ? Pourquoi ? Les Allemands ?… Pour tentative d'évasion ?… (Il n'avait pas encore exécuté son projet !…) Et puis on ne fusille pas quelqu'un pour tentative d'évasion !) Ou par erreur, en le prenant pour un autre ?
>
> […]
>
> Mais il n'avait eu jusqu'ici, au moins sciemment, affaire qu'à des médecins français ? Ceux-là ne pouvaient pas lui reprocher sérieusement une tentative d'évasion ! Alors quoi ? Le prenaient-ils, comme il y avait pensé, pour un déserteur ? Mais ça ne tenait pas debout !
>
> Et puis il était prisonnier ! Il relevait d'autorités allemandes ! Il n'y comprenait rien ! De toute façon, si la mauvaise volonté venait d'autorités françaises, c'est qu'il avait affaire à des sadiques ![636]

Le fidèle Berger est probablement le seul récit de captivité où la question de la communauté est n'a aucune importance, puisqu'elle est tout entière soumise à la logique folle du personnage principal.

Ces trois cas d'individualistes se rejoignent finalement sur l'affirmation d'une *littérature* de la captivité, c'est-à-dire de la soumission de la réalité de la captivité à une logique poétique, esthétique, qui la reconstruit alors. Libérés du principe moral de la parole en délégation, ne parlant que du lieu de leur individualité, ces trois textes me semblent pouvoir alors imposer une logique qui leur est propre, et développer une lecture singulière de la captivité. Même s'ils sont des fictions, ils demeurent tout de mêmes des témoignages — *non d'une expérience commune, mais d'une expérience singulière.* L'individualité revendiquée, la volonté de n'être soumis à aucune idéologie[637], sont alors peut-être une clé, parmi d'autres, de production d'une véritable œuvre littéraire de la captivité. Je nuance tout de suite cette remarque : *Les grandes vacances* est une œuvre littéraire, couronnée par un jury spécialisé, bien que la vision communautaire y soit particulièrement forte. De même, la revue des *Vivants* est un projet collectif, politique et esthétique. Le critère de l'individualité ne vaut donc pas pour ces textes-là, qui semblent d'accord pour dire qu'une convivance peut-être non seulement supportable, mais aussi utile.

[636] Alexandre VIALATTE, *Le fidèle Berger*, *op. cit.*, p. 122.

[637] L'individualisme n'est peut-être pas toujours un gage de lucidité par rapport aux idéologies : bien que marquant son opposition franche au communisme (qu'il côtoie lorsque les soldats soviétiques viennent le libérer en 1945), Jacques de la Vaissière, l'auteur de *Silésie morne plaine* (1991), n'en laissa pas moins volontiers Jean Guitton préfacer son livre et justifier une fois de plus la thèse du martyre des P.G. au service de la France.

6. Cas exceptionnels : témoignage… sans avoir vécu la captivité

Il existe quelques rares cas d'auteurs écrivant des récits de captivité sans l'avoir vécue eux-mêmes. C'est le cas de Louis Walter, qui écrit *Ceux des stalags* alors qu'il a été prisonnier en oflag : ce deuxième livre, après *Derrière les barbelés* est alors plus un travail journalistique qu'un travail testimonial. La légitimité de Louis Walter à témoigner provient du fait qu'il est un P.G., mais aussi un journaliste.[638] Un autre soldat de 1940, Henri-Victor Brunel, a lui aussi laissé un témoignage *indirect* de la captivité. S'étant échappé après la débâcle, Brunel n'a pas vécu la captivité. Il explique ainsi les raisons qui l'ont poussé à écrire *La geste des captifs* :

> Car l'idée de l'œuvre n'est pas née de ma volonté de la créer, mais, comme une semence apportée par l'air du moment sur un terrain propice, elle prit racine dans les longues confidences que me firent en Allemagne, peu de temps après l'armistice, un petit nombre de camarades récemment libérés des camps. Leur besoin de se délivrer de tout ce qu'ils avaient enduré pendant cinq années de misère les poussait à me faire partager leurs souvenirs.[639]

C'est là un cas extrêmement intéressant (dans son geste, plus que dans son résultat) : outre que Brunel parle de « *l'armistice* » pour désigner la capitulation de l'Allemagne du 8 mai 1945 [640], nous avons affaire ici à une modalité originale de parole en délégation. Là encore, des P.G. chargent un individu de parler à leur place, mais cette fois-ci, l'individu n'est pas un membre de la communauté P.G. Il a toutefois vécu la guerre comme soldat et s'est échappé — ce qui en fait un précurseur de l'évasion. Il partage donc avec les P.G. leur « scène primitive »[641] et reconnaît avec eux la singularité de l'expérience captive et la nécessité de la « *partager* ». C'est là une preuve supplémentaire que la captivité pose finalement peu de problèmes formels — à ma connaissance, ce texte, pas plus que *Ceux des stalags*, n'a créé de scandale — et que domine avant tout le désir d'expression, de transmission et de partage de ce que fut la captivité pour ceux qui l'ont vécue.

---

[638] Louis WALTER, *Ceux des stalags*, Avignon, Édouard Aubanel, 1943. Un autre journaliste, Daniel Bilalian, a publié deux ouvrages sur les P.G. : *Les évadés* (Presses de la Cité, 1979) et Le *camp de la goutte d'eau* (Presses de la Cité, 1980).

[639] Henri-Victor BRUNEL, *La geste des captifs. Marche à l'exil*, *op. cit.*, p. II.

[640] Tente-t-il ainsi de faire croire que la France n'a jamais signé l'armistice du 22 juin 1940 ? Rien n'est moins sûr.

[641] Voir *infra*, ch. « Bouteillons : premiers récits de captivité », p. 354 sqq.

POUR QUI ? : À L'INTENTION DE QUI ?

En plus d'écrire *pour* — à la place de — quelqu'un, les auteurs de récits de captivité écrivent aussi *pour* — à l'intention de — quelqu'un. On trouve ainsi de nombreuses dédicaces et préfaces qui s'adressent à un public. Les destinataires de ces récits appartiennent à différentes catégories.

1. Destinataire : la communauté P.G.

La communauté P.G. est pour les captifs le destinataire le plus proche et le plus évident. Benoist-Méchin explique le choix de sa dédicace à ses camarades de captivité dans la Beauce :

> Ce livre est moins un journal que le récit de leurs efforts.
> C'est pourquoi je le dédie à
>
> Antoine BERMYN
> Jean CHAUVIN
> Pierre DIEMER
> Élie GOURDIN
> Henri LAINÉ
> François MAINGUY
> Georges MARION
> Robert MOREAU
> René RABATEL
>
> Et d'une façon générale à tous mes camarades du camp de prisonniers de guerre de Voves, Eure-et-Loir [*sic*] *(Frontstalag 202)*, qui ont si largement contribué à la Moisson de Quarante.
>
> J. B.-M.[642]

Du côté résistant, on opère de la même manière. Les *Images des Grandes Vacances* de Francis Ambrière débutent ainsi :

[642] Jacques BENOIST-MÉCHIN, *La moisson de Quarante*, *op. cit.*, p. 9.

> À tous ceux qui connurent au cours des années noires les routes amères de l'exil,
> et plus spécialement à ceux qui n'en sont pas revenus,
> cet ouvrage est fraternellement dédié par deux de leurs compagnons d'infortune.[643]

L'usage perdure également après 1953. En 1975, H. Belin écrit *Saint-Pierre derrière les barbelés*, récit drôle et fantaisiste d'un P.G. qui se fait passer pour fou afin de pouvoir s'évader. Mais la dédicace qu'il adresse contraste avec la tonalité générale du texte :

> Ami lecteur je vais essayer de vous amuser un moment en vous narrant quelques-unes de mes aventures vécues au cours des deux ans que j'ai passés comme K.G. (Kriegsgefangenen) — Prisonnier de guerre.
>
> Peut-être la première partie de mon récit vous paraîtra-t-elle longue : je l'ai écrite à l'intention de milliers de ceux qui ont été dirigés vers les camps de souffrances où les heures de désespoir étaient heureusement entrecoupées de moments de franche rigolade.[644]

Il n'y a peut-être pas de paradoxe entre cette sérieuse dédicace et ce récit héroï-comique : l'époque veut que les P.G. aient été des êtres spirituels, blagueurs en diable, dont le seul souci fut l'évasion. Le sérieux des récits pétainistes est bien loin, mais l'intention de la dédicace est la même : il s'agit de montrer la solidarité qui unit les P.G. entre eux. *Les indomptables* du général Le Brigant représente un cas extrême dans la dédicace, dont je n'ai trouvé d'équivalent nulle part ailleurs :

> Ce livre est écrit pour des prisonniers, par un prisonnier.[645]

Cette dédicace concorde parfaitement, quant à elle, avec la tonalité générale de l'ouvrage : Le Brigant écrit avec vigueur, précision et dans une absence totale de souci de son public. Il n'écrit pas pour faire de la littérature, mais pour exposer des faits, légitimés par sa propre expérience à la citadelle de Colditz. Le Brigant, c'est un dur ! Pointe toutefois sous cette dédicace lapidaire sinon du mépris pour les non-P.G., du moins le sentiment que ce que les captifs du camp de représailles de Colditz ont vécu ne se partage pas facilement avec n'importe qui, et ne sera

[643] Francis Ambrière, Jean A. Fortier, *Images des Grandes vacances*, Paris, Les œuvres françaises, 1948.
[644] H. Belin, *Saint Pierre derrière les barbelés*, Draguignan-le-Muy, Imp. Riccobond, 1975, p. 9.
[645] Général Le Brigant, *Les indomptables*, *op. cit.*, p. VII.

finalement compris que par ceux qui y étaient.

Toutes ces dédicaces aux membres de la communauté P.G. répondent aussi à l'existence d'un lectorat P.G. pour ces récits. Comme les anciens combattants de la Grande Guerre, les P.G. sont quasiment sûrs de trouver un public favorable à leurs écrits.[646] C'est là un élément qui perdure jusque dans les années 1980 où, si l'on en croit Claire Paulhan, les anciens P.G. furent les lecteurs privilégiés des récits de captivité. La fin des années 1990 apporte un nouveau lectorat, de personnes intéressées par les nouvelles recherches en histoire, et curieuses de trouver des témoignages de première main qu'ils ignoraient jusqu'alors.[647]

2. Destinataire : la communauté française

On ne s'étonnera pas que la communauté française soit, de 1940 à 1953, un destinataire quasi constant des récits de captivité : la communauté captive en exil n'en est-elle pas un membre arraché ? Et revenue au pays, ne se fond-elle pas dans la Nation enfin réunie ? Jean-Bernard Moreau explique parfaitement le lien fusionnel de la communauté captive à la Nation :

> La mémoire des officiers telle qu'elle s'exprime dans les témoignages des anciens officiers captifs est en effet influencée par les visions que leurs compatriotes se font des raisons de leur capture, comme des conditions de leur vie en captivité. Sur les premières pèse le doute d'une réelle combativité face à l'ennemi. Pour les secondes, les propagandes vichyste, collaborationniste, et allemande, ont, au cours de la période de l'Occupation, de concert donné à penser aux Français que les prisonniers n'étaient pas malheureux ; puis après la fin du conflit, l'état dans lequel reviennent les survivants de l'univers concentrationnaire provoque un choc dans l'opinion, reléguant les P.G. à la marge de la considération collective. Informés par tout ce qu'ils ont lu, et entendu, les concernant, durant puis après la captivité, les anciens P.G. relatent cette période de leur existence en étant conditionnés — inconsciemment ou non — par l'opinion généralement admise à leur égard ; opinion qui, il faut bien l'admettre, ne leur est guère favorable. Aussi, sous cette influence — dont ils ne peuvent, à leur esprit défendant, véritablement s'affranchir — leurs témoignages, écrits ou oraux, font-ils souvent office de tribune.[648]

[646] « *Rien de tel pour les survivants de la déportation : leur nombre est insuffisant pour créer un véritable* "*marché*". » (Annette Wieviorka, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 169.) Voir aussi Maurice Rieuneau, *Guerre et révolution dans le roman français, 1919-1939*, Klincksieck, 1974, p. 20.
[647] Voir le second débat de la journée « Hyvernaud et l'art du portrait », 3 avril 2004, Paris, IMEC ; repris dans *Cahiers Georges Hyvernaud*, n° 5, 2005, pp. 102-103.
[648] Jean-Bernard Moreau, *op. cit.*, p. 27.

Les récits servent donc aux P.G. à justifier leur conduite, pendant la guerre, puis en captivité, mais ils servent aussi à maintenir le lien des exilés à leur patrie. Lorsque Gaillard écrit qu'il « *ressent la sollicitude collective de toute la nation* », ou bien lorsque Guy Deschaumes fait comprendre petit à petit à son personnage René Berthier qu'un P.G. rapatrié n'est pas libre tant que les Allemands occupent le territoire français et sous-entend ainsi que tous les Français sont captifs, ce sont autant de moyens pour montrer que la communauté P.G. et la communauté française sont une et indivisible.[649]

Parce que les P.G. refusent souvent de voir la portée idéologique de leurs engagements, on trouve, de 1940 à 1953, des adresses et des dédicaces à celui qui est censé représenter le peuple et la Nation française : le chef. Jean Mariat dédicace ainsi son *Prisonnier en Allemagne* au Maréchal :

> À MONSIEUR LE MARÉCHAL PÉTAIN
> HOMMAGE D'UN PRISONNIER DE DUNKERQUE
> FILS D'UN DÉFENSEUR DE VERDUN[650]

Cette dédicace se justifie parce qu'elle répond aussi bien à l'engagement individuel de son auteur qu'à une demande idéologique extérieure : elle est un signe du succès de la récupération par les pétainistes de l'expérience captive. Mariat fait également aussi, dans la logique pétainiste, le lien entre les deux guerres. La dédicace de *Vers la Croix de Lorraine* à de Gaulle, quant à elle, ne répond pas spécialement à une demande idéologique du Général — j'ai déjà évoqué son peu d'intérêt pour les P.G. La raison en est plus personnelle à Deschaumes : c'est l'une des techniques qu'il emploie pour faire accepter son revirement idéologique. En proclamant, dès l'ouverture de son récit, son adhésion à de Gaulle, Deschaumes réconforte le lecteur sur son identité de patriote. La dédicace anticipe ainsi la toute fin du récit, où l'adhésion au gaullisme est totale ; la dédicace en est l'expression la plus dense et la plus synthétique.

[649] Robert GAILLARD, *Jours de pénitence* (1942), *op. cit.*, p. 125 [20 septembre 1941]. C'est la même idée qui circule dans *Vie et mort des Français 1939-1945* publié en 1971 : le chapitre « Prisonniers », écrit par Francis Ambrière, trouve sa place dans la partie « Français captifs » dont le second chapitre « L'occupation » est écrit par Maurice Toesca. Les autres parties du livre sont : « Français hors de France » (Angleterre, Alger) ; « Français du silence » (résistance, déportation) ; « Français sous l'uniforme » (armée d'Afrique, France combattante).
[650] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, s.p.

3. Destinataire : les proches

Il peut sembler évident, à première vue, que les récits de captivité, surtout ceux publiés avant 1945, s'adressent prioritairement aux proches des auteurs. Les premiers récits de captivité répondirent à une importante demande sociale. Robert Laffont rappelle dans ses mémoires que l'une de ses premières publications, en 1942, le *Journal dessiné d'un prisonnier de guerre* d'Antoine de Roux, lui assura le succès parce qu'il y avait un important public pour ce type d'ouvrages.[651] Un récit de captivité permet en effet d'informer les métropolitains des conditions d'existence des hommes exilés, leurs pensées et, généralement, de les rassurer sur leur moral. Les récits sont d'autant plus utiles que le début de la captivité était marqué par des difficultés d'acheminement des lettres entre les camps et la France. Les délais, en fonction des camps, pouvaient atteindre 24 jours, de l'Allemagne vers la France, et jusqu'à un mois de la France vers l'Allemagne. Les censeurs de l'Abwehr, contrôlant les courriers dans les deux sens, pouvaient encore allonger l'attente. À partir du début 1941, la correspondance dans les deux sens devait s'effectuer sur des formulaires standardisés de 27 lignes.[652] Ce qui se disait dans les lettres était alors souvent superficiel, à cause de la censure, mais aussi pour ne pas inquiéter les familles : on y affiche généralement un bon moral et les lettres évoquent le plus souvent des questions matérielles et de nourriture.[653]

Les récits de captivité ont donc par rapport aux lettres l'avantage de leur longueur qui leur permet d'exposer les règles du fonctionnement de la captivité. *Derrière les barbelés de Nuremberg* de Deschaumes, ou *Derrière les barbelés* de Louis

[651] Robert LAFFONT, *Un homme et son métier*, Paris, Robert Laffont, 1974, pp. 49-50.
[652] Voir, par exemple, ce qu'écrit Marcel Onffroy de Vérez, dans son journal de captivité, peu de jours après sa capture : « *1ère "lettre" de 27 lignes remise, ~~mais partie ? ?~~ NON* » (15 juillet 1940, p. 6) et « *— on ne peut toujours pas écrire à cause soi-disant de la future off[ensive] contre l'Angleterre. Quel abus inique* » (30 juillet 1940, p. 10). Yves Durand cite le témoignage du P.G. Mutez (kommando 1550, stalag IX C) : « *Avant d'écrire cette lettre, j'ai fait un brouillon et je me suis aperçu que, si je voulais écrire le principal, il me faudrait supprimer la moitié du texte que j'avais écrit ; on est bien vite arrivé à écrire 27 lignes.* » (*La vie quotidienne…*, *op. cit.*, p. 131.)
[653] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, pp. 240-270.

Walter sont l'illustration d'une certaine volonté pédagogique des P.G. auprès des familles. Deschaumes déclare d'emblée :

> Si certains de mes lecteurs cherchent à entrevoir dans ces pages l'ombre d'un être cher, prisonnier en Allemagne, je leur souhaite de tout cœur d'y trouver quelque réconfort, en attendant la joie définitive de la réunion au foyer.[654]

La structure thématico-chronologique de ses deux récits est un moyen très efficace — et léger — de rendre compte de la vie captive. En comparaison, les 378 pages uniquement chronologiques de Benoist-Méchin sont indigestes ! Walter va jusqu'à mettre en scène de petits dialogues entre des P.G., qui introduisent ensuite l'explication d'un comportement particulier à la communauté captive :

> « — *Tu vas à la conférence sur Valéry ?* demande Maller en guise de réponse.
> — *Oui.*
> — *Allons.* »
> […]
> Quels étaient les sujets traités ? Les conférenciers comprenaient des anciens élèves de l'E.N.S., d'autres agrégés, professeurs de lycées, jeunes, la plupart, au goût délicat, au verbe entraînant, à l'enthousiasme que donne la foi dans le savoir. […][655]

La dédicace à un proche peut aussi être le moyen de montrer ce qui occupe les pensées des P.G. Robert Gaillard dédicace *Jours de pénitence* à sa femme :

> À ma femme,
> ces réflexions qui sont, pour moi,
> comme des feux-follets dansants
> au fond de ma nuit
> R.G.[656]

Et lorsque Raymond Guérin dédicace *Les poulpes* à Sonia, bien que la captivité soit finie pour lui depuis près de dix ans, l'on sent la même nécessité à conserver le lien entre l'intérieur de la captivité et son extérieur : « *À SONIA* / sans qui ce livre n'aurait pu être écrit. »[657] Enfin j'ai trouvé le cas unique d'un P.G. exprimant clairement son refus de voir son récit servir à rassurer les familles. Il s'agit de Noël

[654] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 8.
[655] Louis WALTER, *Derrière les barbelés*, *op. cit.*, pp. 95-100.
[656] Robert GAILLARD, *Jours de pénitence* (1942), *op. cit.*, p. 7. Dans le même état d'esprit : « *Pour Hélène, /en souvenir d'un pont,/ d'une rivière et d'un jour de neige.* » (Alexandre VIALATTE, *Le fidèle Berger*, *op. cit.*, p. 19.)
[657] Raymond GUÉRIN, *Les poulpes*, *op. cit.*, p. 7.

B. de la Mort, qui débute ainsi son « Avant-propos » :

> Ce livre n'a pas été écrit pour rassurer les familles des prisonniers de guerre. Il n'est que le fruit de notes, jetées pêle-mêle sur un carnet de route, au hasard des jours de ma captivité.
>
> J'ai conscience de n'avoir relaté que la stricte vérité. Si quelques omissions, bien compréhensibles, se sont glissées dans mon texte, le lecteur m'en excusera.[658]

B. de la Mort est décidément un spécialiste de la provocation, et un grand pourfendeur de lieux communs… Mais l'on comprendra que l'intransigeance de l'auteur n'est en fait motivée que par un souci de vérité et non de compassion : ne pas vouloir rassurer les familles, n'est-ce pas là une preuve qu'elles ne seront pas trompées, ni manipulées par le récit ? N'est-ce pas au contraire les respecter que de leur dire la stricte vérité ? — Heureusement, la suite du récit de B. de la Mort rassurera les familles : il nous y fait la démonstration, preuves à l'appui, de la gentillesse allemande.[659]

4. Destinataire : lectorat littéraire

Enfin, les récits s'adressent parfois à un lectorat que l'on peut qualifier de littéraire. Ces adresses ne sont pas nécessairement explicites, comme dans les cas précédents, mais fonctionnent plutôt par une certaine connivence culturelle. Robert Gaillard met ainsi en exergue de ses *Jours de pénitence* quatre citations de textes de Denis de Rougemont, Goethe, Jean Guéhenno et Anatole France, traçant ainsi pour le lecteur un horizon d'attente.[660] Assurément, Gaillard est un homme raffiné au goût sûr. Le cas de Raymond Guérin est encore plus net puisque, selon ses propres mots, « *le tiers des pages n'est pas de [lui]. Avez-vous remarqué qu'il s'agit d'un montage, d'une mosaïque de citations ? Il y a comme un effilochement de la littérature dans les voix.* »[661] Le texte est constitué d'emprunts constant à des œuvres du passé : Rimbaud, Molière, Hugo,

[658] Noël B. DE LA MORT, *Vie des prisonniers…*, *op. cit.*, p. 9.
[659] Voir notamment pp. 62-63.
[660] Robert GAILLARD, *Jours de pénitence* (1942), *op. cit.*, p. 9. La version de 1946 conserve ces épigraphes.
[661] Lettre à Pierre Lartigue ; citée dans Pierre LARTIGUE, « Le retour du Grand Dab », *Révolution*, n° 195, 26 novembre 1983.

Racine, etc. Un petit texte d'introduction indique aussi l'idée que Guérin se fait de son lecteur :

> En fait, il faudrait quinze jours pour lire posément cet ouvrage et autant pour y repenser à loisir. Que ceux donc qui n'ont pas un mois à perdre passent leur chemin ![662]

Guérin écrit une littérature exigeante et entend bien que son lectorat le reconnaisse. Quelle que soit la communauté lectrice visée par les récits, qu'elle soit littéraire ou familiale, universelle ou triée sur le volet, il y a toujours dans les récits de captivité un désir d'être écouté et reconnu. La majorité des récits ne servant qu'à transmettre, le plus fidèlement possible, le vécu de l'expérience captive, cette reconnaissance est bien celle de *l'identité P.G.* Toutefois, des récits comme ceux de Gaillard, de Guitton, de Brunel ou d'Ambrière, ajoutent à ce désir celui d'être reconnu en tant qu'auteur d'une œuvre. Le cas de Guérin est tout à fait étonnant, puisque ce second désir semble nettement prédominer sur le premier : ce qui intéresse Guérin, c'est avant tout d'être un écrivain, et pas un écrivain P.G. Mais Guérin ne renie pas qu'un lien fraternel le relie à ses camarades captifs. C'est même avec un aplomb incroyable qu'il écrit dans ses carnets, le 4 avril 1944, six mois après son retour de captivité :

> Oui, si je venais à être privé du secours et de la présence sublime de S[onia], je crois que je ne désirerais qu'une chose : m'en retourner là-bas, avec ceux qui souffrent dans les barbelés. Oh ! ce que j'avance là peut paraître horrible. Mais c'est la vérité. Je suis sûr que ma place serait là-bas. C'est sans aucun regret que je quitterais la vie libre où je suis revenu et que j'irais volontairement me remettre pieds et poings liés entre les mains de mes anciens geôliers afin de partager jusqu'à la fin le sort de ceux avec lesquels j'ai vécu quatre ans. Qu'on me croie, il n'y a là aucun goût du martyre. Si je cherche à me comprendre je pense qu'il y a dans mon cas un peu de cette fraternité qui unissait durant la guerre 14-18 les combattants. Je me suis souvent élevé contre les couplets écrits sur ce fameux esprit du front. Il me paraissait odieux que les hommes puissent préférer la boue, la pouillerie, les promiscuités et les dangers des tranchées, à la vie facile et voluptueuse de l'arrière. Pourtant, je les comprends aujourd'hui. Moi aussi, j'ai des frères. Et cela est si vrai, si fort, que je ne peux distraire ma pensée des compagnons que j'ai laissés là-bas, et que je ne me trouve jamais aussi d'aplomb que lorsque je peux me retrouver avec A.C. ou avec J.S. parce qu'ils ont été eux aussi prisonniers et qu'ils ont mené l'existence qui fut la mienne pendant tout ce temps.[663]

[662] Raymond GUÉRIN, *Les poulpes*, *op. cit.*, p. 9.

[663] Raymond GUÉRIN, *Retour de Barbarie*, *op. cit.*, p. 97 [4 avril 1944]. Ces carnets — comme tous les carnets littéraires — ont un statut ambigu : sont-ils destinés à être lus par autrui, l'auteur songeait-il, en les écrivant, à les publier ? Dans les carnets de Guérin, il y a un vrai travail d'écriture — de mise en forme d'une pensée —, et Guérin se met suffisamment à distance de lui-même pour que le lecteur ne pénètre finalement pas dans une intimité brute, mais déjà parfaitement maîtrisée et canalisée. Le 20 août 1944, Guérin (se) rappelle qu'en captivité il faisait partie de ceux « *pas nombreux alors ! peut-être un sur cent — de ceux, plus rares encore, qui, dès le*

Je ne connais aucun auteur — à l'exception de Guitton qui a concrètement voulu rester captif — qui ait formulé un tel souhait. Est-ce là le même homme qui fait dans son œuvre une défense de l'individu entier, lucide, et sceptique quant aux regroupements de plus de deux personnes ? Est-ce le même qui écrit « *Tout ce qu'on touchait était pollué par la crasse des autres, les crachats des autres, leur dentifrice et leur mousse à barbe* » ?[664] Pas de paradoxe pour cet être paradoxal ! Et puis Guérin habitue son lecteur à ce qu'il se situe précisément là où on ne l'attend pas : en ces temps où toute l'attention publique est tournée vers les Résistants et les libérateurs, Guérin joue le décalage et pense à ses camarades. En août 1944, il écrivait dans ses carnets :

> Je ne cessais de tourner ma pensée vers ceux qui sont restés dans les barbelés. Cela fait maintenant cinquante mois qu'ils attendent et qu'ils souffrent. Bien sûr, aujourd'hui, il n'y en avait que pour les jeunes de la Résistance. Et cela se conçoit. Je sais bien tous les mérites et tout leur cran. Je sais bien quels furent et quels sont leurs dangers et leurs épreuves. Mais n'oublie-t-on pas un peu ceux qui depuis cinquante mois sont prisonniers ? C'est avec eux, aujourd'hui, que j'aurais voulu me trouver. C'est auprès d'eux qu'est ma place.[665]

Mais en 1945, dans *Après la fin*, l'annexe qu'il colla pour expliquer son roman *Quand vient la fin* (qu'il écrivit durant sa captivité et concourra pour les prix littéraires 1942), on trouve une note intéressante, marquant peut-être un changement d'attitude de la part de Guérin :

> […] l'existence qui m'était imposée, il est vrai, dans les barbelés, n'était pas de celles qui permettent de se prendre très au sérieux ni de préférer son œuvre à sa vie.[666]

Est-ce là une manière de dire qu'en 1945, il commence à préférer son œuvre à sa vie captive ? Faut-il comprendre aussi que la fraternité de Guérin pour ses camarades captifs s'essouffle ? Il y a bien les amis que Guérin côtoie encore — dont Henri Cartier-Bresson — mais ce sont là des individus particuliers. Que pense Guérin de la *communauté* P.G. à cette époque de sa vie ? Je n'ai pas trouvé

début, avaient refusé le Vieux Baveux [Pétain] et ses cliques. » (*Op. cit.*, pp. 16-17). Mais, le 29 octobre 1940, il est plutôt complaisant avec les Allemands : « *Nous, Français, nous pourrions peut-être enfin connaître la quiétude des peuples qui ont fait leur temps.* » ; « *Jamais on n'a sans doute si bien traité les prisonniers.* » (*Le temps de la sottise*, carnets inédits ; cités par Jean-Paul Kauffmann, *31 allées Damour*, *op. cit.*, p. 100.)

[664] Raymond GUÉRIN, *Les poulpes*, *op. cit.*, p. 16.

[665] Raymond GUÉRIN, *Représailles*, Bordeaux, Finitude, 2006, p. 16 [20 août 1944].

[666] Raymond GUÉRIN, *Après la fin*, in *Quand vient la fin*, Gallimard, 1945, p. 284.

d'informations à ce sujet.

Dans chaque récit s'exprime l'idée, simple et banale, mais fondamentale pour les P.G., que leur expérience est en partie universalisable et qu'elle concerne même ceux qui ne l'ont pas vécue (exception faite, encore une fois des *Indomptables* du général Le Brigant). Comme l'écrit Christophe Lewin :

> Il est normal que l'homme qui a souffert, qui a connu la misère, qui a perdu des années de sa vie, aspire à ce que son expérience du malheur ait un sens. Comment donc s'étonner du fait que les P.G. rentrèrent chez eux persuadés d'être les porteurs d'un message universel ?[667]

S'il n'y a pas à s'en étonner, il convient toutefois de comprendre que ce désir d'universalité entre — structurellement — en tension avec celui de la reconnaissance d'une identité P.G. propre. Entre 1940 et 1953, en France, la différenciation des expériences concentrationnaires n'est pas aussi achevée qu'elle l'est aujourd'hui. C'est bien le mot de *partage* qui définit le mieux la problématique des récits de captivité : le partage, c'est d'abord ce que nous avons, ce que nous faisons en commun ; mais c'est aussi ce qui nous partage, ce qui nous différencie. La question : Qu'est-ce que les P.G. partagent avec les non-P.G., signifie alors aussi : qu'est-ce qui partage les P.G. des non-P.G. ? En faisant signe vers l'intérieur de leur communauté tout autant que vers son extérieur, en naviguant de l'individu au collectif, les P.G. alimentent sans cesse, dans leurs récits, ce partage. Mais si les efforts et le travail en ce sens sont indéniables, les résultats escomptés ne sont pas toujours à la hauteur.

[667] Christophe LEWIN, *Le retour des prisonniers de guerre français*, *op. cit.*, p. 101. Voir aussi Audrey PELLETRAT DE BORDE, *Les récits de prisonniers de guerre de la Seconde Guerre mondiale*, *op. cit.*, p. 33.

III. — DIFFUSION ET ACCUEIL

1940-1944 : À L'ÉCOUTE DES P.G.

1. Analyse des publications 1940-1944

Entre 1940 et la fin de 1944, 48 récits de captivité furent publiés[668] :

Année	Nombre de récits	Lieu d'édition
1940	1	Paris (1)
1941	6	Paris (5), Province/Zone libre (1)
1942	11	Paris (7), Province/Zone libre (3), New York (1)
1943	17	Paris (10), Province (6), New York (1)
1944	13	Paris (6), Province (4), Clandestin (2), Londres (1)
Total	**49**	**Paris (29), Province (14), Clandestin (2), Hors-France (3)**

Plusieurs choses sont à remarquer. D'abord, que le nombre de récits publiés croît jusqu'en 1943 : c'est là le signe qu'ils trouvent une place éditoriale de plus en plus importante au fil des années. Avant-guerre, l'édition est essentiellement parisienne, et quasiment inexistante en province ; mais avec l'exode, la situation change et le monde de l'édition se déplace vers le sud. L'édition en province n'est sans doute pas à interpréter comme le signe d'un succès particulier des récits de captivité. L'Occupation est la cause directe de cette redistribution éditoriale sur le territoire. D'autre part, sous l'Occupation, les éditeurs parisiens réduisent leur distribution de livres en zone libre et se concentrent dès lors sur la zone occupée. Les difficultés sont énormes pour acheminer les livres jusqu'en zone libre : il faut une autorisation de la commission de contrôle instituée par les Allemands. Il y a une pénurie de livres en zone libre, doublée d'un accroissement de la demande. Les

[668] Ce tableau (et le suivant, p. 286) prennent en compte tous les récits publiés entre 1940 et 1953, et pas seulement ceux du corpus retenu. Abréviations utilisées : *s.d.* signifie « sans date d'édition » ; *s.l.*, « sans lieu d'édition », *c.a.*, « chez l'auteur » (lorsque le lieu d'édition est l'adresse personnelle de l'auteur). On peut ajouter à ces récits un ouvrage composé de 8 planches photographiques, *Oflag VIII G 1940-1941*, par R. Mignon-Falize, s.l., s.n., 1944. Je ne possède aucun autre renseignement sur cet ouvrage.

éditeurs qui montent leur entreprise en zone libre sont donc quasiment assurés de trouver un public en zone libre : c'est le cas de Robert Laffont ou de Jean Vigneau, par exemple, qui s'installent tous deux en 1941 à Marseille.[669] Après la fusion des deux zones, fin 1942, le marché des livres redevient national.

Reste la littérature clandestine, qui concerne deux ouvrages, publiés en 1944 aux Éditions de Minuit : *La marque de l'homme* de Claude Morgan, et *À l'appel de la liberté* de Georges Adam. Les modalités de production et de diffusion de cette littérature ne sont pas comparables à celle du marché du livre : pas d'autorisation ou de visa de censure à obtenir. Pas de devanture de librairie non plus. La séparation zone libre/zone occupée ne concerne d'ailleurs pas nos deux récits. En 1944, cette séparation n'existe plus.

L'année 1943 est des années de l'Occupation celle où furent publiés le plus de récits. À cette époque, le genre des récits de captivité est reconnu, notamment grâce au prix Renaudot que Gaillard obtint pour *Les liens de chaîne…* en 1942. Un projet d'adaptation au cinéma fut même envisagé, qui ne fut jamais réalisé.[670] D'autres récits furent plusieurs fois réédités : *Dialogues des prisonniers* de Maurice Betz connut au moins six éditions, *Derrière les barbelés* au moins huit, et *Vie des prisonniers* de Noël B. de la Mort au moins deux. Ne disposant pas des chiffres précis de tirage de ces ouvrages, je ne m'aventurerai pas à parler d'un éventuel succès public de ces textes, ni même de l'horizon d'attente des éditeurs quant à la vente de ces ouvrages. Deux rééditions à 500 exemplaires valent de ce point de vue moins qu'une seule édition à 2 000 exemplaires…[671]

Le grand succès policier de 1943, *120, rue de la gare* de Léo Malet (S.E.P.E., coll. « Le labyrinthe »), se déroule en partie dans un stalag, et montre ainsi que la captivité devient un élément que l'on peut intégrer dans une œuvre littéraire.[672] Évelyne Gayme fait remarquer que l'opinion reste favorable aux P.G. jusqu'à l'hiver 1941, tant que ceux-ci apparaissent comme des victimes de la guerre. À partir du milieu de

[669] Jean-Michel Guiraud, *La vie intellectuelle et artistique à Marseille…*, *op. cit.*, pp. 264-265.
[670] *Cahiers de la Fondation nationale des Sciences politiques*, n° 180-181, Paris, Armand Colin, 1947.
[671] Un indice peut-être : ces trois récits sont, avec *La moisson de Quarante*, parmi ceux qu'il est le plus facile de trouver aujourd'hui sur les sites internet des bouquinistes (Galaxidion, par exemple). À l'inverse, les exemplaires du *Chemin du retour* de Croquet, ou même de *La peau et les os* d'Hyvernaud sont rarissimes, voire introuvables. Est-ce le signe que ces récits furent diffusés plus largement que d'autres ? Ou bien que les particuliers se débarrassent plus facilement de ces récits-là ?
[672] Évelyne Gayme, *op. cit.*, p. 138.

l'année 1941, le Gouvernement de Vichy peint les P.G. en pionniers, dynamiques et actifs, mais cette idée d'élite de la Nation ne semble pas avoir été suivie par les populations civiles. L'hiver 1941 est fatal aux P.G. : les Français souffrent des rigueurs de la guerre et de l'occupation et ont moins le courage de compatir pour les exilés.[673] Les publications croissantes de récits de captivité de 1941 à 1943 semblent pourtant dire que l'intérêt pour la captivité augmente. Mais, même si les récits sont essentiellement des témoignages — et notamment des témoignages de la souffrance des captifs — et appellent dès lors une certaine compassion de la part des lecteurs, on ne peut pas confondre l'opinion publique avec le lectorat. Qu'est-ce qui motive les lecteurs à acheter un récit de captivité, à partir de 1941 ? Il est difficile — voire impossible — de le savoir.

Comme l'a noté Pascal Fouché, à mesure que la guerre avance et que la victoire de l'Allemagne devient de moins en moins évidente, les éditeurs français réussissent à freiner la publication de livres de propagande. S'il y a de plus en plus de traductions de livres allemands, ce sont essentiellement des œuvres classiques ou de « littérature ». Signe des temps, *La N.R.F.* arrête sa publication en juin 1943 : il n'y a plus alors qu'une seule revue littéraire paraissant sous le contrôle de la Propaganda : *Comoedia*.[674]

Certains récits de captivité répondent aux souhaits allemands de collaboration. La Propaganda-Abteilung établit une « *Gesamliste des foerdernswerten Schrifttums* » (« Liste globale de la littérature à promouvoir »). Sur la liste datant du 31 décembre 1942, *Dialogues des prisonniers* de Maurice Betz côtoie *La moisson de quarante* de Benoist-Méchin, *Prisonnier en Allemagne* de Mariat, *Vie des prisonniers* de B. de la Mort, *Un du stalag* de Pierre-Henri Vital[675], et *Nancy-Münster* de Louis Thomas, dans la catégorie « Kriegsgefangenenliteratur » (« Littérature des prisonniers de guerre »). Eduard Wintermayer, membre du service « W » de la Propaganda chargé d'établir ces listes, rappelle qu'il « *est hors de doute que le contenu de beaucoup de livres de la littérature de propagande offre des bases de discussion favorables pour une pénétration de la population par la propagande* »[676].

[673] *Ibid.*, pp. 149-153.
[674] Pascal FOUCHÉ, *L'édition française sous l'Occupation*, *op. cit.*, t II, pp. 69-73 et 81.
[675] Pierre-Henri VITAL, *Un du stalag*, Paris, Éditions centrales, s.d. La « Bibliographie française » recense ce livre en 1941.
[676] Cité par Pascal FOUCHÉ, *L'édition française sous l'Occupation, op. cit.*, t. I, pp. 266-267. Voir aussi la reproduction

Or la liste suivante, mise à jour le 1er mars 1944, comporte les mêmes récits que ceux de 1942 ! Est-ce que la période fin 1942-début 1944 n'a pas produit de récits de captivité plus collaborationnistes, ou suffisamment collaborationnistes pour figurer sur cette liste ? Ce n'est pas vraiment le cas : *Ceux des stalags* de Louis Walter (1943) ou même le *Journal de captivité* de Jean Guitton (1943) sont clairement collaborationnistes. Il est étonnant, d'autre part, de voir figurer sur la liste de la Propaganda *Dialogues des prisonniers* de Maurice Betz, alors que *J'ai été prisonnier en Allemagne* de Louis Péron (1941) n'y est pas. Difficile de trancher, donc : cette liste n'aurait-elle pas vraiment été remise à jour concernant la littérature de captivité ? Et si oui, quelles en sont les raisons ? Manque de temps ou de moyens, ou désintérêt pour ce qui pouvait encore paraître ? Ou bien encore, la Propaganda avait l'impression que les livres publiés entre 1942 et 1944 ne servaient pas ses intérêts ? Quoi qu'il en soit, la progression constante des publications entre 1940 et 1944 ne signifie pas que tous ces récits soient collaborationnistes — cela ne signifie pas non plus qu'ils commencent à être résistants. Entre 1940 et 1944, les récits de captivité résistants sont publiés clandestinement (aux Éditions de Minuit en 1944), ou bien à Londres, Alger, ou New York. Néanmoins, à partir de 1942, les récits publiés de manière officielle commencent à pouvoir se détacher d'une orientation idéologique trop marquée même si, bien entendu, ils n'en demeurent pas moins vouées à des problématiques idéologiques. Les récits commencent à pouvoir *ne pas être* collaborationnistes ou franchement pétainistes. Ils commencent à pouvoir rendre compte de ce qu'ils désirent le plus : l'apolitisme.

La présence de *Dialogues des prisonniers* de Betz sur les listes de la Propaganda ne laisse pas d'intriguer, mais peut nous aider à comprendre la place qu'occupaient les récits de captivité dans le plan de propagande nazi. Il convient d'abord de remarquer que la liste de la Propaganda comporte surtout des livres aux prises de position radicales, anti-gaullistes, anti-juives, anti-anglaises, pro-allemandes, etc. La seule catégorie qui ne paraît pas directement de propagande est la « *Schoengeistiges Schrifttum* » (« Littérature du "bel esprit" ») où figurent Pierre Benoit, Paul Morand, Montherlant, Jean Giono et même Marcel Arland — mais ces auteurs-là

des listes de 1942 et 1944, pp. 376-388. Fouché ne recense toutefois pas *Un du stalag* dans la littérature de propagande de 1941.

entretiennent tout de même de bons rapports avec l'occupant. Les livres préconisés sur la défaite de 1940 sont aussi écrits par des propagandistes, comme le colonel Alerme avec *Les causes militaires de notre défaite* (Agence Inter-France, 1941).

Pourquoi *Dialogues des prisonniers* figure-t-il sur une telle liste ? Est-ce parce que Betz était un intime et un traducteur de Rilke, et que Rilke faisait partie des auteurs allemands autorisés pour la traduction et pour la publication en France sous l'Occupation ? Ou bien est-ce parce que *Dialogues des prisonniers* était un récit suffisamment *consensuel* — dans sa thématique tout autant que dans sa structure —, qui permettait qu'on en fît des interprétations dans le sens de l'Ordre Nouveau ? Je n'ai pas trouvé d'informations qui permettraient de justifier l'une ou l'autre de ces hypothèses, mais toutes deux paraissent probables et complémentaires. Le point le plus important reste que le récit de Betz a constitué une petite passerelle de l'esprit français à l'âme nazie, sans que le texte y engage explicitement : c'est un engagement *malgré lui*, pourrait-on dire — non pas que Betz se soit opposé aux Allemands ou à Pétain, mais bien plutôt parce que Betz n'a pas écrit de littérature engagée, pro- ou anti-nazie. Maurice Betz n'a pas été inquiété à la Libération et il a repris ses activités de poète et de traducteur dans des revues d'après-guerre[677] On peut y voir un signe que sa littérature ne dérange pas les vainqueurs, mais a réussi à trouver sa place et sa légitimité sous deux régimes idéologiques aux fondements contradictoires. C'est là, me semble-t-il, une des caractéristiques particulières à la littérature et à la pensée P.G. : leur capacité à s'intégrer — ou à être intégrées — à plusieurs idéologies dominantes (le plus souvent, d'ailleurs, résistante et pétainiste plutôt que nazie). L'existence de publications clandestines ou à Londres ou à New York[678] montre que l'expérience captive peut être vécue comme une opposition à l'ennemi nazi aussi bien qu'au Gouvernement de Vichy : c'est le signe que l'idéologie de la Résistance a fait son chemin dans l'esprit des P.G.

De fait, les maisons d'édition collaborationnistes (ou reconnues comme telles à

[677] Il publie par exemple « Carnet d'un romancier » dans *Horizon* (n° 2 de l'année 1945), ou « Bouquet des Vosges » dans le n° 2 d'*Arts et Lettres*, avril 1946. Voir Caroline HOCTAN, *Panorama des revues à la Libération. Août 1944-octobre 1946*, Paris, I.M.E.C., coll. « Inventaires », 2006. À noter aussi, *L'Alsace perdue et retrouvée*, Paris, Albin Michel, 1946. Il y aura même après sa mort (qui survint en 1946) un « Prix Maurice-Betz », fondé par sa veuve et récompensant l'œuvre d'un écrivain alsacien.

[678] Ce sont les Éditions de la Maison française qui s'en chargent outre-Atlantique, en 1942 et 1943. C'est d'abord la publication de *L'évasion d'un saint-cyrien : roman vécu* d'Alain de Cé dans le premier numéro des Œuvres nouvelles en 1942. Puis : Constantin JOFFÉ, *Les enterrés vivants du stalag XVIII A*, New York, Éditions de la Maison française, s.d. [1943].

la Libération) comme Baudinière, Debresse, Sorlot, Grasset, Flammarion ou les Éditions de France, ont toutes publié un ou plusieurs récits de captivité. Laffont et Gallimard, qui ont été un temps inquiétés après-guerre, ont eux aussi publié des récits.[679] On ne peut pas dire pour autant que la littérature de captivité soit un genre littéraire collaborationniste — bien que la Propaganda définisse, sur la base de critères idéologiques et dès 1942, un *genre* de la littérature de captivité.

L'année 1944 est toute particulière, puisqu'elle mêle récits « pétainistes » (*Récits de prisonniers*, par exemple) et récits « résistants » (*Mes évasions*, etc.). Les lieux d'édition sont beaucoup plus divers que les années précédentes, avec notamment l'apparition de publications clandestines aux Éditions de Minuit. Si le nombre de récits diminue par rapport à 1943, c'est avant tout pour des raisons de désorganisation du pays à partir de juin 1944. Et surtout, l'actualité des P.G. ne pèse pas très lourd non plus face à la présence quotidienne de la guerre sur le sol français. Mais l'année 1945 rattrapera cette baisse de régime avec la publication de 51 récits.

2. Soutien aux écrivains P.G.

Entre 1940 et 1944, le monde littéraire français n'oublie pas que certains de ses membres sont captifs en Allemagne. Depuis le 18 juin 1941, Radio-Paris diffuse tous les mercredi une émission littéraire qui débute par la chronique de livres écrits par des P.G. rapatriés.[680] J'ai montré le véritable soutien que les *Cahiers du Sud* apportent à leurs collaborateurs prisonniers ; la rubrique « Correspondance » des *Cahiers du Sud* témoigne bien de la nécessité pour les P.G. d'entretenir leur réseau à distance, s'ils ne veulent pas périr artistiquement en France. De son côté, la revue *Fontaine* envoie un petit signe d'affection au maréchal des logis Raymond Guérin, lorsque Louis Émié lui dédicace son « Poème du temps » : « *À Raymond Guérin, prisonnier* »[681]. Guérin est choyé par son ami Émié qui consacre à *Quand vient la fin* un

[679] Sur l'épuration des éditeurs, voir Pascal FOUCHÉ, *L'édition française sous l'Occupation*, *op. cit.*, t. II, pp. 153-266.
[680] Évelyne GAYME, *op. cit.*, p. 135.
[681] *Fontaine*, n° 12, janvier 1941, pp. 213-214.

article très sympathique dans les *Cahiers du Sud*[682] ; Marcel Arland écrit un article élogieux dans *La N.R.F.*[683] Le roman est même pressenti pour le Goncourt, et Guérin espère, en privé, que son statut de prisonnier ou bien pèsera sur la décision des jurés, ou bien le fera libérer.[684] Il ne sera pourtant pas lauréat. Mais c'est bien à un ancien P.G. que le prix Théophraste Renaudot 1942 fut décerné : Robert Gaillard remporta un certain succès avec *Les liens de chaîne*…, et la Librairie de la Chaussée d'Antin lui consacra sa vitrine en avril 1943.[685] *Jours de pénitence* fut quant à lui couronné du prix de l'Académie française en avril 1942.

C'est le plus souvent pour des raisons idéologiques que les récits de captivité suscitent l'intérêt des critiques. À *La N.R.F.*, Lucien Combelle rendra compte de *Dialogues des prisonniers* et de *La moisson de Quarante* ; « Armand », quant à lui, évoquera le « *témoignage admirable de Benoist-Méchin* ». C'est encore sur *La moisson de Quarante* que les journaux collaborationnistes portent leur intérêt : Marcel Déat en fait l'éloge dans *L'œuvre* et Robert Brasillach dans *Je suis partout*.[686] Là encore, comme la Propaganda, les forces idéologiques jouent un rôle décisif dans la reconnaissance de l'expérience de la captivité. Sans aucun doute, les P.G. auraient préféré ne pas avoir été reconnus et soutenus par des collaborationnistes — mais si ceux-ci ne l'avaient pas fait, qui l'aurait fait ? De ce patronage non désiré, les P.G. qui publient après 1944 tenteront de se défaire, en apportant une nouvelle génération de récits patriotiques, orientés vers la Résistance.

[682] Louis Émié, « *Quand vient la fin* de Raymond Guérin », *Cahiers du Sud*, n° 244, mars 1942, pp. 238-240.
[683] Marcel Arland, « *Quand vient la fin* de Raymond Guérin », *La N.R.F.*, n° 331, septembre 1941, pp. 335-357.
[684] Lettre à Sonia, 17 novembre 1941 ; cité *in* Raymond Guérin, *Lettres à Sonia 1939-1943*, Bruno Curatolo (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Les inédits de Doucet », 2005, p. 156.
[685] Voir Pascal Fouché, *L'édition française sous l'Occupation*, *op. cit.*, t. II, photo hors-texte, après la page 208.
[686] Lucien Combelle « *Dialogues de prisonniers* par M. Betz (Émile-Paul) », *La N.R.F.*, n° 325, 1941, pp. 506-507. Id., « *La moisson de Quarante*, par Benoist-Méchin (Albin Michel) », *La N.R.F.*, n° 327, 1941, pp. 744-747. Armand, « 8 mois de défaite », *ibid.*, p. 659. Marcel Déat, art. cité, *L'œuvre*, 3 mars 1941. Robert Brasillach, « La moisson de 1941 », art. cité, *Je suis partout*, 19 mai 1941.

1945-1953 : DE BEAUCOUP À PRESQUE RIEN

Entre 1945 et 1953, 139 récits de captivité furent publiés. [687]

Année	Nombre de récits	Lieu d'édition	Éditeur/ imprimeur/ chez l'auteur
1945	51	s.l. (2)/ Paris (30)/ Province (17)/ hors-France (2)	c.a. (3)/ éditeur (43)/ imprimeur (5)
1945-1946	1	Paris (1)	Éditeur (1)
1946	39	s.l. (1)/ Paris (26)/ Province (11)/ hors-France (1)	c.a. (5)/ éditeur (31)/ imprimeur (3)
1947	14	s.l. (1)/ Paris (8)/ Province (5)	Éditeur (12)/ imprimeur (2)
1948	11	Paris (6)/ Province (5)	c.a. (1)/ éditeur (6)/ imprimeur (4)
1949	5	Paris (5)	Éditeur (5)
1950	3	Paris (3)	Éditeur (3)
1951	4	Paris (1)/ Province (3)	Éditeur (2)/ imprimeur (2)
1952	3	Paris (2)/ Province (1)	Éditeur (3)
1953	5	Paris (4)/ Province (1)	c.a. (1)/ éditeur (4)
s.d.	3	s.l. (2)/ Province (1)	c.a. (1)/ éditeur (1)/ ? (1)
Total	**139**	**s.l. (6)/ Paris (86)/ Province (44)/ hors-France (3)**	**c.a. (11)/ éditeur (111)/ imprimeur (16)/ ? (1)**

Ce tableau appelle plusieurs observations. C'est d'une part le formidable développement des publications en province, de l'auto-édition et de l'édition chez un imprimeur (et non chez un éditeur). D'autre part, deux périodes apparaissent nettement à la lecture de ce tableau : 1945-1946 et 1947-1953. Entre 1946 et 1947, le nombre de récits publiés chute brusquement, faisant ainsi débuter la longue traversée du désert de la mémoire des P.G. français.

Alors qu'il n'existait, pendant la guerre, qu'un seul récit de captivité publié en auto-édition (*Souvenirs de captivité* de Jean Dugrenot[688]), ce type d'édition fleurit après

[687] J'ai pris en compte dans ce tableau les rééditions de récits, dans des versions modifiées (*Jours de pénitence* de Robert Gaillard, *Journal dessiné d'un prisonnier de guerre* d'Antoine de Roux) ou non (*La marque de l'homme* de Claude Morgan et *À l'appel de la liberté* de Georges Adam).

[688] Jean DUGRENOT, *Souvenirs de captivité. 17 juin 1940-16 août 1941*, Paris, chez l'auteur, avant-propos de Guy Deschaumel et Pierre Lestringuez. Le cas des Éditions Édouard Aubanel, qui publièrent les deux récits de Louis Walter, est particulier : il s'agit en fait d'une maison spécialisée dans l'édition à compte d'auteur : « *Il attire les auteurs par des publicités dans la presse, félicite l'auteur de son ouvrage et lui propose de l'éditer en lui demandant d'avancer les frais d'impression d'un tirage à mille exemplaires et en lui promettant une importante publicité.* » Les services de

le retour des P.G. : 11 récits sur 139. Le passage par un imprimeur est également une première de l'après-guerre, et représente 16 de ces récits. Si globalement, l'éditeur est encore le passage favori des auteurs, ces phénomènes ne sont pas pour autant marginaux et perdurent jusque dans les années 1990.[689] Ils sont à lier également à la multiplication des publications en province, le principe de l'auto-édition étant en effet de publier « chez soi ». Mais ni l'auto-édition, ni l'édition chez un imprimeur n'épuisent toute la publication en province, et dans l'après-guerre de nombreux éditeurs de province publient des récits de captivité : les Éditions du Cep, à Bagneux, publient ainsi deux récits en 1945.[690]

Comment expliquer l'extension des publications de récits de captivité à ces circuits « minoritaires » ? Je soumets ici une hypothèse. On pourrait penser que l'offre éditoriale est saturée chez les éditeurs, et que la proposition de publication de la part des P.G., plus forte, se tourne alors vers les imprimeurs ou l'auto-édition. Cette hypothèse est conjointe à l'urgence du désir de publication dont le grand nombre de récits des années 1945-1946 témoigne bien. La proportion de récits publiés par des éditeurs reste stable entre 1945 et 1947 (entre 80 et 85 %), chute brutalement en 1948 (55%), remonte en 1949 et 1950 (100 %), rechute (1951 : 50 %), puis remonte (100 % en 1952) et rechute enfin (80 % en 1953). Difficile de tirer des conclusions pour les années 1949 à 1953, où le nombre de récits publiés est très faible. Mais pour les années 1945-1948, ces chiffres rendent bien compte des vagues d'intérêt et de désintérêt du monde éditorial pour les récits de captivité. 1948 serait alors l'année, particulièrement significative, où les éditeurs ne veulent plus publier de récits de captivité, bien qu'une offre de textes inédits existe encore. 1948 est d'ailleurs l'année où le rapport entre Paris et la province est le plus équilibré : 6 récits publiés à Paris, contre 5 en province. 5 récits « parisiens » sont publiés chez des éditeurs, et 1 chez l'auteur ; 4 récits « provinciaux » sont publiés chez un imprimeur, et 1 par un éditeur (Éditions Max, à Valenciennes). On peut aussi voir pointer cette disproportion entre l'offre de récits et la demande d'éditeurs, dès

la censure centrale de Vichy sont attirés par les manières douteuses de l'éditeur, et *L'action française* dénonce ses agissements en septembre 1941. (Pascal FOUCHÉ, *L'édition françaises sous l'Occupation*, *op. cit.*, t. I, p. 93.)

[689] Par exemple : Aimé-Louis ARANDEL, *Calme dans la tempête*, Vendôme, c.a., 1996. Yves BOURGES, *Témoignage, 1939-1945*, Monfort-sur-Meu, c.a., 1997.

[690] Lucien MERTENS, Jean POINDESSAULT, *Rawa-Ruska, camp de représailles des P.G. évadés* ; Édouard et François MICHAUT, *Esclavage pour une résurrection*.

1945 : Serge Rousseau, l'auteur de *Mes évasions*, publie son récit une première fois chez l'imprimeur Wallon, à Vichy, en octobre 1944 et il le réédite en 1945, chez lui, à Paris. C'est là un exemple de dégradation des conditions éditoriales qui contraste avec le désir toujours présent des P.G. de témoigner de leur expérience.

La publication de nombreux récits en-dehors des circuits d'édition parisienne est peut-être une première explication de l'impact limité des récits de captivité dans la conscience collective française. Il n'existe pas, à ma connaissance, d'études précises sur la diffusion des récits de captivité et leur audience entre 1940 et aujourd'hui. Mais plusieurs indices m'amènent à penser que les récits ont essentiellement circulé dans les milieux des P.G. eux-mêmes, notamment après-guerre. Jean Védrine nous apporte l'un de ces indices :

> On peut se demander (avec le général De Gaulle, qui assimila, à tort, la captivité de 1940 à celle qu'il avait connue en 1914), pourquoi les P.G. rentrés en France avant leurs camarades se sont réunis entre eux pour lutter contre l'ennemi, au lieu de s'engager dans les autres organisations de résistance déjà créées. La question est une de celles dont nous proposons l'étude aux chercheurs. La réponse pour nous est simple : l'expérience de la captivité, de ses découvertes psychologiques, sociales et politiques, plus que de ses misères pourtant réelles, a créé une communauté profonde, une solidarité et une confiance réciproques entre tous ceux qui l'ont connue et les a incités à demeurer unis pour travailler au service du pays et le faire bénéficier des fruits de cette épreuve.[691]

Comme les résistants, les P.G. ont su pendant et après la guerre développer des réseaux de solidarité — contrairement aux réseaux collaborationnistes, souligne Gisèle Sapiro.[692] François Cochet note d'ailleurs :

> Les anciens P.D.R. ont pu voir un certain nombre de leurs valeurs de solidarité triompher, non pas parce qu'ils ont réussi à créer une *mystique P.D.R.*, d'ailleurs peu viable socialement, mais parce que leurs visions de solidarité correspondaient à une nouvelle image de la société française.
>
> La vraie victoire des anciens P.D.R. est donc celle d'une conjonction, d'une *concordance de phases*, entre des valeurs morales héritées des camps, et des valeurs économiques qui ont réussi à assurer la croissance forte d'une trentaine d'années.[693]

Mais si cette solidarité et cette morale ont été les clefs de l'écoute de l'opinion publique pour les valeurs de la Résistance, on ne peut pas en dire autant pour les captifs. La fusion des P.D.R. favorise bien plus les « D. » (Déportés) que les « P. »

[691] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, t. I, N.E. 29, p. 2.
[692] Gisèle SAPIRO, *La guerre des écrivains*, *op. cit.*, ch. « Conclusion ».
[693] François COCHET, *Les exclus de la victoire*, *op. cit.*, p. 229.

(Prisonniers) ou même les « R. » (Requis) ! Croire que la fusion irrigue et redistribue dans une égalité parfaite les mérites des uns et des autres, c'est souscrire au mythe de l'unité, dont la société française de 1940 à 1953 avait sans doute besoin.

La solidarité de réseaux qui partagent les mêmes valeurs ou les mêmes expériences ne suffit donc pas à créer un partage public : pendant la guerre, le public avait une raison, sociale, de s'intéresser à ces récits qui leur donnait, de façon indirecte mais plus développée que les cartes formatées, des nouvelles de leurs proches. Après la guerre, les récits ne sont plus qu'un agencement écrit de souvenirs que les familles — si le P.G. le souhaite, ce qui n'est pas souvent le cas — peuvent connaître par la bouche même du rapatrié. Christophe Lewin note :

> Nous sommes persuadés qu'un tel impact [sur la société civile] existe, qu'il a été diffusé au sein des familles, des proches, des collègues, des élèves, des électeurs, des administrés influençant progressivement le pays tout entier. Cependant, il faut reconnaître qu'il s'agit là surtout d'un credo qu'il nous a été impossible de prouver dans le cadre de notre ouvrage. Les P.G. n'ont pas eu, nous l'avons vu, d'influence directe en tant que groupe organisé. Quant à l'emprise d'une multitude d'individus sur la société, elle n'est hélas pas mesurable.[694]

Jean-Bernard Moreau rapporte qu'Anthony Sternberg, l'auteur de *Vie de château et oflag de discipline* (1948), distribuait lui-même les exemplaires de son livre.[695] *J'étais un prisonnier* d'André Dassart n'est quant à lui tiré qu'à 250 exemplaires. Dans les années 1970-1980, le nombre important de récits de captivité publiés à La Pensée universelle — qui éditait le livre, mais n'en assurait pas la distribution, dont la charge revenait à l'auteur ![696] — nous dit bien encore la pérennité de la circulation inter-individuelle des récits. Si la communauté P.G., dans un paradoxe qui laisse songeur, n'a pas réussi à exister « *en tant que groupe constitué* », contrairement aux déportés juifs par exemple, c'est peut-être qu'il n'a pas existé pour eux d'événement après la guerre qui aurait pu faire exister leur mémoire collective dans la conscience publique.[697] Il

[694] Christophe LEWIN, *Le retour des prisonniers de guerre français*, *op. cit.*, p. 281. *Credo* contre *credo*, je crois quant à moi et à l'aune de l'absence quasi-complète de la captivité dans les enjeux de mémoire actuels, que l'influence des P.G. a été, malgré leurs indéniables efforts, presque nulle.

[695] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 20.

[696] Voir Philippe LEJEUNE, « L'autobiographie à compte d'auteur », art. cité ; in *Moi aussi*, *op. cit.*

[697] « *Le procès Eichmann a libéré la parole des témoins. Il a créé une demande sociale de témoignages, comme le feront plus tard en France d'autres procès, comme le procès Klaus Barbie, de Paul Touvier ou celui de Maurice Papon, comme le feront aussi deux films de fiction, le feuilleton télévisé* Holocauste *et le film de Steven Spielberg,* La liste de Schindler. » (Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 117.) Mais comment pourrait-il y avoir un procès de la captivité ? Qui pourrait-on accuser ? Et au nom de quoi ? Au procès de Nuremberg, la captivité fut évoquée, et les accusés furent condamnés pour les sévices et les violences à l'encontre des P.G. Mais ce procès ne s'inscrivait pas dans une démarche mémorielle, ni dans la reconnaissance de la spécificité de la communauté P.G.

n'y a pas eu pour les P.G., l'équivalent d'un procès Eichmann, qui mit en scène la parole des déportés juifs, dans un cadre juridique fortement médiatisé. Il n'y a pas eu, pour les P.G., une Hannah Arendt, aussi critique fût-elle sur ce procès, qui en eût saisit aussi bien les enjeux mémoriels, éthiques, politiques et individuels. Il n'y a pas eu — et y en aura-t-il jamais ? — de grande réflexion sur la captivité. Il y eut en revanche plusieurs textes littéraires (*Les poulpes*, *La peau et les os*, *Les vivants*). C'est de leur côté, et malgré le peu de succès qu'ils rencontrèrent, que l'on pourra trouver, qui sait, de quoi penser pleinement l'expérience captive.

Deux périodes apparaissent nettement à la lecture de ce tableau : 1945-1946 et 1947-1953. 91 récits furent publiés durant les deux seules années 1945 et 1946. C'est là la période la plus faste en publications, jusqu'aujourd'hui encore. D'après mes recherches, même les années 1981-1984, pourtant fertiles, ne publient en moyenne que 9 récits par an. Il semble que cette abondance de récits n'ait jamais été remarquée par les historiens. Annette Wieviorka explique :

> Immédiatement après le retour [des camps de déportation] commence la publication d'ouvrages et de brochures portant sur tous les KZ : 34 ouvrages de témoignages en 1945, 37 en 1946, 36 en 1947, mais 7 seulement en 1948. […]
>
> Les déportés sont les seuls exilés de France du fait du nazisme qui aient produit si rapidement un témoignage de masse. Rien de tel chez les requis du S.T.O., ni chez les prisonniers de guerre infiniment plus nombreux.[698]

Même constatation chez Jean-Bernard Moreau :

> Il est vrai que les prisonniers de guerre de 1940, combattants vaincus, et, de surcroît, capturés, ont, plus que tout autre acteur de ce conflit, longtemps repoussé l'idée de publier, qui des récits, qui des mémoires : hormis quelques francs-tireurs en la matière.[699]

Et chez François Cochet :

---

[698] Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, pp. 168-170. Annette Wieviorka ne prend en compte que les récits publiés à Paris. Christophe Champclaux donne des chiffres intéressants — même s'il est difficile de savoir d'où ils proviennent — : en 1945, 62 « *ouvrages, rééditions comprises, [ont été] publiés […] sur la question des camps et de la déportation* », sur 286 ouvrages, fictions exclues, publiés « *sur l'ensemble des sujets ayant rapport avec la Seconde Guerre mondiale, rééditions comprises* ». En 1946, la proportion est de 59 pour 447 ; en 1947 : 57 pour 329 ; en 1948 : 41 pour 288 ; en 1949 : 12 pour 141 ; en 1950 : 6 pour 89 ; en 1951 : 7 pour 84 ; en 1952 : 3 pour 58 ; en 1953 : 3 pour 64. (« La Seconde Guerre mondiale dans l'édition », *in* Georges KANTIN, Gilles MANCERON, *Les échos de la mémoire. Tabous et enseignement de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Le Monde Éditions, coll. « La mémoire du Monde », 1991, p. 207.)

[699] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 6.

> Les déportés concentrationnaires ont énormément et précocement écrit. En comparaison, les anciens P.G. et les anciens requis passent relativement tardivement à l'acte écrit. On pourra toujours rétorquer que le livre de Francis Ambrière, *Les grandes vacances*, reçoit, en 1946, le prix Goncourt au titre de 1940. Ce n'est pas forcément un signe de la vigueur de la présence des anciens prisonniers sur le terrain du témoignage.[700]

Pourtant, la densité de publication des récits de captivité suit de près celle des récits de déportation, à ceci près que l'année 1947 est bien nettement moins fertile qu'elle ne l'est pour ces derniers. Dès 1947, le nombre de récits de captivité publiés chute brusquement, faisant ainsi débuter la longue traversée du désert de la mémoire des P.G. français. On peut supposer aussi que 1947 contient quelques reliquats éditoriaux de 1946 : des récits dont la publication était prévue cette année-ci, mais qui n'ont pu être édités que cette année-là.

Annette Wieviorka remarque à juste titre que les pics de publication de l'immédiate après guerre évoquent ceux des récits de la Grande Guerre, dès 1918 :

> Il est frappant de constater que le rythme de parution des récits est parallèle à celui des récits de 1914-1918 qui a été étudié par Antoine Prost. De 1915 à 1922, avait-il constaté, était parue une première vague de récits et de romans. Puis, « c'est non pas le silence, car on publie encore quelques livres, du moins un net ralentissement du rythme des publications. Les éditeurs jugent le public las des récits de guerre. » Les choses changent en 1927-1928, une dizaine d'années après la fin de la guerre, comme elles changent en 1958-1959 en ce qui concerne les témoignages des victimes du nazisme. C'est en 1928 l'énorme succès de la traduction du roman allemand d'E.M. Remarque, *À l'Ouest rien de nouveau* et d'une façon générale une « seconde floraison des livres de guerre ». Le temps a fait son œuvre, « les souvenirs se décantent, s'apaisent, les plaies se referment. À ce moment, il devient possible d'échanger des impressions, des récits, c'est une façon de vérifier ses propres souvenirs, de se confirmer l'authenticité d'une expérience trop lourde pour ne pas se partager maintenant ». [701]

La publication des récits de P.G. suit donc elle aussi le modèle des récits de la Grande Guerre, du moins pour les années d'immédiate après-guerre. Car le temps de digestion de l'événement et de ses traces est bien plus long pour les captifs ! En 1958-1959, il ne se passe rien de plus qu'en 1949 : le nombre de récits publiés tourne toujours autour de 3 ou 4. Il faudra atteindre le début des années 1970 pour percevoir les premiers signes d'un léger changement : l'année 1971 produit 6 récits de captivité. Puis à la fin des années 1970 et le début des années 1980, la publication

[700] François COCHET, « Des retours "décalés". Les P.G. et les requis du travail », art. cité ; in *Retours, renaissances…*, *op. cit.*, pp. 149-150.
[701] Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, pp. 86-87. Antoine PROST, *Les anciens combattants et la société française, 1914-1939*, Presses de la Fondation de Sciences politiques, 1977, vol. I, pp. 132 et 136.

des récits deviendra plus importante, avec la vague des récits de vie, qui s'éteindra au début des années 1990, pour renaître vers 1995, jusqu'aujourd'hui.[702]

Cependant, les raisons de ces publications sont assez différentes, à mon sens, de celles que donne Annette Wieviorka pour les récits de déportation :

> La première chose qui frappe quand on regarde ces tout premiers récits, c'est la rapidité de leur rédaction. Une trentaine sont achevés avant la fin de l'année 1945, et immédiatement publiés. À l'évidence, ils répondent à une urgence intérieure qui s'était fait sentir dès le camp lui-même : désir de se retrouver réhumanisé, jouissant de la possibilité de dire « je » et d'avoir une activité intellectuelle, désir de témoigner, passage à l'écrit pour pallier ce que la parole échoue à dire […].[703]

Le désir de témoigner est une des raisons majeures de l'écriture de ces récits. Cela tient d'abord à la pratique d'écriture des récits, inaugurée dès 1940, et que les P.G. continuent après leur libération. Mais c'est aussi l'époque toute entière qui est prise dans des problématiques et des volontés de témoignage. Il convient dès lors de penser la publication de ces récits d'après-guerre aussi bien de manière diachronique que synchronique. La légitimité du témoignage P.G. est renforcée, à partir de 1945 : elle tient autant à l'existence désormais reconnue de la catégorie « récit de captivité » qu'à l'expérience qu'ils partagent avec les déportés mais sur un autre mode, de l'univers concentrationnaire nazi.

Si le « *désir de se retrouver réhumanisé* » paraît évident en ce qui concerne les déportés, il l'est beaucoup moins pour les P.G. qui n'ont pas été à proprement parler déshumanisés par les Allemands.[704] De même, le désir de parler en son nom propre ne concerne pas tous les récits de captivité — même si l'après-guerre inaugure les grands récits individualistes, comme *La peau et les os* ou *Les poulpes* — : leurs auteurs pratiquent encore la parole en délégation. De plus, retrouver l' « *activité intellectuelle* » n'est pas toujours une motivation de l'écriture de ces récits : nombre d'entre eux ont commencé à être écrits pendant la captivité. Les cerveaux et les sensibilités captives ont font de nombreux efforts — qui ne furent pas *interdits* par les Allemands — pour rester éveillés et actifs, entre 1940 et 1945. Les P.G. furent une fois de plus

[702] Pour une analyse de cette période de publication, voir aussi Delphine CHENAVIER, *Les récits de captivité des prisonniers de guerre français*, *op. cit.*, ch. « Analyse quantitative des publications du corpus large », p. 28 *sqq*.
[703] Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 185.
[704] Les P.G. toutefois — et ce sera la problématique centrale de ma Quatrième Partie —, font l'expérience d'une certaine animalité de leur être, qu'ils acceptent ou non.

privilégiés par rapport aux déportés qui souvent ne pouvaient pas, sous peine de mort, notamment pour les déportés raciaux, écrire quoi que ce soit. Pour les P.G., la motivation de l'écriture et de la publication est alors moins de retrouver une activité intellectuelle, que d'en partager les résultats avec un public.

Enfin, le passage à l'écrit « *pour pallier ce que la parole échoue à dire* » ne me semble pas concerner véritablement les récits de captivité. Dans aucun d'entre eux, je n'ai vu évoquer un *indicible* des stalags, des oflags, ou même des camps de représailles. Et même si les P.G. se heurtent parfois concrètement à la difficulté de partager leur expérience avec autrui, il n'existe pas de fossé infranchissable entre l'expérience vécue et les mots qui en transmettent *l'imagination*.[705] Toutefois, l'écrit aide clairement à la transmission de l'expérience, puisqu'il permet de construire un récit organisé et maîtrisé — du moins en théorie — plus facilement qu'à l'oral.

Mais l'intense activité d'écriture et de publication des récits dans les premières années d'après-guerre témoigne surtout d'une urgence à se réapproprier l'expérience de la captivité, et d'en donner une lecture résistante. Jusqu'ici, je l'ai déjà dit, la plupart des textes publiés sont pétainistes et/ou collaborationnistes. La récupération de la captivité par ces idéologies pèse sur les P.G. qui doivent se défaire de cette sollicitude trop marquée à leur égard. Les titres choisis pour les récits de l'immédiate après-guerre sont très clairs sur ce sujet : ils insistent sur les souffrances que les P.G. ont endurées en captivité (*L'épreuve inhumaine*, *Esclavage pour une résurrection*, *Ils sont partis comme des martyrs*, *Au temps de la misère*, *Relais de misère*, *Barbelés sanglants*, etc.), sur le geste courageux de l'évasion (*Sans craintes ni murmures*, *Qui ose gagne, Évasion 42*, *L'impossible évasion*, *Ma troisième évasion*, etc.) ou bien encore sur la valeur patriotique des captifs (*Fierté d'hommes libres*, *Conquête de la liberté*, *Leur résistance*, *Les indomptables*, etc.).[706] Dans tous les cas, ces récits se positionnent contre l'oppression nazie. On remarquera cependant que la frontière est mince entre l'horizon d'attente que crée le titre *Au temps de la misère*, ou *Esclavage pour une résurrection* et les *Jours de pénitence* de Robert Gaillard… Cela est d'autant plus troublant que le récit de Gaillard s'appelle aussi *Mes évasions* — comme ceux du général Giraud et de Serge Rousseau. Moyennant quelques coupes appropriées, Gaillard n'eut donc pas de problèmes

[705] Voir *infra*, ch. « Renouvellement du champ testimonial (1948-1953) », p. 306 sqq.
[706] Voir Annexe 4.

pour republier son récit en 1946. Mais plus que de la roublardise d'un auteur, ce vocabulaire ambivalent témoigne de cette zone grise qui est celle des P.G., et qui leur font penser ensemble la souffrance, le patriotisme, et la liberté. Les récits de captivité sont particulièrement intéressants à étudier sur la question de la liberté, puisque les P.G. pensent un temps pouvoir gagner la leur grâce aux Allemands et à la politique de collaboration voulue par Vichy. Lorsqu'ils s'évadent, ou bien lorsqu'ils sont libérés par les Alliés, la donne idéologique change, mais l'association de la liberté et du souci patriotique est encore possible. De là sans doute, le peu de difficultés des P.G. à s'approprier dans leurs récits l'idéologie de la Résistance, qui leur promet à la fois la liberté et l'amour de la patrie.

À partir de 1947, le nombre de récits publiés chute de manière considérable, et inaugure les années de vaches maigres pour la mémoire P.G. Le chapitre suivant, analysant le renouvellement des champs éditorial et testimonial entre 1945 et 1953, apporte quelques réponses à ce phénomène.

1945-1953 : RENOUVELLEMENT DES CHAMPS ÉDITORIAL ET TESTIMONIAL

1. Renouvellement du champ éditorial

Je ne reprendrai ici que les éléments qui me semblent déterminants pour les récits de captivité. Pour une approche plus générale, je renvoie à la lecture de *La guerre des écrivains* de Gisèle Sapiro, du second tome de *L'édition française sous l'Occupation* (sur l'épuration), et aussi à *Les Éditions de Minuit* d'Anne Simonin. Je distingue également dans la période 1945-1953 deux moments : de 1945 à 1948, et de 1948 à 1953. Ces deux moments ne coïncident pas avec ceux évoqués dans le chapitre précédent, à propos des rythmes de publication des récits.

1945-1948 : épuration et Résistance

Le champ éditorial qui se refonde dès août 1944 est caractérisé par deux grands événements : l'épuration et la promotion d'une littérature « résistante ». L'épuration touche certains auteurs de la captivité, mais la logique qui la conduit ne paraît pas toujours très claire. Ainsi, Jean Mariat voit son récit *Prisonnier en Allemagne* figurer sur la première liste des « Ouvrages à retirer de la vente » établie par l'Office Professionnel du Livre, en janvier 1945. C'est le seul ouvrage de captivité présent sur cette liste, même si un autre ouvrage d'auteur P.G. y figure : *L'Amérique juive* de Pierre-Antoine Cousteau (aux mêmes Éditions de France)[707]. Sur la troisième liste des « Ouvrages à retirer de la vente », fournie par le Contrôle Militaire des Informations (dépendant du Ministère de la Guerre), on trouve également un ouvrage de Louis Thomas, *Alphonse Toussenel*, mais pas son récit *Nancy-Münster*.[708] En outre, figurent sur les listes des « écrivains indésirables », établie en septembre et octobre 1944 par le Comité National des Écrivains : Brasillach, Benoist-Méchin, Jamet, B. de la Mort — mais pas Betz qui figurait pourtant sur la liste de la Propaganda. Et qu'en est-il de Jean Péron dont le récit est pourtant clairement collaborationniste ? Je n'ai trouvé nulle trace de poursuites à son encontre. B. de la Mort fut condamné, par contumace, à 5 ans de travaux forcés.[709]

D'autres auteurs de récits sont inquiétés : Jean Guitton et Claude Jamet sont condamnés tous deux, le premier à ne plus enseigner à l'Université, le second à une peine de prison, qu'il purgera à Fresnes jusqu'en février 1945. Louis Walter comparait le 14 avril 1945 devant la cour de justice de Perpignan. Secrétaire général du journal *L'indépendant* avant la guerre, il y reprit sa place après son rapatriement en août 1941, mais au poste de premier secrétaire de rédaction. *L'indépendant* avait pris pendant la guerre des positions collaborationnistes. Walter fut acquitté et renonça à

[707] Cousteau, d'abord condamné à mort le 23 novembre 1946, vit sa peine commuée en travaux forcés à perpétuité, parce que, s'il avait écrit dans *Je suis partout*, il avait pourtant refusé d'écrire dans *Le trait d'union*. Voir Robert ARON, *Histoire de l'épuration*, t. III, vol. 2, « Le monde de la presse, des arts, des lettres… 1944-1953 », Paris, Fayard, coll. « Les grandes études contemporaines », 1975, p. 182.

[708] Pascal FOUCHÉ, *L'édition française sous l'Occupation*, *op. cit.*, t. II, Annexe XVIII, pp. 335-336 et 339.

[709] Gisèle SAPIRO, « L'épuration du monde des lettres », art. cité, in *Une poignée de misérables*, *op. cit.*, p. 257. Les deux listes parurent dans *Les lettres françaises* le 16 septembre 1944 (94 noms) et le 21 octobre 1944 (158 noms).

la profession de journaliste.[710] L'épuration du milieu littéraire et éditorial ne fut certes pas uniforme et transparente. Comme l'écrit Pascal Fouché :

> On a vu très vite s'exprimer le désappointement des éditeurs résistants ou de ceux qui avaient su rester en dehors de toute compromission face aux lenteurs de la justice et de l'inefficacité de certaines sanctions. De même certaines condamnations exemplaires ont pu passer pour une façon de « dédouaner » d'autres personnalités ou maisons qui avaient suffisamment d'appuis pour ne pas être trop atteintes. Ou, à l'inverse, des publications tout à fait anodines ont mis en cause certains éditeurs les obligeant à se justifier aux yeux de la justice et de leurs confrères. Mais pouvait-il en aller autrement ?[711]

Est-ce cette logique qui épargna quelques-uns des auteurs P.G. collaborationnistes ? Sans doute, mais je montrerai plus loin que la zone grise typiquement P.G. fut aussi parfois la cause d'une impossibilité de juger ceux qui furent pourtant pétainistes ou collaborationnistes.

Parallèlement à l'épuration, se fait la promotion d'une littérature « résistante » ou plus exactement, pour reprendre l'expression d'Anne Simonin parlant des Éditions de Minuit, « *une littérature sur la Résistance faite par des résistants. Autrement dit, une littérature d'acteurs et non d'auteurs.* »[712] Si les Éditions de Minuit sont un phénomène bien particulier du champ éditorial français des années de guerre et d'après-guerre, qui réussit à s'approprier l'image même de la Résistance, c'est bien toute la littérature et l'édition qui est soumise à la problématique de la Résistance. Anna Boschetti, analysant la revue des *Temps modernes*, rappelle :

> Dans ce mouvement de restructuration du champ des revues, un principe externe reste décisif, la situation politique. La pression de la politique sur la culture se manifeste soit en imposant un engagement aux intellectuels, soit en orientant leurs choix, où prédominent les positions — communistes, catholiques, gaullistes — légitimées politiquement par la Résistance.[713]

Les lettres françaises sont le meilleur exemple de cette relation, comme le rappelle son directeur, Claude Morgan, le 21 décembre 1945 :

---

[710] Gérard Bonet, *L'indépendant des Pyrénées-Orientales. Un siècle d'histoire du quotidien 1846-1950*, Perpignan, Publications de L'Olivier, 2004, pp. 271 et 670.
[711] Pascal Fouché, *L'édition française sous l'Occupation*, *op. cit.*, t. II, p. 259.
[712] Anne Simonin, *Les Éditions de Minuit*, *op. cit.*, p. 263.
[713] Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps modernes »*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1985, p. 189.

> *Les lettres françaises* ne sont pas seulement un journal littéraire, elles sont en même temps, nous le proclamons depuis le premier jour, un journal politique. Car la littérature ne saurait en aucun cas se séparer de la politique, pas plus que l'écrivain ne saurait se désintéresser du sort de l'homme. Ce n'est pas parce que Jacques Decoeur était écrivain que les nazis l'ont tué, mais parce qu'il était un écrivain qui résistait, un écrivain qui avait pris une position politique contre le fascisme, contre Vichy, contre la résignation et contre le crime.[714]

Parce que la Résistance se proclame souvent chez ceux qui l'ont faite comme une école de vie, comme un engagement plus vital qu'idéologique, un engagement de l'être plutôt que de la raison ou de l'intérêt, on ne s'étonnera pas qu'elle cherche, en littérature, à s'associer à des valeurs positives et constructives. Le meilleur exemple qui m'ait été donné de trouver est l'ensemble des critiques, réunies par Ingrid Galster et portant sur deux pièces de Sartre : *Les mouches* et *Huis Clos*.[715] De nombreuses critiques, émanant aussi bien de catholiques (*Témoignage chrétien*, *Cahiers de notre jeunesse*) que de communistes (*Lettres françaises*) ou de non-affiliés (*Cahiers du Sud*) convergent toutes vers le même point : les pièces de Sartre sont mauvaises parce qu'elles ne sont pas remplies de joie et d'espérance :

> [*Huis Clos*] est une vieille pièce, et elle n'apporte pas de sol.
> Elle creuse un sol aride, d'où ne jaillira jamais l'eau de l'espoir. Ces hommes sont damnés parce qu'ils n'ont pas su sortir d'eux-mêmes, parce qu'ils sont uniquement préoccupés, non pas d'agir, mais de s'analyser. Sont-ils vivants, sont-ils morts ? Qui pourrait le dire ? Ils ne vivent pas dans un monde qu'ils construisent.

> Tous ceux qui le [Sartre] connaissent disent son besoin de la société d'autrui, cet *enfer* ! fût-elle factice comme celle des cafés et des brasseries, et surtout la nécessité qu'il sent en soi d'échapper par l'action, *par la morale*, à cette nuit où il est entraîné. Sa révolte contre l'occupant n'est-elle pas aussi une révolte contre un pessimisme dont l'expérience lui démontre de plus en plus qu'il le doit davantage peut-être à son propre tempérament, à son milieu social, qu'à des considérations philosophiques abstraites ?
> […] L'auteur des *Mouches* ne serait pas le seul écrivain dont la participation à la lutte aurait précipité l'évolution : la Résistance est une école de vie, qui ne trompe pas.

> […] il me semble que dans la doctrine [de Sartre], comme dans *Huis Clos*, il n'y a place ni pour l'amour, ni pour la joie, ni pour la poésie, et c'est en cela que cet essai de phénoménologie me paraît irrémédiablement tronqué.

> Rappelons-nous que les catégories du visqueux, du nauséeux, etc., commandent l'idiosyncrasie organo-psychique qui est celle de l'auteur [de *Huis Clos*]. […] On a vraiment l'impression d'être immergé dans un élément toxique. [716]

[714] Claude MORGAN, « Ce que nous sommes », *Les lettres françaises*, n° 87, 21 décembre 1945 ; *Chroniques des Lettres françaises*, *op. cit.*, t. II, pp. 130-131.
[715] Ingrid GALSTER, *Sartre devant la presse de l'Occupation. Le dossier critique des* Mouches *et* Huis Clos, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2005.
[716] Jean GÉLY, « Tragédies du désespoir », *Marseillaise*, 19 octobre 1944 (*Sartre devant la presse*…, *op. cit.*, p. 313). Pol GAILLARD, « Pièces noires », *La pensée*, n° 1, octobre-décembre 1944 (*ibid.*, p. 319). Robert KANTERS, *Cahiers du Sud*, n° 269 (*ibid.*, p. 358). Gabriel MARCEL, « *Huis Clos* et le visage infernal de l'expérience humaine »,

Que *Huis Clos* soit une « *vieille pièce* », voilà qui ne laisse pas de surprendre ! Mais les jugements portés par ces critiques reflètent bien plus une époque qu'une aversion particulière pour la pensée de Sartre. Claude Morgan tient sur la littérature française en général le même type de propos :

> […] nous avons combattu l'idéologie maurassienne comme nous combattons la littérature de l'absurde et du désespoir. Une démocratie doit pour aller de l'avant retrouver les enthousiasmes de sa jeunesse. Du fond de notre peuple partira l'effort créateur. La littérature d'un monde qui se construit ne saurait être la même que celle d'un monde qui se défait (et qui est la nôtre depuis plus d'un demi-siècle).[717]

Toutes ces prises de position critiques, si elles n'évoquent jamais la littérature de la captivité, pourraient tout aussi bien s'appliquer à elle. Est-ce que ces récits ne sont pas finalement pris dans cette douloureuse tension entre « *un monde qui se défait* » et « *un monde qui se construit* » ? Est-ce que les tentatives d'évasion et les velléités résistantes des captifs ne sont pas un moyen de *défaire la défaite* ? Quoi de plus troublant que de voir sous la plume de Claude Morgan, ces mots, écrits contre la « *littérature de l'absurde* », mais qui semblent destinés, dans leur versant positif, à la littérature de captivité :

> La littérature de l'espérance s'offre d'elle-même quand on s'évade de soi.[718]

Les récits de captivité d'après-guerre, racontant la volonté d'hommes luttant contre l'engluement dans la fatalité, explicitant la lucidité sans faille — mue par un instinct patriotique d'une grande pureté — face aux mensonges pétaino-hitlériens, répondent parfaitement à ces nouvelles injonctions littéraires et politiques, comme quelques années plus tôt ils avaient répondu à celles qui leur prescrivaient de réconcilier Français et Allemands. Ayant subi de plein fouet la désagrégation de l'armée et de la nation, du collectif et de l'individu, les P.G. peuvent légitimement se servir du récit de leur vie pour lutter contre le chaos, et remettre de l'ordre sur le désordre : c'est là la fonction la plus simple et la plus fondamentale assignée à un

Horizon, juillet 1945 (*ibid.*, p. 374). Gabriel Marcel avait déjà démonté la pièce de Sartre dans *Les nouvelles littéraires*, n° 925, 26 avril 1945 (*ibid.*, p. 350.)

[717] Claude MORGAN, « Ce que nous sommes », art. cité ; *Chroniques des Lettres françaises*, *op. cit.*, t. II, p. 134.

[718] IDEM, « Le monde à l'endroit », *Lettres françaises*, n° 77, 13 octobre 1945 ; *Ibid.*, t. II, p. 97.

récit. Les deux temps idéologiques de la guerre et de l'après-guerre proposent qui un *redressement*, qui une *résistance*, face à ce chaos. Là encore, il est facile de comprendre que les P.G. s'appuient sur l'un ou sur l'autre pour lutter contre *leur propre* chaos. Claude Morgan qui, une fois de plus, n'évoque pas les P.G., écrit dans *Les lettres françaises*, ce qui pourrait assurer la légitimité des captifs à participer au monde libéré du joug nazi :

> Nous souhaitons que les écrivains d'*aujourd'hui* s'intéressent aux hommes d'*aujourd'hui*, à ces hommes qui ont tant lutté, tant souffert, bravé les supplices et qui maintenant vont reconstruire la France.[719]

Les P.G. ne sont-ils pas le point de fusion idéologique qui donne à cette phrase des relents pétainistes ? Quelle différence en effet entre une souffrance qui reconstruit et une souffrance qui redresse ? La communauté P.G. n'a aucun mal à écrire des récits pétainistes, puis résistants, car ces deux idéologies répondent entièrement au désir de réorganisation du monde qui anime les P.G. Les récits de captivité, miroirs du processus psychique de remise en ordre du *moi* des captifs après la défaite, deviennent alors l'outil privilégié, consciemment ou non, de ces idéologies. Léon-Gabriel Gros, citant le poète captif Luc Decaunes, écrit en 1945 :

> « Voici pourtant, notait Decaunes au fond de son stalag, que jaillit une pure flamme, et qu'avec la langue de la liberté, [le poète] exprime sa foi la plus vivace dans l'avenir, dans le bonheur, dans l'ordre. » Ce qu'il faut retenir de cette déclaration c'est la porté que l'auteur accorde au langage qui n'est plus seulement l'arme parfois décevante d'une libération personnelle mais un outil efficace que le poète entend mettre au service d'un nouvel ordre humain.[720]

La poésie captive se fait avec « *la langue de la liberté* », mais — paradoxe comme l'aiment les critiques de poésie — sert volontiers l'ordre contre le désordre. L.-G. Gros, dont la prose recèle décidément beaucoup de joyaux, en arrive tout naturellement à continuer d'instaurer la simplicité comme valeur littéraire d'excellence, comme cela se faisait avant la Libération :

> Avec Decaunes, les valeurs morales que discréditaient des siècles d'exploitation littéraire ou sociale retrouvent leur rayonnement primitif. Naguère encore, quand les poètes voilaient de

[719] IDEM, « Ce que nous sommes », art. cité ; *Ibid.*, t. II, p. 134.
[720] Léon-Gabriel GROS, « La langue de la liberté », *Cahiers du Sud*, n° 272, juillet-août 1945, p. 526.

> sarcasmes ou d'humour les sentiments qu'ils n'osaient plus avouer, nul d'entre eux n'eût osé écrire cet admirable « Devant toi » que Decaunes, prisonnier, adresse à sa mère : […][721]

— Suit un extrait d'une désarmante simplicité. Quelle différence de discours y a-t-il, là encore, entre ce qu'écrit Gros et ce qu'écrit Guitton à propos des poèmes de V… ? :

> *5 mars* [1942].
> V… m'apporte son carnet de notes ; il y dépose aussi son expérience de P.D.G. [prisonnier de guerre], mais sous forme poétique, par versets. V… est poète : la douleur, la joie, l'indignation, il sait traduire cela sur ses carnets. Comme il voit que je ne me moquerai jamais, mais qu'au contraire chaque mot de ferveur et de tendresse aura un écho dans mon cœur en m'unissant à lui, il me laisse lire son carnet et y recopier ce qui peut nourrir :
>
> *Être si loin. Et si longtemps.*
> *Ces forces amassées, préparées, inactives.*
> *La patience est la forme la plus dure du courage.*[722]

Comme l'exprime très bien Robert Frank, il y a entre le camp de la Résistance et celui de Vichy « *une involontaire communauté de sentiments* »[723] : des œuvres se trouvent ainsi célébrées simultanément par les deux camps (*Antigone* d'Anouilh, *Les visiteurs du soir* de Carné, ou *Le ciel est à vous* de Grémillon)[724]. Mais, dans le cas des P.G., ce lieu commun entre les deux camps idéologiques, tient surtout à leur désir d'apparaître inchangé par l'événement, d'être resté le même, avec le même engagement et la même vision du monde, pendant et après la captivité.

Le meilleur exemple de cette continuité tient sans doute dans les quelques rééditions, entre 1945 et 1946, de récits de captivité d'abord publiés pendant la guerre. J'étudierai ici deux cas. Le premier cas est celui de Robert Gaillard, que j'ai déjà évoqué, et sur lequel je ne reviens pas.[725] Je signale que là aussi une note de l'édition de 1946 qualifie celle de 1942 de « *première édition réduite de* Mes évasions »[726], alors que l'édition de 1946 s'est débarrassée des passages indiquant que Gaillard avait des amis à *La N.R.F.* et à *La Gerbe*. Disparaît aussi la préface faite par le Secrétaire Général à l'Information, Paul Marion. Gaillard peut continuer sa vie

[721] *Ibid.*
[722] Jean Guitton, *Pages brûlées*, *op. cit.*, p. 41. Plus loin, Guitton s'extasie sur des paroles du Maréchal : « *On ennoblit la pensée par la lecture des chefs-d'œuvre.* » (3 août 1942, p. 68) ; ou bien sur des cantiques, « *les plus simples, ceux où* France *rime avec* Espérance. » (15 août 1942 ; pp. 81-85.)
[723] Robert Frank, « Guerre des images, guerre des symboles », in *Images de la France de Vichy*, *op. cit.*, p. 213.
[724] Pascal Ory, « Culture(s) », *ibid.*, p. 137.
[725] Voir *supra*, p. 252
[726] Robert Gaillard, *Jours de pénitence. Mes évasions*, *op. cit.* (1946), p. 136, note (I).

littéraire, jusqu'à sa mort en 1975.

Le second cas est celui du récit d'Antoine de Roux, *Journal dessiné d'un prisonnier de guerre 1940-1941*, qui parut la première fois chez Robert Laffont, en 1942, et est clairement pétainiste. Ses dernières pages, évoquant des P.G. rapatriés pour des raisons sanitaires, figurent une gigantesque photographie du Maréchal, devant lequel se tiennent, reconnaissants, les P.G.[727] Évoquant l'envoi de colis Pétain auprès des P.G., Antoine de Roux a ce commentaire :

> La plupart des soldats qui peuplent les stalags ont été faits prisonniers avant la prise du [*sic !*] pouvoir par le maréchal Pétain. Les « envois » qui leur permettent de subsister sous le terrible climat poméranien sont les premières nouvelles qu'ils reçoivent du nouveau gouvernement. Une phrase court de bouche en bouche dans les camps : « Il y a quelque chose de changé en France. »[728]

Sous le couvert d'une simple observation, mais après avoir montré en début d'ouvrage des images édifiantes de chaos et de *désorganisation* de la Débâcle, l'arrivée de « *wagons entiers de vêtements, de sous-vêtements chauds, de chaussures et de ravitaillement* », montre assurément que Pétain est le porteur de tous les espoirs des P.G. et de la France. Ailleurs, Antoine de Roux illustre un dimanche à la cantine, véritable lieu de vie du camp, où tous les P.G. boivent de la bière et ont vraiment l'air de s'amuser. Sur un des murs de bois de cette taverne de fortune à l'ambiance chaleureuse, il fait figurer une affiche où l'on peut lire : « *Français, souviens-toi MERS EL-KÉBIR* »[729]. Dans cette anglophobie environnée de gaieté et de convivialité — en somme, une anglophobie « instinctive », de « bon sens » et « naturelle » —, on reconnaît l'un des chevaux de bataille du pétainisme.

La version de 1945 ne semble *a priori* pas très différente de celle de 1942. Quelques détails sont tout de même à noter : le récit n'indique plus « *1940-1941* ». Est-ce là une stratégie éditoriale, pour montrer que ce récit est toujours d'actualité ? Ou est-ce pour signifier que la captivité entre 1940 et 1945 ne fut que la continuation de celle de 1940 à 1941 ? En outre, la première de couverture a

[727] Antoine de Roux, *Journal dessiné d'un prisonnier de guerre 1940-1941*, *op. cit.*, (1942), p. 173.
[728] *Ibid.*, p. 140.
[729] *Ibid.*, pp. 136-137.

également été légèrement modifiée.[730] Sur celle de 1942, on voit un *Posten*, de dos, devant des barbelés, le regard orienté vers la gauche ; au loin (tout en haut de l'image), on devine un baraquement que l'on suppose rempli de P.G. ; enfin, au pied du *Posten*, en bas de l'image, un amoncellement de barbelés et de bouts de bois, dont je ne suis pas parvenu à comprendre le sens. Sur la première de couverture de l'édition de 1945, le *Posten* est toujours là, de dos, mais il regarde cette fois-ci vers la droite ; il porte, de plus, une longue capote militaire qui fait penser que nous sommes en hiver — dans la version de 1942, l'uniforme était celui porté en été ou au printemps. D'autres éléments demeurent : les barbelés, l'amoncellement de bouts de bois et de barbelés en bas de l'image, et le baraquement au fond. Mais la nouveauté est la présence d'un P.G., derrière les barbelés, dans une position de prostration ou d'ennui. C'est bien vers lui que se tourne le regard du *Posten*, que l'on imagine inflexible ! Dans cette version, le P.G. est clairement soumis à l'oppression de ses gardiens, alors que dans la version précédente, le gardien ne faisait face qu'à une *absence*. On peut dire que dans la version de 1942, la captivité est plus vécue comme une privation de liberté, et dans celle de 1945, comme une modalité de l'oppression nazie.

Le nombre de pages du récit a lui aussi changé, bien que le format (240 × 170 mm) n'ait pas été modifié : l'édition de 1942 comportait 175 pages, et celle de 1945, 193 pages. Un mot de l'éditeur explique cette différence :

> Cet ouvrage qui, sous l'occupation, fut interdit par les Allemands en zone nord, ne put paraître que mutilé en zone sud.
>
> Nous publions aujourd'hui l'édition complète, comprenant tous les dessins et le texte intégral de l'auteur.
>
> (Note de l'éditeur)[731]

Or, l'édition de 1945 ne reprend pas certaines pages de l'édition de 1942 : c'est le cas pour le dessin où figurent des P.G. devant le portrait du Maréchal et les anciens combattants de la Légion. À l'inverse, le texte est amplifié dans le sens résistant :

[730] N'ayant eu l'autorisation de l'éditeur Robert Laffont l'autorisation de reproduire ces premières de couvertures, je renvoie le lecteur sur Internet (notamment le site PriceMinister), où il pourra facilement trouver des photos de celles-ci.

[731] Antoine DE ROUX, *Journal dessiné d'un prisonnier de guerre*, *op. cit.* (1945), p. 7.

> [Beaucoup de P.G.] ne résistent pas au terrible hiver poméranien, d'autant plus que l'Allemand, bien nourri, confortablement équipé, prend un plaisir sadique à prolonger les appels dans la neige glacée. Combien d'entre eux reverront-ils leurs foyers ?[732]

> Malgré les fouilles fréquentes, brutales et minutieuses, les prisonniers ont tous sur eux un briquet, un canif, un stylo, du papier blanc, et malgré les terribles punitions qui les menacent, la plupart sont presque toujours en contravention avec les règlements… Ce miracle quotidien, auquel ils assistent sans comprendre, met les Allemands en état d'exaspération. Ce qui redonne du courage au captif et l'aide à supporter sa dure condition.[733]

En revanche, sont conservés des éléments qui conviennent à la fois au pétainisme et au résistantialisme : c'est une évocation de la Marseillaise ou — ce qui est tout de même plus surprenant — de Mers El-Kébir.[734] Il n'y a pas là nécessairement de l'opportunisme, de la part de l'auteur — mais il y en a plus clairement de celle de l'éditeur, qui affirme publier « *l'édition complète* ». La réalité est sans doute plus complexe : de Roux était pétainiste, sans aucun doute, et patriote, ne supportant pas l'oppression allemande. Mais en 1945, le patriotisme ne peut plus être pétainiste, parce que Pétain a trahi la patrie. Robert Laffont bénéficia d'un non-lieu, à l'issue de son procès, en 1945, le tribunal n'ayant pas trouvé de preuves suffisantes contre lui.[735]

J'ajouterai à ces deux cas la publication de *Vers la Croix de Lorraine* de Guy Deschaumes qui, à sa manière, est une réécriture de *Derrière les barbelés de Nuremberg* : il est du moins l'appendice nécessaire à la conversion idéologique de Deschaumes. Ces trois ouvrages sont autant de tentatives pour les P.G. de s'insérer dans l'idéologie dominante du moment. Encore une fois, il s'agit peut-être moins d'une démarche opportuniste, ou hypocrite, que d'une certaine « rentabilisation » de la zone grise : Deschaumes et Roux peuvent sans trop de problèmes se faire lire après-guerre, parce qu'ils fondent leurs récits sur un patriotisme qui veut transcender les idéologies. Le cas de Gaillard est un peu différent : ses *Jours de pénitence* peuvent encore après la guerre, être lus comme un témoignage de l'oppression nazie en captivité, et des tentatives françaises pour ne pas sombrer dans la mélancolie. Gaillard, pendant et après la guerre, est un représentant fidèle de l'esprit français, nourri d'intelligence, de lectures et de sensibilité, et qui ne se laisse pas abattre par la

[732] *Ibid.* (1945), p. 156.
[733] *Ibid.* (1945), p. 138.
[734] *Op. cit.*, pp. 165 et 174 (1942) ; pp. 133 et 190 (1945).
[735] Voir Pascal FOUCHÉ, *L'édition française sous l'Occupation*, *op. cit.*, t. II, p. 226.

défaite et la privation de liberté.

1948-1953 : dévaluation de la Résistance

Les récits de captivité entament leur chute un an plus tôt que les récits de déportation. Annette Wieviorka note la lassitude du public français pour les récits de déportation :

> Très vite, nous l'avons déjà noté, les déportés ne trouvent plus d'éditeurs pour leurs récits. Maurice Delfieu rédige le sien entre décembre 1945 et janvier 1946 :
> « Lorsque le manuscrit de ce livre a été présenté, un peu tardivement, il est vrai, à quelques éditeurs, la plupart se sont écriés : "Assez de cadavres ! Assez de suppliciés ! Assez de récits sur la résistance ! On a besoin de rire maintenant !" ».[736]

Dès 1946, l'opinion publique semble saturée de récits de déportation. L'historien Eugen Kogon affirme même, dans la préface à *L'enfer organisé* (1947) :

> En procédant à l'exposé du système, j'espère même pouvoir endiguer, dans une certaine mesure, le flot de littérature, pleine d'impressions personnelles, de récits d'atrocités et de ressentiment, à laquelle on pourrait encore s'attendre.[737]

Comme l'écrit Marie-Pascale Huglo, « *une fois passé le choc du retour, on s'est lassé de ces récits qui ne savaient transmettre que leurs propres limites*. »[738] Là encore, la comparaison peut être établie avec les récits de la Grande Guerre : selon Nicolas Beaupré, les années 1919 et 1920 sont marquées, aussi bien en France qu'en Allemagne, par une chute de l'offre et de la demande pour la littérature d'anciens combattants.[739] Anne Simonin note que c'est toute la littérature de guerre qui subit ce désintérêt. Elle cite une lettre d'Albert Béguin :

> J'ai questionné plusieurs libraires parisiens, tous s'accordent à dire que le public ne veut plus entendre parler ni des camps, ni de la Résistance, ni de tout ce que la guerre et la tyrannie ont révélé.[740]

---

[736] Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 173. Maurice DELFIEU, *Récit d'un revenant. Mauthausen-Ebensee, 1944-1945*, Paris, Indicateur universel des P.T.T., 1947. Voir aussi Adrian MIATLEV, « Nouveaux témoignages de prisonniers », *Esprit*, mai 1947.
[737] Eugen KOGON, *L'enfer organisé : le système des camps de concentration*, Paris, La Jeune Parque, 1947, p. 17. Voir Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 175.
[738] Marie-Pascale HUGLO, *Métamorphoses de l'insignifiant*, *op. cit.*, p. 83.
[739] Nicolas BEAUPRÉ, *Écrire en guerre, écrire la guerre*, *op. cit.*, 18.

Le poids symbolique de la Résistance commence à s'effriter, et l'utopie politique et humaine espérée — notamment par les Éditions de Minuit emmenée par Vercors — laisse la place à la logique capitaliste :

> [Les membres des Éditions de Minuit ignorent] qu'une entreprise est soumise à un impératif de rentabilité et qu'un investisseur n'est — en règle général — pas un philanthrope… Aux Éditions de Minuit, les conflits de pouvoir provoqués par les augmentations de capital, nécessaires pour éviter la faillite, laissent les Résistants abasourdis. Et ce à la fois par manque de maîtrise de la logique capitaliste mais aussi — surtout ? — parce qu'ils évaluent mal leur dévaluation : auréolés du prestige des fondateurs, ils se pensaient incontournables, indéracinables, quelles que soient les difficultés de l'entreprise.[741]

Signe des temps, Henri Calet qui avait publié un recueil de nouvelles aux Éditions de Minuit (*30 à 40*, 1947), devait leur proposer *Le tout sur le tout*, mais préfère finalement le déposer chez Gallimard qui le publiera en 1948, après avoir publié *Le bouquet* en 1945. Lorsque Calet raconte cette rupture à Georges Henein, celui-ci lui répond :

> Bravo pour votre rupture presque inaugurale avec les Éditions Vercors dont il n'y a vraiment rien d'exaltant à attendre. Je regrette moi-même d'avoir confié un manuscrit à ces cons filandreux et j'imagine que je ne verrai jamais l'ombre d'une épreuve d'un livre destiné à ne point sortir des dossiers de Lambrichs.[742]

En 1948, l'engagement politique dans la littérature est une valeur en baisse : le « Prix des lecteurs » de cette année couronnait *Vipère au poing* d'Hervé Bazin, auteur « désengagé » s'il en est, sur les questions philosophiques ou politiques.[743] En 1950, la revue *84*, soutenue par les Éditions de Minuit, publie des auteurs compromis dans la collaboration ou ayant eu un parcours trouble durant la guerre : Drieu la Rochelle, Maurice Sachs, Armand Robin, etc. Le sommaire du premier numéro — rédigé par Lindon ou Lambrichs ? — annonçait franchement :

> Les bouleversements de la guerre, de la Résistance, de la Libération avaient paru, pour certains, engager la littérature et la poésie dans un chemin dont on peut voir après quatre ans la vanité.[744]

---

[740] Albert BÉGUIN, lettre du 6 juin 1946, in *Les nouveaux Épîtres* ; cité par Anne SIMONIN, *Les Éditions de Minuit*, *op. cit.*, p. 282.
[741] Anne SIMONIN, *Les Éditions de Minuit*, *op. cit.*, p. 291.
[742] Lettre de Georges Henein à Henri Calet, 8 décembre 1947 ; cité *ibid.*, p. 318.
[743] Voir René Marill ALBÉRÈS, *L'aventure intellectuelle au XX^e siècle : panorama des littératures européennes*, Paris, Albin Michel, 1963, pp. 327-328.

Ce n'est donc pas seulement la littérature de la Résistance qui est dévaluée, mais aussi celle qui parle de la guerre. C'est donc aussi le champ de la littérature de témoignage qui se trouve modifié après la guerre.

2. Renouvellement du champ testimonial (1945-1953)

L'année 1945 bouleverse complètement la littérature de témoignage sur les camps. Jusqu'alors en effet, les P.G. étaient les seuls à témoigner d'un exil, d'une privation de liberté, et de l'internement dans des camps.[745] Mais la découverte des camps de concentration et d'extermination révèle l'ampleur du système concentrationnaire nazi, et de ses différentes logiques. Les camps deviennent alors synonymes de la cruauté et de la « barbarie » nazie, alors qu'ils n'étaient jusqu'alors qu'une manifestation des lois de la guerre. La « Bibliographie française » inaugure ainsi, pour l'année 1945, une rubrique « Camps de concentration », séparée de la rubrique « Prisonniers et prisons », qui existe de 1941 à 1948. Cette séparation n'apparaît pourtant pas immédiatement avec évidence. On trouve ainsi, sous la plume de Claude Morgan, en août 1945 :

> […] les Allemands [à Auschwitz] s'obstinaient à humilier d'abord et à faire périr systématiquement des dizaines de milliers de prisonniers.[746]

Le terme de « *prisonniers* », désignant jusqu'alors surtout les P.G., caractérise donc aussi les déportés. Mais plus que d'une incompréhension de la situation, cette confusion témoigne surtout de la volonté d'union des différentes expériences issues des camps. La création du ministère des Prisonniers, Déportés et Requis, sous la

[744] « Qu'est-ce que *84* ? », bulletin de 4 pages donnant le sommaire des 19 numéros prévus de la revue ; cité par Anne SIMONIN, *Les Éditions de Minuit*, *op. cit.*, p. 359.
[745] On peut tout de même ajouter que des exilés volontaires, comme Jacques Maritain, avaient publié des textes pendant la guerre : *Les droits de l'homme et la loi naturelle*, New York, Éditions de la Maison française, 1942 ; etc.
[746] Claude MORGAN, « Les indulgents », 11 août 1945, *Les lettres françaises*, n° 68 ; *Chroniques des Lettres françaises*, *op. cit.*, t. II, p. 86.

direction d'Henry Fresnay, en 1945 en est le symbole très fort. On retrouve aussi cette fusion — pensée toutefois avec beaucoup d'intelligence, et un projet esthétique, philosophique et politique fort — dans la revue *Les vivants* en 1945 et 1946. Mais c'est sans doute dans l'attribution, en 1946 des prix Goncourt et Renaudot que cette confusion s'exprime le mieux. Le compte rendu qu'en fait la revue *Horizon* dans son cinquième numéro en est très significatif. Intitulé « Les prix Goncourt et Théophraste Renaudot réservés aux prisonniers », il utilise là encore un terme générique pour désigner deux réalités que l'on sait déjà pourtant fort différentes. La suite de l'article rétablit néanmoins la distinction entre prisonniers et déportés :

> Les prix Goncourt et Théophraste Renaudot 1940 ne furent pas décernés. Il fut décidé qu'ils seraient attribués à un prisonnier ou à un déporté. Cette mesure de toute justice limitait le choix du Jury car ces cinq années de luttes et de souffrances devaient marquer la majorité des œuvres d'un sceau de larmes et de sang, et dans lesquelles les témoignages semblaient devoir l'emporter sur les œuvres d'imagination.
>
> C'est précisément deux témoignages qui ont été choisis.[747]

L'expérience captive ou concentrationnaire est donc reconnue comme matière littéraire suffisamment valable pour se voir attribuée deux prix prestigieux. *Les liens de chaîne*…de Robert Gaillard sont un précédent, mais l'attribution du Renaudot ne s'était pas faite officiellement sous le signe de l'appartenance de son auteur à la communauté P.G. Le rédacteur d'*Horizon* tente de caractériser les deux œuvres primées, *L'univers concentrationnaire* de David Rousset et *Les grandes vacances* de Francis Ambrière : le récit de Rousset marque l' « *absence de fausse littérature* », il « *n'a pas cédé à la tentation de la facilité dans l'horreur* » et préfère « *sugg[érer] avec tact* ». Dès lors, « *sa leçon porte d'autant mieux.* » La critique des *Grandes vacances* reprend des commentaires semblables :

> La même retenue, la même pudeur se retrouvent dans *Les grandes vacances*. Ce Journal de 1939 à 1945 retrace tous les méandres de la guerre, de la débâcle, de l'occupation, mais vus cette fois par un prisonnier. Témoignage, document humain, qui ne peut pas ne pas frapper et obséder longuement ceux qui l'ont lu. Le ton en est plus personnel, plus véhément que dans *L'univers concentrationnaire*. Le souci est moins évident de tirer des événements une leçon qui, à vrai dire, se dégage d'elle-même. Dans un détail se révèlent l'émotion, l'ironie, la pitié, la haine

[747] R.C. [Robert de la Croix ?], « Les prix Goncourt et Théophraste Renaudot réservés aux prisonniers », *Horizon*, n° 5, septembre 1946.

> parfois qui rappellent l'homme de chair et de sang qui écrit le livre. Évasions, punitions, activités dans les camps, manœuvres politiques, mentalité, opinion des prisonniers, *Les grandes vacances* apportent à l'histoire des années terribles une contribution définitive. Sans doute sera-t-il bon de le confronter avec d'autres ouvrages moins branchés sur l'immédiat et l'anecdote, et qui, davantage décantés, fixeront les lignes essentielles. Mais cette confrontation sera l'œuvre de l'historien. Ne chicanons pas sur un palmarès qui possède la valeur d'un symbole.[748]

On sent que le rédacteur d'*Horizon* n'est pas très convaincu de la valeur littéraire de ces textes : les termes de « *témoignage, document humain* » permettent ici de passer outre le jugement littéraire. L'importance de ces textes n'est pas négligée pour autant : l'expression de « *contribution définitive* » le montre bien. Mais elle peut laisser songeur si l'on se rappelle la fonction de parole en délégation qui est le fondement du témoignage : *Les grandes vacances* réussiraient-elles à accomplir définitivement cette fonction ? N'y a-t-il plus besoin, après ce texte, d'autres récits et d'autres versions de la captivité ? Le rédacteur d'*Horizon* indique d'ailleurs que l'étape suivante nécessaire à la compréhension de la captivité est une étude historique, et non un témoignage personnel… La reconnaissance de la valeur du texte d'Ambrière est donc à double tranchant pour la mémoire des P.G. On retrouve l'idée de « *contribution définitive* » dans le compte rendu, trois mois plus tard, de Raymond Jouve pour la revue (chrétienne) *Études* :

> Est-ce le livre définitif sur la captivité ? Nous ne le pensons pas. Comme les souvenirs de guerre, les souvenirs de captivité sont trop frais dans la mémoire des acteurs-écrivains ; il leur manque d'être refondus, transmués dans l'imagination créatrice. Si *Le zéro et l'infini* est le chef-d'œuvre de « l'univers concentrationnaire » créé en climat soviétique, les prisonniers et les déportés de 1940-1945 attendent encore le poète ou le romancier qui leur rendra l'atmosphère à la fois monotone et hallucinante des camps et, négligeant ou stylisant les épisodes de leur captivité, leur en restituera le drame véritable. C'est au-delà de la description ou de la philosophie de la captivité (deux aspects déjà épuisés par la littérature du sujet) que se situera cette épopée d'un monde captif et plein d'espoir.[749]

Comme dans *Horizon*, il y a le sentiment que la captivité n'a pas encore tout dit, littérairement cette fois, et non plus historiquement.

L'attribution du prix Goncourt à Ambrière, et du Renaudot à Rousset n'ont pas pu enrayer la chute de l'intérêt du public pour les récits de guerre, dès 1947. Mais n'en est-elle justement pas une des causes paradoxales, comme si, une fois ces prix

[748] *Ibid.*, p. 81.
[749] Raymond JOUVE, « Francis Ambrière. — Les grandes vacances », *Études*, octobre-novembre-décembre 1946, pp. 131-132.

attribués, une fois que la critique a reconnu la valeur littéraire des textes issus de la déportation et de la captivité, l'on pouvait passer enfin à autre chose ? Il est difficile de le savoir. À l'inverse, le prix Goncourt 1953 pour *Le temps des morts* de Gascar a pu provoquer un regain passager des publications sur la captivité : 7 récits en 1954 contre 4 en 1953 ; l'année 1955 retombe en revanche à 4 récits. L'influence de l'attribution des prix sur les publications ultérieures est donc à relativiser. Mais cette reconnaissance d'un récit de captivité et d'un récit de déportation, est en outre le prix Goncourt rétroactif 1940 (non attribué pour cause de guerre), produit un effet de fermeture d'une période. C'est bien la fin de la guerre et de ses conséquences qui est signifiée par ces deux prix. C'est aussi une lecture de la guerre comme opposition à l'idéologie nazie, et non comme l'histoire d'une défaite. Il est étrange en effet, pour un lecteur des années 2000, qu'un récit de déportation soit associé à un récit de captivité, car la déportation est moins un phénomène de guerre que la captivité : la déportation est essentiellement un événement politique, dans le cadre d'une guerre.

La littérature de captivité se trouve donc, à partir de 1945, liée à la littérature de la déportation. 1945 marque également l'apparition d'une autre littérature d'internement, que j'appellerai la *littérature de geôles*. Chose remarquable, celle-ci concerne aussi bien les prisons nazies (où furent internés Léon Blum ou Édouard Daladier, par exemple)… que celles du G.P.R.F., celui-ci les ayant recyclées pour son propre usage. C'est à Fresnes en 1945 que Brasillach écrivit qu'il connaissait enfin « *la prison, la vraie, celle dont on parle dans les livres.* » Il arrive que des anciens P.G. évoquent la prison : Henri Calet publiera en 1945, la même année que son récit de captivité *Le bouquet*, un livre émouvant intitulé *Les murs de Fresnes* (Paris, Éditions des Quatre-Vents) qui évoque les centres pénitentiaires. Jean Bloch-Michel, dans *Les grandes circonstances* (Gallimard, 1949), raconte à la fois sa captivité de P.G., et puis son internement dans des prisons nazies, où il fut torturé. René Lacôte, rendant compte dans les *Cahiers du Sud* des *Feuilles de Fresnes* (Éditions de Minuit, 1945) de Gabriel Audisio écrit :

> L'ouvrage d'Audisio veut être strictement le témoignage d'un écrivain et il est vrai que seul un écrivain pouvait l'écrire. Pourtant, ouvrier ou intellectuel, je pense que nul parmi nos

compagnons de captivité ne récusera cette démarche d'un esprit résolu à sauvegarder en lui la dignité humaine. […]

Enfin, ce témoignage d'un homme sur lui-même témoigne de la grandeur de l'homme.[750]

Lacôte en appelle au jugement des P.G., censés se reconnaître dans cet ouvrage : il y a là un véritable partage de vocabulaire entre prisonniers. Même constat dans *Vers la Croix de Lorraine* où l'emprisonnement de Lise Berthier à Nantes par les nazis fait écho à la captivité passée de son mari René :

[…] quinze jours, juste le délai indispensable pour que je comprenne, pour que je médite, pour que je puisse dépouiller mon masque de petite bourgeoise, insignifiante et douceâtre, et découvrir, par-dessous, intacte, mais mûrie, s'il le faut, pour les grandes renoncements et les ultimes sacrifices, l'âme de la jeune fille ardente et fière que je fus jadis, avant que la tendresse trop enveloppante de René m'eût assoupie dans un rêve de perpétuelle douceur ; dans le miel lénifiant d'une vie de ménage sans histoire. Nous avons été trop heureux !… Je ne saurais le regretter. Mais, l'un comme l'autre, le bonheur nous a engourdis ; il a émoussé nos caractères, notre vigueur… Eh bien ! Moi à [la prison de La Fayette] comme lui à Nuremberg, je vais faire une petite retraite d'ascétisme. Plût au ciel que la sienne eût été aussi brève ![751]

Comme en captivité, le prisonnier interné dans les geôles vit un dévoilement de sa vraie nature et une purification de soi-même grâce à l'ascétisme que provoque la prison. On y trouve aussi des relents de condamnation de « l'esprit de jouissance » au profit de « l'esprit de sacrifice »…

La littérature de captivité se trouve dès lors prise dans un grand bain de fusion des expériences : à la fois littérature des camps et littérature de résistance, littérature de guerre et de témoignage, elle participe pleinement, en 1945 et 1946 à l'entreprise de digestion symbolique des « années noires ». Peut-on appliquer aux récits de captivité la remarque suivante, faite par Annette Wieviorka à propos des récits de déportation ? :

[*La nuit*, d'Élie Wiesel] apparaît comme un ouvrage parmi les autres. Appartenant à la littérature générale, même si les Éditions de Minuit ont déjà publié en 1958 quelques récits de survivants de camps de concentration comme *Les morts inutiles* de François Wetterwald (1946) et qu'elles entreprendront, à partir de 1960, la publication de l'œuvre de Charlotte Delbo. Il ne relève donc pas, à la différence de l'ouvrage en yiddish, d'une collection spécialisée.[752]

[750] René LACÔTE, « *Feuilles de Fresnes*, par G. Audisio (Minuit), *Cahiers du Sud*, n° 273, 2nd semestre 1945, p. 864.
[751] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, p. 84.
[752] Annette WIEVIORKA, *L'ère du témoin*, *op. cit.*, p. 56. *La nuit* d'Élie Wiesel connut une première version en yiddish, sous le titre *Et le monde se taisait* (1956).

Rares sont en effet les récits de captivité publiés dans une collection particulière : en 1943, pour sa première publication, *La marque de l'homme* de Claude Morgan devait paraître dans la collection « Témoignages », dont Anne Simonin nous dit qu'elle publie des « *volumes moins soignés* » que les autres titres des Éditions de Minuit. La contribution de l'imprimeur Blondin à cette collection sera en fait l'occasion de mettre en place un autre circuit éditorial, contrôlé entièrement par les communistes.[753] L'édition dans une collection particulière correspond moins alors à une logique soucieuse de généricité qu'à des enjeux idéologiques. Je n'ai trouvé, entre 1945 et 1953, qu'une seule mention de collection pour les récits de captivité : il s'agit de la collection « Patrie libérée » où fut publié *Moscou inviolée* de Jean Catelboux (Paris, Rouff, 1946). L'intitulé est clairement patriotique, et la collection contient aussi des récits de guerre, comme *L'épopée de l'escadrille Normandie-Niemen*, par J. Zorn (1946). La maison Rouff s'était en effet spécialisée, entre 1945 et 1948, dans la publication de récits de guerre, et notamment des combats en Normandie.[754]

Le renversement idéologique provoqué par la Libération ne change pas nécessairement les fonctions et les structures des récits de captivité. On y retrouve toujours la même volonté d'authenticité, de fidélité à la réalité, et de délégation de la parole. Le livre d'André Dassart, publié en 1945 mais terminé, selon l'aveu de l'auteur, « *en avril 1944, c'est-à-dire avant la victoire totale des Alliés sur l'Allemagne* », rend bien compte de la pérennité de ce type de discours : « *Ce livre est sincère et honnête* », écrit-il dans sa préface.[755] De nombreux récits de captivité adoptent, de concert semble-t-il avec les récits de déportation, un style sans grandiloquence, ni artifices littéraires trop marqués. Le déporté Georges Wellers prévient : « *En écrivant les pages qui suivent, notre plus grand souci a été l'exactitude.* » Suzanne Birnbaum « *ne prétend pas faire œuvre littéraire* » et rend seulement compte de ce qu'elle a « *vu et vécu* ».[756] Les problématiques de dénuement et de justesse de la parole saisissent les déportés au moment d'écrire leurs récits. Annette Wieviorka l'explique :

[753] Anne SIMONIN, *Les Éditions de Minuit*, *op. cit.*, p. 132.
[754] Il existe aussi une collection « Patrie », dont les titres ne semblent pas se différencier vraiment de ceux de « Patrie libérée » : Gilbert CHATEAU, *Le débarquement* (1945) ; Henri BERNAY, *Les Canadiens à Dieppe : 19 août 1942* (1948) ; etc.
[755] André DASSART, *J'étais un prisonnier*, *op. cit.*, p. 7.
[756] Georges WELLERS, *De Drancy à Auschwitz*, Paris, Éditions du Centre, 1946, p. 6.

> La réserve que l'on rencontre le plus souvent, simplement notée au passage ou plus longuement développée, c'est le sentiment que les mots manquent, qu'ils sont impuissants à peindre ce que l'on a vu ou vécu. La majeure partie des récits est l'œuvre de gens qui n'ont jamais eu affaire à l'écriture, et qui se trouvent débordés par leur sujet même. Ils ont conscience — et le lecteur d'ailleurs a malheureusement le même sentiment — que la tâche est au-delà de leurs capacités d'écrire et de décrire.[757]

Du côté des captifs, cette problématique est remplacée par celle — partagée par les déportés également — du caractère difficilement compréhensible de leur expérience. Mais, comme pendant la guerre, si l'expérience n'échappe pas à l'emprise des mots sur eux, le désir de sobriété est très présent dans les récits publiés après 1944, comme *Le chemin du retour* de Louis Croquet, récit sec et épuré d'un retour en France par les routes d'Allemagne mêlant gardiens et libérateurs. Mais *Les grandes circonstances* de Jean Bloch-Michel sont sans doute le meilleur exemple d'un récit à la fois humble et lucide, sans emphase — une pure merveille d'humanisme littéraire, loin des boursouflures d'un Aragon ou de la naïveté *old school* d'un Vercors. Loin aussi, quoique tout aussi incisif, du style agressif et ambigu de Guérin ou d' Hyvernaud. *La peau et les os* d'Hyvernaud pourrait lui aussi être qualifié de récit épuré, même s'il n'est pas sec : il serait même plutôt gluant et visqueux.[758] Mais Hyvernaud développe une certaine haine du langage, et de la rhétorique en particulier, qu'il accuse de trahir le réel. Dans *La peau et les os*, le narrateur se moque d'un de ses camarades de captivité qui a envoyé une lettre à Paul Valéry pour lui parler de l'énergie spirituelle des P.G. :

> Le grand homme a répondu. J'ai vu sa réponse : vingt-cinq lignes dactylographiées, et sa signature autographe. Pour nous dire qu'il était heureux de savoir que l'énergie spirituelle nous soutient. Et en effet cela a dû lui faire bien plaisir. Le rassurer, le réconforter. Parce que c'est son affaire l'énergie spirituelle. Et quand l'énergie spirituelle va, tout va… Seulement, l'énergie spirituelle, c'est des choses qu'on met dans les livres. Ça n'existe pas. Pas moyen de les prononcer, ces deux mots, sans une grande envie de rigoler. Ici, dans les cabinets. Au milieu de ces types déculottés qui claquent de froid. Des hommes gélatineux, mous, pourris. Des limaces, des asticots.[759]

[757] Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 178.
[758] Voir *infra*, p. 552 sqq.
[759] Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op cit.*, p. 50. Hyvernaud reproduit une partie de la lettre dans ses *Carnets d'oflag*, *op. cit.*, p. 121. On la retrouve *in extenso* dans l'édition des *Lettres de Poméranie*, *op. cit.*, pp. 147-148.

Hyvernaud trouve, avec cette manière d'écrire comme on parle « mal », une solution stylistique efficace pour ne pas donner prise aux grands effets lyriques, spirituelles ou héroïques, qui sont la tentation de l'écrivain face au sordide :

> Curieux que, dès qu'on écrit, il nous vienne un besoin de mentir. C'est plus fort que vous. Un besoin de donner aux choses une apparence avantageuse. Et si vous y résistez, on vous trouvera immoral et subversif. Les gosses dans les écoles savent déjà cela. On les invite à décrire, mettons, une soirée en famille. Et, aussitôt, ils vous campent un grand-papa à barbe blanche, une sœur qui brode sous la lampe et un père qui lit le journal après sa journée de travail. C'est blanc, c'est rose, c'est doux, douillet, édifiant et attendrissant. Et pas un ne s'avisera de raconter les saouleries, les claques, la tambouille, la bouteille de rhum sur une chaise, la paillasse où l'on dort à six.[760]

Il y a chez Hyvernaud une tension passionnante entre un anti-humanisme qui lui fait vomir les écrivains « *encagés* », et un humanisme d'instituteur convaincu malgré tout que l'éducation, l'écoute patiente et la fréquentation de la littérature rend les hommes un peu meilleurs.

Pourtant, l'œuvre censée représenter auprès du grand public et de la communauté littéraire l'ensemble de la communauté P.G. — *Les grandes vacances* d'Ambrière — n'est en rien dans ces veines d'épure, bien que le critique d'*Horizon* lui attribue de la « *pudeur* » et de la « *retenue* » ! Les récits de Perret et de Guérin ne sont pas eux non plus des œuvres simples et sèches : bien au contraire, elles foisonnent, donnent mille détails, mille ambiances et notations. On ressort épuisé des interminables évasions de Perret et du montage poético-scatologique de Guérin ! Cette caractérisation de « pudeur » et de « retenue » ne doit-elle pas se lire sur un plan moral plutôt que stylistique ? N'est-ce pas la communauté P.G. entière qui se trouve ainsi définie et classifiée ? L'image des « hommes du refus », qu'ils soient captifs ou F.T.P., qui cherche à s'imposer après la Libération est bien celle d'hommes « *courageux et propres, simples et justes* », comme ceux que désire Raymond Guérin qui ne voit, consterné, à Bordeaux que des Résistants « *braillards et orduriers, jouant à Buffalo Bill avec le pétard à la ceinture, le foulard rouge au cou, se prenant pour des casseurs, parlant de tout casser et de bouffer le bourgeois.* »[761] L'humilité, je le montrerai, est l'une des valeurs particulières défendue par les P.G., que ce soit pendant ou après la guerre.

[760] Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 51.
[761] Raymond GUÉRIN, *Représailles*, *op. cit.*, p. 64 [8 octobre 1944].

3. Retrouver sa place dans le champ littéraire

Les rapatriés de 1945 doivent retrouver leur place dans le monde. Pour ceux qui avaient une place dans le champ littéraire d'avant-guerre, la captivité ne fut pas toujours une « parenthèse », que la fin de la guerre vient tout naturellement fermer. Toutefois, dans les revues et les maisons d'éditions, on retrouve assez facilement la trace d'auteurs P.G. Le *Bulletin de la N.R.F.*, petit fascicule publicitaire publié par Gallimard, évoque entre 1948 et 1950 des textes de La Tour du Pin, Calet, Sartre, Perret, Gascar, Roy, ou Jean Bloch-Michel, montrant l'actualité de ces auteurs, mais aussi leur suivi par leur maison d'édition. Les revues publient également les nouveaux écrits d'auteurs captifs : *L'arche* un poème de La Tour du Pin ; *Arts et lettres* un texte de Betz ; *Les cahiers d'action* un article de Claude Roy.[762] La captivité est parfois — mais beaucoup plus rarement — le sujet d'un texte publié en revue : *Les cahiers du Nord* un poème d'un certain Julien Rênal (pseudonyme stendhalien ?) : « Solitude au kommando 1002 » ; *Les cahiers du Sud* de 1944 un texte de Charles Autrand, « Invocation du prisonnier » ; et les *Cahiers de Paris* publient un texte de 1942 de Paul Valéry : « À quelques jeunes poètes prisonniers ». Mais dans ce dernier cas, c'est bien plus la figure de Valéry — qui meurt en mai 1945 — qui importe, poussant à la recherche de textes inédits ou rares, que la captivité elle-même.[763]

Certaines revues rendent plus spécialement compte de récits de captivité. C'est le cas des *Cahiers du Sud*, pour *Retour par l'U.R.S.S.* ; *Horizon* pour *Le chemin du stalag* ; ou *Études* pour *Les grandes vacances.*[764] Mais, une fois de plus, ce sont *Les vivants* qui assurent le mieux la réflexion critique sur la littérature de captivité, en consacrant à celle-ci une rubrique (« Initiation aux lettres captives » par Maurice Bruezière), dans chacun de leurs trois numéros. Les récits, qui furent publiés avant ou après la Libération, y sont sérieusement chroniqués : *Psaume 126* de Rémi Decœur (1943) côtoie *Retours vers la France* d'André Chassaignon (1945) et *La ballade des tordus* de

[762] Voir Caroline HOCTAN, *Panorama des revues à la Libération*, *op. cit.*
[763] *Ibid.*
[764] Francine BERIS, « *Retour par l'U.R.S.S.* (Calmann-Lévy) », *Cahiers du Sud*, n° 273, septembre-octobre 1945, p. 864. J.F., « *Le chemin du stalag* de François Reuter (Jean Vigneau éditeur) », *Horizon*, n° 2, décembre 1945, pp. 91-92.

Jean Muray (1946), dans le premier numéro des *Vivants*.[765] Bruezière évoque aussi à la fin de son article les récits de Betz, Guitton, Haedrich. Le choix de ces textes a de quoi intriguer, en cette période de résistantialisme dominant. Bruezière écrit juste que le *Journal de captivité* de Guitton « *respire un peu l'eau bénite et l'encens* »[766], sans évoquer plus avant la compromission de Guitton avec Vichy. La critique de *Psaume 126* est plus subtile : Decœur choisit de traiter la captivité comme une rédemption, une purification du monde ancien. Bruezière commente ainsi cette approche :

> On distingue le thème, et combien il est difficile à développer et à soutenir. « L'oraison ramenée dans les fourgons de l'épreuve » ? Sans doute : mais combien se cabreront devant l'expression, si vigoureuse soit-elle ! Car elle dégage un certain relent de conformisme bien-pensant, elle peut, sous son masque poétique et religieux, couvrir de tels abus de confiance qu'il faut l'examiner de près avant de l'accepter. Mais le livre de Rémi DECŒUR respire une honnêteté foncière, il est le message d'une âme qui ne parle qu'en son propre nom, il ne poursuit en aucune manière des fins édificatrices. Qu'on se rassure.[767]

Est-ce parce que le livre a été édité par Boivin — l'éditeur des *Vivants* — que Bruezière prend la peine de le chroniquer ? Est-ce parce que Decœur remercie au début de son livre Georges Duhamel, et Philippe Dumaine, dont on retrouve la plume dans *Les vivants* ? Je crois plutôt que Bruezière cherche à donner une image, la plus complète possible, de ce qu'est le traitement de la captivité dans les récits qui en furent faits. *La ballade des tordus* évoquait l'indignité de l'homme captif ; *Retours vers la France* la vigueur de la lutte contre les gardiens allemands ; *Psaume 126* la richesse de la vie de l'esprit, qui procure aux P.G. « *le seul recours, le seul refuge et presque le seul espoir.* »[768] *Les vivants* sont donc dans une véritable démarche critique, soucieuse de démêler les risques idéologiques, qu'ils soient pétainistes, comme pour *Psaume 126*, ou résistants, comme pour *Retours vers la France*. Ils saisissent bien les enjeux de mémoire et de représentation dans lesquels s'inscrivent les récits de captivité.

Rares sont les histoires de la littérature française publiées dans l'immédiate après-guerre et qui donnent une place à des écrivains ayant subi la captivité. La nouvelle édition, revue et corrigée, d'*Une histoire de la littérature française* de Kléber Haedens (Gallimard, 1953) cite La Tour du Pin, Sartre et — on s'en serait douté —

[765] Maurice BRUEZIÈRE, « Initiation aux lettres captives (Le Témoignages) », *Les vivants*, n° 1, 1945, pp. 117-126.
[766] *Ibid.*, p. 126.
[767] *Ibid.*, p. 125.
[768] *Ibid.*

Brasillach. Plus tard, Bernard Pingaud, dans *Écrivains d'aujourd'hui* (Grasset, 1960) cite Sartre, mais aussi Gascar et Roy : des trois, seul Gascar avait alors écrit un récit de captivité. René Lalou, dans la version de 1947 de son *Histoire de la littérature française contemporaine*, cite Brasillach et Sartre, et le jeune Armand Hoog, pour son essai *Littérature en Silésie*. *La marque de l'homme* de Claude Morgan est le seul récit de captivité cité, encore figure-t-il dans la catégorie de la littérature de la Résistance, aux côtés du *Musée Grévin* d'Aragon ou du *Silence de la mer* de Vercors. La littérature des « *geôles allemandes* » est quant à elle représentée par *Feuilles de Fresnes* de Gabriel Audisio, *Le radeau de la Méduse* de Léon Moussinac, ou *Trois bagnes* du Dr Charles Richet. Mais la captivité de guerre n'est pas évoquée.[769]

Certains P.G. retrouvent une place de rédacteur ou de chroniqueur dans les revues : Decaunes fait un compte rendu dans les *Cahiers du Sud* en 1948 ; Pierre Berger — qui s'était évadé et travailla pour Robert Laffont — écrit dans *America*, *Le livre des Lettres, Les temps modernes*, *Poésie 4* et *Les vivants* ; Maurice Betz, avant de mourir, travaille pour *Arts et Lettres*, *Horizon*, *La Nef*, *Quadrige*, *La revue théâtrale* et *Saisons* ; et Ambrière écrit dans *Plaisir de France* et occupe jusqu'en 1951 la chronique dramatique d'*Opéra* ; etc.[770] Il faut ajouter à ces participations ponctuelles l'influence non négligeable que Claude Morgan eut aux *Lettres françaises* : selon Anne Simonin, c'est grâce à lui et à ses bonnes relations avec Jean Paulhan que la revue survécut dans l'après-guerre.[771] La « Lettre aux directeurs de la Résistance » écrite par Jean Paulhan lui est d'ailleurs partiellement adressée, témoignant ainsi du poids éditorial de cet ancien P.G. Mais c'est la casquette de communiste bien plus que celle d'ancien P.G. qui joue clairement ici. Il faut noter enfin que l'Académie française, en la personne d'Henry Bordeaux, soutint la candidature de Jean Guitton au fauteuil d'immortel. François Mauriac se méfia de ce choix, soupçonnant une manœuvre pétainiste. Il résume sa pensée à Georges Duhamel :

> […] il y a du Vichy là-dessous. […] ce serait un comble de remplacer le plus grand philosophe des Temps modernes [Bergson, qui vient de mourir] par un type dont la principale gloire… est d'être prisonnier — *et dont nous ne savons rien*.[772]

[769] René LALOU, *Histoire de la littérature française contemporaine (de 1870 à nos jours)*, Paris, P.U.F., 1947, t. II, pp. 863-864.
[770] Voir Caroline HOCTAN, *Panorama des revues à la Libération*, *op. cit.*, Index.
[771] Anne SIMONIN, *Les Éditions de Minuit*, *op. cit.*, pp. 210 et 231.

L'absence des P.G. pendant cinq années ne les a donc pas toujours empêchés de retrouver leur place dans le champ littéraire de l'après-guerre. Mais la qualité de P.G. n'est pas un sésame suffisant pour trouver un lieu d'écoute : ceux à qui l'on réserve une place dans les revues et les maisons d'édition ont généralement déjà derrière eux, et avant la captivité, un passé d'écrivain. Malgré l'importante production de récits des années 1945-1946, la littérature de captivité ne trouve pas de place comparable à la littérature de la Résistance — une littérature qui prend son sens, sa valeur, et son intérêt, parce qu'elle est faite par des gens qui ont sauvé l'honneur de la France. Il en est de même, sans doute, pour les récits de déportation : à part le prix Renaudot pour David Rousset, quelles sont les récompenses du milieu littéraire pour les récits des camps ? Le texte de Robert Antelme, *L'espèce humaine* (Gallimard, 1947), dont le caractère de chef-d'œuvre paraît aujourd'hui évident, ne trouve à sa publication que peu d'échos et n'érige pas Antelme en « grand auteur » de la déportation.

Le cas de Raymond Guérin montre les difficultés que rencontrent parfois les captifs à se réinsérer dans le champ littéraire. Il est aussi un cas bien particulier, dû à la psychologie si particulière de l'auteur des *Poulpes* : persuadé d'être un grand auteur incompris, misant tout, à la manière de Jean-Jacques Rousseau, sur sa propre sincérité, ivre de justice et de vérité, il en vient souvent à refroidir les gens de la profession ou à se fâcher avec eux. Libéré en janvier 1944, Raymond Guérin s'aperçoit que les Allemands occupent sa maison à Bordeaux. Financièrement, les temps sont durs : le portefeuille d'assurances qu'il gérait alors, après avoir laissé son cabinet d'assurances de Bordeaux, est « *réduit à sa plus simple expression* ». Il habite chez des connaissances, part à Paris en mars 1944, puis à Périgueux en avril où il restera jusqu'à la libération de la ville, le 19 août. Pour subsister, il prie Marcel Arland d'intercéder auprès de Gallimard, qui lui donne finalement 4 000 F par mois pendant plusieurs années.[773] Guérin passe les neuf mois qui le séparent de la libération du pays à retravailler tout le matériau brut qu'il a accumulé en captivité. Aussi rude donc que soit pour Guérin la réadaptation au monde « normal », la nécessité financière d'une publication (et le lot de considérations idéologiques qui

[772] Lettre de François Mauriac à Georges Duhamel, février 1945 ; cité par Gisèle SAPIRO, *La guerre des écrivains*, *op. cit.*, p. 643.
[773] Jean-Paul KAUFFMANN, *31 allées Damour*, *op. cit.*, pp. 138-141.

l'accompagne) ne se pose pas pour lui, grâce à l'aide que lui verse Gallimard. Guérin ne rejoint pas Paris immédiatement après la Libération. Dans ses carnets, il écrit, en octobre 1944 :

> Au début de la Libération j'ai pu regretter d'être coupé de Paris, de ne rien savoir de ce qu'y faisaient mes amis et surtout de n'être pas parmi eux. Je ne le regrette plus aujourd'hui. Il me parvient que là-bas aussi, les choses ne se sont pas toujours passées ainsi qu'on aurait pu le souhaiter. Ne serait-ce que chez les écrivains, il semblerait qu'il existe une drôle de salade. Certains se montrent enthousiastes et d'autres plutôt écœurés. Qu'en est-il au juste ? Et que ferais-je sur ce théâtre de marionnettes ? Quel rôle y serait le mien ?[774]

Guérin-le-pur est satisfait de ne pas se mélanger à la « *drôle de salade* » parisienne, mais l'emploi du conditionnel à la fin du paragraphe dévoile peut-être une réalité plus pénible : reste-t-il vraiment à l'écart du milieu parisien par volonté ou bien parce qu'il n'y a plus vraiment sa place ? Une semaine plus tard, le 15 octobre 1944, Guérin semble plus amer, toujours sous couvert d'une dénonciation de la « Barbarie » et des hypocrisies d'après la Libération :

> Il n'y a pas jusqu'à la littérature qui ne s'enrégimente. Mais oui, bien sûr ! Allons-y pour la Nationalisation. Le romancier, le poète, le philosophe, fonctionnarisés. Ce qui n'empêchera pas la République des Petits Camarades, l'Assiette au Beurre de la Liberté. Un Comité National des Écrivains, groupant les résistants ? J'ai appris son existence en septembre 1944, depuis janvier 1944 que j'étais revenu de captivité ! Personne ne m'avait demander d'y participer, d'y entrer. Personne ne m'avait seulement signalé son existence. Sans doute, supposait-on que j'étais suffisamment renseigné, dans mes Barbelés, sur les activités clandestines. Je me demande encore comment je l'aurais été ? Total, je me trouve tenu à l'écart, dans l'impossibilité matérielle de faire entendre ma voix, de manifester même mes sentiments.[775]

Guérin est vexé de ne pas être reconnu comme un écrivain résistant, légitimé à entrer au C.N.E. — mais peut-être est-il encore plus vexé de ne pas simplement être tenu au courant de cette importante nouvelle ? À cette exclusion, notre auteur trouve une explication : en cette fin 1944, il n'y a de place que pour les Résistants :

> Nous cédons la place aux héros de l'heure. Quinze jours ou deux mois à Fresnes et l'on est un héros. Six mois dans un maquis ou trois jours de barricades et l'on en est un autre. Ça vous donne tous les droits. Et alors, à ces Beaux Messieurs de la Résistance, les micros, la Une des grands quotidiens, les honneurs, les hommages, la reconnaissance du pays tout entier, l'assurance qu'ils ont sauvé le Territoire, la diffusion généreuse de leurs moindres écrits. Ben

[774] Raymond GUÉRIN, *Représailles*, *op. cit.*, p. 65 [8 octobre 1944].
[775] *Ibid.*, p. 78 [15 octobre 1944].

parbleu ! Qui y trouverait à redire ? C'est justice ! Et ce n'est pas moi qui m'élèverais là-contre.[776]

Guérin continue, expliquant cette fois-ci que la captivité s'oublie vite, en ces jours de Libération :

Je me rends bien compte que je n'ai pas voix au chapitre. Je n'ai pas assez subi, pas assez souffert. Dans les Barbelés, elles m'ont cependant coûté assez cher mes convictions d'anti-fasciste et surtout cette obstination avec laquelle — mon petit titre de gloire — j'ai refusé les hommes de Vichy, du Vieux Baveux au plus obscur de ses séides, et cela, dès mon premier jour de réclusion, dès le 26 juin 1940. Mais ce n'est pas assez sans doute pour mériter un brevet de loyalisme. Qu'est-ce qu'on en a à foutre de mes quarante-trois mois de barbelés, de mes quarante mois de camp de représailles ? Il fallait vous évader, disent les uns. Je n'ose même pas répéter ce que disent les autres pour ne pas leur faire honte ! M'évader ? Vous en parlez à votre aise mes Beaux Messieurs de la Résistance ! Vous savez donc si mon état de santé me permettait d'y penser ? Si ma vue m'aurait permis une évasion, moi qui suis incapable de faire un pas dans la nuit sans être conduit par la main ?

Eh bien ! je continuerai à voir les Journaux et les Revues me bouder. Ma hargne trouvera son exutoire dans ce vieux cahier. Je laisse les Marionnettes du Jour à leurs Théâtres.[777]

Puis, concluant son analyse, il écrit :

Oui, il l'a bien gagné, son combat, le petit père Hitler ! Ça y a pas à dire ! Barbarie pas morte, pas morte du tout ! Donnez-vous en à cœur joie, mes Beaux Messieurs ! Et moi, je vous emmerde ! ! !…[778]

Adolf Hitler a gagné, parce que Raymond Guérin a perdu… Mais si l'analyse de Guérin sur les causes de son oubli est orientée par son propre désir de reconnaissance, elle n'en demeure pas moins d'une cruelle vérité. L'expérience de la captivité se trouve ainsi invalidée par l'idéologie résistante, si elle n'est pas suivie de tentatives — et de réussite — d'évasion.

Dans les *Cahiers du Sud*, Joë Bousquet, tenant sa chronique habituelle « Le cabinet de lecture », écrit :

C'est à moi que devait revenir l'honneur de présenter longuement la réimpression de *Quand vient la fin* de Raymond Guérin, qui se complète, dans le texte nouveau et un peu simplifié, d'une dernière partie, *Après la fin*.

Mais je dois m'interrompre, prendre à peine le temps de signaler aux amateurs de pastiches […].[779]

[776] *Ibid.*, p. 79 [15 octobre 1944]. Guérin intégrera finalement la section bordelaise du C.N.E. début 1945.
[777] *Ibid.*, p. 80 [15 octobre 1944].
[778] *Ibid.*, pp. 80-81 [15 octobre 1944].
[779] Joë BOUSQUET, « Le cabinet de lecture », *Cahiers du Sud*, n° 275, janvier-février 1946, pp. 138-139.

Bousquet ne refera plus, à ma connaissance, de critique de *Quand vient la fin*. Est-ce la malédiction personnelle pesant sur Guérin qui est à l'origine de ce désintérêt non dissimulé ? Ou bien est-ce que l'histoire rude, de la mort d'un père d'un cancer de l'anus n'est plus du goût de l'époque des « *amateurs de pastiches* » (y en aura-t-il d'ailleurs jamais une qui puisse entendre pareille histoire ?) Ou bien enfin, est-ce que les productions d'auteurs captifs ne trouvent plus vraiment leur place dans la France qui veut se reconstruire sur les bases expérimentées par la Résistance ? Difficile de trancher : il y a sans doute un peu de ces trois raisons-là.

On remarquera également que les P.G. qui ont le mieux réussi à trouver une place dans l'immédiate après-guerre sont la plupart du temps ceux qui ont été rapatriés avant 1945, et ont alors réussi à s'insérer dans le champ littéraire de l'Occupation : Sartre et Morgan en sont deux bons exemples. Morgan, parce qu'il est entré dans la Résistance communiste et était en lien avec les Éditions de Minuit ; Sartre, parce qu'il avait une œuvre reconnue, et qu'il continuait d'entretenir ses relations littéraires pendant la guerre.

De manière générale, on a très peu recours — si ce n'est dans la revue *Les vivants*, mais celle-ci est faite par des captifs — à l'expérience de la captivité pour comprendre et construire le monde, sur l'héritage symbolique, politique, éthique qu'il produit. *Les vivants*, une fois de plus est un cas particulier dans le paysage de la pensée qui naît après la guerre. Le projet revendiqué par la revue est d'être éphémère — et de fait, elle ne publiera que trois numéros. Ce n'est pas là pourtant un constat d'échec de la pensée de la captivité et de la déportation. C'est plutôt le désir des membres de la revue — qui se connaissait déjà avant la guerre — de penser intensément captivité et déportation, avant que l'on ne se mette à ressasser les mêmes lieux communs.[780] *Les vivants* proposent de fait une pensée allant à contre-courant du consensus résistant. Évoquant sans apitoiement la souffrance des P.G. et leur difficulté à se réintégrer au monde, creusant jusqu'à un « réel larvaire » proche de celui d'Hyvernaud et de Guérin, parlant esthétique, morale, politique, produisant des textes *beaux* et *intelligents*, *Les vivants* est une revue profondément *humaniste* —

[780] Michèle TOURET, « *Les vivants*, revue éphémère pour une littérature nécessaire », art. cité ; *La chronique littéraire*, *op. cit.*

sans la tiédeur et les grandiloquences qui rendent généralement cette prise de position agaçante. Le caractère éphémère de son existence est sans doute ce qu'il y a de plus émouvant : refuser la pérennité d'un être — ici, la pensée, et l'identité d'une revue —, c'est refuser aussi de rebâtir à tout prix, c'est accepter de regarder un peu les ruines que l'événement a créées, au lieu de les enfouir sous les discours volontaristes et optimistes. Pour autant, ce n'est pas se complaire à l'évocation de nos malheurs et de nos vices. *Les vivants* ne sont pas des moralistes aigris, ni des nihilistes auto-destructeurs. Ils sont *vivants*, d'une vie attentive à ses faiblesses, aux traces de l'événement sur les hommes, aux prolongements *spectraux*, que les captifs et les déportés ont expérimenté dans leur être, et qui est si difficile à faire comprendre à ceux qui croient simplement que la vie est une question de *dignité*.[781]

[781] Voir *infra*, p. 518.

IV. — CONCLUSION : OUBLI DES EXPÉRIENCES CAPTIVES

Quel silence, quel poids d'ombre ! Quelle conjuration des forces de l'oubli !
Georges DUHAMEL, préface à Bellanger et Debouzy, *La presse des barbelés*, 1951.

À ces modifications des champs littéraire et testimonial dans lesquels les récits de captivité doivent s'insérer tant bien que mal, s'ajoute un poids des mentalités qui contribue à l'oubli de l'expérience captive. Dès 1943, les représentants de la France Libre préfèrent réfléchir au futur rapatriement des captifs, lorsqu'ils seront à la charge du gouvernement du pays, plutôt qu'à leur aide concrète et immédiate.[782] En février 1943, Claude Morgan écrit qu'il n'y a plus, depuis novembre 1942, « *qu'une seule France dont les efforts doivent être tendus vers la victoire.* » Il égrène ensuite la liste des Français combattants : Armée africaine, Forces combattantes, ouvriers qui sabotent la production, paysans qui résistent à la réquisition, intellectuels qui, dans l'ombre, font « *rayonner la pensée française* » — mais des P.G., pas un mot.[783]

À la Libération, les pouvoirs publics relèguent la question de la captivité à l'arrière-plan de leurs préoccupations. Les populations civiles, quant à elles, préfèrent célébrer les vainqueurs, si proches d'eux, que les vaincus, encore lointains. Rares sont ceux qui, comme Pierre Seghers, peuvent écrire en 1945 :

> La victoire est venue. La lutte clandestine durait en France depuis cinq ans. Soldats prisonniers, déportés, fusillés, ont lavé la honte de 1940.[784]

Quarante ans plus tard, le jugement de Christophe Lewin, pourtant optimiste sur la transmission de l'héritage P.G., est beaucoup plus sombre :

> La génération des combattants de 14-18 revint de la guerre auréolée de gloire. Elle venait d'effacer l'humiliation de 1871, de rendre à la France l'Alsace et la Lorraine, de remporter la

[782] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 128.
[783] Claude MORGAN, « L'Union pour la victoire », *Les lettres françaises*, n° 5, janvier-février 1943 ; *Chroniques des Lettres françaises*, *op. cit.*, t. I, pp. 36-37. Dans un article de septembre 1943, toutefois, apparaît le général Giraud, « *le glorieux évadé de Frankenstein* [*sic*, pour *Königstein*] » ; *ibid.*, p. 51.
[784] Pierre SEGHERS, « Avant-propos », *America. Cahiers France-Amérique latine*, n° 1, juillet 1945 ; cité par Caroline HOCTAN, *Panorama des revues à la Libération*, *op. cit.*, p. 73.

plus grande et la plus terrible des guerres. La Nation tout entière lui reconnut des droits sur elle. L'esprit Ancien Combattant reflète donc, d'abord, un sentiment de fierté et d'élitisme.

Quant aux prisonniers [de 1940], ils furent marqués à jamais du stigmate des vaincus responsables de la plus humiliante des défaites que le pays ait subi. Toute idée d'être meilleurs que leurs compatriotes fut donc loin d'eux. Des années de lutte furent nécessaires pour faire admettre qu'ils n'étaient pas pires. Le sentiment d'avoir été souillés à jamais pas le malheureux épisode de la Campagne de France ne quitta plus les anciens P.G. […]

Mais les P.G. expièrent au cours de longues années passées derrière les barbelés des fautes qui incombaient à bien d'autres. Rentrés au pays, ils rejetèrent avec indignation ce rôle de bouc émissaire que leur destinait un pays pressé de rejoindre le camp des vainqueurs.[785]

Pour laver l'affront, les P.G. pratiquent alors une auto-épuration, établissant des listes de P.G. « *indignes* » :

— Liste d'officiers ayant fait l'objet d'une sanction en raison de leur attitude en captivité
— Officiers travailleurs volontaires au cours de leur captivité
— Liste des « salopards »
— Liste des libérés spéciaux
— Liste d'écrivains au *Trait d'union* (plus ou moins 400 noms)
— Liste des P.G. ayant établi une demande d'engagement dans la L.V.F. : 22 officiers ; 47 sous-officiers ; 26 hommes de troupe.

Les motifs justifiant la présence sur ces listes sont les suivants :

— germanophilie, collaboration, assistance aux Allemands
— trafic de vivres, marché noir
— dénonciateurs, mouchards
— mise à profit de la situation et exploitation des P.G.
— vol de vivres, de vêtements et de colis de la Croix-Rouge
— pression pour le travail volontaire
— propagande pro-allemande
— rapatriés à titre de récompense
— trafic de libération, conduite ignoble vis-à-vis des camarades
— brutalité contre les P.G.
— médecins indignes : manque de soins, décès, etc.
— création de mouvement collaborateur[786]

On voit bien à la lecture de ces listes que morale et politique se mêlent allègrement, soulignant le désir de la communauté P.G. de paraître, à l'intérieur comme à l'extérieur, irréprochables. Sont condamnés aussi bien les comportements favorisant la collaboration que ceux pouvant mettre en péril la communauté P.G. elle-même. Les P.G. se vivent donc bien comme une partie, autonome mais fidèle, de la Patrie. Mais les « leçons de la captivité » (lorsqu'elles sont morales) ne semblent pas pouvoir fleurir au sein de la France nouvellement libérée :

[785] Christophe Lewin, *Le retour des prisonniers de guerre français*, *op. cit.*, p. 276.
[786] Listes établies par le « Secrétariat de l'Honneur Prisonnier », citées *ibid.*, pp. 151-152.

> Prétendant se charger d'une mission morale, aspirant à s'assurer un impact sur la société nationale, désirant jouer un rôle dans le reconstruction et la régénération de la Patrie, les P.G. se rendirent compte rapidement de la vanité de leurs prétentions.
>
> La société ne se montra guère réceptive au message du groupe, rejetant son discours, lui refusant la place à laquelle elle aspirait.[787]

Lewin donne de ce phénomène une explication convaincante :

> L'unité et la camaraderie éprouvées dans les tranchées ou dans les camps ne peuvent être greffées sur un cadre différent. Un quartier, un village, un lieu de travail ne sont pas le front. La routine, la vie quotidienne, les vieilles habitudes reprennent très rapidement le dessus. Le mode des relations humaines retombe fatalement dans l'ornière des pratiques établies. L'Ancien Combattant est donc condamné à vivre dans la nostalgie d'une chaleur humaine à jamais perdue et de certaines attitudes et valeurs embellies par le souvenir, puis converties en mythe par l'oubli.[788]

L'expérience captive ne serait donc essentiellement pas partageable, non parce qu'elle ne concernerait qu'une élite humaine, mais parce que les conditions historiques ne sont — et ne seront — plus jamais réunies pour permettre de nouveau cette exemplaire « solidarité dans l'épreuve ». Le postulat de Lewin est bien celui d'une pureté des relations entre individus captifs : la solidarité semble avoir été plus forte que le poids de la promiscuité, de la bêtise, de la saleté d'autrui. La partie suivante de mon travail tentera de montrer comment se construit l'identité de la communauté P.G. à travers les récits : comment elle intègre et comment elle exclut ; comment elle fusionne et comment elle se distingue ; comment, toujours, elle ne parvient à se penser qu'unie, spirituelle, et de haute moralité ; comment enfin elle laisse dans l'ombre un certain nombre de ses questionnements.

[787] *Ibid.*, p. 280. Pour Lewin, cet échec n'invalide pas pour autant l'influence des P.G. sur la société civile.
[788] *Ibid.*

TROISIÈME PARTIE

SE DÉFAIRE DE LA DÉFAITE

I. — CHEMINEMENT DES RÉCITS DE DÉFAITE

INTRODUCTION

La majorité des récits de captivité que j'étudie ici présentent deux facettes : ils sont d'abord des *récits de défaite*, avant d'être des *récits d'évasion*. Je parlerai ici de cette première facette ; la seconde facette fera l'objet du deuxième chapitre de cette partie (« Captivité : vers les récits d'évasion »).

Au premier abord, l'expérience de la captivité paraît assez facilement isolable, avec ses bornes temporelles et géographiques bien délimitées : la captivité, c'est le temps passé en oflags, stalags et kommandos allemands, de 1940 à 1945. En 1971, revenant avec trente ans de recul sur son expérience de la captivité, Francis Ambrière écrivait :

> […] quand nous avons confronté nos expériences individuelles après la Libération, nous nous sommes avisés que nous étions tous passés par les mêmes phases, que nous avions connu les mêmes problèmes, et qu'à d'infimes nuances près notre aventure était identique. Cela tient en partie à l'importance de notre masse, où la loi du nombre jouait à plein. Cela tient aussi à la rigueur de l'ordre nazi, qui s'exerça jusqu'aux approches de la fin, avec une parfaite uniformité.[789]

Quinze ans plus tard, Yves Durand insistait au contraire sur l'extrême diversité des conditions de vie des captifs, notamment dans les kommandos de travail. Qu'y a-t-il de commun en effet entre les prisonniers du kommando 812/3 du stalag XI A, logés dans une station climatique du Harz, sans barbelés, et trois chambres bien aérées donnant sur une vue splendide — et « l'enfer de Brux », ce vaste complexe industriel où les camps qui hébergent les P.G. « *sont constamment noyés dans la fumée que composent la poussière de lignite et les émanations nocives des usines de distillation* »[790] ? Qu'y a-t-il de commun entre la courte captivité de Jacques Benoist-Méchin (deux mois dans la Beauce), et l'interminable exil de cinq ans dans un oflag de Poméranie qu'a vécu Georges Hyvernaud ? Qu'y a-t-il de commun enfin, entre le sort de 95 % des P.G.

[789] Francis AMBRIÈRE, « Prisonniers », in *Vie et mort des Français*…, *op. cit.*, p. 69.
[790] Yves DURAND, *La vie quotidienne*…, *op. cit.*, pp. 70-75.

affectés à un travail, en kommando ou dans des stalags, et l'ennui des officiers attendant une improbable libération, parce que la Convention de Genève leur permettait de ne pas travailler pour l'ennemi ?

Malgré ces différences fondamentales de condition de vie, il y a bien quelque chose de commun à tous les captifs : ils ont tous fait, *individuellement* et *collectivement*, l'expérience de l'incroyable défaite de l'Armée française face à l'Armée allemande. La captivité est pour les P.G. une expérience d'autant plus douloureuse qu'elle est la suite, et la trace, de la défaite, individuelle et collective, de la nation et du peuple français que les P.G. Le souci d'Ambrière d'unir les P.G. par-delà les différentes expériences qu'ils ont vécues se comprend alors un peu mieux : il y a bien là l'affirmation de l'existence d'une *communauté P.G.*, définie d'abord par l'expérience commune de la défaite, et puis — si l'on suit Ambrière — par la continuation, en captivité, de cette expérience commune, sous le signe de l'oppression nazie. Pour Ambrière, c'est d'abord cette oppression systématisée qui permet de fédérer les captifs et qui, « naturellement », crée une communauté P.G. résistante.

Si la captivité est un événement précis de la Seconde Guerre mondiale, elle est donc aussi le résultat d'un processus : la drôle de guerre, la défaite en France, et le transfert vers l'Allemagne aboutissent à la captivité et la nourrissent de douleur et d'expériences. Ainsi, certains comportements des soldats durant la drôle de guerre et la débâcle trouvent ainsi un écho dans des comportements et des préoccupations des P.G. en captivité. Quelques rares anciens captifs voient même dans les années d'avant-guerre la prémonition de la captivité à venir. Henri Calet raconte son voyage à Berlin, en 1932, « *peu avant qu'Hitler ne vînt au pouvoir* » :

> Sur un carnet personnel de l'époque, je lis à la date du 25 avril : « On se réveille sous la dictature. » […]
>
> Encore, je me souviens d'une manifestation monstre organisée par les communistes le jour même de mon départ. Un énorme cortège, sombre et muet, fluait en bon ordre sous les drapeaux rouges, encadré de schupos à cheval. Cette foule ressemblait d'avance à un convoi de prisonniers.
>
> Je suis parti.[791]

Rappelons ici que Calet s'évada du frontstalag où il fut emprisonné ; cette relecture

[791] Henri CALET, « Fantômes allemands », in *Terre des hommes*, 10 mars 1945 ; repris dans le recueil posthume *Contre l'oubli*, Paris, Grasset, coll. « Les cahiers rouges », 1956, p. 65. On peut mettre en rapport cette manifestation avec la photo qui figure sur la couverture de l'édition Pocket de *La peau et les os* de Georges Hyvernaud : on y voit une procession d'officiers, dans un ordre semblable, encadrés par les baraques de bois de l'oflag.

de l'année 1932 à la lumière de l'année 1945 résonne alors comme une tentative de lecture symbolique des événements historiques et de la conduite personnelle de Calet. Ce sont le signifiant, la forme, qui semblent ici commander l'histoire : bien sûr, la manifestation des communistes de 1932 ne possède pas le même contenu (les mêmes hommes, le même sens, la même direction, la même énergie, les mêmes conditions historiques) que les colonnes de soldats français captifs en 1940 ; mais Calet — parce qu'il est un écrivain, c'est-à-dire un homme qui vit de ses signifiants — réussit à sentir la logique *plastique* aux événements. Qu'elle soit vraie ou fausse, qu'importe : l'important, c'est qu'elle construise du sens.

Il y a là aussi, tout simplement, une tentative de remettre de l'ordre dans un monde qui apparaît chaotique aux hommes de 1940-1945. On y verra enfin ce qui est au cœur des récits de captivité : la tension entre *l'identité* d'un soldat (ce qu'il sait et dit, dans son récit, qu'il est), et les *métamorphoses* que lui fait subir la captivité (ce qu'il ne croyait pas ou ne voulait pas être). En relisant l'année 1932 comme si elle annonçait 1945, Calet nous laisse supposer qu'il est resté le même homme entre ces deux dates — ou, tout au moins, que son identité a été globalement préservée. Le petit texte de Calet répond à une structure que l'on retrouve dans la majorité des récits de captivité : celle qui fait aller les P.G. vers *le connu d'eux-mêmes* plutôt que vers *l'inconnu d'eux-mêmes* qui s'expérimente pourtant en captivité. C'est un réflexe compréhensible, bien sûr, qu'il faut lire comme une technique de survie dans un milieu hostile, mais qui influe concrètement sur la construction de ces récits tout autant que sur leur réception.

DRÔLE DE GUERRE ET DÉBÂCLE

— Je me faisais l'autre jour une réflexion qui concerne ce que vous dites : c'est qu'il ne restera probablement aucun document psychologique sur cette période, aucun récit de guerre qui puisse rivaliser, même de loin, avec ceux de 1914. Vous avez dit que cette guerre avait été un conflit de machines, non un conflit d'hommes : d'accord. Le grand drame psychologique, celui qui a marqué de sa griffe des peuples entiers, reste la guerre de 1914-1918 et, à ce point de vue, cette guerre-ci ne l'effacera pas.

Jacques BENOIST-MÉCHIN, *La moisson de Quarante*, p. 69.

L'une des réalités les plus étranges[792] de cette phase du conflit est assurément sa temporalité. Les huit mois de la drôle de guerre furent, pour la plupart des soldats, faits d'attente, d'occupation du temps libre, et d'ennui. Le soldat Harmand en donne un saisissant aperçu :

> On jouait beaucoup aux cartes. Quelques équipes s'étaient formées et l'on ne comptait plus les tournois de belote. On variait avec le bridge. On lisait beaucoup aussi, n'importe quoi, depuis les romans à quatre sous jusqu'aux classiques. D'autres chantaient quelquefois ou fredonnaient les chansons en vogue ; nous avions parmi nous un excellent chanteur à voix, qui se produisait dans des airs d'opéra. J'avais remonté de la maison un phono quelque peu archaïque, mais qui marchait fort bien, ainsi que des disques variés qui faisaient les délices des mélomanes. Vincent le Méridional nous apprit à faire des petits tapis en macramé. Cela consistait à lancer des fils dans un cadre, fils que l'on rassemblait ensuite par des points qui formaient soit des roses, soit des marguerites ou des arabesques. Cela était très scintillant et faisait beaucoup d'effet. Pour ma part, je me remis au dessin et je fis quelques fusains et des dessins à l'encre de Chine. Tous ces « objets d'art » furent envoyés à Paris pour une exposition d' « œuvres d'art aux armées » organisée au profit des foyers militaires. On apprit que cette exposition rencontra un certain succès.[793]

Aussi plaisant qu'aient pu être ces divertissements, ils n'étaient pas suffisants pour enrayer l'installation insidieuse de la routine. Comme le note François Cochet, si cette routine rappelait la vie de caserne des années d'avant-guerre, « *elle [ne fut] pas consentie de la même manière, car elle ne [s'inscrivait] pas dans le temps borné du service militaire, mais dans un temps de guerre infini qui semble s'ouvrir devant les mobilisés* »[794] Analysant les causes de la défaite, le collaborationniste Paul Mousset notait en 1941 : « […] *des*

[792] Sur cette partie, François COCHET, *Les soldats de la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 63 *sqq*.
[793] Témoignage recueilli par Gérard GIULIANO, *Les soldats du béton. La ligne Maginot dans les Ardennes et en Meuse, 1939-1940*, Charleville-Mézières, Éditions Terres ardennaises, 1986 ; cité par François COCHET, *Les soldats de la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 71.
[794] François COCHET, *Les soldats de la drôle de guerre*, *op. cit.*, pp. 64-65.

centaines de milliers d'hommes, peut-être des millions, se desséchaient d'ennui, moins mobilisés qu'immobilisés. »[795] L'attente fut d'autant plus démobilisatrice et insupportable qu'elle arrachait les soldats — du moins les réservistes — à la vie civile tout autant qu'à la vie véritablement combattante. Dans cette guerre d'attente, les soldats ne se sentaient pas soldats, mais pour autant, ils n'étaient plus civils. Les tentatives de reprise en main des troupes par l'État-Major, à l'hiver 1939, furent de ce point de vue un échec. Les travaux de terrassement et de fortification qui furent demandés aux soldats ne firent qu'accentuer ce trouble identitaire : pour ceux de l'active, voilà qui était le travail des civils enrôlés, des réservistes, et pas des combattants comme eux :

> Est-il facile pour un mobilisé qui accepte de faire la guerre de devoir manier la pioche, la bêche et la buse à béton ? Rien n'est moins sûr. Les soldats ne comprennent pas l'utilité de tels travaux qu'ils estiment normal de voir faire par d'autres.[796]

Jean-Paul Sartre rend compte, dans ses *Carnets de la drôle de guerre*, d'une remarque faite par un camarade de retour de permission à Paris : « *J'avais l'impression que là-bas on nous prenait pour des chômeurs.* »[797] Ce sentiment d'inutilité, voire d'inadaptation de l'homme à l'événement, on le retrouvera souvent dans les récits de captivité. L'homme — du moins le soldat français, mais d'autres catégories, comme les déportés ou les victimes de l'exode, font une expérience similaire — sent entre lui et le monde une faille, un creux, un gouffre. L'événement de la guerre produit un décalage entre ce que l'homme croit être et ce qu'il vit. Sartre est l'un des observateurs plus attentifs de ce phénomène. Cherchant à qualifier la drôle de guerre, il dit qu' « *elle ressemble à la philosophie de Brunschvicg, pensée sur la pensée* »[798]. Le colonel Goutard, en 1956, développe une idée qui semble proche de celle-ci, lorsqu'il écrit, dans *1940. La guerre des occasions perdues* :

> [Les causes du désastre] se rangent toutes sous la même rubrique : *inadaptation au réel.*
>
> Il semble donc bien que notre défaite puisse être imputée essentiellement à une carence intellectuelle qui se traduirait par le conservatisme, le conformisme, les idées préconçues et les spéculations *hors du réel*, bref à une colossale erreur de commandement, rendue irrémédiable

[795] Paul MOUSSET, *Quand le temps travaillait pour nous*, Paris, Grasset, 1941.
[796] François COCHET, *Les soldats de la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 155.
[797] Jean-Paul SARTRE, *Carnets de la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 472.
[798] *Ibid.*, p. 151.

par le manque de ressort de l'époque, bien plus qu'à une impuissance foncière de notre Armée et du Pays dont elle émane.[799]

Laissons le jugement sans concession de Goutard sur ses collègues officiers, pour ne retenir de ses propos que l'idée de « *spéculations hors du réel* ». Cette idée se trouve confirmée par l'analyse de la stratégie que propose, cinquante ans plus tard, François Cochet :

L'outil militaire français n'est pas mauvais en 1939. Les généraux ne sont pas plus « en retard d'une guerre » que leurs homologues allemands. Ils ont considéré que la Grande Guerre avait été aussi la « der des ders » au plan stratégique et tactique, qu'elle avait expérimenté toutes les formes de combat connues jusqu'alors, et qu'il leur suffirait dorénavant d'appliquer les méthodes de commandement au feu de 1918 pour vaincre en 1939 ou 1941 — année envisagée pour une offensive française. Ils ont administré la guerre, essayant de tout prévoir, de tout calculer, de tout planifier, travaillant au mètre-obus, au mètre-tranchée. L'état-major français a pensé dans l'hyper-rationalité, oubliant que la guerre est toujours le comble de l'irrationalité, ne voulant pas penser que les Allemands oseraient l'hyper-risque en attaquant par les Ardennes.[800]

Ce qui caractériserait la stratégie française de 1939 serait alors qu'elle copiait celle de la Grande Guerre, dont on avait voulu retenir des leçons. L'hyper-rationalité, l'absence d'adaptation aux conditions propres à ce conflit, à *l'imprévisible*, la pensée théorique et mathématique plutôt que pratique des affrontements, sont sans doute autant de raisons de la défaite française. Mais ce mode de pensée est surtout intéressant parce qu'il a accompagné les soldats dans le conflit, dans la défaite et puis dans la captivité. Le sentiment d'irréalité, ou plus précisément de *non-adhésion au réel* dont témoignent dans leurs récits de nombreux P.G., trouve dans l'art de la guerre à la française un terreau extrêmement fertile. Dans ses *Dialogues des prisonniers* (publiés fin novembre 1940), Maurice Betz fait dire à l'un de ses personnages, le capitaine Faure, discutant avec ses camarades de captivité :

— Je vais vous dire l'idée assez étrange qui m'est venue, en mai dernier, peu après le début de notre retraite. J'étais dans les bureaux d'un État-Major de corps d'armée, auprès d'un général qui dictait des ordres, d'un capitaine qui barrait une carte de grands coups de crayon bleu, d'officiers d'ordonnance qui allaient et venaient dans un mouvement ininterrompu. Dehors une mitrailleuse crépitait et les sirènes annonçaient l'alerte ; mais ce bruit semblait venir de très loin, comme d'un autre monde.[801]

[799] Colonel A. GOUTARD, *1940. La guerre des occasions perdues*, Paris, Hachette, 1956, prière d'insérer (souligné par l'auteur) et p. 401 (je souligne).
[800] François COCHET, *Les soldats de la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 236.
[801] Maurice BETZ, *Dialogues des prisonniers*, Paris, Éditions Paul-Émile Frères, 1940, p. 95.

Certes la captivité, et surtout le système concentrationnaire nazi dans son ensemble, ont créé leurs propres conditions d'irréalité. Mais le sentiment de non-adhésion au réel était déjà présent au moment même de la guerre, dans l'écart entre les habitudes militaires françaises et la réalité du conflit. Au moment de la débâcle, dans les mouvements de panique collective, ce sentiment sera encore augmenté, témoignant ainsi d'une complète perte de repères. Pour ces raisons, la situation du P.G. est un lieu privilégié pour l'observation de cet étrange sentiment.

Les stratèges français n'avaient pas prévu que les Allemands puissent attaquer par les Ardennes.[802] Les quelques réservistes mal équipés qui y étaient affectés furent balayés par l'assaut des panzers. Le 16 mai 1940, il n'existait plus aucun obstacle militaire entre la Wehrmacht et Paris. Il fallut encore trois semaines cependant pour que les combats cessassent. Après le remplacement de Gamelin par Weygand et le désastre de Dunkerque, l'armée française n'eut plus à livrer que des batailles « pour l'honneur », sur les fronts de la Somme et de l'Aisne, qui furent enfoncés le 9 et 10 juin. L'anglophobie de Weygand trouva en ces heures terribles de quoi fonctionner à plein régime : les Anglais refusaient d'apporter de l'aide à un pays déjà vaincu, et parce que ceux-ci réussirent à sauver deux fois plus de leurs hommes que les Français, Dunkerque apparut à beaucoup comme une trahison supplémentaire de la perfide Albion…

À mesure que la résistance militaire française s'amenuisait, les populations civiles fuirent devant l'avancée allemande. Le gouvernement n'avait pas prévu un mouvement d'une telle ampleur : entre six et dix millions de Français quittèrent ainsi leurs foyers durant l'exode. Léon Werth décrit admirablement ces files gigantesques d'automobiles, de charrettes, de cyclistes et de piétons tentant désespérément de passer la Loire, et croisant sur leur route la retraite des soldats français. Parfois, rapporte Yves Durand, des autorités civiles locales empêchèrent ceux-ci de se battre, par peur des représailles allemandes sur les populations.[803] La désorganisation fut totale, autant pour les militaires que pour les civils : « *Nous avions perdu nos points de repère* », se souvint un réfugié, « *toutes nos habitudes, toutes nos règles de vie s'en allaient à*

[802] Sur cette partie voir Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, pp. 150-153.
[803] Yves DURAND, *La vie quotidienne des prisonniers de guerre*, *op. cit.*, p. 21.

vau-l'eau. » « *L'exode fut une expérience de désintégration totale des structures sociales* », résume Julian Jackson.[804] Toutes les structures de la Nation furent touchées par cette profonde perte de repères : les civils et les militaires, les individus et les collectivités subirent — et alimentèrent — cette débâcle. Léon Werth évoque ces femmes bilingues des environs d'Ouzouer-sur-Loire qui, accueillant avec empressement les soldats allemands, oublièrent la « *dignité du vaincu* », fascinées par « *la folie verbale de l'ordre, fût-ce l'ordre hitlérien* »[805]. Les soldats français en déroute ne furent pas en reste et certains d'entre eux pillèrent les maisons abandonnées. Jean-Paul Sartre écrit, à la date du 23 novembre 1939 :

> Dans les régions évacuées, du côté de Sarreguemines, les soldats cantonnés ont tout cassé, chié dans les lits, brisé les armoires à coups de hache.[806]

Raymond Guérin, quant à lui, voit précisément dans ces comportements le début de ce qu'il appelle « *le temps de la sottise* » qui s'ouvre pour lui dès la mobilisation :

> Hier nous sommes allés à Sierck. Déjà mes yeux avaient vu le sac de Kerling. Mais Kerling n'était qu'un petit village. Ici, dans la ville abandonnée de Sierck-les-Bains, le spectacle est plus navrant encore. D'admirables maisons anciennes ont été forcées, vidées de leur contenu. Les magasins d'épicerie, de quincaillerie, de papeterie ou de bonneterie offrent des devantures béantes, des intérieurs où de tous les tiroirs arrachés, de tous les comptoirs, de toutes les étagères, les marchandises ont été emportées ou jetées au sol, brisées, souillées, mêlées dans l'affolement du pillage, selon les recherches maniaques de chaque pilleur. […] Sommes-nous toujours au temps des Huns ; des soldats à gages et des Wallenstein ? Pis ! Car ce ne sont plus seulement les aventuriers de métier qui s'emploient, mais tous les hommes, mais des millions d'hommes soi-disant civilisés (ayant un « chez soi », des meubles et du linge, du bétail ou de la marchandise, des femmes et des enfants) que leurs maîtres ont avilis à ce point. Non, ce n'est plus le temps des barbares. Ce n'est plus le temps de l'aventure. Ce n'est plus le temps de la guerre même. C'est le temps de la sottise.[807]

Guérin — avec une emphase qui lui est habituelle — conçoit ce pillage moins

---

[804] Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 152.

[805] « *Madame Soutreux revenait de la cave et elle apportait deux verres et une bouteille de champagne. Et elle versa elle-même le vin dans les verres que lui tendaient les deux soldats [allemands]. Et elle les regarda boire avec un souriant attendrissement.* » Léon WERTH, *33 jours*, Paris, Viviane Hamy, 1992, pp. 60-61, 77 et 89.

[806] Jean-Paul SARTRE, *Carnets de la drôle de guerre*, *op. cit.*, p. 46.

[807] Raymond GUÉRIN, *Le temps de la sottise*, Paris, Le Dilettante, 2003 (1988), pp. 41-43 (4 octobre 1939) ; préface de Bruno Curatolo. Ce — trop — court ouvrage reprend quelques-unes des pages du journal que Raymond Guérin tint des premiers jours de sa mobilisation jusqu'en captivité. Les éditions Finitude (Bordeaux) ont publié en 2005 sous le titre *Retour de Barbarie* des pages de novembre 1943 à avril 1944, lorsque Guérin est de retour en France ; en 2006, le dernier tome du journal de Guérin a paru chez Finitude sous le titre *Représailles* : il englobe la période du 20 août au 20 octobre 1944.

comme une expérience propre à la tradition militaire que comme une expérience de la communauté française tout entière, subissant le choc de cette guerre. Comme Werth, Guérin pressent le caractère singulier de ce conflit, qui ne parvient pas tout à fait à ressembler à une guerre normale, charriant son lot de drames habituels. Cette guerre qui s'ouvre — et qui n'est pourtant pas encore mondiale, et ne se dévoile pas encore comme idéologique — frappe la sensibilité de ces deux observateurs par l'étrangeté des comportements humains qu'elle provoque. Rien, ni la dignité, ni la discipline, ne va plus de soi ; et la morale lâche, avec le reste.

Face à ce relâchement complet de la société française, les récits de P.G. essaient parfois de rappeler qu'il y eut des combats auxquels ils participèrent, et qui leur permit d'avoir été des *soldats*. Les combats les plus vigoureux qu'il m'ait été donné de lire dans un récit de captivité de cette époque ont été écrits par le Frère Patrice (*alias* Sergent Bernard, du 41e R.I.), dans le chapitre « La triste fin de la drôle de guerre » qui ouvre son *Le Dodore fait la malle* (1947). L'auteur, soldat aux environs de Fay, sur la route Amiens-Saint-Quentin, assiste, dans la nuit du 5 au 6 juin 1940, à la progression inexorable des chars allemands devant lui. Mais la réaction française arrive au bon moment, témoignant de la valeur combatives des soldats :

> Soudain, à 50 mètres sur ma gauche, un coup de 25 arrête net le premier tank. Un nouveau coup immobilise le second… puis un autre… un autre. Les coups sont partis, secs, à une seconde d'intervalle. On entend les balles de 25 qui giflent les carapaces d'un claquement nerveux et les font sursauter dans un hoquet. Les chars stoppent sur toute la ligne et, comme à la manœuvre, décrivent un demi-tour réglementaire… et disparaissent. Des fantassins allemands rampent après eux. Nos gars tirent, tirent, se mettent debout dans leurs trous individuels et crachent de tous leurs fusils. À droite, les mitrailleuses et les F[usils]-M[itrailleurs], dissimulés dans le cimetière, prennent les ennemis à revers et les fauchent d'enfilade. Les cœurs font les fous dans les poitrines. On respire. On rit. On pleure presque.[808]

La réussite de cette défense paraît presque miraculeuse, sans doute autant par la difficulté de l'entreprise (des hommes, la nuit, face à des chars) que par le contexte général de débâcle de l'armée française. Suite à cette petite victoire, les Français réussissent à s'organiser, malgré l'incertitude de la situation générale. La crainte d'une nouvelle attaque allemande est présente chez les soldats, mais ne les empêche pas de faire preuve d'initiative et d'un peu de sens tactique :

[808] F. Patrice, *Le Dodore fait la malle*, *op. cit.*, p. 13.

> Le soir, le lieutenant fait évacuer et démolir les maisons trop isolées pour être défendues.[809]

La survie de l'escouade est encore possible, même si les liaisons avec l'extérieur disparaissent peu à peu, et si chacun prend conscience de la débâcle de l'armée française. Une scène étrange survient alors, qui me semble être le point d'orgue de toute cette drôle de guerre :

> Nous sommes tellement éloignés que des Allemands ignorent notre résistance. Un de leurs motocyclistes s'amène à toute allure, face au cimetière. Le guetteur au F.-M. qui le voit venir en est stupéfait. Il le laisse approcher, ralentir au tournant ; dans la même rafale, le conducteur est projeté, mort, et la moto couchée au milieu du carrefour.[810]

Peut-on parler ici d'un combat qui soit encore « pour l'honneur » ? Il n'y a en effet pas de témoins de ces combats, personne — à part les soldats eux-mêmes — pour apprécier « *la résistance* » des combattants français. Les soldats français de cette escouade expérimentent une certaine absurdité de ce combat, dont le principe même se délite, et où l'armée française semble disparaître de la conscience de son ennemi.[811] Il faudra attendre le lendemain, et un événement tout aussi étrange, pour que cet honneur soit rétabli :

> [Le 7 juin 1940 :] Tout à coup, vers 8 heures, une fusillade part du cimetière. Qu'est-ce encore ? Hallucination collective ? Les Fridolins ne répondent pas. Un sous-officier arrive tout essoufflé et déclare :
>
> « Les Allemands agitent un drapeau blanc ! Nos hommes ont tiré dessus. Nous les avons fait taire ! »
>
> Un drapeau blanc ! Que veulent-ils ? Leur situation est meilleure que la nôtre, pourtant ![812]

Le sergent Fordani, parti en ambassadeur, rapporte à ses camarades les paroles des Allemands :

> « Vous vous êtes bien défendus, ont-ils dit. Nous vous en félicitons en soldats. Vous nous avez fait du mal. Nos troupes sont à 40 kilomètres au sud et nous devons partir. Vous

[809] *Ibid.*, p. 14.
[810] *Ibid.*, p. 15.
[811] J'ai cité, hors contexte, cette la première phrase du passage dans les « Épigraphes », parce qu'elle me semblait également faire surgir, par anticipation, la résistance des P.G. à l'ennemi nazi.
[812] F. PATRICE, *Le Dodore fait la malle*, *op. cit.*, pp. 16-17.

avez donc trois heures pour vous rendre. Passé ce délai, nous vous exterminerons par la grosse artillerie. »[813]

S'il peut paraître puéril — « *Vous nous avez fait du mal* » ! —, l'honneur de cette escouade française est sauf, grâce à la reconnaissance de l'ennemi. N'en demeure pas moins une situation au goût étrange, où les *signes* de la défaite (le drapeau blanc, le recul des chars) sont portés par les vainqueurs et non par les vaincus. Les choses sont mêlées, partagées, et ne s'accomplissent pas ici dans leur plénitude. Est-ce là quelque chose de comparable au sentiment de « *demi-vie* » qui saisira les P.G. en captivité ?[814] Comment expliquer cette incomplétude de leur être ? Le chaos, la perte de repères qui saisit les Français en ces jours malheureux seraient-ils parvenus à bouleverser l'être même des Français ? Finalement, le lieutenant Le Moal décide la reddition :

> Des soldats ennemis s'avancent, l'arme en avant. Nous arrêtons [*sic*]. Ils font signe d'aller dans un pré, à gauche ; ils nous regardent avec une commisération hautaine. Et nous baissons les yeux, confus… Nos fusils tombent à leurs pieds. Le bruit de leur chute, en tas, fait mal. Voici le mien ! Plus de fusil… Plus de soldat… C'en est fait… Je suis prisonnier… La France entière me regarde, et me juge… J'ai cessé de combattre… Je me suis rendu…[815]

La reconnaissance par l'ennemi ne suffit donc pas elle non plus à remplir « l'être-soldat » des Français, puisque le regard national enfonce les combattants de son armée dans le jugement et la honte. Même lorsqu'il a combattu, même lorsqu'il a infligé des pertes à l'ennemi, le soldat français en train de devenir captif ne peut occuper sa place de soldat, parce qu'il n'a pas su gagner la guerre et sauver sa nation et son peuple.

Pour contrer ce « déni d'identité » que provoque la défaite, les récits de captivité en viennent souvent, à ce moment de leur narration, à insister sur le désir de combattre : si les soldats n'ont pas pu combattre, du moins en eurent-ils, par sens de l'honneur et foi patriotique, l'envie. Dans le chapitre « La guerre des eunuques » des *Grandes vacances*, Francis Ambrière rapporte la débâcle de sa section. Le 19 juin 1940, alors qu'un lieutenant ordonne à ces hommes de troupe de suivre les instructions de

[813] *Ibid.*, p. 18
[814] « *La vie du camp n'est que la moitié de la vie humaine* », bandeau (dû à l'éditeur) à *Jours de pénitence* de Robert Gaillard (Debresse, 1942).
[815] F. PATRICE, *Le Dodore fait la malle*, *op. cit.*, p. 19.

leur capitaine qui souhaite se rendre aux Allemands, un des soldats dit :

> « — Mon lieutenant, fit l'un des nôtres à l'officier qui revenait vers nous, quand le capitaine aura traité avec les Allemands, nous considérerons qu'il n'est plus libre, qu'en conséquence il ne représente plus l'autorité militaire française, et nous refuserons de lui obéir. »
>
> C'est à cette conversation, je pense, que nous dûmes d'éviter quarante-huit heures plus tard une reddition déshonorante.[816]

Là encore, les comportements des soldats français dans la débâcle anticipent ceux des captifs en Allemagne : cet épisode rappelle fortement la rébellion du général de Gaulle face à Pétain, et construit ainsi la résistance comme une légitime continuation du combat militaire. C'est bien aux officiers qu'Ambrière attribue l'humiliation et le déshonneur de la défaite. Bien sûr, il se défend de porter un jugement sur qui que ce soit :

> Je ne veux juger personne et ne condamne point ce chef pour qui la fuite semblait à tout le seul remède. Mais je me sentais écrasé de dégoût en lui obéissant.[817]

Si, comme il le dit, il n'y a pas de jugement de sa part, il y a pourtant une ligne de partage qui est clairement tracée entre les hommes lâches et les hommes courageux, et, bien entendu, à la seconde catégorie qu'il appartient. Claude Morgan use de la même rhétorique dans un article des *Lettres françaises* évoquant la capture de son unité en 1940 en Alsace :

> Dans la caserne de Sélestat, un colonel français, commentant l'assassinat d'un soldat par un officier nazi, avait osé nous dire : « Maintenant, il vous faudra changer : les Allemands vont vous apprendre la discipline[818] » Mais la colère de cette trahison — la première qu'il nous fût donnée de subir — s'estompa au souvenir du dévouement de ces jeunes Alsaciennes venues à bicyclettes nous porter, par les fenêtres de notre sous-sol, de quoi apaiser notre faim et notre soif.[819]

Évoquant un soldat qui s'est suicidé quelques jours après sa capture, Ambrière écrit :

---

[816] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 26.
[817] *Ibid.*, p. 27.
[818] « *Le colonel commandant en 1940 le 69e R.I.* » (note de Claude Morgan)
[819] Claude MORGAN, « L'armée d'Alsace », *Les lettres françaises*, n° 45, 3 mars 1945 ; *Chronique des Lettres françaises*, *op. cit.*, t. II, p. 43.

C'était un être fier et fragile, qui manquait de patience et qui ne sut pas digérer sa part de honte. Je l'ai pleuré. J'aimais, moins cette désertion qu'est le suicide, qu'il fût à ce point blessé de la condition misérable où la faiblesse de nos chefs nous avait réduits.

C'est lui qui, réfléchissant à cette guerre où nous étions entrés pour beaucoup avec une telle bonne volonté si mal employée, me disait rageusement :

— La guerre que nous avons faite, mon vieux ? C'est la guerre des eunuques.

Et pour la définir, après six ans, je ne trouve pas de meilleur mot.[820]

La combativité des soldats français a donc été, selon Ambrière, châtrée par la « *faiblesse* » des chefs militaires. Ambrière nous donne donc l'image de soldats français qui non seulement souhaitaient se battre, mais de plus possèdent une telle sensibilité patriotique que certains d'entre eux préfèrent se supprimer plutôt que de survivre à la défaite. En associant le suicide à une reddition, Francis Ambrière, subtil comme à son habitude, parvient à rabattre l'honneur tout entier du côté de la continuation du combat, tout en conservant de son côté le sentiment de honte, comme aiguillon de la révolte.

C'est sur un mode plus débonnaire qu'Henri Calet évoque le rendez-vous manqué des soldats français avec les combats :

Nous savions ce qu'il nous fallait faire. Pas difficile. Je ne veux pas dire qu'on avait exagérément envie de se battre, non. Je veux dire simplement qu'on n'a pas envisagé une seule fois de se rendre. Pourtant, on s'est rendus, et sans trop y mettre de façons ; il faut le reconnaître.

Sans nous chercher d'excuses, j'ai l'opinion qu'avec les mêmes cocos qui ont perdu la guerre, on eût, si l'on avait voulu s'en donner la peine, aussi bien pu faire des héros fort présentables, pareils aux devanciers (Marne, Yser et Verdun). La bonne volonté ne manquait pas. Il n'y avait qu'à nous parfaitement expliquer comment nous aurions dû nous y prendre pour mourir en braves, nous aussi. C'est les belles phrases qui font les beaux soldats. Au lieu de cela, rien, pas un mot ; on nous avait lâchés. Alors ?[821]

Pour le narrateur du *Bouquet*, le mitrailleur Adrien Gaydamour (en qui on peut voir un double fictif de Calet), la guerre et la victoire ont l'air d'être seulement une tâche historique à accomplir, dont on connaît les règles de réussite, mais qui ne furent pourtant pas appliquées. L'événement ne semble avoir ici aucun poids sur le narrateur et ses camarades ; et s'ils se laissent conduire par lui, c'est par un nonchalant désir de réalité plutôt que par un intransigeant idéalisme patriotique : nous avons perdu, c'est un fait ; nous sommes en vie, voilà le plus important, et laissons-nous mener par ce qui advient. Pour Gaydamour, la responsabilité de cette

[820] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 28.
[821] Henri CALET, *Le bouquet*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 2001 (1e édition : 1947), p. 14.

défaite n'a rien à voir avec la valeur combative des Français :

> Voilà, ce sont les ordres qui ont fait défaut. Encore un coup, nous, on aurait marché à la mort, sous la mitraille, ou de toute autre manière, mais crânement, comme il se doit, à la française. Parce que, nous, on n'en a jamais assez, on ne se lasse pas vite de l'Histoire de France. Les chefs n'ont point voulu : une fois n'est pas coutume.[822]

La guerre est une tradition française, et les chefs de 1940 n'ont pas respecté cette tradition : ils n'ont pas joué le jeu comme d'habitude ; mais tout cela n'est pas très grave au final. Le régiment auquel appartient Gaydamour a pourtant une tradition particulière de défaite, qui rend celle-ci tout à fait prévisible :

> Il faut ajouter que notre régiment avait mauvaise renommée. Quelque chose clochait dans son passé. Une tache ternissait son drapeau. On m'a retracé l'affaire qui remontait à la Grande Guerre, mais je ne me la rappelle plus. Le contraire d'un fait d'armes, certainement, qui lui valait le surnom dérisoire de « … ième Débineurs ». Reste que, comme débinade, on eût difficilement pu mieux réussir que nous. On demeurait donc dans la tradition.[823]

Gaydamour réussit donc à se séparer totalement de la défaite, en accordant enfin à son régiment une tradition de « *débinade* » ; en rejetant son existence sur une *mauvaise volonté* des commandeurs ; et en faisant de l'honneur et de la combativité — absurde peut-être lorsqu'elle va jusqu'à affronter la mort, mais honorable — des valeurs inscrites dans l'esprit et l'Histoire français. Gaydamour et ses camarades n'avaient donc rien à faire de plus, ni à se reprocher quoi que ce soit : dans cette guerre, ils ne sont plus des pions, vivants et gouailleurs, qui se laissent porter par ce qui arrive.[824]

Chez Raymond Guérin, les soldats n'ont pas toujours envie de se battre ; ils n'ont pas, pour la plupart, « *une vocation de guerrier* »[825]. Dans *Les poulpes*, les quelques lignes consacrées à la défaite nous montrent des soldats français qui ne contrôlent plus rien, soumis à la fois à l'indécision de leurs chefs et à la brutalité de l'événement qui tombe sur eux. Avant de se faire capturer, les soldats ne combattent pas ; ils ne font que réagir à ce qui leur advient ; la violence qui aurait dû passer dans les combats se retourne contre la communauté française :

---

[822] *Ibid.*, p. 15.
[823] *Ibid.*, p. 15.
[824] Alors que cette attitude paraît aux antipodes du volontarisme résistant d'un Ambrière, on verra plus loin comment, dans la captivité, les deux positions, fondées sur l'idée d'un « esprit français », se rejoignent.
[825] Raymond GUÉRIN, *Le temps de la sottise*, *op. cit.*, p. 90 (22 juin 1940).

> On pillait des fermes évacuées. On abattait des chevaux blessés ou fourbus. Pour tenir, on s'alcoolisait. Les visages, non rasés, devenaient hâves, fiévreux, inquiétants. La nervosité gagnait chacun. On vivait dans la crainte du pire. À demi ivres, à demi fous, les hommes se regardaient avec hostilité, se querellaient ou s'injuriaient. Certains se tirèrent dessus. Il régnait une sorte d'angoisse mal définie.[826]

Les soldats sont vraiment ici écrasés par l'événement, et c'est alors imperceptiblement, au détour d'une phrase, que se fait la capture :

> On ne savait rien. Les chefs se concertaient, pusillanimes et irascibles. On brûla les livrets. On brûla la comptabilité. On brûla l'argent. On brûlait tout. Et d'autres faisaient sauter leurs canons. Et d'autres brisaient leurs fusils. Puis, dans la rosée de l'aube, perdant toute apparence humaine au matin, enfin confondu au reste de l'armée, le convoi chenilla derechef. Mais c'était maintenant une coulée monotone, silencieuse, comme après un désastre, seulement ponctuée par les pétarades des motards qui remontaient ou redescendaient, pour le surveiller et le contrôler, l'interminable cortège.[827]

Ces « *motards* » qui remontent le convoi semblent être allemands, mais rien ne l'assure véritablement. Il faut attendre le paragraphe suivant pour que, le réel ayant sonné deux fois[828], la capture devienne réelle :

> Ensuite, les hommes repartirent, à pied cette fois [après avoir abandonné les véhicules qui les transportaient], encadrés par leurs vainqueurs au visage dur sous le casque, grenades aux bottes et au ceinturon.[829]

Cette fois, les « *vainqueurs* » avancent à visage découvert. Mais à aucun moment, la capture n'est formalisée, mettant fin aux tentatives de résistance des soldats face à leurs ennemis — et pour cause : cette résistance n'a pas eu lieu. Une passivité semblable, même si elle est moins apocalyptique, se retrouve chez Jean Mariat, qui, jusqu'à sa capture, ne participe ou n'assiste à aucun combat. Il se contente juste de soigner des blessés.[830] L'intention de Mariat est beaucoup plus simple que celle de Guérin, et plus orientée idéologiquement : il s'agit seulement de montrer que les combats ont été rendus impossibles par une succession de traîtrises, qui lavent ainsi l'honneur de l'armée française.

---

[826] Raymond GUÉRIN, *Les poulpes*, *op. cit.*, p. 23.
[827] *Ibid.*, p. 23.
[828] Comme dans *Frankenstein* de Mary Shelley, où la créature ne peut prendre vie qu'après le rêve que le D[r] Frankenstein en fait.
[829] Raymond GUÉRIN, *Les poulpes*, *op. cit.*, p. 23.
[830] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, p. 11.

Enfin, dans la hiérarchie de la combativité des soldats français, les soldats d' Hyvernaud sont sans conteste à l'échelon le plus bas : *La peau et les os* n'évoque pas un seul instant les combats, seulement les colonnes de soldats capturés :

> Nous étions alors [en juin 1940] des centaines de milliers de vaincus qui coulaient lentement sur les routes de France et de Belgique. Un immense fleuve de défaite. Chacun était un peu de défaite. Tout ce qui rassemble l'homme s'était relâché et rompu.[831]

Le récit d'Hyvernaud se polarise ainsi tout entier sur la construction d'un réel larvaire, où toute reprise de soi par soi, toute tentative de résistance et de dignité est systématiquement réduite à néant par la puissance de l'événement.

À travers ces quelques exemples, on peut voir que les récits construisent chacun différemment la relation des soldats, futurs captifs, au combat. D'abord parce que tous les soldats n'ont pas vécu la même réalité : si Mariat, Frère Patrice et Guérin se sont retrouvés tous trois sur la ligne de feu (le premier à Dunkerque, le deuxième à Saint-Dié, l'autre à Fay), n'occupant pas la même fonction dans l'armée (Mariat est sanitaire, Guérin est superintendant d'une section d'infanterie, et Patrice sergent d'infanterie), ils n'ont pas le même rapport aux combats. Ensuite et surtout, leurs projets d'écriture diffèrent, n'ont pas la même inscription idéologique : le récit de Mariat est clairement collaborationniste ; celui de Patrice, au contraire, sous-titré « Récits de Captivité et d'Évasion » propose une lecture résistante de la captivité ; quant aux récits de Calet, Guérin et Hyvernaud, ils se situent plus dans l'affirmation d'individualités fortes (ou molles, chez Hyvernaud, qui dépense beaucoup d'énergie à saper les fondements mêmes de l'individu : mais c'est bien là un luxe que seuls peuvent s'offrir les individualistes acharnés) et qui rechignent à être « encagées » par une idéologie quelconque.

La reconnaissance de la combativité des soldats français participe de la construction *globale* du sens dans les récits : les combats de la drôle de guerre officient souvent comme une première exposition de la psyché du P.G., de son mode de fonctionnement face aux diverses circonstances de la captivité. Ainsi, un soldat courageux — ou même honnête, sans lâcheté excessive — pendant la drôle de guerre sera courageux dans la captivité : ou bien il consentira au sacrifice conseillé

[831] Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 37.

par la Révolution Nationale et comprendra que c'est l'entente des peuples qui mène à la paix ; ou bien il se révoltera contre l'ordre nazi et tentera de résister ou de s'évader ; ou bien encore (comme Guérin/Le Grand Dab) sa lucidité ne le quittera jamais et lui permettra de ne pas transiger avec « le Minotaure » — en refusant de travailler pour l'ennemi, par exemple. L'unité de l'être captif — qu'il soit individuel ou communautaire — se construit donc bien avant la captivité.

CESSEZ-LE-FEU ET ARMISTICE

Le 17 juin 1940 Pétain lança son appel au cessez-le-feu[832]. Quelques jours auparavant, Weygand proposait au gouvernement français de signer l'armistice, afin de préserver l'honneur et l'ordre au sein de l'armée. Weygand eut contre lui des partisans — dont Paul Reynaud — qui préconisaient, sur l'exemple de la Hollande, l'évacuation du maximum de soldats à l'étranger et l'exil du gouvernement afin de continuer la lutte. Mais Weygand, anti-républicain notoire, refusa cette solution, la jugeant trop déshonorante. L'intervention de Pétain au Conseil des ministres du 13 juin en faveur de l'armistice fut décisive :

> Le devoir du gouvernement, est, quoi qu'il arrive, de rester dans le pays, sous peine de n'être plus reconnu pour tel.[…]
>
> Je suis donc d'avis de ne pas abandonner le sol français et d'accepter la souffrance qui sera imposée à la patrie et à ses fils. La renaissance française sera le fruit de cette souffrance. […]
>
> Je déclare, en ce qui me concerne, que, hors du gouvernement s'il le faut, je me refuserai à quitter le sol métropolitain. Je resterai parmi le peuple français pour partager ses misères et ses peines.
>
> L'armistice est à mes yeux la condition de la pérennité de la France éternelle.[833]

Le 16 juin, Paul Reynaud démissionna, ne pouvant faire face aux deux plus importantes figures militaires françaises de l'époque. Le 17 juin, après avoir été appelé par Albert Lebrun pour constituer un nouveau gouvernement, Pétain

[832] Sur cette partie, Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, pp. 155-162 et Yves DURAND, *La vie quotidienne des prisonniers de guerre*, *op. cit.*, pp. 19-24.
[833] Cité par Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 155.

s'adressa par les ondes au peuple français :

> Français,
>
> À l'appel de M. le Président de la République, j'assume à partir d'aujourd'hui la direction du gouvernement de la France. Sûr de l'affection de notre admirable armée, qui lutte avec un héroïsme digne de ses longues traditions militaires contre un ennemi supérieur en nombre et en armes. Sûr que par sa magnifique résistance, elle a rempli nos devoirs vis-à-vis de nos alliés ; sûr de l'appui des anciens combattants que j'ai eu la fierté de commander, sûr de la confiance du peuple tout entier, je fais à la France le don de ma personne pour atténuer son malheur.
>
> En ces heures douloureuses, je pense aux malheureux réfugiés qui, dans un dénuement extrême, sillonnent nos routes. Je leur exprime ma compassion et ma sollicitude. C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat.
>
> Je me suis adressé cette nuit à l'adversaire pour lui demander s'il est prêt à rechercher avec moi, entre soldats, après la lutte et dans l'honneur, les moyens de mettre un terme aux hostilités.[834]

L'expression « *il faut cesser le combat* » fut fatale aux dernières volontés de résistance à l'ennemi. Beaucoup crurent qu'à cette date, un cessez-le-feu avait déjà été accepté, alors que le message de Pétain était plutôt un appel à l'armistice. L'émission radiophonique fut rediffusée, et « *il faut cesser le combat* » devint « *il faut tenter de cesser le combat* ». Lorsque les journaux imprimèrent le message de Pétain, la plupart d'entre eux choisirent la seconde version. Les Allemands profitèrent de cette déclaration pour inciter les soldats français à la reddition immédiate.

L'armistice fut signé le 22 juin et entra en vigueur le 25. Sur un échantillon de 1801 anciens P.G. qu'Yves Durand avait sondés, 5 % affirmèrent avoir été capturés avant le 25 juin ; 50 % entre le 22 et le 25 ; et, au total, 90,8 % d'entre eux furent capturés entre le 10 mai et le 25 juin 1940.[835] L'énorme majorité des P.G. fut rapidement capturée, et en masse, sans avoir pour la plupart eu l'occasion de se battre. Pierre Gascar rappelle que les Allemands ont profité de la confusion et du choc provoqués par la défaite pour rafler un maximum de soldats, et notamment ceux qui n'auraient pas dû l'être, si la Convention d'armistice avait été respectée. L'armistice suspendant toutes les opérations de guerre, et notamment la capture, les Allemands n'auraient pas dû faire prisonniers des soldats qui avaient rendu les armes *après* le 22 juin. Gascar y voit le signe d'un plan depuis longtemps prévu par les Allemands pour exploiter la main-d'œuvre des pays vaincus : c'est le signe que la

[834] Philippe PÉTAIN, message du 17 juin 1940, in *op. cit.*, pp. 57-58.
[835] Yves DURAND, *La vie quotidienne des prisonniers de guerre*, *op. cit.*, p. 23.

guerre est totale.[836]

Les Allemands eurent peu d'exigences concernant l'armistice, mais elles étaient dures pour l'armée française. Celle-ci devait être démobilisée, à l'exception de 100 000 hommes chargés d'assurer l'ordre à l'intérieur du pays ; la flotte française serait désarmée, mais les Allemands promettaient de ne pas s'en emparer ; enfin, les P.G. resteraient en captivité jusqu'à la fin de la guerre — c'est-à-dire jusqu'à la signature d'un traité de paix. Weygand, Pétain et les Allemands eux-mêmes ne cessèrent de proclamer que la défaite de l'Angleterre n'était plus qu'une question de jours. Tout le monde croyait alors à une rapide résolution du conflit et à la démobilisation imminente, qui ramènerait les soldats dans leurs foyers. L'armistice — charriant pourtant honte, colère et humiliation — fut souvent vécue comme un soulagement, car il promettait, espérait-on, un prochain retour à la normale.

Il est aisé *a posteriori* de s'étonner de la capture d'un si grand nombre de soldats, et surtout du faible taux d'évasion (225 000 pour 1 800 000 soldats fait prisonniers, soit 12,5 %) dans des conditions qui pourtant furent plus que jamais propices : les soldats étaient, en cette fin juin 1940, encore en France, et parfois proches de leur domicile. Yves Durand rapporte le cas de soldats français déclarés « prisonniers sur parole » et munis d'un laissez-passer leur permettant d'aller chaque jour travailler à leur domicile, puis de revenir le soir dormir dans un camp de regroupement non loin de là ! Certains P.G. profitèrent de l'occasion pour s'évader, mais d'autres, craignant des représailles contre leur famille (dont la rumeur fut soigneusement entretenue par les Allemands), ou attendant simplement d'être administrativement démobilisés, ne le firent pas.[837] Ce type de comportement est sans doute moins le fait d'une lâcheté individuelle que d'un aveuglement généralisé, dû au surgissement inattendu de la défaite et à ses effets immédiats.

Qui pouvait alors prévoir que, pour les deux tiers des P.G., la captivité durerait cinq ans et que sa fin ne serait pas le fait de la capitulation de l'Angleterre, mais de celle de l'Allemagne ? Ceux qui s'évadèrent dans les premières journées après

[836] Pierre GASCAR, *Histoire de la captivité des Français en Allemagne (1939-1945)*, Paris, Gallimard, 1967, p. 27 *sqq.* L'ouvrage de Gascar n'est pas nécessairement le plus précis dans ce domaine : ceux de Durand et de Moreau, historiens universitaires, le sont assurément plus. Mais Gascar a le mérite d'être le premier à tenter une vision d'ensemble de la captivité, et d'y chercher un sens symbolique. Gascar parle à ce titre plus en écrivain qu'en historien de la captivité. J'en ferai donc ici un ouvrage de référence, épaulé par les deux autres.
[837] Yves DURAND, *La vie quotidienne…*, *op. cit.*, pp. 40-41.

l'armistice comptèrent beaucoup plus sur eux-mêmes que sur les Allemands ou le gouvernement français pour retourner chez eux. Les autres — l'immense majorité —, hébétés par l'événement ou obéissant à leur hiérarchie, attendirent leur libération. Pourquoi s'évader — c'est-à-dire échapper à l'emprise de l'ennemi pour reprendre le combat — alors que les dirigeants français ont proclamé l'armistice, et que la défaite est si flagrante ? Comment faire lorsque vos officiers eux-mêmes déclarent que « *l'évasion est un acte d'égoïsme* » et que « *celui qui s'évade risque de faire envoyer ses camarades en Allemagne* » ?[838]

Fallait-il ou non cesser le combat ? Pour les P.G., la réponse n'est jamais simple, car elle met en jeu plusieurs réalités de leur vie de soldats. Demander l'armistice, comme le firent Weygand et Pétain, était certes la réponse la plus simple à l'urgence de la débâcle du pays tout entier. Les déclarations de Pétain, revendiquant le choix de rester en France plutôt que de tenter l'exil, répondirent à une attente du peuple français en cette période de chaos : celui d'une certaine stabilité, d'un certain soutien dans les malheurs. Que ce soutien fut, par surcroît, accordé par un héros de la Grande Guerre, respecté à droite comme à gauche (à l'exception de quelques communistes), voilà qui fut pour les Français un véritable soulagement. De plus, cet armistice n'était pas une capitulation : il permettait de conserver une partie du territoire sous contrôle d'un gouvernement français. Signer la capitulation aurait au contraire livré entièrement le pays à l'ennemi.[839]

Mais cette réponse à l'urgence de l'événement dissimulait des positionnements idéologiques dont eurent à pâtir à long terme les P.G. Pétain représentait à la fois, en tant que chef de l'État mais aussi en tant que maréchal de France, le pouvoir politique et le pouvoir militaire. Il associait donc ainsi, aux yeux des soldats, la légalité du pouvoir et la légitimité qu'il tenait de la Grande Guerre. Lorsque se posa plus tard, dans les camps, la question de la résistance à l'ennemi, la ligne de partage de la communauté P.G. se situa alors sur cette tension entre légalité et légitimité. De Gaulle et Pétain incarnaient chacun une certaine légitimité, du point de vue militaire et même du point de vue moral ; mais seul Pétain incarnait la légalité. Suivre le

[838] Cité par Pierre GASCAR, *Histoire de la captivité…*, *op. cit.*, p. 27.
[839] C'est du moins ce que considérèrent les défenseurs du maréchal Pétain après guerre. Maurras affirma ainsi que Pétain fut « *le premier, le plus utile, et le plus vrai des Résistants* » (Charles MAURRAS, « Toute la vérité », in *En attendant Douaumont*, *op. cit.* p. 106.

général plutôt que le maréchal demandait donc de pouvoir séparer légitimité et légalité, c'est-à-dire de s'extraire de l'éthique militaire qui traditionnellement associe les deux. Cela n'avait rien d'évident, puisqu'il fallait ou bien posséder une morale instinctive fortement développée, ou bien cultiver la dissidence plutôt que l'obéissance, ou enfin reconnaître le caractère idéologique du conflit. Raoul Girardet rappelle qu'en 1939, à la veille de la guerre, le loyalisme absolu de l'Armée à l'État n'était encore remis en cause par personne. Mais le sabordage de la flotte à Toulon, le 27 novembre 1942, qui résultait de ce loyalisme, marqua pour l'Armée une rupture décisive entre légalité et légitimité :

> C'est, en revanche, à ceux qui avaient accepté de rompre les liens de la discipline, qui avaient à un moment ou à un autre joué le rôle de factieux par rapport au pouvoir établi, que l'on devait de voir effacée l'humiliation de 1940.[840]

Évoquant en 2004 sa guerre comme officier de marine, Étienne Schlumberger aborde lui aussi le changement de mentalité à l'égard de la discipline que provoqua la Seconde Guerre mondiale, et les conséquences que cela entraînait :

> Si la raison d'être de l'officier de marin est dans la discipline et le sens de l'honneur, s'il est prêt à mourir pour les préserver et à sacrifier d'autres hommes sous ses ordres, c'est cette religion qui subit un désastre. Pour ceux qui s'opposent à cette éthique, la responsabilité personnelle reste totale à tout moment, quels que soient les ordres reçus ; ceux-ci ne peuvent devenir la justification d'une action criminelle au plan moral, même si elle est conforme à la loi régnante.
>
> Ce débat est universel, mais il a rarement revêtu autant d'acuité et créé autant de tension interne dans un corps constitué qui se veut exemplaire.[841]

L'armistice et la cessation du combat sont aussi à lire en termes de territoires : le « pack-armistice » de Pétain contenait aussi la ferme résolution de celui-ci de rester sur le sol français, pour partager les souffrances de son peuple. De l'autre côté, la continuation du combat selon de Gaulle impliquait, par réalisme de l'action, un exil hors du sol occupé. Aux yeux des P.G., cette double tension, entre cessation et continuation du combat, et entre exil et « demeurance », était cruciale et déterminait leur propre positionnement idéologique. Le regard constamment tourné vers la

[840] Raoul GIRARDET, « L'Armée est-elle de droite ? », *Les collections de l'Histoire*, hors-série n° 14, janvier 2002, p. 66.
[841] Étienne et Alain SCHLUMBERGER, *L'honneur et les rebelles de la marine française 1940-1944*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2004, p. 222.

patrie, fallait-il suivre le pâtre à la blanche moustache, garant du *sol*, ou bien le général rebelle exilé, garant de *l'esprit* ? Fallait-il lutter contre les tentatives de sécession du général félon, ou bien se méfier de l'apparente bonhomie d'un maréchal sénile et bien trop conciliant avec l'ennemi ? Si pour certains P.G. — assurés de leur non affiliation aux idéologies pétainiste et gaulliste —, la question ne se posait pas en ces termes, elle concerna pourtant à un moment ou à un autre la majorité de la communauté captive.

L'intérêt de ces questions pour les P.G. était d'autant plus grand qu'elles concernaient directement leur souhait le plus cher : leur libération. L'armistice signé par Pétain apparaissait certes, dans les premiers mois qui le suivirent, comme la garantie d'un retour rapide des soldats dans leurs foyers. Mais au fil des semaines, cette garantie s'avéra de moins en moins sûre : les Allemands ne semblaient pas décidés à libérer les P.G. avant la fin de la guerre, c'est-à-dire la capitulation de l'Angleterre. Une subtilité du droit international avait échappé à la majorité des P.G. : l'article 20 de la Convention d'armistice stipulait que seul un traité de paix réglerait le sort des captifs et provoquerait leur démobilisation massive.[842] Des négociations économiques avec l'occupant et quelques largesses idéologiques de celui-ci permirent à Vichy de faire libérer régulièrement plusieurs catégories de prisonniers (« sanitaires », « régionaux » (Bretons, Alsaciens, Corses), employés des chemins de fer, etc.), mais aucune libération massive ne s'annonçait pour autant.

D'autre part, la résistance de l'Angleterre aux attaques allemandes, et l'entrée en guerre de l'URSS en novembre 1941 installèrent la guerre dans la durée — et compliquèrent encore plus les pronostics sur la fin des combats. L'espoir d'une libération pouvait alors trouver chez les P.G. autant de légitimité dans le scénario gaulliste (pour être libéré, il faut continuer la lutte) que dans le scénario pétaino-collaborationniste (pour être libéré, il faut négocier avec les Allemands). Plus la guerre avança, plus la politique collaborationniste de l'État français fut manifeste, et plus les P.G., attentifs aux mouvements militaires, et supportant de moins en moins leurs gardiens, se rangèrent du côté de la résistance, qu'elle fut gaulliste, giraudiste ou communiste.

L'armistice est donc pour les P.G. à la fois une étape décisive dans le processus

[842] Pierre GASCAR, *Histoire de la captivité*…, *op. cit.*, p. 17.

vécu comme *inéluctable* de la défaite de l'armée française, et la première étape de leur positionnement idéologique, individuel et collectif.

CAPTURE ET TRANSIT

1. Capture

C'est fini les histoires de boue glorieuse.
Jacques PERRET, *Le caporal épinglé.*

Nous ne sommes vaincus qu'au militaire.
Mais, au spirituel, nous sommes toujours victorieux.
Max-Pol FOUCHET, « Nous ne sommes pas vaincus », *Fontaine*, n° 10, août-septembre 1940.

Pour les soldats français[843], les expériences de la capture par les soldats allemands furent aussi diverses que celles de la drôle de guerre. Un aspect domine cependant : la rapidité avec laquelle les Allemands firent leurs ennemis prisonniers. Yves Durand rapporte le cas de Marius Bailly, qui raconte le repli chaotique de son bataillon, aux abords de la frontière suisse :

> 19 juin [1940] : recommence la marche-déroute ; un kilomètre, une pause incompréhensible ; puis une série de départs, d'arrêts, d'à-coups, pendant lesquels on discute, ce qui achève de démoraliser. Les officiers manquent de renseignements et, comme nous, flottent. Nous rencontrons des militaires de toutes armes, sans ceinturon, à bicyclette, à cheval, à pied… On se sent trahis, égarés, perdus. Et l'on a sommeil et l'on a faim… Nous arrivons dans un bois, à l'abri. La soupe se prépare : les roulottes ont suivi ! Consolation du ventre… Nous mangeons dans une atmosphère de mystère et d'angoisse. Un coup de fusil, des cris rauques : « *Hände hoch !* » Les Fritz sont là, attendus mais nous surprenant quand même. Tout le monde se lève, les mains en l'air… C'est fait : nous sommes prisonniers.[844]

La désorganisation de l'armée française balayée par l'offensive ennemie et incapable de se remettre en ordre de marche contraste fortement avec le surgissement implacable et net des Allemands. Tout semble déjà avoir lâché lorsque

[843] Sur cette partie, voir Yves DURAND, *La vie quotidienne*…, *op. cit.*, pp. 25-40 et Pierre GASCAR, *Histoire de la captivité*…, *op. cit.*, p. 12 *sqq*.
[844] Yves DURAND, *La vie quotidienne*, *op. cit.*, p. 24.

ceux-ci arrivent, et personne, du côté français, ne semble pouvoir remettre en cause cet état des choses. Le récit de Marius Bailly témoigne bien que la capture par les Allemands marqua véritablement pour les soldats français la fin de cette complète perte de repères que fut la débâcle. Pierre Gascar évoque la même sensation :

> De l'est à l'ouest, du nord au sud, les innombrables points où sont capturés les troupes françaises donnent l'image d'un vaste tourbillon brusquement figé.[845]

La capture, c'est la fin d'un mouvement inévitable et vertigineux, dont de nombreux commentateurs trouvèrent la cause première dans la décadence de la société française sous la III^e^ République. La défaite n'était alors que l'aspect le plus profond de cette décadence, qui fit exploser la société, parce qu'elle avait, comme on dit familièrement, « touché le fond ». Avec la capture, la guerre reprenait pour les soldats un air de normalité[846]. L'ennemi était là, se réappropriait enfin le cours des événements et décidait enfin, selon les lois de la guerre, du sort des Français :

> […] il semble qu'au fond de notre esprit le respect de la vieille règle du jeu demeure, parfois alors même que le jeu n'a pas été mené loyalement par la partie adverse. Déposer les armes est un acte d'allégeance, une soumission. Après avoir épuisé ses chances ou son courage, l'être humain s'en remet à la bonne volonté du vainqueur. […] en ennemi loyal, le soldat français dépose ses armes aux pieds des Allemands sans, aussitôt, lui sauter à la gorge ou prendre ses jambes à son cou. Il ne se livrerait pas avec un tel abandon s'il ne savait ou ne devinait que, derrière lui, le pays tout entier s'effondre. On ne va pas, sur le coup, à contre-courant d'une défaite. Il faut pouvoir d'abord reprendre son souffle et ses esprits. Or, l'armée française n'en peut plus.[847]

Cette normalité de la guerre que représente la capture se concrétise aussi, selon Gascar, avec l'apparition des soldats allemands qui dévoilent aux Français leur humanité :

> Depuis la prise du pouvoir par Hitler, l'Allemagne a pris, aux yeux des Français, un aspect redoutable et mythique. Ce n'est plus un pays comme un autre mais un lieu infernal plein de clameurs, de lueurs de torches et d'incendies vengeurs. Or, au moment où ils sont fait prisonniers, les Français découvrent parfois devant eux non pas des géants blonds aux yeux

[845] Pierre GASCAR, *Histoire de la captivité*…, *op. cit.*, p. 13.
[846] La captivité fut prévue dès les premiers jours de la mobilisation, puisque fut alors créé par le gouvernement français un Service des prisonniers de guerre chargé d'examiner les questions relatives aux P.G. et d'obtenir des informations sur le traitement des captifs. Cette dernière mission était prévue par l'article 77 de la Convention de Genève du 27 juillet 1929. (Marie-Thérèse CHABORD, « Les organismes chargés des prisonniers de guerre sous le gouvernement de Vichy », *Revue d'histoire de la Seconde Guerre mondiale*, n° 37, janvier 1960, p. 3.)
[847] Pierre GASCAR, *Histoire de la captivité*…, *op. cit.*, pp. 13-14.

pâlis de cruauté mais des « Feldgrau » traînant leurs bottes, des « bidasses » germaniques, dont la lourdeur les rassure un peu.[848]

En trivialisant ainsi, près de trente ans après les faits, ce qui fut pour beaucoup de soldats français « comme une apparition », comme écrirait Flaubert, Gascar rappelle que cette guerre était bien une affaire humaine, aussi irréelle et tragique qu'ait pu sembler cette défaite. Georges Adam, dans un récit de captivité paru aux Éditions de Minuit clandestines, en 1944, décrit lui aussi des Allemands très humains :

> […] il n'avait pas l'air méchant, ce sous-officier boche qui m'a amené à Fains-les-Sources […] il était gentil, il essayait de me consoler parce qu'il voyait que j'étais sur le point de pleurer de rage […].[849]

En 1976, Jean Guitton évoque dans son livre de souvenirs *Journal de ma vie*, sa propre capture qui s'opère elle aussi comme une démythification de l'ennemi, mais qui cette fois est emprunte d'une certaine nuance d'étonnement, si ce n'est d'admiration pour le vainqueur :

> Ce soldat était très jeune […]. Il portait des bottes courtes, élargies à mi-mollet ; dans cet évasement, il avait logé une circulaire et une grenade à manche. Il était rasé de près, tondu de frais, la peau nourrie de vent, de vitesse et de vapeur d'essence. […] Finalement, il mit le pied droit sur un banc fait pour les promeneurs pacifiques, et il appuya le fusil au dossier du banc : nous étions rangés sur trois rangs devant lui. Il sourit, il nous regarda et il nous dit : « *Warum haben Sie diesen Krieg erklärt ?* Pourquoi avez-vous déclaré cette guerre ? »[850]

Bien sûr, Guitton est un peu énervé que ce soit un si jeune Allemand — lui-même surpris que les choses se passent aussi simplement — qui le transforme de soldat en prisonnier. Mais la description de ce soldat allemand, si jeune, si sain, si propre et soigné en de telles circonstances nous révèle la piètre estime générale que les Français avaient alors d'eux-mêmes. Il ne faut pas sous-estimer la forte impression que firent la discipline, la jeunesse et la propreté des vainqueurs sur les soldats français épuisés. Le pas fut rapidement franchi par certains pour attribuer à cette *dignité* des soldats allemands des causes politiques et morales : s'ils sont aussi propres à l'extérieur, c'est qu'ils le sont aussi à l'intérieur. Jean Mariat, chantre

[848] *Ibid.*, p. 15.
[849] Georges Adam, *À l'appel de la liberté*, *op. cit.*, pp. 10-11.
[850] Jean Guitton, *Journal de ma vie*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Bibliothèque européenne », 1976, p. 89.

exemplaire de la Révolution Nationale, raconte ainsi comment lui apparurent les Allemands au moment de sa capture :

> Le 4 juin [1940], vers dix heures, je pansais un blessé, lorsque les Allemands arrivèrent. Ils avançaient dans un ordre impeccable, comme à la parade, avec une telle assurance de ne trouver aucune résistance qu'on pensait, malgré soi, une mise en scène bien réglée.
>
> Une sentinelle attendit que j'eusse achevé mon pansement. Elle fit monter mon blessé dans une ambulance.
>
> Je me joignis à un convoi de soldats français déjà désarmés.
>
> J'étais prisonnier.[851]

Les Allemands sont organisés et prompts à la compréhension puisqu'ils laissent Jean Mariat finir ses soins avant de l'embarquer. L'extraordinaire d'une guerre semble pour eux n'être qu'un ordinaire qu'ils parviennent à gérer calmement et, là encore, dignement. Une expression mérite d'être relevée : « *dans un ordre impeccable* ». L'adjectif *impeccable* prend ici, à première vue, son sens tardif (« *d'une propreté, d'une tenue parfaite* »)[852], mais ne saurait faire oublier pour autant son étymologie latine, *impeccabilis* : « *incapable de faute* » dont la connotation morale est manifeste et qui est encore un sens courant dans la première moitié du XX^e^ siècle. Le physique répond ici clairement au moral ; il en est l'expression la plus claire. L'attitude compréhensive des Allemands, la rumeur galopante de leur correction vis-à-vis des populations civiles et des soldats prisonniers fut pour beaucoup une véritable surprise. On avait encore en tête les histoires des mains des enfants coupées par les Allemands durant la Grande Guerre, et certains souvenirs pénibles de captivité, grossis par les récits patriotiques qui en furent faits pendant et après la guerre.

Pour Mariat, la correction des Allemands ne fait jamais de doute. Sa courte captivité (il est libéré en 1941), tout autant que les conditions de la capture, lui en donnent la preuve : du début à la fin, les Allemands sont « corrects », comme on disait alors[853]. Mariat raconte ainsi qu'au stalag IX A de Ziegenhain, à la Toussaint 1940, les P.G. français ont organisé une cérémonie mortuaire pour leurs camarades morts en captivité. Les Allemands sont là, recueillis eux aussi :

---

[851] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, Paris, Les Éditions de France, 1941, pp. 11-12.

[852] *Trésor de la langue française*. Ce sens est attesté en 1926 chez Jean Giraudoux.

[853] « *C'était le temps où ils étaient "corrects", qui précéda le temps où ils nous donnèrent des leçons de "politesse"*. » (Léon WERTH, *33 jours*, *op. cit.*, p. 9).

> Les Allemands tinrent à offrir eux-mêmes ces couronnes [mortuaires] ; deux cents marks furent consacrés par eux à fleurir le lieu funèbre, tandis que l'argent de notre collecte servait à enrichir la bibliothèque. […]
>
> J'allai, avec deux cents de mes camarades, prier à la Toussaint sur ces sépultures. Je ne pus que constater la piété avec laquelle les autorités allemandes avaient ordonné la cérémonie et le goût qui avait présidé à l'ornement des tombes.[854]

On a là une véritable scène de genre qu'il serait aisé de qualifier de collaborationniste ; on trouve d'ailleurs son pendant dans un reportage des *Actualités mondiales* (dirigées par les Allemands et diffusées dans les cinémas français) du 5 septembre 1941 : on y voit des officiers français libérés de l'oflag III C déposant une gerbe sur un monument aux morts allemand[855]. Pourtant, elle n'est pas sans rappeler une autre scène, bien connue des Français de 1940 : celle qui ouvre *La grande illusion* de Jean Renoir (1937). Dans ce film, deux officiers subalternes français de l'armée de l'air, le lieutenant Maréchal (Jean Gabin) et le capitaine de Boëldieu (Pierre Frenay) sont capturés par les Allemands, pendant la Grande Guerre. L'accueil que leurs geôliers leur réservent est assez étonnant puisque, à peine faits prisonniers, ils sont conviés en toute cordialité à un repas pour fêter… leur capture. L'officier allemand le plus haut gradé va même jusqu'à aider Maréchal, dont le bras est en écharpe suite au crash, à prendre place autour de la table. À peine sont-ils assis qu'un soldat allemand survient dans la salle du banquet, portant une couronne de fleurs à la mémoire d'un pilote français mort au combat.

Le message de Jean Renoir est clairement celui de l'entente des peuples : la dignité et l'humanité des hommes sont capables d'outrepasser frontières et idéologies, pour peu que l'on se reconnaisse — soi et l'autre — homme de bonne volonté. La différence sociale elle-même (Maréchal est ouvrier, Boëldieu est aristocrate) peut être dépassée : Boëldieu montre confiance et respect pour son subalterne, face à un commandant von Rauffenstein (joué par Erich von Stroheim) qui ne jure quant à lui que par la valeur de l'aristocratie. Mais le mépris de von Rauffenstein pour la roture laisse tout de même un terrain d'entente avec Boëldieu : l'aristocratie, qu'elle soit allemande ou française, relie les deux hommes, par-delà l'antagonisme des nations, parce qu'elle est vécue comme un creuset traditionnel de valeur humaine. La conception de l'accueil de l'autre selon Renoir est délicate, parce

[854] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, pp. III et IV.
[855] *Les archives de guerre 1940-1944*, Paris, INA, 1996.

qu'elle ne nivelle ni ne tente jamais de dissimuler les différences des êtres. Le terrain d'entente ainsi trouvé n'est jamais totalement ouvert, mais ménage suffisamment d'espace pour la rencontre des individus.

L'optique de Jean Mariat est tout autre, mais on remarquera tout de même qu'elle s'appuie sur une image identique à celle de Renoir, celle d'un respect de l'ennemi et de la reconnaissance de sa valeur humaine et de combattant. Noël B. de la Mort (qui fut rédacteur à *Je suis partout*) rapporte, dans son *Vie des prisonniers* (1941) que certains de ses camarades n'osaient pas, devant leurs gardiens, rappeler leurs faits d'armes, de peur d'en subir la vengeance en captivité. Les Allemands répliquaient alors :

> « Pourquoi nous cacher cela, il n'y a pas de honte à faire son devoir, vous aviez reçu l'ordre de nous combattre, que peut-on dire contre ça ! »[856]

Pour les auteurs pétainistes et collaborationnistes qui publient tôt (1940-1942), la capture est le moment de la naissance d'un dévoilement de leur véritable identité et de leur valeur humaine, qui se poursuivra en captivité, comme chez Mariat. C'est aussi l'occasion d'un dévoilement de l'identité des vaincus et de l'état de leur valeur en cette année 1940. Jean Mariat oppose ainsi, à la correction des vainqueurs, l'indignité des vaincus :

> Nous étions las et, pourtant, combien de camarades se chargeaient de colis les plus hétéroclites : un appareil de radio, un pneu, une caisse de lait concentré, des bas de femme, des conserves.
>
> Nous ne négligions que les livres et les brosses à dents, que nous jetions au ruisseau et qui dévalaient lentement dans la boue, symbole d'une civilisation qui se suicide, qui méprise l'hygiène de la bouche et de l'âme ![857]

Le symbole est énorme et maladroit pour notre sensibilité d'aujourd'hui, mais il est également fascinant par la simplicité qu'il tente d'assumer. Il ne propose en effet pas moins que l'aperçu de l'âme d'un peuple, à un moment « tragique » de son histoire. La saleté de l'âme qui se lit dans la saleté du corps, le matérialisme et l'hédonisme qui se font instincts de survie en temps de troubles : la lecture de la débâcle par Jean Mariat est clairement du côté de la Révolution Nationale, mêlant

[856] Noël B. DE LA MORT, *Vie des prisonniers*, *op. cit.*, p. 32.
[857] *Ibid.*, p. 7.

théories hygiénistes et moralisme chrétien.

2. Bouteillons : premiers récits de captivité

J'écrivais plus haut que la capture marquait la fin de cette vertigineuse perte de repères qu'était la drôle de guerre, et un certain retour, brutal, du réel. À cette première douche froide succéda pourtant une autre forme de perte de repères, intentionnelle cette fois-ci, puisque entretenue par les Allemands eux-mêmes. Les Allemands prenaient bien garde de laisser leurs captifs dans l'incertitude de leur destination, et se montrent constamment certains de l'issue de la guerre : la fin est proche, nous allons vaincre l'Angleterre, et vous pourrez rentrer chez vous. Ils leur répétaient : « *Bald zu Haus* » (« Bientôt à la maison »)[858], c'est-à-dire précisément ce que les P.G. désiraient entendre. Les soldats français s'engouffraient bien volontiers dans cette voie, et le moindre signe, la moindre rumeur positive devenaient presque automatiquement la certitude d'une libération massive et très prochaine. C'est l'époque des « bouteillons » (ou « bouthéons ») qui commençait et qui durerait jusqu'au retour dans les foyers, en 1945.

Ces bobards, ces « tuyaux », dont l'origine est généralement inconnue (on tient l'information d'un copain, qui la tient lui-même d'un copain qui…)[859], tirent leur nom du récipient militaire contenant la soupe (« le bouthéon »[860]), autour duquel on recueillait les bruits et les rumeurs pendant la guerre :

> La cuisine étant réputée pour être un foyer d'informations officieuses, les hommes de la corvée de soupe avaient coutume de rapporter, en même temps que les bouteillons pleins, un lot de nouvelles plus ou moins consistantes et qui fournissaient, dans l'aimable cliquetis des cuillers et gamelles, une matière de conversation toute fraîche. Bouteillon est donc devenu tout naturellement synonyme d'information sans garantie.[861]

[858] Pierre GASCAR, *Histoire de la captivité*…, *op. cit.*, p. 33.
[859] Durant la captivité, certains P.G. créaient et diffusaient volontairement des bouteillons, tous plus invraisemblables les uns que les autres, et ce, sans doute, par désir ironique de fiction. Ils étaient généralement détestés de leurs camarades de captivité. (Noël B. DE LA MORT, *Vie des prisonniers*, *op. cit.*, ch. « Les bouteillons », pp. 44-45.)
[860] M. Bouthéon est en fait l'inventeur de cette « *marmite aplatie et cintrée des troupes en campagne* » (*Le petit Robert*). *Bouteillon* est donc une déformation, attestée en 1917, de ce nom propre.
[861] Jacques PERRET, *Le caporal épinglé*, *op. cit.*, p. 53.

S'appuyant sur des observations personnelles aussi bien que collectives, les bouteillons sont un pur système d'interprétation de signes, et doivent leur pouvoir fantasmatique à leur dimension symbolique. Comme l'écrit Gascar, ces rumeurs « *appartiennent à ce genre d'informations trop belles pour être vraies (mais qui, de temps en temps, se révèlent vraies cependant).* »[862] On est là, sinon tout à fait dans l'esthétique, du moins dans une parole qui sait se faire séduisante, autant dans son signifié (qui se résume généralement à : je vais être libéré) que dans son signifiant (une parole dont l'origine est mystérieuse, donc cachée, donc vraie). Les bouteillons répondent fortement, il me semble, à un désir des P.G. de voir leur sort inscrit dans le destin du monde (et de la guerre en particulier) : le monde n'oublie pas les P.G., puisqu'il leur envoie régulièrement des signes les concernant, qu'il convient de savoir déchiffrer. Nombre de récits de captivité, évoquant les bouteillons, évoquent en même temps les quelques cartomanciens et pythies que la communauté captive, comme toute communauté humaine, ne manque jamais de compter. Comme l'analyse Guy Deschaumes dans *Derrière les barbelés de Nuremberg* (1942) :

> Ne point exister dans le présent, être suspendu tout entier à l'attente éperdue d'un avenir indéterminé, ne repaître sa pensée et son cœur que d'illusoires espérances, telle est la situation du prisonnier. Mal renseigné, la raison en complet désarroi devant l'illogisme apparent d'événements qui lui paraissent imprévisibles et qui le dépassent, il est prêt à toutes les crédulités, accorde son audience à tous les fouilleurs d'avenir, à tous les interprètes du destin.[863]

Cette puissance des bouteillons est assez facile à comprendre pour le moment de la capture et des marches qui la suivent, immédiatement après la capture, lorsque les P.G. n'ont aucune information extérieure. Mais, chose singulière, les bouteillons n'ont jamais vraiment diminué d'intensité au cours des différentes phases de la captivité, même lorsque les P.G. réussirent, par débrouillardise et connaissance affinée des signes qui leur parvenaient, à multiplier leurs sources d'information.

On peut déjà sentir, avec le bouteillon, les premiers éléments d'une *poétique* de la captivité. À proprement parler, les premiers bouteillons sont également les premiers récits (oraux) de la captivité, c'est-à-dire les premiers agencements de signifiés cherchant à donner une cohérence à l'expérience vécue dont « *l'illogisme apparent* »

[862] Pierre GASCAR, *Histoire de la captivité*, *op. cit.*, p. 28.
[863] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg, op. cit.*, p. 79, chapitre « Superstitions », qui précède le chapitre « Le bobard »

déroute les prisonniers. Un bouteillon, c'est avant tout du *mouvement* qui agite une *masse* et qui dévoile un *réel*. C'est un désir de tous, qui construit alors le premier lieu (symbolique) commun à tous : tous les P.G. entendent le bouteillon, le partagent et le transmettent. Guy Deschaumes évoque au chapitre « Le bobard » un épisode significatif de la transmission du bouteillon en captivité :

> « Tu me montes le coup !
> — Parole d'honneur ! C'est Biget qui l'a appris au lazaret [l'infirmerie du camp]. Il a un copain dont le beau-frère est journaliste et se trouve à Vichy. Alors !… »
> Les deux officiers stationnent à l'entrée des latrines, le dernier salon où l'on cause. […]
> Tout en exerçant leurs fonctions naturelles avec une magnifique impudeur acquise par l'accoutumance, d'aucuns lisent un roman policier aux pages maculées et fripées par l'usage, d'autres bavardent. Un autre, qui vient de réussir le trou, siffle sa victoire sur l'air du dernier tango qu'il a dansé ![864]

L'endroit où circule le bouteillon, où il se partage, c'est donc le lieu même de la communauté, le lieu commun à toute la communauté : les latrines, où la parole se mêle au corps, et même à la littérature (« *roman policier* »).[865]

La défaite, bien sûr, est la « scène primitive » de toute la communauté P.G., mais elle n'est encore, à ce moment de la capture, qu'un événement subi et pas encore construit. Il faudra attendre que le ressenti de la honte, de l'humiliation et de la colère se transforme en rumination intellectuelle sur « les causes de la défaite ». Nous n'en sommes pas encore là et pour l'instant, la première construction commune, aussi volatile, illusoire et néfaste soit-elle pour les P.G., celle qui réinscrit les hommes dans le cours du monde, est bien la circulation de ces bouteillons :

> [11 juillet 1940] Une des plus vives tortures morales que nous nous infligions nous-mêmes naît de ces faux bruits qui circulent de bouches à oreilles, tout vêtus de mystère et grâce auxquels la nuit est bonne ou mauvaise selon leur nature.[866]

Jacques Benoist-Méchin est sévère avec ces « *fantasmagories* », lorsqu'elles viennent de l'extérieur de la communauté P.G., et contaminent celle-ci :

> Il serait facile de prendre ces choses à la légère, si elles ne risquaient d'avoir des conséquences très graves. Car le total de ces fantasmagories constitue ce qu'on appelle « l'opinion publique », et celle-ci ne tardera pas à envenimer les rapports entre Français et

[864] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg, op. cit.*, p. 93.
[865] Voir *infra*, p. 553 *sqq.*
[866] Robert GAILLARD, *Jours de pénitence, op. cit.*, p. 39.

> autorités occupantes. Déjà, ce n'est plus la même atmosphère qu'au début. Les relations se tendent et les premiers à en souffrir, ce sera nous, les prisonniers. Par quelle incroyable aberration nos compatriotes ne pensent-ils pas davantage aux deux millions d'otages que les Allemands détiennent entre leurs mains et dont ils peuvent faire ce qu'ils veulent ? Comment ne se disent-ils pas que chaque rumeur stupide qu'ils colportent, chaque bruit tendancieux qu'ils répètent sont autant de coups qu'ils nous assènent directement — autant de prisonniers à qui on serre la vis, autant de soldats français dont on retarde la libération. Quelle inconscience tragique ![867]

C'est là une manière de tracer les limites entre la communauté P.G., souffrante mais digne, et l'extérieur, inconscient des sacrifices consentis par les captifs. Ce sont aussi les premiers signes de la difficulté que rencontreront les captifs de transmettre leur expérience à ceux qui ne l'ont pas vécue.

3. Marches : à l'aube de l'indignité

Jean-Jacques Rousseau vantait le charme des voyages à pied.
Quant à moi, j'en suis dégoûté pour quelque temps !

Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne.*

Vraiment la terreur de voir des choses pareilles. Enfin c'est comme ça.

Joseph BRUN, cité par Yves Durand.

La capture accomplie, les vaincus sont emmenés sur les routes françaises pas leurs gardiens allemands. La destination générale est encore inconnue des captifs, et l'on passe de campement provisoire en campement provisoire. On sépare les officiers des hommes de troupe et les premiers, eu égard à leur grade, ont souvent le droit de monter dans des camions, s'épargnant ainsi la fatigue de voyager à pied. Rares sont ceux qui refusent cet avantage, ce qui scandalise les troufions — et les civils — et accentue le sentiment de trahison du peuple par les élites :

> Le 28 juin [1940] au soir, nous entrons dans Strasbourg par Ostwald. Aux portes de la ville, la foule massée nous regarde défiler. Jamais un si grand sentiment de honte ne s'était abattu sur nous. Nous osons à peine regarder autour de nous. Des officiers français,

[867] Jacques BENOIST-MÉCHIN, *La moisson de Quarante*, *op. cit.*, p. 336 [8 août 1940].

> prisonniers comme nous, passent en camion. Ils sont hués. « À pied, à pied » crient les femmes. Pour nous, nous continuons d'avancer mécaniquement.[868]

Jean Mariat témoigne quant à lui que « *quelques jeunes officiers avaient refusé de partir en camion avec les autres gradés, afin de partager, le plus longtemps possible, le sort de leurs hommes.* »[869], et sous-entend ainsi que cette situation est exceptionnelle.

L'état des troupes est pitoyable, aussi bien physiquement que moralement. Les marches sont interminables, et s'allongent sur plusieurs dizaines de kilomètres par jour. Le mois de juin 1940, écrasant de chaleur en son début, devient pluvieux et l'on dort souvent à la belle étoile, trempé et le ventre creux. Les cantinières françaises ne parviennent pas à suivre le troupeau captif et les Allemands n'ont souvent pas non plus de quoi nourrir celui-ci. Quelques soldats prévoyants ont réussi à conserver leurs rations individuelles, mais pour la plupart, la faim est grande et grandissante.

Saleté et épuisement donnent une fois de plus une image peu amène des soldats français. On retrouve souvent, comme au temps de la capture, les mêmes attitudes indignes qui choquèrent d'ailleurs beaucoup plus les Français que les Allemands. Il convient de les étudier encore, à l'occasion de cette nouvelle phase de la captivité, parce qu'elles leur colleront longtemps, comme on dit, « à la peau ». Dans le meilleur des cas, l'indignité des Français provoque la commisération des Allemands. Dans le pire des cas, et si l'on en croit le sévère Gascar, les vainqueurs font tourner leurs prisonniers en ridicule, en organisant par exemple des distributions de pain qui virent au spectacle de « parcs zoologiques » :

> On lance les pains du haut d'un camion, au milieu de la cohue des hommes affamés. Ils se ruent, se bousculent, tendent leurs bras ; certains tombent et manquent d'être piétinés. Tout autour, des soldats allemands photographient ou filment la scène. Avec quelques sourires de satisfaction le public allemand verra dans ses journaux ou dans ses salles de cinéma ces images de la nation française, modèle de civilisation ![870]

Mais ces indignités ne sont pas seulement provoquées par les vainqueurs qui profitent cruellement du malheur des vaincus ; parfois, elles expriment spontanément, sans stimulus extérieur, l'état de délabrement psychologique dans

[868] Noël B. DE LA MORT, *Vie des prisonniers*, *op. cit.*, p. 19.
[869] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, p. 18.
[870] Pierre GASCAR, *Histoire de la captivité*…, *op. cit.*, p. 29.

lequel se trouvent les P.G. Francis Ambrière décrit une scène saisissante à cet égard :

> [À Sarralbe et à Trèves] j'ai vu des hommes disputer à des chiens moins faméliques qu'eux le contenu des poubelles, et je me souviendrai toujours de ce prisonnier qui se jeta à terre pour ramasser à pleines mains, nourriture et poussière mêlées, les restes du repas d'un Allemand qui vidait sa gamelle près de la fosse à détritus.[871]

Parfois aussi ces manifestations indignes se déclenchent face à d'inattendus et réconfortants gestes d'humanité des populations civiles des régions traversées. Robert Gaillard note, au 29 juin 1940, dans son journal de guerre et de captivité :

> Je revois nos silhouettes pareilles à celles de barbares fanatiques après le sac d'une ville. Les hommes de Matho ne devaient pas être plus farouches, vêtus, ainsi que nous, d'oripeaux et attachés à leurs trésors médiocres. Mais ce n'étaient point des huées que nous lançait la foule massée sur les trottoirs : c'étaient des mots amis, des paroles de fièvre qui renfermaient du feu et insufflaient de la vie à nos corps agonisants.[872]

L'image de la bienveillance des civils pour leurs soldats est similaire, quelques années plus tard, et chez un auteur d'un tout autre bord idéologique, le communiste Claude Morgan :

> [Le 23 juillet 1940] On nous rassembla devant la gare de Kehl. Pendant que les Allemands faisaient cercle autour de nous, je pensais à l'Alsace ; à cette Alsace que nous avions traversée à pied, de Sélestat à Strasbourg, soutenus par la tendresse de son peuple. Je revoyais ces femmes, ces enfants, rassemblés au bord de la route, qui nous tendaient des paniers remplis de cerises, de pain beurré, et leurs bassines de vin et de café, bravant les coups de nos gardiens. J'entendais encore les acclamations — qui nous faisaient honte — de la foule massée à l'entrée de Strasbourg au passage de notre lamentable colonne.
>
> L'Alsace nous aimait encore dans le malheur. L'Alsace nous clamait sa confiance et son amour.[873]

Après avoir vanté lui aussi l'attitude exemplaire de femmes et d'hommes qui couvaient « *d'une double vague de pitié et d'amour* » le flot des vaincus passant sous leurs fenêtres, le gaulliste Francis Ambrière écrit :

> […] les habiles et les ignobles, ceux qui allaient quelques semaines plus tard constituer dans les stalags les états-majors prisonniers au service de l'Allemagne, se manifestaient déjà, prompts à saisir l'occasion, toujours les premiers au moindre signe, et sans peine puisqu'ils ne

[871] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 39.
[872] Robert GAILLARD, *Jours de pénitence*, *op. cit.*, p. 23.
[873] Claude MORGAN, « L'armée d'Alsace », *Les Lettres françaises*, n° 45, 3 mars 1945 ; *Chroniques des Lettres françaises*, t. II, *op. cit.*, p. 42.

pensaient qu'à cela, brutaux, bientôt exigeants et même déshonnêtes, réclamant du vin à qui n'offrait que du pain ; mais il y avait tant de bonté chez ceux qui nous secouraient que leur impudence n'offensait personne, et qu'elle passait sur le compte de l'infortune.[874]

C'est l'égoïsme — que l'on croyait pourtant avoir maté par la discipline et par ce qu'une pieuse imagerie militaire nomme la « solidarité dans l'épreuve » — qui resurgit. L'égoïsme est dans beaucoup de récits de P.G. la bête noire, le cancer même de la captivité[875]. Les récits sont dans ce jugement soutenus aussi bien par l'idéologie pétainiste que par l'idéologie résistante. Nourri au fumier de l'indolence et de l'individualisme de la IIIe République (pour la version pétainiste), ou bien de l'anarchie et la séparation sciemment entretenues par les Allemands[876] (pour la version résistante), l'égoïsme contribue toujours à la destruction de l'union si chère à la communauté captive. Il est aisé de comprendre que les valeurs militaires, fondées sur la hiérarchie, la discipline et le sacrifice de soi à une cause supérieure, ont beaucoup de mal à accepter ce « vice » qui sépare, désorganise et finalement détruit les fondements mêmes de l'armée. L'individualisme épicurien et ergoteur auquel les années 40 ont souvent bien voulu associer la IIIe République est alors pour les militaires un terrain tout trouvé de naissance de cet égoïsme. Dans son compte rendu de *La moisson de Quarante* dans *La N.R.F.* de 1941, Lucien Combelle explique :

Le désespoir étreint ces deux mille hommes [capturés]. Et le vieil individualisme français s'exacerbe ; chacun pour soi, au milieu de cette misère sordide. Les soldats allemands qui les gardent sont eux-mêmes indignés. […] L'égoïsme est un défaut du terroir.[877]

Dans *39-40 et la suite*…, Marcel Gillet, prisonnier au stalag XVIII A, propose une explication plus subtile à ce phénomène d'égoïsme :

Le Français pense « dans l'individu », l'Allemand « dans la collectivité ». Nous ramenons tout à nous-mêmes, ce qui est un défaut, eux tout à la nation, ce qui en est un aussi, car si cela développe chez nous l'égoïsme, cela détruit chez eux une bonne part de sentiment. Et cela se

[874] Francis Ambrière, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 38. Cette longue phrase est riche de significations diverses ; ne pouvant l'épuiser ici, je la reprendrai à de nombreuses reprises dans ce travail.
[875] Dans un tout autre genre, la « medium » Geneviève Zaepffel (directrice-fondatrice du Centre Spiritualiste de Paris) détaille tous les pêchés qui naissent de la « *matière* » : « *Enfin, l'égoïsme, qui résume tous les cancers de l'âme, s'efforcera de pénétrer dans celle-ci pour y détruire la radiation spirituelle de la même façon que le cancer procède pour ronger les cellules corporelles.* » (*Mon combat psychique. 1939, l'An rénovateur*, Paris, Éditions Baudinière, 1939, p. 37.)
[876] Gascar évoque notamment les efforts de la « *propagande séparatiste* » allemande à destination des minorités régionales : Bretons, Flamands, Corses, Alsaciens, et qui favoriseraient ainsi les égoïsmes au détriment de l'union de tous les captifs. (*Histoire de la captivité*…, *op. cit.*, p. 51-55.)
[877] Lucien Combelle, « *La moisson de Quarante*, par Benoist-Méchin », *La N.R.F.*, n° 327, 1941.

retrouve dans les plus petites choses. Un exemple ? À la fin d'un bon dîner en France, chacun y va de sa petite chanson. En Allemagne, ils entonnent un chœur.[878]

On remarquera que Gillet ne rejette pas la faute sur la République et la démocratie : selon lui, l'égoïsme serait plutôt une sorte de « passion française », et la « passion allemande » serait celle du collectif. Gillet ne condamne donc pas l'esprit français mais en reconnaît les limites, tout comme il reconnaît celles de l'âme allemande. Sous le couvert d'une compréhension mutuelle des peuples, cette pensée s'intègre parfaitement à une logique de collaboration entre les deux pays : il s'agit d'apprendre de l'autre ce qui fait défaut à nous-mêmes. L'égoïsme naît donc d'un *excès d'identité*, conduisant à un regrettable repli sur soi, et interdisant alors le dépassement dans une cause commune. Dans la rhétorique de la Révolution Nationale, la frontière est mince — mais essentielle — entre ces condamnations du repli sur soi et l'apologie du « retour sur soi », dont la captivité constitue l'expérience la plus intense dans le champ de la Seconde Guerre mondiale.[879]

Il est remarquable que cette indignité de l'égoïsme soit dénoncée aussi bien par les auteurs pétainistes que par ceux, comme Ambrière, que je qualifie de « résistants ». Quand Ambrière blâme le comportement de quelques-uns (et sauve, en désignant quelques boucs émissaires, l'intégrité de la communauté), Jean Mariat accuse l'idéologie de la IIIe République qui a conduit ces hommes — bons par nature — à de telles ignominies :

> […] de notre côté, il n'y avait vraiment pas lieu d'être fiers. Je n'ai jamais eu beaucoup la tripe démocratique, mais je n'eusse tout de même jamais pu soupçonner que nos masses, élites comprises, étaient tombées à un tel degré d'avilissement.
>
> Pas de camaraderie, pas de solidarité dans cette cohorte de vaincus ! On se battait autour de seaux d'eau. Tous enfermaient soigneusement dans leur musette le pain ou les provisions que des passants leurs donnaient pour partager avec leurs camarades. J'ai vu des petites filles — qui couraient vers nous avec des biscuits et du sucre — renversées par des brutes, pressées de leur arracher leur offrande. Je n'avais pas de bidon. Il me fallut demander à plus de cinq cents camarades avant que l'un d'eux consentît à me laisser boire une gorgée d'eau à sa

[878] Marcel Gillet, *39-40 et la suite… Notes d'un prisonnier au stalag XVIII A*, Paris, Éditions Baudinière, 1943, p. 254. Ce texte écrit « *en captivité : 1941-1942* » (p. 256) n'est un récit de captivité que sur ses bords : seules les dix dernières pages évoquent véritablement la captivité. Le reste parle de la drôle de guerre, de la débâcle et de la défaite. Mais la situation d'énonciation est ici particulièrement intéressante parce qu'elle sert de légitimation au récit de la défaite : celui qui écrit a souffert la défaite jusque dans sa continuation, la captivité. Les éditions Baudinière sont connues pour leurs prises de position collaborationnistes durant la guerre.

[879] Il en est de même, dans les récits de captivité pétainistes, entre la plainte mélancolique du captif qui « se laisse aller » (et qui dès lors est condamnable) et la « digne » expression de la douleur du captif arraché à sa patrie et sa communauté. Là encore, la différence est subtile, mais franchement imprégnée d'idéologie.

gourde.[880]

Mariat possède une rhétorique subtile et efficace, alternant des phases de sincérité qui lui donnent l'air honnête et modéré (« … *mais je n'eusse tout de même jamais pu soupçonner*… »), et des images puissantes par leur énormité : les brutes qui renversent les petites filles, les cinq cents (!) soldats égoïstes. En ces temps troublés, ces images fortes sont crédibles (on en retrouve d'une semblable démesure chez Ambrière[881] et même chez Léon Werth, pourtant peu enclin à l'exagération), et ces postures de « bon sens » et de « sincérité » rassurent, laissant croire que la débâcle n'a pas balayé *toutes* les valeurs humaines. Et pourtant Mariat exprime bien que la débâcle n'a épargné rien ni personne, et pas même les structures que l'on croyait les plus solides : les « élites ». Yves Durand rapporte le cas de ce capitaine honteux de la conduite de ses camarades officiers devant la générosité des civils :

> Bientôt apparaissent au bord des trottoirs des bouteilles d'eau, de cidre, des morceaux de pain, de chocolat… et c'est aussi, hélas, une ruée, une bousculade de gens sans vergogne et sans dignité (il s'agit, rappelons-le, d'officiers, ses compagnons). Un sous-officier allemand doit, suprême honte, intervenir et rappeler que, derrière nous, vient une colonne d'hommes de troupe aussi démunis que nous…[882]

Là encore, c'est une certaine image de l'armée française que la débâcle met à mal : les galons n'expriment pas nécessairement une valeur, et l'on trouve des « bons » et des « salauds » à tous les niveaux de l'armée. Ce n'est pas nouveau : la Grande Guerre regorgeait déjà de ces récits édifiants d'humbles poilus se sacrifiant pour leurs camarades de combat. Mais la captivité, avec toutes les prises de position morale qu'elle génère, est un vaste et inédit champ d'expérimentation de cette redistribution de la valeur humaine. La mort pour les autres (à leur place et à leur intention), appuyée sur une vision à la fois chrétienne et romantique, reste bien entendu le stade ultime du sacrifice de soi à autrui : « *Mourir plutôt que de se rendre demeure la règle d'or du courage.* »[883]

---

[880] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, pp. 16-17.
[881] *Op. cit.*, p. 34 : c'est un gamin voulant partager ses biscuits avec les P.G. qui se fait bousculer par un soldat allemand.
[882] Capitaine ARNOUT, cité par Yves Durand, *La vie quotidienne*…, *op. cit.*, p. 27. La parenthèse de Durand, au style indirect libre, est assez ambiguë : est-ce lui ou Arnout qui juge l'indignité d'autant plus grande qu'elle touche « l'élite » de l'armée ? Ou les deux ?
[883] Pierre GASCAR, *Histoire de la captivité*…, *op. cit.*, p. 39.

Patrice de La Tour du Pin, en qui l'on reconnaissait à l'époque l'un des plus grands poètes français vivants, fit l'étrange expérience d'une « presque mort », lors de sa capture par les Allemands le 16 octobre 1939. Après avoir farouchement combattu l'ennemi — les Allemands eux-mêmes rendirent hommage à son courage —, Patrice de La Tour du Pin fut blessé à la tête et crut que les blessés allaient être achevés. « *Comprendre ! Enfin comprendre !* » écrira-t-il plus tard dans sa *Lettre aux confidents* : sa témérité au combat l'avait conduit sur le chemin d'une connaissance divine, qu'il désirait plus que toute chose et dont il fera la matière principale de son œuvre poétique.[884] La rumeur de sa mort se propagea rapidement dans les milieux littéraires français et il eut droit à de nombreuses rubriques nécrologiques. Bien qu'il ait ardemment désiré la mort à cet instant précis, Patrice de La Tour du Pin n'en continua pas moins à vivre : il fut transféré à l'oflag IV D (celui de Jean Guitton[885]), où il put travailler à ce qui deviendrait ensuite son grand-œuvre, la *Somme*. La captivité devint pour lui l'occasion d'autres exaltations, puissantes elles aussi, comme cette procession pour la Fête-Dieu, faite par 200 officiers qui chantaient des vers écrits spécialement par le poète sur un air de Haendel :

> Joie et lumière !
> Fête dans nos cœurs !
> Du cœur de la terre
> Renaît le Seigneur ![886]

Il y a donc bien pour les P.G. (même les plus exaltés) une vie « valable », au-delà de l'expérience glorieuse de la mort au combat. On trouve ainsi ces phrases si banales pour nous aujourd'hui qui sommes désintoxiqués de la pesante rhétorique du courage armé, mais qui sont beaucoup plus signifiantes lorsqu'elles sont écrites en 1941, par l'intarissable Mariat :

> [Au moment de la capture, les Allemands] avaient rangé à part nos officiers avec leurs cantines et ils leur disaient, dans la meilleure intention du monde : « Pour vous, maintenant, la guerre est finie ! » Ils paraissaient étonnés que nous ne puissions partager leur satisfaction. De quoi eussions-nous pu nous plaindre ? L'air tiède sentait bon les neuves verdures. Les jardins aux deux bords de la route nous offraient leurs pivoines et leurs premières roses. N'avions-nous

[884] Eva KÜSHNER, *Patrice de La Tour du Pin*, *op. cit.*, p. 21.
[885] Voir à ce propos les pages que Guitton lui consacre dans ses *Pages brûlées*, *op. cit.*, pp. 23-29 [22 février 1942].
[886] Eva KÜSHNER, *Patrice de La Tour du Pin*, *op. cit.*, p. 23.

pas la chance d'échapper à la mort et de retrouver ce parfum de France dont ils commençaient à apprécier le charme insinuant ?[887]

Mariat est bien un chantre de la Collaboration, faisant sous-entendre à ces gentils Allemands plein de « bon sens » (« *Ah ! que la France est belle !* », comme chantait Marcelle Bordas en 1940) qu'il vaut mieux vivre que mourir[888], et que cette guerre fut absurde, déclenchée non par les Français ou les Allemands mais bien par les Juifs et les cosmopolites qui sacrifiaient ainsi le sang des peuples sur l'autel du lucre[889]. Si le « *charme insinuant* » de la France présente tout de même quelques risques d'amollissement pour l'indolent, ce n'est pas le pays qu'il faut purifier et redresser, mais bien son peuple.[890]

Mais on peut aussi mesurer, dans ce « bon sens » allemand que le Français veut bien accepter, le chemin parcouru depuis la Grande Guerre, où il ne pouvait souvent être question que de vaincre ou de mourir, et où le captif était soupçonné d'être un lâche, puisqu'il n'était pas mort au combat. En France, dès 1916, est publiée une littérature de combattants sinon pacifistes, du moins critiques envers la guerre. Le *Sous Verdun* (Hachette, 1916) de Maurice Genevoix, ou *Le feu* (Flammarion, 1916) en sont de bons exemples : la littérature joue par rapport à la guerre un rôle de révélation critique, et non pas encore de demande de cessation immédiate des combats. La véritable littérature pacifiste, à cette époque, est plus portée par des non-combattants : ainsi Romain Rolland qui publie *Au-dessus de la mêlée* en 1914. Par la suite, tout au long de l'entre-deux guerres, une certaine

[887] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, p. 14.

[888] Claude Morgan reprochera ce type de positionnements à Jean Giono (accusé de collaboration) : « *Sur la pente de la lâcheté il n'est pas de limites :* "*Le naturel emploi de la vie c'est de vivre !*" *s'écria Giono à la même époque. Peu lui importait à quel prix. Par cette seule phrase il reniait tout le passé de lutte de notre peuple pour la liberté […], il reniait l'âme profonde de la France.* » (« Le cas de Jean Giono », *Les Lettres françaises*, n° 7, juin 1943 ; *Chroniques des Lettres françaises*, *op. cit.*, t. I, *op. cit.*, p. 45.)

[889] Voir notamment l'étonnant poème « Dieu à un Juif », que Mariat a écrit en captivité, et qu'il était tout fier de montrer à quelques-uns des captifs « israélites » du camp (*op. cit.*, p. 95-98).

[890] Une image de la propagande pétainiste agricole de 1943 rend bien compte de cette différence : on y voit un paysan, mollement couché dans l'herbe jaune en une brûlante après-midi d'été, le chapeau de paille rabattu sur le visage, les mains croisées derrière la nuque, et ses outils éparpillés sur ce qui aurait dû être son *lieu de travail*, mais qui n'est plus alors qu'un burlesque chaos, où les bêtes sauvages (et un voleur) viennent s'approprier le produit des récoltes laissées ainsi à l'abandon. L'image est troublante d'efficacité, parce que la campagne y est figurée jolie et accueillante (dans le lointain, la silhouette rassurante d'un petit village groupé autour d'un clocher), et il faut faire un certain effort de réflexion pour dépasser cette sensation agréable et comprendre les conséquences néfastes de l'indolence française. Elle est sous-titrée : « Les mauvaises herbes sont de la famille des mauvais cultivateurs. » (Source : Christian FAURE, *Le projet culturel de Vichy*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon/C.N.R.S., 1989, illustration hors-texte, après la p. 176.) Voir aussi, dans le même ordre d'idée, la chanson « Semons le grain de la lumière » (interprétée par Jean Dassary en 1941) : « *Semons le grain de la lumière/Semons le grain de la beauté/De la terre/Nourricière/Jailliront les fleurs de liberté//Gaiement, pour la France éternelle /Donnons nos cœurs, donnons nos bras/La plus belle/Pour nous c'est elle/C'est par nous qu'elle vivra.* »

littérature pacifiste lutta pour dénoncer les mythes héroïques et sacrificiels et chercha souvent, par une approche réaliste, à évoquer ce que cette guerre déchaîna d'horreur, de souffrance, de crasse et d'inhumanité.

Dans les années 1920-1930, les positions pacifistes continuent de faire débat, et ce débat gagne en vigueur lors de la Guerre d'Espagne en 1936 et au moment du recul de Munich en 1938. Le « défaitisme » de 1939-1940, que l'on reprocha surtout aux communistes qui combattaient la « guerre impérialiste », subit après l'armistice un curieux renversement. La Révolution Nationale rabat la volonté combative sur des sphères d'action civile : l'action et l'héroïsme ne consistent plus à sacrifier sa vie pour la patrie, mais à mettre sa vie au service de la patrie, par un labeur quotidien. Le héros de la Révolution Nationale, ce n'est plus le soldat, mais le paysan, l'ouvrier, l'artisan, le père de famille qui se tiennent à la place que la société leur donne. Parallèlement, ce sont les idéologies résistantes (communiste notamment après la rupture du pacte germano-soviétique, et la création des F.T.P. et du M.O.I.) qui redonnent une valeur à la combativité. Le soldat se dissocie alors du militaire (même si de nombreux militaires rejoignirent, après 1942, les rangs de la Résistance) et Pétain peut devenir « le Père-la défaite », qui a trahi l'honneur français.

Quant aux P.G., la Révolution Nationale leur retire également leur valeur combative, en les considérant successivement comme des victimes de la défaite, et comme l'avant-garde (morale, réflexive, travailleuse) du redressement français. Ce qui demeure de leur valeur de soldats se résume à leur capacité de discipline, d'organisation, et d'obéissance aveugle à un chef, qui caractérise l'éthique militaire traditionnelle.

En suggérant que, toute honte bue, la captivité vaut mieux que la mort, Mariat propose que la captivité soit pour les P.G. un lieu d'expérimentation de la vie. Cela nécessite d'inventer ou de se réapproprier des techniques de vie : vie entre Français, mais surtout vie avec — pour — les Allemands : apprentissage de la communication, de la bonne entente et du travail entre les peuples, du respect de la valeur de l'autre, malgré les différences idéologiques.

En 1941, le soldat français n'est donc toujours pas obligé de vaincre ou de mourir pour être valeureux. Il a la possibilité d'être un vaincu vivant, dont l'action, suivant sa conduite, sera valeureuse ou pas. Il n'est pas non plus obligé d'appartenir

à une élite. Celui qui est jusqu'au bout fidèle à Pétain (ou, si l'on écoute les récits gaullistes, dès le début à de Gaulle), celui qui partage ses généreux colis familiaux avec ses copains moins chanceux, celui qui n'hésite jamais avant de se sacrifier aux intérêts de la communauté, celui qui fait constamment preuve de dignité alors que la captivité tout entière n'est qu'une vaste entreprise d'indignité, — celui-là peut tout aussi bien s'appeler « Commandant Watrin »[891] ou n'être qu'un « *numéro entre des milliers de numéros* », un « *maillon d'une longue chaîne* »[892], prisonnier anonyme parmi des milliers d'autres prisonniers anonymes. La valeur des soldats captifs ne se mesure plus au grade mais à l'aune de la capacité de chacun à inscrire son destin personnel dans le destin collectif de la communauté, et à faire que celle-ci fonctionne le mieux possible. Je montrerai plus loin que, suivant que les récits sont pétainistes ou résistants, les modalités d'engagement au profit de la communauté varient beaucoup, mais que, de part et d'autre, le but visé est le même : créer et faire vivre une communauté captive.

Jean Mariat, Marcel Gillet, Francis Ambrière (et bien d'autres avec eux, qu'ils soient « pétainistes » ou « résistants ») ont en commun de vouloir sauver du naufrage de la défaite l'intégrité de la communauté française et de la communauté captive, celle-ci apparaissant comme le reflet de celle-là. Les conduites indignes de quelques-uns sont explicables, parfois compréhensibles, mais ne permettent pas de juger l'ensemble des captifs. Ces conduites indignes sont exceptionnelles : rares ou anormales. Pour les P.G., cette séparation du bon grain de l'ivraie est importante, au moment même des marches, c'est-à-dire lorsque les P.G. sont psychologiquement et moralement les plus faibles et les plus démunis.

Car encore une fois — ce ne sera malheureusement pas la dernière —, les P.G. ne tiennent pas la *comparaison* avec ceux qui assistent à leur déchéance. Leur indignité, qui n'est plus seulement physique mais se révèle maintenant parfois morale, contraste avec l'attitude impeccable des Allemands :

---

[891] Armand LANOUX, *Le commandant Watrin*, Paris, Julliard, 1956. Réédition : Livre de Poche, 1965. Ce récit, un des plus célèbres qui ait été écrit sur la captivité, raconte la défaite et la captivité de quelques officiers, dont le chef (Watrin) finit par se sacrifier, pour permettre la réussite d'une évasion accomplie lors d'une représentation théâtrale.

[892] Jean MARIAT, *op. cit.*, p. I. Faut-il rappeler que je parle de stratégies rhétoriques, et que parce qu'il écrit *Prisonnier en Allemagne* et qu'il est rapatrié en 1941, Mariat n'est, dans les faits, ni anonyme ni pareil aux autres prisonniers ? Mais c'est bien le projet de sens porté par cette rhétorique de l'humilité qui m'intéresse ici.

> Vers neuf heures du matin, nous nous arrêtâmes pour casser la croûte et laisser passer un convoi d'artillerie allemand. Les hommes, des jeunes pour la plupart, sanglés dans des uniformes impeccables, nous regardèrent avec un étonnement poli.
>
> Pas la moindre ironie dans leur regard, pas la moindre fausse note dans leur attitude.
>
> On eût dit que, obéissant à un seul mot d'ordre, ils voulaient soigneusement éviter de blesser notre susceptibilité et je m'effarais de cette merveilleuse discipline qui savait résister même à l'ivresse de la victoire.[893]

… et celle des civils français, qui parviennent à exprimer le plus haut degré de valeur morale en ces heures de désastre : le patriotisme. Ambrière nous en offre, une fois de plus, un épisode saisissant :

> [Dans les faubourgs de Sarre-Union, une femme balayait devant le convoi des vaincus] : la femme la plus commune vraiment, rougeaude et négligée, les cheveux torsadés en hâte, les seins lourds dans un caraco douteux. […] Aucune lumière de sympathie n'éclairait sa physionomie ingrate, ni le regard presque insupportable d'intensité qu'elle nous lançait. Mais soudain, comme un Allemand levait sa crosse sur un camarade qui traînait la jambe, elle se précipita vers lui et se mit à l'accabler d'injures. […] Je n'entendais presque rien au dialecte alsacien qu'elle employait, mais c'est à peine si nous avions besoin de l'entendre, car son visage étincelant parlait pour elle. Elle nous montrait du doigt, avec des accents de mère en délire, puis son poing se fermait et elle le brandissait dans le dos de l'Allemand, à présent terriblement gêné et qui filait à grandes enjambées pour tenter de la distancier, fuyant comme le Crime devant la Justice dans l'allégorie célèbre.[894]

Ambrière ajoute — mais on l'aura compris —, parlant de cette « *souillon inspirée, vocifératrice rituelle* », qu'elle « *fut vraiment, à nos yeux, dans cette minute, l'image de la Patrie saignante, et humiliée, mais qui ne consent pas à plier sa fierté.* »[895] L'image est énorme, comme toujours dans *Les grandes vacances*, mais fait d'autant plus sens que la figuration de la France en femme dévastée est un lieu commun fort répandu à l'époque : que ce soit chez Roger Lefèvre, en 1942, qui évoque une « *belle fille* » « *emportée dans une tornade infernale* », « *son équilibre nerveux bouleversé, son terroir ancestral croulant sous ses pas, raviné par mille courants jaillis de partout, au hasard* »[896] ; ou même chez Paul Claudel qui fait dire à la France, dans ses « Paroles au Maréchal » :

> « C'est vrai que j'ai été humiliée ! dit-elle, c'est vrai que j'ai été vaincue !
> Il n'y a plus de rayons à ma tête, il n'y a plus que du sang et de la boue.
> Il n'y a plus d'épée à ma main, ni l'égide qui était pendue à mon cou.

[893] On aura reconnu Jean Mariat (*Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, p. 16.).
[894] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 36.
[895] *Ibid.*, p. 37.
[896] Roger LEFÈVRE, *Raz-de-marée. Visions de guerre*, Paris, Éditions Baudinière, 1942, pp. 7-8.

Je suis étendue tout de mon long sur la route et il est loisible au plus lâche de m'insulter »[897]

Toutefois, même si l'image semble identique dans les trois cas, on remarquera qu'il existe une différence entre l'approche d'Ambrière d'un côté, et celle de Lefèvre et de Claudel de l'autre. Ceux-ci ne semblent s'intéresser qu'au versant poétique de l'assimilation femme/France, alors qu'Ambrière part d'un cas concret et réel de femme, et y associe un symbole de la France. Cette différence est due à une différence de positionnement des auteurs face à cette figure : Claudel et Lefèvre se mettent immédiatement dans une position de pensée de l'événement, alors qu' Ambrière est dans une position de témoin, dont le but est de présenter des *choses vues*. C'est dans ce mécanisme propre aux récits de captivité (et aux témoignages en général) que l'allégorie d'Ambrière trouve sa légitimité. L'auteur joue alors sur les deux tableaux de la réalité et du réel, de l'observation et du dévoilement du sens, et le second est légitimé par la première. D'une part, il nous transmet une observation qu'il a faite, et qui peut être corroborée par d'autres que lui (le « *nous* » du troupeau captif) ; d'autre part, par la technique de l'allégorie, il en tire une signification politique, elle aussi partagée par d'autres témoins (« *à nos yeux* »), et dès lors indubitable. L'image, aussi énorme dans son symbolisme soit-elle, reste acceptable et plausible, parce qu'elle n'est pas le fruit du seul esprit du littérateur Ambrière ; elle est confirmée par la communauté captive tout entière, dont la bonne foi et le rude bon sens balayent toute suspicion de manipulation de la réalité. Et puis, dans ces temps douloureux des marches, les captifs n'ont-ils pas autre chose à faire que de poétiser la réalité ? Comment pourrait-on alors les soupçonner de déformer la réalité au profit d'une lecture idéologique ?…

Mais il est un point où le fonctionnement allégorique de ce passage entre en conflit avec cette rhétorique de la légitimation par l'instinct de la masse. Il ne s'agit pas ici de critiquer le texte d'Ambrière en pointant ses erreurs, ses incohérences ou ses manquements : aucun texte littéraire, d'Homère à Jonathan Littell, n'est parfait, et supposer la cohérence absolue d'une œuvre à un projet d'auteur, ainsi qu'à *elle-*

[897] Paul CLAUDEL, « Paroles au Maréchal » [27 décembre 1940], repris dans son *Œuvre poétique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, p. 578. Pour son poème « Au général de Gaulle » qu'il écrit le 28 septembre 1944, Claudel figurera une France nettement plus mâle et combative : « *C'est ce cœur qui ne fléchit pas et cette main lentement dans la nuit qui cherche une arme quelconque !* » (*Ibid.*, p. 593.)

même, est une attitude souvent naïve et parfois dangereuse pour l'étude de cette œuvre[898]. Je préfère ici montrer à quel point le projet de sens d'Ambrière est capable de faire plier la logique propre d'une figure littéraire. Il s'agit ainsi d'observer la puissance de ce vouloir-dire.

En termes théologiques, l'allégorie est une réinterprétation de l'Ancien Testament « *à la lumière des faits et des enseignements du Christ* »[899]. Le principe de cette interprétation nous intéresse particulièrement ici, puisqu'il propose de découvrir « *sous le sens littéral* », « *un sens caché* ». L'allégorie est donc pour nous une technique, parmi d'autres, de ce que j'ai appelé le dévoilement du réel. L'usage de l'allégorie dans la Bible s'explique aussi parce que l'hébreu est une langue extrêmement concrète, et peu propice à l'abstraction (contrairement au français, par exemple). Les diverses tentatives d'abstraction passent dans cette langue par l'utilisation d'images concrètes — que, par la suite, la lecture chrétienne a pu réutiliser pour y loger un sens « révélé ». Dans l'approche juive ou chrétienne, l'image est censée ouvrir un *chemin* de réflexion. À l'époque médiévale, l'*allegoria* est perçue comme une difficulté de l'Écriture, une sorte de panneau de signalisation qui immédiatement arrête la lecture, imprègne l'esprit, stimule la mémoire, et conduit à la méditation. L'approche de l'allégorie est donc un processus réflexif, qui s'inscrit dans la durée de la pensée. L'intérêt de l'allégorie est alors que le sens qui s'y dévoile n'est pas immédiatement accessible, mais demande du travail, et ne sera, quoiqu'il advienne, jamais entièrement épuisé par l'interprétation.[900]

À la lumière de cette explication, ce que nous propose Ambrière ici apparaît alors comme un « monstre d'allégorie » : une image dont le sens est évident à tous, n'a pas besoin d'être creusé et apparaît dans l'instant même de sa vision. Surtout, c'est une image qui ne fait pas appel à la réflexion, mais à l'instinct — patriotique — non pas dans la tranquille solitude d'un face-à-face avec un univers symbolique, mais dans un partage communautaire, mâtiné de crasse, de sueur et de douleur, au sein d'un monde bouleversé par le désastre de la défaite. Cette allégorie d'Ambrière est proprement extraordinaire, autant dans son apparition (dans un moment de

[898] Sur la question de la cohérence de l'œuvre, je renvoie à Antoine COMPAGNON, *Le démon de la théorie*, *op. cit.*
[899] Article « Allégorie », *Trésor de la langue française*.
[900] Voir Mary J. CARRUTHERS, *Machina memorialis. Méditation, rhétorique et fabrication des images au Moyen Âge*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 2002, p. 219 *sqq*.

désespoir), que dans son fonctionnement (un symbole qui parle à l'instinct de tous).

Si l'on en croit cette allégorie, les P.G. d'Ambrière n'ont donc pas à s'en faire : le monde ne les abandonne pas, il leur envoie même des signes. Bien plus, il leur facilite la vie : cette image de furie alsacienne qui dévoile immédiatement son sens, n'est pas même un petit *skandalon* qui les ferait trébucher, les ferait douter quant à leur sort individuel et collectif. Alors que l'allégorie, dans son fonctionnement traditionnel, oblige à un arrêt de la lecture, afin d'engager le lecteur sur la voie de la méditation, l'allégorie d'Ambrière n'arrête pas la lecture de la captivité — sa réception tout autant que son interprétation — comme *réel patriotique*. Bien loin de faire méditer le lecteur, de lui permettre à son tour de s'approprier la captivité, l'allégorie d'Ambrière n'est qu'une pierre de plus, bien taillée, bien soudée à toutes les autres, dans la construction de son chemin de téléologie résistante.

Selon Claudel, Lefèvre et Ambrière, les femmes françaises sauvent donc l'honneur des hommes français qui, trahis par les politiciens et les généraux soucieux de leur seul avancement, n'ont pas réussi à sauver la patrie. Elles prennent le relais en cette période de crise, parlant de leur lieu d'instinct et de chair, quand la Raison — plus masculine que féminine, selon de nombreux auteurs P.G. — est humiliée. L'honneur est sauf donc, de manière inattendue.[901] Pour autant, ces marques miraculeuses de générosité et de patriotisme des civils n'effacent pas la défaite. Mais celle-ci n'est pas totale : elle n'a pas réussi à détruire les forces *instinctives* du pays et Mariat et Ambrière laissent même entendre que la violence du choc a réveillé ces puissances-là.

Dans les récits, cette vision de la défaite est bien sûr rétrospective : même si la durée n'en fut pas la même pour tous les deux, Mariat et Ambrière ont vécu la captivité, et n'écrivent et publient leur récit qu'à leur retour en France. La défaite, la capture et les marches sont donc à lire dans un mouvement dont l'avant-dernière étape est la captivité (la dernière étant la libération, qui n'occupe respectivement que 5,4 % et 4,9 % de la masse textuelle de chacun des récits). Cette construction en *Odyssée* — la captivité vécue comme un voyage et un exil en punition d'une faute —,

[901] Mais quel contraste avec ces comportements de femmes d'Ouzouer-sur-Loire décrits par Werth ! (*33 jours*, *op. cit.*, pp. 60-61.)

commune à la quasi-totalité des récits de captivité qui tentent de donner un sens à cette dernière, produit souvent des téléologies : l'après justifie l'avant, la captivité trouve des signes avant-coureurs dans la défaite, la capture et les marches. La défaite est souvent écrite comme ouvrant et *annonçant* la captivité. Ainsi pour Ambrière, évoquer cette furie patriotique de bord de route, c'est d'abord signifier que la France n'est pas morte avec la défaite, mais c'est aussi justifier — je dirais : en instinct — le désir de résistance à l'ennemi qui le saisit durant la captivité. C'est dire que cette attitude résistante qu'il eut tout au long de sa captivité en compagnie de certains de ses camarades n'était pas un choix (idéologique), mais bien une nécessité répondant à un instinct partagé par tous les (« bons », « vrais », etc.) Français, dont la furie du bord de route est l'incarnation la plus magnifique car la plus symbolique. Là encore, Ambrière construit sa communauté : celle-ci est large, elle accueille la laideur mais exclut l'indignité, et surtout elle est unie par un indestructible instinct patriotique qui se transmet, se partage, se consolide aussi bien en France occupée que dans les camps en Allemagne.

On ne s'étonnera finalement pas que l'univers d'Ambrière — et plus largement celui de nombreux récits résistants publiés entre 1944 et 1953 dont il est le modèle, tout autant typique qu'indépassable — soit scindé en deux parties : l'étoile noire nazie (et ses satellites pétainistes et collabos) *vs.* la galaxie « humaine » (les Français, les captifs d'autres nationalités, et les « gentils Allemands », hommes, femmes et enfants non pervertis par l'idéologie nazie). Ou, pour le dire encore plus simplement : il y a chez Ambrière les méchants auxquels s'opposent « naturellement » les gentils. Et entre les deux, il n'y a rien. La ligne de partage est claire chez Ambrière, mais sa construction se fait toujours avec beaucoup de subtilité. L'attitude indigne de certains soldats français face à la générosité de civils est le *présage* de comportements collaborationnistes dans les camps :

> […] les habiles et les ignobles, ceux qui allaient quelques semaines plus tard constituer dans les stalags les états-majors prisonniers au service de l'Allemagne, se manifestaient déjà […].[902]

Le comportement immoral au moment des marches conduit donc à suivre une

[902] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 38.

idéologie criminelle. Par ricochet rhétorique, la dignité est donc nécessairement du côté de la résistance au nazisme et du patriotisme instinctif. La communauté française est donc sauve, puisque son honneur et sa dignité lui sont *essentiels*, quand les attitudes indignes qu'elle abrite parfois ne sont qu'*accidentelles* et ne sauraient, finalement, lui être imputables. Bien plus, toujours selon Ambrière, cet instinct patriotique se trouve même confirmé et soutenu par le Hasard, comme en témoigne l'épisode suivant : le convoi des prisonniers passe devant une ferme de Bettborn, où sèche une lessive étendue sur un fil (« *car la guerre ne détourne pas une bonne ménagère du soin de son linge* ») :

> […] un camarade me poussa du coude : « Regarde, à ta gauche ! » Sur un fil, une blouse bleue, une chemise blanche, une taie d'édredon rouge composaient en clair, sur un ciel de chez nous, le plus innocent mais le plus péremptoire des drapeaux français.
>
> Je n'oserais décider aujourd'hui si c'est un pur hasard, ou bien quelque intention frondeuse, qui avait rassemblé ces couleurs. Mais sur le moment, personne, parmi ceux d'entre nous du moins qui ne succombaient pas à la fatigue, ne conçut le moindre doute. Nous ne vivions que d'une exaltation en profondeur qui réclamait sa nourriture. Voulu ou non, ce drapeau de fortune, flottant au sommet de Bettborn, sous l'œil de l'occupant, nous apparut comme un défi et comme un signe. Il nous enseignait le pouvoir de l'esprit, et que la malice peut bafouer la force en attendant de justes revanches.[903]

Que cet étendard soit le fruit d'une intention humaine ou bien de l'ordre du monde, la communauté française est là encore sauvée par ce « *signe* ». Dans la première hypothèse, c'est le « *génie* »[904] français qui s'exprime, prouvant ainsi qu'il n'a pas été détruit : la communauté est alors légitimée par « *l'esprit* », qui tournera à plein régime en captivité, quand les P.G. n'auront de cesse de jouer des tours pendables à leurs gardiens. Dans la seconde hypothèse, c'est la Nature tout entière qui répond aux vaincus et les soutient : la communauté se fonde alors *en Nature* — en attendant de se fonder *en Raison*, *en Bon Sens* et *en Humanité*, durant la captivité.

En outre — et c'est sur ce point évidemment qu'il s'écarte de celui de Mariat ou de B. de la Mort —, le récit d'Ambrière accompagne la narration de l'indignité des collabos d'épisodes présentant une certaine inhumanité des gardiens allemands :

> Nous étions ce jour-là pourvus d'une garde particulièrement brutale. Tout le long du village, les wachmann avaient chassé les femmes qui venaient nous tendre du pain, renversé du pied les brocs et les seaux disposés pour nous sur le bord de la route et où nous espérions

[903] *Ibid.*, pp. 35-36.
[904] *Ibid.*, p. 40.

plonger nos quarts, bousculé à coups de crosse un gamin qui s'obstinait à vouloir nous partager quelques galettes.[905]

Gascar note quant à lui : « *Souvent les soldats allemands se montrent brutaux* » et il témoigne de la même réalité qu'Ambrière, en donnant des précisions chiffrées :

Dans les villages, des femmes posent des seaux d'eau le long de la route pour que les prisonniers puissent se désaltérer. Neuf fois sur dix, les soldats allemands renversent les seaux d'un coup de pied. Rien ne doit retarder la marche de la colonne. Très souvent aussi, les femmes qui tendent de la nourriture aux prisonniers sont malmenées par les Allemands. Certaines leur résistent et parviennent à leurs fins.[906]

Yves Durand explique qu'après avoir accepté le contact avec les Français en leur expliquant que cette guerre n'était pas la leur, mais celle des Juifs et des Anglais, les Allemands commencent au moment des marches à se montrer brutaux. C'est encore le capitaine Arnout qui témoigne :

Un jeune sous-officier, mince sous un grand casque, se détache et hurle : « *Links alle !* » Il faut se ranger par cinq, officiers en tête. Auparavant, chacun passe par les mains de quelques soldats : l'un m'arrache ma sacoche, un autre mon porte-cartes, on nous fait jeter casque et masque à gaz et c'est en vareuse et tête nue, ne possédant plus qu'une musette, que je prends place dans le troupeau.[907]

Le contraste est grand avec ce qu'écrit Mariat. Dans son récit, l'indignité des Français est plus générale que chez Ambrière, et ce sont les Allemands qui donnent des leçons d'humanité à leurs prisonniers. Une jeune Française s'avance, craintive, vers la colonne pour donner des sandwiches, et suggère au P.G. à qui elle offre ce cadeau :

« — Partagez-les, cria-t-elle, en regagnant l'abri de son seuil.
Peine perdue ! [le P.G., voisin de Mariat dans la colonne] ouvrit sa musette et y renferma tranquillement les sandwiches ; alors, un soldat allemand, qui avait observé ce manège, s'approcha de lui, ouvrit la musette et procéda, lui-même, au partage, tandis que l'autre, d'abord surpris, souriait servilement…[908]

Décrivons l'univers de Jean Mariat, comme nous avons décrit celui d'Ambrière.

[905] *Ibid.*, p. 34.
[906] Pierre GASCAR, *Histoire de la captivité*…, *op. cit.*, pp. 20 et 33-34. L'épisode des femmes maltraitées est aussi chez Ambrière.
[907] Yves DURAND, *La vie quotidienne*…, *op. cit.*, pp. 25-26.
[908] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, p. 17.

Il semble tout aussi accueillant que celui du résistant, car non seulement la jeune femme qui distribue les sandwiches ne se fait pas brutaliser par le soldat allemand, mais en plus celui-ci continue le geste que par crainte elle n'a pas accompli jusqu'au bout. Et comme dans l'univers d'Ambrière, la séparation se fait au niveau de la morale, et non à celui de la race ou du sexe. Là encore, cette séparation est subtile : la lâcheté du P.G. dissimulateur se double d'une attitude servile envers le vainqueur. Pour Mariat, ce comportement est ignoble — notre auteur « *rougi[t] de honte* ». Servilité et collaboration seraient-elles donc pour lui deux réalités distinctes ? Bien sûr, puisque la servilité est une attitude inspirée par la peur et la lâcheté, et que la collaboration est un choix de « bon sens » et de « rationalité ». Or les Allemands n'ont « *pas l'air bien terrible* », « *Un large sourire éclair[e] leurs visages.* »[909]. C'est donc que le P.G. veule n'a pas saisi les réelles intentions de ses gardiens…

On remarque donc qu'une même dénonciation des comportements indignes des soldats — plus souvent français qu'allemands — réunit les récits de captivité pétainistes et résistants. L'indignité n'est évoquée que dans ses implications morales néfastes, et même si cette indignité n'est que minoritaire, elle concerne la communauté tout entière, car elle la met en péril. Pour les pétainistes, ce sont plutôt les *causes* de cette indignité qui sont collectives — en gros : c'est la faute à la IIIe République. Pour les résistants, ce sont plutôt les *effets* qui concernent la collectivité — le comportement moral indigne de quelques-uns risque de rompre l'unité communautaire, lorsque ces « *ignobles* » deviendront collabos. Autre point commun, déjà évoqué : les marches sont une première expérimentation de la vie en communauté captive, une première étape de la construction d'un ensemble de positionnements individuels et collectifs, que les P.G. — de quelque bord idéologique qu'ils soient — finiront par nommer la « fraternité P.G. », la « fraternité des barbelés ».

Il existe pourtant quelques rares récits qui diffèrent de ce modèle moralisateur (il s'agit bien de cela), pour ce qui est de l'évocation de l'indignité. C'est le cas notamment de *La peau et les os* de Georges Hyvernaud. Non pas que le récit d' Hyvernaud soit amoral, ou bien même immoral ; au contraire, *La peau et les os* passe une bonne partie de son temps à pourfendre toutes les hypocrisies, les illusions, les

[909] *Ibid.*, p. 14.

mythes, que provoqua la captivité — ce qui assurément est une fonction moralisante (voire moralisatrice) de la littérature. Mais Hyvernaud situe sa critique morale à un autre endroit que la plupart des récits de captivité. Pour lui, contrairement à Ambrière ou Mariat, l'attitude indigne des soldats durant les marches n'est pas le signe d'une nature pervertie d'individus isolés ou même d'une société tout entière. Elle n'est pas un comportement *anormal*, corrigible par la pratique de la fraternité ou de valeurs morales traditionnelles. Elle est, tout au contraire, le signe de la *nature même* de l'homme et de la communauté captive. Je cite un passage assez dense :

> Nous étions alors [en juin 1940] des centaines de milliers de vaincus qui coulaient lentement sur les routes de France et de Belgique. Un immense fleuve de défaite. Chacun était un peu de défaite. Tout ce qui rassemble l'homme s'était relâché et rompu. Les volontés se débraillaient. Plus de pudeur. On adhérait à l'abjection. On acceptait la mendicité, la guenille, la crasse. On se battait pour boire un peu d'eau. Des gens nous jetaient des bouts de pain. On se ruait à vingt là-dessus, en une affreuse lutte silencieuse. Vingt hommes devenus une seule bête convulsive que les sentinelles dénouaient à coups de crosse. Nous chapardions dans les jardins et les haies. Nous trimbalions des baluchons absurdes. Les Allemands poussaient ce troupeau à grands cris.[910]

On voit tout de suite ce qui différencie le récit d'Hyvernaud de ceux dont j'ai parlé jusqu'alors. Ici aussi la question de l'individu et de son appartenance à la communauté capturée se pose, mais la communauté n'est plus qu'un troupeau, dont personne ne parvient à sortir, quel que soit son comportement individuel. La position du narrateur est à cet égard significative : contrairement à celui d'Ambrière et de Mariat, il s'inclut lui-même dans ce « *on* » totalisant, qui chaparde et se bat pour un peu d'eau. Il n'en est pas le témoin et juge, écœuré (Mariat) ou compatissant (Ambrière). Pas question ici de ligne de partage entre ce qui est bien ou mal, entre un *nous* digne et *les autres* indignes : la communauté captive adhère tout entière « *à l'abjection* ». Chez Ambrière, ce n'est pas le *nous* qui chaparde ; ce sont juste quelques-uns. La désignation de la masse captive par le mot « *troupeau* » n'est pas alors une simple image, une simple métaphore qui approcherait — par le biais de l'imagination — un état de la communauté à un moment difficile de son histoire. Cette désignation est bien plus précise et puissante : elle fixe une identité durable à la masse des hommes captifs. Les P.G. ne sont pas *comme* un troupeau : ils *sont*, durablement, un troupeau gardé par des Allemands.

[910] Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 37.

Car ce « *on* » dans le texte d'Hyvernaud est non seulement le signe que n'existe, dans ce fleuve de défaite, qu'une masse humaine ; c'est aussi le signe que, parallèlement, un processus de « désindividualisation » s'est engagé avec cette défaite et que les individus eux-mêmes ont perdu leur identité d'individus, d'êtres uniques et distincts les uns des autres. Pour le dire autrement, le *je* n'existe plus dans ce « *fleuve de défaite* », d'abord parce qu'il est noyé dans et avec les autres, mais surtout parce que la défaite a rompu sa *structure* : « *Tout ce qui rassemble l'homme s'était relâché et rompu.* » Dans les textes de Mariat et d'Ambrière, l'homme est bien sûr malmené par la défaite, elle l'a fait trébucher, l'amenant à être indigne, à oublier dans l'épreuve certaines de ses valeurs morales. Mais l'homme de Mariat et d'Ambrière n'est pas détruit, en tant qu'homme, par la défaite. Après le choc, Ambrière lui-même se ressaisit vite, moralement et intellectuellement et passera toute sa captivité à se montrer bon et sage.[911] Mariat observe l'indignité de ses compagnons d'infortune, et en tire des leçons, pour lui-même et la France. Tous deux continuent d'être celui qu'ils étaient avant la défaite, mais en mieux — car l'épreuve, c'est bien connu, endurcit ceux qui la surmontent. Maurice Betz semble également partager ce point de vue, lorsqu'il fait dire au Lieutenant Bourget :

> Les apparences de ce monde auquel nous sommes attachés peuvent se dissiper, mais le tuf, la vie mystérieuse infuse dans les choses qui nous étaient chères demeurent et leur survivent. Je crois fermement que notre défaite n'a rien entamé d'essentiel et que nous sommes restés nous-mêmes.[912]

Chez Hyvernaud, l'homme ne surmonte pas l'épreuve, il est emporté par elle. L'homme a perdu sa structure d'identité et a acquis une nouvelle identité, collective et monstrueuse : « *chacun était un peu de défaite* ». L'homme d'Hyvernaud « *adhèr[e] à l'abjection* », mais il adhère aussi à l'événement de la défaite, il fait corps avec elle ; il n'y a pas de distance de l'un à l'autre. Là encore, la différence est grande avec les récits de Mariat et d'Ambrière, où l'effort constant du récit tient, je le rappelle, dans la conservation de l'intégrité de la communauté captive. Ce qui signifie notamment qu'il y a chez eux une tentative de séparation des captifs et de la défaite. Mariat explique bien que c'est par l'incompétence des généraux et la trahison des Anglais

[911] La quasi-totalité des *Grandes vacances* est consacrée à ce portrait de l'auteur en homme bon et sage.
[912] Maurice Betz, *Dialogues des prisonniers*, *op. cit.*, p. 166.

que les soldats comme lui n'ont pas pu sauver le pays.[913] Ambrière rappelle aussi que l'armée allemande était en 1940 « *la plus puissamment équipée du monde* » et que les troupes françaises avaient été « *avilies* » par ces mois de drôle de guerre. Mais, précise-t-il, les batailles dans le Nord, sur la Somme, sur la Loire, témoignèrent du courage des soldats français.[914] Dans les deux cas, la défaite n'est donc pas assimilable à la communauté captive, parce que, somme toute, les captifs ne sont pas vraiment responsables de cette défaite.

Hyvernaud, Mariat et Ambrière se rejoignent donc sur un point : la guerre, puis la défaite, ont emporté les soldats dans un flot d'une puissance inédite. Mais Mariat et Ambrière semblent tous deux avoir réussi, contrairement à Hyvernaud, à s'accrocher, dans cette gigantesque coulée de honte, à la même branche : celle qui leur assure que l'homme, malgré tout ce qui lui arrive, est plus fort que l'événement. Cette position insiste sur l'écart entre l'homme et l'événement ; c'est une position humaniste et/ou patriotique, qui est l'une des conditions nécessaires à la sauvegarde de l'intégrité de la communauté captive, française, humaine.

4. Frontstalags : les camps en France

> *… j'en ai marre, on crèvera jusqu'au dernier, je vais me foutre dans un fossé. Mais non, vieux, on arrive tu vois.*
>
> Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*.

Les marches cessent enfin.[915] Les P.G. arrivent dans des camps pour des séjours qu'ils croient provisoires, mais qui ne le seront pas dans le sens où ils l'espèrent. Ces étapes dans les *frontstalags* (camps d'internement sur le sol français) serviront en effet aux Allemands à organiser le transfert de leurs prisonniers en Allemagne. Mais là encore, il est difficile de généraliser les conditions d'existence des P.G. : les séjours en frontstalags furent très variés. Certains P.G., capturés avant mai 1940, ne le connurent même pas, et furent directement envoyés en Allemagne. À l'inverse,

[913] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, p. 10-11.
[914] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 23. C'est le chapitre « La guerre des eunuques » c'est-à-dire ceux dont la drôle de guerre a châtré la combativité.
[915] Sur cette partie, voir Yves DURAND, *La vie quotidienne*…, *op. cit.*, p. 33 *sqq.* et 281 ; IDEM, *La captivité*…, *op. cit.*, p. 59 ; Pierre GASCAR, *Histoire de la captivité*…, *op. cit.*, p. 35.

d'autres y firent toute leur captivité : c'est le cas de Jean Leblet, réquisitionné le 23 juin 1940 par les Allemands pour faire fonctionner une usine électrique à Voyenne, dans l'Aisne, et qui dormait le soir ou bien à l'usine, ou bien chez l'habitant.[916] C'est le cas également d'Henri Calet, dont le récit *Le bouquet* (Gallimard, 1945) se déroule en grande partie dans la caserne de Saint-Vigile. En tout, à la fin de l'été 1940, 80 000 soldats sont restés en France dans les frontstalags, pendant que plus d'un million et demi de leurs camarades étaient envoyés en Allemagne.

Construire une communauté : le cas des P.G. « d'outre-mer »

Un cas particulier est à noter, qui nous intéresse particulièrement pour les problématiques qu'il soulève dans les récits : celui des soldats « d'outre-mer » (comme on disait alors), et notamment d'Afrique noire et d'Afrique du Nord. Une partie d'entre eux, d'abord envoyée en Allemagne avec le gros de la troupe captive, fut rapatriée fin 1940 dans des frontstalags, parce qu'ils n'étaient pas habitués à la rigueur des hivers continentaux. Pour la plupart de ces rapatriés, la captivité dure jusqu'en 1944, dans des camps à Vesoul, Amiens, Bayonne, Quimper, Perigueux, etc. Jean Leblet, envoyé en juin 1941 à la citadelle de Laon, y retrouve 1 200 Nord-Africains, Malgaches, Indochinois et même des soldats de l'Armée républicaine espagnole. Les Français métropolitains ne représentent qu'un dixième de la population captive de cette citadelle.[917]

L'évocation des soldats d'outre-mer est un épisode fréquent dans les récits de captivité, que ce soit au moment des frontstalags ou des courts séjours en stalags. Ces évocations permettent d'abord de montrer que l'exil leur est particulièrement douloureux : la distance à leur pays est bien plus grande que pour les métropolitains, mais surtout, ils sont plus sensibles aux conditions climatiques. Mariat évoque ainsi le mois de novembre à Ziegenhain :

> Le lendemain, le réveil sonne à six heures.
> Appel devant la tente. Il fait froid. Un temps de novembre. Des nègres ont allumé de

[916] Entretien avec Jean Leblet, 13 juin 2006.
[917] *Ibid.*

grands tas de paille et offrent au feu de longues mains frissonnantes.[918]

Dans le poème « Noirs », tiré du recueil *Du stalag* (1943), Georges Damougeot-Perron écrit :

> De tous les côtés de l'Empire
> Ils sont venus, les braves noirs,
> Avec un large et franc sourire,
> Leurs vingt ans et tous les espoirs.
>
> Ne disant rien, quoiqu'il arrive,
> Malgaches ou Sénégalais,
> Ils ont l'âme bonne et naïve,
> Et leur cœur parle bien français.
>
> Du Congo, de la Martinique,
> Ils ont des gestes lents et doux,
> Et font une étrange mimique
> En jouant aux petits cailloux.
>
> Parfois l'un d'eux quitte la ronde
> Et va, gravement, dans un coin.
> Il regarde au-delà du monde
> De ses grands yeux perdus au loin.
>
> La biche au bois, c'est l'antilope
> Dans la brousse aux vagues de feu.
> Du sol agité de l'Europe,
> Qu'il fait bon s'évader un peu
>
> Pour ces grands horizons tranquilles,
> Décorés d'arbres et de fleurs,
> Où, sur les toits des jeunes villes
> Claquent au vent les trois couleurs.[919]

Dans le poème de Damougeot-Perron, la douleur de l'exil se lit d'autant plus facilement chez les soldats noirs que leur patrie est double (France et Afrique française) : la douleur est ainsi doublée par cet attachement bicéphale. Les soldats noirs sont clairement aussi patriotes que les métropolitains, mais possèdent quant à eux un horizon supplémentaire, « *la brousse aux vagues de feu* ». Dans la plupart des récits, la présence des P.G. noirs permet donc d'ajouter non seulement une pointe d'exotisme dans cet horizon géographique limité par les barbelés, mais également un

[918] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, p. 34.
[919] Georges DAMOUGEOT-PERRON, *D'un stalag, op. cit.*, pp. 79-80. La couleur noire de la peau de ces P.G. est un matériau intéressant pour les illustrateurs des récits de captivité, comme en témoigne également le *Journal dessiné d'un prisonnier de guerre* d'Antoine de Roux.

horizon d'évasion particulièrement lointain. Si les figures de Noirs sont si nostalgiques et méditatives, c'est qu'elles nous signifient que, pour les P.G., tout ce qui est beau et désirable est lointain et inaccessible. Dans les frontstalags de France, le pays est déjà un peu éloigné, mais pas encore trop, pour les P.G. métropolitains ; l'exil des Africains débute avec la guerre.

On remarquera également que le poème de Damougeot-Perron véhicule cette idée, bien partagée à l'époque, de « *l'âme bonne et naïve* » des Noirs.[920] Cette naïveté est peut-être ici moins un préjugé raciste et dépréciatif que l'occasion pour notre auteur de montrer que le patriotisme français est d'abord une position d'instinct, plutôt que le résultat d'une réflexion ou d'un choix idéologique[921]. La fin du poème nous montre aussi que la nature s'accommode très bien de ce patriotisme, faisant « *claqu[er] au vent les trois couleurs* ». Suivons cette logique : la France acquiert même, dans ces espaces africains qu'elle a colonisés, des qualités de tranquillité et d'harmonie qui s'opposent clairement à la captivité (« *Qu'il fait bon s'évader un peu/Pour ces grands horizons tranquilles* »). Sont-ce alors des qualités que la France se découvre dans ses colonies, mais qu'elle possédait déjà dans ses paisibles terroirs, ceux-ci répondant à ceux-là et légitimant alors l'entreprise de colonisation, comme la récupération d'une part de son identité ? Ou bien est-ce l'Afrique qui a appris à la France et partagé avec elle ses belles tranquillités ? En 1942, le lien entre la France et ses colonies est extrêmement puissant dans les mentalités françaises ; et si les littérateurs et les intellectuels de l'époque ne sont pas encore prêts à penser l'égalité raciale, la défense d'une unité française se construit avec les colonies.

Quoi qu'il en soit, l'évasion mentale des Noirs vers la tranquillité de leur patrie est une expérience partageable par toute la communauté P.G. : elle leur est un lieu commun. Elle sous-tend alors que chaque P.G. trouve en sa patrie ces mêmes

[920] Je n'ai lu, personnellement, aucun récit de captivité mettant en scène un Noir en train de réfléchir, ou de penser les causes de la défaite. Ce n'est certainement pas la fonction que les récits accordent à ces figures-là. Il faudra attendre le poème « Hosties noires » de Léopold S. Senghor (commencé en captivité et publié pour la première fois dans un recueil éponyme en 1948) pour voir formulée de façon claire une pensée noire sur le destin de la patrie française : « *Prisonniers noirs je dis bien prisonniers français/Est-ce donc vrai que la France n'est plus la France ?* ».

[921] J'évoque la possibilité du caractère idéologique du patriotisme, pour bien déconstruire la logique d'instinct, de nécessité, de nature, indiscutable par définition, qui sous-tend tout discours patriotique. Même les discours internationalistes des communistes comportaient en France une dimension patriotique. Évoquant en octobre 1942 Maupassant critiqué par le collaborateur Paul Morand, Claude Morgan écrivait que Maupassant « *a exalté le patriotisme des paysans résistant à l'envahisseur.* » La défense de Maupassant permet donc de réactualiser le patriotisme français et d'attaquer aussi bien les nazis que les traîtres à la patrie qui les servent. (« Haro sur Maupassant », *Les lettres françaises*, n° 2, octobre 1942 ; *Chroniques des Lettres françaises*, *op. cit.*, t. I, p. 15.)

qualités. La communauté captive que construit Damougeot-Perron est accueillante — les Noirs y ont accès aussi légitimement que les métropolitains — et, chose remarquable, c'est en proposant cette image exotique (la brousse, l'antilope) que ce partage communautaire se fait. C'est un principe allégorique qui conduit cette image : sous la brousse et l'antilope, le P.G. métropolitain doit pouvoir retrouver son riant bocage normand tout autant que son troupeau de placides Montbéliardes. On trouve bien sûr, ailleurs dans le recueil *Du stalag*, des poèmes évoquant la nostalgie de l'exilé métropolitain pour son pays : dans ces poèmes-là, le lieu commun est plus évident, et moins difficile à imaginer pour la majorité des P.G. ; mais dans les deux cas, le propos est le même : le P.G. français, métropolitain ou d'outre-mer est un être profondément nostalgique, et l'exil n'est pas fait pour lui.

Dans les récits de captivité, l'exotisme s'applique aussi bien aux Noirs qu'aux Arabes. Raymond Guérin décrit ainsi un compagnon arabe de captivité au stalag :

> […] Ali-Baba, un juteux indigène des goums, un farouche, un vrai, un guerrier, dont les sourires mêmes découvraient des dents si blanches et si pointues qu'ils en devenaient féroces.[922]

S'il y a caricature ici, ce n'est pas tant dans l'appellation d'Ali-Baba — car l'attribution de sobriquets est une pratique systématique des *Poulpes*, et personne n'y échappe, pas même le narrateur, M. Hermès, baptisé en captivité « Le Grand Dab » — que dans les caractéristiques physiques et psychologiques que Guérin attribue à ce captif d'Algérie française. Pour Guérin, chantre des valeurs physiques, solaires et « dionysiaques », cette description est plutôt bienveillante. Pourtant, l'exotisme des P.G. d'outre-mer n'est pas toujours aussi bien accueilli par les auteurs. Jean Mariat évoque ainsi le « marché noir » qui s'instaure au stalag IX A de Ziegenhain :

> Le marché noir du camp se fût appelé plus justement marché arabe. Il se tenait chaque soir à six heures derrière nos tentes, et là, sous ce ciel gris d'Allemagne, l'Orient ressuscitait avec ses criailleries, ses odeurs violentes, ses palabres passionnées. Chaque tente d'Arabe obéissait à un caïd qui stockait la marchandise et la débitait en prenant bien garde que l'offre ne dépassât pas la demande.
>
> Où s'étaient-ils procuré leur tabac ? Mystère.[923]

[922] Raymond GUÉRIN, *Les poulpes*, *op. cit.*, p. 95.

[923] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, p. 40. Dans le recueil *Trois de France* (Éditions de France, 1941 ; le recueil est dédié à Abel Bonnard, « *Poète, Homme d'action* », qui se fend d'une petite préface), il y a un poème de Mariat, « Le marché noir », à la tonalité fort proche (pp. 65-68).

Les P.G. arabes tels que les décrit Mariat semblent emporter avec eux l'univers fantasmatique de l'Orient : les odeurs, les bruits, et les mystères. Mais pour Mariat, cette importation est loin d'être bénéfique à la communauté P.G. car elle y crée des dissensions, favorisant quelques individus au détriment de tous les autres. Il reproche ainsi aux Arabes d'échanger du papier-monnaie contre des marchandises utiles à tous les P.G. :

> Cette foire crapuleuse, c'était le côté pittoresque de notre marché noir. Certains prisonniers français, hélas ! s'y associèrent bientôt.
>
> Le maréchal a souvent stigmatisé cette fausse conception de l'épargne, qui sacrifie la vie et la famille à quelques billets éternellement dévalués qu'on enfouit, germe stérile, dans cette terre que seule le travail peut féconder.
>
> On ne reviendra jamais assez sur cette action courageuse et clairvoyante du chef de l'État français.[924]

Mariat veut insinuer ici que l'esprit arabe est contraire à l'esprit du maréchal — et donc à l'esprit français. Mariat préfère de loin le « bon sens » et la « générosité » allemande, aux attitudes indignes de ces « *bicot[s]* », ces « *quasi animaux* »[925] appartenant pourtant à l'armée française, et soumettant sans cesse les P.G. français à la tentation de l'argent, mais aussi de la crasse et du sexe :

> Pour que l'illusion de l'Islam fût complète, les caïds, satisfaits de leurs journées, organisaient aussi des danses avec un orchestre de musiciens soufflant dans des flûtes, agitant des tambourins, tapant sur des bidons.
>
> Un air, à la fois aigre et voluptueux, finissait par naître de ce tapage.
>
> Deux Marocains, les reins ceints d'une aussi écharpe miroitante qu'imprévue en ces lieux, esquissaient des danses amoureuses, en agitant lascivement le ventre et les hanches.
>
> Les prisonniers faisaient cercle et battaient des mains en mesure.
>
> À la foule se mêlaient de grands Sénégalais qui riaient de leurs dents blanches avec des hoquets de joie.[926]

Cette description est d'une clarté exemplaire, et parvient à mêler divers éléments chers à la rhétorique P.G. pétainiste. Les Arabes sont du côté de « *l'illusion* », alors que le maréchal, lui, est du côté de la « *clairvoyan[ce]* ». Les Arabes sont du côté de la dysharmonie, du désordre — plus loin, des sentinelles allemandes,

[924] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, p. 43.
[925] *Ibid.*, pp. 41 et 43. « Le marché noir » : « *Au centre de ce parc,/Des bicots renseignés/Revendent pour un marc/Vos mégots dédaignés.* » (*Op. cit.*, p. 65).
[926] *Ibid.*, pp. 41-42.

attirées par le bruit, font disperser ces badauds qui contreviennent au « *règlement* » —, et à ce titre sont dangereux pour l'effort de discipline nécessaire au redressement de la France. Mais surtout, ces illusions et ce désordre ont un grand pouvoir de fascination pour les P.G. français, qui forment un cercle autour des Arabes. Ceux-là sont proprement *pervertis* par ceux-ci, c'est-à-dire détournés du droit chemin[927]. La danse langoureuse des Arabes devant les Français est à lire aussi dans cette optique de « perversion » et de « pervertissement », puisqu'elle sous-entend clairement l'homosexualité des Arabes. Là encore, on est dans l'illusion, puisque ces danses du ventre auraient dû, normalement, être faites par des femmes. Sont-ce les circonstances qui créent cette anormalité ? Ou bien au contraire, la captivité, comme souvent dans les récits, révèle-t-elle les êtres et leur véritable nature ? Dans son poème « Le marché noir », Mariat développe cet aspect qu'il ne fait que suggérer dans *Prisonnier en Allemagne* :

> Autour, les gens s'amassent,
> Car un jeune sidi
> Dont l'indécise grâce
> Sent l'amour interdit,
> […]
> Fait l'amante et l'amant,
> Ondule de la croupe,
> Offre ses yeux mourants
> Aux lazzis de la troupe.[928]

Enfin pour Mariat, les Noirs, par une naïveté propre à leur race, et à demi animaux eux aussi, incapables de donner une forme achevée à leur joie qui en reste à des « *hoquets* », sont des auxiliaires involontaires de la duplicité arabe. À cette naïveté congénitale, qui n'est que le signe d'un état primitif de l'humain touchant conjointement Noirs et Arabes aux « *caractères enfantins* »[929], Mariat oppose l'émouvante simplicité des femmes françaises, et le sain décapage moral des P.G. en

[927] En latin, *pervertere*, dérivé de *vertere* (« tourner »), signifie « mettre sens dessus dessous », « faire mal tourner », et donne en ancien français *purvertir*, « détourner de sa destination normale » et « dénaturer un texte » (*Trésor de la langue française*). Un reproche du même ordre — mais cette fois-ci dans un contexte anti-nazi — fut formulé par le général de Périer, dans un compte rendu qu'il fit le 1er décembre 1944 à l'occasion d'une mutinerie de soldats d'Afrique noire dans une caserne française : « *Aux yeux du Noir, qui n'est pas dénué de tout sens critique, le Blanc a perdu de son prestige. Pour les prisonniers, quatre ans de captivité doivent être considérés comme quatre ans de propagande allemande ou autre, à base de dénigrement de l'Armée française et de ses cadres.* » (Cité par Charles ONANA, *La France et ses tirailleurs*, Duboiris, 2003, p. 127.)

[928] Jean MARIAT, « Le marché noir », *Trois de France*, *op. cit.*, p. 68.

[929] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, p. 43.

captivité, qui se retrouvent « *nus comme au premier jour* »[930]. On est bien loin de la vision des Noirs par Damougeot-Perron, bien que les deux ouvrages aient été publiés à moins de deux ans d'intervalle. L'approche de Damougeot-Perron est chrétienne, doloriste, pétainiste plus « culturellement » (le terroir, la vie simple, le réconfort autour du foyer, la camaraderie, etc.) que « politiquement » ; l'approche de Mariat est nettement plus marquée idéologiquement : raciste, antisémite, collaborationniste.

Le régime d'illusion que les Arabes instaurent va jusqu'à contaminer la valeur la plus chère aux yeux des P.G. : l'unité qu'ils forment autour des Arabes est une illusion d'unité. C'est donc avec plaisir que Mariat annonce « *le retour des gens de couleur en France* », et lui associe la première étape de destruction du marché noir. Une fois l'élément perturbateur éloigné de la communauté, les P.G. pouvaient enfin faire preuve de générosité, en partageant leurs colis avec leurs camarades.[931] La communauté est donc sauvée, par cette expulsion — les P.G. d'outre-mer sont transférés dans des camps spéciaux en France — d'un des périls qui la menaçaient.

J'avance ici une hypothèse : au fond, ce que Mariat reproche aux P.G. d'outre-mer, c'est peut-être d'avoir réussi, dans les premiers jours où la communauté captive se vit en tant que telle, ce que la communauté-P.G. métropolitaine n'a pas réussi elle-même : la reconstruction d'un univers national au sein de l'exil. Ce qui fascine les P.G. métropolitains, c'est bien sûr d'abord l'exotisme de ces mœurs étrangères, que beaucoup d'entre eux, n'ayant pas vécu la Grande Guerre, découvrent sans doute pour la première fois *en vrai* (et pas à travers des reportages ou des expositions coloniales). Mais ce sont aussi les signes d'une culture et d'un mode de vie qui ne se sont pas laissé bouleverser par l'événement de la défaite, une culture et un mode de vie qui ont su résister au chaos. Les P.G. métropolitains, tels que les décrit Mariat, réunis en cercle autour de leurs congénères arabes assistent, fascinés, à ce qu'ils désirent pour eux-mêmes : la permanence d'un esprit (c'est-à-dire une culture, un mode de vie, des traditions, une intelligence) français, malgré le déracinement que provoque l'exil allemand. On retrouve ce même sentiment chez Jacques Perret, lorsqu'il évoque le château de Vaucouleurs, qui sert de camp de transit :

[930] *Ibid.*, p. 31.
[931] *Ibid.*, p. 45.

> Pour rejoindre mon quartier, je dois traverser celui des Marocains. En quelques jours ils ont monté là un vrai douar avec ses couleurs, ses odeurs et ses musiques. Ils n'avaient rien pourtant. La catastrophe semble avoir resserré entre eux tous les liens que la vie métropolitaine avait relâchés. L'écroulement du grand caïd français ne les a pas déroutés. Ils se regroupent et se réfugient dans les profondeurs de la tradition, c'est-à-dire qu'ils attendent, accroupis devant leur gourbi de boue sèche, les mains pendantes. Comme toujours la tombée de la nuit les incite à chanter leurs petits airs puérils et mornes. Les Allemands seraient bien surpris si on leur disait que ce sont là des chants de guerre.[932]

Regroupés autour des « *profondeurs de la tradition* », les P.G. marocains en viennent même à se différencier fondamentalement des Allemands, par l'incompréhension que génèrent leurs chants de guerre. On a donc bien ici la reconstruction et le dévoilement d'une communauté à l'identité propre. C'est là l'un des enjeux de la plupart des P.G. durant la captivité : les premières micro-communautés de la captivité se firent par reconnaissance régionale :certains P.G. affichaient ainsi sur leurs vêtements qu'ils habitaient telle ou telle région de France, pour retrouver leurs compagnons de « *la petite patrie* ». Dans cette reconstruction de liens défaits par la défaite, les P.G. sont soutenus aussi bien par l'idéologie pétainiste que résistante. La première est particulièrement forte sur ce terrain-là, puisqu'elle s'appuie constamment sur l'idée d'une patrie indivisible, qui est une union de terroirs et de régions typés et riches en traditions.

La reconstruction de la communauté française en captivité ne s'est pas faite en un jour[933], mais elle est presque toujours un postulat des récits de captivité, au moment de leur publication, de 1940 à 1953. En effet, le principe de délégation de la parole, qui est une structure fondamentale du témoignage de captivité, suppose qu'il existe un pacte (explicite ou non) entre celui qui parle et ceux qui lèguent à celui-ci leur parole. C'est d'abord en ce sens qu'il faut lire les fréquences dédicaces de ce genre :

> À MES CAMARADES
>
> du Camp de Prisonniers de X…, ces réflexions sur une guerre perdue qui ont formé la trame de tant de nos conversations, lorsque nous confrontions nos songes outragés avec notre peine présente et nos vaines colères.[934]

[932] Jacques PERRET, *Le caporal épinglé*, *op. cit.*, pp. 55-56.
[933] Comme en témoignent par exemple la pérennité des divergences idéologiques, du tout début à la fin de la captivité.
[934] Maurice BETZ, *Dialogues des prisonniers*, *op. cit.*, p. 5. Je conserve la casse originale.

On parle pour — à la place de — ses semblables, ceux, du moins que l'on reconnaît comme tels. Francis Ambrière, en gentil organisateur d'une communauté P.G. maximalisée, écrit dans sa préface aux *Grandes vacances* :

> Au seuil de cet ouvrage où j'ai conté notre longue aventure, c'est vers vous tous que je me tourne, camarades : vers ceux que j'ai connus et ceux que j'aurais pu connaître, vers ceux qui m'épaulèrent dans ma tâche et ma vocation, vers ceux surtout, ô gibier des prisons, frères d'exil polonais des camps disciplinaires de Rawaruska et de Kobjercyn.
>
> Dans ce qu'il peut offrir de valable, ce livre est vôtre autant que mien.
>
> C'est pourquoi je vous le dédie, en souvenir de nos misères, de nos gaietés et de nos espérances.[935]

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'Ambrière ratisse large, incluant dans sa parole en délégation même ceux qu'ils ne connaît pas par l'expérience. Lorsque Jean Mariat promet au communiste atteint de dysenterie, à Ziegenhain, de témoigner de la vérité, il contribue aussi à l'intégrer à la communauté captive. Dans la logique de Mariat, ce camarade est précisément, au commencement du moins, une figure extrêmement éloignée de l'auteur et que c'est précisément par cet éloignement que la délégation de parole à Mariat se légitime le mieux. Si Mariat se laisse convaincre par un ancien communiste, et s'il est capable de lui pardonner son attitude de « *salaud* », c'est bien qu'il est dénué d'*a priori* et de rancœurs, qu'il a un esprit d'ouverture et d'unité. Mariat ne va pas jusqu'à accepter le communisme : il l'accepte simplement comme une erreur, qui est ensuite purifiée par le christianisme, et dont on ne risque plus alors aucune contamination. Certes, le camarade communiste ne pouvait pas *ne pas* mourir (car le communisme semble pour Mariat une sorte de dysenterie morale) ; mais du moins est-il mort sauvé par sa foi.

On voit bien dans ces trois cas (Betz, Mariat, Ambrière) que la notion de communauté s'articule autour de celle d'identité : qui est mon semblable ? Est-ce celui qui a vécu la captivité dans le même camp que moi (Betz, Mariat) ? Ou celui qui, comme moi, a vécu l'oppression nazie (Ambrière) ? Où poser la limite de cette identité ? Mariat et Ambrière construisent leur communauté de façon plus large que celle de Betz, semble-t-il, parce qu'ils y incluent des espaces de divergence par rapport à la norme qu'ils construisent. Pourtant Betz, parce qu'il est l'auteur du

[935] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 10.

premier récit de captivité publié sous l'Occupation, crée la matrice de la délégation de parole. Il la crée neutre et minimale (je témoigne pour les camarades du camp où j'ai été captif), mais il la crée également ouverte, en dissimulant le nom réel du camp sous l'initiale « *X*… », laissant ainsi supposer que ce qu'il fait lui, chanceux littérateur libéré en 1940, d'autres pourront le faire après lui, sur le modèle qu'il nous propose. C'est un véritable *formulaire de délégation de parole* que Betz crée ici.

La forme « en partie » fictionnelle — si cela a un sens — y est pour quelque chose aussi, sans doute : ces « Dialogues » sont menés par des officiers aux noms réalistes dont Betz indique l'âge, le grade, et l'affectation :

> Capitaine BELLANGER, 52 ans, capitaine-adjoint d'un groupe d'artillerie de campagne.
> Capitaine FAURE, 48 ans, du …e Bataillon de chars, ancien chasseur.
> […]
> L'AUTEUR, 41 ans, lieutenant d'artillerie.[936]

Ces noms sont inventés, et les numéros de bataillons ne sont pas mentionnés, non par secret militaire (car pour l'armée française la guerre est finie), mais pour empêcher, me semble-t-il, une confrontation de témoignages ultérieurs avec celui de Betz. C'est une manière pour l'auteur d'assurer ses arrières lorsqu'il évoquera le déroulement des opérations militaires, et de ne pas se laisser contredire par un autre témoin. C'est aussi laisser entendre que l'enjeu de ce texte est finalement moins l'exactitude d'un vécu que l'exposition de réflexions à portée générale, même si celles-ci s'appuient sur des faits précis et vécus par l'auteur. Il y a bien un propos dans ce texte, et pas simplement un compte rendu de guerre. Après avoir lu de bout en bout les discussions de ces officiers humiliés et captifs, on s'aperçoit qu'ils sont finalement tous d'accord sur l'essentiel : « *Il faudrait pourtant que ça change* »[937], qu'un nouveau monde succède à l'ancien abattu par la défaite, et que renaisse une armée digne de ce nom, à la volonté combative et disciplinée. La dédicace de Betz à ses camarades du camp trace alors une véritable communauté, unie dans un consensus idéologique : en somme, la communauté parfaite, capable de servir de modèle à toutes les autres communautés captives, et les unir toutes.

Cette communauté de parole que dessinent les récits de captivité se construit

[936] Maurice Betz, *Dialogues des prisonniers*, *op. cit.*, p. 174.
[937] *Ibid.*, pp. 161-170. C'est le titre du dernier chapitre du livre.

non seulement entre P.G., mais également avec ceux qui reçoivent cette parole, c'est-à-dire les lecteurs, les familles et les amis restés sur le sol français. Les récits de captivité ont souvent le désir de tisser, par l'écrit, des liens au sein de la communauté exilée, et en dehors d'elle, avec ceux qui sont restés en France. La captivité est vécue par les auteurs des récits comme une expérience qu'il est possible de transmettre, si ce n'est de comprendre, avec ceux qui ne l'ont pas vécue. L'un des exemples les plus subtils de ce partage d'expérience est donné par Guy Deschaumes, dans son « Avertissement au lecteur » de *Derrière les barbelés de Nuremberg* :

> Si certains de mes lecteurs cherchent à entrevoir dans ces pages l'ombre d'un être cher, prisonnier en Allemagne, je leur souhaite de tout cœur d'y trouver quelque réconfort en attendant la joie définitive de la réunion au foyer.[938]

Deschaumes laisse ici entendre que son récit, n'étant pourtant constitué que de « *sentiments vrais et [de] choses vues notés tels quels au jour le jour* », sans « *aucun parti pris, aucune déformation littéraire* »[939], risque bien d'échapper en partie aux lecteurs. Plus exactement, ce récit ne les satisfera pas complètement, parce qu'il ne réussira pas à *évoquer* parfaitement l' « *être cher* » : il n'en donnera qu'une pauvre illusion, une « *ombre* » de retour. C'est bien sûr ici évidemment d'un acte d'humilité littéraire qu'il s'agit, et qui sied parfaitement à l'esprit P.G. durant l'Occupation. C'est aussi la supposition que les épreuves vécues en captivité ne pourront finalement être entièrement comprises que par les P.G. eux-mêmes. Malgré tout, pour Deschaumes, dans cet étau constitué de l'imperfection essentielle à toute la littérature (puisque « le mot » n'est pas « la chose ») et l'irréductibilité de la vie captive à la compréhension commune, il reste un espace de partage et de communication de la captivité où peuvent être accueillis les non-captifs.

Espaces incertains

Revenons aux frontstalags. La durée de l'internement des P.G. y est, je l'ai dit, variable, même si pour la majorité des P.G., ces camps ne sont que transitoires. L'organisation allemande est souvent, à ce moment de la victoire, encore un peu

[938] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg, op. cit.*, p. 8.
[939] *Ibid.*

débordée par la masse des prisonniers qu'elle doit loger et nourrir. Raymond Guérin nous donne une vision apocalyptique de la caserne où il fut interné pendant plusieurs semaines :

> [Les captifs] dormaient à même la terre, à même le ciment des écurie, à même le plancher des chambrées ; vivaient, faute d'eau, dans leur crasse ; se partageaient à vingt, tous les deux jours, un pain mauve de moisissures ; recueillaient dans des boîtes de conserve une pâle et parcimonieuse ration de lavasse qui entretenait leurs coliques. Des gars qui rôdaillaient hors des limites pour brouter de l'herbe ou des feuilles d'arbre, chaque jour, tombaient sous les balles.[940]

Mais le sens de l'organisation allemand réussit déjà parfois à mettre de l'ordre sur du chaos. C'est le cas pour la caserne de Saint-Lô, dans la Manche, où l'abbé Alexis Chanu, capturé à Sainte-Mère-Église, rend compte de la bonne gestion — progressive — du lieu :

> Dimanche 23 juin [1940] : les prêtres disent leur messe, puis messe en plein air à 10h ; à midi : deux doigts de bœuf et deux cuillerées à soupe de haricots. Les P.G. sont répartis en centuries. Rassemblement à 8h, 11h et 18h… Soupe distribuée à 12h et 18h.
>
> 29 juin : le commandement français du camp a organisé des distractions : chants et danses.
>
> […]
>
> 1er août : libération d'infirmiers. Rassemblement des cultivateurs qui vont être envoyés en équipes agricoles dans le département.
>
> […]
>
> 25 septembre : il y a maintenant une cantine, une coopérative, un foyer. Il y a un bureau des colis, apportés chaque jour par une voiture de la Croix-Rouge. Il y a une bibliothèque ; un bureau des vaguemestres.[941]

On assiste ainsi aux libérations de quelques-uns, mais aussi à l'envoi de certains captifs à l'exécution de travaux. Benoist-Méchin sert d'interprète entre les Allemands et ses camarades que les premiers chargent de trier des obus tombés d'un train de munitions. D'abord impressionnés par le danger que représente le travail, les P.G. en viennent rapidement à apprécier leur tâche… après le déjeuner qu'ils ont copieusement arrosé d'un vin trouvé chez un bistrotier tout proche :

> L'après-midi, l'atmosphère est tout autre que le matin. Est-ce l'effet du vin ? Je crois que nous sommes tous un peu ivres. Et pas seulement de vin. Ivres de vent, d'espace, de liberté presque retrouvée. En tout cas, nous nous sentons débordants d'énergie. au boulot ! On va voir ce qu'on va voir !
>
> […]

[940] Raymond GUÉRIN, *Les poulpes*, *op. cit.*, p. 24.
[941] Cité par Yves DURAND, *La vie quotidienne*…, *op. cit.*, p. 34.

Cela devient du délire. La joie de retrouver une activité physique réveille les muscles, accélère les battements du cœur, fait bondir le sang. Les tas d'obus et de caisses s'amoncellent en bordure de la voie.

[…]

— Comment, déjà cinq heures ? C'est inouï comme le temps passe ! Quel dommage de s'arrêter, on était si bien lancé ! Tu es fatigué, toi ? Moi, pas du tout ! Ça fait du bien, mon vieux, de ses dépenser un peu après toutes ces journées à ne rien faire, de se sentir de nouveau quelque chose de solide et de lourd entre les mains !

[…]

— C'est chic une journée comme ça ! déclare Schoulguine. Du pinard, de l'air frais, de la liberté, du travail, on n'en demande pas davantage. Crois-tu qu'on reviendra demain ?[942]

Même si Benoist-Méchin, tout occupé à applaudir des deux mains aux bonnes idées de ses amis allemands, force bien le trait, on peut comprendre le sentiment de semi-liberté qui saisissent les P.G. en pareil cas. Plus haut, un P.G. fait la remarque à son interprète :

— Dis donc, j'ai un camarade qui connaît un fermier des environs. Est-ce que tu crois qu'on pourrait y aller déjeuner à midi ?[943]

La proximité de son « chez-soi » fait croire aux P.G. que la libération et le retour à la normale sont des réalités toutes proches. En réduisant les besoins psychologiques des P.G. à ces simples désirs (pinard, grand air, liberté, travail), Benoist-Méchin réussit à dissimuler la perversion même qui caractérise ce travail pour l'ennemi. Lorsque les P.G. récoltent la « moisson de Quarante », Benoist-Méchin justifie cette exploitation de la main-d'œuvre française :

La solution adoptée me semble en tous points excellente. Les blés pourront être fauchés et l'immense richesse que représente la récolte ne sera pas perdue. Quant aux prisonniers, ils y trouveront une activité saine qui contribuera à dissiper leur ennui, une indépendance accrue et — ce qui n'est pas négligeable — une nourriture plus substantielle.[944]

Les P.G. sont capables d'accepter n'importe quoi — une grande partie de la récolte partira pour les réquisitions allemandes — pour peu qu'on leur donne de l'espoir et de l'activité. La fin de la mission d'interprète de Benoist-Méchin marquera d'ailleurs le succès de l'entreprise, puisqu'une fois la récolte terminée, il réussit à faire libérer la plus grande partie de ses camarades. Parce que les Français captifs en

[942] Jacques BENOIST-MÉCHIN, *La moisson de Quarante*, *op. cit.*, pp. 83-85 [1er juillet 1940].
[943] *Ibid.*, p. 80.
[944] *Ibid.*, p. 151 [9 juillet 1940].

viennent à travailler leur propre terre au profit de leurs vainqueurs — même si ceux-ci leur assurent qu'il s'agit d'un intérêt bien partagé —, on comprendra le paradoxe que pose l'existence des frontstalags pour les P.G. Le frontstalag, c'est un camp d'exil en son propre pays ; c'est ce qui ressemble finalement le plus à ce qu'on appellerait aujourd'hui des bâtiments carcéraux sur un territoire national.

Si la captivité en Allemagne permit à la majorité des P.G., travaillant en kommandos, de passer le plus clair de leur temps en-dehors du camp, elle ne créa pas pour autant, comme dans les frontstalags, ce sentiment d'être à la fois libre et captif, intégré et exclu de la communauté nationale. Cette réintégration dans la communauté française — qui fut le désir le plus fort des P.G. — dut alors résulter d'un effort et d'une volonté de la part des P.G. (mais aussi des non-P.G.), car de fait, l'exil avait fait son œuvre. Dans les frontstalags, la séparation n'était pas encore totalement achevée, le lien avec la terre-mère n'était pas encore tout à fait rompu.

Digestion de la défaite (1) : le temps des responsables

Les récits rapportent souvent qu'à ce moment des frontstalags les P.G. commencent à discuter des causes de la défaite. C'est dans un *Ausleselager* (un camp de triage) de l'Est de la France que les P.G. de Betz — tous officiers ou sous-officiers — tiennent leurs discours :

> Au camp de M…, assis autour d'une table faite de vieilles caisses à cartouches de 75, nous achevions notre repas à la porte de notre baraque de prisonniers, lorsque Bellanger, comme repris par une idée fixe, d'un coup de poing fit soudain tressauter gamelles et fourchettes.
>
> — Pourquoi ? Oui, pourquoi ? s'écria-t-il.[945]

Le camp de transit (camp de triage ou frontstalag) avant le grand voyage vers l'Allemagne — encore inimaginable pour la majorité des P.G. —, constitue bien le premier lieu de *rumination de la défaite* ; le lieu d'une première tentative de digestion, argumentée rationnellement, mais constituée aussi de ressentiment et de réactions irrationnelles, comme le montre le brusque coup de poing de Bellanger. Betz écrit

[945] Maurice BETZ, *Dialogues de prisonniers*, *op. cit.*, p. 27. Ce sont là les premiers mots du premier chapitre intitulé : « *Premières réflexions sur une guerre perdue* ».

au début du chapitre suivant (« Un "truc de couillons" ») :

> — Ah ! si nous avions eu du matériel, soupira [le lieutenant Rolland].
>
> Ses oreilles tintaient encore de ce refrain cent fois entendu, là-bas, les pieds dans le marécage, au milieu du piaillement des fusants, une autre fois dans un camion qui dévalait à toute vitesse sous les rafales de mitrailleuses, et ailleurs, et souvent.
>
> Comment ce cri, cette malédiction, ne s'était-il pas inscrit en lettres de feu sur tous les murs, crevant la vue, ameutant la foule, telle qu'une affiche de cauchemar assaillie de visages qu'un index géant et accusateur eût désignée à tous ?
>
> Une chaleur monta en Rolland, son indignation des premiers jours, qui ne s'était pas émoussée.
>
> — Savez-vous, s'exclama-t-il, que j'ai vu des bataillons monter en ligne dont les hommes n'avaient que quarante cartouches par fusil ?[946]

Le regard de Betz sur les emportements des P.G. est bienveillant : ses captifs sont des êtres qui demeurent honnêtes dans leur argumentation, et même si Rolland semble être « un sanguin », la passion ne l'emporte jamais sur la raison ; elle est au contraire le déclencheur de la parole raisonnée et du dialogue. La « *chaleur* » qui monte en Rolland n'est pas simplement physiologique : c'est l'expression d'une conscience meurtrie (« *son indignation* ») qui, réussissant à se formuler dans une question exclamative, engendre la réaction de ses camarades :

> [L'aspirant] Verdon se détendit comme un ressort.
>
> — Allez donc arrêter avec ça une colonne de cinq cent tanks. Et pas une grenade ! s'écria-t-il.
>
> — Quand je pense aux tas de grenades qui, en 1918, jalonnaient les routes, murmura [le capitaine] Bellanger.
>
> — Des grenades, tout artilleurs que nous fussions, on nous en a pourtant distribué sur l'Aube, pour défendre le pont de Blaincourt, déclara [le lieutenant] Bourget. Mais c'étaient des grenades incendiaires. Mes artilleurs, qui les voyaient pour la première fois, ne savaient même pas s'en servir.[947]

Les captifs sont des êtres épris de vérité et de justice, bien plus que d'un désir de vengeance envers les traîtres et les incompétents. Le texte de Betz est assez subtil en son genre, car, s'il ne met jamais en cause la valeur des soldats français de 1940, il n'hésite pas pour autant à évoquer des comportements indignes et déplorables de tous les acteurs de la guerre (qu'ils soient politiques ou militaires).[948] L'une des belles qualités du texte de Betz est alors de n'être pas manichéen, et de proposer un petit point de vue calme et un peu mélancolique, plutôt qu'un pamphlet nourri

[946] *Ibid.*, p. 42.
[947] *Ibid.*, pp. 42-43.
[948] Voir notamment tout le deuxième chapitre, « Un truc de couillons », pp. 41-54.

d'humiliation, de rage et de dégoût. La forme du dialogue qu'il choisit, mi-fictionnelle, mi-réelle, crée des personnages archétypaux tout autant que singuliers, auxquels le lecteur peut facilement s'identifier, et dont il peut aisément cautionner les points de vue, car ceux-ci ne sont jamais traités de manière caricaturale. La littérature de captivité se fait ici délicate et nuancée, un peu molle aussi, à mille lieux des exhortations viriles et pathétiques d'un Louis Walter ou d'un Francis Ambrière. Le texte de Betz respire la sensibilité bourrue d'hommes écorchés par l'événement, mais qui restent dignes, malgré le choc, et tirent humblement de ce désastre une certaine lucidité :

> Le capitaine Bellanger avait posé ses deux coudes sur le rebord de la table. Penché en avant, serrant ses tempes entre ses paumes, il nous présentait, au milieu d'une chevelure noire encore abondante, la tache blanche qui annonçait au sommet du crâne un commencement de calvitie.
>
> Pendant quelques instants, nous écoutâmes le bourdonnement obstiné des mouches qui tournoyaient au-dessus des gamelles, se posant de temps en temps pour pomper une brune éclaboussure de soupe figée ou une miette de pain dans un sillon de bois.[949]

> [Bellanger] s'était levé et regardait au loin, comme si ses yeux eussent cherché quelque chose à l'horizon du camp, où des fumées de bivouac se perdaient dans la brume des champs.
>
> Il s'entendit murmurer, surpris par le son de sa propre voix :
>
> — Bah ! il [l'aspirant Véron] est jeune. Il oubliera. Qui sait ? Peut-être trouvera-t-il dans ces souffrances sans gloire le chemin que nous avons perdu dans la facilité d'une paix sans audace.[950]

Le récit de captivité est d'abord un *récit de rumination de la défaite*, c'est-à-dire la mise en ordre — mais aussi : le récit de cette mise en ordre — du chaos de la défaite. C'est un exercice très couru, en ces premières années de l'Occupation, que de s'interroger sur l'écrasement de l'armée française ; là encore, Betz fait figure de précurseur puisqu'il est le premier P.G. à publier ses réflexions. Un nombre impressionnant de textes fleurissent à ce sujet, défendant différents points de vue : *Les causes militaires de notre défaite* d'Alerme, *La défaite. Heures tragiques de 1940* de Montigny, *Les Fossoyeurs. Défaite militaire de la France* de Pertinax, *Les journées pathétiques de la guerre* et *Les responsables du désastre* d'Allard, etc.[951] Dans ces publications,

[949] Maurice Betz, *Dialogues des prisonniers*, *op. cit.*, p. 28.
[950] *Ibid.*, p. 170.
[951] Colonel Marie Marcel Étienne Michel Alerme, *Les causes militaires de notre défaite*, Paris, Publications du centre d'études de l'agence Inter-France, 1941. Jean Montigny, *La défaite. Heures tragiques de 1940*, Paris, Bernard Grasset, 1941. Pertinax (pseudonyme du célèbre journaliste André Géraux), *Les Fossoyeurs. Défaite militaire de la France*, New York, édition de la Maison française, 1943. Paul Allard, *Les journées pathétiques de la*

l'accusation se porte généralement sur les gouvernants de la IIIe République, les parlementaristes, les instituteurs laïcs, les intellectuels, qui sont montrés comme les véritables responsables de la défaite, parce qu'ils ont privilégié « *l'esprit de jouissance* » à « *l'esprit de sacrifice* »[952]. Cette idée d'une société décadente qui aurait fait perdre la guerre à la plus grande armée du monde était parfois partagée par les P.G. en captivité, comme en témoigne cet épisode rapporté par l'abbé Pierre Flament à propos de l'oflag IIB-IID. Une troupe de théâtre de l'oflag avait décidé de monter *La belle marinière* de Marcel Achard. La réaction du public fut violente :

> Opinions divergentes sur la pièce : trois actes, a-t-on dit, qui suent le malaise et l'ennui, où l'art est incertain, le goût impur et où la morale même a beaucoup à reprendre. Achard a porté une fois de plus sur le théâtre l'éternelle triade de la femme, du mari et de l'amant. Poésie de la lâcheté et de la veulerie qui rappelle les plus expresses réserves morales. Elle peint des hommes sans ressort, sans courage, plus bas encore que notre humble humanité, qui méritent à peine le nom d'hommes. pièce qui exhale comme un charme impur de désespérance.[953]

Quelques mois plus tard, ce fut *La ligne de cœur* de Claude-André Puget, qui eut droit à un commentaire à peu près identique :

> L'opinion moyenne voit avec défaveur à la scène la légèreté des mœurs, une certaine inconscience, ce qui semble à nos yeux la marque particulière de la Troisième République. Le sérieux et la gravité dont nous sentons le besoin dans notre vie publique veulent s'imposer à la littérature et rejettent avec mépris ce qu'on tient pour l'expression des mœurs qui ont fait notre malheur.[954]

On accuse également les chefs de l'armée, et l'on fustige les hommes politiques qui n'ont pas su accorder les crédits nécessaires à la constitution d'un solide équipement militaire (notamment l'aviation) qui aurait incontestablement permis la

---

guerre, Paris, Les éditions de France, 1941 ; *Les responsables du désastre*, Paris, Les éditions de France, 1941. Pascal Fouché cite d'autres titres pour 1941 et 1942 : voir *L'édition française sous l'Occupation*, *op. cit.*, t. I, pp. 163-173 et 277-283.

[952] Philippe PÉTAIN, Appel du 20 juin 1940. Pétain n'est pas le seul à formuler les choses de la sorte. Dans une déclaration publiée dans des journaux clandestins, de Gaulle écrit, le 23 juin 1942 : « *Un régime moral, social, politique, économique a abdiqué dans la défaite après s'être lui-même paralysé dans la licence.* » (Cité par Robert BELOT, *La Résistance sans de Gaulle*, *op. cit.*, p. 20.)

[953] Compte rendu dans le journal du camp *Écrit sur le sable*, n° 7, 15 juillet 1941 ; cité par l'Abbé Pierre FLAMENT, *La vie à l'oflag IID-IIB Gross-Born et Anrswalde (Poméranie)*, Caen, thèse de Lettres, 1957, p. 210. On comprendra que pour la première citation, c'est peut-être moins une idéologie qui parle qu'une sensibilité propre aux P.G. : comment pourraient-ils ne pas s'identifier à cette histoire, à ces « *hommes sans ressort, sans courage* », dont les femmes sont infidèles ? Et comment pourraient-ils en tirer quelque plaisir ou quelque réconfort que ce soit ?

[954] *Écrit sur le sable*, n° 3, 28 octobre 1941 ; cité par Pierre FLAMENT, *op. cit.*, p. 210.

victoire de la France sur l'Allemagne. Albert Fabre-Luce écrit dans son *Journal de la France* que les hommes politiques sont également responsables de l'alcoolisme qui frappa les soldats français et amollit leur combativité.[955] En revanche, la qualité de l'armée française elle-même n'est pas souvent remise en cause dans ces textes. P. Marc-Vincent écrit, dans son *De l'armistice à la paix*, qui se propose de commenter favorablement la nouvelle politique du maréchal en 1940 :

> Combattants de 1940, soyez sans crainte. Ce n'est pas à vous que l'Histoire, avec le recul du temps, jettera l'implacable anathème. Vous aussi, vous auriez été braves, si ceux que vous aviez mis au pouvoir, qui avaient charge de vos destinées, au lieu de pérorer sur le Forum, avaient su refaire à la France une âme et une structure nouvelles ; s'ils avaient su restaurer l'autorité dans l'État et glorifier le travail au lieu de sanctifier la paresse ; s'ils vous avaient fourni avions, chars, mitrailleuses en quantité suffisante. Alors que vous avez été terrassés par le matériel. À armes égales, vous auriez été égaux à vos devanciers en courage, en héroïsme.[956]

Lors du procès de Riom en février 1942, une note est adressée à la presse, indiquant aux journalistes ce qu'il convient de dire du procès :

> Montrer que ce procès ne saurait être celui de l'armée qui, troupes et chefs, a dû se battre sans disposer des outils indispensables dans une guerre moderne.[957]

Avec ce type de défense, les soldats sont rétablis dans leur honneur ; ils n'ont pas à rougir de n'avoir pas pu plus ou mieux combattre pour défendre leur pays. *A posteriori*, cette rhétorique de l'accusation des politiques et des dirigeants (que l'on retrouve dans nombre de récits de captivité) permet aux P.G. de conserver leur identité de soldat, et par conséquent d'être de réels prisonniers de guerre, des combattants que l'événement de la guerre a fait refluer en captivité, et qui peuvent alors témoigner avoir été, face à l'événement, et de bout en bout, de véritables soldats. L'annonce de ce procès fut globalement bien accueillie dans les oflags, et beaucoup d'anciens combattants de 1914-1918 souhaitaient que les accusés soient condamnés à mort.[958]

Chez Mariat, les responsables de la défaite sont également nommés : ce sont les

---

[955] Alfred FABRE-LUCE, *Journal de la France, août 1940-avril 1942*, Imprimerie J.E.P., 1942 ; cité par Gérard MILLER, *op. cit.*, pp. 156-157.
[956] P. MARC-VINCENT, *La France nouvelle. Tome I : De l'armistice à la paix. La dictateur constitutionnelle du gouvernement Pétain et la réforme de l'État français (25 juin-24 octobre 1940)*, Paris, éditions Jules Tallandier, 1940, p. 18.
[957] Note d'orientation de la Censure, 18 février 1942. Citée par Simon ARBELLOT, *La presse française sous la francisque, l'Écho de la presse et de la publicité*, hors-série, 1952.
[958] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, pp. 440-441.

« *étrangers* » et notamment les Anglais. La défaite de l'armée française, c'est d'abord l'histoire d'une trahison :

> On travaillait sous les ordres du génie, qui nous avait mis à la disposition d'entrepreneurs civils. Beaucoup de ces civils étaient étrangers. On ne leur en confiait pas moins les plans des travaux « à tenir rigoureusement secrets ». J'en ai connu un qui, pour mieux en sauvegarder le secret, les emportait régulièrement chaque *week-end* en Belgique.[959]

L'ennemi a une figure complexe : elle est étrangère, bien sûr (ce qui permet de sauver l'idée d'une pureté nationale), mais elle est également civile. Mariat sous-entend alors que les civils ne sont pas, pour des militaires, dignes de confiance et par déduction l'on comprend qu'il aurait fallu que les travaux d'ingénierie (le régiment de Travailleurs Régionaux auquel appartenait Mariat était chargé, en mai 1940, de creuser des tranchées anti-char) fussent effectués sous les ordres des militaires. La faute en revient alors non pas à l'armée française elle-même, mais à ses cadres administratifs qui — pour des raisons que l'on ne peut que supposer puisque Mariat n'en fait jamais part : appât du gain, 5e Colonne, pressions politiques, etc. — décidèrent de confier ces travaux à des entrepreneurs civils. On retrouve cette idée de trahison dans l'évocation des combats :

> Le général Weygand organisait une ligne de résistance. Le moral des troupes s'améliorait. on avait quelques jours plus tôt, stupidement, donné l'ordre de jeter les armes. Maintenant, on les récupérait. On avait même réussi à réparer 400 tanks et on songeait à effectuer une trouée.
>
> […] Ce fut, hélas ! à ce moment que les Anglais lâchèrent pied et reculèrent de 40 kilomètres.
>
> N'imaginez pas une fuite éperdue. Non, ils partirent en bon ordre sous la mitraille, en jouant du big-pipe [*sic*], suivant un plan mûrement conçu. Ils ne témoignaient d'aucune frayeur, ils observaient toujours une stricte discipline et leurs regards froids semblaient blâmer ces camarades meurtris qu'ils abandonnaient à leur sort. Leur crime inexpiable c'est, ayant accepté de défendre notre aile gauche, d'y avoir renoncé sans crier gare.[960]

Comme pour les travaux anti-chars, c'est la combinaison d'une incompétence des cadres — celle de Gamelin à qui succède Weygand le 20 mai — et d'une trahison étrangère (les Anglais) qui conduit au désastre. Notons que Mariat s'en prend à l'armée anglaise dans son ensemble et pas seulement ses cadres, en stigmatisant le comportement des hommes de troupe. Selon notre auteur, rien ne

[959] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, p. 3.
[960] *Ibid.*, pp. 10-11.

mérite donc être sauvé de l'armée de la perfide Albion. C'est là encore une technique rhétorique qui permet de sauvegarder l'honneur de l'armée française, en énumérant un à un les pièges et les difficultés auxquels elle fut confrontée.

De ces tentatives de séparation du bon grain de l'ivraie, *Vers la Croix de Lorraine* offre une version tout à fait intéressante. Voici le dialogue qui s'engage entre Berthier père et fils, sur les causes de la défaite :

> « [René Berthier :] — Nous avons été vaincus, n'est-ce pas ?
> [André Berthier :] — Nous avons été trahis !
> — La trahison est une excuse commode, un voile avantageux de nos débâcles. Nous avons foutu le camp devant l'ennemi ; c'est un fait. »[961]

Curieusement, c'est André le gaulliste et non son maréchaliste de père qui défend la thèse de la trahison : il a un renversement par rapport à la position adoptée par Mariat. On peut bien sûr supposer que dans le camp des pétainistes, il n'y a pas homogénéité de pensée sur les causes de la défaite[962] ; mais il est plus intéressant d'observer que René Berthier, comme l'indique l'avant-propos, « *crut au mythe du vieux maréchal et, désabusé, brisa cette antique idole* »[963]. *Vers la Croix de Lorraine* dessine donc l'évolution d'un maréchaliste qui devient gaulliste. Comment Deschaumes réussit-il à assurer le passage de son personnage de l'une à l'autre idéologie ? C'est là un périlleux exercice, si, comme lui, l'on souhaite conserver une certaine sympathie pour ce personnage. Qui voudrait en effet s'assimiler à un personnage qui retourne sa veste aussi radicalement ? Deschaumes va résoudre ce problème en montrant que si Berthier a été maréchaliste, c'est qu'il a été trompé, et d'autre part que son engagement patriotique n'a jamais bougé d'un pouce et qu'il est finalement naturel qu'il se tourne vers le gaullisme.

Dans le court extrait que j'ai cité, c'est donc bien un maréchaliste qui s'exprime ; il est par surcroît un ancien de 1914-1918, ce qui explique aussi la sévérité de son jugement sur l'armée de 1940. Berthier peut alors être perçu comme un homme sans concessions pour ses semblables, un homme de lucidité. Mais l'on

[961] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, Paris, Flammarion, 1945, p. 16.
[962] Pour Yves Durand, « *l'idée d'une trahison s'impose* » chez tous les P.G., quelle que soit leur sensibilité politique. Ceux de droite pense que ce sont les soldats, contaminés par la propagande pacifiste communiste, qui ont trahi ; ceux de gauche pensent que ce sont les chefs politiques et militaires. (*La vie quotidienne*, *op. cit.*, p. 39.)
[963] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, p. 7.

entend également ici la parole d'un « proto-gaulliste », qui refuse l'idée de la trahison (par les Anglais) et sous-entend tout de même que l'armée française, telle qu'elle était dirigée en 1940, et avec l'atmosphère défaitiste qui l'imprégnait à l'époque, n'a pas pu être à la hauteur des combats. On se souviendra que de Gaulle n'avait pas la fibre républicaine, mais qu'il reconnaissait tout de même à la IIIe République d'avoir su, jusqu'en 1918, restaurer la force militaire du pays.[964] Dans une lettre du 26 mars 1956 au Colonel Goutard, qui lui avait soumis les épreuves de son ouvrage *1940. La guerre des occasions perdues*, Charles de Gaulle écrivait :

> Mon cher Goutard,
>
> C'est avec un extrême intérêt que j'ai lu les épreuves de votre ouvrage sur 1940. Vous possédez à fond tous les éléments de cet immense et terrible sujet. Vous présentez les faits d'une manière impressionnante. Vous avez choisi une ligne générale qui me paraît indiscutable et qui, en outre, est pour le pays la moins décourageante. Car, s'il s'est établi — comme je le crois — que le désastre de 1940 fut le résultat d'une défaillance de la stratégie et de l'organisation (elle-même, à mon sens, liée à l'impuissance politique), mais non point d'une infériorité organique de la France, l'avenir reste ouvert.
>
> D'ailleurs, le redressement qui suivit la défaite, bien qu'il ait été mené avec de très faibles moyens, ne nous laisse-t-il pas, à cet égard, les raisons de l'espérance ?[965]

On remarque que la position de De Gaulle dans cette lettre de 1956 a des points communs avec celle d'Ambrière (pour la combativité « *organique* » de l'armée française), mais aussi avec celle de Mariat, en ce qui concerne « *la défaillance de la stratégie et de l'organisation* ». Il y a donc bien une base commune de partage entre gaullistes et pétainistes, du moins sur quelques questions d'ordre militaire ; c'est par ce type de passerelles qu'un personnage comme René Berthier — mais aussi Guy Deschaumes lui-même, qui finira par s'engager dans les F.F.I. — peut passer d'une idéologie à l'autre.

Reste le point de vue d'André Berthier : c'est lui qui, comme Mariat, défend l'idée d'une trahison. On peut comprendre que c'est la fierté et l'impétuosité de la jeunesse qui parlent ici : André a soif d'action, prétend que le combat n'est pas fini, et rentrera dans un mouvement de résistance. Soutenir que l'armée française a été trahie, c'est alors moins sauver l'honneur de celle-ci (c'est plutôt le point de vue de Mariat) que la combativité présente des Français — qu'ils soient civils ou militaires.

---

[964] Julian JACKSON, *La France sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 473.

[965] Charles DE GAULLE, lettre à A. Goutard, 26 mars 1956 ; repris dans Colonel A. GOUTARD, *1940. La guerre des occasions perdues*, Paris, Hachette, 1956, p. 5.

C'est, somme toute, défendre la combativité de *l'esprit* français. Ce petit dialogue nous permet donc d'observer quelques signes d'interpénétration des idéologies pétainiste et gaulliste qui seront autant de passerelles, je le montrerai, dans le cheminement des P.G. d'une idéologie à l'autre.

L'interrogation des raisons de la défaite fut donc pour les P.G. un acte vital de réorganisation du monde, qui prit naissance dès les premières étapes de la captivité. Mais comme en témoigne *Vers la Croix de Lorraine* et, finalement, l'immense majorité des récits de captivité publiés après-guerre, cette question ne fut jamais totalement pacifiée : Ambrière et les autres avaient encore besoin, après 1945, d'évoquer dans leurs récits les responsables de la défaite. Il y a une raison simple à cela : les écrivains pétainistes et collaborateurs avaient donné sous l'Occupation leur version des faits ; il s'agissait donc aux idéologies résistantes de se réapproprier, avec leurs propres valeurs et cadres de pensée, cet événement de la défaite. Cet ainsi qu'il faut lire, me semble-t-il, le texte voté par le Comité Fédéral des la F.N.P.G., le 8 juin 1945, sur les causes de la défaite :

> [Les P.G.] accusent les responsables de la défaite :
> — les dirigeants qui nous ont amenés à la guerre dans les circonstances et les conditions que nous avons connues ;
> — les gouvernements et les états-majors qui ont négligé de préparer la force militaire de la France ;
> — les gouvernements et les diplomates qui ont mené la France de capitulation en capitulation ;
> — les partis politiques et autres groupements qui sous prétexte de maintien de l'ordre ou de pacifisme ont fait le jeu de l'ennemi ;
> — les agents de la démoralisation française ;
> — tous ceux qui ont lutté contre la natalité, la production et l'amélioration des conditions de vie ;
> — l'instabilité ministérielle et l'irresponsabilité généralisée dans les administrations.[966]

Dans cette liste de responsables n'apparaît évidemment pas l'Armée française en tant qu'institution. Il n'est pas non plus question de mettre ici en cause la valeur combative de l'Armée française. En portant ainsi une accusation sur divers responsables, la F.N.P.G. fait donc des P.G. de pures victimes de la défaite, et entretient l'idée d'une séparation des hommes et de l'événement. C'est une prise de position compréhensible, lorsque l'on sait que l'opinion publique française de 1945

[966] Résolution du Comité Fédéral sur l'Orientation de la F.N.P.G. Circulaire n° 23 Direction générale. Citée par Christophe LEWIN, *Le retour des prisonniers de guerre français*, *op. cit.*, p. 101.

conserve toujours l'idée que la capture des P.G. fut le fait d'« *un manque de bravoure face à l'ennemi* » ou même d'« *un renoncement volontaire des combattants à poursuivre la lutte* »[967]. En 1945, la défaite est encore une réalité vive et douloureuse pour les P.G. libérés, mais elle l'est aussi pour tous les non-P.G., et aux seconds, les premiers doivent faire comprendre que, comme eux, ils n'en sont que des victimes.

Tous les récits de captivité n'accordent pas autant de place que Betz à l'argumentation rationnelle sur les causes de la défaite. Dans *Le caporal épinglé*, le château de Vaucouleurs est lui aussi un « espace incertain » qui sert d'étape de rumination. Cependant l'ambiance y est bien moins propre que chez Betz, moins paisible aussi, même si elle est tout autant résignée :

> Une douzaine de loqueteux se pressent en rond autour d'un gros tas de flammèches grésillantes. L'odeur est presque insupportable, ça sent le cuir et le caoutchouc brûlé, mais ça fait quand même un peu de lumière et de chaleur. Pas exactement un feu de joie, mais les gars ont mis une sorte de frénésie rageuse à dépouiller les envers de casques et à jeter dans le brasier les tuyaux de masque à gaz. Il en sort une odeur maudite ; c'est un vrai bûcher qui pue la défaite.[968]

Ce n'est pas ici une étape de rationalité dans la digestion de la défaite, mais une étape de *rituel*, pourrait-on dire : il s'agit de se débarrasser, concrètement et symboliquement, de ce qui rappelle le combat perdu, les casques et les masques à gaz. Rappelons-nous que Perret écrivait, à la première page du récit, évoquant l'instant d'après la capture :

> La retraite, la défaite, le chahut des derniers combats, la grande rafle, on verra plus tard à comprendre. Pour l'instant, c'est la faim et la pluie. Ne pas remuer la boue. Contre la misère faire le mort.[969]

Il y a donc bien une évolution, entre ces deux épisodes, du processus de digestion et de séparation des soldats et de la défaite. Au début du récit, les soldats sont couchés à terre, collés à la défaite ; ils se confondent avec elle. Et s'il ne faut pas « *remuer la boue* » de la défaite, c'est qu'il y a un risque que tout s'écroule d'un coup, homme et monde défaits. Quelques jours plus tard, « *loqueteux* » certes, mais

[967] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 8.
[968] Jacques PERRET, *Le caporal épinglé*, *op. cit.*, p. 18.
[969] *Ibid.*, p. 7.

ayant repris autour d'un brasero leur station debout, les soldats tentent de se décoller de la défaite en se séparant des objets qui la leur rappellent : abandonnant un peu de leur *humiliation* (en latin, *humus* désigne la terre), ils regagnent un début de dignité. Chez Betz, la dignité des soldats, « *assis autour d'une table faite de vieilles caisses de cartouches de 75* »[970], se retrouve dans la discussion rationnelle et impartiale, dans la lucidité douloureuse que l'événement confère aux hommes. Chez Perret, la réflexion rationnelle sur les causes de la défaite fait plutôt place à de viriles formules, des bons mots aux accents prophétiques, que prononcent des personnages bourrus et typés :

> [Sous la pluie, autour du feu, Ballochet] déclare d'une voix très distinguée comme l'invité qui se croit obligé de dire quelque chose :
> — Bien mauvais temps pour la saison.
> […]
> — Tu l'as dit, tout est chamboulé, plus de saisons, et plus de bon Dieu.
> — Et plus d'armée française, ajoute un gros paysan qui jette avec ostentation une doublure de casque dans le brasier : voilà ! on liquide et on s'en va.
> […]
> — Ah ! mes amis, cette déculottée maison. À nous le bol d'or et la coupe.[971]

L'analyse du narrateur suit immédiatement :

> On renchérit, on s'esclaffe : vaut mieux en rire ! c'est la formule. Le spectacle est vraiment nouveau pour moi : des vaincus qui se tapent les cuisses autour d'un feu de joie en disant : Quelle rigolade, nom de Dieu, quelle rigolade ! Un beau sujet pour Édouard Detaille et un joli poème pour Déroulède. Est-ce que je raconterai la scène à mes petits-neveux en les prenant sur mes genoux ? Non, parce que si je la trouve magnifique dans un sens c'est que justement j'ai été élevé avec des histoires de vaincus solennels et glorieux. Pour attraper de bons fous rires aux enterrements il faut avoir grandi dans le respect des choses de la mort.[972]

La défaite est vécue par les P.G. de Perret comme une bonne partie de rigolade, mais l'on sent bien que sous le ton bravache qu'ils adoptent pointe une réelle douleur. C'est là l'illustration du ton général (à la « hussarde ») adopté par Jacques Perret dans *Le caporal épinglé* : soyons virils, drôles, subtils et bourrus à la fois, parlons de choses graves avec légèreté, et surtout ne nous prenons pas au sérieux. L'ironie et la dérision ont une grande place dans ce livre, et sapent les éventuelles lourdeurs qui pourraient naître à l'évocation de réalités délicates. Voici par exemple comment Perret traite le dialogue entre Dupieu et Pater à propos de l'éternelle « *méfiance*

[970] Maurice BETZ, *Dialogues de prisonniers*, *op. cit.*, p. 27.
[971] Jacques PERRET, *Le caporal épinglé*, *op. cit.*, pp. 18-19.
[972] *Ibid.*, p. 19.

héréditaire » des Français pour les Allemands :

> La discussion tourne à l'aigre et Dupieu cherche une formule de compromis. Mais Pater le tient à l'œil ; les instituteurs, il n'a jamais pu les piffrer, comme il dit. […] Dupieu qui s'est embarqué dans un laïus édifiant sur la bonne foi [des Allemands] s'efforce de trouver une formule à la portée de son auditoire :
>
> — Je réalise, dit-il, qu'on m'a bourré le mou, tout simplement. Je croyais voir des brutes et je vois des braves gens ; il faut accepter…
>
> — … le coup de pied au cul, tu as raison, dit Pater, ça fait du bien et on en redemande.
>
> — À la soupe ! hurle quelqu'un.
>
> Étreignant sa gamelle de ses deux mains encore potelées, l'instituteur [Dupieu] se dresse brusquement, le regard impartialement fixé sur le bouteillon qui vient d'arriver.[973]

On est bien loin de la courtoisie réciproque des officiers de Betz ou même de Guitton. Perret laisse en effet beaucoup plus s'exprimer le ressentiment, la phrase assassine et les besoins corporels (« *À la soupe !* »), que la rationalité et la dialectique. Les positions de compromis que défend l'instituteur Dupieu sont finalement rabattues sur le seul appel du ventre et sont rendues, sinon illégitimes, du moins triviales. Il ne faut pas croire pour autant que seules les positions de Dupieu soient ainsi traitées. Pater lui-même — pour qui le narrateur témoigne nettement son attachement — voit lui aussi sa parole trivialisée. Observant Pater en train d'achever son repas, Perret écrit :

> Près de moi, Pater parle tout seul : « c't'un monde j'te dis » et posant sa gamelle entre les jambes il projette d'une bouche crispée en cul de poule un joli petit glaviot bien moulé qui passe en parabole par-dessus l'assemblée des convives. Je n'insiste pas sur la grande éloquence d'une telle démonstration exécutée par Pater. Cela va très loin.[974]

Assimilé à une conclusion démonstrative, le « *joli petit glaviot bien moulé* » de Pater nous rappelle l'importance et l'obsession du corporel chez les captifs. La chute ironique « *Cela va très loin* », s'appliquant tout autant au plan physique qu'intellectuel, montre que parole, pensée et corps sont mêlés en la personne de Pater, à ce moment de la captivité. Là encore, la trivialisation de la parole par le corporel n'est pas une délégitimation de celle-là ; ce n'est pas parce que la parole est comparée à un glaviot qu'elle ne vaut rien ; ce n'est pas parce que Dupieu prêche le rapprochement avec les Allemands pour être sûr de satisfaire son estomac que son point de vue n'est pas légitime. *Le caporal épinglé* et *La peau et les os* de Georges Hyvernaud

[973] *Ibid.*, p. 39.
[974] Jacques Perret, *Le caporal épinglé*, *op. cit.*, pp. 40-41.

attribuent à la présence du corps une fonction commune : cette présence permet de mettre fin aux « *histoires de boue glorieuse* »[975] ou de « *vaincus solennels et glorieux* », de couper la tête à toutes les tentatives d' « *encagement* » (Hyvernaud) que l'excitation de la douleur et de la défaite fit naître en France pendant la guerre. Cette présence du corps est, au sens strict, une entreprise d'*humilité*, et de rapprochement de l'homme de sa nature corporelle. C'est pourquoi, comme chez Hyvernaud, les chiottes du camp sont le lieu fondamental où l'individu captif se retrouve soi-même et retrouve l'essence de la communauté captive. Au chapitre « Dialogues aux gogues », Perret écrit :

> Accueillantes feuillées, chiottes de bonne compagnie où se retrouve à la fois l'ambiance de la foire et du parlement, des thermes, des cours de récréation et des garden-parties. Jetant son lest, débarrassé de la matière, l'esprit s'élève. C'est là que se fortifie l'âme collective du camp, que se galvanisent les espoirs, que s'élaborent enfin, du chaos de la catastrophe, des schémas d'analyses, des tendances, des perspectives.[976]

L'entreprise de nivellement de toute la réalité par l'ironie et le corporel apparaît ici clairement, dans le mélange de champs sémantiques divers (« *garden-parties* », « *lest* », « *chiottes* », « *analyses* », « *perspectives* », etc.). Mais il faut surtout lire dans ce passage une nouvelle étape de la séparation de l'homme et de la défaite : en déféquant, en « *jetant son lest* », le soldat captif reproduit le rituel de sacrifice des masques à gaz et des casques opéré quelques pages auparavant, autour du brasero. Dans cette étape, un futur est envisagé (« *perspectives* »), émergeant du « *chaos de la catastrophe* » : l'homme se ressaisit et de l'écrasement peut passer à l'action. À la fin du chapitre, le narrateur a déjà envisagé sa première tentative d'évasion :

> Pater, accoudé sous la tente, vient d'entamer un beau morceau de pain.
> — Tu m'excuseras, dit-il, mais on vient de distribuer le carbi, j'ai pas pu attendre. J'ai mis ta part sur ta musette. Tu as des bouteillons ?
> Je coupe une mince tranche de pain.
> — Je mets le reste à gauche, dis-je, pour demain.
> — Qu'est-ce qui se passe ? Tu es tombé sur la tête ?
> — Non, j'ai envie de me tirer demain soir. Tu viens ?
> — D'accord.[977]

[975] *Ibid.*, p. 7.
[976] *Ibid.*, p. 52.
[977] *Ibid.*, p. 58.

Dans *Le caporal épinglé*, la durée qui sépare le temps de l'hébétude du temps de l'action est très court : 50 pages, pour un texte qui en comporte presque 700. Au bout de 50 pages, le récit de captivité de Perret passe du statut de *récit de rumination de la défaite* à celui de *récit d'évasion*. On est très loin de la temporalité adoptée par Maurice Betz, qui consacre entièrement son livre à la méditation sur les causes de la défaite, et le clôt par un timide appel à l'action : « *Il faudrait pourtant que ça change.* »

Alexandre Vialatte propose dans *Le fidèle Berger*, un cas fort intéressant de rumination de la défaite par un personnage *délirant* : Berger vit entièrement sa drôle de guerre et sa captivité sur le mode de la *réminiscence*. La réalité ne s'appréhende plus alors par la raison et la dialectique (comme dans la majorité des récits de captivité), mais uniquement sur le mode de la rêverie et du délire. Berger, pendant des dizaines de pages, ne cesse de se poser des questions sur ce qu'il est — est-il bien lui-même ? le brigadier Berger matricule 2404 ? — et sur l'intention des gardiens qui l'ont enfermé dans une cellule. Membre d'une armée défaite dont il est isolé, pour des raisons qu'il ne comprend pas, Berger est hanté par « *le secret de Planier* », personnage énigmatique qu'il rencontre peu de temps avant la défaite, et dont il pense qu'il est la clef de compréhension du monde qui l'entoure. Planier aurait en effet, confié un secret à Berger, le sommant de toujours le taire. Berger essaie même de se tuer dans sa cellule, pour ne pas désobéir à cette injonction. La « rumination de la défaite » selon Berger est toute particulière : plus que de comprendre pourquoi l'armée française a été défaite, elle essaie de trouver les raisons de la perte d'identité et de repères que subit Berger. La défaite est concrètement pour Berger le commencement de sa folie :

> Tout commença par une grande nuit où la colonne défilait sur la route droite, sans armes, sans chevaux, sans cartouches, écrasée moins par la défaite que par une énigme terrible, par une réalité qu'on ne comprenait pas.[978]

La raison demeurera jusqu'au bout impuissante à percer cette « *énigme* ». Les dernières pages du récit font enfin se rencontrer Berger et Planier : Planier n'a plus aucun souvenir du « *secret* » à ne pas révéler : « *Il faut croire que ce n'était pas bien grave.* ». Tout retombe comme un soufflé. Berger décide alors de « *changer de souvenirs* » :

[978] Alexandre VIALATTE, *Le fidèle Berger*, *op. cit.*, p. 26.

> Il se trouvait au coin d'une route en dévers. Un petit vent faisait frémir l'herbe, à ras du regard. Il voyait trois bleuets au coin d'un champ de blé. Le ciel était d'un bleu splendide. Duhourceaux lui avait confié la mitrailleuses. Il la vidait du geste nécessaire. Les copains étaient avec lui ; chacun avait son mousqueton et chacun avait ses cartouches. Il venait de boire un quart de vin. Il ne manquait pas de cigarettes. Sa femme lui avait écrit la veille. Toute sa famille se portait bien. Tout lui prouvait que sa femme était vivante, que ses filles n'étaient pas mortes, que sa patrie s'en tirerait. Et, avant que quoi que ce fût pût lui démontrer le contraire, dans l'exercice de son métier, une balle bien ajustée lui procurait avec logique cette mort qu'il avait dû demander comme une excuse à une cave de mélodrame et aux consignes d'un fantôme.[979]

Tout revient dans l'ordre, mais ce n'est pas l'ordre de la réalité : c'est celle du fantasme.

En dehors du cas bien particulier de Vialatte, voici qu'apparaît, tiraillée entre ces deux cas extrêmes, une des grandes lignes de partage des récits de captivité « pétainistes » et les récits « résistants ». Les récits pétainistes, parce qu'ils cultivent un certain dolorisme cher au maréchal, passent plus de temps que les récits résistants à s'interroger sur les causes de la défaite — en précisant souvent d'ailleurs que celles-ci sont profondes et anciennes, et que dès lors, c'est la société entière qu'il convient de changer. Quant aux récits résistants, parce qu'ils souscrivent à l'idée que le combat continue et que la guerre peut encore être gagnée, ils essaient de montrer le plus possible la vitalité et l'ingéniosité qui nourrissent la combativité française contre l'ennemi allemand. Suivant les récits, les proportions accordées à l'une ou l'autre facette du récit (rumination/action) varient grandement, mais c'est là globalement l'une des structures fondamentales de ces types de récits. Par exemple, Ambrière, le 20 juin 1940, alors qu'il n'est pas encore capturé, songe déjà à s'échapper : « *Je m'étais muni d'une carte et je méditais de gagner la Suisse par la trouée de Belfort* »[980]. Ici, le temps de l'action *devance* même celui de la méditation sur les causes de la défaite — la seule méditation qu'Ambrière s'autorise, c'est celle qui lui permettra de trouver les moyens de s'échapper.

Il convient toutefois de nuancer cette répartition en soulignant que dans les récits pétainistes existe également une certaine forme d'action. Celle-ci ne se fait évidemment pas contre les Allemands (du moins dans les premières années de la guerre), pour des raisons faciles à comprendre. Mais il y a tout de même une action

[979] *Ibid.*, p. 264.
[980] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 27.

— on pourrait parler plus justement d'*activité* —, que je définirai comme une *reprise de soi par soi*. Il y a activité parce que les P.G. font un effort, individuel et collectif, pour sortir du marasme de la captivité : il s'agit essentiellement d'activités sportives, artistiques, ou intellectuelles. Je développerai plus loin les enjeux de ces activités, qui constituent une des thématiques les plus fréquentes de la quasi-totalité des récits.[981]

Mais pour l'instant, le cas de Perret — extrême encore une fois, puisque le désir d'évasion du narrateur le prend dès son séjour au camp de Vaucouleurs, et non pas, comme la plupart des P.G., dans les camps d'Allemagne — nous permet de déceler de nouveaux frémissements de dissension dans la communauté captive. Ambrière nous avait déjà montré qu'il y avait, au moment des marches, une ligne de partage entre les soldats dignes et unionistes et les indignes égoïstes. Perret va plus loin, puisqu'il sous-entend que la prise de position pro-nazie de l'instituteur Dupieu témoigne d'un caractère frileux et craintif. Pater au contraire ne semble avoir peur de rien à ce stade du récit, et sa témérité, le choix qu'il fait de s'évader, s'accompagne d'un discours anti-nazi. Comme chez Ambrière, morale, choix idéologique et action sont indissociables les uns des autres.

À ces interrogations sur les causes de la défaite, massivement partagées par les récits de captivité publiés entre 1940 et 1953, il y a bien sûr quelques exceptions significatives. On ne sera pas surpris que l'une d'entre elles vienne du « franc-tireur » Robert Brasillach, remâché en 1964 par son beau-frère Maurice Bardèche. Dans un chapitre de *Journal d'un homme occupé*, censément écrit au frontstalag de Neuf-Brisach en juin 1940, Brasillach expose son point de vue sur l'activité intellectuelle qui l'entoure :

> Pour moi, j'avoue que je dédaigne les interminables exégèses sur l'origine de la guerre et de la défaite qui semblent faire la plus complaisante occupation des prisonniers présents. Je proclame devant chacun que je vais faire faire une pancarte : « Je ne parle pas de la guerre. » Je préfère, lorsque la nuit est descendue, de notre balcon de presbytère provincial, ressusciter avec quelques uns des visions de Paris entre deux guerres, nos fêtes juvéniles, nos amis inconnus.[982]

Brasillach, par une telle posture individualiste, rejette avec dédain ce

[981] Voir *infra*, p. 455 *sqq*.
[982] Robert BRASILLACH, *Journal d'un homme occupé*, ch. « Les captifs de l'armistice », Paris, Sept Couleurs, 1955 ; repris dans Robert BRASILLACH, *Œuvres complètes*, Maurice BARDÈCHE (éd.), Paris, Club de l'honnête homme, 1964, t. VI, p. 410.

foisonnement d'explications dont on peut aisément comprendre l'étouffement qu'il doit provoquer chez un être si délicat… J'y lirai néanmoins également une tentative de séparation de l'homme et de l'événement de la défaite. Quand la plupart de ses compagnons de captivité s'en remettent à la rationalité ou à l'expression de leur désarroi pour opérer cette séparation, Brasillach recourt à une technique elle aussi très répandue en captivité, mais plus tard, dans les camps en Allemagne : l'évocation du monde d'avant-guerre. Pour Brasillach, cette technique n'est pas passagère, puisqu'il l'expérimentait déjà pendant la drôle de guerre, lorsqu'il écrivait *Notre avant-guerre* : il ne fait que perpétuer cette nostalgie que provoque chez lui l'exil de la capitale engendré par la mobilisation. Comme les autres P.G., il tend son désir tout entier vers l'horizon de sa « petite patrie », il lui donne la force d'un mythe, d'un âge d'or, capable de faire oublier la cruelle réalité présente.

L'individualisme d'un Raymond Guérin donne de semblables reconstructions mythiques. Dans *Les poulpes*, comme je l'ai dit, les seuls — mais puissants — espaces de liberté du Grand Dab sont ses remémorations des instants passés avec Delphine, avant-guerre, dans les contrées ensoleillées de la Méditerranée. À cette occasion, Le Grand Dab retrouve l'identité de M. Hermès, qu'il était avant que la captivité ne transforme son vrai nom en sobriquet :

> … … …

cette réalité. Le retour sur soi permet en effet de recomposer le temps et le monde à sa guise, et de ne plus être soumis au temps imposé par l'événement. Jean-Paul Sartre notait à propos des tentatives de compréhension de la défaite pendant l'Occupation :

> Cette façon de juger l'événement à la lumière de l'avenir a été, je crois, pour tous les Français une des tentations de la défaite : elle représentait une forme subtile d'évasion. En sautant quelques siècles et en se retournant sur le présent pour le contempler de loin et le replacer dans l'histoire, on le changeait en passé et on masquait son caractère insoutenable. On voulait oublier une écrasante défaite en ne l'envisageant plus que dans ses conséquences historiques.[984]

Lorsque cette évasion de la défaite ne peut être accomplie, lorsque la séparation de l'homme et de l'événement n'est pas faite, lorsque l'événement imprime tout son poids sur le soldat défait, il reste toujours, jusque dans les derniers recours, une place de réappropriation du monde par l'homme. C'est ainsi par exemple qu'on peut lire le suicide du camarade d'Ambrière, ne pouvant supporter la honte de la défaite. De la même manière, un récent téléfilm (*Le triporteur de Belleville*) montrait un sergent d'Afrique noire, parlant un français irréprochable (il est agrégé de grammaire), et préférant mourir abattu par les Allemands alors qu'il quitte la colonne des prisonniers, que de subir la honte de la défaite.[985] Ce n'est qu'en surface que ce geste-là témoigne de la fusion de l'homme et de l'événement, de l'impossibilité pour le premier de se détacher du second. Car malgré tout, c'est un geste de *dignité* que le sergent fait là : un geste qui dit le courage, le sens de l'honneur et du patriotisme qui animait ce soldat d'outre-mer. C'est bien la volonté d'un individu face à l'événement qui s'exprime, dans ce refus de laisser l'événement prendre toute la place de l'individu. Bien plus, ce suicide permet de refuser crânement la réalité de cette défaite et de l'oppression qu'elle engendre : c'est le suicidé qui décide de la fin de l'histoire, et non plus l'événement. Enfin, en se laissant tirer dans le dos par un soldat allemand, le sergent noir peut montrer la cruauté de leurs ennemis à ses camarades qui restent vivants. L'événement de la défaite ne broie donc le sergent d'outre-mer que dans un premier temps, celui de la honte et du désespoir ; mais

[984] Jean-Paul SARTRE, « Qu'est-ce qu'un collaborateur ? » [août 1945], repris dans *Situations III*, Paris, Gallimard, 1949, p. 54.
[985] *Le triporteur de Belleville*, diffusion en mai 2007 sur France 2.

ensuite, sa dignité lui permet de s'ériger en martyr et en *exemplum*, c'est-à-dire de transformer le geste de désespoir en geste d'action, concrète et radicale. Acceptant cette mort, le sergent pose les bornes de l'espace du refus où pourront agir les soldats qui envisagent la captivité comme continuation du combat. De ce point de vue, ce téléfilm ne dit rien d'autre que ce qu'Ambrière disait, 60 ans plus tôt.

Le triporteur de Belleville ne présente pas d'autre geste héroïque et sacrificiel d'un soldat de la défaite. À la fin du téléfilm, toutefois, il y a un geste *résistant* d'un ancien soldat — mais il n'est plus soldat, il est redevenu civil. Les soldats métropolitains sont bien plus que ce sergent véritablement écrasés par la défaite, et se laissent entraîner par le flux de l'événement. Comme chez Ambrière, le soldat métropolitain n'est plus le garant de l'honneur de l'Armée française ; quand il se ressaisit face à l'événement, lorsqu'il entre en Résistance, c'est moins par dignité que par un instinct de vie surpuissant. Celui qui est capable de se sacrifier pour sauver l'honneur est un élément un peu excentré de la communauté captive (chez Ambrière, un hypersensible), qui n'était fait ni pour la vie, ni pour l'action. Même dans la mort volontaire, le soldat est donc capable de se ressaisir !

Digestion de la défaite (2) : « récit animal »/« récit humain »

Les récits de captivité que j'ai étudiés jusqu'ici (Perret, Betz, Ambrière, Mariat, etc.) montrent bien les tentatives que le soldat français vaincu entreprend pour se décoller de la défaite. Perret est le plus clair sur ce point, puisqu'il nous présente au début du *Caporal épinglé* des hommes proprement humiliés, le nez dans la boue, et qui, peu à peu, se redressent, se remettent en mouvement, et cherchent ensuite sans cesse à s'évader. Chez Hyvernaud, nous l'avons vu, l'homme ne peut à aucun moment se séparer de l'événement : il est irrésistiblement emporté par son flux. Chez Ambrière et chez Mariat, enfin, le soldat ne semble jamais avoir fait corps avec la défaite : il y a toujours eu une conscience qui a su tracer des lignes de partage entre le bien et le mal, le digne et l'indigne.

Dans les récits de captivité, on sent qu'il y a une urgence à passer du stade de l'humiliation à celle de la reprise de soi par soi. Les récits essaieront toujours de

ménager ce passage le mieux possible, en insistant bien plus sur la seconde étape que sur la première. Aucun récit — à l'exception de ceux d'Hyvernaud et de Vialatte — n'en reste à un pur état de fusion du soldat avec la défaite. J'étudierai plus loin comment les rhétoriques pétainiste et résistante effectuent chacune le passage de l'humiliation au redressement.[986] Mais avant cela, je souhaite donner une clé générale de lecture de ce passage, qui résonnera de différentes manières au cours de ma réflexion.

Cette clé, je la trouve dans un article publié en 1947 par Georges Bataille et intitulé « À propos des récits d'habitants d'Hiroshima »[987]. Il s'agit d'un compte rendu critique que Bataille fait d'un livre de témoignages de survivants d'Hiroshima, recueillis par John Hersey et publiés la première fois dans le *New Yorker* du 31 août 1946, avant d'être traduit et publié dans *France Soir* en septembre de la même année. Bataille remarque d'abord « *qu'entre les mesures habituelles de l'esprit et les possibilités de l'effet atomique demeure une disproportion qui fait battre la campagne, laissant l'imagination devant le vide.* »[988] Pour les Français et les Américains qui se trouvent émotionnellement — c'est-à-dire géographiquement et patriotiquement — éloignés du Japon, le livre de Hersey parvient partiellement à combler ce vide, en donnant « *une représentation sensible du cataclysme* »[989]. Hersey ne se contente pas de décrire le face-à-face des survivants avec l'explosion ; il retrace leur journée avant que la bombe ne tombe, il redit les petites occupations quotidiennes de ces gens frappés *tout à coup* par l'événement. Pour Bataille, ce procédé tend à rendre familières et humaines ces figures qui sinon nous resteraient anonymes et lointaines. Mais ce procédé construit — ou suppose — aussi et surtout un certain type de narration, qui s'accroche au point de vue des survivants, sans tenir compte de la connaissance générale de l'événement. Le récits de Hersey permettent de saisir « *la pleine ignorance de ce qui survenait* », qui était celle des habitants d'Hiroshima :

> Le monde entier apprit avant les habitants d'Hiroshima que la ville avait étrenné l'invention qui allait bouleverser la terre et laissait ses inventeurs eux-mêmes atterrés. À celui qui dans les rues d'Hiroshima fut ébloui par un éclair immense, qui avait l'intensité du soleil et

[986] Voir *infra*, p. 441 *sqq.*.
[987] Georges BATAILLE, « À propos des récits d'habitants d'Hiroshima », in *Critique*, n° 8-9, janvier-février 1947 ; repris in *Œuvres complètes*, t. XI, *Articles I (1944-1949)*, Gallimard, 1988, pp. 172-187.
[988] *Ibid.*, p. 174.
[989] *Ibid.*, p. 175.

n'était pas suivi de détonation, la colossale explosion n'apprenait rien. Il la subissait comme un animal, il n'en connut même pas l'étendue gigantesque.[990]

Non seulement les habitants d'Hiroshima ne *comprennent* rien à ce qui leur advient, mais de plus, « *le monde entier* » acquiert avant eux cette compréhension. La situation semble être paradoxale au premier abord, mais se résout dans une équation simple : la connaissance de l'événement est fonction de notre éloignement par rapport à lui.[991] Surtout, le citoyen américain ou français collé au poste de radio, et écoutant la déclaration du président Truman, pouvait saisir immédiatement la dimension de « *fait historique* » que constituait l'explosion de cette bombe, c'est-à-dire la capacité de cet événement à modifier le cours de l'histoire de l'humanité :

La bombe atomique tire son sens de son origine humaine : c'est la possibilité que les *mains de l'homme* suspendent délibérément sur l'avenir.[992]

Cette connaissance de la dimension « *humaine* », c'est-à-dire du sens historique de l'événement, les rescapés n'ont pu l'avoir à l'instant de l'explosion ni même dans ceux qui la suivirent. Leur mémoire est remplie au contraire par des perceptions que Bataille qualifie d' « *animales* » : perceptions sensibles et non intellectuelles, s'attachant à des détails que la seule intuition rend impossibles à relier entre eux :

« La première chose que [M. Tanimoto] vit fut une escouade de soldats… Les soldats sortaient de l'abri où ils auraient dû être en sécurité, et du sang coulait de leurs têtes, de leurs poitrines et de leurs dos. Ils étaient silencieux et hébétés. Sous ce nuage de poussière qui semblait local, le jour devint de plus en plus sombre. »[993]

Bataille décèle pourtant chez M. Tanimoto des traces d'intelligence humaine, que la catastrophe n'a pas complètement pulvérisées : M. Tanimoto décide de grimper sur un monticule, qui lui permettra d'avoir une vue d'ensemble de la situation. Pour Bataille, cette ascension témoigne d'une recherche du « *sens humain de*

[990] *Ibid.*, p. 175.
[991] Pour des hommes et femmes du début du XXI^e^ siècle, habitués aux guerres ultra-médiatisées et de haute précision, cela n'a rien d'étonnant : la Guerre du Golfe proposa à chaque téléspectateur mondial suffisamment d'informations pour pouvoir embrasser toutes les dimensions (stratégique, politique, économique, diplomatique, médiatique même) du conflit : il suffisait de regarder C.N.N. et l'un de ses concurrents à longueur de journées, confortablement assis dans son canapé à l'abri des missiles Tomahawk.
[992] Georges BATAILLE, art. cité, in *op. cit.*, p. 178.
[993] *Ibid.*, p. 176. Dans cette citation du livre de Hersey, les points de suspension sont le fait de Bataille et sont, selon les codes typographiques de l'époque, des coupures faites par lui dans le texte.

l'événement », d'un dépassement de l'information sensible par une mobilisation de l'intelligence. La sensibilité est du côté de l'animal, notamment lorsqu'il s'agit de percevoir la souffrance et la douleur que provoque l'événement. M. Tanimoto redescend alors vers la ville et voit des victimes de l'explosion. Dans son champ de vision apparaissent alors peu à peu les corps mutilés et défigurés par l'explosion :

> « Certains avaient les sourcils brûlés et la peau pendait de leurs visages et de leurs mains. D'autres, à cause de la douleur, tenaient leurs bras levés comme s'ils avaient porté quelque chose dans leurs mains. D'autres vomissaient en marchant. Beaucoup étaient nus ou vêtus de lambeaux… […] *Presque tous avaient la tête basse, regardaient droit devant eux, en silence, sans aucune expression sur le visage.* […] Il se pencha et pris une femme par les mains, mais sa peau glissa et se retira en énormes morceaux, comme des gants. »[994]

L'horreur de ces blessures met l'intelligence hors-service, aussi bien par la souffrance qu'elle laisse supposer que par l'étrangeté des corps ainsi mutilés. Comment peut-on en effet comprendre le mal dont sont atteints ceux qui « *vomissaient en marchant* », ou ceux qui « *tenaient leurs bras levés* » ? Quel est ce mal invisible qui provoque de tels états du corps ? Assurément, la vue de ces survivants bouleversait la connaissance quotidienne que des êtres civilisés ont de leurs corps et de ceux des autres — qu'ils soient vivants ou morts d'ailleurs. Bataille cite à ce moment de son article un passage du récit de Hersey qui condense bien cette étrangeté :

> « [M. Tanimoto] *était sans cesse obligé de se répéter consciemment pour lui-même : Ce sont des êtres humains.* » Il ressort de l'ensemble du récit que les conduites humaines maintenues par ces malheureux se prolongeaient péniblement sur un fond d'hébétude animale.[995]

Cette douleur et cette souffrance ont l'air, tout bonnement, « inhumaines » : l'acception la plus banale, la plus courante (voire la plus impropre) de cet adjectif-là rejoint à cet endroit une profonde vérité. Comme le système concentrationnaire nazi, la bombe atomique produit une métamorphose des corps qui semble incompréhensible à ceux qui n'en voient que l'état *intermédiaire* : ce qui choque les libérateurs des camps en Allemagne, tout autant que M. Tanimoro au Japon, c'est en effet que ces corps métamorphosés soient *encore vivants* et non tout à fait morts.

[994] *Ibid.*, p. 179. Souligné par Hersey.
[995] *Ibid.*, p. 179. Souligné par Bataille.

L'anéantissement, étape et but ultimes des camps et de la bombe, semble paradoxalement effacer l'horreur même de ces projets : elle efface le *processus de déshumanisation*, qui dure de quelques mois ou à quelques années pour les déportés, et seulement quelques millisecondes pour les Japonais. L'inhumanité — au sens commun de cruauté, d'incarnation du Mal, voire d'immoralité — des camps ou de la bombe provoque ainsi des états inhumains — n'ayant pas une apparence humaine — des *corps* des vivants. Chez Bataille, ce n'est pas là la confirmation que le *mal*, c'est l'ani*mal* ; et ce n'est pas non plus un appel à cesser le mal pour que jamais plus l'homme ne soit en fusion avec l'animal : à la même époque, Bataille publiait un article intitulé « L'amitié de l'homme et de la bête » qui commente quelques cas du lien quasi mystique existant entre ces deux espèces.[996] Pour Bataille, c'est plutôt un appel à la mobilisation de l'intelligence humaine pour lutter contre l'hébétude animale que provoque l'événement.

En quoi cette approche peut-elle être utile à notre sujet ? Après tout, la catégorisation du récit animal et du récit humain reprend un thème classique de la réflexion littéraire sur la représentation d'un événement violent et massif. Et lorsque Georges Bataille laisse entendre que la distance et la prise de hauteur par rapport à l'événement sont des conditions nécessaires à la compréhension de celui-ci, ce sont là les termes habituels de la réflexion sur l'événement. Où se loge alors l'intérêt de l'article de Bataille ?

C'est, pour moi, tout simplement dans la formulation animal/humain et les conséquences qu'elle entraîne. Le mérite de Bataille est de tenter de penser la singularité de l'événement d'Hiroshima, son avènement dans l'histoire de l'humanité, tout en apportant un point de vue éthique sur la question de la *réception* de cet événement. Dans la suite de son article, le critique défend le point de vue « humain » *contre* le point de vue « animal », reprochant au second, parce qu'il ne fait appel qu'aux perceptions sensibles, de ne pas saisir la spécificité de l'événement de la bombe. La perception animale restant collée à la souffrance provoquée par l'explosion, elle ne peut dès lors pas la différencier d'une mort provoquée, par exemple, par un cataclysme sismique ou une éruption volcanique : le récit animal ne

[996] Georges BATAILLE, « L'amitié de l'homme et de la bête », *Formes et couleurs*, Lausanne, n° spécial consacré au cheval, 9e année, n° 1, 1947 ; repris dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. XI, pp. 167-171.

peut rendre compte que de « *l'* "*absurde*" *infini des douleurs animales* »[997].

C'est ici que je m'écarterai de l'analyse de Bataille et c'est ici aussi qu'elle peut être utile à la compréhension du corpus des récits de captivité. En observant ceux-ci, l'on s'aperçoit que la quasi-totalité d'entre eux s'essaient à être des récits *humains* plutôt qu'*animaux*. Même lorsqu'ils produisent des images effroyables de chaos, d'incompréhension, d'insondable laisser-aller, leur effort premier est de comprendre et de canaliser l'événement et de lui donner un sens, de l'inscrire dans un processus historique (par la recherche des causes de la défaite et des leçons à en tirer) et de reconstruire un ordre sur le désordre. Dès qu'ils le peuvent, les auteurs des récits se construisent une communauté ; dès qu'ils le peuvent, ils fusionnent leurs comportements moraux et leurs comportements idéologiques ; dès qu'ils le peuvent, ils relient leurs comportements de soldats à leurs comportements de captifs : dès qu'ils le peuvent, ils remplacent leur être pulvérisé, irrationnel, rendu méconnaissable par la défaite, par un être unifié, cohérent et bien connu d'eux-mêmes.

Technique de survie, bien sûr, technique ô combien légitime face à la cruauté de l'événement — car comment vivre avec le chaos ? Comment construire quelque chose (une *convivance*) sur le chaos ? Il est facile de comprendre pourquoi le récit de captivité est essentiellement « humain » : *c'est parce qu'il mime le processus mental des P.G. face à l'événement de la défaite* : la captivité et le récit qui en est fait sont essentiellement des digestions de la défaite. Voilà pourquoi l'écriture de ces récits répond souvent à une nécessité personnelle, tout autant que collective : parce qu'il veut signifier, parce qu'il veut être la preuve même que l'événement de la défaite n'a pas réussi à emporter ou écraser le soldat français, et que l'on peut dès lors continuer à vivre (plus ou moins) comme avant. En ce sens, *tout récit de captivité est bien un acte de résistance, ou un acte de redressement : redressement et résistance de l'homme face à l'événement.* Il n'est donc pas très étonnant que les récits de captivité aient si bien donné prise aux idéologies pétainiste et résistante, puisqu'ils répondaient, structurellement, aux projets affichés de ces idéologies : projets de purification et de ressaisie de l'homme

[997] Georges BATAILLE, « À propos des récits d'habitants d'Hiroshima », art. cité, in *op. cit.*, p. 180. On retrouve une pensée similaire en 1943 chez Jean Starobinski, parlant du témoignage : « *Je verrais une image plus totale du témoignage dans l'acte de celui qui a les yeux ouverts en face de l'histoire et se fonde en éternité pour élever, tout à la fois à travers son moi singulier et l'événement collectif, un chant qui tente de restituer l'homme au-delà de son malheur.* » (« Introduction à la poésie de l'événement », in *Lettres*, n° 1, janvier 1943, p. 12.

que la défaite avait mis à mal.

On trouve chez Francis Ambrière, en 1971, une réflexion qui rappelle à première vue celle de Bataille. Évoquant l'approche fragmentée et personnelle qu'il donne de son expérience de la captivité, Ambrière écrit :

> C'est l'éternel problème, et qu'on ne résoudra jamais, de la bataille de Waterloo. Victor Hugo qui ne l'a pas vécue, qui n'a participé à aucune guerre, en brosse dans *Les misérables* un tableau cohérent, logique, intelligent, pleinement satisfaisant pour l'esprit. Stendhal, qui n'a pas connu Waterloo, lui non plus, mais qui du moins a fait la campagne de Russie et qui sait ce que sont des armées aux prises, donne de Waterloo, par le truchement de Fabrice, une image fragmentaire, j'y consens, insuffisante, je le veux bien, mais pourtant authentique : c'est le fait historique ramené à la mesure de l'homme.[998]

Une expression m'intrigue ici : « *à la mesure de l'homme* ». Il semble que le sens d' « *homme* » (ou d'humain) chez Ambrière soit l'inverse exact de celui qu'emploie Bataille, vingt-cinq ans plus tôt. « *La mesure de l'homme* », chez Ambrière semble correspondre de fait à la mesure de l'animal de Bataille, qui permet seulement de saisir « *le sens* animal *de la termitière enfumée* »[999], même si pour Bataille l'organisation générale du récit de Stendhal, englobant cet épisode de Waterloo, fait part d'un souci de récit humain. On peut réconcilier les deux auteurs en observant qu' Ambrière produit le mouvement inverse de Bataille dans le rapport de l'homme au fait historique : quand Bataille incite l'homme à se hisser à la hauteur de l'événement, Ambrière rabat l'événement à hauteur de l'homme. Dans les deux cas, il y a un désir de coïncidence entre l'homme et l'événement : voilà la moindre des choses pour que l'homme puisse prendre sa part au monde dans lequel il vit. Mais on remarquera que chez Ambrière tout aussi bien que chez Bataille, cette coïncidence n'est pas une fusion de l'homme et de l'événement ; elle est un face-à-face de l'homme et de l'événement, c'est-à-dire une séparation de l'un et de l'autre, une reconnaissance de la logique propre de l'un et de l'autre.

Une autre question se pose alors : puisque la mesure de l'homme selon Bataille et Ambrière n'est pas la même, est-ce à dire que la captivité aurait changé cette mesure de l'homme ? Et est-ce que le récit humain d'Ambrière n'est finalement pas le signe de la conjointance de l'homme et de l'animal ? Pour Ambrière, la mesure de

[998] Francis Ambrière, « Prisonniers », in *Vie et mort des Français*, *op. cit.*, p. 107.
[999] Georges Bataille, « À propos des récits d'habitants d'Hiroshima », art. cité, in *op. cit.*, p. 178.

l'homme au ras de l'événement est une proposition d'humilité, qui remet l'homme à sa juste place. Pour Bataille aussi, le récit humain permet de remettre l'homme à sa juste place, précisément parce que cet événement de la bombe est *humain* : Bataille conserve pour les catastrophes naturelles l'idée que celles-ci sont absurdes, et donc en partie incompréhensibles. Hiroshima — tout comme la défaite de 1940 —, au contraire, est un événement humain, de bout en bout. La différence entre Ambrière et Bataille réside donc dans la capacité de l'homme à s'approprier l'événement, à le saisir dans son essence ou dans son ensemble. Pour Bataille l'homme peut et doit saisir l'événement de la bombe parce qu'il en est l'auteur ; pour Ambrière, l'événement, même provoqué par les hommes, dépasse la compréhension de celui qui le vit.

Se dessine alors plus précisément, à la lumière des concepts de Bataille, deux camps, distincts mais fluctuants[1000] dans les récits de captivité : d'un côté, la majorité des récits, *humains*, qui tentent de se réapproprier l'événement de la défaite pour ne pas se laisser écraser par lui ; de l'autre, une minorité (Hyvernaud, Vialatte, *Les vivants*), *animaux*, qui, au ras de l'événement, se laissent embarquer par lui et suivent plus ou moins loin son flux dévastateur.

TRANSFERT VERS L'ALLEMAGNE

Et puis la libération ne pouvait plus traîner, maintenant.
Comme le disait le petit adjudant Ferrand : il y a des signes certains.

Jacques PERRET, *Le caporal épinglé*.

[1000] Il faut préciser que les extraits du journal de captivité que donne Ambrière en 1971 pour le second volume de *Vie et mort des Français* émettent un son différent du récit des *Grandes vacances*, même si dans les deux cas la matière livrée se revendique à chaque fois comme authentique. En 1971, le récit d'Ambrière fait preuve de plus de lâcher-prise, de moins de jugements moraux, et somme toute, d'un peu plus de « larvaire »… Est-ce parce qu'il vieillit ou qu'il sent l'approche de la mort ? Le processus de restitution de la mémoire est de toute façon modifié par les conditions historiques et politiques : en 1971, l'année où sort *Le chagrin et la pitié*, le résistantialisme a bien moins de nécessité qu'en 1946, quand sont publiées *Les grandes vacances*.

1. Digestion de la défaite (3) : communauté des odeurs et des corps

Le transfert vers l'Allemagne constitue sans conteste l'un des épisodes les plus douloureux de la captivité des P.G. français.[1001] Les conditions du voyage — dans les fameux wagons à bestiaux qui deviendront pour la postérité, avec les barbelés, le symbole de l'univers concentrationnaire nazi — furent souvent très dures pour des soldats épuisés, affamés et incertains de leur sort. Agglomérés les uns aux autres (de 50 à 70 hommes parfois dans chaque wagon), brinquebalés par le roulis, oscillant entre la station debout et couchée et ne trouvant de confort ni dans l'une ni dans l'autre, ne recevant pas à manger de leurs gardiens et rarement à boire, les P.G. vécurent là des heures physiquement très pénibles. Sur ce point, leur douleur vaut celle des déportés politiques et raciaux qui subirent de semblables épreuves. Un droit *fondamental* leur fut toutefois accordé, que n'eurent pas les déportés, ceux-ci n'ayant, à proprement parler, plus aucun *droit*). Ils purent, en de rares occasions, sortir du wagon verrouillé par les Allemands pour uriner ou déféquer. Guy Deschaumes raconte :

> La halte avait pour objet notre ravitaillement en eau et aussi la satisfaction de nos besoins les plus vulgaires. C'était la « halte puante ».
>
> Je m'excuse ici de donner tant d'importance à des détails répugnants, mais ils tiennent une si grande place dans notre misère !
>
> À dix mètres du train les soldats de garde se déploient face aux wagons, l'arme à la main, dans l'attitude du chasseur guettant le déboulé d'un lièvre. Et devant eux, en ligne serrée, les officiers, bannière au vent et fesses nues, accroupis dans l'accomplissement des nécessités naturelles. Cinq minutes, cinq minutes seulement ! Au sifflet il faut avoir fini pour faire place à une autre série.
>
> Scène grotesque et dramatique ! Je n'ai jamais ressenti aussi intensément l'humiliation profonde de la défaite.[1002]

« *Humiliation* » — c'est-à-dire *le cul par terre* — d'officiers obligés de déféquer devant de simples *Posten*. Humiliation, bien sûr, sciemment entretenue par les Allemands, de ces hommes réduits au rang d'animaux, parqués dans des wagons qui à leur arrivée en Allemagne, nous dit Yves Durand, « *puent de toutes les odeurs laissées par la cohabitation forcée d'hommes entassés pendant plusieurs jours* »[1003] ; humiliation enfin de

[1001] Sur ce point, voir Yves DURAND, *La vie quotidienne*…, *op. cit.*, pp. 40-46.
[1002] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 13.
[1003] Yves DURAND, *La vie quotidienne*…, *op. cit.*, p. 44.

ces hommes qui n'arrivent pas encore à transcender les nécessités corporelles et en donnent à leurs gardiens la preuve pitoyable. Certains toutefois — c'est une spécificité française — parviennent à prendre la chose avec humour. Parfois, les « *haltes puantes* » ne suffisent pas à contenter tripes et vessies. Yves Durand cite un P.G. évoquant les défécations qu'il y a alors dans le wagon :

> Un P.G. à la plume alerte, Marino Brogi, traite cela rétrospectivement avec humour : « Ça manque de place, d'air, de bouffe, d'eau, de chiottes aussi, d'ailleurs… On cuit là-dedans sans pouvoir bouger ou presque. À côté de moi, un mec avec une chiasse carabinée. Il se la fait debout, le pauvre gars. Ça pue sévèrement, mais un peu plus un peu moins… »[1004]

On peut sourire à cette description : la « *plume* » de Marino Brogi est peut-être « *alerte* » ; mais elle permet surtout de convertir en blague de régiment une expérience particulièrement humiliante pour les P.G. C'est là une spécificité française, mais c'est surtout une spécificité P.G. Viendrait-il à l'esprit d'un Primo Levi, ou d'une Ruth Klüger de traiter leur voyage jusqu'à Auschwitz en wagon à vaches « *avec humour* » ? :

> La soif et la faim nous faisaient souffrir : à chaque arrêt, nous demandions de l'eau à grands cris, ou au moins une poignée de neige, mais notre appel fut rarement entendu ; les soldats de l'escorte éloignaient quiconque tentait de s'approcher du convoi. Deux jeunes mères qui avaient un enfant au sein gémissaient jour et nuit, implorant de l'eau. Nous supportions un peu mieux la faim, la fatigue, l'insomnie, rendues moins pénibles par la tension nerveuse ; mais les nuits étaient d'interminables cauchemars.[1005]

> Combien étions-nous : soixante, quatre-vingts ? Très vite le wagon se mettait à sentir l'urine et les excréments, il fallait trouver des récipients dans ce qu'on avait emporté, et il n'y avait que la petite lucarne pour les vider.[1006]

D'où vient cette différence de ton, alors même que, de toutes les expériences concentrationnaires, le transport en wagons est celle qui réunit sans doute le plus déportés et captifs ? Il y a, comme toujours, une véritable différence de degré de traitement due à une différence d'intention des Allemands. Mais celle-là est sans doute moins significative qu'ailleurs : le voyage est certes plus long pour les déportés que pour les P.G. ; les déportés ne sont pas toujours, comme les captifs, des gens

[1004] *Ibid.*, p. 42.
[1005] Primo LEVI, *Si c'est un homme*, *op. cit.*, pp. 16-17.
[1006] Ruth KLÜGER, *Refus de témoigner. Une jeunesse* [*Weiter leben*, 1992], Paris, Viviane Hamy, coll. « Bis », 1997, p. 125.

dans la force de l'âge. Mais le nombre de déportés ou de captifs par wagon est sensiblement le même dans les deux cas; les problèmes dont souffrent captifs et déportés sont également du même ordre (faim, soif, fatigue, promiscuité) ; l'ignorance quant à leur sort leur est également commune. Ce qui différencie toutefois les deux expériences, c'est bien que l'intention des Allemands n'est pas la même pour les déportés et les P.G. Ces derniers ignoraient où ils allaient, ce qu'on allait faire d'eux, mais dans aucun récit il n'est fait mention de la crainte d'être conduits à la mort : ce ne sont pas là les lois habituelles de la guerre et de la capture par l'ennemi. La Convention de Genève les protège de fait de la barbarie. Quant aux déportés, certains comme Primo Levi ou Louise Alcan (mais pas tous : certains croyaient qu'on les envoyait en Allemagne pour travailler) se doutaient que le voyage les conduirait à la mort ; le ressenti du voyage prend alors un tout autre sens.[1007]

C'est surtout rétrospectivement que la différence est significative. Comme les récits de captivité, beaucoup de récits de déportation ont une structure chronologique, évoquant la rafle, le voyage de déportation, l'internement en camps, puis la libération.[1008] Dès lors, quels que soient les efforts de l'auteur pour remettre ces différentes phases dans leur contexte, les premières étapes de la déportation sont racontées, *a posteriori*, après la libération, c'est-à-dire après avoir survécu au projet d'extermination nazi. Parlant de leur lieu de survivance à l'anéantissement, les déportés raciaux et politiques peuvent dès lors difficilement envisager ce voyage « *avec humour* ».[1009]

Pour les P.G., le projet de sens rétrospectif (lorsqu'il est « résistant ») leur permet cet humour, puisqu'il connote une certaine combativité, une certaine essence française d'hommes qui savent être spirituels dans l'adversité même. Au podium de cette catégorie d'indécrottables comiques qui sont tendus vers une action résistante, on ne sera pas étonné de trouver Jacques Perret, pour qui le voyage en wagon est

[1007] Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, ch. 4 : « Les déportés juifs et la conscience de l'extermination », pp. 264-277.

[1008] *Ibid.* : « *À de très rares exceptions près, la tranche chronologique choisie pour les récits s'étend de l'arrestation ou l'arrivée au camp jusqu'au retour.* » (p. 188) ; « *Les déportés racontent […] les mêmes épisodes. L'arrestation et le séjour en prison. Le camp de Compiègne, un paradis pour celui qui sort de cellule, l'horrible voyage, l'arrivée constituant le traumatisme majeur, l'interrogatoire, la douche, le rasage de tout le corps, les hardes […].* » (pp. 189-190.)

[1009] Deux exceptions notables : le journal (parce qu'il est journal et que son auteur est morte en déportation en 1943) d'Etty Hillesum, *Une vie bouleversée* (Paris, Le Seuil, 1985) ; le film *Train de vie* de Radu Mihaileanu (France/Belgique/Pays-Bas/Israël/Roumanie, 1998), qui raconte l'auto-déportation d'un petit village juif dans un faux train, pour échapper à la vraie déportation en 1941. Il s'agit toutefois pour ce dernier cas d'une fiction.

l'occasion de réjouissants développements sur le rapport des hommes à leurs excréments :

> Dieu merci, un militaire français se sent un peu chez lui dans un wagon à bestiaux et, malgré l'énorme surcharge et les portes verrouillées, nous acceptâmes la chose avec sérénité. […] Il était urgent d'ailleurs de vider au moins une ou deux boîtes [de singe, c'est-à-dire de cette viande de bœuf en conserve, qui constitue la ration de base du soldat français] à cause des besoins qui s'impatientaient parmi nous. Par malheur en effet la colique sévissait dans le fourgon malgré les prodiges de bonne volonté, d'équilibre et d'adresse, l'usage de ces minuscules tinettes parmi les coliquards entassés et trébuchants provoquait des accidents dont on ne devait rire, vraiment de bon cœur, que par la suite.[1010]

Perret concède que le rire ne peut venir que rétrospectivement, qu'il est une relecture de l'événement dont la puissance de douleur est indéniable. Perret est au podium des « résistants-rigolards » certes, mais son récit est suffisamment fin pour inscrire en son sein de telles forces de contradiction et d'ajustement : c'est le signe d'un écrivain soucieux des effets qu'il produit. La boîte de singe remplie d'urine ou d'excréments fonctionne comme un objet comique, un objet de gag, lorsqu'elle se fraie un chemin jusqu'à la lucarne, seule ouverture du wagon sur l'extérieur :

> […] n'ayant pu me résoudre encore à pisser dans le wagon, je tentai d'approcher à grand-peine de la petite fenêtre avec ma boîte remplie et l'un d'eux se plaignit que je lui écrasasse les pieds. Je ripostai par le conseil habituel de prendre un taxi aux heures d'affluence, à quoi il répondit que mes raffinements d'hygiène ne justifiaient pas le piétinement systématique des copains, puis, s'avisant de l'objet redoutable que mon bras tenait en équilibre au-dessus de sa tête comme une coquille de baptême, il laissa tomber sur-le-champ sa colère. C'est ainsi que je fis la connaissance de Ryswick, rédacteur à *L'Auto*, homme courtois qui m'a toujours paru regarder la captivité comme une injure personnelle.[1011]

Comme souvent chez Perret, l'humour tient à la juxtaposition de réalités et de vocabulaires différents. On notera en outre que le recours au souvenir de la vie quotidienne (« *aux heures d'affluence* ») ou à des référents culturels communs (plus haut, dans le texte, « *une voix genre boute-en-train de mobilisation* » crie « *À Berlin ! À Berlin !* ») est une technique comique imparable, mais témoigne aussi du réflexe psychologique courant des P.G. de plaquer du « normal » sur de l' « anormal », afin de mieux supporter ce dernier. Plus tard, l'entrée au camp sera pour les P.G. « *presque comme un retour à la normalité, serait-ce celle de la vie captive* »[1012]. Toutefois, les

[1010] Jacques PERRET, *Le caporal épinglé*, *op. cit.*, pp. 106-107.
[1011] *Ibid.*, p. 108.
[1012] Yves DURAND, *La vie quotidienne*…, *op. cit.*, p. 45.

techniques de *familiarisation* de la captivité n'auront de cesse d'exister jusqu'à la libération. Il est rare que la vie captive soit volontairement vécue comme une *nouvelle vie*. Elle est bien plus souvent vécue comme un ersatz de la vie ancienne, « normale ».

On notera enfin que l'expérience excrémentielle est un lieu favorable à la discussion et à la connaissance d'autrui. Dans les camps, le véritable lieu commun de la captivité sera celui des feuillées, où s'effectuent de concert transits corporels et langagiers.[1013] Quelques lignes plus loin, Perret écrit :

> Le sergent-chef Joubert eut l'honneur d'être le dernier à défendre l'hypothèse d'un voyage de libération, mais, comme il zozotait obstinément ses puériles exhortations à la confiance, nous le priâmes vigoureusement de se taire. Il ne céda qu'aux menaces de Pater qui tenait de la main droite une boîte de singe fraîchement garnie, tout prêt à lui en plâtrer la bouche.[1014]

La merde est encore une fois profondément liée à la parole : elle lui sert précisément ici de *substitut*[1015] lorsque les mots, comme ceux de Joubert, sont détachés de toute réalité. L'emplâtre de merde signifie alors clairement une volonté de rude retour au réel. De façon complémentaire, la littérature voit son usage perverti — au sens propre de ce terme : détourné de sa voie normale — par les captifs du wagon à vaches :

> Devant moi je me souviens d'un petit réserviste de Perpignan qui lisait avec une placide obstination *Les Orientales* dans une édition Nelson ramassée je ne sais où à la sauvette. Penchée vers l'infime lumière qui tombait de la lucarne, sa tête chauve aux joues molles sautillait à la cadence du fourgon trépidant et ses gros yeux s'écarquillaient sur les somptueux alexandrins tandis qu'éclaboussaient alentour toutes les débâcles de ce fourgon de captifs. Je dus moi-même, sous l'empire des circonstances, lui emprunter deux ou trois feuillets de son livre et, la mort dans l'âme, j'empoignai résolument les strophes du « Feu du Ciel ».[1016]

Georges Hyvernaud est l'un des seuls auteurs de captivité à prendre au sérieux l'expérience excrémentielle des P.G. Son roman, *Le wagon à vaches* est à *La peau et les os* un peu ce que *Vers la Croix de Lorraine* est à *Derrière les barbelés de Nuremberg* : le récit du retour d'un P.G. à la vie normale. Mais à la différence de celui de Deschaumes, le

[1013] Voir aussi *infra*, p. 553 sqq.
[1014] Jacques PERRET, *Le caporal épinglé*, *op. cit.*, p. 108.
[1015] Voir Dominique LAPORTE, *Histoire de la merde*, Paris, Christian Bourgois, coll. « Choix-Essais », 1993.
[1016] Jacques PERRET, *Le caporal épinglé*, *op. cit.*, p. 109. L'analogie avec les récits de déportation trouve ici une de ses limites : les déportés n'avaient dans leur wagon ni l'espace, ni l'envie de lire.

personnage principal Hyvernaud n'essaie pas de s'insérer dans l'idéologie dominante de son époque. Il essaie plutôt de traquer les traces du *larvaire* qu'il avait découvert en captivité et qui ne le quitte plus. Le prière d'insérer, rédigé par Hyvernaud en 1953 l'explique bien :

> Dans son premier livre, Georges Hyvernaud décrivait la condition du prisonnier de guerre. *Le wagon à vaches* peut se définir comme le journal d'un prisonnier de l'après-guerre — un homme quelconque —, enfermé dans son petit métier, dans des fréquentations médiocres et des souvenirs banals, captif de sa ville. Incompréhensible.
> Bourladou — l'homme des conforts et des conformismes.[1017]

Le wagon à vaches évoque, comme un symbole de tout une époque, le transit des P.G. en Allemagne. Comme chez Perret, le wagon est d'abord un lieu où les hommes pissent et chient :

> [Vers le milieu de la nuit] nous profitions pour pisser dans une boîte qui circulait de main en main. Quelqu'un criait dans le noir : fais attention, con, tu me pisses dessus. Après, il fallait vider le récipient par la lucarne du wagon. C'est Ure qui s'en chargeait. La lucarne était haute, étroite et grillagée de barbelés. Presque toujours, Ure ratait son coup.[1018]

Et comme chez Perret, les corps et la merde sont enchevêtrés :

> Vers le milieu de la nuit, quand la fatigue devenait intolérable, nous nous retournions tous ensemble. On reconstituait en sens inverse l'imbrication stricte des corps dans les corps : mes fesses contre le ventre de Vignoche, les fesses de Chouvin contre mon ventre. […]
> Au petit jour, on se démêlait les uns des autres, on défaisait l'enchevêtrement des bras et des jambes. On se redressait un peu. On s'accotait à la paroi. On essayait toutes les façons de répartir dans son corps l'ankylose et la meurtrissure. Avoir mal, c'est forcé ; mais on peut toujours avoir mal autrement, transférer le mal des épaules aux genoux, des genoux aux cuisses.[1019]

> Pater ronfle, le nez dans ma braguette, une cuisse roule sur mon tibia, un genou me fouille le ventre et ma tête dodeline sur une musette pleine de linge abject. Contre mon épaule, un voisin vient se hisser et je le sens qui fait des efforts angoissés pour se satisfaire proprement dans un fond de boîte tout en se cramponnant à mon col de capote pour ne pas trébucher ; mais le malheureux en a fait partout, comme d'une pomme d'arrosoir et j'en ai plein ma poche.[1020]

Perret et Hyvernaud se rejoignent encore pour dire à quel point une telle

[1017] Georges HYVERNAUD, *Le wagon à vaches. Roman*, Paris, Denoël, 1953 ; réédition : Le Dilettante, 1997. Je ferai référence à cette édition. *Op. cit.*, quatrième de couverture. Bourladou est une des « *fréquentations* » du narrateur du *Wagon à vaches*.
[1018] *Ibid.*, p. 134. On retrouve le personnage d'Ure tout au long de *La peau et les os*.
[1019] *Ibid.*
[1020] Jacques PERRET, *Le caporal épinglé*, *op. cit.*, p. 110.

confusion conduit à ne plus être soi-même :

> Ces choses-là appartiennent à l'expérience la plus commune. On a été des millions d'hommes, pour une raison ou pour une autre, à se faire trimbaler dans les trains de marchandises. Instructif : on y prend de soi une idée précise. Je suis un objet qui pèse dans les cinquante-cinq kilos et qui mesure un mètre soixante-dix. Un colis, mais un colis pensant, comme dirait l'autre. Un colis conscient, docile, qui se conforme ingénieusement à sa condition de colis. Il se met en place spontanément. Il s'applique à ne pas trop encombrer. On n'en obtient pas autant des caisses de savons et des sacs de haricots.[1021]

> Autre chose m'inquiétait plutôt dans ce wagon, c'est le sentiment d'être en voie de complet égarement, perdu dans la foule. Voici : monsieur Jacques Perret n'existera plus bientôt pour personne, il s'enfonce dans l'anonyme, perd ses contours, s'emboîte dans le chaos et ça lui fait de la peine. Peut-être Marc Aurèle à ma place eût-il extrait de la situation des joies sublimes. Je dis peut-être parce que enfin, dans sa pourpre, il avait peu de chance d'être oublié.[1022]

Les métamorphoses de l'homme en animal ou en colis commencent ici, dans des conditions de confinement et de chaleur propres à la fusion, à la confusion. Comme au temps de la débâcle, les conditions extérieures sont impérieuses, et laissent peu de place à la volonté et à la dignité.[1023] Elles sont toutefois bien différentes, ne serait-ce que spatialement parlant : alors que les P.G. s'égaraient et diluaient leur identité individuelle sur les routes interminables de la défaite, ils sont pris ici dans une force contraire, resserrés, agglomérés les uns aux autres. Y a-t-il encore une communauté P.G. — entendons : une communauté d'individus conscients et unis dans l'expérience ? Rien n'est moins sûr, mais l'on peut à coup sûr parler de *magma* humain. Pour une fois, ce ne sont plus les P.G. qui digèrent la défaite, mais bien la défaite qui digère les P.G. Et — je file la métaphore — les P.G. expriment par leur entrailles, parce que leur tête ne parvient plus à fonctionner, combien la digestion de la défaite est difficile. On peut dire qu'au moment précis où le corps essaie, tant bien que mal, de prendre le relais de l'esprit défaillant, l'homme et l'événement ne font plus qu'un.

Dans la rhétorique P.G., c'est pourtant sur l'expérience de la douleur que se fonde l'unité des hommes. Comment s'effectue alors le passage d'un mélange

[1021] Georges Hyvernaud, *Le wagon à vaches*, *op. cit.*, p. 135.
[1022] Jacques Perret, *Le caporal épinglé*, *op. cit.*, p. 110. Plus haut, il écrit : « *Le troupeau transhumait.* » (p. 105.)
[1023] Pierre Gascar rapporte un cas étrange d'*indignité* : des P.G. furent transportés en Hollande à bord de péniches, l'une ayant contenu du charbon, et l'autre de la chaux ou du plâtre : « *Les deux embarcations arrivent simultanément à leur port de destination, en Allemagne. De la première, sortent des hommes barbouillés de noir ; de la seconde, des hommes poudrés comme des Pierrots. Il n'en faut pas tant pour susciter les quolibets de la population allemande à qui, en ces jours d'été 1940, la victoire était montée à la tête.* » (*Histoire de la captivité*, *op. cit.*, p. 35.)

informe, à une communauté digne et organisée ? La première étape consiste à prendre ses repères.

2. Prendre ses repères

Du récit animal…

Le wagon à vaches est un lieu privilégié pour le « récit animal ». Comme les fourmis de la fourmilière enfumée, les P.G. ne perçoivent et ne comprennent la réalité qui les entoure que par leurs seuls sens. Hyvernaud et Perret sont une fois de plus ceux qui l'expriment mieux :

> Le train roulait dans son fracas obstiné. Bruit des roues, bruit des roues. À la longue on s'identifie au bruit des roues.[1024]

Collés les uns aux autres, collés au wagon lui-même, les P.G. ne parviennent plus à conserver un *espace* de réflexion, de pensée et de vie. Un « *type d'Épernay* » essaie de raconter son histoire personnelle au narrateur, au beau milieu des cahots du wagon :

> On voyait que c'était un homme qui se soumettait à ce qui arrive. On n'y peut rien, tu comprends. Faut bien prendre ce qui se présente. Ça l'étonnait peut-être, ces hasards qui viennent éclater au milieu de la biographie d'un commerçant d'Épernay. Mais le bruit des roues absorbait les réflexions. Inutile d'insister. On est à une drôle d'époque, voilà tout. Le type a fait jouer doucement ses articulations. Là, ça va mieux. C'était déjà fini, sa tentative d'existence personnelle. Il n'a plus bougé. Réincorporé au tas de vie indifférenciée que secouait le wagon à vaches. Bruit des roues, bruit des roues. […] Le type d'Épernay avait ce visage profond et renseigné qu'on voit aux imbéciles et aux morts. On s'y fait, aux époques. On se case, on se coule dans l'événement. On s'y laisse secouer, cahoter et ballotter comme au fond d'un wagon à vaches.[1025]

Retrouvant son immobilité après une brusque tentative de réflexion et d'introspection, le P.G. d'Épernay adopte le réflexe d'immobilité propre aux animaux flairant le danger : il fait le mort. C'est là un réflexe de survie de l'espèce face à l'événement. À la première page du *Caporal épinglé*, évoquant la capture,

[1024] Georges HYVERNAUD, *Le wagon à vaches*, *op. cit.*, p. 133.
[1025] *Ibid.*, p. 137.

Jacques Perret l'avait déjà noté :

> Crevés de faim, de fatigue et de dégoût, nous nous ratatinons dans une somnolence sordide. Ne pas bouger ; serrer les épaules, bloquer les mâchoires, raidir le derrière, crisper le ventre et crisper aussi la tête si possible. La retraite, la défaite, le chahut des derniers combats, la grande rafle, on verra plus tard à comprendre. Pour l'instant c'est la faim et la pluie. Ne pas remuer la boue. Contre la misère faire le mort. Mon voisin a logé ses fesses dans le creux de mon estomac, pourvu qu'il ne bouge pas, le clapotis me remonterait jusqu'au nombril.[1026]

Le parallèle est très net ici entre cet instant de la capture et le voyage en wagon. Ce qui remonte, au moment des wagons, du fond de la défaite, c'est bien que les P.G. n'arrivent pas à saisir le sens de l'événement, ni même à saisir l'événement lui-même. Coulés dans l'événement, les P.G. ne disposent plus ni de recul, ni de pensée sur ce qui arrive. L'une des causes majeures en est que le wagon ne donne pas la possibilité de s'orienter géographiquement. Perret écrit :

> Les stations aperçues par la lucarne n'avaient pas fourni tout de suite des renseignements sur la destination du convoi. Il y avait des zigzags déroutants et des regains d'espoir surgissaient dès que nous roulions un bout de chemin vers l'Ouest. Les dernières illusions étaient trop fragiles et trop folles pour s'exprimer à haute voix et vers la fin du deuxième jour elles achevèrent de mourir dans l'odeur de la chiasse.[1027]

Hyvernaud constate quant à lui que des lucarnes, il n'y a « *rien a voir. Des plaines vides, une gare incendiée.* »[1028] Non seulement le convoi zigzague, mais de plus, il fait souvent des arrêts incompréhensibles :

> Puis ça s'arrêtait sans qu'on sût pourquoi, une heure, deux heures, et nous écoutions le piétinement des sentinelles le long du convoi, leurs gueulements rauques. Et puis ça se remettait à rouler. Bruit des roues. La même chose pendant des nuits, à travers ce pays aux frontières crevées. On demandait : où est-ce qu'ils nous emmènent ? Mais le bruit des roues écrase vite les curiosités. On ne va peut-être nulle part. On est là. C'est comme ça. Il y a un train de marchandises qui se traîne à travers un énorme désastre silencieux. On y a entassé des hommes au lieu des marchandises. Les wagons sont bouclés, verrouillés, cadenassés. Rien de tel pour vous donner le sentiment de la fatalité.[1029]

« *Empêtrés en aveugles dans les replis d'un malheur infâme* »[1030], perdus dans l'immensité de l'incertitude que provoque la défaite, tout autant que dans l'exiguïté

[1026] Jacques PERRET, *Le caporal épinglé*, *op. cit.*, p. 7.
[1027] *Ibid.*, p. 108.
[1028] Georges HYVERNAUD, *Le wagon à vaches*, *op. cit.*, p. 135.
[1029] *Ibid.*, pp. 133-134. Voir aussi Yves DURAND, *La vie quotidienne…*, *op. cit.*, p. 43.
[1030] *Ibid.*, p. 138.

d'un transport qui n'était pas fait pour eux, les captifs appellent de tous leurs vœux un monde qui soit *à leur mesure*.

… *au récit humain*

Tous les récits de captivité, on s'en doute, ne sont pas aussi pessimistes sur ce chapitre que ceux de Perret et Hyvernaud. Pour les résistants, la perte de repères n'est pas toujours sévère. À la date du 25 juin 1942, Ambrière rapporte dans son journal de captivité qu'il a réussi à suivre précisément le trajet suivi par le train, de Ziegenhain à Rawa-Ruska :

> Le soir, à 23 heures, nous repartons. À l'aube, les chançards qui disposent de la lucarne commencent à distinguer les noms des gares, qu'ils nous annoncent à haute voix : Benzig, Haynau, Armesdorf, Pansdorfer-See, Gross-Beckern, Spittelndorf, Neumarkt, Breslau vers 14h, puis Brockhau, Seydlitzhaus, Leisewitz, Ohlau, Brieg, Löwen, Reisern et Oppeln à 18h30.[1031]

Quittant Trèves le 22 juillet 1940 à 8 heures du matin, Ambrière est cette fois-ci du côté de la lucarne, dans le wagon :

> Dans les wagons à bestiaux où l'on nous entassa, j'eus la chance de me trouver près d'une lucarne, de sorte que je puis tout à loisir contempler le paysage au rythme lent du train de marchandises qui nous transportait. Rien de charmant comme ces sites mosellans, collines plantées de vignes jusqu'à mi-hauteur, bourgades proprettes au bord de l'eau tranquille, qui disaient le travail et la paix. Après Coblence, notre train quitta la Moselle pour suivre le Rhin. Ses rives escarpées, le rocher fameux de la Lorelei, les burgs ruinés au bord du fleuve, nous offraient de l'Allemagne l'image la plus anachronique. Des panonceaux, au sommet des toits ou sur la panse des maisons, achevaient la tromperie, et n'était notre équipage, nous eussions pu nous croire en excursion sur une terre célèbre du tourisme européen, car sur ces panonceaux on lisait les mots bien français de *Pension*, de *Café*, d'*Hôtel*, de *Restaurant* (j'aperçus même, à Rhens, l'enseigne d'une *Hostellerie*), les salons de coiffure et les magasins de frivolités s'intitulaient *Friseur* et *Parfumerie*, et ces noms de chez nous, après le lieu d'où nous sortions, nous étaient comme autant de sourires. Il en faut peu à l'exilé pour lui rappeler sa patrie.[1032]

Ici, pas d'allusion à l'exiguïté de la lucarne : rien n'empêche la vision panoramique du narrateur Ambrière ! Il peut en toute tranquillité observer le paysage, le décrire avec autant de précision qu'il le fera plus tard, lorsqu'il dirigera la

[1031] Francis Ambrière, « Prisonniers », in *Vie et mort des Français*, *op. cit.*, p. 90.
[1032] Francis Ambrière, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 54.

collection des *Guides bleus* — on est bien loin du « *rien à voir* » d'Hyvernaud. Le cheminement topographique est sans accroc, et le regard perçant d'Ambrière lui permet de voir même au-delà de l'apparente quiétude du paysage allemand. Dans cette description, la présence de noms français fait-elle aussi partie de *l'illusion* de vie qu'est la captivité ? Enfin, les rigueurs du voyage ne semblent pas le marquer : Ambrière n'entreprend pas de dénonciation des conditions *inhumaines* du transport. Après l'évocation de ces paysages traversés, il passe tout de suite à la première rencontre avec les populations allemandes.

Dans les récits plus tardifs, surtout à partir des années 1970, on trouve souvent des cartes et des plans retraçant les trajets de l'exil ou du retour, en train, en wagon, ou bien à pied. Qu'ils soient résistants ou avec des relents pétainistes (*Silésie, morne plaine* de Jacques de la Vaissière, préfacé par Jean Guitton), ces récits, en proposant des plans, font plus que développer une approche documentaire : ils sont aussi la preuve que le P.G., malgré le « coup de bambou » de l'événement, n'ont pas perdu le nord, et ont su conserver en même temps leur dignité et leurs repères. Les tentatives d'évasion — même si elles doivent beaucoup compter sur le hasard et la chance — ne sont-elles pas justement des tentatives de réappropriation par les Français de l'espace et du temps, que les Allemands avaient asservis à leur idéologie ? Je file la métaphore : l'évasion c'est, à partir des récits de 1944, une preuve donnée à ses compatriotes et aux Allemands que les P.G. ne se sont pas laissé *égarer* par les mensonges collaborationnistes et que la France polarise leur désir, telle l'étoile du Berger ?

Tout va bien ! : évitement de la douleur

Du côté collaborationniste, l'indignité des captifs transportés en wagons est une réalité souvent évacuée par les récits. Avec deux petits paragraphes, Jean Mariat est l'un des plus diserts sur la question :

> À la frontière, un train nous accueillit. La nuit emplit peu à peu le wagon à bestiaux où nous gisions accablés. L'ombre envahit les visages, éteignit le murmure indistinct des lèvres, le sommeil figea sur nos traits le masque de la mort.

> Nous dormions encore quand les soldats allemands ouvrirent les portes du wagon. Une aurore sale et brumeuse estompait la gare, semblant élever entre le paysage et nous la glace douteuse d'un estaminet. Des ordres brefs se succédaient ; nous soulevions avec peine nos pieds gonflés, nos chevilles douloureuses. Une sentinelle qui parlait le français nous encouragea :
>
> — Le camp n'est pas loin, à deux kilomètres.[1033]

Le stalag où sont dirigés les P.G., Ziegenhain, est à l'ouest de l'Allemagne ; le voyage ne dure donc pas très longtemps. Même si le terme « *wagon à vaches* » est explicite, il n'est pas question ici de l'exiguïté du wagon, rempli à ras bords d'hommes crasseux et défaits. Au contraire, le wagon *accueille* la douleur des P.G., il ne la crée pas. Ils sont endoloris lorsqu'ils en sortent, mais seulement des pieds et des chevilles : autant de traces de l'éprouvante marche qui précéda le voyage en train. Les Allemands sont gentils et efficaces, une fois de plus, et ne hurlent pas. Noël B. de la Mort, passant du frontstalag 210 au stalag XII est encore plus laconique sur son voyage :

> […] nous grimpons dans des wagons qui ont été amenés jusque-là [une caserne]. Nous entrevoyons la gare. Dol, qui est avec nous, se penche à la portière, « Landau-im-Pfalz », parvient-il à lire, inscrit en lettres gothiques sur un panneau blanc. Il est presque joyeux.
>
> « Les gars, nous sommes en Palatinat, le pays de la boustifaille et des belles filles. »
>
> Quelqu'un gronde dans le fond du wagon :
>
> « Qu'est-ce que ça peut nous f… ! »
>
> Nous roulons des heures. Dol annonce les gares au passage. Frankenthal, Worms, Ludwigshafen, puis, de nouveau, dans la nuit, une petite gare, encore des camions et une espèce de grand parc où reposent de petites maisons en bois. Nous allons continuer là, la vie commencée au *Frontstalag 210*. Nous sommes au *Stalag XII*.[1034]

Louis Walter va encore plus loin. Les gardiens des wagons sont généreux : ils autorisent des civils à venir ravitailler les P.G. en eau. De plus, ils font ce qu'ils peuvent. Observant un Feldwebel qui, débordé par le comportement chaotique des P.G., se met en colère, il écrit :

> La colère de cet homme était justifiée. Sa responsabilité l'écrasait. Ce modeste feldwebel répondait de la garde de plusieurs centaines d'officiers prisonniers. C'était beaucoup pour un seul homme, simplement appuyé par une garde de police de quelques soldats.[1035]

Surtout, les rudes conditions du voyage en wagons à bestiaux sont une chance

[1033] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, p. 30.
[1034] Noël B. DE LA MORT, *Vie des prisonniers*, *op. cit.*, pp. 94-95.
[1035] Louis WALTER, *Derrière les barbelés*, *op. cit.*, p. 44.

pour les soldats français, car il leur permet d'éliminer leur « *mauvaise graisse* » :

> On cuisait à petit jus dans cette étuve. Chacun ruisselait car chacun était gras, de cette mauvaise graisse emmagasinée durant les mois d'inactivité de cette drôle de guerre.
>
> Les Français enregistrèrent les premiers symptômes d'un amaigrissement qui, quelques semaines plus tard, atteignait une moyenne confortable et… hygiénique, sans doute, comme l'occasion viendra le conter.[1036]

Le transit en wagon, comme la captivité, sont deux moyens peu coûteux et parfaitement efficaces pour entamer l'entreprise de purification et de redressement dont a besoin la France défaite. Contée avec détachement et ironie, cette épreuve trouve sa justification dans un projet moral et politique qui donne sens à la douleur et l'oppression manifeste subies par les P.G.

Du côté des pétainistes, la situation est un peu différente. Chose remarquable, Guy Deschaumes, même s'il évite de parler de la capture, n'oublie pas d'évoquer l'exiguïté du wagon :

> Alors, peu à peu, une odeur âcre, forte s'était dégagées, aggravée, épaissie ; s'était emparée de la geôle roulante, dominatrice de plus en plus : une odeur de mâles qui avaient désappris l'usage de la baignoire, mêlée aux senteurs du crottin, dont le plancher restait imprégné, et, sur tout cela, les relents de pissat, évadés du seau de toilette, une odeur chaude, bestiale, collective.[1037]

Puis Deschaumes avoue que le sommeil est impossible dans le wagon secoué de cahots ; il a même une phrase ambiguë, laissant sourdre une certaine hostilité envers les Allemands :

> Dix-sept camarades du convoi, écœurés par les conditions du voyage, avaient réussi à se glisser par les étroites lucarnes et à fuir en sautant sur le ballast. C'étaient des jeunes, fluets et lestes. Ils avaient, en pays ami, toute chance de réussir. Nos vœux fervents les accompagnaient.[1038]

Comment faut-il lire le terme « *écœurés* » ? Au sens physique (les roulis du wagon soulevant le cœur des P.G.), ou bien moral (les conditions de voyage imposées par les Allemands sont écœurantes, inadmissibles) ? Sans doute un peu des deux : la fin

[1036] *Ibid.*, pp. 40 et 54.
[1037] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg, op. cit.*, p. 11.
[1038] *Ibid.*, p. 12.

du paragraphe est elle aussi à double tranchant. Car qui pourrait, à ce moment encore incertain de la captivité, en vouloir à ceux qui tentent l'aventure, avec pour horizon le désir de leur patrie ? Dans une logique pétainiste, l'évocation de ces moments de souffrance du transfert en wagon à bestiaux peut se comprendre comme une stratégie doloriste. Cela est d'autant plus probable que la suite du récit de Deschaumes présente une captivité où les Français, plutôt bien traités par les Allemands, peuvent accomplir dans les meilleures conditions possibles la digestion et la purgation des fautes de la France et des souffrances qui en découlent. Si, au moment du transport, les Allemands semblent sous la plume de Deschaumes la cause directe de la souffrance des captifs, dans l'ensemble du récit, c'est bien la captivité elle-même (exil et privation de liberté) qui en devient la cause.

Le transfert vers l'Allemagne en wagons à vaches fait donc, pour tous ces auteurs, partie intégrante de la captivité. Tous pourtant, n'y accordent pas la même importance. Si les collaborationnistes l'évoquent à peine (B. de la Mort, Mariat), ou sur un ton badin (Walter), afin de dissimuler qu'elle est le résultat d'une volonté délibérée d'oppression de la part des Allemands, il n'en va pas de même pour les pétainistes (Deschaumes) qui donnent ainsi des P.G. une image de martyrs. Les résistants (dont Ambrière) préfèrent quant à eux montrer que le P.G. réussit à ne pas succomber entièrement à cette oppression, à ne pas perdre l'un des fondements de l'être humain, sa capacité à se repérer dans l'espace et le temps. Avec Ambrière, le P.G. ne se laisse pas être marchandise : il se veut voyageur.

Hyvernaud et Perret représentent deux cas particuliers, que je ne confondrai pourtant pas, malgré leurs nombreux points communs. Tous deux n'hésitent jamais à décrire le transfert en Allemagne comme un véritable *transit* — de merde et de pisse d'abord, mais aussi de chair d'un individu à l'autre, ou des P.G. au wagon lui-même, lorsque les captifs ne font plus qu'un avec les cahots de la voie. Tous deux également n'ont pas peur de se frotter à *l'indignité* de l'homme face à l'événement. Mais ils n'en tirent toutefois pas le même sens global. Jacques Perret l'exprime clairement :

> Ne croyez pas que j'ai longtemps médité sur les enseignements stoïques de ce wagon à bestiaux. Je ne m'échappe pas si facilement que ça des contingences et j'aurais même une propension à leur être assez fidèle.[1039]

Jacques Perret est un écrivain trop *malin* et individualiste pour donner des leçons de morale à ses lecteurs, la « simple » exposition des multiples « faits » qui constituent la réalité d'un homme est déjà suffisamment parlante — nul besoin d'édifier les foules en prenant de la hauteur morale ou métaphysique. Voilà qui explique aussi son recours permanent au décalage ironique, au style « baroudeur sensible » ne craignant jamais le réel, mais y pataugeant allègrement, et avec une certaine distinction. Il y a beaucoup plus de sérieux, et de masochisme aussi, dans l'approche d'Hyvernaud. Quand le narrateur de Perret se retrouve le nez et les pieds dans la boue et la merde, il a toujours figure humaine, il se redresse et repart. Quand celui Hyvernaud se retrouve dans la même situation, on attend avec impatience et curiosité le moment où il se relèvera. Mais ce moment ne vient jamais. Dans *La peau et les os*, le narrateur est proprement *indécrottable*, il ne fait plus qu'un avec les déjections et la boue de la captivité.[1040] Et si l'ironie est un outil constant dans l'écriture d'Hyvernaud, ce n'est pas à des fins de séparation, de distinction. C'est au contraire pour faire retourner à l'état boueux et crasseux tous ceux qui souhaiteraient relever la tête et retrouver leur dignité ; c'est un travail de sape. Les textes d'Hyvernaud sont ceux d'un moraliste[1041], écœuré des hypocrisies, de la bêtise, et des faiblesses de ceux qui l'entourent, mais ayant malgré tout foi en l'humanité. Lorsque dans l'après-guerre le narrateur du *Wagon à vaches* réfléchit sur son expérience de P.G., et sur ce qu'il pourrait en faire, il envisage (assez mollement) d'écrire un *Traité du wagon à vaches* :

> Qu'on ne s'y reconnaisse plus, dans le réel, ça a fini par se savoir. Il y a les équivalents nobles et abstraits du wagon à vaches — l'histoire, la morale, la physique, la politique. On découvre en ces temps-ci des choses décourageantes sur la position cosmique et métaphysique de l'homme. Mais ces spéculations me dépassent. Je me garde des ambitions excessives : je m'en tiens, dans mes moments de méditation (appelons-les ainsi) à l'aspect trivial de la question du wagon à vaches. Je veux dire : à l'expérience de l'absurde vécu au niveau de la misère quotidienne par les individus les plus ordinaires. Dans ces limites-là, j'ai quand même

[1039] Jacques PERRET, *Le caporal épinglé*, *op. cit.*, p. 110.
[1040] Et il fait écho à ce qu'écrit Céline dans ses *Entretiens avec le Professeur Y* : « *je ne le [mon « je »] présente qu'avec un soin !… mille prudences !… je le recouvre toujours entièrement, très précautionneusement de merde !* » (Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1995 [1955], p. 55.)
[1041] Le terme de « *décadence* » revient d'ailleurs plusieurs fois dans ses *Carnets d'oflag*, *op. cit.*, pp. 83 et 95.

> acquis une certaine compétence. Comme usager du wagon à vaches, j'appartiens au modèle courant. Pas d'erreur. Je n'ai qu'à regarder mon reflet dans les vitrines des magasins de la rue Douillet. C'est à moi, cette silhouette étriquée. On devine l'employé à quinze mille balles. Cette mine basse, ces fringues lasses, c'est moi. Un passant quelconque, vaguement traqué. On est des millions de passants tout pareils, des millions et des millions de reflets. […] Ça suffit comme documentation. J'aurais certainement de quoi composer un traité du wagon à vaches. Il faudra que j'y réfléchisse. Le thème est usé, je sais bien. Et puis, ça mène tout droit à un naturalisme veule, à cette amertume poisseuse et primaire qui dégoûte les belles âmes.[1042]

Soit : voilà résumée la poétique de l'œuvre d'Hyvernaud. Il veut montrer que l'expérience de la captivité se prolonge après la guerre ; qu'elle concerne tout le monde ; et qu'il faut dégoûter, enfin, « *les belles âmes* ». L'intérêt moral et politique d'une telle découverte est donc évident, pour lui. La captivité permet de repenser l'humanité dans son ensemble, celle qui sort de la guerre et continue à avancer comme si de rien n'était.

[1042] Georges HYVERNAUD, *Le wagon à vaches*, *op. cit.*, pp. 137-138.

II. — CAPTIVITÉ : VERS LES RÉCITS D'ÉVASION

Ceux qui disposent largement d'heures vides et peuvent s'exercer à cette reprise [réapprendre à lire], verront tous les livres changer sous leurs yeux et sans doute eux-mêmes.

Lettre de Paul Valéry envoyée à l'oflag IV D pour l'Exposition du Livre, le 2 février 1943.

Sans la captivité, aurais-je relu Abel Hermant ?

Robert BRASILLACH, *Journal d'un homme occupé*.

QUELQUES DONNÉES SUR L'ORGANISATION DE LA CAPTIVITÉ

Je ne vais pas ici retracer l'organisation générale de la captivité, ni même ses grandes lignes. Je renvoie pour cela aux ouvrages très complets et documentés d'Yves Durand (*La captivité* et *La vie quotidienne des P.G.*…), ainsi qu'à la thèse de Jean-Bernard Moreau. Pour ma part, je ne décrirai que les éléments qui permettent de mieux comprendre les problématiques développées par les récits.

Il est difficile, je l'ai dit, de parler d'une seule captivité, au vu de la multiplicité des expériences, et de l'étendue du phénomène de la captivité de guerre. En outre, l'organisation de la captivité est en évolution constante, entre 1940 et 1945, suivant les événements aussi bien extérieurs (phases de la guerre, décisions politiques françaises ou allemandes, création du S.T.O., etc.), qu'intérieurs (comportement des P.G., évasions, etc.). Une distinction particulière mérite d'être remarquée, qui concerne la répartition des officiers et des hommes de troupe : les premiers sont dirigés vers les oflags, et pour la plupart ils y resteront en n'y faisant *rien* ; les seconds sont dirigés vers les stalags, puis répartis dans des kommandos de travail. On compte environ 5 % d'officiers et 95 % d'hommes de troupe dans l'armée captive.[1043] Yves Durand explique :

[1043] Des cas particuliers existent : les aspirants, dont le grade, à mi-chemin entre officier et homme de troupe, est inconnu dans l'armée allemande et pose donc un problème d'organisation ; et les Juifs, qui subissent la même organisation que les autres soldats, mais doivent en outre soutenir des humiliations racistes (voir la préface d'Yves Durand à Henry GOLDSTEIN, *Les maillons de la chaîne*, *op. cit.*, t. I.). Ils sont parfois rassemblés

> Les camps ne vont servir de cadre d'existence permanente qu'à un nombre limité de P.G. Mais tous y sont passés et y ont séjourné plus ou moins longtemps, au début de leur captivité. Même les P.G. envoyés dans les kommandos qui ne reverront leur camp de base qu'à l'occasion de quelque épisode passager de leur vie captive ultérieure (mutation, maladie…) continuent de se sentir rattachés à celui où ils ont été « immatriculés ».[1044]

Le travail pour les hommes de troupe est lui aussi variable : usines, mines, chantiers, fermes, ports, petites ou grandes entreprises, patrons cruels ou respectueux, voire amicaux, nourriture frugale ou généreuse — la captivité offre de ce point de vue une grande variété d'expériences de labeur aux P.G. En outre, il est rare que les P.G. restent durant toute leur captivité chez le même employeur. Ils sont souvent affectés là où il y a besoin de bras et, changeant souvent de « camp de base » (*stammlager*, qui donne *stalag*), ils changent de fait de kommandos. Le travail est une donnée déterminante dans les conditions de vie de la majorité des P.G. : il est leur quotidien, et suivant la dureté de la tâche et l'humeur de l'employeur, il conditionne concrètement la santé et la vie du captif. Dans les récits de stalags, il est très présent, et décrit souvent précisément. Suivant la manière dont il est vécu, il représente tout aussi bien une oppression qu'une occupation de l'ennui, ou bien une source d'aventures. Là encore, autant de cas que de P.G.

Je m'arrête un instant sur le cas des sous-officiers réfractaires (Guérin et Ambrière en furent). Suivant l'article 27 de la Convention relative au traitement des prisonniers de guerre (Genève, 27 juillet 1929), théoriquement appliquée durant la Seconde Guerre mondiale, « *les belligérants pourront employer comme travailleurs les prisonniers de guerre valides, selon leur grade et leurs aptitudes, à l'exception des officiers et assimilés.* » À partir de l'ouverture du front de l'Est, au cours de l'hiver 1941 et jusqu'à la fin de la guerre, les besoins de l'industrie et de l'agriculture allemande se firent particulièrement ressentir : les Allemands valides étaient en effet envoyés au front, et il fallait bien quelqu'un pour faire tourner l'économie du pays. Les P.G. — puis les requis du S.T.O., grâce à la loi française du 16 février 1943 — représentaient pour les nazis un véritable vivier, notamment pour ce qui était de la main-d'œuvre spécialisée. Les travailleurs français étaient en règle générale appréciés des Allemands, quand ils étaient affectés à des kommandos correspondant à leurs

dans des kommandos de travail spéciaux.

[1044] Yves DURAND, *La vie quotidienne*…, *op. cit.*, p. 50.

compétences. On a ainsi pu voir des relations de respect mutuel s'établir entre des paysans français et allemands, réunis par un même goût du travail de la terre.[1045]

Le cas des officiers est bien différent de celui des hommes de troupe, puisque en vertu de la Convention de Genève, ils n'étaient pas astreints au travail. Il était rare — mais cela arrivait tout de même — que des officiers français acceptassent de travailler pour les Allemands. La convention de Genève le permettait : « *Toutefois, si des officiers ou assimilés demandent un travail qui leur convienne, celui-ci leur sera procuré dans la mesure du possible* » (art. 27) [1046]. La raison n'en est pas difficile à comprendre, même en prenant en compte un fort patriotisme français : pour un militaire français, il est un ennemi pire que le *Feldgrau* — c'est l'inaction. Les officiers réfractaires constituent un cas particulier intéressant : envoyés en stalags, ils furent soumis au début de la captivité au même traitement que les hommes de troupe. Puis certains se souvinrent que la Convention de Genève leur donnait le droit de ne pas travailler : ils réclamèrent ce droit auprès des Allemands qui firent pression sur eux pour qu'ils continuent de travailler. Cela se soldait parfois par des brimades ou l'envoi dans des camps de discipline.

Globalement, les Allemands respectèrent la Convention de Genève — ce qui ne laisse pas d'étonner, lorsque l'on sait comment ils traitèrent les déportés raciaux et politiques. Cela est sans doute dû au double commandement des camps de P.G. : ils étaient administrés par l'Oberkommando der Wehrmacht (O.K.W.), mais subissaient toutefois régulièrement le contrôle des S.S. En outre, tous les services de propagande étaient gérés par les nazis, et non par les militaires. Les militaires étaient sans doute plus à même que les nazis de trouver un intérêt à respecter les « lois de la guerre » ; mais il y avait aussi un intérêt diplomatique à le faire.

La répartition géographique des différents stalags et oflags du Reich a deux incidences importantes. D'abord, une incidence climatique : le climat à Arnswalde ou à Grossborn en Poméranie n'est pas le même qu'à Ziegenhain, à l'ouest de

[1045] « *Un rapport de la Gusstahlfabrik Krupp d'Essen […] accorde aux P.G. français employés comme manœuvres, 79 % du rendement des manœuvres allemands et 95 % pour ceux employés comme ouvriers spécialisés. Les chiffres correspondants donnés pour les P.G russes par ce document sont de 39 à 44 %.* » (Yves DURAND, *La vie quotidienne*, *op. cit.*, p. 95.) Ce sentiment partagé deviendra un des arguments de la rhétorique du rapprochement franco-allemand d'après-guerre. Voir ce qu'en dit par exemple le gouvernement français sur son site « Les chemins de mémoire » : www.cheminsdememoire.gouv.fr/page/affichepage.php?idLang=fr&idPage=2909 [visité le 21.09.07].

[1046] « Les sous-officiers prisonniers de guerre ne pourront être astreints qu'à des travaux de surveillance, à moins qu'ils ne fassent la demande expresse d'une occupation rémunératrice. »

l'Allemagne : les hivers ou les étés n'y ont pas la même rigueur. Les P.G., vivent souvent, qu'ils soient dans les camps ou en kommandos, à l'extérieur : travail, appels, divertissements se font en plein air. Les baraques en bois ne sont en outre pas toujours bien isolées, et nombre de récits témoignent des vents vicieux et glacés qui refroidissent les P.G. jusqu'aux os.

La seconde incidence de la répartition géographique concerne la fin de la captivité. Selon que l'on est captif plutôt à l'ouest ou plutôt à l'est de l'Allemagne, on n'est pas libéré par les mêmes Alliés. De manière générale, la libération par les Anglo-Américains se passe beaucoup mieux que celle faite par les Soviétiques. Mythifiée et crainte par nombre de militaires français, la rencontre avec l'armée russe est souvent l'occasion de récits épiques, drôles parfois, mais tragiques aussi. À partir de 1945, les récits évoquant la libération par les Russes sont partagés. On trouve aussi bien le récit critique *Délivrés par les Russes* de Robert Hanocq, publié en 1946 aux « Œuvres françaises »[1047], que la brochure *Des prisonniers de guerre libérés par l'Armée rouge*, publiée par les Éditions France-U.R.S.S., et où les Soviétiques sont tous bienveillants et attentifs au sort des P.G. Le récit de Jean Brilhac, *Retour par l'U.R.S.S., récits d'évasions* est un cas intéressant : paru d'abord en feuilleton dans *La Marseillaise*, l'hebdomadaire de la France Libre à Londres en 1942, il est publié en volume par Calmann-Lévy en 1945. Jean-Louis Crémieux-Brilhac revient en 2004 sur les conditions d'écriture de cet ouvrage et avoue :

> Respectueux des contraintes de guerre, j'y avais toutefois escamoté les dissensions franco-françaises de notre groupe [d'évadés] et les péripéties de notre séjour en U.R.S.S.[1048]

Les 218 évadés, en effet, étaient passés par l'U.R.S.S. où ils furent envoyés dans des goulags ! Crémieux-Brilhac ajoute en note : « *Le récit n'en avait pas moins été jugé par André Marty attentatoire à l'Union soviétique et dénoncé par lui au Komintern.* »[1049] À partir des années 1990, l'on voit apparaître dans les récits une critique franche des libérateurs soviétiques : *Silésie, morne plaine* de Jacques de la Vaissière, préfacé par Jean Guitton, en est un très bon exemple.

[1047] Les Œuvres françaises avaient publié en 1932 une édition des textes de Doriot par Paul Marion.
[1048] Jean-Louis Crémieux-Brilhac, *Prisonniers de la liberté. L'odyssée des 218 évadés par l'U.R.S.S. 1940-1941*, Paris, Gallimard, coll. « Témoins », 2004, p. 10.
[1049] *Ibid.*, n. 1.

Mais il est un point où tous les P.G. s'accordent : les soldats soviétiques captifs furent très durement traités par les Allemands : sur les 5,7 millions capturés, 3,3 millions périrent entre 1941 et 1944. Georges Hyvernaud en donne un aperçu saisissant :

> Le camp des Russes est à trois cents mètres du nôtre. Notre passe-temps, cet été-là, ce fut de regarder enterrer les Russes. Un travail très monotone. Traîner la charrette pleine de morts. En tirer les morts. Jeter les morts dans la fosse. Recommencer. Toute la journée comme ça. Toute la journée à remuer du mort. Dans cette plaine de soleil et de sable. Toute à journée à balader cette charrette déglinguée entre le camp et la fosse. […] Et puis on les mettait sur un brancard. Leurs bras balançaient de chaque côté. Des morts si maigres, à n'y pas croire. Les uns tachés de sang noir, ceux que les Allemands avaient tués à la mitrailleuse. Les autres barbouillés d'excréments : ceux qui étaient morts de la dysenterie.[1050]

Cette description rappelle celle que l'on trouve dans les récits de déportation raciale et parfois politique : de fait, les Russes furent traités par les Allemands comme des sous-hommes. La captivité des Français, des Belges, des Anglo-Américains n'a plus grand-chose à voir avec celle-là. Malgré toutes ces différences d'expériences, on peut quand même — en comparaison des Russes, par exemple — parler d'une communauté P.G., construite à la fois de l'intérieur (par les P.G. eux-mêmes) et de l'extérieur (par les forces idéologiques qui s'approprient le phénomène de la captivité).

Le corpus des textes choisis ici n'est pas représentatif de la diversité des expériences de la captivité. S'il y a beaucoup de récits de stalags, il y en a moins sur le travail en kommandos : les captivités de Guérin ou de Gaillard, par exemple, se passent essentiellement dans les camps, à la manière de récits d'oflags. L'image de la captivité n'est donc pas nécessairement fidèle à la réalité du travail de 95 % des P.G. ; elle insiste beaucoup plus sur l'ennui et la passivité qui firent eux aussi partie du quotidien des P.G. Mais l'on comprendra que l'intérêt de ce corpus essaie de se situer ailleurs : il s'agit plutôt pour moi d'exposer la diversité des approches idéologiques et littéraires que produisent ces textes.

[1050] Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, pp. 137-139. Voir aussi Pierre GASCAR, *Le temps des morts*, *op. cit.*

QU'EST-CE QU'IL Y A À RACONTER ?

A. — Il n'y a rien à raconter

Jean Guitton l'écrivait dès les premières pages de son *Journal*, le 16 février 1942 : pour lui, il paraissait douteux que la captivité puisse donner lieu à « *des œuvres littéraires, j'entends à des œuvres qui ait cette captivité pour unique objet.* »[1051] Est-ce par goût du paradoxe qu'il écrit cela , lui qui, comme tant d'autres à son époque, va tout de même publier le récit de sa vie en captivité ? Les premiers mots du texte apportent une réponse :

> Monotone recommencement du tout.[1052]

Il n'y a rien à dire parce qu'il ne se passe positivement rien en captivité. Celle des officiers en particulier s'allonge sur une durée molle, à l'issue incertaine. Ce sont là les traces de la coulée de la défaite, qui submergea les P.G. Hyvernaud écrit dans ses *Carnets d'oflag* :

> Il ne peut y avoir de roman de la captivité, parce que la captivité est passivité. Pas de drame. On ne lutte contre rien. On attend et on subit.[1053]

Mais ce rien est aussi partagé par les hommes de troupe. B. de la Mort constate dans son frontstalag : « *Nous n'avons exactement rien à faire* »[1054] Dans son article « Prisonniers », Ambrière fait une remarque similaire pour son stalag :

> [15 mars 1943]
> Je ne retiendrai rien de mes notes des mois qui suivent : ce sont les plus monotones et les moins significatives.[1055]

Ambrière pourtant a produit d'abondants récits et descriptions de la captivité.

[1051] Jean GUITTON, *Pages brûlées*, *op. cit.*, p. 19 [16 février 1942].
[1052] *Ibid.*, p. 17.
[1053] Georges HYVERNAUD, *Carnets d'oflag*, *op. cit.*, p. 148. Voir aussi : « *Le drame de la captivité… Mais il n'y as même pas de drame.* » (p. 186.) Perret écrit quant à lui : « *Très difficile de faire un drame rien qu'avec du militaire*. » (*Le caporal épinglé*, *op. cit.*, p. 44.)
[1054] Noël B. DE LA MORT, *Vie des prisonniers…*, *op. cit.*, p. 22.
[1055] Francis AMBRIÈRE, « Prisonniers », art. cité ; *Vie et mort des Français…*, *op. cit.*, p. 101.

C'est qu'il y a pour lui autre chose à raconter que la monotonie de la captivité : l'opposition aux gardiens, les brimades que ceux-ci infligent, la dignité des P.G. Mais pour certains auteurs, ce *rien à dire* concerne aussi des événements beaucoup plus violents, ou porteurs d'aventure. Vialatte, évoquant un rêve d'évasion du brigadier Berger, écrit :

> Le cœur de Berger battait à tout rompre. Il enfila silencieusement le complet civil, sauta sur la fenêtre et se pendit par les mains. Il resta là accroché une seconde, le temps de jouir au bord de la liberté de l'instant le plus intense de sa joie. Puis il lâcha prise et se mit à courir dans la direction de la rivière, épiant à l'orée du bois le passage d'une ronde ou d'un indésirable. Rien ne parut, c'était trop beau. Il arriva jusqu'aux buissons qui le séparaient de la rivière. Là, dans cette ombre épaisse il fallait se méfier. On risquait de tomber à chaque pas sur quelqu'un. Il traversa avec des ruses de Sioux. Personne. Il arriva à la rivière. C'était trop beau. C'était même décevant. Tant de travail, tant de mois, tant de peine pour un résultat si facile ! Ça ne payait pas. C'était une affreuse ironie.[1056]

L'excitation de la préparation, le récit intérieur qui se fait dans l'esprit du captif cherchant à s'évader, est annulé par l'événement : le réel déçoit Berger, il ne répond pas aux excitantes inquiétudes et problèmes qu'il avait envisagés. Paradoxe — unique, il est vrai dans l'ensemble des récits d'évasion — d'une aventure qui ne peut se raconter parce que, même réussie, elle s'annule en tant qu'aventure. L'évasion de Berger n'est plus un cheminement, une bagarre de la volonté d'un homme avec l'ennemi et les éléments du monde : elle n'est qu'une rapide et transparente résolution.

Lors d'un entretien croisé entre François Nourissier et Bertrand Poirot-Delpech, un journaliste du *Magazine littéraire* leur avait demandé pourquoi selon eux il n'y avait pas eu de « *grands cycles romanesques sur l'univers concentrationnaire nazi* ». Nourissier répondit que c'était « *de l'ordre de la pudeur* » ; Poirot-Delpech ajouta : « *Et de l'indicible.* »[1057] Mais tous deux oubliaient l'essentiel : que peut-on dire sur le néant ? Que peut-on dire d'un univers où la mort est le moteur quotidien et indestructible ? Tout au plus, l'entreprise de néantisation. Mais même si l'imagination de cruauté des nazis était sans bornes, il y a assurément une certaine *monotonie* de la destruction de

[1056] Alexandre VIALATTE, *Le fidèle Berger*, *op. cit.*, p. 213.

[1057] Entretien avec François Nourissier et Bertrand Poirot-Delpech, *Le magazine littéraire*, n° 438, janvier 2005, pp. 55-58. La question a-t-elle perdu depuis un peu de sa pertinence ? *Les bienveillantes* de Jonathan Littell constitue une impressionnante tentative sinon d'un cycle romanesque, du moins d'un roman qui prend le temps de dire et décrire les choses. Mais dès 1947, il existait un roman fleuve (786 pages) sur les camps : *Les jours de notre mort* de David Rousset (Paris, Éditions du Pavois).

l'homme par l'homme. Le témoignage résout tout de même un peu cette question. Plutôt que de raconter une histoire, et d'organiser un récit qui se heurterait à la fois à la répétition quotidienne de la même oppression, et à la difficulté de comprendre les lois de l'univers concentrationnaire, — le témoignage cherche à *dire* la destruction, à en faire émerger l'existence, pour ne pas qu'elle s'accomplisse entièrement, en effaçant jusqu'aux traces de sa présence.

Ces remarques peuvent s'appliquer aussi aux récits de captivité. Mais le néant auquel les P.G. sont confrontés n'est pas celui de la mort et de la destruction systématique. Hyvernaud écrit certes dans ses *Carnets d'oflag*, parlant probablement de la captivité, qu'elle est « *Une répétition générale de la mort.* »[1058] Mais c'est la mort non comme destruction mais comme éternité. La captivité serait alors une *quasi éternité*. C'est un néant presque abstrait — surtout pour les officiers captifs —, d'un temps mou, engluant les P.G. dans sa durée. Jean-Bernard Moreau note :

> [La mémoire des P.G.] qui se caractérise par la « longueur monotone, le poids d'une durée incolore, le défaut de traits saillants et de repères brillants » n'est en effet propice à favoriser ni la conservation du souvenir ni, *a fortiori*, sa remémoration.[1059]

Le temps, à force de s'étirer, est uniforme et informe : comme dans l'Univers en expansion, les masses de souvenirs saillants s'éloignent peu à peu les unes des autres, leur force d'attraction agit de moins en moins et laisse la place au vide. L'expérience conjointe de l'inaction et de l'exil possède assurément une dimension métaphysique, non pas tant parce qu'elle laisse aux hommes le temps de méditer sur leur sort, mais bien parce qu'elle contraint, physiquement, et psychologiquement, l'homme à expérimenter une vie immobile, floue et un peu absurde — car pourquoi sont-ils prisonniers, au fait ? La captivité se distingue ici, à mon sens, de l'incarcération judiciaire, ou politique : il n'y a pas, dans les oflags surtout, de faute au regard d'une loi, de peine permettant d'expier un mal.[1060] Ou plutôt : il y a une faute, mais celle-ci, collective plutôt qu'individuelle (les P.G. sont captifs parce que la France se serait vautrée avant-guerre dans l'esprit de jouissance) est une relecture du châtiment d'exil et de privation de liberté. Toutes les idéologies, entre 1940 et 1953, ont cherché à

[1058] Georges HYVERNAUD, *Carnets d'oflag, op. cit.*, p. 112.
[1059] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 24. Il cite le *Mémoire complémentaire sur quelques aspects des activités du Service diplomatique des prisonniers de guerre SDPG-DFB-Mission Scapini*, dactylographié, 1984, p. 107.
[1060] Voir Raymond GUÉRIN, préface à Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 11.

donner un sens à cette captivité, à ne pas laisser affleurer l'absurdité de cet interminable internement. Même Hyvernaud, même Guérin, reconstruisent un sens, aussi minimal, aussi lucide, dégagé soit-il de toute mythologie de courage et de dignité ! Seul Vialatte, qui plonge Berger dans la folie, sauvegarde cette absurdité de la captivité ; mais le récit qu'il produit en devient oppressant, presque illisible : rien n'accroche jamais l'esprit même le moins rationnel, toutes les suppositions que Berger fait sur le *pourquoi* de son internement s'effacent à mesure qu'il en produit de nouvelles. Et tout s'efface encore une fois lorsque Planier resurgit enfin, dégonflant subitement le secret dont il avait fait de Berger le dépositaire, et qui avait été le moteur de vie et de mort de ce dernier. À la fin de cette étrange expérience de lecture qu'est *Le fidèle Berger*, il ne reste exactement plus *rien*.

B. — Souffrances

> *D'ailleurs, toute personne de condition (privilégiée, gavée de dividendes) vous affirmera comme une vérité sur laquelle il n'y a pas à revenir, et sans y mettre aucune malice :* que seule la misère libère le génie… qu'il convient que l'artiste souffre !… et pas qu'un peu !… et tant et plus !… puisqu'il n'enfante que dans la douleur !… et que la Douleur est son Maître !… *(M. Socle)… au surplus, chacun sait que la prison ne fait aucun mal à l'artiste… au contraire ! que la véritable vie du véritable artiste n'est qu'un long ou court jeu de cache-cache avec la prison…*
>
> Louis-Ferdinand CÉLINE, *Entretiens avec le Professeur Y*, 1955.

Les récits, qu'ils soient publiés pendant ou après la guerre, sont un lieu d'expression de la souffrance des P.G. en captivité. Jean-Bernard Moreau rappelle que beaucoup d'officiers de 1940 se considèrent comme des victimes de la défaite, et qu'ils n'y ont pas de responsabilité : leurs souffrances paient, en somme, pour les fautes commises par d'autres.[1061] Ces souffrances quotidiennes, dont les P.G. cherchent à s'accommoder, sont facilement reconnaissables. Pierre Seghers, dans sa préface à *Poètes prisonniers* en fait une typologie poétique : il y a des *thèmes* de souffrance dans la poésie P.G. :

[1061] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 385.

> Cette poésie, ce sera encore la jeunesse qui passe, l'amertume du temps perdu ; ou le silence, l'homme revenu, grâce à son pouvoir au rêve, au seule battement têtu de son sang. Pauvre sang, parfois affolé de fatigue physique. Et puis, un autre poète chantera le pain, la soupe, la musique, les lettres […].[1062]

Les souffrances et les préoccupations sont toujours les mêmes : exil, faim, froid, maladie, perte de la liberté, manque des êtres chers, privation sexuelle, humiliation. L'écriture, que ce soit dans les récits ou dans la poésie, obéit alors à sa fonction première d'*expression* — elle sert individuellement à digérer et évacuer ces souffrances. Je n'étudierai ici en détail que l'une de ces souffrances, qui me semble particulière à la captivité : le sentiment de non-vie. Je montrerai en outre comment les P.G. souhaitent traverser et dépasser ces souffrances, pour en faire quelque chose : un principe d'action, une éthique de vie, ou un récit.

Le sentiment de non-vie est une souffrance spécifique à la captivité. Beaucoup de récits insistent sur ce point : la captivité n'est pas une vie à part entière ; elle n'est qu'une demi-vie, (« *la vie du camp n'est que la moitié de la vie humaine* », comme l'écrit Gaillard) voire une « *non-vie* »[1063]. Guy Deschaumes parle quant à lui d'une « *inutilité* » et d'une « *existence en veilleuse* »[1064]. Cette vie atrophiée s'explique avant tout par la privation : privation de liberté, d'abord, mais aussi privation sexuelle[1065] : l'expérience captive est en ceci asociale — bien que le P.G. ait constamment affaire à une communauté — qu'elle n'entretient pas certains désirs de *l'autre*. À force de côtoyer quotidiennement le même, et de s'y habituer, les caractères s'épaississent comme de la corne :

> J'ai oublié les parfums, les goût et les gestes. J'aurais tout cela à réapprendre quand je retrouverai mes parents, mes amis. C'est un peu comme si j'avais douze ans…[1066]

Hyvernaud évoque le P.G. Percheval, polytechnicien, pour qui « *les freins étaient cassés* » : tournant en rond dans la baraque, refaisant constamment les mêmes gestes (s'habiller, manger, déféquer), il ne s'arrête que lorsque ses camarades lui en donnent l'ordre.[1067] Pris dans cet état machinal, effectuant placidement des actions dont tout

[1062] Pierre Seghers, préface à *Poètes prisonniers*, *op. cit.*, p. 10.
[1063] Raymond Guérin, préface à Georges Hyvernaud, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 11.
[1064] Guy Deschaumes, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 68.
[1065] Voir Francis Ambrière, « Prisonniers », art. cité ; *Vie et mort des Français*…, *op. cit.*, p. 71.
[1066] Robert Gaillard, *Jours de pénitence* (1942), *op. cit.*, p. 76 [6 février 1941].
[1067] Georges Hyvernaud, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 90.

le sens est alors retiré, il témoigne lui aussi que la captivité crée une vie inquiétante, difficile à saisir, éloignant les P.G. de « *l'idée de ce que pouvait être l'humain* ». Chez Hyvernaud, cet état de folie menace tous les captifs : Percheval est juste allé « *un peu plus loin qu'eux, voilà tout* »[1068]. Pour Gaillard au contraire, la demi-vie expérimentée bien malgré soi en captivité n'est pas un état « normal » de la vie des hommes : elle est un état spécial, créé par les conditions spéciales de la captivité. Sous l'aveu de ces dangers qui guettent la communauté P.G., pointe ainsi le désir d'un retour à la normale. L'homme ne doit pas rester dans cet état d'amoindrissement ; c'est un devoir pour lui de retrouver les comportements de dignité et de normalité qui font de lui ce qu'il est. L'homme doit *se ressaisir*. Paradoxalement — et comme dans la plupart des récits —, c'est bien la captivité elle-même qui, après avoir amoindri l'homme, va l'élever.

C. — S'évader de la honte : étapes d'un redressement

Le cheminement psychologique des P.G., de la défaite au retour dans la patrie, suit ce que j'appellerai une *logique de redressement*. Le mot de *redressement* est à la fois ici employé dans ses sens physique, psychologique, moral — mais aussi idéologique : le redressement est l'un des buts que se sont fixé la Révolution nationale tout autant que le G.P.R.F. *Redressement* contient alors en son sein un autre mot : celui de *résistance*. Il ne s'agit pas nécessairement d'une résistance à l'ennemi, mais plutôt et avant tout d'une résistance à l'événement de la défaite. Les récits de captivité ne se contentent pas seulement de rendre compte de cette logique de redressement. Ils y participent pleinement, jusqu'au plus profond de leur structure.

Évoquant l'expérience acquise par les P.G. en captivité, Christophe Lewin écrit :

> Vaincu, exilé, emprisonné, le P.G. apprit surtout la patience, la compréhension, la tolérance, la compassion et… l'humilité. Rentrant, persuadé lui aussi d'apporter au pays des valeurs redécouvertes dans l'épreuve, désireux de jouer un rôle cardinal dans le relèvement de

[1068] *Ibid.*, p. 91.

> la France, il était, semble-t-il, moins enclin à donner des leçons, préférant prêcher par l'exemple de l'action.[1069]

La traversée et le dépassement des épreuves de la défaite et de la captivité sont des buts poursuivis activement par les P.G. captifs puis libérés. C'est également ce qui, dans leur esprit, légitime la valeur de leur expérience captive : la souffrance, le « sacrifice » devraient leur donner droit à une place et une parole dans la société qu'ils retrouvent. Les idéologues de la Révolution nationale les confirment dans cette idée, comme Paul Marion qui associe la réflexion — c'est-à-dire le recul — sur la défaite, à une étape du « *grand travail de sauvetage et de reconstruction* » de la France.[1070] Du côté résistant, l'ultime étape de ce redressement des P.G. est plus concret, et plus lié directement à la captivité : c'est l'évasion, synthétisant la lutte contre l'ennemi, le patriotisme et le désir de liberté d'individus ne supportant plus leur internement.

La quasi totalité des récits raconte le redressement de ces hommes humiliés, souffrants, et trouvant, tantôt à tâtons, tantôt avec évidence, les techniques et les valeurs qui leur permettront de *redevenir* ce qu'ils étaient avant la guerre. Dans tous les cas, la honte provoquée par la défaite n'est jamais laissée à vif, blessure béante. Qui pourrait en effet supporter de saigner cinq ans durant une telle plaie honteuse ? Qui pourrait accepter de ne pas se *retrouver*, tel qu'il s'était construit, avant que l'événement ne vienne le faire trébucher ?

1. Le terreau de la honte

La honte est le premier des sentiments qui saisissent les P.G. au moment de la débâcle et les suivent jusque dans la captivité. Je vais ici séparer ce qui ressort du ressenti individuel ou collectif des P.G., et la récupération par une idéologie dominante du moment — le pétainisme —, sous couvert d'un soutien aux P.G. Dès le 17 juin 1940, Pétain réussit à transmettre l'humiliation qui frappe l'armée française aux populations civiles : ce n'est plus seulement l'armée française qui est honteuse,

[1069] Christophe LEWIN, *Le retour des prisonniers de guerre français*, *op. cit.*, p. 278.
[1070] Paul MARION, préface à Robert GAILLARD, *Jours de pénitence* (1942), *op. cit.*, p. 12.

mais le pays tout entier.[1071] Par la suite, le P.G. sera dans la propagande pétainiste une figure créatrice de honte. Comme l'écrit Gérard Miller :

> Pétain a une formule qu'il bougonne volontiers pour imposer silence aux doléances et revendications : « *Certes, vous êtes à plaindre, mais vous n'êtes pas les seuls*… » Il suffit, croit-il, d'évoquer la figure lointaine du prisonnier, voire simplement de murmurer le mot, pour faire honte aux mécontents.[1072]

Il s'agit bien là d'une récupération, de l'exploitation d'un sensible, à des fins de pouvoir et d'oppression. Vladimir Jankélévitch, dans un article de 1948, dénonce vigoureusement les manœuvres pétainistes :

> La « mystique prisonniers » est bien à l'image d'un régime qui fit de la honte un devoir et rendit la capitulation normative. On a la mystique qu'on peut. L'idée d'une valeur mystique conférée à la captivité de quinze cent mille pauvres bougres qui devinrent prisonniers simplement parce qu'ils se trouvaient là, comme au cours d'une rafle monstre, cette idée est historiquement inséparable d'un régime dont la défaite est non seulement l'origine, mais la raison d'être, la gloire. Une mystique de la défaite, de la démission et de l'abandonnement à la volonté étrangère — dans l'histoire naturelle des impostures il manquait sans doute cette imposture-là ![1073]

Le jugement de Jankélévitch permet de mettre en évidence non seulement la récupération de la souffrance des P.G. par Vichy, mais aussi l'ampleur des enjeux qui poussèrent les P.G. à sortir de l'humiliation de la défaite. Le philosophe, s'attaquant aux pétainistes, confond volontairement *défaite* et *démission* et donne ainsi au premier terme une connotation morale négative. Au creux de cette confusion, il y a la haute moralité conférée à la continuation du combat par les Résistants. Et entre les deux, il n'y a pas de place pour la compréhension des comportements d'inaction et d'immobilisme, qui furent pourtant ceux de la majorité des P.G.[1074] Il y a là, réunis dans ce passage, les deux pôles de tension qui écartèlent la honte des P.G. : d'une part, la récupération, la fructification de la honte par l'idéologie pétainiste ; d'autre part, l'appel à un dépassement « *dans l'honneur et la dignité* » de la honte, en participant

[1071] Voir Dominique VEILLON, « La vie quotidienne des femmes sous l'Occupation », in *1939-1945 : combats de femmes*…, *op. cit.*, p. 37.
[1072] Gérard MILLER, *Les pousse-au-jouir du maréchal Pétain*, *op. cit.*, p. 146.
[1073] Vladimir JANKÉLÉVITCH, « Dans l'honneur et la dignité » [1948] ; repris dans *L'imprescriptible*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais », 1986, p. 88.
[1074] C'est probablement le ressentiment à l'encontre des pétainistes et des collabos qui fait écrire à Jankélévitch un texte aussi étrange que « Dans l'honneur et la dignité ». Comment expliquer sinon qu'un auteur d'ouvrages aussi émouvants, subtils et profonds que *La mort* ou *L'aventure, l'ennui, le sérieux*, un philosophe aussi attentif aux mots ait pu écrire un texte aussi haineux, grossier même, et pauvre en pensée ? Le texte *Pardonner ?* est encore pire dans ce genre. (*L'imprescriptible*, *op. cit.*)

à la continuation du combat. Pris dans cet étau pétainiste/résistant, la honte propre aux P.G. ne peut pas exister en tant que telle. Elle devient alors puissance de mort et d'oppression, contraignant une fois encore les P.G. à être des peine-à-jouir, et les non-P.G. à s'abîmer dans la contrition et la culpabilité.

2. Purification

Lorsque les P.G. arrivent au camp, ils ont derrière eux plusieurs jours voire plusieurs semaines de fatigue, de crasse, de désespoir. L'une des premières épreuves qu'ils ont à subir est le passage par le « *Bad und desinfektion* » : un système de douches, de tonte (chimique) et d'épouillage des vêtements. Louis Walter raconte comment tout se passe pour le mieux :

> L'officier s'en allait ainsi aux douches et les ballots [de vêtements] étaient placés dans un local hermétiquement clos, dans lequel, avant la fermeture, des infirmiers, porteurs de masques à gaz, faisaient exploser des cartouches de gaz qui asphyxiaient les parasites pouvant se trouver sur les vêtements. L'opération de désinfection durait 1h30 environ ; la douche était beaucoup plus rapide. Les officiers, dans le simple appareil qu'on imagine, attendaient dans un local doté de chauffage central que les vêtements leur fussent rendus.[1075]

Cette description prend bien sûr un sens extrêmement différent après la découverte des camps d'extermination. Mais elle témoigne aussi que pour les nazis, l'hygiène ne concerne pas simplement le corps, mais aussi l'esprit. Pour les collaborationnistes comme Walter, l'association existe tout naturellement — elle est ancrée dans une tradition française de théories hygiénistes, depuis le XIX^e^ siècle. Un peu plus haut dans le texte, Walter écrit :

> En principe, pour les officiers, l'épouillage était une formalité à laquelle ils se soumettaient de bonne grâce, mais qu'ils savaient d'avance inutile.[1076]

Les officiers n'ont normalement pas de poux, parce qu'ils sont officiers : la dignité que leur confère leur grade les dispense de la présence de ces ignobles parasites. Au contraire, les ordonnances font manifestement preuve d'indignité :

[1075] Louis WALTER, *Derrière les barbelés*, *op. cit.*, pp. 88-89.
[1076] *Ibid.*, p. 88.

> Parmi l'assistance des conférences les plus en vues figuraient, aux derniers rangs, de nombreux ordonnances. Et chacun de se féliciter devant cette présence démontrant le souci des soldats de maintenir quelque activité intellectuelle.
>
> Toutefois, lorsque l'orateur avait terminé et que l'assistance s'était dispersée, les ordonnances ne s'éloignaient pas. Ils allaient, tête penchée, scrutant le gazon jaune et la poussière, se baissant brusquement pour recueillir avec soin de minuscules et étranges choses. C'étaient des ramasseurs de bouts de cigarette.[1077]

La veulerie des ordonnances se lit dans l'orientation de leur corps et de leur esprit : au lieu de s'élever, comme les officiers, vers les hautes sphères de la pensée que proposent les doctes professeurs, agrégés, et anciens élèves de l'E.N.S., dans leurs conférences sur Stendhal ou Valéry, tout leur être se tourne vers le sol, dont la saleté et la hideur sont pourtant manifestes, à la recherche de quoi jouir petitement. Assurément, ils ne vont pas là dans le sens d'un redressement ni d'une purification de leur être. Mais la veulerie n'est pas réductible à une seule classe ; elle concerne aussi parfois certains officiers :

> On l'appelait le « Sale », le « Gros Sale ». […] Sa saleté était égale à sa fainéantise. Se laver, nettoyer des vêtements avec des moyens improvisés, laver le linge sans savon, étaient des travaux au-dessus, on le sentait bien, de ses forces mollasses. Son corps, qui avait conservé quelques lignes de son ancienne allure d'homme court et gras, sécrétait l'indolence, distillait la paresse et engendrait une contagieuse envie de dormir. Rejeté par tous, injurié par ses voisins immédiats, il promenait de baraque en baraque, avec indifférence, son incurable malpropreté. Pourtant, dans cet oflag IV D, il était possible de se laver, et de se maintenir en état de propreté, pourvu que chacun en eût le sincère désir et surmontât quelques répugnances.[1078]

L'ordre des officiers est sauf, malgré tout. Car la saleté physique et morale du Gros Sale trouve ses racines dans un comportement ignoble d'avant la guerre : l'homme est « *court et gras* », indolent et paresseux. Dans son récit, B. de la Mort fait la même constatation, évoquant « *les théories envieuses et égalitaires du pitoyable Chichard, bébé joufflu à la graisse malsaine, affligé d'une suffisance qui lui procure une antipathie générale.* »[1079] La physiognomonie est un outil privilégié de la compréhension du monde par les collaborationnistes. Elle permet de penser l'unité d'un individu, de le condamner ou de le glorifier pour ce qu'il est, plutôt que pour ce qu'il fait. La captivité sera pour toutes ces mauvaises graisses l'occasion d'une bonne purgation.

[1077] *Ibid.*, pp. 102-103.
[1078] Louis WALTER, *Derrière les barbelés*, *op. cit.*, pp. 85-86.
[1079] Noël B. DE LA MORT, *Vie des prisonniers*…, *op. cit.*, p. 25.

Guy Deschaumes commente les menus de son oflag :

> Telles sont les nourritures dont nos corps se repaissent. Ce régime nous permet de reconquérir une élégance de lignes que beaucoup d'entre nous avaient, dès longtemps, perdue et négligée. Aurions-nous, les vieux [les anciens combattants], trouvé à Nuremberg notre fontaine de Jouvence ?[1080]

Pour Walter aussi, la captivité est une formidable chance pour la jeunesse. Celle de l'oflag IV D montre sa détermination en créant le mouvement « Jeunesse », qui se charge de bâtir un terrain de sports :

> « Jeunesse » clamait son désir éclatant de vivre, de vivre pure, de vivre saine, de vivre grande ! Elle disait, par l'étalage grandiose et chaste de sa beauté demi-nue et droite au milieu du Stade, qu'elle renaissait.[1081]

La captivité produit même parfois, dans cette logique de purification, plus qu'un simple rajeunissement. Elle provoque un retour à l'enfance. Robert Gaillard le notait déjà, mais avec une certaine inquiétude : la demi-vie de la captivité conduit à se retrouver comme dans l'ignorance et l'innocence de certaines coutumes sociales. Pour Guy Deschaumes, au contraire, la captivité l'éloignant de ses soucis d'adulte, il peut retrouver ses réflexions d'enfant :

> [Alors que le vent souffle violemment dehors] J'ai la vague impression de me retrouver dans quelque log-house du grand Nord et d'y vivre quelque roman aventureux de Jacques [*sic*] London et de James Oliver Curwood. Je peux ainsi reprendre mes rêvasseries d'enfant au point même où des préoccupations plus actuelles me les avaient fait abandonner, pas mal de lustres auparavant ; me croire dans quelque cabane de trappeurs, ou dans quelque entrepôt de fourrures aux alentours de la mer de Behring, ou encore avec la police montée canadienne dans un de ses postes les plus voisins de l'Océan Glacial. Ainsi, arraché aux nécessités quotidiennes de la vie active, recouvre-t-on, tout au fond de soi-même, un peu de son âme d'antan, naïve et chimérique.[1082]

Nettoyé des mauvaises graisses et des mauvaises pensées acquises avant-guerre, le P.G., purifié et simplifié, dans l'esprit de ce que souhaite le Maréchal est prêt à œuvrer pour le redressement de son pays. Fort de leur expérience de purification, certains P.G. estiment que la France doit suivre le même traitement qu'eux. René Berthier, encore pétainiste, retrouve une France divisée et rêve à son renouveau :

[1080] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 63.
[1081] Louis WALTER, *Derrière les barbelés*, *op. cit.*, p. 240.
[1082] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 72.

> Ah ! une fois, au moins, voir une France réconciliée, communier tout entière dans un idéal unique, quelle joie, quel retour ! Et puis profiter de cet état des choses pour instaurer un régime nouveau, stable, paisible, sain, qui ne serait plus miné par les fièvres incessantes des périodes électorales, par les crises de rébellion sociale toujours renouvelées ; un gouvernement assez fort pour nettoyer le corps de la France de ses fistules et de ses anthrax, […] et faire régner cette paix féconde, qui encourage le labeur et lui permet de porter ses fruits.[1083]

Tout est lié, dans la rhétorique serrée de Deschaumes : propreté, santé, union, paix, travail. On ne s'étonnera pas, encore une fois, que cet hygiénisme perdure alors que la mue de Berthier vers le gaullisme commence à se faire. Ne reniant pas encore le Maréchal, mais critiquant la politique de Laval, Berthier réfléchit :

> Comment le même Pétain pouvait-il, maintenant, se déjuger ainsi, et porter au pouvoir cet individu taré, dont il avait si hautement condamné les tortueuses manœuvres et la malpropreté ? […] [Berthier] voulait le croire sincère et pur comme son épée ; il voulait trouver en lui l'Hercule indispensable qui nettoierait les écuries d'Augias de la France.[1084]

Plus tard, enfin lucide sur la politique de collaboration de Vichy, il reprochera à Pétain d'avoir « *sali les sentiments les plus purs et dupé les consciences les plus droites* »[1085]. Dans son mouvement vers la Croix de Lorraine, Berthier n'a donc pas laissé en route ses obsessions hygiénistes car celles-ci sont partagées aussi bien par la littérature pétainiste et collaborationniste que par la littérature résistante.[1086] Il faut attendre 1946 et les réflexions de la revue *Les vivants* pour obtenir un son de cloche différent. René Ménard s'érige contre les mythes liés aux captifs, dans l'immédiate après-guerre :

> Le premier, le plus accablant de ces mythes, c'est celui de notre propre pureté, de notre virginité morale refaite par la décantation de nos âmes et de nos cœurs dans la souffrance, et la solitude. Et si ce n'était pas vrai, pas statistiquement vrai, au moins pour l'ensemble des

[1083] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, p. 78.
[1084] *Ibid.,* p. 158.
[1085] *Ibid.*, p. 207.
[1086] Voir James STEEL, « Les sanglots de la victoire. Auto-représentation du Résistant dans la littérature de 1944-1946 », in *La France de 1945 : résistances, retours, renaissances*, *op. cit.*, p. 108. Claude Morgan parle par exemple de « *cette maladie honteuse du pétainisme* » (« Mais il est d'autres citadelles », *Les lettres françaises*, n° 53, 28 avril 1945 ; *Chroniques des Lettres françaises*, t. I, *op. cit.*, p. 130.) L'obsession de la purification fera même dire à Jankélévitch : « *L'épuration physique n'aurait pas par elle-même autant d'importance si la volonté de purification était plus grande : alors l'impunité des traîtres cesserait de peser comme une obsession sur note après-guerre, et les controverses pénibles, ridicules, démoralisantes qui renaissent autour de chaque cas individuel seraient sans objet.* » (« Dans l'honneur et la dignité », art. cité ; *L'imprescriptible*, *op. cit.*, p. 102.)

> prisonniers ! Et si cela n'était que langage d'estrade électorale, pour tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, se sont réclamés de nos suffrages ?[1087]

Pour Ménard, l'ascèse que produit la captivité ne concerne que très peu de P.G. : tous les autres, abrutis par la misère et la pauvreté, se sont tournés vers « *les moyens combinés de l'égoïsme et de l'indifférence, en s'accagnardant dans une sorte de durée végétale sous-tendue par l'habitude et l'instinct de conservation.* »[1088] Ménard met à mal non seulement le mythe de la régénération morale des P.G. par la souffrance, mais aussi l'idée d'union. Il saisit bien que, comme chez Deschaumes par exemple, la mystique P.G. est un agglomérat de valeurs positives qui se confondent les unes avec les autres, formant un bloc uni et totalisant. Déconstruire la mystique P.G. est un travail difficile, non parce que les points d'accroche seraient invisibles, mais bien parce qu'ils sont tous soudés — unis comme les P.G. voulaient l'être.

3. Laisser-aller : le mitan de l'indignité

Vous tous qui restez, soyez dignes de nous.
Guy MÔQUET, 22 octobre 1941.

Si les P.G. mettent tant en avant la nécessité de se purifier en captivité, c'est d'abord pour se laver de la défaite. Mais c'est également pour lutter contre les puissances d'amollissement qui sont propres à la captivité. La vie inactive de l'oflag, la nostalgie que provoque l'exil, sont des charmes dangereux pour la dignité des soldats français. Louis Walter est attentif à ces glissements, lorsqu'il écrit :

> Dès lors, si l'on n'y prenait garde, l'ennui allait surgir ; les développements nostalgiques pouvaient troubler les esprits ; la mélancolie morose ou la sombre rêverie allaient épanouir leurs vapeurs vénéneuses, le camp était menacé par le plus grand malheur qui eût plané sur lui depuis le premier jour de la captivité.[1089]

On retrouve ici l'association du mal à la maladie, et sa diffusion, insidieuse, trace déjà ce que devra être la réaction face à elle : droiture, simplicité, franchise,

[1087] René MÉNARD, « Contre nos fantômes », art. cité ; *Les vivants*, *op. cit.*, p. 21.
[1088] *Ibid.*
[1089] Louis WALTER, *Derrière les barbelés*, *op. cit.*, p. 230.

reprise de soi par soi. De la même manière, c'est la partage rationnel et équitable — généralement opéré par les officiers ingénieurs — qui peut lutter contre « *la loi de la jungle* » des premiers mois de la captivité à l'oflag IV D, pour tout ce qui touchait à la propriété privée.[1090] La captivité fonctionne ainsi souvent, pour les auteurs des récits, comme le lieu du dévoilement de toutes les réalités humaines, des plus ignobles aux plus glorieuses. À l'homme ensuite, mu par ses valeurs et sa dignité, de séparer l'ivraie du bon grain, de faire taire les premières en développant les secondes. Robert Gaillard s'inquiète :

> [20 juillet 1940.]
> […] je ne vois chez mes compagnons que le refus pur et simple de la lutte, de toutes les luttes. Ils se laissent aller à un vaste abandon, avec une indifférence complète qui ressemble à cette insensibilité qu'on imagine aux intoxiqués. Ce n'est point du fatalisme et ils ne sont insensibles qu'en apparence. L'animal, chez eux a pris le dessus et justement, la bataille qu'il me plairait de les voir livrer serait contre ces forces obscures qui sapent leur dignité.[1091]

S'ils ne se battent pas contre le renoncement, les P.G. se rapprochent des animaux : ils perdent ainsi leur dignité d'humains. La critique de Gaillard est ici purement morale : cet auteur ne peut pas, à ce moment de la guerre, avoir conscience que ces mots offrent une tout autre résonance après la découverte des camps de concentration. Mais il faut lire, à travers cet exemple, les premières traces de la ligne de partage qui repousse du même côté dignité et humanité, et de l'autre indignité et animalité, qui est aussi dans le présent travail une ligne de partage entre les récits.[1092]

La position de Gaillard est toutefois très compréhensible et courante à cette époque. On la retrouve aussi dans la rhétorique résistante, alors que le territoire est libéré. Le maire de la commune de Saint-Gildas écrit ainsi, le 22 novembre 1944, voyant que les leçons de la Libération ne semblent pas porter leurs fruits : « *Que le lâche et pernicieux moindre effort soit à jamais remplacé par la virilité, le travail, la discipline, le devoir.* »[1093] À cette époque, les valeurs de la Résistance sont des valeurs viriles, alors que la collaboration est vécue comme féminine : *redresser*, *debout*, et *dresser* s'opposent

[1090] *Ibid.*, p. 81.
[1091] Robert GAILLARD, *Jours de pénitence* (1942), *op. cit.*, p. 45.
[1092] Voir *infra*, p. 518.
[1093] Cité par Luc CAPDEVILA, « Identités masculines et féminines pendant et après la guerre », art. cité ; *1939-1945 : combats de femmes*, *op. cit.*, p. 209.

ainsi à *soumise*, *couchée*, *déshonorée*.[1094] Claude Morgan, dans *Les lettres françaises* clandestines de 1942 évoque Jacques Chardonne qui « *s'est jeté comme une fille publique dans les bras du vainqueur* ».[1095] De même René Berthier observe à son retour de captivité que les seules femmes françaises qui acceptent la collaboration sont les prostituées.[1096] Inversement, sa fille Vonette, jeune adolescente à l'âme résistante d'une pureté inégalée, a des allures de garçon. Elle est même, pour son père « *trop garçonnière* ». Son ami Le Braz le rassure :

> — Bah ! Quinze ans ! Nous en reparlerons dans trois ou quatre années. Vous verrez qu'elle saura joindre, alors, la grâce et la discrétion féminines à ses qualités athlétiques !
> — J'en accepte l'augure… Dans trois ou quatre ans !… Dites donc, Le Braz, la guerre sera finie, à ce moment-là, j'imagine.
> — Je l'imagine aussi.[1097]

Les caractéristiques viriles de Vonette correspondent peut-être à son jeune âge, où la différenciation homme/femme n'est pas encore totalement accomplie. Mais l'on remarquera que c'est la guerre et l'occupation qui provoquent chez Vonette cette substitution d'identité sexuelle : c'est parce que les Allemands sont là que les femmes elles-mêmes, et jusqu'aux jeunes filles, doivent adopter des valeurs viriles. Avec la fin de l'occupation, prédit Le Braz, s'opérera aussi l'accomplissement de la nature féminine de Vonette, enrichie — mais pas au point de contredire celle-ci — des valeurs viriles de la Résistance. On retrouve chez Deschaumes un autre exemple d'inversion sexuelle. Évoquant les hommes qui collaborent, René Berthier file la métaphore sexuelle : ce sont des « *eunuques à l'échine flexible [qui] baisaient, très humbles, les pieds du despote* »[1098] Là encore, la présence des Allemands produit une inversion anormale des rôles sexuels : elle permet à des hommes de renier aussi bien leurs attributs que leurs valeurs viriles.[1099]

La question de la dignité face à l'adversité — que celle-ci soit un événement ou

---

[1094] *Ibid.*, p. 204.
[1095] Claude MORGAN, « L'équipée de Weimar », *Les lettres françaises* (clandestines), n° 3, novembre 1942 ; *Chroniques des Lettres françaises*, *op. cit.*, t. I, p. 32.
[1096] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, p. 51.
[1097] *Ibid.*, p. 175.
[1098] *Ibid.*, p. 167.
[1099] La virilité et la dignité sont déjà associées au XIX^e^ siècle, dans les théories hygiénistes. George L. Mosse écrit : « *Les vagabonds doivent être ajoutés à cette liste [de contretypes de l'idéal de virilité] — mal soignés, sales et généralement dépeints comme repoussants de laideur. Ils perturbaient la société bourgeoise car ils n'avaient ni travail ni lieu de résidence, aucune intégration à la communauté et pas de famille.* » (*L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, éd. Abbeville, coll. « Tempo », 1997, p. 78.)

un adversaire — se déplace donc sur un terrain sexué, mais trace toujours une ligne de partage claire entre l'homme et le non-homme. Ce ne sont pas toutes les femmes qui sont soupçonnées de collaboration. C'est plutôt que la collaboration est pensée avec des caractéristiques féminines. On ne sera pas étonné que l'indignité de la collaboration soit associée à la prostitution. Car la prostitution est un métier par définition indigne — non pas moralement, mais bien dans son existence même :

> Qu'il y a des zones, des situations où la dignité n'a pas lieu d'être, on l'a toujours su. L'une d'elles est l'amour. L'amoureux peut être tout sauf digne, de même qu'il est impossible de faire l'amour en conservant sa dignité. Les Anciens en étaient tellement convaincus qu'ils tenaient le nom même du plaisir sexuel pour incompatible avec la dignité (*verbum ipsum voluptatis non habet dignitatem*) et rangeaient la thématique amoureuse dans le genre comique (Servius nous informe que le livre IV de l'*Énéide*, qui émeut le lecteur moderne jusqu'aux larmes, était considéré comme un parfait exemple de style comique).[1100]

Dans l'association de la collaboration à la prostitution, c'est bien pourtant une condamnation morale qui se manifeste. La collaboration ne peut pas être digne, parce qu'elle oblige métaphoriquement à des contorsions, des abaissements et des humiliations volontaires, qui contreviennent aux principes de fermeté et de droiture que les hommes se donnent. La qualification par Berthier d'« *eunuques à l'échine flexible* » est à cet égard particulièrement significative. Le sexe et l'échine ne remplissent plus leurs fonctions de roideur, ils penchent dangereusement vers la boue du sol, et recommencent l'humiliation de la défaite. Méditant sur la collaboration, Berthier associe désormais celle-ci à une force d'amollissement du corps de la France :

> […] la France de Pétain et la France africaine n'étaient plus rien, désormais, plus rien qu'une masse amorphe, incapable d'une résistance efficace. Laval les avait anesthésiées, ligotées, énervées. La métropole ? L'Empire ? Des corps invertébrés, impuissants à se dresser, à réagir ; des victimes effondrées, une proie abattue, offerte à toutes les griffes, à tous les crocs… Un corps pantelant, abandonné à tous les ravisseurs, sans un protecteur, sans une défense.[1101]

Au contraire, la France combattante est là :

> Car une puissance demeurait encore, héroïque, courageuse, militante, debout, clairon aux lèvres et fanion aux poings. Une force nationale, force morale, surtout, dont l'attitude ferme et

[1100] Giorgio AGAMBEN, *Ce qui reste d'Auschwitz*, *op. cit.*, p. 86.
[1101] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, p. 194.

> droite veillait sur la métropole et sur l'Empire, dont l'âme inattaquée excusait, aux yeux du monde, les souillures de Vichy ; oui, une France, la France, la seule, le noyau sacré autour duquel viendraient cristalliser les vigueurs du pays, tous les désirs, tous les espoirs, tous les efforts de rédemption.[1102]

En mettant en relation des textes pétainistes et résistants, on peut voir que pour les P.G., le véritable ennemi n'est pas tant l'adversaire, aussi nazi soit-il, que ce qui enlève sa dignité à l'homme. Mis à genoux par la défaite, les captifs n'ont qu'un désir, celui de pouvoir enfin se retrouver debout et de franchir — debout encore, et non plus entassés dans des wagons à vache —, la distance qui les sépare de leur patrie. Dans les récits de captivité, la dignité est une catégorie qui semble aller de soi, et qui ne semble jamais soumise aux récupérations des différentes idéologies. La dignité est censée rassembler les hommes, et non pas établir une ligne de partage entre eux. Elle est censée être commune à tous les hommes, et ceux qui n'ont pas de dignité ne sont pas (ou plus) des hommes : ils sont des animaux, par exemple. Mais les auteurs de récits n'arrivent pas, pour la plupart, à imaginer que ce qu'ils croient être le fondement même de leur humanité, soit, comme toutes les valeurs, soumis à des pressions idéologiques. Ils n'imaginent pas que les idéologies puissent, jusqu'à cet endroit profond d'eux-mêmes, se servir d'eux et parfois les asservir. L'utilisation qu'en font de concert les idéologies pétainiste et résistante devrait pourtant les rendre méfiants !

Là encore, il ne devrait y avoir qu'une seule dignité, et pourtant dans les récits sont traités d'indignes ceux qui n'adhèrent pas à l'idéologie du récit. Est-ce que le Gros Sale n'est plus un être humain parce qu'il ne se lave pas ? Est-ce que Chichard — que sous la plume de B. de la Mort on devine être un républicain ou un démocrate — ne fait pas partie de la communauté humaine ? Est-ce que les collabos trahissent l'espèce humaine parce qu'ils s'humilient dans une idéologie de mort ? La dignité, parce qu'elle est considérée comme une valeur morale, n'échappe pas aux manœuvres idéologiques. Elle se revendique individuellement et collectivement par les P.G., comme marque de leur résistance à l'épreuve qu'ils subissent. Mais qui, au contraire, oserait se revendiquer de son indignité ? Qui oserait dire qu'il a été le Gros Sale et qu'il a capitulé face à l'événement ?

[1102] *Ibid.*, p. 195.

4. Discipline(s), activité(s)

La défaite de 1940 avait mis à mal les hommes en ce qu'ils étaient des remparts contre l'adversité. L' « *effondrement du masculin* », des valeurs combatives que les mâles étaient censé incarner, donnèrent lieu en réaction à des tentatives de réappropriation du monde par l'homme.[1103] Le P.G. se reconstruisait en *homo faber*, en lien direct avec le sol et la matérialité du monde. Le mouvement « Jeunesse » où de jeunes captifs à demi nus offraient leur torse au soleil et donnaient de vigoureux coups de pelle dans la terre de l'oflag IV D, en est une parfaite illustration :

> Ils s'empoignèrent avec la terre. Elle se laissa faire, et les jeunes hommes furent ses vainqueurs.[1104]

L'homme qui veut retrouver sa dignité est alors aussi celui qui montre qu'il maîtrise les éléments qui l'entoure, mais aussi son propre corps. Les efforts fournis par les P.G. captifs — surtout ceux des oflags, plus facilement enclins à l'oisiveté — pour lutter contre le laisser-aller se situent entre les techniques monastiques d'ascétisme et les « *disciplines* » telles que les définit Michel Foucault. Pour Foucault, la « discipline » monastique « *a pour fonction d'assurer des renoncements plutôt que des majorations d'utilité* ». Si elle implique l'obéissance à autrui, elle a « *pour fin principale une augmentation de la maîtrise de chacun sur son propre corps.* » Les disciplines, en revanche, « *permettent le contrôle minutieux des opérations du corps, […] assurent l'assujettissement constant de ses forces et leur imposent un rapport de docilité-utilité* ». [1105] Les disciplines ont trouvé au XVII[e] siècle une application particulière dans le champ militaire, qui travaille à la docilité des postures du corps dans l'organisation du combat et de la vie militaire. Et on les retrouve aussi à l'origine de la « *naissance de la prison* ». Pour ces raisons, elles concernent les P.G. Toutefois, l'idéologie pétainiste et collaborationniste a comparé les P.G. à des moines, donnant alors aux techniques de

[1103] Luc CAPDEVILA, « Identités masculines et féminines pendant et après la guerre », art. cité ; *1939-1945 : combats de femmes*, *op. cit.*, p. 203.
[1104] Louis WALTER, *Derrière les barbelés*, *op. cit.*, p. 238.
[1105] Michel FOUCAULT, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1975, p. 139.

reprise de soi par soi une orientation ascétique.[1106] Les jeunes du mouvement « Jeunesse » ne sont pas spécialement mus par une volonté d'utilité et de rendement : le travail est une technique de santé de leur être. Francis Ambrière évoque avec bonne humeur ce Basque avec lequel il travaillait dans un kommando, et qui était si puissant que sa cadence de travail devenait insupportable à ses camarades qui lui demandaient alors de ralentir.[1107] Cet exemple montre bien que la communauté P.G. — quelle que soit son orientation idéologique — recherche activement la mesure, et que la démesure, dans l'action ou l'inaction, lui est indésirable.

L'effort et la volonté sont les maîtres mots pour les P.G. Louis Walter loue « *la volonté farouche de certains officiers qui, ne voulant abdiquer ni de leur dignité d'homme ni de celle de la France, réagirent contre l'adversité et détournèrent de leur tête les ailes du malheur.* »[1108] Tout est bon pour lutter contre l'avilissement dans la mélancolie et l'inaction. L'activité peut être physique ou intellectuelle, mais dans tous les cas, l'important est qu'elle mette en branle l'être tout entier :

> Le lieutenant Lérignot sortit de la baraque, des livres sous un bras, et d'un pas paisible, s'éloigna vers la baraque où se tenait les cours de l'Université.
> — *À quoi cela lui sert-il de travailler ici ?* ronchonna le capitaine Edward.
> — *À passer le temps, d'abord*, admit le médecin auxiliaire Lesmenils.
> — *En tous cas*, trancha le capitaine Picault, *c'est un travailleur.*
> Cette affirmation fut saluée d'unanimes approbations.[1109]

Le calme avec lequel marche le lieutenant Lérignot tranche vigoureusement avec le vagabondage du Gros Sale, qui erre « *de baraque en baraque, avec indifférence* ». Ici, le déplacement est vectorisé de manière très nette : il a une fonction et un but précis. Les motivations de Lérignot à suivre ces cours ne seront pas percées par le dialogue, mais l'important est que le lecteur comprenne bien la valeur du travail en soi. La communauté de parole se fait d'ailleurs sur la volonté laborieuse du lieutenant, comme si celle-ci était naturelle, et allait de soi. Le dialogue mime

[1106] Voir Pierre MASSON, « L'aventurier et le militant : figures de l'homme d'action dans la littérature sous l'Occupation », in *La littérature française sous l'Occupation*, Presses Universitaires de Reims, 1989, p. 333.
[1107] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 72.
[1108] *Ibid.*, p. 123.
[1109] Louis WALTER, *Derrière les barbelés*, *op. cit.*, p. 106. Voir aussi Guy Deschaumes : « *Penser, ruminer sa misère c'est souffrir, c'est aussi se débiliter, perdre sa résistance pour les épreuves de l'avenir. Il faut s'occuper coûte que coûte : il faut entretenir son corps, il faut occuper son esprit.* » (*Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 120.)

d'ailleurs le processus psychologique de la communauté P.G. face au laisser-aller. D'abord, on ne comprend pas la nécessité du travail (le nom aux consonances anglaises d'Edward l'avait-il destiné à donner la réaction la plus fausse ?) ; ensuite, on ne comprend qu'une nécessité immédiate et personnelle ; et enfin, on comprend que Lérignot est un *exemplum* pour toute la communauté. Le dialogue passe ainsi de l'immobilisme à une pensée communautaire, comme les P.G. de Walter passent de l'inaction au travail qui témoigne de la vigueur de la « *race* » française :

> Grandiose spectacle que celui de ce travail volontairement effectué, de cette discipline librement consentie, de cet effort dont l'ampleur s'épanouissait sous le soleil et qui affirmait, sur la terre étrangère, que la race avait en elle d'indestructibles ressources, à condition de savoir les exploiter.[1110]

5. Écriture

Le corps peut être enchaîné, l'esprit reste libre.
René RIEUNIER, *Réquisitoire contre le mensonge*, 1962.

Pour des gens de lettres, la vie ne peut toutefois pas être réduite à sa pure matérialité. Robert Gaillard se fâche, dans les dernières pages de son journal :

> 18 septembre 1941.
> Je vois que les ouvrages de prisonniers libérés abondent en France. Que disent-ils : les marches, les tentes, les baraques, les douches, les commandos, le retour… Rien d'autre sans doute. Je me demande si on a libéré un seul prisonnier qui ait pensé pendant sa captivité. Car la vie du camp n'est que la moitié de la vie humaine. Oublie-t-on si vite qu'il y a aussi la vie de l'esprit ?[1111]

La vie de l'esprit est pour les P.G., et surtout pour les auteurs, l'occasion pour eux de se sentir de nouveau pleinement humains. Elle permet surtout de se détacher du concret sordide qu'ils doivent subir quotidiennement :

[1110] *Ibid.*, p. 239.
[1111] Robert GAILLARD, *Jours de pénitence* (1942), *op. cit.*, pp. 124-125. On voit au passage l'usage qui fut fait de la citation « *la vie du camp n'est que la moitié de la vie humaine* » par l'éditeur du livre : il véhicule l'idée d'une demi-vie en captivité. Mais si la vie de l'esprit est l'autre moitié de la vie, on peut tout de même donner raison à l'éditeur : il est probable que l'immense majorité des P.G. n'ait vécu qu'une demi-vie.

> Grâce aux travaux universitaires, son esprit n'aura pas tourné à vide, des heures et des heures, autour d'une idée unique et décourageante, tel un chien de tournebroche dans sa roue. Il n'aura pas remué inexorablement des regrets, des rancœurs et des tristesses ; il n'aura pas tisonné de vieilles cendres ni épuisé, jusqu'à la nausée, le fiel des souvenirs.
>
> Il aura vécu une journée de labeur, oublié son actuelle inutilité, ses humiliations et sa déchéance. Il aura évité l'ankylose et la paralysie de la pensée et retrouvé, dans son effort, santé, noblesse et dignité. Dignité, car seul l'oisif s'abandonne sans recours aux déshonneurs définitifs. L'esprit qui lutte pour vivre, pour se refaire et s'ennoblir, au milieu des pires désastres et parmi l'écroulement des mondes, proteste contre son infortune et atteste sa foi dans les résurrections de l'Avenir.[1112]

La vie de l'esprit est d'abord une technique d'oubli de la réalité présente. Si elle permet ensuite d'avoir foi dans les « *résurrections de l'avenir* », cela reste encore sur le mode de la projection, de l'anticipation. Au fond de tous ces efforts intellectuels et de toutes ces bonnes volontés qui désirent ne pas succomber à l'oisiveté, il y a cette affirmation que la vie captive n'est pas la vie, et que son présent ne mérite pas d'être vécu pleinement. Pour les P.G., la vie est ailleurs ; elle est également *un* Ailleurs, un lieu pour l'instant inaccessible et fantasmé : le foyer, la famille, la patrie. La vie de l'esprit est alors pour les P.G. une passerelle immatérielle entre leur être emprisonné dans ce présent qui n'en finit pas, et la vie *normale*, pleinement vécue, qu'ils espèrent retrouver un jour. Robert Gaillard évoque les réunions littéraires qu'il organise avec quelques camarades à Ziegenhain :

> Nous voilà [avec Yves Brainville, l'abbé Delattre, l'abbé Petit, Jean Nicolas, et François Mitterrand] un petit clan ami et chaque soir nous trouvons dans nos soucis littéraires le moyen merveilleux d'une évasion.[1113]

Le terme d' « *évasion* » obéit à plusieurs fonctions. D'abord celle de montrer à l'opinion publique que la captivité n'est pas une sinécure, mais bien un lieu de souffrance, dont le P.G. espère sortir le plus tôt possible. Cet espoir de libération prend toutefois bien soin de rester dans un cadre légal et diplomatique : en utilisant le terme « *évasion* », Gaillard substitue au sens courant, évident de ce terme (s'échapper physiquement de la captivité), qui sous-tend une certaine opposition aux Allemands, un sens beaucoup plus inoffensif et cadrant parfaitement avec le retour sur soi, la maîtrise de soi, que souhaite la Révolution Nationale. Les évasions spirituelles et intellectuelles de Gaillard ne risquent pas de déplaire. S'opposant à

[1112] Guy Deschaumes, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 122.
[1113] Robert Gaillard, *Jours de pénitence* (1942), p. 89 [8 juillet 1941].

l'oisiveté, canalisant la douleur provoquée par l'oppression allemande, elles coupent la route à toute volonté de rébellion et de désobéissance. Proposant une réaction face à l'adversité — et non à l'adversaire —, Gaillard propose une solution aux allures de bon sens et de réalisme. Nous sommes bien là dans une logique de discipline monastique, qui maîtrise le corps et l'esprit de l'individu à des fins de renoncement. La technique de Gaillard n'est pas pour autant une technique de lâcheté — justement, elle ne *lâche* rien. Mais elle ouvre la voie à une certaine impuissance individuelle et collective, à une certaine soumission à l'ordre imposé par les hommes. Elle n'est pas un lâcher-prise face à l'événement de la défaite, comme celui que propose Hyvernaud. Elle est un renoncement — ou plutôt : une complaisance — face à *l'utilisation* idéologique que les nazis et les pétainistes font de la défaite et de la captivité. Ce que Pierre Masson remarque pour la littérature française publiée entre 1941 et 1943, est aussi vrai pour la littérature de captivité de cette époque : « *le héros pétainiste, de plus en plus coupé du réel, désemparé devant les événements dont le cours lui échappe, […] doit se réfugier à son tour dans le rêve et l'impuissance.* »[1114]

Pour certains P.G. toutefois, le recours à la vie de l'esprit plutôt qu'à l'action pour sortir de l'oppression de la captivité, est un pis-aller. C'est le cas de Guérin, par exemple, qui écrit dans *Représailles* qu'il n'a pas pu s'évader à cause de sa mauvaise vue.[1115] Les opinions de Guérin à l'encontre de ceux qu'il appelle les « *Barbares* » ne sont pourtant pas ambiguës. La vie de l'esprit, le souvenir d'une vie d'amour et de soleil dans l'avant-guerre sont alors pour lui autant de moyens de lutte contre « le Minotaure », dont les « Barbares » sont une incarnation. Ce que le corps ne peut parvenir à accomplir, l'esprit le fait, avec rigueur et volonté. Pour Jules Lorquin, de la revue *Les vivants*, seule compte d'ailleurs la liberté de l'esprit :

> J'ai peut-être cru, moi aussi, par moment [*sic*], que je souffrais, là-bas, parce qu'on a faim, parce que certaine promiscuité est lourde, très lourde. Mais ce sont des choses que l'on oublie, ou que l'on fuit, et il me restait une chose unique et merveilleuse : la liberté. Une liberté comme je n'en ai jamais connue. Une liberté d'esprit (la seule !) *totale*. Une liberté comme la mort sans doute en apporte une.
>
> […] J'étais libre de satisfaire mes passions et mes goûts. J'apprenais à aimer la musique et j'aimais la poésie. Au retour de l'appel du soir, en hiver, tous les camarades étaient rentrés, je me réfugiais dans un coin du camp et, appuyé à un poteau de barbelés, je me récitais à haute

[1114] Pierre MASSON, « L'aventurier et le militant », art. cité ; *La littérature française sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 323.
[1115] Raymond GUÉRIN, *Représailles*, *op. cit.*, p. 80 [15 octobre 1944].

> voix, en face de la lune et des étoiles, quelque poème de Verlaine ou la prière du Père Jésuite de Claudel à laquelle moi, incroyant, je découvrais toujours plus de beaux accents.
>
> Que le monde que j'habitais alors était beau !… [1116]

Lorquin joue ici volontiers du paradoxe : la contrainte physique conduit en fait à la plus grande des libertés de l'esprit ; la laideur de la réalité provoque en réaction le refuge dans la plus grande des beautés. Les choix littéraires de Lorquin ne sont pas sans intérêt : Claudel est un auteur très populaire à l'époque, et chez les P.G. aussi. Guy Deschaumes évoque avec enthousiasme les cours de littérature de l'officier Simon, où l'on retrouve l'auteur du *Soulier de satin* :

> [À l'Université du camp, le P.G.] étudie, sous la direction du « Recteur » Simon, les cadences de Paul Claudel, pénètre avec effraction dans les jardins les plus clos de Paul Valéry, s'insinue aux replis secrets de l'âme gidienne et s'emploie, avec Marcel Proust, à la recherche du temps perdu.[1117]

Gide, Valéry, Claudel, Proust : avec ceux-là, les P.G. sont sûrs d'échapper au gluant de la réalité… La littérature fait alors clairement office de *divertissement*, de *diversion* de la réalité.[1118] Pour autant, elle n'en est pas légère et inconséquente : sa préciosité ne la rend pas frivole. Cette évasion littéraire raccroche au contraire les P.G. à la profondeur de « l'esprit français ». Relisant et étudiant les grands auteurs morts ou contemporains, les P.G. affirment la gloire de la littérature française, et le goût instinctif de son peuple pour elle, malgré les bouleversements subis. La littérature peut également avoir une fonction patriotique. Claude Morgan, commentant dans *Les lettres françaises* clandestines, l'œuvre de Maupassant, attaquée par Paul Morand, se souvient-il qu'il a été P.G. ? :

> S'il nous arrive, étant loin de France, d'éprouver le besoin de nous retremper dans l'atmosphère de la terre natale, c'est toujours chez Maupassant que l'on retrouver, à l'état le plus pur, la douceur des paysages de France, les reflets de ses eaux, la lumière de ses ciels.[1119]

[1116] Jules LORQUIN, « Confession d'un revenant », *Les vivants*, n° 3, 1946, pp. 11-13.

[1117] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 121.

[1118] Jean Améry rapporte un épisode qui montre que cette diversion est beaucoup moins aisée dans le contexte des camps de concentration. Essayant de se souvenir d'un poème de Hölderlin alors qu'il fait la queue pour la soupe, il s'aperçoit que l'évocation ne fonctionne pas : « *Rien. Le poème ne transcendait plus la réalité. Il était là mais n'était plus qu'un énoncé : il y a ça et puis ça, le Kapo hurle "à gauche", et la soupe est trop liquide et les drapeaux cliquettent dans le vent.* » (*Par-delà le crime et le châtiment. Essai pour surmonter l'insurmontable*, Arles, Actes Sud, 1995, p. 30.)

[1119] Claude MORGAN, « Haro sur Maupassant », *Les lettres françaises clandestines*, n° 2, octobre 1942 ; *Chroniques des Lettres françaises*, *op. cit.*, t. I, p. 15. Paul Morand avait publié en 1942 chez Flammarion une *Vie de Guy de Maupassant*, où l'on pouvait lire notamment : « *À vouloir que l'homme ne soit qu'animal, il est mort à quatre pattes dans une maison de santé, en aboyant et bavant.* »

La littérature renoue le lien avec le pays, et permet aussi de fixer à nouveau des souvenirs précis des paysages de France. Elle fait office de remémoration, de lutte contre les forces de la réalité présente qui tendent à faire oublier aux P.G. ce qui leur est cher. Elle est également ce *voyage* vers la patrie que des P.G. ne font pas, pour des raisons idéologiques ou autres. Dans cet univers du monotone recommencement de tout, les captifs ne peuvent que « *tourner en rond* »[1120]. Le seul Autrui dont ils disposent est celui qu'ils détestent le plus, parce qu'il est directement responsable de leurs malheurs : l'Allemand. Et lorsque parfois le P.G. se met à désirer l'ennemi — dans ces évocations cocasses et toujours un peu mythiques des travailleurs en kommandos français qui besognent l'épouse, tout de même malheureuse que son mari soit parti sur le front de l'Est —, ce sont autant de tentatives de sortir de cette déprimante *communauté du même* que construit la captivité. Ce n'est pas seulement le goût de la chair exotique[1121] qui les pousse à agir de la sorte. C'est le mélange — excitant parce que formellement interdit par les nazis[1122] — avec le grand Autre qu'est la femme, allemande.

Peut-on en dire autant des engagements collaborationnistes des P.G. ? N'y a-t-il pas là, *aussi* — et paradoxalement —, en plus du choix d'une idéologie fondée sur la haine de l'autre, le désir de se frotter à celui qui nous est traditionnellement étranger ? Désirant l'Allemand qui nous emprisonne plutôt que le Franc-Maçon juif de la Cinquième Colonne qui nous aurait trahi, le P.G. s'expulse en quelque sorte de soi. Il se met à distance de soi, et se tend tout entier vers ce qui n'est pas lui, mais qu'il fera sien, dont il trouvera les lieux communs — quitte à les inventer — qui le relient à l'autre.

[1120] C'est le titre du deuxième chapitre de *La peau et les os*.
[1121] Guy Deschaumes nous rapporte que les P.G. de l'oflag IV D sont friands des conférences sur les contrées étrangères : « *Guidé par [le conférencier] Monnot, il s'adonne à l'élevage des bovins dans une estancia de l'Argentine, à moins qu'il ne vogue, dans le sillage de Ducellier, vers les coprah, et ne sente une chaleur dès longtemps oubliée envahir ses artères, à l'aspect idyllique des vahinés, errant, vêtues de fleurs, sous l'ombre grêle des cocotiers…* » (*Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 120.)
[1122] Voir Louis Walter, *Derrière les barbelés*, *op. cit.*, p. 93.

6. Évasions

… pour que l'événement le plus banal devienne une aventure, il faut et il suffit qu'on se mette à le raconter.
Jean-Paul SARTRE.

L'aventure, c'est l'aventure

L'évasion — physique, concrète, préparée avec soin — est un thème particulièrement prisé des récits de captivité. Cela se conçoit aisément : l'évasion, c'est d'abord un récit, celui de son origine (comment surgit l'idée de l'évasion ?), de sa mise en place (préparation excitante, dissimulée, dangereuse) et de sa réalisation. De plus, l'évasion produit la même fonction que le récit : elle structure le temps mou et filandreux de la captivité, elle le développe selon un processus chronologique qui conduit à une finalité, espérée, puis réalisée. Soumise aux hasards de la route et de l'adversité, drainant souffrances, tragédie, peur, joies et espoir, l'évasion est par excellence un thème romanesque. Elle est encore — comme la littérature *en* captivité — un divertissement, une diversion de l'inexpugnable ennui des camps. Elle est enfin, qu'elle échoue ou réussisse d'ailleurs, la preuve de la volonté que l'homme imprime sur la fatalité du monde. L'abbé Pierre Flament rapporte qu'à l'oflag II D-II B les Allemands expurgeaient de la bibliothèque les histoires d'évasion, dont de nombreux romans policiers.[1123] N'est-ce pas là le signe que la littérature entretient avec la réalité des rapports étroits ? Que ces romans narrant des évasions constituent concrètement un « *suprême danger* » (Ricœur) pour l'organisation nazie ?

Le plus bel exemple qu'il m'ait été donner de rencontrer de la dimension littéraire de l'évasion ne se situe pas dans la période que j'étudie ici. Mais je le cite tout de même parce qu'il condense admirablement une idée dont l'intuition est déjà présente dans les récits de 1940-1953. Deux auteurs de récits de cette période se spécialiseront après-guerre dans les romans d'aventure : l'auteur de *Coupeurs de barbelés*, Pierre Lamblin qui écrira plus tard la série des « Max », aux Éditions G.P. :

[1123] Abbé Pierre FLAMENT, *La vie à l'oflag II D-II B*, *op. cit.*, p. 171. Le général Le Brigant précise qu'à Colditz, la liste des ouvrages interdits comprenait « *tout ouvrage militaire ou scientifique susceptible de fournir des données utilisables pour l'évasion.* » (*Les indomptables*, *op. cit.*, p. 48.)

Max met le feu aux poudres (1968), *Max lève l'ancre* (1977), *Max fonce dans le brouillard* (s.d.). Et c'est par une ironie savoureuse que Robert Gaillard publiera des livres policiers au Fleuve Noir dans les années 1970 et sera également l'auteur de romans exotiques…[1124] L'évasion et la littérature font bon ménage, de 1940 à aujourd'hui.

Ce récit synthétique et plus tardif, c'est celui d'Armand Lanoux, *Le commandant Watrin*, paru aux Éditions Julliard en 1956. Dans ce roman qui se passe dans un oflag, le P.G. François Soubeyrac met en scène une pièce de théâtre qui servira en fait à dissimuler une évasion. Le personnage principal, Adé-Ève, est joué par l'androgyne sous-lieutenant Camille. Dans le roman de Lanoux, la réalité est doublée par l'illusion qui en est le miroir. La pièce de théâtre dissimule l'évasion mais est la condition même de son existence : le personnage d'Adé-Ève n'est en fait que le masque d'Ève-Adé ! Et le sous-lieutenant Camille est suffisamment imberbe et délicat pour réussir à matérialiser devant les yeux des mâles captifs, la parfaite illusion d'une présence féminine. Comme dans certaine rhétorique résistante, l'illusion de l'obéissance à la logique imposée par les Allemands dissimule en fait une subversion de cette logique au profit d'une logique répondant à « l'esprit français ».[1125]

Le couple littérature/évasion est revendiqué par les auteurs P.G., pour des raisons différentes suivant que les captifs adhèrent à telle ou telle idéologie. Lorsqu'ils sont pétainistes, la littérature leur propose une évasion spirituelle, mentale : elle ne remet pas en cause « *l'ordre établi* ».[1126] Lorsqu'ils sont résistants, la littérature d'évasion « *doit incarner cette folie mesurée qui seule rend [leur] action possible.* »[1127]

[1124] *L'Andalouse*, Paris, La caravelle, 1947. *La nuit péruvienne*, Paris, Éditions Dumas, 1948. La *luxure du matin*, Paris, Éditions Fleuve Noir, 1971 ; *La volupté de la haine*, Paris, Éditions Fleuve Noir, 1971. Etc. Il participera même, avec Lucette Houblain et Robert Grenouillet, à la conception de livres éducatifs : *Lisons : nouvelle collection de livres de lecture à l'usage des élèves des écoles primaires : cours élémentaire 1e année : lecture, élocution, vocabulaire, exercices*, Paris, Nathan, 1958. On trouve aussi le poète P.G. Jean Marcenac reconverti, au début des années 1980, à la préface pour livre de pêche : Jérôme FAVARD, *Sachons pêcher*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1981, pp. 9-10.

[1125] Le roman *Hart's War* présente de singulières ressemblances avec *Le commandant Watrin*. Au lieu de la pièce de théâtre, c'est un procès de militaires américains par des Allemands, qui dissimule la tentative d'évasion. Mais le processus est le même : le procès est un lieu commun du cinéma américain, tout comme le théâtre est à cette époque un art typiquement français. À la fin du roman — et du film, adapté par Gregory Hoblit en 2002 —, le plus haut gradé se sacrifie pour sauver les évadés. Dans *Watrin*, le personnage éponyme, haut gradé lui aussi, en fait de même. *Hart's War* n'est ni un plagiat, ni une réécriture du *Commandant Watrin*. Il témoigne juste des fantasmes, propres à chaque nation, d'un réel qui se dissimulerait derrière des activités symboliques ou artistiques. La scène d'évasion de *La grande illusion* fonctionne sur le même principe de diversion : des P.G. jouent de la flûte pendant que d'autres s'évadent.

[1126] Pierre MASSON, « L'aventurier et le militant », art. cité ; *La littérature française sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 328.

[1127] *Ibid.*

Pour cette raison, la littérature résistante d'évasion se place tout naturellement sous le signe de *l'aventure*. Le général Giraud le marque dès la préface de *Mes évasions* :

> L'Aventure, avec un grand A, avec tout ce qu'elle comporte de méditation, de lente préparation, de rapide exécution, d'efforts, de risques, de déceptions, mais aussi de satisfaction, de plaisir et d'enthousiasme.
>
> L'Aventure, à base d'audace, d'énergie, d'habileté parfois, de danger toujours.
>
> L'Aventure, fille de l'amour, amour d'un être chéri, ou amour de la Patrie.
>
> […]
>
> Dès mon plus jeune âge, j'ai voulu être soldat, non par désir d'avoir un bel uniforme, ou de parader dans les salons, mais pour imiter ceux dont j'avais lu les aventures, qu'ils soient les soldats du Roi, de la République, ou de l'Empire.
>
> J'ai eu la vie que j'avais rêvée. Je ne regrette rien. Ce serait à recommencer que je recommencerais, avec la même foi, la même ardeur, la même folie si j'ose dire.[1128]

Excitation du risque, de la folie, structuration d'un processus, patriotisme, inscription du geste dans un horizon de fantasmes : Giraud résume parfaitement ce que l'aventure de l'évasion charrie dans les récits résistants. Claire Andrieu note elle aussi le « *dédoublement littéraire* » qui s'opère « *lorsque le roman d'aventures impose ses images* » à celui qui s'évade.[1129] Si Giraud est l'*exemplum* parfait des évadés, les camps de Colditz et Rawa-Ruska incarnent quant à eux le lieux de concentration de toute l'énergie bouillonnante et combative des évadés. La forteresse de Colditz accueillait les officiers alliés (anglais, américains, mais aussi français) et était réputée pour qu'on n'en puisse pas s'évader. Le récit du général Le Brigant, *Les indomptables*, tente de montrer que ce ne fut pas le cas, en énumérant, avec rigueur et précision toutes les tentatives, réussies ou non, d'évasion des officiers. La difficulté de l'évasion était pour les P.G. un *challenge* évident, et constitue après-guerre une preuve très nette du courage et de la volonté de ces hommes, tout autant que des rigueurs de l'oppression allemande. Le camp de Rawa-Ruska, qui servit d'abord de caserne pour les soldats allemands sur le sol polonais, devint un camp de représailles pour les P.G. français récidivistes de l'évasion et les réfractaires du travail. On y trouvait aussi des Belges. Les conditions de vie y étaient particulièrement pénibles, et comme à Colditz, donnent des P.G. qui y furent internés l'image d'hommes courageux et volontaires.

[1128] Général GIRAUD, *Mes évasions*, *op. cit.*, p. 9.

[1129] Claire ANDRIEU, art. « Aventure », *in* François MARCOT, Bruno LEROUX, Christine LEVISSE-TOUZÉ (dir.), *Dictionnaire historique de la Résistance*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2006, p. 920.

Continuer la défaite, continuer le combat

Les récits pétainistes et résistants se partagent une question : la captivité est-elle la continuation de la défaite ou bien celle du combat ? Les pétainistes et les collaborationnistes défendent la première affirmation, estimant que la captivité est le juste châtiment des fautes de la France jouisseuse et inconséquente d'avant-guerre. Les résistants au contraire envisagent que la guerre est totale et doit se faire à chaque moment et chaque endroit de la vie du peuple français. La captivité est dès lors l'occasion d'inventer, individuellement et collectivement, avec les moyens qui sont propres aux captifs, l'opposition aux Allemands. L'évasion est bien entendu le symbole de cette opposition, puisqu'elle est à la fois la conquête concrète et volontaire de la liberté. Mais elle est aussi la possibilité de prolonger cette liberté, si le P.G. évadé, une fois rentré au pays, s'engage dans la Résistance. C'est ce que fit Jacques Perret, par exemple.[1130] C'est aussi ce que décide René Berthier à la fin de *Vers la Croix de Lorraine* :

> 14 juin [1943].
> L'année s'avance, bien lente, l'accomplissement de nos vœux est tardif. André et moi, nous avons pris contact, ce matin avec le groupe Barthélémy, connu par un hasard heureux après de laborieuses recherches. Une grande paix est descendue sur mon cœur, comme une grâce qui se pose.[1131]

Les récits jouent un rôle non seulement dans la transmission mais aussi dans la construction de ces points de vue divergents. Comme l'écrit Gérard Loiseaux à propos de la littérature de la défaite (qu'il différencie de celle de la collaboration) :

> En faisant macérer les Français dans leur littérature d'expiation et de renoncement, les écrivains de la défaite contribuaient, souvent de façon involontaire, à justifier l'armistice et à relayer les thèmes de la propagande germano-vichyste.[1132]

Les récits publiés entre 1940 et 1944 évoquent peu les évasions. Et lorsqu'ils l'évoquent, c'est surtout pour les critiquer. Louis Walter, sans les condamner ouvertement, montre à quel point elles sont préjudiciables au confort des P.G. : à la

[1130] Voir Jacques PERRET, *Bande à part*, Paris, Gallimard, 1951.
[1131] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, p. 235.
[1132] Gérard LOISEAUX, « Phénix ou cendres ? », art. cité ; *La littérature française sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 340.

suite d'évasions, la solde qui jusqu'alors était régulièrement et directement distribuée aux captifs, est déposée sur un compte individuel. Pour obtenir leur argent, les P.G. devaient en faire la demande individuelle au Trésorier du camp.[1133] Guy Deschaumes n'évoque pas les évasions, mais dans le chapitre « Le block », décrivant les clôtures barbelées du camp, il égrène sur un ton neutre, tous les dangers qui résulteraient d'une tentative d'évasion.[1134]

B. de la Mort, qui est probablement le moins frileux des P.G. collaborationnistes, n'hésite pas à consacrer un chapitre entier aux évasions. Il reconnaît qu'il n'est pas un P.G. « *qui n'aspire à fausser compagnie à nos gardiens* », et compare ce désir à celui de « *faire le mur pendant son service militaire* » ! L'oppression spécifique de la captivité n'est bien sûr pas prise en compte dans ce texte. Par la suite, B. de la Mort se charge de montrer que les P.G. en mal de liberté sont des êtres apeurés, plus prompts en paroles qu'en actes, et qui craignent de se prendre « *du plomb dans les fesses* ». Quant à ceux qui insistent sur la nécessité de sortir de captivité, B. de la Mort les décrit ainsi :

> Cependant, il y a toujours des fous, horrifiés par la petite vie tranquille de tout le monde, pour répondre rageusement : « Même pour huit jours d'avance, ça vaut la peine ! »[1135]

La suite du chapitre confirme toutefois la valeur littéraire de l'évasion : B. de la Mort y juxtapose plusieurs histoires d'évasions[1136] manquées, où se mêlent le cocasse et le ridicule, afin de montrer la vanité de ces tentatives. La fin du chapitre est particulièrement remarquable : après avoir noté, en passant, que les Allemands n'appliquent pas de sanction collective suite à une évasion, notre auteur montre leur ouverture d'esprit, puisqu'ils apprécient tout particulièrement un sketch des Français qui traite de l'évasion. « *Les auteurs, cependant*, écrit B. de la Mort, *y ont leur franc-parler* ». En guise de « *franc-parler* », on trouve dans ce sketch deux P.G. ridicules (Bob et Franger), peu débrouillards et qui, s'apprêtant à s'évader, se voient annoncer leur libération imminente :

[1133] Louis WALTER, *Derrière les barbelés*, *op. cit.*, p. 117.
[1134] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 26.
[1135] Noël B. DE LA MORT, *Vie des prisonniers*…, *op. cit.*, pp. 73-74.
[1136] C'est une pratique courante des récits de captivité, de proposer ainsi une sorte d'anthologie de récits d'évasion. Voir par exemple Général LE BRIGANT, *Les indomptables*, *op. cit.*, ch. III « La pratique de l'évasion », pp. 99-144.

La voix. — Un ordre vient d'arriver au bureau, vous devez être libérés sans délai.
Ensemble. — Libérés !
Bob. — Alors, on ne s'évade plus.
Franger. — ça, c'est la fin de tout, pour une fois que j'allais réussir mon évasion…
La voix. — Ah ! ça, mais vous devenez fous. Je vous annonce ce que chacun ici attend depuis de semaines, la classe, et c'est tout ce que ça vous fait ?
Franger (*furieux*). — La classe, la classe ! Nous faire ça, à nous !
Ensemble. — À la veille d'un si beau jour ![1137]

Le désir d'évasion réduit à un simple caprice d'amour-propre… La colère de la communauté des P.G. résistants est bien compréhensible, face à de telles affirmations. On comprend aussi qu'ils aient eu envie de donner une autre image des évadés. Les propos amers du général Le Brigant sont sur ce point particulièrement significatifs. Parlant du retour des P.G. au pays et de l'accueil qui leur fut fait, il écrit :

[…] dans les sphères gouvernementales, les prisonniers étaient l'objet d'un préjugé défavorable. En prévision de leur retour et sans doute pour éviter une concurrence redoutable, leur réputation était déjà faite. Représentés par des collaborateurs, ils ne pouvaient être eux-mêmes que des collaborateurs. Certaines libérations, obtenues au prix d'un manque de dignité révoltant, de compromis et de marchandages humiliants, de services rendus aux Allemands, voire même de trahisons, avaient fait scandale.
[…] nul ne voulait admettre qu'il pût y avoir dans leurs rangs des hommes dignes du titre de « résistants ».
Comme si la résistance n'avait pas consisté, aussi bien pour les prisonniers que pour ceux qui s'étaient voués à la bataille clandestine menée en France, à lutter avec désintéressement et sans y être astreints contre les Allemands !
Comme s'ils n'avaient pas, eux aussi, risqué leur vie par amour de la patrie ![1138]

Le Brigant donne à son récit la fonction de seconder l'action de « l'Union Nationale des évadés de guerre », « *en rendant hommage à des Français qui ont bien mérité de la Patrie.* »[1139] *Les indomptables* décrit la vie des P.G. de Colditz comme un perpétuel combat avec les gardiens. Le chapitre II s'intitule « *La bataille* » et est scindé en trois sous-parties aux titres évocateurs : « *La défense allemande* », « *Les fouilles* », « *L'offensive des prisonniers* », cette dernière étant la plus volumineuse. On y voit que l'organisation des P.G. est impressionnante de rigueur et d'ingéniosité. Le Brigant reproduit des plans de la forteresse moins, me semble-t-il, par souci pédagogique que pour bien montrer que les P.G. en lutte avaient une grande intelligence de l'espace dans lequel

[1137] Noël B. de la Mort, *Vie des prisonniers*…, *op. cit.*, p. 80.
[1138] Général Le Brigant, *Les indomptables*, *op. cit.*, p. 204.
[1139] *Ibid.*, p. 205.

ils vivaient. Ces plans font des P.G. des êtres rationnels, à la débrouillardise et l'imagination toujours en éveil, et soucieux de lutter avec les moyens dont ils disposent. Le Brigant rapporte l'étonnement du colonel allemand à qui l'on vient d'apprendre que du ciment a été volé à « *des ouvriers boches* » :

> « On a volé trois sacs de ciment, me dit un jour le colonel allemand furieux, *Doch, es ist nicht essbar.* »[1140]

L'étonnement et l'incompréhension est aussi celui du lecteur, à qui Le Brigant ne donne guère plus d'indications sur ce point — on saura juste que ce ciment sert à préparer des évasions. Les P.G. sont donc dotés, par le récit, d'une technique, d'une expérience et d'une intelligence particulières, qualités auxquelles s'ajoute tout naturellement un fort patriotisme et le sens du sacrifice pour la patrie. Ce sont assurément des êtres de grande valeur que Le Brigant cherche à décrire et à honorer.[1141]

Sur la question de l'évasion, la ligne de partage entre récits pétainistes et résistants pourrait grossièrement se réduire aux deux maximes suivantes. Du côté pétaino-collaborationniste, les récits développent l'idée que *c'est en se retrouvant en soi qu'on s'évade*. Et du côté résistant : *c'est en s'évadant qu'on se retrouve en soi*. Des deux côtés, il y a un désir de vérité, de sincérité, de devoir à accomplir, qui sont tous assujettis à un autre désir, plus grand encore que le précédent : celui d'être en fidélité à la France. Pour les P.G., la valeur de leur action — ou de leur inaction ! — est garantie par cette fidélité à la France. Le retour à/sur soi peut être expiatoire, comme chez les pétainistes. Il peut aussi être libérateur, comme lorsque René Berthier découvre la paix intérieure en même temps que la Résistance. Mais dans les deux cas, se retrouver en soi, c'est se retrouver en accord avec la France que l'on désire.

Restent les cas particuliers, comme celui de Guérin qui agit comme les pétaino-collaborationnistes, mais désire ce que désirent les résistants. Sa myopie handicape

[1140] *Ibid.*, p. 90. (« *Pourtant, ce n'est pas comestible.* », note de l'auteur.)
[1141] Le livre d'André Chassaignon, *Retours vers la France* (Paris, Éditions littéraires et artistiques, 1945) essaie lui aussi de réhabiliter « *ces héros qu'on appelle les évadés* » (Maurice Bruezière, « Introduction aux lettres captives », art. cité ; *Les vivants*, n° 1, p. 121). Et lui aussi écrit en réaction par rapport à une image de « *petits saints, confits en dévotion.* » (*ibid.*) ou de « *bons gros "qui ne s'en sont pas fait là-bas"* » (*ibid.*, p. 122).

ses velléités de lutte contre la « Barbarie ». Voilà un écrivain pour qui la réalité ne saurait être évacuée, comme l'évacue sans scrupules Jules Lorquin : « *La réalité était si peu de chose, qu'on pouvait là-bas la négliger* »[1142]. Reste surtout Hyvernaud qui constate qu'en captivité il n'y a qu'une « *douleur de piètre qualité, dont il n'y a rien à tirer.* »[1143] Rien — ni redressement (Hyvernaud est trop *malin* pour être pétainiste), ni résistance (*idem*). C'est l'événement qui l'emporte sur l'homme.

[1142] Jules LORQUIN, « Confession d'un revenant », *Les vivants*, n° 3, *op. cit.*, p. 13.
[1143] Georges HYVERNAUD, *Carnets d'oflag*, *op. cit.*, p. 106.

III. — LIBÉRATION ET RETOUR

LIBÉRATION (1940-1945)

Il y a plusieurs manières de sortir de la captivité. Ou bien l'on s'en évade ; ou bien l'on est rapatrié avant la fin de la guerre ; ou bien enfin on est libéré par les Armées alliées. Chacune de ces trois manières donne des récits qui possèdent quelques points communs entre eux, notamment la joie de retrouver la liberté et le pays tant désirés.

1. Rapatriements anticipés (1940-1944)

Ces rapatriements concernent avant tout les auteurs de récits pétainistes et collaborationnistes. B. de la Mort, Mariat et Benoist-Méchin ont en commun d'à peine évoquer leur libération. Ils n'évoquent que le strict minimum : la joie qu'elle procure, et la peine d'être séparés de leurs camarades de captivité. Mariat écrit :

> Pour ma part, je me trouvais près des larmes et, lorsque nous fûmes alignés sur la grand'route, face aux fils barbelés, je n'oublierai jamais ce dernier regard poignant que nous adressèrent nos camarades derrière leur grille ; je n'oublierai jamais ces pauvres figures crispées, ces lèvres pâles dont tout le sang venait de se retirer.
>
> Que dirai-je du retour lui-même ?
>
> Voyage sans histoire dans un wagon à bestiaux.
>
> Aux arrêts, la Croix Rouge allemande nous sert des soupes chaudes. C'est en pleine nuit que nous arrivons enfin à Châlons-sur-Marne, première étape sur le chemin de la démobilisation.[1144]

Tout se déroule pour le mieux : l'organisation allemande est parfaite et cette tristesse aussi, qui ne pèse pas lourd face au plaisir d'être sorti de captivité. Même émotion et même absence de scrupule chez B. de la Mort : mais l'auteur de *Vie des prisonniers* n'évoque pas sa propre tristesse. Il cite l'intégralité d'une lettre d'un camarade resté captif et qui manifeste aux libérés son amitié, son affection et son

[1144] Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, p. 106.

souhait qu'ils soient heureux. Les libérés sont tous émus, mais avouent sincèrement n'avoir « *aucun regret* » : « *Nos regards sont entièrement tournés vers la France.* »[1145] Pour Benoist-Méchin, la joie de la libération se double de la satisfaction d'avoir réussi à sauver la moisson ainsi que d'avoir pu libérer nombre de ses camarades. Liée étroitement à ces efforts librement consentis, la captivité n'aura donc pas été inutile à Benoist-Méchin. Elle se clôt sur un sens plein, et non sur l'impression d'avoir perdu du temps, ou d'avoir succombé à la défaite.[1146]

Le cas de Guy Deschaumes est particulier, puisque son récit est le seul à ma connaissance à ne pas se terminer par une véritable libération, mais par l'espoir de celle-ci.[1147] La grande majorité des récits étant structurés de manière chronologique ou (comme celui de Deschaumes) thématico-chronologique, la libération et le retour au pays sont des événements qui se situent généralement à la fin du récit. Deschaumes voit partir ses camarades de travée, alors que lui reste captif :

> Nos pires craintes se sont, hélas, réalisées ! Nous aurions tant désiré franchir la lourde porte de bois hérissée de fils de ronces pour embarquer tous ensemble dans le train de la liberté ! ce nous eût été une joie si grande de saluer, côte à côte, l'œil humide et le cœur fou, l'apparition miraculeuse de la terre de France ; de dépouiller nos chaînes d'un geste identique et unanime, à la même heure ! […] Nous pensions que notre collectivité d'exilés, cimentée et étroitement soudée par une communauté de destinées, de souffrances, d'épreuves, d'efforts et de foi ne pourrait se désagréger qu'à l'issue de la captivité, en sorte que ses cellules libérées s'intégreraient de nouveau, tout naturellement, dans l'ample collectivité nationale. La magnificence de cette résurrection eût anesthésié la douleur de la déchirure.[1148]

Deschaumes montre là que l'union de la communauté captive ne s'éteint pas — du moins en théorie — après le moment de la libération. L'identité de P.G. est suffisamment souple pour s'insérer dans la « *collectivité nationale* », et suffisamment forte pour ne pas s'y diluer. Mais certains captifs viennent d'être libérés, et le reste doit subir un changement de camp : de Nuremberg, ils se retrouvent à Mayence, mélangés à de nouveaux P.G. L'unité et l'identité se perdent alors, en attendant sans doute d'être reconstruite, à nouveau :

[1145] Noël B. DE LA MORT, *Vie des prisonniers*, *op. cit.*, pp. 121-127.
[1146] Jacques BENOIST-MÉCHIN, *La moisson de Quarante*, *op. cit.*, pp. 376-378.
[1147] Il faut ajouter toutefois le cas des *Jours de pénitence* de Robert Gaillard, dans sa version de 1942. Mais la version de 1946 évoque quant à elle la libération de son auteur.
[1148] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 205.

> De la cinquième travée nous restons quatre, le dernier carré. Serrés, au coude à coude, nous attendons venir la mort. Certes ! cette mort de la travée peut être pour nous présage de vie. « Elle n'anéantit pas, elle délivre ! » Mais, tout de même, périra, ce jour, la camaraderie précieuse, qui nous a gardés du découragement et de la désespérance. Le bonheur de regagner notre Patrie et de rejoindre les nôtres, en sera, un instant, assombri. […] Il y a eu soudure de nos vies ; il y aura, de toute nécessité, déchirement. Mais qu'importe ! Nous avons cessé d'être sensibles aux plaies superficielles : sans apparente émotion nous échangerons l'ultime poignée de main, le dernier regard. Puis, secouant la poussière de nos chaussures, sans daigner retourner la tête, nous partirons, d'un pas allègre, sur des voies divergentes, vers des destins nouveaux.[1149]

Étrange fin de récit, profondément mélancolique. Mais il faut se souvenir que dans le reste de *Derrière les barbelés de Nuremberg*, la captivité est présentée comme une formidable expérience de vie. Si le nom de Mayence n'apparaît pas dans le titre, c'est peut-être alors que pour Deschaumes, la captivité est *déjà* finie. Elle s'est finie au moment de l'annonce de la dispersion des P.G. à l'oflag de Mayence. Ce changement de camp — pourtant très fréquent au cours de la guerre —, est vécu par Deschaumes comme une sorte de prolongement non désiré de la véritable, c'est-à-dire *formidable*, captivité à Nuremberg. Dans le dernier chapitre du livre, Mayence est continuellement comparée à Nuremberg mais tout y est moins bien, moins chaleureux : « *le théâtre offre des programmes puérils* », il y manque « *la folle et joyeuse jeunesse de Nuremberg* ». Surtout, les P.G. sentent que le sens de leur captivité a changé :

> Nous avons, parfois, l'impression d'être des prisonniers de droit commun, et, dans le désarroi de nos souvenirs, bousculés et affolés par le souffle tempétueux des événements, nous craignons de voir émerger de l'abîme psychique et pénétrer dans le champ lumineux de notre conscience, quelque violation ancienne des règles sociales ou quelque meurtre oublié.[1150]

La culpabilité pointe son nez parce que le changement de camp a anéanti les efforts et les volontés de redressement. La captivité n'est plus une école où l'on apprend à vivre, à penser, à (re)devenir un homme, mais bien une punition, pour un crime que les P.G. ignorent. Paradoxalement, le camp de Mayence est plus proche de la ville que ne l'était celui de Nuremberg :

> Tout compte fait, cette proximité de la ville est un avantage du camp de Mayence ; nous nous y trouvons moins exclus du monde. Nous n'aurions, semble-t-il, qu'un seul pas, un tout

[1149] *Ibid.*, pp. 217-218.
[1150] *Ibid.*, p. 214.

> petit pas à faire, pour rentrer dans la norme. Ce pas, malheureusement, reste impossible : tous les camps se ressemblent, à cet égard.[1151]

Plus proches géographiquement de la liberté et du retour à une vie normale, les P.G. sont pourtant moins libres à Mayence qu'à Nuremberg, car l'unité, la fraternité, l'intelligence P.G. y sont à reconstruire. Les dernières pages de *Derrière les barbelés de Nuremberg* furent écrites, si l'on en croit l'auteur, le 3 juillet 1941. Je n'ai pas trouvé d'information concernant la libération de Deschaumes. Mais, en tant qu'ancien combattant de 1914-1918, sa captivité ne dût pas durer beaucoup plus longtemps : la décision de libérer les anciens combattants a été prise dès juillet 1941, et fut immédiatement appliquée.[1152]

2. Libération par les Alliés (1945)

La libération en 1945 par les Alliés présente des conditions extrêmement variées, mais tous les récits témoignent des difficultés que les P.G. rencontrent pour être acheminés jusqu'en France. Yves Durand rappelle le chaos qu'était l'Allemagne, dès le début de l'invasion alliée en 1945. Pour les P.G. encore dans les camps, c'est une période très difficile : les Allemands ont autre chose à gérer que de s'occuper de la distribution des colis venus de France.[1153] À l'approche des troupes alliées, les Allemands décident souvent d'évacuer les camps. À l'exception des kommandos dans les villes ou les usines, qui subissent les bombardements anglais et américains, les P.G. en kommandos évitent généralement cette nouvelle épreuve. Les autres se retrouvent alors sur les routes, conduits par les Allemands, comme en 1940. Alors que beaucoup de ses camarades voient avec joie que toutes les routes sont bloquées par les armées alliées, Ambrière note avec amertume le retour inattendu de l'humiliation :

> Nous étions quelques-uns pour demeurer sceptiques, et à qui, de surcroît, la perspective d'être tirés d'affaire en troupeau passif ne laissait pas de paraître humiliante. Aussi nous sentions-nous fort peu de goût pour accompagner plus longtemps tous ces bons garçons

[1151] *Ibid.*, pp. 212-213.
[1152] Actualités Françaises, 11 juillet 1941 ; site internet de l'INA [visité le 29.09.07].
[1153] Yves DURAND, *La vie quotidienne*…, *op. cit.*, p. 255.

> moutonniers, si rompus à l'obéissance par quatre ans et demi d'une existence végétative qu'ils étaient prêts à suivre leurs gardiens jusqu'au bout, en attendant le jour où des hommes kakis les prendraient en charge à la place des hommes verts.[1154]

Aussi décide-t-il avec quatre autres camarades, de s'évader de la colonne où il se trouve, à l'occasion d'un virage favorable. L'évasion réussit ; les « hommes du refus » passent neuf jours dans les bois, avant de se rendre dans un village allemand où ils comptent obtenir de la nourriture. Une scène incroyable se produit alors : un soldat allemand tend son pistolet à Ambrière et se constitue prisonnier, juste au moment où arrivent les Américains :

> — Voici mon arme, je me rends, me dit cet homme terrible en me tendant son revolver.
> J'aurais aimé que ma captivité prît fin sur l'éclat de quelque prouesse, mais le seul prisonnier que j'aie fait de ma vie y mit tant de bonne volonté qu'il ne m'en reste nul souvenir un peu flatteur.[1155]

Le destin ne propose pas à Ambrière de signal net pour sa libération : elle ne sera totalement accomplie que lorsqu'il touchera le sol français. Dans ce temps de rapatriement, prolongé par la désorganisation générale qui touche le pays, Ambrière a l'occasion de faire l'expérience du rapport de la communauté P.G. à la communauté française qu'il redécouvre. En effet, Ambrière se retrouve face au Commandant C…, officier de liaison de l'armée française et qui n'est selon notre narrateur qu'un bavard impénitent, passant son temps au bar de l'état-major de la VII[e] armée. Il observe de même un groupe de Français, travailleurs volontaires en Allemagne :

> Deux mille civils, hommes et femmes, ex-volontaires pour le travail en Allemagne, vêtus d'oripeaux grotesques et maquillés comme pour Carnaval, formaient sur la place une troupe bruyante et sale, où l'inquiétude tâchait à se dissimuler sous la désinvolture. La plupart traînaient après eux des ballots énormes où l'on apercevait des postes de T.S.F., des appareils photographiques, des bronzes, de l'argenterie, toute ce qu'ils avaient pu voler dans l'affolement et l'impunité assurée des derniers jours. Cette mascarade nous glaça tous.[1156]

Dur retour à la réalité, pour ces P.G. qui avaient tant désiré revoir leurs compatriotes… Déception de voir que ceux-ci ne sont pas à la hauteur du fantasme de moralité que les P.G. s'étaient forgé. Mais ces contre-modèles ne condamnent

[1154] Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 365.
[1155] *Ibid.*, p. 370.
[1156] *Ibid.*, p. 375.

pas toute la communauté française. Ils n'en sont que des marges, indignes dans leur manque de mesure : le commandant C… pratique l'excès de parole et d'alcool ; le désordre de l'accoutrement des ex-volontaires témoigne d'âmes « *sale[s]* » et bouffies d'envie. Les P.G. français, quant à eux, semblent sûrs de leur propre valeur morale. Ambrière note l'effort de ses camarades pour ne pas laisser cours à leurs instincts libérés par la défaite allemande. Un peu plus haut dans le texte, au moment de l'évacuation, Ambrière notait la différence de comportement entre les P.G. français, et des P.G. hindous, de l'armée britannique. Ces derniers quémandaient des cigarettes aux Français : « *L'un d'eux se laissa tomber aux pieds d'un Français, pour l'attendrir. Cela créa autour de lui une vague d'étonnement et de dégoût qui se propagea comme par ondes. Cette bassesse choquait et ne touchait point.* »[1157] Plus loin, au moment des marches, un autre se laissa tomber à terre, et les Allemands, voyant qu'il ne réagissait pas à leurs violents coups de pied, le firent grimper dans une voiture :

> J'aurais pensé comme eux qu'il fût sans connaissance, si dans l'instant que la voiture doublait notre colonne, je n'avais surpris le clin d'œil triomphant qu'il adressait à ses compatriotes. Étrange race, et qui nous inspirait autant de réserve que de curiosité.[1158]

L'indignité des Hindous est donc manifeste et fortifie alors, par contraste, la dignité des Français. C'est là une inversion totale de ce que fut la défaite de 1940 : en ces journées de 1945, les P.G ont abandonné leur fardeau d'indignité, et d'autres — de toutes nationalités — s'en sont emparé. L'inversion de 1940 est manifeste pour Ambrière. Au cours de la marche d'évacuation, il voit dans un village des Allemands improviser des barricades qui lui rappellent « *nos naïvetés du mois de juin 40* ». La supériorité mécanique des Américains sur les Allemands reproduit celle des Allemands sur les Français de 1940 ; et les réactions de solidarité des paysannes allemandes près de la frontière celles d'autres paysannes, à quelques kilomètres de là, quelques cinq ans plus tôt. [1159]

Même retour et même inversion du signifiant chez Louis Croquet, qui voit passer des colonnes de prisonniers allemands : « *Il y a cinq ans, nous étions des prisonniers de guerre sur les routes de France ou de Belgique !* »[1160] Mais cette inversion fait

[1157] *Ibid.*, p. 362.
[1158] *Ibid.*, p. 364.
[1159] *Ibid.*, pp. 362, 371 et 376.
[1160] Louis CROQUET, *Le chemin du retour*, *op. cit.*, p. 94.

surtout sentir sa puissance ironique après la libération des P.G. par les soldats soviétiques. Ceux-ci conduisent les anciens captifs… dans un nouveau camp — le « Camp Joseph Staline » ! — qui regroupe tous les P.G. libérés dans les environs par les Russes :

> Une clôture interminable entoure d'immenses bâtiments qui émergent de bouquets d'arbres. Deux sentinelles en armes gardent l'entrée principale de cet ancien camp d'instruction de l'armée allemande, situé à Forst-Zinna et devenu à présent officiellement le camp Joseph Staline. Les drapeaux des différentes nationalités qui flottent de ci de là aux fenêtres, nous font penser de suite à un immense centre international de rassemblement des anciens prisonniers.[1161]

L'organisation du camp rappelle celle des stalags et des oflags : répartition des effectifs selon les nationalités, consignes de respect de la propreté et de l'ordre, et sanctions prévues pour ceux qui ne respectent pas ces « *mesures d'intérêt général* ».[1162] Mais Croquet semble toutefois sentir la différence entre ce nouveau camp et l'ancien :

> Partout, les idées de la nécessité d'autorité, de la soumission à une discipline librement consentie, ont repris cours et c'est ainsi que le camp, par la volonté de ceux qui l'occupaient, n'a pas tardé à prendre une physionomie humaine sans avoir été l'objet d'aucune contrainte déraisonnée.
>
> — On se sent revivre. »[1163]

Ce « *librement consenti* » fait la différence : il permet aux P.G. de retrouver leur « humanité » et un sentiment de vie. Ce camp, dont les apparences semblent ramener les P.G. vers la captivité, opère pour Croquet comme une transition avec la véritable liberté. Pourtant, le narrateur le comprendra un peu plus tard, les P.G. libérés par les Russes sont encore effectivement leurs otages. Ils servent de monnaie d'échange avec les prisonniers russes libérés par les armées anglo-américaines. Le récit de Croquet — qui n'est, chose remarquable, qu'un récit de libération et de retour en France — prend soin de noter tous les signes de transition, de passage de l'état de captivité à l'état de liberté. Ce passage n'a rien d'évident ; comme chez Ambrière, le « destin » ne fait pas résonner les trompettes ou accourir des angelots

[1161] *Ibid.*, p. 99.
[1162] *Ibid.*, p. 102. Croquet écrit même : « *Bien peu d'évasions ont eu lieu, par suite de la garde renforcée par des volontaires serbes, dont nous trouvons le zèle un peu trop intempestif et qui paraissent un peu fous d'avoir à nouveau des armes à feu dans les mains.* » (p. 105.)
[1163] *Ibid.*, pp. 102-103.

pour annoncer leur liberté aux P.G. Croquet raconte comment il se réveille, un matin, et s'aperçoit que les sentinelles ont disparu :

> Au lever du jour, toutes les sentinelles ont disparu comme par enchantement avec armes et bagages. Plusieurs des nôtres ont entendu un grand vacarme cette nuit et ont cru reconnaître des soldats qui fuyaient, les uns à pieds [*sic*], les autres à bicyclette.
>
> Nous sommes devenus les maîtres de la situation.
>
> Ce n'était pas un rêve. Des villages voisins accourent vers nous des prisonniers français dont les « wachman » se sont enfuis. Mais si nous sommes devenus libres, tout n'est pas terminé ; l'heure de la libération, qui nous semble proche, n'a pas encore sonné :
>
> — Que faire ? »[1164]

L'instant de la libération n'apparaît pas avec évidence, ni avec une sensation de réalité — tout comme, pour beaucoup de P.G., celui de la capture en 1940. On notera le souci des P.G. français de prendre leur destin en main, ou du moins d'envisager la possibilité de participer eux-mêmes, concrètement, à leur libération. Cela n'a rien d'évident : l'habitude de la passivité en troupeau a contaminé beaucoup de captifs, et les P.G. français s'en remettent aux décisions russes un peu comme ils se remettaient à celles des Allemands. Quelques volontaires — dont Croquet — décident de parcourir eux-mêmes, sans l'aide des Russes, les 220 kilomètres qui les séparent de la zone américaine. Mais, touchant au but, ils se font récupérer par l'Armée rouge. Il faudra attendre la décision, contre l'avis des autorités soviétiques, du commandant français du camp pour que les français quittent le camp Joseph Staline :

> Bon gré, mal gré, les Autorités russes ont dût consentir à notre départ. L'initiative a été audacieuse et fait honneur à l'esprit de décision du Commandant français.[1165]

Ces prises de décision, on le comprend, sont importantes pour les P.G. français. Elles sont autant de moyens d'intérioriser leur libération. Le captif nouvellement libéré a besoin de signes clairs, de passages de frontières (symboliques ou géographiques) pour laisser derrière lui le monde des camps. Croquet en propose successivement deux, d'une simplicité hors pair, qui les éloignent des Russes :

[1164] *Ibid.*, p. 81.
[1165] *Ibid.*, pp. 112-113.

Enfin voici la barrière qui se lève ! Les sentinelles armées dégagent l'entrée et toute notre colonne s'ébranle. Nous pénétrons dans une sorte de vaste couloir qui nous paraît interminable tant on aimerait voir ce qui se trouve au bout :

— On croirait le vestibule du Paradis ! »[1166]

Puis, après deux heures d'attente auprès d'un étang :

Un double pont est établi sur l'Elbe juste à l'entrée de Dessau. L'un est aux mains des Russes, sert de passage vers l'Est, tandis que l'autre aux mains des Américains assure le passage vers l'Ouest : chaque contingent est échangé contre un autre du même nombre d'hommes.

D'un côté du pont est dressé un arc de triomphe au milieu duquel se trouve un immense portrait de Staline, surmonté d'une proclamation en langue russe qui souhaite la bienvenue à ceux qui sont de retour. Nous lui tournons le dos pour reprendre le chemin de la liberté.[1167]

RETOUR

Où finit un récit de captivité ? Où finit la captivité, dans un récit de captivité ? J'ai plaidé auparavant pour une « extension du domaine de la captivité » : j'observe ici ses modalités précises. Les récits de captivité évoquent tous la libération de leurs auteurs. La majorité d'entre eux poussent jusqu'au retour en France, avec toutefois des différences. Quand Ambrière ou Benoist-Méchin arrêtent leur récit au moment où ils mettent le pied sur le quai, l'un de la Gare de l'Est, l'autre de celle d'Austerlitz, Louis Croquet achève le sien avant de *toucher le sol*, sur la vue d'un drapeau tricolore :

À l'aube du 25 juin 1945, alors que nous traversions la Sarre, de la porte de mon wagon, je m'adressais à un employé de chemin de fer :

— Monsieur, dites-moi, est-ce bientôt la France ? »

— Encore quelques mètres et vous y êtes. »

Et, en effet, voici que nous apercevons dans le lointain un immense drapeau tricolore au pied duquel une pancarte avec ce simple mot « France ». Cette fois çà [*sic*] y était. Après plus de cinq ans d'exil nous étions de retour en France : « Vive la France ! »

F I N[1168]

[1166] *Ibid.*, p. 118.

[1167] *Ibid.*, p. 119.

[1168] *Ibid.*, p. 120. Francis AMBRIÈRE, *Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 376. Ambrière ajoute à son récit quelques 46 pages d'appendices. Jacques BENOIST-MÉCHIN, *La moisson de Quarante*, *op. cit.*, p. 378. Voir aussi la fin des *Mes*

S'il n'y a pas de contact direct avec la terre de la Patrie, le lien sentimental entre le P.G. Croquet et celle-là est pourtant manifeste. Le mot « *FIN* » est puissant dans sa naïveté même : il clôt les péripéties du retour avec la même simplicité employée dans le reste du récit. De fait, le monde de Croquet a l'air simple. Les choses, une fois dites, ne fuient plus, elles restent à leur place. La structure chronologique, les descriptions presque sans affects ou prises de position et la foi en Dieu, donnent au monde une cohérence *essentielle*. Le désordre — qui vient surtout des Allemands et des Russes[1169] — n'est qu'*accidentel*. Les Allemands n'ont pas voulu signifier qu'ils libéraient les P.G. : ils se sont enfuis sans mot dire, alors que chez Ambrière, au contraire, un Allemand fait la démarche de montrer que le rapport de forces est inversé par rapport à 1940. Les Russes, quant à eux, n'ont pas remplacé la captivité allemande par une libération, mais bien par une autre captivité. Croquet ne s'y méprend pas lorsque, tournant le dos au portrait de Staline, il dit se diriger vers la liberté. Dans *Le chemin du retour*, tout finit par *rentrer dans l'ordre*.

Croquet n'est pas le seul, loin de là, à associer retour chez soi et retour à l'ordre. De manière générale, un récit de captivité se clôt au moment où tout — tout ce qui est *possible*, du moins — rentre dans l'ordre. Perret narre précisément tous les pas qui le conduisent de la Gare du Nord à son domicile de la rue de la Clef. Les derniers mots sont très clairs : ayant sonné à la porte, il entend les pas de sa femme, qui finit par lui dire : « — *C'est toi ?* ».[1170] Ces deux mots réussissent à faire surgir tout un univers familier, « *bien en ordre* », qui se serait seulement éclipsé durant quelques mois, mais n'aurait pas été détruit :

> On ne s'était pas aperçu de mon absence, j'avais découché du quartier et j'y rentrais en douce avant l'aube, sur la pointe des pieds.[1171]

Le retour de Frère Patrice est beaucoup plus mouvementé que les autres. Évadé

évasions de Serge Rousseau : Rousseau se met à pleurer lorsqu'on lui annonce qu'il est « *en France libre* ». (*Op. cit.*, p. 358.)

[1169] Ce sont des peuples qui ont d'ailleurs un rapport particulièrement « contrarié » à la divinité : l'Allemagne et la Russie sont deux pays traditionnellement très croyants. Ils ont engendré deux dictateurs, Staline et Hitler, qui étaient présentés et parfois perçus comme de véritables dieux. Croquet critique-t-il ici l'idolâtrie de ces deux peuples ?

[1170] Jacques Perret, *Le caporal épinglé*, *op. cit.*, p. 687.

[1171] *Ibid.*

comme Perret, il doit encore se dissimuler aux patrouilles allemandes en France : vingt pages de son récit sont consacrées aux péripéties sur le sol français. Croyant que tout est fini maintenant qu'il a franchi la frontière, il se met à rêver à son village natal :

> Une nuit entière, je raconterais mes aventures aux amis, vivant des heures fraternelles ; le lendemain, seul, dans l'enclos, je ferais lentement mes pèlerinages, par un magnifique soleil de mai, dans une nature en fête ; je parlerais à chaque sanctuaire, à chaque bosquet, à chaque prairie, à chaque bâtiment… et chacun d'eux me reconnaîtrait, me raconterait les événements des deux années d'absence… Les arbres aux feuilles toutes vertes, la Sèvre bavarde et pressée de courir sur les rochers arrondis, les ombrages toujours frais des sapins de Lourdes, l'aubépine de La Salette, fleurie exprès pour mon retour seraient pour moi un paradis nouveau, une vision dont je me régalerais enfin, car rien n'aurait changé à Saint-Gabriel, ni le décor, ni le cœur, ni l'âme ![1172]

Le rêve du P.G., c'est bien ça : que rien n'ait changé, que tout soit comme avant, et que le captif soit accueilli par la *reverdie*, la renaissance de la nature. Son retour chez lui signifie alors un retour à la vie. Cependant, avant de retrouver un monde « normal », le Dodore ira de déception en déception. Espérant être accueilli par ses compatriotes, il rencontre des soldats qui refusent de l'héberger. Et arrivé enfin chez lui, sa sœur le met en garde contre des délateurs qui ont déjà dénoncé son frère évadé d'un camp en Bretagne. Frappé de pleurésie, il doit en outre passer plusieurs mois couché ! Le souvenir de la captivité lui revient alors et, s'adressant à ses camarades captifs, il compare sa vie actuelle à celle vécue en Allemagne :

> Retenu sur un lit de malade, je songeais à vous, ô prisonniers, mes camarades, mes frères ! Si vous saviez notre bonheur de vivre tous ensemble, le front haut, en vrais Français ! Vous, du moins, vous êtes libres de parler, de détester le Boche, de le jouer, d'en rire impunément, et c'est encore une manière de braver sa force en prouvant son impuissance à rompre votre union ! Votre souvenir m'a poursuivi dans ces jours de désarroi moral, où, rendu à la liberté, je devais dissimuler mon histoire comme une lâcheté, mes sentiments et jusqu'à mon nom, pour ne pas compromettre ceux-là mêmes qui accordaient leurs soins et l'hospitalité au malade que j'étais devenu ![1173]

C'est sur une profonde mélancolie que s'achève l'ouvrage de Frère Patrice. Le retour à la normale y est à peine évoqué : on comprend que Le Dodore a été soigné et guéri, et il peut se remettre à son travail de berger des (jeunes) âmes, à qui il adresse d'ailleurs ses pages. Il n'est pas question de la Libération du pays, mais le

[1172] Frère PATRICE, *Le Dodore se fait la malle*, *op. cit.*, pp. 181-182.
[1173] *Ibid.*, p. 183.

récit se clôt sur un appel à reconstruire une France plus belle, plus humaine et chrétienne.[1174] Si le retour à la vie civile est l'occasion — surtout lorsqu'on est évadé — de s'éloigner de la captivité, le lien avec les captifs n'est donc pas pour autant coupé. Patrice, B. de la Mort et Mariat, terminent leurs récits en songeant à leurs camarades captifs. B. de la Mort y consacre un chapitre entier : « Ce que pensent les prisonniers » ; Mariat brode de façon lyrique sur la fraternité P.G., et se sent lié à ses camarades par une « *chaîne* ».[1175]

La peau et les os est le seul récit où un retour est raconté, mais pas une libération. Cela tient d'abord à ce que le récit n'est pas, comme la quasi-totalité des autres récits, chronologiques. Au contraire, c'est par le retour que débute le texte, et un déjeuner où le narrateur évoque ses souvenirs de captivité. Dans *Le wagon à vaches* non plus, on ne trouve pas de trace de la libération du narrateur. On trouve toutefois l'évocation d'un épisode suivant de peu la libération des P.G. : le narrateur, en compagnie d'Ure, de Chouvin et de quelques autres, erre dans les rues d'une ville allemande à la recherche de nourriture.[1176] Mais l'instant où les Allemands abandonnent la garde de leurs prisonniers, et laissent la place aux libérateurs — cet instant-là, pourtant toujours décrit par ceux qui l'ont vécu comme un moment, sinon intense du moins étrange, n'existe pas dans les récits d'Hyvernaud. Et pour cause : pour le narrateur de *La peau et les os* et celui du *Wagon à vaches*, la captivité n'a pas pris fin. Elle se prolonge jusque dans le retour à la vie « normale » ; elle y a laissé son empreinte indélébile qui *hante* désormais le narrateur.[1177] Philippe Soupault écrit, dans *Journal d'un fantôme* :

> [9 novembre 1945]
> Nous parlons [avec André Gide] notamment de la tragédie des retours. Il me rappelle que tous les héros de la guerre de Troie ont connu des retours tragiques, sauf Ulysse que les dieux s'ingéniaient à empêcher de revenir.[1178]

La figure d'Ulysse est implicite, dans les premières pages de *La peau et les os*. À la lumière de la réflexion de Gide, on peut se dire que peut-être le narrateur n'a pas

[1174] *Ibid.*, pp. 184-185.
[1175] Noël B. DE LA MORT, *Vie des prisonniers*, *op. cit.*, pp. 128-131. Jean MARIAT, *Prisonnier en Allemagne*, *op. cit.*, p. 111.
[1176] Georges HYVERNAUD, *Le wagon à vaches*, *op. cit.*, pp. 48-55.
[1177] Voir *infra*, p. 488.
[1178] Philippe SOUPAULT, *Journal d'un fantôme*, Paris, Les Éditions du Point du Jour, 1946, p. 23.

accompli son retour, bien qu'il soit retourné chez lui. En poussant cette réflexion un peu plus loin, et en la mettant en relation avec les autres récits de retour, je dirais que le retour chez soi est avant tout un retour *de l'identité*, ou un retour *à l'identité* : c'est un retour de soi en soi. Certains, comme Perret, retrouvent leur vie d'avant, comme si la *parenthèse* de la captivité s'était refermée. D'autres reviennent à une vie normale, mais se sentent enrichis de l'expérience de la captivité, ou plus précisément de la présence de leurs camarades en eux. B. de la Mort, Mariat, ou Patrice sont de ceux-là qui, à la fin de leur récit avouent, plus ou moins sincèrement sans doute, que leur identité est modifiée par celle des autres. Restent les rares cas — Hyvernaud, Guérin et *Les vivants* — de ceux pour qui c'est la captivité elle-même qui se colle à l'individu, au point parfois de faire de celui-ci un éternel captif. Quelle différence, à cet égard, entre le « — *C'est toi ?* », confiant et émouvant lancé par sa femme à Perret, et le « *C'est toi ?* » que lance Louise dans *La peau et les os*, « *parce qu'elle a peur des voleurs* »[1179] ! Quand « le caporal épinglé » adhère entièrement à ce que lui dit sa femme, y voyant une promesse de bonheur retrouvé, celui d'Hyvernaud ne peut que nous faire sentir le décalage qu'il existe désormais entre lui et ces autres qui jouent la comédie du retour à la normale :

> [À la fin du déjeuner] Le Vétérinaire manie savamment un cigare, le fait craquer sous ses paumes, en coupe le bout, y pratique une incision. Gestes précis de chirurgien. Il inspire sûrement confiance aux vaches quand il les aide à vêler. Et le tabac, est-ce que vous manquiez de tabac ? C'est plutôt de femmes qu'ils manquaient, lance Merlandon que le cognac rend égrillard. On a recommencé à coucher avec des femmes. À jouer avec des enfants. Les professeurs ont recommencé à professer, les inspecteurs et les sous-inspecteurs à inspecter et sous-inspecter. J'ai recommencé à déjeuner le dimanche chez la Tante Julia.[1180]

Si le narrateur ne s'exclut pas de ce *on* informe et général, l'on sent tout de même qu'il n'y adhère pas complètement. Il y a entre le narrateur et le monde des autres une pellicule, un décalage, peut-être infimes mais suffisants pour donner l'impression qu'ils ne vivent pas dans le même monde. C'est tout l'art d'Hyvernaud de réussir à rendre le monde étrange, de dévoiler « l'inquiétante étrangeté » du monde, en nommant, et d'une manière anodine encore, les actes les plus simples de la vie quotidienne. La simple nomination des tâches et des fonctions humaines

[1179] Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 24.
[1180] *Ibid.*, p. 42.

(coucher, jouer, travailler) rend celles-ci quasiment insupportables. Le narrateur de *La peau et les os* parviendra-t-il à retrouver son identité d'avant-guerre ? Rien n'est moins sûr, à la lecture du *Wagon à vaches* : le narrateur y est toujours décalé, scrutant les manies et les hypocrisies de ses semblables, n'arrivant pas même à renoncer à les côtoyer, et à renoncer à la sollicitude confortable et paternaliste de Bourladou.

RETROUVER LE MONDE

1. États de non-vie (1) : ne plus adhérer à la réalité

Jean Védrine le confirme, de retour en France, les P.G. sentent un écart entre eux et le monde qu'ils redécouvrent :

> […] revenus après des mois ou des années d'exil, dans une France profondément différente de celle qu'ils avaient quittée, les rapatriés se sentent eux-mêmes « *différents* » et se réunissent pour faire face à ce qui les surprend et parfois les inquiète.[1181]

Mais les P.G. eux-mêmes ont sans doute changé tout autant, voire davantage, que le monde qu'ils retrouvent. Les familles, nous dit Évelyne Gayme, n'imaginaient pas que la captivité puisse laisser autant de séquelles : celle de 1870 avait été fort courte, et celle de 1914-1918 n'avait concerné que peu de soldats, dont les souffrances furent de beaucoup moindres que celles des « gueules cassées ».[1182] Il en résulte parfois une incompréhension flagrante, qui pousse les P.G. à ne pas évoquer leur expérience. Hyvernaud est celui qui pousse le plus loin cette incompréhension que les non-P.G. ont des P.G. Dans le premier chapitre de *La peau et les os*, le narrateur fait le récit de sa captivité à ses hôtes. Mais ce qu'il leur raconte n'est pas ce qu'il *nous* raconte :

> « Voilà, c'est un type qui… » Mon petit récit a du succès. Tout à fait la sorte de récits qui convient aux familles : coloré, drôle — et crâne en même temps ; moitié Courteline et moitié

[1181] Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, t. I, N.E. 29, p. 2.
[1182] Évelyne GAYME, *op. cit.*, p. 132.

> Déroulède. La Famille s'amuse et admire. […] Et ainsi, à mesure que j'en parle, mes cinquante mois de captivité se transforment en une bonne blague de chambrée, en une partie de cache-cache avec nos gardiens. Voilà ce que j'aurai rapporté de mon voyage : une demi-douzaine d'anecdotes qui feront rigoler la famille à la fin des repas de famille.
>
> Mes vrais souvenirs, pas question de les sortir. D'abord ils manquent de noblesse. Ils sont même plutôt répugnants. Ils sentent l'urine et la merde. Ça lui paraîtrait de mauvais ton, à la Famille. Ce ne sont pas des choses à montrer. On les garde au fond de soi, bien serrées, bien verrouillées, des images pour soi tout seul, comme des photos obscènes cachées dans un portefeuille sous les factures et les cartes d'identité.[1183]

Si la captivité est ici impartageable, ce n'est pas qu'elle est indicible, au sens où il n'y aurait pas de mots pour la décrire : Hyvernaud écrit peu, mais tous les mots de *La peau et les os* sont justes, et n'évitent jamais les réalités de la captivité. Si elle est impartageable, ce n'est pas non plus, comme chez Le Brigant, que les civils n'ont pas la valeur morale suffisante pour comprendre les souffrances et l'héroïsme des P.G. C'est plutôt que les « *Familles* » ne peuvent pas entendre ce que leur raconterait le narrateur, à moins, à leur tour, de voir leurs fantasmes de captivité complètement détruits. Qu'est-ce qui empêche le narrateur d'Hyvernaud de tout déballer ? N'est-il pas suffisamment lucide et désillusionné pour n'avoir plus peur de briser les convenances de la comédie sociale ? Pourquoi préfère-t-il ruminer son sentiment d'incompréhension tout seul dans son coin ? N'y a-t-il pas dans cette misanthropie du narrateur une certaine forme de *lâcheté* ?

Le Grand Dab fait la même expérience que le narrateur de *La peau et les os*. Le retour en France n'est pas du tout comme il l'imaginait : Le Grand Dab ne parvient pas à être ému par la réalité du monde qu'il retrouve. Dans le train du retour, il guette avec impatience le moment où il s'écroulera de nouveau, où les larmes jailliront et libéreront en lui l'émotion et le bonheur. Mais il reste indifférent à tous les signes qui se présentent à lui :

> Il comprenait que c'était là une des rançons de ses quatre années de captivité, de sa trop longue réclusion, de son exil. Ses fibres sensibles s'étaient desséchées, racornies, durcies. Et peut-être lui faudrait-il des années et des années avant qu'elles retrouvassent leur souplesse d'antan.[1184]

Comme chez Hyvernaud, la libération n'a jamais vraiment lieu, et même lorsqu'à la toute fin du livre, retrouvant Delphine, Le Grand Dab redevient le M.

[1183] Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, pp. 30-31.
[1184] Raymond GUÉRIN, *Les poulpes*, *op. cit.*, p. 523.

Hermès qu'il était avant la guerre, subsistent des traces *spectrales* de la captivité, comme une « *blessure toujours à vif* »[1185]. La captivité a atrophié, peut-être même détruit, chez ces P.G. leur capacité vitale et leur sensibilité à la vie. Même le ferme et volontaire René Berthier semble touché par ce mal :

> Au matin, Berthier s'était rendu [à Paris] chez le spécialiste avec qui il avait rendez-vous pour le consulter sur ces troubles de l'audition, dont il souffrait depuis sa captivité. Il avait fait le chemin à pied, pour mieux reprendre contact avec les quartiers où il avait, bien souvent, promené sa flânerie à l'époque, si lointaine déjà, de ses études […].
>
> Paris ! Ce n'était plus Paris ! Un clair soleil avait dissout les brumes et escamoté le couvercle épais des ténèbres. Il restait bien, toujours, les choses elles-mêmes, les rues, les monuments […], mais tout cela, comme à Nantes, était défiguré, pollué par la présence de l'envahisseur.[1186]

Pour Berthier, es choses ne sont plus identiques à elles-mêmes : bien qu'elles soient toujours là, elles ne ressemblent plus à ce qu'elles étaient. Deschaumes donne à cet étrange phénomène une explication évidente : c'est la faute aux Boches qui souillent la France de leur présence. Mais le lecteur apprend aussi que la captivité a rendu Berthier sourd. Impossible de n'y voir qu'un accident physiologique : chez Deschaumes, tout est signifiant au niveau patriotique et moral. La surdité de Berthier est alors aussi l'une des causes de ce sentiment de non-adhésion de la réalité à elle-même. Il semble *a priori* y avoir une contradiction entre ces deux causes, mais l'on se souviendra que la captivité a été provoquée par ceux-là mêmes qui souillent Paris de leur présence. Il y a donc une relation analogue entre ce qu'a vécu Berthier en Allemagne, et ce qui se passe en France : à cause des Allemands, Berthier et la France ne peuvent plus vivre pleinement leur vie ; ils ne peuvent plus être identiques à eux-mêmes, cet « eux-mêmes » qu'ils étaient avant la guerre.[1187] Et pourtant Berthier était capable à cette époque de n'hésiter « *jamais sur un visage et sur un nom* » de ses collègues ou de ses élèves. À présent, « *il éprouvait seulement le sentiment vague de les avoir déjà rencontrés ailleurs, dans quelque existence de rêve. On le pensait distrait, indifférent ou stupide : il n'était pas revenu du coup de matraque de juin 40.* »[1188]

René Ménard, des *Vivants*, confirme cette sensation de « *rêve* » qui saisit les P.G.

[1185] *Ibid.*, p. 571.
[1186] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, p. 197.
[1187] Jules Lorquin évoque lui aussi l'atrophie de la sensibilité que crée la captivité : « *Le temps avait perdu poids et valeur, sa lourde odeur de chaque minute, pour prendre un goût étrange, pénétrant, d'éternité.* » (« Confession d'un revenant », *Les vivants*, *op. cit.*, p. 13.)
[1188] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, p. 99.

à leur retour, lorsqu'ils retrouvent en 1945 la femme qu'ils aiment. Celle-ci n'est pas celle qu'ils espéraient, cette « *Yseut* » fantasmée en captivité, ou simplement la femme de 1939, qu'ils pensaient inchangée, identique à elle-même. « *Abasourdis, désemparés, ankylosés dans leurs visions de bonheur* », les P.G. veulent faire coïncider l'avant-guerre et l'après-guerre, s'étonnant de voir que la femme retrouvée refuse « *la place indigne pour elle-même d'un double, d'une ombre ou d'un rêve* ».[1189] Là encore, cette sensation de rêve a deux causes : le monde a changé, a tourné sans la présence des P.G.[1190], et eux-mêmes ont été changés par la captivité.

D'où vient cette sensation de rêve ? Est-ce la captivité qui, désapprenant la sociabilité, la tendresse, le travail quotidien, la douceur du foyer — en un mot : la vie —, a transformé le monde « normal » en songe ? René Ménard écrit que les P.G. ont perdu en captivité « *de [leur] substance morale comme de [leur] substance physique* »[1191]. Ou n'est-ce pas plutôt la captivité elle-même qui est un rêve ? Robert Gaillard écrit dans son Journal, à la date du 12 mars 1941 :

> J'abandonne ces notes. Comment penser ? Je m'amuse à écrire des souvenirs. Ainsi j'ai l'impression tant je suis loin du passé, tant mes réminiscences me sont étrangères, d'écrire un vague roman ; un roman où les personnages sont si fastueux et si notoires, qu'ils m'évoquent par moments ces aristocrates titrés, ces princes, ces ducs et ces marquis que mettent en scène les auteurs populaires. Si bien que je me demande parfois si Jacques Dyssort, Jean de Pierrefeu, Léo Larguier, Duvernois, Ajalbert ont réellement existé et vécu devant moi tels que je les représente… Non ! Tout cela doit être un vaste conte de fées…[1192]

Jules Lorquin le confirme : la captivité est un rêve envoûtant. Mais il va plus loin encore. Pour lui, « *la réalité était si peu de chose, qu'on pouvait là-bas la négliger* ». C'était là aussi l'une des conditions de cette liberté de l'esprit qu'il revendique avoir expérimentée en Allemagne. Puisque la réalité s'effilochait, ne pesait plus rien, alors l'esprit était parfaitement libre d'imaginer le monde aussi beau qu'il le rêvait.[1193] Pierre Masson note que les pièces de théâtre écrites dans les stalags s'éloignent volontiers de la réalité présente, mais qu'une fois rentrés en France, leurs

[1189] René MÉNARD, « Contre nos fantômes », *Les vivants*, n° 3, pp. 25-26.
[1190] « *Un an, et les êtres aimés grandissent, vieillissent loin de nous ; un an, et le travail quotidien se fait sans nous ; un an, et sur nos joies et nos amours s'étend l'oubli. Et cependant, quelle espérance si, du sein de notre détresse, nous savons préparer ce temps où nous cesserons enfin de contempler des moissons qui ne sont pas les nôtres !* » (François MITTERRAND, éditorial de *L'éphémère*, 15 août 1941 ; cité par Pierre PÉAN, *Une jeunesse française*, *op. cit.*, pp. 147-148.)
[1191] René MÉNARD, « Contre nos fantômes », *Les vivants*, n° 3, p. 23.
[1192] Robert GAILLARD, *Jours de pénitence*, *op. cit.* (1942), p. 77.
[1193] Jules LORQUIN, « Confession d'un revenant », *Les vivants*, *op. cit.*, pp. 11-13.

auteurs (Sartre avec *Bariona*, et Brasillach avec *La reine de Césarée*) reviennent « *le plus souvent à une forme romanesque, plus réaliste* »[1194]. Beaucoup de récits considèrent la captivité comme une parenthèse, que la libération vient clore tout naturellement. Francis Ambrière est celui chez qui ce sentiment est le plus net : son livre s'appelle *Les grandes vacances*. S'il y a assurément une dimension ironique dans ce titre, c'est avant tout me semble-t-il par rapport à l'image trop souvent admise de la « vie de château » en captivité. L'idée que la captivité puisse se prolonger — si ce n'est à travers la fraternité P.G. — est bien loin d'Ambrière. Chez Deschaumes, la situation est plus complexe, parce que René Berthier, libéré de son oflag, ne quitte finalement une oppression allemande que pour une autre. Le Braz le prévient dès les premiers instants de leurs retrouvailles :

> « — Oh ! Ingénuité ! Vous croyez quitter la geôle pour la liberté ! Vous aurez la joie, certes, la grande joie de vivre en votre home avec les vôtres... Mais, pour redevenir un homme libre, n'y comptez pas, au moins pour le moment ! Apprenez donc, prisonnier candide, que nous n'avons le droite de circuler que depuis un quart d'heure à peine… »[1195]

Pour Louis Walter enfin, il ne semble pas y avoir de discontinuité entre la vie captive et la vie « normale » :

> L'oflag IV D était une petite ville. C'était l'image même du monde réduite à l'échelle de 6 000 habitants. C'est pour cela que vous y avez vu alterner l'image des plus belles vertus et celles des plus tristes déchéances. C'est que la vie, belle et laide à la fois, a continué entre les barbelés comme dans les cités libres. […] Le P.G. a été un homme ; certains jours il était un grand homme ; quelques fois, c'était un pauvre homme.[1196]

Est-ce que Walter ne dit pas la même chose que Guérin et Hyvernaud ? Est-ce que lui aussi voit des traces spectrales de la captivité dans la vie « normale » ? Non. C'est bien du contraire qu'il s'agit. Pour Walter, la captivité ne crée aucune différence avec la vie quotidienne d'avant la guerre, puisque dans son esprit collaborationniste, l'oppression par les Allemands n'existe pas. La défaite de 1940 ou les barbelés de l'oflag ne créent donc pour lui aucune rupture significative avec le monde d'avant.

[1194] Pierre MASSON, « L'aventurier et le militant », art. cité ; *La littérature française sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 320.
[1195] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, p. 11. On peut remarquer au passage la quasi homophonie entre « *home* » et « *homme* » : pour redevenir un *homme*, il faudrait donc d'abord — condition nécessaire mais pas suffisante, comme le montre Le Braz — retrouver son *home* ?
[1196] Louis WALTER, *Derrière les barbelés*, *op. cit.*, pp. 241-242.

2. États de non-vie (2) : fantômes

Je cherche les vivants. Ils sont rares.

Philippe SOUPAULT, *Journal d'un fantôme.*

Au moment du retour des déportés et des prisonniers des camps d'Allemagne, Claude Morgan évoquait « *les prisonniers […] avec leurs corps de squelettes, avec leurs visages de morts-vivants* »[1197], reproduisant ainsi une image dont nous nous servons encore aujourd'hui. Jules Lorquin reconnaît amèrement que les P.G. n'appartiennent plus vraiment au monde des vivants :

> J'ai été impuissant devant l'effort qui m'a accablé, devant l'amour qui m'a glacé. J'oubliais que j'étais mort à cette existence, à ses efforts, à ses servitudes, et que je n'avais ramené avec moi, de là-bas, que mon ombre.
>
> Et cette vie est venue à moi en me criant : « Cours, ris, combats, frappe, séduis. »[1198]

Le captif est mort à la vie, et particulièrement à celle que lui avait promis le retour dans la Patrie. Les injonctions vitales n'ont pour lui plus aucun sens. Le P.G. n'est plus simplement dans un rêve, dans une distance cotonneuse par rapport au réel : il n'est rien moins qu'un fantôme. Naviguant entre des réminiscences incontrôlables et sa présente captivité, Berger se sent « *si nu, si vide, si hors du temps qu'il se demand[e] si, vraiment il [est] autre chose qu'un fantôme.* » Cet état spectral s'accompagne chez lui d'une totale perte de repères : il ne sait s'il est vivant ou mort, fou ou sain d'esprit, dans le passé ou le présent. Il ne sait ni où ni pourquoi il est captif, et ne comprend pas la raison pour laquelle on ne lui rend pas « *cette plaque*

[1197] Claude MORGAN, « Le problème allemand », *Les lettres françaises*, n° 55, 12 mai 1945 ; *Chroniques des Lettres françaises*, *op. cit.*, t. II, pp. 54-55. Morgan confond-il volontairement prisonniers et déportés ? Plus loin dans l'article, il fait pourtant la distinction : « *Les médecins allemands qui ont participé aux expériences de vivisection sur les prisonniers et les déportés sont des criminels de guerre.* » (*ibid.*, p. 56.)

[1198] Jules LORQUIN, « Confession d'un revenant », *Les vivants*, *op. cit.*, p. 16.

d'identité qui l'assurait de son existence ».[1199] Mais c'est probablement Philippe Soupault — qui ne fut pas capturé par les Allemands en 1940 mais connut la prison avant de pouvoir s'enfuir à Alger — qui exprime le mieux ce sentiment spectral. J'en cite de longs extraits, où il suffirait presque de remplacer le mot « *fantôme* » par celui de P.G. ou de déporté :

> Les fantômes sont naïfs. Ils se font beaucoup d'illusions. Et comme je les comprends ! En effet ils pénètrent dans un monde qui *ressemble* à celui qu'ils ont connu, où ils retrouvent même des traces de leur passage, ce que les hommes appellent des souvenirs. Mais ce monde qu'ils reconnaissent est complètement différent de celui qu'ils ont quitté. Je veux dire que la musique qu'ils réentendent est jouée sur un autre ton. […] Tous les mots qui frappent ses oreilles, toutes les phrases qui sont prononcées devant lui paraissent être à double entente. Il lui faut sans cesse traduire ce qu'on énonce avec le plus grand sérieux. […] Je comprends bien pourquoi les fantômes hésitent tant à se faire connaître, à agir, à prendre part (ce qu'on leur reproche toujours avec dureté). Je me mets à leur place. Ils sont des exilés qui ont pensé avec amour, avec joie, avec nostalgie et pendant longtemps à leur retour. On les a, sinon oubliés, du moins remplacés. C'était pourtant bien malgré eux. […] Comme la discrétion est la qualité naturelle des fantômes, ils n'osent pas insister, ils craignent, de peur de déranger, de reprendre cette place qui fut la leur. Alors ils errent. Et on leur en veut de n'être pas plus stables, de ne plus savoir jouer des coudes, de ne pas être brutaux et durs. Peut-on être dur quand on est un fantôme ?[1200]

Beaucoup de problématiques des P.G. sont présentes dans ce passage : l'anonymat ; la déception et le décalage ressentis par rapport à la réalité retrouvée ; le sentiment que les mots sont à double sens ; la peur de ne pas retrouver sa place. Enfin, l'amollissement dû à la captivité, comme lorsque Lise Berthier dit à son mari René, à propos de leurs enfants :

> — Or, j'ai peur, continua-t-elle, que tu ne sois plus capable de fermeté à leur égard. »
> Il protesta d'un geste mou.[1201]

Le P.G. fantôme est dans un entre-deux particulièrement inconfortable : il n'est ni tout à fait mort ni tout à fait vivant. Il possède, comme l'écrit René Ménard, « *des yeux qui réduisent le monde à un film mi-opaque, où s'agitent des ombres* ».[1202] Jean-Bernard Moreau montre que les P.G. représentent plus, à leur retour, le passé que l'avenir :

[1199] Alexandre VIALATTE, *Le fidèle Berger*, *op. cit.*, p. 207. Voir aussi Roger IKOR, « Les revenants », *Les Lettres françaises*, 14 juillet 1945.

[1200] Philippe SOUPAULT, *Journal d'un fantôme*, *op. cit.*, pp. 7-9. En 1950, Jean Cayrol évoque la possibilité d'une « *littérature lazaréenne* », fondée sur la parole d'hommes devenus « morts-vivants » en déportation. (*Lazare parmi nous*, Paris, Éditions de la Baconnière/Éditions du Seuil, 1950 ; réédition au Seuil en 2007, dans *Œuvre lazaréenne*.

[1201] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, p. 24.

[1202] René MÉNARD, « Contre nos fantômes », *Les vivants*, n° 3, p. 20.

> Sur le simple plan visuel, d'abord : ils rentrent avec un uniforme dont ils ont essayé de tirer le meilleur parti pour faire bonne figure, mais celui-ci est très usagé, et malgré leurs efforts, ils n'ont pas pu en effacer l'aspect suranné. Il est alors peu de dire que leur tenue, de coupe ancienne, et les bandes molletières, qui datent d'une autre guerre, font pâle figure au regard des *battle-dress* et *leggings*, équipant les soldats des bataillons français qui combattent aux côtés des Alliés. Psychologiquement, ensuite : les prisonniers sont des rescapés d'une autre guerre, celle de 1939-1940, qui, en devenant mondiale, idéologique, éthique, civile, a changé d'échelle, d'enjeu, de signification.[1203]

Les P.G. ne font donc pas le *poids*, face aux combattants de la France Libre : ils n'incarnent pas autant qu'eux l'actualité et la modernité de la guerre, et la vitalité qu'elle peut provoquer. Bien plus, ils sont des « *rescapés* » de l'ancien monde, et non des acteurs du nouveau monde. René Berthier, dont la plupart des illusions ont déjà disparu, écoute le Maréchal à la radio. Il coupe le poste et, de rage, serre les dents devant les preuves accablantes des choix collaborationnistes du « Héros de Verdun ». Puis, se tournant vers un portrait du Maréchal :

> Il regardait le visage muet et impénétrable, sous le képi aux feuilles de chêne… Comme il était vieux, démonétisé, fripé !… Un chef, cela ? Un dictateur ? Non ! Un pauvre bonhomme déjà mort, mais qui avait gardé l'illusion de la vie…[1204]

Pétain n'est plus aux yeux de Berthier qu'un mort-vivant, mais dont la Mort n'aurait pas voulu, que la Mort « *avait trahi en venant trop tard le sauver des lâchetés dernières et de l'irréparable caducité…* » Le Maréchal n'est plus « *qu'une image vaine, le fantôme de la grandeur…* ».[1205] Berthier ne peut se résoudre à oublier que Pétain fut un héros de la Grande Guerre. Sa stratégie, pour maintenir sa propre cohérence psychologique, consistera alors à figurer le Maréchal de 1940 comme un vieillard sénile et irresponsable, un pantin manipulé par des politiciens peu soucieux du destin de la France. Ainsi, le souvenir est conservé intact, d'un *homme valeureux tant qu'il était vivant*.

Peut-on en dire autant des P.G. qui, eux aussi, à leur manière, n'ont cessé d'être manipulés par Vichy ? N'aurait-il pas mieux valu qu'ils mourussent au combat, en 1940, comme certains de leurs camarades qui n'ont ainsi pas connu l'humiliation de la défaite et la désillusion du retour ? Les P.G. sont des fantômes parce que ni la vie

[1203] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, pp. 578-579.
[1204] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, pp. 163-164.
[1205] *Ibid.*, p. 164.

(le combat, la liberté, la *présence*) ni la mort (le martyr, l'héroïsme, *l'absence définitive*) ne semblent vouloir d'eux. Jules Lorquin pose clairement l'alternative :

> Que la mort compatissante entraîne cette ombre [le P.G.] vers le domaine des ombres. Ou bien alors que la vie lui redonne un corps et du sang ![1206]

Berthier ne semble pas souscrire à cette alternative, pourtant : il n'attend pas que la vie ou la mort décident à sa place. Et c'est bien du côté de la vie qu'il décide de se diriger, puisqu'il réussit à se débarrasser de toutes les fausses idées, de toutes les illusions que la Révolution Nationale avait implantées en lui. *Vers la Croix de Lorraine* est finalement le récit de la tentative — idéologique — de Berthier de se mettre du côté de la souplesse et de la liberté, de la vie, de l'avenir, du général de Gaulle.

3. États de non-vie (3) : ersatz

Qu'il se sente fantôme ou rêveur, le P.G. ne peut plus adhérer à la réalité. Ce décollement de la réalité — qui n'est pas spectaculaire, encore une fois, mais suffisant pour que les captifs ne puissent plus vivre comme avant — est particulièrement présent au moment du retour au pays. C'est le moment où les P.G. peuvent *comparer* le monde « anormal » qu'ils quittent, avec le monde « normal » qu'ils retrouvent. Mais l'habitude du monde « anormal » semble avoir déteint sur eux, et le monde « normal » n'a plus l'air si « normal » que cela… Dans les camps et les kommandos, les P.G. ne cessent de comparer leur vie présente avec celle qu'ils ont eue, ou celle qu'ils espèrent avoir à leur retour. Les évocations des festins à venir, l'échange de bonnes adresses du côté de Châlons-sur-Marne (où étaient démobilisés les P.G. rapatriés) ou d'ailleurs, sont fréquentes dans les récits et donnent lieu, selon la belle expression de Frère Patrice, à des « *dîners de mémoire* » :

> « Qu'est-ce que Monsieur prendra pour son dîner ?

[1206] Jules LORQUIN, « Confession d'un revenant », *Les vivants*, *op. cit.*, p. 18. Ce sont les derniers mots du texte.

— Pour moi, ce sera un demi-cent d'huîtres, vin blanc, au litre, rôti de veau, pommes frites, salades ! Crème légère, gâteaux pour ces dames, café, fine, cigare ! »[1207]

Le régime de la captivité ne peut évidemment pas faire le poids ; les repas servis par la Kantine ne peuvent être que des *ersatz* de repas, surtout pour les Français qui ont la réputation de gourmets ! C'est alors la captivité elle-même qui est vécue sous le régime de l'*ersatz* — elle est un *ersatz*, une copie morne, filandreuse et au goût décevant d'éternité de ce que peut être la « vraie » vie. Le régime des apparences et des *ersatz* ne prend pas toujours fin avec la libération et le retour au pays. Après son rapatriement, Le Grand Dab retourne au théâtre, mais l'expérience le déçoit. Il n'y voit plus rien que « *des marionnettes, des fantoches* » :

Tout était tellement inutile, tellement absurde, tellement sujet à caution ! Tout tellement mécanique, tellement artificiel ! […] Oui, vaine singerie ! Navrante semblance ! Funeste affabulation ! La comédie, c'était dans la salle qu'elle était ! Le drame, c'était pendant les entr'actes qu'il se déployait ! La tragédie, la grande, la vraie, c'était les spectateurs qui la donnaient ! Pourquoi donc écrire, construire des pièces ? On n'inventerait jamais de guignol comparable à celui des humains !…[1208]

Ne serait-ce donc plus seulement la vie captive qui vit dans les apparences, mais la France entière ? Ou bien est-ce que M. Hermès n'est pas encore sorti de la captivité et ne parvient alors à percevoir la réalité qu'à travers le prisme de l'*ersatz* ? Une chose est sûre : Le Grand Dab semble avoir acquis sur la question des apparences une lucidité toute particulière que l'on peut comparer à celle du narrateur de *La peau et les os*. Tous deux sont capables de détecter ce qui sonne faux, ce qui n'est pas ajusté dans le monde qu'ils retrouvent. En un mot, ils ne sont plus capables — pour leur bonheur ou leur malheur ? — *d'adhérer* benoîtement et pleinement à la réalité. La surdité de Berthier dans *Vers la Croix de Lorraine* n'est-elle pas aussi le gage d'une telle lucidité ? Le décalage entre les P.G. et le monde serait la garantie de leur acuité intellectuelle, de la vigueur de leur refus à se laisser embarquer par les idéologies et les hypocrisies du monde. Il y a là un subtil renversement : les trois personnages de ces récits deviennent des individus plus complets, doués d'un

[1207] Frère PATRICE, *Le Dodore se fait la malle*, *op. cit.*, p. 58. On trouve déjà de telles évocations dans les récits de captivité de la Grande Guerre : « *— Pensez donc, les vieux, quand on en sortira… […] Une nappe, des fleurs dans un vase, le pain blanc. Hors-d'œuvre, petits radis roses, sardines et beurre frais, olives… — Assez ! assez ! criait le chœur.* » (Eugène-Louis BLANCHET, *En représailles*, *op. cit.*, p. 109.)
[1208] Raymond GUÉRIN, *Les poulpes*, *op. cit.*, p. 545.

plus grand esprit critique, qui les sépare de la masse manipulée par les pouvoirs idéologiques. Mais c'est en passant par un stade de vie incomplète, une vie faite d'apparences et de pis-aller, qu'ils acquièrent cette lucidité. Chacun pourtant suivra un chemin différent. Berthier, purifié de ses illusions, se dirigera vers le « Vrai » : la France gaulliste ; M. Hermès affirmera plus encore qu'auparavant la lutte nécessaire de l'individu contre les Poulpes[1209] ; et le narrateur de *La peau et les os* — qui en captivité ou revenu en France, ne possédera jamais de nom — acceptera de jouer la comédie sociale et de déjeuner tous les dimanche chez la Tante Julia.

À leur retour enfin, les P.G. devront une fois de plus se soumettre à la logique de la comparaison qui dévalue automatiquement leur vie et l'expérience vécues en Allemagne. Ils seront comparés aux déportés et aux résistants. Le narrateur de *La peau et les os* en fait l'expérience au déjeuner chez la Tante Julia :

> Tout le monde est gentil avec moi, je ne peux pas me plaindre. Ils me demandent si j'ai maigri. Ils me disent : « Les prisonniers, ce n'était pas comme les déportés. » Je réponds : « Bien sûr, ce n'était pas la même chose. »[1210]

Le narrateur se fond complètement dans la logique de comparaison. Il ne tente même pas de plaider la souffrance spécifique de la captivité. Il laisse son interlocuteur se conforter dans l'idée de la captivité comme une bonne partie de rigolade et de la déportation comme une souffrance absolue. Pierre Gascar développe cette distinction dans un article du *Figaro* du 15 juin 1946, en expliquant qu'il n'y a « *pas de commune mesure* » entre « *l'univers concentrationnaire et l'univers captif* » :

> De là, les deux caractères qui distinguent le mieux la déportation de la captivité : à savoir la monotonie et, qu'on veuille entendre le mot, une manière d'atroce pureté dans la terreur. C'est en quoi l'expérience du concentrationnaire va vraiment plus loin que celle du prisonnier : il a été jusqu'au bout des forces surhumaines dans un dépouillement proche de l'absolu, au lieu que la vie des prisonniers s'est généralement adoucie, mais également faussée (ceci en dehors même de leur volonté), par l'intervention de mille sollicitudes extérieures et les hypocrisies d'une double propagande vichyssoise et hitlérienne.[1211]

Bien sûr, la séparation entre les deux expériences est un geste intellectuel juste et raisonné. Mais l'on voit à quel point il devient dès lors presque impossible de

[1209] *Ibid.*, pp. 556-565.
[1210] Georges Hyvernaud, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 20.
[1211] Pierre Gascar ; cité par Francis Ambrière, « Prisonniers », *Vie et mort des Français*, *op. cit.*, pp. 65-66.

compatir avec la souffrance des P.G. Comment compatir en effet avec ceux qui avouent qu'ils ont été déjà beaucoup aidés, alors que d'autres, que personne n'aidait, plongeaient quotidiennement dans une horreur insondable ? Comment compatir encore avec ceux dont toute la vie semble se décider « *en dehors même de leur volonté* » ? Gascar produit ici une parole aussi courageuse que cruelle, dévoilant la difficulté que l'opinion publique aura à comprendre les souffrances et les engagements spécifiques des P.G. La mémoire de l'expérience captive ne peut pas grand'chose contre les deux modèles d'absolu que sont la déportation (absolu de la souffrance) et la Résistance (absolu de volonté). Les captifs deviennent à la Libération des *ersatz* de déportés et des *ersatz* de Résistants.

4. Obstacles

Inversion des valeurs

Selon René Ménard, « *l'ancien prisonnier, qui vit* hic et nunc *est dans la nécessité d'adhérer au réel, de reconnaître et de créer des appartenances vraies* » et de s' « *incorporer parmi les hommes concrets.* »[1212] Mais cela est d'autant plus difficile pour les P.G. que les valeurs auxquelles ils se réfèrent semblent avoir été inversées. C'est d'abord la langue elle-même qui subit cette inversion. L'épouse de René Berthier en résume l'esprit à un jeune homme qui refuse d'aller travailler en Allemagne, prétextant qu'il n'est pas volontaire :

> Mme Berthier hocha tristement la tête et expliqua :
> — Dans la France d'aujourd'hui, on n'est pas volontaire lorsqu'on le désire, mais quand on est désigné comme tel. Tout est bouleversé, voyez-vous… Les mots aussi ont perdu leur sens.[1213]

Ce sont les collaborateurs qui, sur le modèle des Allemands, inversent le sens des mots[1214]. Vladimir Jankélévitch, trois ans plus tard que Deschaumes, développera la même idée à propos des pétainistes qu'il accuse de jouer « *l'équivoque*

[1212] René MÉNARD, « Contre nos fantômes », *Les vivants*, *op. cit.*, pp. 20-21 et 26.
[1213] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, p. 189.
[1214] Voir *supra*, p. 92.

et la confusion » et dont le « *monstre de la "zone libre"* » synthétise parfaitement les manigances.[1215] Mais cette inversion de la langue n'est pas enrayée par la Libération. Claude Morgan décrit avec une condescendance paternaliste la « *littérature de l'absurde* » de Camus :

> Mais le monde n'est pas fondamentalement absurde comme le pense Camus, il est seulement à l'envers. Il est à l'envers parce que les hommes l'ont fait tel et il dépend d'eux de le remettre à l'endroit. C'est dans cette certitude que les meilleurs d'entre nous, venus de tous les horizons, se sont sacrifiés pendant ces dernières années.[…]
>
> Non, la France ne croit pas à l'absurde, sinon elle n'eût pas compté tant de héros. La littérature de l'absurde est, de toutes façons, condamnée. Le mieux serait que cette mort fut prompte. [1216]

Seule une « *littérature d'espérance* » peut remettre le monde à l'endroit, c'est-à-dire dans son *bon sens*. Jules Lorquin résume parfaitement le monde — paradoxal — où reviennent les P.G. : « *En retrouvant la vie libre, j'ai eu le sentiment d'avoir perdu la liberté.* » La cause en est « *l'Argent, le terrible argent* » qui fait du P.G. un « *prolétaire* » :

> J'ai voulu faire taire en moi les voix qui me disaient : « Avant l'autre guerre, tu étais un petit prince. Avant celle-ci encore, un assez confortable bourgeois. Et maintenant, tu es un prolétaire. La meule du destin veut écraser quelques victimes. […] »[1217]

Pour Lorquin, la captivité n'est pas responsable d'une telle dégradation de la vie. Au contraire, la vie captive se faisait presque sans argent, c'est-à-dire presque sans souffrances :

> De quoi souffre-t-on dans un monde où chacun est pauvres, où les besoins matériels sont si faibles, où l'on est seul, où l'on ne peut changer le cours du destin ? Le lendemain — on le sait — reproduira la veille. Il ne reste qu'à occuper son esprit d'études et de jeux, qu'à peupler son ciel de chants et de chimères.[1218]

Sous la plume (provocatrice ou amère ?) de Lorquin, la captivité a des allures de paradis social, d'Éden pour des adultes redécouvrant les joies de l'enfance… C'est la marche du monde, de la société tout entière qui dégrade la vie. La captivité est au contraire une oasis miraculeuse — car comment l'oppression pourrait-elle créer un

[1215] Vladimir JANKÉLÉVITCH, « Dans l'honneur et la dignité », art. cité ; *L'imprescriptible*, *op. cit.*, p. 90.
[1216] Claude MORGAN, « Le monde à l'endroit », *Les lettres françaises*, n° 77, 13 octobre 1945 ; *Chroniques des Lettres françaises*, *op. cit.*, t. II, p. 97-99.
[1217] Jules LORQUIN, « Confessions d'un revenant », *Les vivants*, *op. cit.*, pp. 14 et 17.
[1218] *Ibid.*, p. 16.

paradis ? — qui recentre les P.G. sur l'essentiel de leur vie. René Berthier avoue ne pas comprendre comment fonctionne le monde qu'il retrouve :

> Il se trouvait plongé, soudain, dans un monde nouveau, où il se sentait perdu, noyé… Un monde où toutes les facultés intellectuelles, toutes les ressources d'imagination, d'ingéniosité, d'organisation, toute l'activité étaient asservies à la tyrannie cruelle du ventre. Une pensée, un but, un idéal, se repaître !… « Tout pour la tripe ! » comme disait l'autre.[1219]

Berthier doit être d'autant plus déçu de tels comportements que son créateur, Guy Deschaumes, dénonçait déjà, dans *Derrière les barbelés de Nuremberg*, le danger de la soumission de l'esprit au ventre :

> Notre maxime ne doit plus être celle de Messire Gaster : « Tout pour la tripe ! » Elle doit devenir : « Tout pour nos devoirs, pour la réalisation des fins utiles et l'ennoblissement de nos cœurs ! »[1220]

Rien n'aurait-il donc changé ? Les P.G., qui plus que tous les autres comprennent la nécessité d'un tel changement (ne sont-ils pas eux-mêmes les esclaves de leurs estomacs perpétuellement affamés ?), n'auraient-ils pas réussi à faire passer le message à leurs compatriotes ? René Berthier s'étonne de voir ses propres enfants, dont il connaît pourtant la valeur et la probité, écouter leur ventre plus que leurs devoirs, en recherchant avidement des « combines » pour obtenir du mil ou des pâtes. Mais les événements auxquels il sera confronté par la suite lui montreront que l'ensemble des Français ne sont pas responsables d'une telle indignité. Ils ne font là que subir le *poids* des restrictions allemandes.

Le poids

Le moins que l'on puisse dire c'est que, pour de nombreux P.G., le retour au pays n'est pas synonyme de libération de la vie. Il semble au contraire que ce retour soit pour eux une véritable *oppression*. Les P.G. sont oppressés et parfois même — lorsque les Allemands sont encore là — *opprimés*. Cela est manifeste dans *Vers la Croix de Lorraine* et l'on ne s'étonnera pas que ce qui oppresse Berthier, c'est d'être

[1219] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, p. 18.
[1220] IDEM, *Derrière les barbelés de Nuremberg, op. cit.*, p. 196.

encore opprimé. Il arrive éreinté devant sa maison :

> Le cœur gonflé jusqu'à la souffrance, la gorge obstruée par une boule amère et rude qu'il ne parvenait pas à déglutir, les jambes molles et fléchissantes, le prisonnier, voûté sous la fatigue, l'émotion et le poids des musettes, pénétra, d'un pas hésitant, dans sa demeure retrouvée et dans sa vie interrompue.[1221]

Face à ce poids de la captivité — auquel s'ajoute celui de la petite altercation qu'il vient juste d'avoir avec son fils gaulliste —, Berthier choisit de faire une sieste, afin d'assouplir son corps, le détendre « *sur un lit moelleux et souple, qui cède sous le poids, vous enveloppe, vous entoure* ». Le poids est là mais se trouve accueilli par les soins de la cellule familiale, par « *la caresse de ses draps frais et fleurant la bonne lessive rustique* ».[1222] Mais la sensation du poids ne quitte pas pour autant Berthier, qui se rend compte peu à peu « *de quel poids énorme l'occupation étouffait le pays* »[1223]. Cette lourdeur n'est pas simplement psychologique, elle touche l'atmosphère même :

> […] on ne respirait plus l'air léger, fluide, plein de saine gaîté des anciens jours : l'atmosphère était pesante, chargée d'anxiété, comme alourdie de nuées d'orage et de cataclysmes.[1224]

D'où vient cette lourdeur ? Berthier a une explication : l'oppression nazie « *oppress[e] les poitrines et voût[e] les statures* » des Français comme des Allemands, en employant la terreur, les menaces et l'abrutissement.[1225] Mais la seule présence allemande n'explique pas tout le sentiment d'oppression de Berthier. Retrouvant un ancien camarade de captivité, fervent pétainiste qui défend la Relève et déteste Juifs et gaullistes, notre P.G. sent son « *cœur qui cogne* », ses « *nerfs dans un tel état* » qu'il pourrait étrangler son interlocuteur…[1226] Les traîtres français, qui suivent la logique nazie, provoquent donc eux aussi une impression d'étouffement chez Berthier, parce qu'ils se soumettent volontiers à la logique nazie

---

[1221] IDEM, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, p. 16.
[1222] *Ibid.*, p. 17.
[1223] *Ibid.*, p. 54.
[1224] *Ibid.*, p. 99.
[1225] Pour Ambrière, ce sont les Allemands eux-mêmes qui sont « *bas et lourds* » ; les Allemandes ont, quant à elles, des « *seins bas et lourds, qui sont le défaut de la race* » (*Les grandes vacances*, *op. cit.*, p. 220.) Pour Claude Morgan, « *même lorsqu'aucun Allemand n'est en vue, il est impossible de ne pas sentir le poids de leur présence. Partout la surimpression hitlérienne. Partout la marque de l'oppression.* » (« Notre Paris », *Les lettres françaises* (clandestines), n° 2, octobre 1942 ; *Chroniques des Lettres françaises*, *op. cit.*, t. I, p. 21.)
[1226] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, p. 205.

La vraie France au contraire lorsqu'elle parvient, comme la cellule familiale, à échapper un instant à l'oppression nazie, est tout entière du côté de la légèreté. Berthier regarde le vol d'un papillon au Jardin des Plantes :

> Berthier suivait du regard le vol brisé d'un grand papillon jaune sur les sauges du prochain massif. Une petite brise taquine mettait une caresse sur son visage et lui chatouillait la nuque d'un effleurement délicat… Des parfums flottaient, issus des plates-bandes. Des pierrots se lutinaient dans la poussière des allées, un pigeon amoureux roucoulait. Sur un tas de sable, deux bambins, en barboteuses claires, édifiaient des pâtés qui faisaient leur joie, hélas, croulants et ruineux, comme toutes les constructions humaines ! Que la vie était belle, et douce, et savoureuse ! Qu'il était bon de se laisser pénétrer par toutes ces sensations précieuses, de participer au phénomène miraculeux, d'aller, de venir, de rêver en paix, d'être libre ![1227]

Cette liberté, c'est bien sûr d'abord celle ressentie par le captif libéré qui retrouve la vie. Mais l'épisode du Jardin des Plantes est à sa manière un « récit d'évasion » de la vie captive que les Français subissent sur leur propre sol. La rêverie de Berthier, l'absence de références à l'actualité immédiate au profit d'une réflexion générale sur la vie, en sont autant de signes. Ce n'est que vers la fin du récit que l'association de la « vraie » France — gaulliste — et de la légèreté sera explicite. Ayant accepté de Gaulle comme chef, Berthier se sent enfin soulagé :

> Et Berthier sentait bien que seules les idées simples, les idées que les complexités psychologiques et les nuances affectives n'alourdissent ni ne brouillent, constituent vraiment des idées-forces.[1228]

Les idées gaullistes sont de celles-là qui permettent à Berthier de se réconcilier avec lui-même, son fils, ses amis et qui le poussent à l'action. La spiritualité française gagne chez Berthier le combat contre la pensée lourde, systémique, des Allemands et de leurs sbires. Le monde que retrouve notre P.G. peut alors redevenir pleinement habitable et ne plus faire regretter la pureté de la fraternité captive.

5. Déguisements

Guy Deschaumes se demande, au début de son chapitre « Les modes au camp » :

[1227] *Ibid.*, p. 56.
[1228] *Ibid.*, p. 187.

> Je ne sais quel obscur sentiment pousse les prisonniers à changer de visage, à se créer un aspect nouveau. Veulent-ils, ainsi, marquer plus fortement la différence qui distingue leurs deux personnalités successives et dresser comme une frontière matérielle entre le citoyen libre qu'ils furent et le guerrier captif qu'ils sont devenus ? Est-ce une distraction puérile parmi tant d'autres ? Est-ce le symbole extérieur d'un effort de rénovation morale ? Profitent-ils de l'éloignement des épouses et des fiancées pour tenter, sur leur propre personne, des expériences esthétiques, qui pourront, dans l'avenir, leur être avantageuses ? Est-ce, tout simplement, paresse devant la nécessité quotidienne de manier le rasoir ? Je l'ignore, mais le fait est constant, indubitable.[1229]

Deschaumes laisse planer le mystère sur les raisons de ces changements d'apparence. On peut toutefois noter que ces métamorphoses du visage — qui concernent en fait seulement la barbe et les cheveux — sont plus décidés que subis. Ce n'est pas la captivité qui oblige les P.G. à se préoccuper particulièrement de leur système pileux ; c'est plutôt une décision des captifs que ceux-ci investissent ou non de symbolique. Les P.G. ne manquent jamais d'imagination pour leurs vêtements et créent, avec les moyens du bord, une infinité d'uniformes différents :

> On porte ici l'uniforme de l'armée française, c'est-à-dire qu'on ne pourrait voir deux officiers vêtus de même. Il semble bien, si l'on excepte quelques vieilles tenues bleu horizon de l'ancienne guerre, que le ton général soit kaki, moutard ou caca d'oie, mais la gamme des nuances apparaît infinie. Ajoutons que, malgré les interdictions de l'autorité allemande, de-ci de-là un pantalon civil, un chandail bigarré, une casquette à oreilles style U.R.S.S. apportent un surcroît de variété.[1230]

Cette plaisante variété ne semble pourtant pas du goût de Deschaumes qui y voit — avec sa manie du symbolique — une image de « *notre France d'hier* » :

> Ni uniformité, ni cohésion, ni unanimité, mais une collection d'individualismes hostiles, ne cultivant strictement que leur « moi » et ne trouvant de bonheur que dans le singulier.
>
> Rien de régulier, de collectif, rien de national.[1231]

Le problème de ces accoutrements n'est-il pas aussi qu'ils pèchent contre l'identité « *national[e]* » ? Qu'ils empêchent les P.G. d'être des *soldats français* ? De fait, les P.G. ne ressemblent à rien, comme on dit. Ils semblent déguisés et ne présentent pas la *dignité* [1232] que leur rang — ce sont des officiers — commande. La captivité

[1229] Guy Deschaumes, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 74.
[1230] *Ibid.*, p. 76. Voir aussi Louis Walter, *Derrière les barbelés*, *op. cit.*, pp. 115-117 et 163.
[1231] Guy Deschaumes, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 78.
[1232] Voir *infra*, ch. « États de non-vie (4) : animaux », p. 517 *sqq*.

réserve pourtant aux P.G. des occasions d'exprimer leur goût pour la fripe. Le théâtre du camp est cet endroit où ils peuvent se travestir à loisir, sous l'œil approbateur de Guy Deschaumes. C'est l'occasion d'un échange entre le P.G. Biget et le P.G. Bastien :

> « Dans cette salle même, que d'autres réalisations étonnantes ! Sur ce pauvre petit plateau exigu, au plafond bas, quels riches décors, pleins de fantaisie, d'industrie savante et de riches couleurs ! […] Quelles belles pièces on a montées partout ! […] Ce qui m'a toujours étonné dans les trois blocks, Bastien, c'est la vérité du jeu, l'élan, le naturel. Pas de sotte prétention, ni cette technique pitoyable de tant de cabotins professionnels. La vie !
> — Et ces rôles de femmes !
> — Oui, quel miracle tant de fois reproduit ! Ces femmes, qui sont vraiment des femmes par la voix, les gestes, la mimique, le charme, les élégances gentilles !
> — Tout cela grâce au travail attentif, et aussi à la grâce naturelle de nos aspis [aspirants] et de nos jeunes lieutenants.
> — Ajoutes-y beaucoup de souplesse, quelques rembourrages et un peu de fard.
> — Elles sont émouvantes, si féminines ! »[1233]

Plusieurs raisons font que Deschaumes ne discrédite pas ces déguisements. D'abord parce que la mise en scène de pièces à l'oflag est le signe d'un effort de construction et d'expression du génie français, aussi bien technique qu'artistique. Puisque les P.G. ne peuvent plus vivre dans la « vraie » vie, ils vont reconstruire artificiellement cette vie. Leur génie inventif, engagé sur cette voie, n'aura pas de limite. De nombreux récits témoignent que l'effort en ce sens est collectif, que toute la communauté des P.G, qu'ils soient manuels, intellectuels ou artistes, souhaite rendre la vie captive le plus proche de ce que fut la vie d'avant la défaite. Le théâtre joue ici clairement de son pouvoir démiurgique.

En outre, le théâtre est une pratique symbolique traditionnelle, bien française et établissant clairement, par des codes culturels connus, la distinction entre la réalité et l'artifice. Cela n'empêche toutefois pas le jeu subtil de passage entre illusion et réalité, comme dans le théâtre baroque. Bien plus — et c'est la raison la plus importante de l'adhésion de Deschaumes au théâtre —, le détour par l'artifice semble conduire au plus grand naturel, à la plus grande vérité qui soit. Là encore, c'est une fonction traditionnelle du théâtre : le faux dévoile le vrai, l'illusion conduit à la vérité. Mais l'illusion ne peut véritablement fonctionner que si la nature y met du

[1233] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, pp. 129-130. *Images des Grandes vacances* (*op. cit.*) propose plusieurs photographies représentant les séances de fabrication et d'essayage des robes de théâtre par les P.G., ou des scènes de danses.

sien. Tous les récits qui évoquent le travestissement des P.G. en femmes disent que l'on choisissait pour ces rôles les plus jeunes, les plus imberbes, et les plus efféminés des captifs.[1234]

Le théâtre n'est pas le seul lieu où le travestissement est utile aux captifs. Louis Walter évoque le cabaret de son oflag, où des P.G. déguisés en « *servantes d'auberge versaient la bière en échange de Lagerpfennigs* »[1235]. Au milieu d'un orchestre de jazz « *volontairement bastringue* », d'artistes amateurs venus « *en pousser une* », c'est encore le royaume des illusions :

> Pendant une heure, c'était l'atmosphère du cabaret qui était reconstituée et cela méritait bien son nom de « Cabaret du Coq à l'âne ».[1236]

Tout cela reste inoffensif. Mais le travestissement des P.G., leur abandon de l'identité de soldats et de captifs au profit d'une autre identité, peut parfois servir à des actions plus spectaculaires. Le travestissement est ainsi une des techniques de base de l'évasion. Le général Le Brigant raconte comment le P.G. Boulay se transforme en « *Matame Poulet* »[1237] ; Ambrière comment Robert Meyer et Robert Puech décident de se déguiser en Hitlerjugend, « *juste après avoir eu les cheveux rasés* » :

> Ce même soir, retour de la poste, ils bourrent leurs sacs en hâte, adroitement aidés, entourés et dissimulés par notre bande, descendant à la cave, se défont de leurs uniformes, revêtent la petite culotte avec les bretelles à décor de fleurs, poussent la porte que nous refermons *à clef* derrière eux, et… s'éloignent le long du Rhin, en plein jour, métamorphosés, cependant que nous faisons disparaître toutes les traces suspectes.[1238]

Le travestissement retrouve alors une certaine dignité, puisque son rôle superficiel, sa fonction d'illusion permettent de dissimuler la véritable nature des P.G.-évadés. Ce fantasme de légèreté et de grotesque plaît aux captifs qui parviennent — à la manière de Céladon qui se déguise en femme pour approcher L'Astrée[1239] — à toucher l'objet de leur désir en changeant leur identité.

[1234] Voir par exemple *Le commandant Watrin* d'Armand Lanoux, où c'est le lieutenant Camille — au prénom ambigu — qui joue le rôle d'Adé-Ève (*op. cit.*, pp. 256-267).
[1235] Louis WALTER, *Derrière les barbelés*, *op. cit.*, p. 174.
[1236] *Ibid.*, pp. 174-175.
[1237] Général LE BRIGANT, *Les indomptables*, *op. cit.*, pp. 102-105.
[1238] Francis AMBRIÈRE, « Prisonniers », *Vie et mort des Français*, *op. cit.*, p. 78. La métamorphose la plus spectaculaire reste néanmoins celle de H. Belin qui, dans *Saint Pierre derrière les barbelés* (1975) se fait passer pour fou, afin de pouvoir se faire rapatrier (*op. cit.*, pp. 74-75).
[1239] Honoré D'URFÉ, *L'Astrée*, [1607-1627], Genève, Slatkine, 1966, 5 vol.

L'aboutissement de ces travestissements se lit chez Deschaumes, qui rapporte le cas d'un sketch joué par les P.G. du cabaret « Chez Fanchon » :

> Dans cet affreux vacarme [d'un P.G. imitant les cris d'animaux], un civil excité fit une entrée soudaine. Il venait de réussir enfin, disait-il, après maintes tentatives, à pénétrer dans le camp malgré les sentinelles. Il se donnait comme le représentant d'une entreprise internationale d'évasion. Commis-voyageur de la liberté, il venait faire ses offres de service aux prisonniers de Nuremberg. Il dévidait alors, sur le ton d'un camelot, qui place du colle-grès ou de la poudre insecticide, tout un boniment sur l'évasion, les procédés, les possibilités, les obstacles, les frais à engager, les résultats mirifiques obtenus par sa firme. Parmi les exemples d'opérations heureuses, dont il possédait, dans ses dossiers, les multiples attestations, la plus belle évasion, sans conteste, était celle de notre camarade Renoir, parti, déguisé en cochon, mais si superbement réussi qu'aux dernières nouvelles il avait échoué, à Francfort, entre les mains d'un charcutier…[1240]

L'illusion est si forte ici qu'elle devient tout entière réalité, qu'elle ne laisse plus le moindre écart entre elle et la réalité. Ce n'est plus l'illusion qui parvient à tromper la réalité, mais la réalité qui avale l'illusion tout entière. L'illusion reprend finalement ses droits : tout ceci n'est qu'une histoire, et la réalité même est illusoire… Dans ces allers-retours permanents entre le vrai et le faux, entre l'illusion et la réalité, les captifs se sentent vivants. Se réappropriant, avec des réflexes culturels communs, l'étrangeté de la captivité, ils parviennent à en limiter les effets néfastes.

RENDRE LE MONDE DE NOUVEAU FAMILIER

1. Le lieu commun de l'anecdote

Les récits résistants possèdent une qualité que ne possèdent pas les récits pétainistes : ils narrent des *aventures*, celles d'évasions manquées ou réussies. L'aventure de l'évasion permet de structurer le temps du récit, de l'inscrire dans une temporalité — bref, de condenser le temps filandreux et mou de la captivité, en des

[1240] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 113.

épisodes intenses et haletants. Dans son journal de captivité, Francis Ambrière note à la date du 15 mars 1943 :

> Je ne retiendrai rien de mes notes des mois qui suivent : ce sont les plus monotones et les moins significatifs.[1241]

Ce qui s'est passé dans la captivité d'Ambrière ne mérite donc pas selon lui d'être transmis au lecteur. En revanche, chaque marque un peu saillante de l'opposition des P.G. à leurs gardiens trouve sa place dans le récit. Ce n'est pas l'inaction qu'Ambrière décide de ne pas raconter. C'est plutôt la monotonie, c'est-à-dire à la répétition du même : les camarades d'Ambrière et lui-même n'ont ainsi pas cessé de s'opposer aux Allemands. C'est donc *l'habitude de la résistance* qui se trouve ici mise à l'écart dans le récit.

Seuls les traits les plus saillants méritent donc d'être racontés. On ne s'étonnera pas que l'une des techniques favorites des écrivains P.G. soit l'emploi de *l'anecdote*. Marie-Pascale Huglo remarque que l'anecdote fut souvent employée dans les récits de l'univers concentrationnaire. L'anecdote remplit plusieurs fonctions. Raconter une anecdote, c'est d'abord redonner sens et temporalité à un univers absurde et répétitif. C'est encore, séparer — créer des césures — dans « *le continuum de l'horreur* »[1242]. C'est aussi construire la possibilité d'une passerelle entre le dedans et le dehors du camp. Et enfin, l'anecdote est, comme celui qui la raconte, *le survivant* de l'horreur.[1243]

On voit bien que ces remarques peuvent s'appliquer sans problèmes à l'anecdote des récits d'évasion, notamment lorsqu'elle concerne le récit d'évasions. L'horreur n'est que très rare en captivité, mais l'univers est lui aussi « *absurde et répétitif* ». C'est donc dans le continuum de l'oppression que l'anecdote captive permet de créer des césures. Au retour des P.G., l'anecdote exprime particulièrement cette survivance à l'oppression. Sa valeur tient précisément à ce qu'elle est racontée par celui qui l'a vécue, ou qui a été en contact avec elle ; plus elle sera associée à un témoin direct de l'événement raconté, plus son impact sera puissant. Racontée, elle est donc le signe que la vie est plus forte que l'oppression.

[1241] Francis AMBRIÈRE, « Prisonniers », *Vie et mort des Français*, *op. cit.*, p. 101.
[1242] Yves REUTER, « L'anecdote dans les témoignages concentrationnaires », *L'anecdote*, 1990, p. 113.
[1243] Marie-Pascale HUGLO, *Métamorphoses de l'insignifiant*, *op. cit.*, p. 80.

De même, l'anecdote est *exemplaire* : elle rapporte une situation exceptionnelle, vécue par un quidam, ou au contraire une situation banale, vécue par un être exceptionnel. Elle mêle donc profondément le normal et l'anormal, le commun et le singulier. Elle est donc un outil privilégié pour les P.G. qui souhaitent revaloriser leur expérience auprès de ceux qu'ils retrouvent. Francis Ambrière rapporte ainsi que, les Allemands ayant réquisitionné les couvertures des P.G. au moment de Stalingrad, les captifs en tirent la conclusion que l'hiver risque d'être rude pour les soldats du Reich. Ayant percé les signes de la mystérieuse conduite de leurs gardiens, ils se mettent à rire et à scander « Mort aux Chleus ! » :

> Je me rends parfaitement compte de la faible portée de cet incident et de la façon inouïe dont nous le grandissons, parce que, dans notre vie de prisonniers si monotone, la moindre taupinière prend une allure d'Himalaya ; mais c'est justement pourquoi je m'applique à noter ces choses en détail. Plus tard, rien n'exprimera mieux la façon dont nous avons vécu.[1244]

Ambrière reconnaît que la vie des P.G. est « *monotone* », qu'elle ne possède rien d'extraordinaire. Cependant, les P.G. sont crédités d'une très grande lucidité, si précieuse en ces temps troublés, et l'avenir confirmera leurs prévisions. L'anecdote insignifiante est donc ici un lieu puissant de revalorisation de l'engagement patriotique des P.G.

Mais la fonction la plus importante de l'anecdote est bien sa capacité à créer des passerelles entre le dedans et le dehors. Cela signifie plusieurs choses. D'abord, on peut comprendre que l'évasion est, par essence, une *anecdote*, puisqu'elle tente de faire du P.G. évadé le lien entre l'intérieur du camp et son extérieur. En outre, l'anecdote est au cœur des discussions des P.G. rapatriés. De retour à Nantes, René Berthier rencontre Vayssié, un ancien camarade de Nuremberg :

> Et l'on dévidait l'écheveau des souvenirs communs : Te rappelles-tu le lieutenant Schwarz et ses fureurs… et les bons tours de Lavaud, dit Zigomar ?… Te rappelles-tu le jour où Carnaud avait mijoté sa soupe aux sardines sur le poêle ? Quelle puanteur ! Quelles protestations ! Te souviens-tu ?… Te souviens-tu ? Ils effeuillaient leur récent passé avec plaisir ; il avait été désastreux et tout gonflé d'affliction, mais les présents douloureux deviennent des passés émouvants, s'enrichissant de tendresse, de rêve et de poésie, dès qu'ils cessent d'être et commencent d'avoir été, dès qu'ils trébuchent dans le révolu ![1245]

[1244] Francis AMBRIÈRE, « Prisonniers », *Vie et mort des Français*, *op. cit.*, p. 85 [23 août 1941].
[1245] Guy DESCHAUMES, *Vers la Croix de Lorraine*, *op. cit.*, p. 200.

Le lien apparaît ici nettement entre l'intérieur et l'extérieur du camp, et ce lien, c'est la succession d'anecdotes. L'anecdote condense le souvenir, de le rendre saillant, agréable, et émouvant à écouter. La fonction de lien entre l'intérieur et l'extérieur peut alors s'exercer entre ceux qui ont été à l'intérieur de la captivité, et ceux qui sont restés à l'extérieur. En un mot, l'anecdote est un outil particulièrement efficace de transmission de la mémoire captive aux non-P.G. Non seulement l'anecdote permet d'embellir le sort des P.G., en prenant une forme drôle, émouvante, ou édifiante. Mais encore elle est de nature parfaitement consensuelle. Marie-Pascale Huglo écrit que l'utilisation de l'anecdote spectaculaire dans les récits de déportation de l'immédiate après-guerre, permet de réunir à nouveau « *la "communauté des entreparleurs"* » sous le drapeau patriotique.[1246] Certains récits se mettent ainsi à proposer des anecdotes extrêmement violentes, pour contenter le désir d'un certain lectorat d'histoires sensationnelles. L'anecdote servait alors à montrer que « *le comble de l'inimaginable* »[1247] s'était produit dans la réalité.

Dans les récits de captivité, l'anecdote spectaculaire ne va pas lorgner du côté des horreurs innommables. Elle préfère montrer le comble de l'inimaginable dans le grotesque (les hommes qui se travestissent en femmes, par exemple) ou bien dans l'ingéniosité (toutes les techniques inventées par les P.G. pour s'évader). Le paradoxe est alors que c'est sur la base de ce comble de l'imaginable que se recrée la communauté des entreparleurs. Pour le dire autrement, c'est bien parce que les anecdotes racontées par les P.G. à leur retour sont véridiques *et* invraisemblables, qu'elles retiennent l'attention de l'auditeur. Et encore une fois, c'est dans la tension entre le singulier et le commun que l'anecdote donne sa pleine puissance : l'anecdote ne séduit que parce qu'elle rapporte un fait extraordinaire survenu à un individu ordinaire. Le meilleur exemple est celui du narrateur de *La peau et les os* qui commence, à la grande joie des autres convives de Tante Julia, à raconter l'histoire d'un « *type* » — c'est-à-dire n'importe qui, un individu ordinaire — qui se cache dans une poubelle. La communication des P.G. et des non-P.G. est finalement rétablie lorsque les P.G. consentent à dire aux non-P.G. ceux que ceux-ci souhaitent entendre : qu'eux-mêmes auraient pu de vivre de telles aventures, s'ils avaient été

[1246] Marie-Pascale HUGLO, *Métamorphoses de l'insignifiant*, *op. cit.*, p. 95.
[1247] *Ibid.*, p. 108.

captifs.

Un autre paradoxe se dessine à cet endroit, puisque, répondant aux désirs d'un public, ces anecdotes cocasses et extraordinaires finissent par devenir des *stéréotypes*. Marie-Pascale Huglo rappelle la fonction édifiante importante que possédait l'anecdote jusqu'au début du XIX^e^ siècle, en France. Sa popularisation au XX^e^ siècle la rend au contraire suspecte de vulgarité, et de superficialité.[1248] On retrouve ici l'idée que l'anecdote est par définition un *lieu commun* : lieu privilégié de communication, mais aussi lieu qui cherche avant tout la *transparence* absolue de la communication. Le stéréotype ne s'embarrasse effectivement jamais de la singularité, de l'opacité de la réalité décrite. Les textes étudiés ici le montrent bien : entre l'image de P.G. recrus de souffrance, martyrs dévoués au redressement de la Nation, et celle de P.G. roublards, malins, spirituels et patriotiques, il y a peu de place pour des représentations plus subtiles. L'anecdote, lorsqu'elle devient stéréotype, penche du côté du prévisible, du *connu*. Comme l'écrit Marie-Pascale Huglo, elle sert alors à « *la confirmation de légendes qu'elle recouvre du voile diversifié des faits.* »[1249] Mêlée à des enjeux d'ordre idéologique (nationaux, ou communautaire, par exemple), l'anecdote devient suspecte d'exagération et de propagande. Elle perd le poids d'autorité et d'édification qu'elle avait jusqu'alors.

C'est à ce moment que, pour les récits de captivité qui fourmillent d'anecdotes, le paradoxe se renverse : *c'est le récit de captivité, et la captivité elle-même qui deviennent anecdotiques.*[1250] À force de ne raconter que des anecdotes burlesques, de ne figurer que des êtres truculents et facétieux, les P.G. de l'après-guerre perdent de leur sérieux. Dès 1944, on trouve des récits dont les titres contiennent une note d'humour : *La comédie P.G.* (d'A. de Brousse Bretagne, marquis de Montpeyroux), *Les grandes Vacances*, *Le Dodore se fait la malle*, *Le caporal épinglé*, etc. Mais à cette époque l'évocation des souffrances reste encore majoritaire pour le choix des titres. Mais c'est surtout après 1953 que le côté humoristique ressort : *Mon curé chez les P.G.* de Robert Javelet (1954), « La vache et le prisonnier » de Jacques Antoine (1958), *La grande rigolade* de Pierre Porthault (1966), *Le gross filou* d'André Hurtrel (1971), etc. À partir des années 1970, les récits de captivité sont souvent accompagnés

[1248] Marie-Pascale HUGLO, *Métamorphoses de l'insignifiant*, *op. cit.*, p. 149.
[1249] *Ibid.*
[1250] Voir Jean VÉDRINE, *Dossier P.G.-rapatriés*, *op. cit.*, t. I, Introduction, p. 2.

d'illustrations dont le trait est lui aussi volontiers burlesque : *Captivité et évasions au pays des Sudètes* de René Dufour et Bernard Marc (pour les dessins) (1982), en est un très bon exemple. Les P.G. choisissent donc peu à peu d'occuper *la place du clown*. Certains films de captivité se font une spécialité de développer cette place : c'est le cas de *La vache et le prisonnier*, bien sûr, mais aussi de *Stalag 17* de Billy Wilder, où deux des personnages principaux passent leur temps à provoquer des gags.

L'anecdote n'était pourtant pas simplement vouée à être une force de dilution et de sabordage de l'expérience captive. D'abord parce qu'elle témoignait d'une difficulté des P.G. à transmettre ce qu'ils avaient vécus en Allemagne. Si l'anecdote se voulait aussi transparente, aussi nette et ramassée dans une « *structure humoresque* »[1251], c'est sans doute que l'expérience captive présentait quelque opacité qui risquait d'en compromettre la communication. Le recours à l'anecdote est donc une sincère tentative des P.G de rentrer *en contact* avec les non-P.G., de refonder une communauté de parole et d'écoute mutuelle, en se fondant sur un réflexe culturel commun. C'est un beau souci d'imposer le moins de lourdeur possible à ceux qui n'étaient pas en Allemagne, et n'eurent pas à subir pendant cinq ans parfois le désespérant retour du même.

2. Comparer

C'est bien souvent avec un désagréable sentiment d'étrangeté et d'irréalité que les P.G. vivent leur retour en France. C'est également ce sentiment qui les pousse à écrire et publier des récits dont l'une des fonctions principales est de *refamiliariser le monde*. Si le monde nous apparaît étrange, étranger, alors nous allons y chercher des points d'appui, afin d'y jeter des passerelles entre lui et nous. Nous allons essayer de trouver dans ce monde ce qu'il y a du connu de nous-mêmes. Nous allons utiliser les outils (de pensée, de sensibilité, d'écriture) que nous connaissons déjà pour comprendre ce que nous n'arrivons pas à comprendre. Nous arriverons peut-être ainsi à nous débarrasser du sentiment d'absurdité qui nous saisit lorsque nous

[1251] Marie-Pascale HUGLO, *Métamorphoses de l'insignifiant*, *op. cit.*, p. 95.

songeons que nous avons été défaits, puis faits captifs. Dans le meilleur des cas — qui arrive, lorsque nous nous appelons Jean Guitton ou Francis Ambrière —, nous parvenons à donner un sens plein à ce monde, nous parvenons enfin à l'habiter de nouveau, comme s'il n'avait jamais été défait.

Cette refamiliarisation du monde s'opère d'abord concrètement, pour les P.G., lorsqu'ils donnent à leurs récits une fonction topographique, chronologique et organisatrice. Ce qui était vrai au moment du transfert en train vers l'Allemagne l'est aussi au moment de l'entrée au camp, tout autant qu'à l'évocation du retour. Les récits nomment les lieux, indiquent les distances parcourues ou le temps passé, guettent les signes qui leur indiqueraient où ils se trouvent. Souvent la mise en récit permet de se réapproprier l'espace de la captivité d'exprimer sa souffrance, sa vie, sa volonté d'action. Lorsque Louis Walter compare la vie de l'oflag à celle d'une petite ville, il célèbre la rapide capacité d'adaptation de l'homme à cette *terra incognita*. Lorsque Francis Ambrière ou le général Le Brigant sont capables de fournir dans leurs récits des données chiffrées, des noms, des schémas sur l'organisation de la captivité, ils montrent eux aussi que la pensée, la raison n'ont pas été détruites pas l'oppression.[1252] Cela est d'autant plus urgent que les barbelés symbolisent « *la distinction entre ceux qui restent des hommes et ceux qui ne sont plus que des corps* »[1253]. En ce sens, les récits de captivité se rapprochent des récits de déportation dont la fonction de réhumanisation est essentielle. L'exemple classique en est le chapitre « Le chant d'Ulysse » dans *Si c'est un homme* de Primo Levi. Annette Wieviorka affirme dans une note que les récits de déportation « *comportent souvent des citations, notamment de poésie. […] Elles sont ce qui permet aux détenus de conserver leur identité.* »[1254] La littérature joue en outre un rôle important dans la construction d'une représentation collective fondée sur une culture commune : c'est en ce sens qu'il faut lire, par exemple, l'utilisation fréquente de citations de *La divine comédie* de Dante dans les récits de déportation.

De la même manière, les récits de captivité recourent souvent — tout comme les récits de la déportation — à la comparaison et à l'intertextualité pour faire comprendre la spécificité de leur expérience. Se comparant à des moines, des

[1252] Francis AMBRIÈRE, « Prisonniers », *Vie et mort des Français*, *op. cit.*, pp. 63-64. Voir aussi l'Appendice III des *Grandes vacances*, comprenant un rapport fait par Ambrière à l'O.K.W. sur le transfert des P.G. de Kobjercyn à Ziegenhain, p. 410 *sqq*. Général LE BRIGANT, *Les indomptables*, *op. cit.*, pp. 209-233.
[1253] Olivier RAZAC, *Histoire politique du barbelé. La prairie, la tranchée, le camp*, Paris, La Fabrique, 2000, p. 78.
[1254] Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 289.

bagnards, des pauvres, des prolétaires ou même à des animaux, les P.G. déclenchent d'abord un réflexe de *survie* concrète et symbolique. Car il est toujours plus facile, lorsque l'on est opprimé, de conserver des repères déjà connus, que de s'en créer de nouveaux. Qui aurait le courage de s'aventurer sur des terres hostiles, avec pour idée que l'expérience vécue n'est faite que de nouveauté et d'inconnu ? Qui oserait s'avancer en refusant de regarder en arrière ?

Mais comparer, c'est aussi un réflexe de transmission de cette expérience. Comparer, c'est se servir d'un système de signes communs, pour expliquer à ceux qui ne l'ont pas vécue ce que fut la captivité. Comparer, c'est rendre visible cette identité dont parle Robert Antelme, de « *celui qui parle et celui qui était là-bas* »[1255]. En utilisant la comparaison avec des réalités qui sont familières aux destinataires des récits, le P.G. montre qu'il parle la même langue, qu'il possède des réflexes culturels communs avec le reste de la communauté. Plus exactement : il montre que *déjà* — avant la captivité — il parlait la même langue ; et qu'*encore* — après la captivité —, il parle la même langue. De bout en bout de la captivité, de la capture au retour, le P.G. a donc parlé la même langue et de ce fait a toujours appartenu à la communauté française. La comparaison est donc un outil de refamiliarisation du monde ; mais elle est aussi un outil d'affirmation de l'identité du P.G. à lui-même et de son appartenance à la communauté nationale.

Sur la question de la comparaison, le texte de Vialatte est très éclairant. Perdu dans ce qu'il vit, Berger essaie de se raccrocher désespérément à ce qu'il connaît du monde et notamment à ses souvenirs. Un jour, il aperçoit un gardien dont l'aspect lui rappelle quelque chose :

> Derrière lui un homme en blouse grise mangeait sur une petite table sur laquelle il posait une bouteille Thermos. Qui était-ce ?… Ce profil aquilin… Ces cheveux épais où avait marqué chaque dent du peigne… Ces lunettes…
>
> Berger mit une éternité à retrouver au fond de ses souvenirs d'enfance le camarade de collège qui ressemblait à son gardien. Le gardien avait les mêmes mollets maigres que l'adolescent d'autrefois, les mêmes bas noirs, les mêmes culottes bouffantes. Avec sa blouse grise d'écolier il avait l'air encore plus collégien. Les deux images glissèrent l'une sur l'autre, jouèrent ensemble, se traquèrent mutuellement et finirent par coïncider : c'était Vergnaud ! Berger fut étonné que Vergnaud ne le reconnût pas. Il le faisait sans doute exprès. Il l'appela : « Vergnaud ! » L'autre ne réagit pas.[1256]

[1255] Robert ANTELME, « Témoignage du camp et poésie », *Le patriote résistant*, n° 53, 15 mai 1948, p. 5 ; cité par Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 172.
[1256] Alexandre VIALATTE, *Le fidèle Berger*, *op. cit.*, p. 199.

Vergnaud ne peut pas reconnaître Berger, parce que ce n'est pas Vergnaud que Berger voit. La captivité de Berger fonctionne par réminiscences, par déjà-vus. Mais ce retour du passé ne produit jamais rien, ni sens, ni analogie, ni outil de compréhension du monde présent. Au contraire, ces réminiscences ne font que brouiller un peu plus l'esprit de Berger. Plus le passé resurgit, plus la captivité devient *unheimlich*, d'une inquiétante étrangeté. C'est bien alors le réflexe de comparaison avec le passé, spontané chez l'homme, qui est systématiquement mis à mal. À chaque fois le passé resurgit dans l'esprit de Berger qui espère y trouver le début d'une réponse, mais à chaque fois la réponse n'est pas trouvée. Et pour cause : il n'y a pas de réponse à ce que signifie cette captivité.

Arrivé à ce stade de la réflexion, on peut voir que la mise en récit de leur expérience est pour les P.G. une question proprement *vitale*. C'est bien leur vie — du moins : leur identité — qui est en jeu dans ces récits. Tout le récit *Vers la Croix de Lorraine* tend ainsi à démontrer que Berthier, s'il a été trompé par Vichy dans son oflag, n'est pas pour autant mort à la vie, sensible, intellectuelle, et patriotique. Il se clôt d'ailleurs sur la preuve de la vigueur de notre P.G., qui s'engage avec son fils dans la Résistance. Les auteurs doivent non seulement réussir à asseoir la légitimité de leur prise de parole , mais aussi à capter l'attention d'un public de non-P.G. Ils doivent surtout, fondamentalement, mener à bien leur récit. Car il est la preuve de leur survivance à la défaite ; il est la preuve que les P.G. ont réussi à se séparer de l'événement. Il est la preuve que les P.G. n'en sont pas demeurés au « récit animal ». La mise en mots sur le papier et la structuration d'un récit ne sont-ils pas là aussi la preuve que l'esprit humain n'a pas été broyé par l'événement ? Et qu'il a su mettre de l'ordre sur du désordre ? Parler français, rappeler une culture commune, organiser son récit en chapitres thématiques ou chronologiques, nommer les lieux et les personnes, doser l'humour et le sentiment, être capable de rapporter une anecdote édifiante ou comique, citer des paroles du maréchal Pétain ou de Paul Valéry — autant de victoires de « l'esprit français » sur le gluant de la captivité.

On comprendra alors pourquoi les récits de captivité sont si facilement résistants ou pétainistes : parce que la fonction primordiale des récits entre en résonance avec le principe fondamental commun à ces deux idéologies — la victoire

de l'homme sur le monde. Les récits de captivité sont essentiellement des récits de résistance et de redressement face au poids de la captivité parce qu'ils essaient — à travers des stratégies de transparence, de sincérité et de pureté — *de ne faire qu'un avec la vie des P.G.* Ils ne souhaitent finalement qu'être le point d'achèvement, tout autant que la synthèse en quelques centaines de pages, du processus de redressement/résistance, qui sort les P.G. de la captivité.

Voilà pourquoi les récits de captivité sont souvent décevants, une fois qu'on les a lus. Moins d'un point de vue littéraire, d'ailleurs — il faut du moins aimer la prose française des années 1940-1953 —, que du point de vue *humain*. Car les récits ne sortent, pour la plupart, jamais de cette fonction de remise en ordre du désordre, de réappropriation du monde et d'injection de sens dans le non-sens de la réalité. La plupart ne désirent pas ou n'imaginent même pas nier ces fonctions, les critiquer, les déplacer. Le contexte politique, patriotique et littéraire y est sans doute pour beaucoup. Le choc provoqué par l'événement aussi et ce désir de vivre malgré tout dont parle Hyvernaud :

> Ce qui les soutient, on ne sait pas trop ce que c'est. Sans doute cette obstination à durer, ce tenace attachement, cet accrochement des vivants à la vie qui empêche les syphilitiques, les tuberculeux et les cancéreux de se foutre à la rivière. Mais sûrement pas l'énergie spirituelle.[1257]

Ce sont sans doute — malheureusement ! — les poètes patriotes qui ont raison. Poésie et résistance, littérature et résistance, tout se rejoint finalement :

> Mais ai-je besoin d'en dire plus long, si je me souviens que — quels qu'aient pu être son efficacité et son rang dans les instruments du combat — la résistance de la poésie française était incluse dans la nature même des choses, la poésie étant ce qu'elle est. Il y a des problèmes qui ne se posent pas. Nos poètes des années 1940 à 1944 n'ont fait que se conformer à une tradition — j'ai envie de dire une habitude — millénaire et leur position fut conforme à celle que toute poésie nationale a toujours prise au moment où le peuple dont elle était la voix était menacé.[1258]

« *La poésie étant ce qu'elle est* » : voilà qui clôt définitivement toute sortie de l'identité, toute tentative de penser l'être — de la poésie, de l'homme — en-dehors de ce qu'il sait déjà être. Toute tentative d'aller du connu vers l'inconnu de soi. Se redresser, résister par l'écriture ne peut plus être alors soupçonné d'avoir été

[1257] Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, pp. 50-51.
[1258] Jean TORTEL, « Poésie et résistance », *Les cahiers du Sud*, n° 268, octobre-novembre-décembre 1944, p. 190.

contaminé par l'idéologie des uns et des autres. C'est bien là le signe que les idéologies ont réussi leur travail de suppression des signes de leur propre existence. Dans cette situation où les idéologies sont complètement dissimulées, qui peut oser nier la dignité de la littérature et du récit ? Pourquoi nierait-on encore la capacité du récit et de la littérature à sortir l'homme de la boue, où le scandale de la défaite l'a fait tomber ?

IV. — POUR UN RÉCIT INDIGNE ET ANIMAL DE LA CAPTIVITÉ

Cette aventure de la vie recluse dont je sortais à peine et qui suscitait en moi tant de prolongements…

Francis AMBRIÈRE, *Le solitaire de la Cervara*, 1947.

… il y a, dans cette captivité, des grandeurs sur lesquelles on n'a pas assez insisté.

Jean GUITTON, mai 1993.

Hommes, bêtes et fleurs, dit-il, tous nous vivons dans les remous éternels d'un chaos sans bornes. Et la part de ce remous à laquelle nous nous sommes accoutumés, nous l'appelons cosmos. Or l'homme, contrairement aux animaux, ne peut pas vivre dans le chaos : il se réfugie derrière des formes construites, fixes en apparence, maisons ou échafaudages de son cerveau. Il parade sous un grand parapluie dont l'intérieur est tout décoré de manière à ne plus percevoir la tourmente. Légué à sa descendance, le parapluie devient dôme et voûte peinte. De temps à autre un poète ouvre une fente dans le parapluie et le chaos entr'aperçu produit une vision. Et les hommes n'auront de cesse qu'ils n'aient comblé la fissure et transformé la vision en image conventionnelle. C'est ainsi que des grands vents captés par Homère, Leonardo, Shakespeare et Beethoven il ne reste avec le temps qu'un peu de plâtre peint sur nos plafonds. Il arrive un moment où l'épaisseur, la résistance de nos replâtrages successifs devient telle qu'il y a plus de moyen d'y ouvrir la moindre lézarde. Ainsi le parapluie devient-il absolu, jusqu'au jour où des tempêtes effroyables viennent mettre en charpie le parapluie et réduisent la plus grande partie de l'humanité à l'oubli. Parfois, dans cette tourmente sans fond ni loi, les poètes révèlent les plus profondes pulsions de l'homme, son désir et sa peur du chaos.

Lorand GASPAR, préface à *Poèmes* de D.H. Lawrence, 1996.

Je tenterai, dans ce dernier chapitre de mon travail, de montrer qu'il existe une littérature — rare — de la captivité faisant le pari de ne se penser ni comme redressement, ni comme résistance. Une littérature qui choisit volontiers le *récit animal* plutôt que le *récit humain*, qui choisit d'affronter la question de l'indignité en écoutant les puissances spécifiques de celle-ci. Les noms associés à cette littérature sont sans surprise. Il s'agit de Georges Hyvernaud, de Raymond Guérin, et des auteurs de la revue *Les vivants*. On trouve çà et là, en outre, quelques timides incursions des autres auteurs sur la *terra incognita* de l'indignité. Mais ce sont des séjours brefs dont ils se promettent, dégoûtés, de sortir au plus vite afin de retrouver leur dignité d'hommes volontaires, combatifs, et de haute moralité.

Cette « littérature indigne » qui préfère la position allongée à la station debout,

est rare entre 1940 et 1953. Il ne faut pas la confondre avec la littérature de la collaboration parce qu'elle aussi, quoi qu'en disent les résistants, est une littérature qui essaie de se tenir droite : elle essaie de sortir de la défaite. C'est précisément la rareté de la littérature « indigne » qui en fait sa valeur. Plus exactement, c'est sa *singularité* qui lui donne une grande valeur littéraire. Contrairement à la majorité des autres récits de captivité, *La peau et les os*, *Les poulpes* et *Les vivants* ne proposent pas une littérature communautaire, mais une littérature d'individus. Si *Les vivants* sont une œuvre collective, ils ne fondent pas pour autant une communauté des captifs et des déportés ; leur caractère éphémère, inscrit dans le projet même de la revue, le leur interdit. Et si *La peau et les os* et *Les poulpes* proposent une vision générale de la captivité, s'ils tentent d'extraire une signification symbolique globale de cette expérience, ces réflexions sont d'abord le fruit de l'intelligence et de la sensibilité d'individus qui ne tentent pas de dissimuler leur individualité sous la mystique d'une chaîne de l'amitié P.G.

Arrêtons-nous un instant. Donc, les récits d'Hyvernaud, de Guérin, des *Vivants* donnent un sens à la captivité ? Quelles différences y a-t-il alors entre leurs textes « d'individus » et ceux — la majorité — dont les fonctions sont essentiellement la mise en ordre du chaos, la réappropriation du monde, etc., etc. ? En quoi sont-ils si singuliers puisqu'ils ne sont eux aussi rien d'autre que des récits ? Parviennent-ils à construire des récits qui ne se soucient d'aucune mise en ordre du monde ? Comment opèrent-ils ce *miracle* ? Avec quel langage fuyant ou sablonneux qui échapperait aux idéologiques ?

— Ils ne l'opèrent pas. Pas plus que les autres récits, leurs récits n'évitent ces fonctions fondamentales. Mais ils ne les *accomplissent* pas, contrairement aux autres : ils ne s'y assujettissent pas, ils ne se font pas un but ultime de réorganiser ce qui a été désorganisé. Et si les visions de Guérin — le Minotaure, la Barbarie — et celles d'Hyvernaud — le réel larvaire et gluant — sont puissantes, englobant non seulement la captivité, mais toute l'époque qui lui survit, elles ne *soumettent pas le monde à un ordre*. Ce que proposent Hyvernaud, Guérin et *Les vivants*, c'est bien au contraire d'observer la puissance autonome, insaisissable, chaotique — vivante — du monde que la captivité dévoile. Sur ce terrain mouvant, les constructions humaines ne tiennent pas, leur station debout n'est qu'illusoire et les efforts faits

pour être dignes paraissent tout à coup ridicules et vains.

Pour autant, ces récits ne sont pas nihilistes. Ils seraient même plutôt l'expression d'un certain humanisme, ou d'un post-humanisme, qui aurait compris que l'homme, après la Seconde Guerre mondiale, ne peut plus être le même qu'avant, alors même qu'il reste humain. Mais les endroits où ils vont chercher l'humain sont sales, gluants, corporels, monstrueux — indignes.

LA VIE INDIGNE

1. La réalité et son double

J'ai montré dans le chapitre précédent que les P.G. vivaient leur vie, celle « anormale » de la captivité, et celle « normale » de leur retour, sous le signe du rêve, de l'ersatz, ou de la vie spectrale. À quel moment commence cette vie qui n'a de la vie que les apparences ? Est-ce seulement à leur retour que les P.G. sentent leur décalage par rapport au monde ? Ou dès la captivité ? Ou plus tôt encore, au moment de la défaite ? La défaite, dans sa violence même, pourrait être un très bon déclencheur de ce décalage. Hyvernaud évoque cet « *immense fleuve de défaite* » où « *chacun était un peu de défaite* » :

> Tout ce qui rassemble l'homme s'était relâché et rompu. Les volontés se débraillaient. Plus de pudeur. On adhérait à l'abjection. On acceptait la mendicité, la guenille, la crasse. On se battait pour boire un peu d'eau. Des gens nous jetaient des bouts de pain. On se ruait à vingt là-dessus, en une affreuse lutte silencieuse. Vingt hommes devenus une seule bête convulsive que les sentinelles dénouaient à coups de crosse.[1259]

Le décalage proviendrait donc de la rupture des forces de rassemblement en l'homme. En fait, il s'agit non d'une destruction mais d'un *déplacement* de la capacité d'adhésion de l'homme au monde. Au lieu d'adhérer au monde connu — celui de la

[1259] Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 37.

« *pudeur* », des « *volontés* » : de la dignité —, l'homme se met tout à coup à adhérer à ce qui ne semble plus être une vie vivable : la vie indigne des mendiants, des pauvres, des brutes dépourvues de langage, des animaux. Un monde où l'homme *ne veut pas* se reconnaître. L'homme captif n'est donc pas exactement séparé du monde ; il n'est séparé que du monde qu'il désire, où il souhaite vivre, et auquel il était habitué jusque-là. Son malheur n'est donc pas de n'être plus dans la vie, mais d'être *vivant dans une vie indigne d'être vécue*. Le sentiment de décalage ressenti par les P.G. correspond alors à une sorte de dédoublement de la réalité. D'un côté, la vie d'avant la guerre, où l'homme avait trouvé sa place et sa dignité d'être humain ; de l'autre, une vie qui surgit dans la débâcle, où les hommes ne se ressemblent plus. Dans *La peau et les os*, Faucheret — normalien, agrégé, auteur d'une « *thèse monumentale sur je ne sais quel poète latin de la décadence* » — en est le meilleur exemple, qui pleurniche, se traîne, et colle son malheur répugnant à celui du narrateur :

> Faucheret était lamentable. Il arrivait, dans ce monde de l'indifférence et de la crasse, à étonner par sa saleté. La bouche cerclée de noir, la face ignoble, barbouillée de poussière, de sueur et de poil. Les rouquins, ça leur réussit encore plus mal qu'aux autres de ne pas se laver. Faucheret ne se lavait plus, ne se rasait plus. J'en ai marre, répétait-il stupidement, j'en ai marre. Il avait aussi renoncé aux élégances de langage. Renoncé à tout, avec même une espèce de sombre satisfaction, comme s'il était établi enfin à son vrai niveau et dans sa vraie nature.[1260]

Après la guerre, pourtant Faucheret semble avoir oublié son ignominie passée, et s'être détaché de cette vie indigne. Le narrateur le croise par hasard dans la rue. Faucheret est avec sa femme, qui ressemble à une « *gardienne de w.-c. dans un quartier convenable* » et ses deux petites filles. Il appelle le narrateur « *mon vieux* » et s'enquiert de sa santé. Hyvernaud écrit :

> Je serais curieux de savoir ce qu'il en a fait, Faucheret, de ses souvenirs. Le goût qu'a pris le bonheur de Faucheret. Comment Faucheret défend contre les souvenirs cette existence majestueuse qu'il développe entre les petites à rubans et la gardienne de lavabos. Parce que lui, c'est justement un de ces hommes que j'ai vus jusqu'au fond : comme ces bassins qu'on vide et qui avouent leur boue verte et toutes ces molles saletés.[1261]

Faucheret tente de dissimuler qu'il a touché le « *fond* », en jouant la comédie de la respectabilité, de la camaraderie (« *mon vieux* ») et de la bonne vie bourgeoise.

[1260] George Hyvernaud, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 38.
[1261] *Ibid.*, p. 36. Hyvernaud enchaîne ensuite directement sur le récit des marches et du troupeau.

L'épouse de Faucheret est le parfait symbole de cette tentative de rétention du souvenir crasseux : elle ressemble à une « *gardienne de w.-c. dans un quartier convenable* »[1262]. Le vernis social fait office de « garde-chiasse », circonscrivant la réalité visqueuse dans l'espace clos du souvenir de la captivité. La respectabilité bourgeoise de Faucheret est sauvée par la volonté de séparation du digne et de l'indigne. Dominique Laporte le note l'explique dans son *Histoire de la merde* : « *De son reste de terre, le bourgeois s'accommode mal et n'a de cesse de s'essayer à le dissimuler.* »[1263] *Le wagon à vaches* poursuit cet effort d'Hyvernaud de traquer tous les signes de cette circonscription de la réalité gluante de la Guerre dans la société française libérée qui essaie de se refaire une réputation.

2. États de non-vie (4) : animaux

L'apparition de cette deuxième réalité, indigne, est particulièrement sensible et signifiante lorsque les P.G. se sentent devenir *pareils à* des animaux. Je reviens ici sur cette question, déjà brièvement évoquée[1264], en la traitant cette fois de manière critique. Robert Gaillard s'exprime très clairement :

> Je me rends compte que je ne suis plus le même homme. […] Nous sommes devenus très sauvages et nous avons beaucoup de similitudes sans doutes [*sic*] avec les bêtes. Nos colères ne sont d'ailleurs plus que des grognements. Je m'aperçois que j'avais perdu complètement l'idée de ce que pouvait être l'humain. Un humain, un civil a une odeur, une saveur, une certaine manière d'agir.[1265]

L'animal s'oppose à l'homme : plus exactement, l'homme *se distingue* de l'animal. Il présente des signes de distinction, de séparation, qui font qu'un individu n'est pas identique à un autre individu, et surtout qu'il n'est pas un animal. Dans *Les liens de chaîne*…, Gaillard insiste encore : il admet que les P.G. ont pu, un temps, « *bâfrer sur*

[1262] *Ibid.*, p. 34.
[1263] Dominique LAPORTE, *Histoire de la merde*, *op. cit.*, p. 65.
[1264] Voir *supra*, ch. « Souffrances », p. 441.
[1265] Robert GAILLARD, *Jours de pénitence* (1942), *op. cit.*, p. 76 [6 février 1941].

le sol, la soupe renversée dans la crasse ». Il admet que ces mêmes P.G., « *jadis, s'étaient flattés de leur civilisation* ». Mais cet état n'est ni normal, ni permanent. L'effort de la volonté permet de le faire disparaître peu à peu, mais à coup sûr :

> Et puis les jours ont passé. On s'est éloigné de l'anthropophagie. Les créatures se sont affinées, en même temps que leurs épreuves devenaient moins dures. La fraternité est redevenue un sentiment commun. On a recommencé de s'entr'aider, de s'aider, de se consoler, de se comprendre.
>
> Nous nous sommes retrouvés des hommes à peu près normaux dès que nous avons repris notre esprit et un certain enthousiasme.[1266]

Dans le camp, on se *retrouve* humain après avoir été animal. Ces deux états semblent s'opposer, mais présenter des points de contact. Comme l'écrit Dominique Lestel à propos des tentatives d'insertion des « enfants sauvages » dans la civilisation :

> Une étrange idée émerge progressivement des témoignages de ceux qui se sont intéressés aux enfants-loups et autres enfants sauvages : il est possible de sortir de l'humain pour pénétrer dans l'animalité et d'en ressortir pour revenir à l'humain. Étonnante animalité qui se visite comme un château et dont on peut ressortir si l'on rencontre, par hasard ou par la grâce de la Providence, une bonne âme prête à vous réintégrer dans l'humain.[1267]

L'état animal selon Gaillard ne serait donc qu'un état transitoire, pénible, et anormal de l'homme. Ces passages sont étroitement liés aux conditions, physiques et psychologiques, dans lesquels ils s'effectuent. La défaite est une *humiliation* de l'homme, et le rapproche dès lors — étymologiquement — de la terre (*humus*) et de l'animalité. Manger à même le sol une nourriture mêlée de crasse en est le signe le plus évident. En outre, comme le rappelle Olivier Razac, les barbelés ont pour fonction d'animaliser l'homme, et de parquer cette animalité à l'écart du reste de la communauté humaine.[1268] Face à ces menaces, le captif doit donc veiller à protéger sa dignité, pour pouvoir conserver une distinction nette entre l'homme et l'animal.

La dignité, désigne effectivement, dans son étymologie même, un principe de distinction : *dignitas* indique « *le rang et l'autorité qui reviennent aux charges publiques et, par extension, ces charges elles-mêmes.* » Giorgio Agamben nous apprend également que dans

---

[1266] Robert GAILLARD, *Les liens de chaîne…*, *op. cit.*, p. 168.
[1267] Dominique LESTEL, *L'animalité. Essai sur le statut de l'humain*, Paris, Hatier, coll. « Optiques Philosophie », 1996, p. 13.
[1268] Olivier RAZAC, *Histoire politique des barbelés*, *op. cit.*, pp. 77-80.

le droit romain, on veillait à ce que l'accès à ces charges publiques soit « *fermé à ceux dont la vie n'est pas conforme au rang correspondant (si par exemple ils ont été frappés de censure ou d'infamie).* »[1269] Parallèlement à ce sens juridique, *dignitas* eut pour les chrétiens un sens religieux :

> [Dans le *De dignitate sacerdotum* :] D'une part, on y élève le rang de prêtre — dans la mesure où son corps, pendant la messe, devient le lieu de l'incarnation du Christ — au-dessus de celui des anges ; d'autre part, on y insiste sur l'éthique de la dignité, c'est-à-dire sur la nécessité pour le prêtre d'adopter une conduite à la hauteur de sa condition (s'abstenir de la *mala vita*, et par exemple ne pas manier le corps du Christ après avoir touché les *pudenda* [organes génitaux] féminins).[1270]

Le terme de dignité arriva enfin dans le domaine moral, héritant de ces deux approches précédentes :

> Digne est alors la personne qui, fût-elle privée de dignité publique, se comporte en tout point comme si elle en possédait une. La chose est évidente pour ces classes qui, après la chute de l'Ancien Régime, ont perdu jusqu'aux dernières prérogatives publiques que la monarchie absolue leur avait laissées. Mais également, plus tard, pour les classes dangereuses, exclues par définition de toute dignité politique, auxquelles des éducateurs en tout genre se mirent à faire la leçon sur la dignité et l'honnêteté des pauvres. Les unes comme les autres se voient contraintes de se conformer à une dignité absente.[1271]

En un mot, la dignité se met alors à s'appliquer aux *signes extérieurs* des « dignitaires ». Agamben rappelle d'ailleurs que la *dignitas* a « *toujours désigné aussi l'aspect physique seyant à une condition élevée* ». La dignité n'est plus une fonction, mais une apparence ; elle ne concerne plus un statut, mais l'image que l'on se fait de ce statut. La dignité est donc bien un principe de distinction, qui se fonde sur des codes de surface (vestimentaires, langagiers, culturels, moraux, etc.). La dignité est l'extériorisation, l'expression d'une essence mais non cette essence elle-même. Appliquée à la littérature de captivité, la notion de dignité montre tout son intérêt. Défaits par l'événement de la défaite, privés de leur liberté, comprimés par ces barbelés qui les sépare de la communauté humaine, les P.G. doivent montrer aux Allemands, et à la France entière, qu'ils sont encore *dignes* du nom d'hommes. En cela, ils sont comparables aux aristocrates déchus de la Révolution française. Mais ils sont aussi comparables à ces pauvres à qui l'on demande d'être dignes dans les

[1269] Giorgio AGAMBEN, *Ce qui reste d'Auschwitz, op. cit.*, pp. 82 et 83.
[1270] *Ibid.*, p. 84.
[1271] *Ibid.*, p. 85.

épreuves qu'ils subissent. Face à la perte de leurs « dignités », de leur pouvoir public (ils n'exercent plus leurs métiers, ils n'agissent plus *dans* la *polis*) et privé (ils perdent leur place de chef de famille, d'amant, et de pourvoyeur d'argent), les P.G. tentent désespérément de *sauver les apparences*. Seul le retour au pays leur permettrait de retrouver ces dignités.[1272] En captivité, ils peuvent seulement exposer les signes extérieurs de leur ancien pouvoir. Hyvernaud brosse, dans ses *Carnets d'oflag*, le portrait de B., « *bébé monstrueux* », bouffi de prétention, qui se présente un jour à lui :

> Il est secrétaire [dans des services académiques]. Deux ou trois dactylos et scribouillards sous ses ordres qui ne doivent pas s'amuser tous les jours. Se regarde, je pense, comme le vrai recteur. Avec quelle complaisance il est venu, le jour de notre rencontre, se présenter à moi, décliner ses titres et qualités. Comme il était pénétré du respect de soi-même ![1273]

Avec Hyvernaud, B. décide de fonder une « *association* », un petit arrangement de partage des vivres qu'ils reçoivent chacun de leur côté :

> Occasion pour lui de diriger quelque chose. Il fixait les menus, d'ordinaire selon son appétit. Les jours où il jouait au basket j'avais droit à un bâton de chocolat.[1274]

Si l'on en croit Hyvernaud, B. est donc un homme qui a besoin d'exercer un pouvoir, aussi misérable soit-il. Il est en ce sens un cas extrême de dignité : les P.G. ne sont pas tous aussi mesquins que lui ! Mais c'est le processus qui est ici le plus intéressant. B. agit en captivité comme il aurait — peut-on le supposer, d'après la description d'Hyvernaud — agi dans la vie d'avant la guerre. Là encore, la technique de la comparaison est au cœur des comportements des P.G. qui, pour conserver leur identité et leur dignité, pensent la captivité comme une forme dégradée, incomplète de la vie « normale ».

À la lumière de ces réflexions, on peut mieux comprendre pourquoi le laisser-aller fait perdre à l'homme sa dignité. C'est parce qu'il s'oppose à *l'effort* de séparation de l'homme et de la défaite. L'effort, la reprise de soi par soi, est une

[1272] De ce point de vue, le rapatriement pour fait de collaboration n'est-il pas, tout comme l'évasion, une tentative de retrouver sa dignité, c'est-à-dire sa place et son identité dans la société française ?
[1273] Georges HYVERNAUD, *Carnets d'oflag, op. cit.*, p. 115.
[1274] *Ibid.*, p. 117. Hyvernaud ressemble ici nettement au narrateur de *La peau et les os*, dans cette façon qu'il a d'accepter ce qu'on lui propose, et puis de critiquer par-derrière…

entreprise de distinction et de dignité : le captif fait tout ce qui est en son pouvoir pour ne pas fusionner avec la défaite et la mélancolie que provoque la captivité. Et lorsque Gaillard associe ce laisser-aller au retour de l'animalité, on peut comprendre que celui qui demeure dans l'accablement pur de la défaite n'est plus un homme digne de ce nom. Dès lors le « récit humain » montre clairement son caractère de dignité, parce qu'il chercher à séparer l'homme de l'événement. Au contraire, le « récit animal » n'est pas digne, parce qu'il ne peut considérer que la fusion de l'homme et de l'événement.

L'EXPÉRIENCE EXISTENTIELLE DE LA HONTE

Dans de nombreux récits de captivité, les P.G. tentent de maintenir par la fermeté de leur volonté la distinction entre l'homme et l'animal et entre l'homme et la défaite. Ils rejettent ainsi, le plus loin possible, l'indignité à laquelle ils furent soumis. Je vais tenter de montrer, dans le présent chapitre, à travers une reconsidération du sentiment de *honte*, que cette indignité est pourtant l'occasion d'un dévoilement existentiel précieux pour la compréhension de la captivité.

La honte est le cœur et le fondement de la plupart des récits de captivité qui s'évertuent à se détacher d'elle. Reprise en main par les pétainistes, elle parvient même à servir de terreau à la fondation de la Révolution Nationale. Ce qui est en jeu dans la honte n'est pourtant pas simplement de l'ordre du politique ou du social. La question de la honte touche la France entière, dans son « être » même (son identité, son image, son histoire, son « destin », etc.) à travers la défaite de ses soldats. La honte est assurément une expérience existentielle. Pour bien le comprendre, je m'appuierai sur un texte écrit en 1935 par Emmanuel Lévinas, « De l'évasion ». Lévinas fut fait prisonnier en 1940 à Rennes, et envoyé dans un kommando près de Hanovre, où il travailla cinq ans. La problématique de ce petit texte, et son titre,

peuvent être lus comme une anticipation involontaire à l'expérience de la captivité…

> À une première analyse, la honte semble réservée aux phénomènes d'ordre moral : on a honte d'avoir mal agi, de s'être écarté de la norme. C'est la représentation que nous nous faisons de nous-même comme d'un être diminué avec lequel il nous est cependant pénible de nous identifier. Mais toute l'acuité de la honte, tout ce qu'elle comporte de cuisant, consiste précisément dans l'impossibilité où nous sommes de ne pas nous identifier avec cet être qui déjà nous est étranger et dont nous ne pouvons plus comprendre les motifs d'action.
>
> Cette première description, pour superficielle qu'elle soit, nous révèle dans la honte un lien qui la rattache bien plus à l'être de notre moi qu'à sa finitude. La honte ne dépend pas, comme on serait porté à le croire, de la limitation de notre être, en tant qu'il est susceptible de péché, mais de l'être même de notre être, de son incapacité de rompre avec soi-même. La honte se fonde sur la solidarité de notre être, qui nous oblige à revendiquer la responsabilité de nous-même.[1275]

La honte proviendrait donc de l'impossibilité dans laquelle nous sommes de nous détacher de ce à quoi nous ne nous identifions pas, mais qui n'est pourtant rien d'autre que nous-même. Pour le dire encore autrement, dans la honte, nous nous retrouvons face à une image de nous-même que nous ne *voulons* pas accepter comme nous appartenant, et que nous essayons, en vain, de détacher de nous. Lévinas poursuit :

> La honte apparaît chaque fois que nous n'arrivons pas à faire oublier notre nudité. Elle a rapport à tout ce que l'on voudrait cacher et que l'on ne peut pas enfouir. […]
>
> Car quel est le sens de la nudité honteuse ? C'est celle que l'on veut cacher aux autres, mais aussi à soi-même. Cet aspect est souvent méconnu. On envisage dans la honte son seul aspect social, on oublie que ses manifestations les plus profondes sont une affaire éminemment personnelle. Si la honte est là, c'est que l'on ne peut pas cacher ce que l'on voudrait cacher. La nécessité de fuir pour se cacher est mise en échec par l'impossibilité de se fuir. Ce qui apparaît dans la honte c'est donc précisément le fait d'être rivé à soi-même, l'impossibilité radicale de se fuir pour se cacher à soi-même, la présence irrémissible du moi à soi-même.[1276]

Ce que la honte dévoile, c'est l'intimité même de notre être que nous n'arrivons pas à dissimuler. La honte n'est donc pas le rejet de ce qui est exactement le contraire de nous — de ce que nous voudrions être le contraire de nous —, mais *le rejet de ce qui est le plus profondément nous-même*. Appliquées au ressenti de la défaite de 1940, ces remarques nous déplacent vers une réflexion (symbolique et allégorique) surprenante. D'abord, la honte ressentie par la communauté française tout entière à cause de l'échec de son armée se comprend très bien. La « *solidarité de notre être* »

[1275] Emmanuel LÉVINAS, *De l'évasion* [1935], Le Livre de Poche, coll. « Biblio Essais », 1998, p. 111.
[1276] *Ibid.*, pp. 112-113.

fonctionne pleinement, lorsque les civils se sentent honteux en voyant passer les soldats captifs. Dans le même temps, on peut aussi comprendre la colère, évoquée par Ambrière, des P.G. face à ceux d'entre eux qui sont collaborationnistes[1277] : là encore, il est impossible de défaire cette solidarité. Mais surtout, si la honte dévoile le lien que nous avons avec l'intimité de notre être, alors la honte que subit la France entière réagit bien à la défaite, non comme accident de « l'être-France », mais bien comme intimité, essence de cet « être ». En d'autres termes, c'est dans l'intimité même de la France que se loge la défaite. C'est bien le plus profond de la France qui, symboliquement, est touché, bouleversé et remis en cause par la défaite : *c'est l'intimité de la France qui est défaite*. Et là encore, si l'on pousse plus loin cette réflexion, on s'aperçoit que la défaite n'est peut-être pas exogène à la France, à « l'être » de la France. Elle est peut-être *son intimité même*. Ce que la honte dévoile aux Français, c'est que *la France est — identique à la — défaite* : elle ne fait plus qu'un avec elle, elle n'est plus que défaite.

Si l'on suit ce chemin de pensée, tortueux et aventureux, inspiré par Lévinas, s'éclairent alors d'une lumière singulière plusieurs problématiques déjà évoquées ici. D'abord que la continuation du combat, telle que l'a proposée de Gaulle le 18 juin 1940 n'est rien moins qu'une *sortie de l'être* : elle est un arrachement à l'identité de la France, symbolisé et concrétisé par la fuite en Angleterre, que l'on peut dès lors interpréter au sens où Lévinas l'entend. Voilà pourquoi elle parut scandaleuse à de nombreux Français : cette évasion à *l'étranger* (et chez un ennemi héréditaire, qui plus est !) proposait d'abandonner l'ancienne identité de la France, celle qui s'exprimait alors entièrement par la honte. Cette sortie de l'être est pour cette raison un véritable coup de génie, parce que c'est l'invention d'une nouvelle identité pour la France. Je parle ici en termes symboliques, et je sais bien que de Gaulle n'a pas accompli le travail politique de rupture que son geste posait, pas plus dans la gestion de la Résistance que plus tard au G.P.R.F.

Revenons aux P.G. Leurs problématiques s'éclairent elles aussi par ces réflexions. S'ils sont les premiers à avoir été frappés de honte, et s'ils ont jusqu'au bout de leur captivité cherché, avec plus ou moins de succès, à s'en purifier, c'est qu'ils étaient sans doute les représentants — symboliques et concrets encore une

[1277] Voir *supra*, ch. « La Résistance, normale et naturelle », p. 144 *sqq*.

fois — de cette « identité-défaite » de la France. Les P.G. *sont* la défaite : il y a une adéquation parfaite entre eux et l'événement. Et toutes les ratiocinations subtiles, toutes les rancœurs et les tripes qui se serrent en pensant à la trahison des Gouvernants, des Chefs, des Pacifistes, des Communistes, de la Cinquième Colonne, n'y changent rien. Les soldats français ne furent pas collectivement responsables de la défaite, et malgré leur échec à défendre leur pays, ils ne furent pas des couards, ou de piètres combattants. La question n'est pas là : l'intimité de la défaite inscrite dans la France n'a, pour ainsi dire, pas de cause. Elle surgit, imprévisible, au moment de la défaite : les soldats ne pouvaient pas s'y préparer de quelque manière que ce soit. La défaite est une rupture violente que rien ne vient annoncer, surtout pas la victoire de 1918. La drôle de guerre avait pourtant créé des conditions d'inquiétante étrangeté — mais qui pouvait prévoir alors que celles-ci faisaient peut-être signe vers un bouleversement sans précédent de la France ?

Les P.G. sont la France défaite. Leur captivité est le ressassement de la honte et de la fusion de ces Français avec l'événement de la défaite. La captivité, pour autant, n'est pas une *expiation* collective : elle n'est ni un « *rite effectué pour apaiser la colère divine* », ni la « *réparation d'une faute par une peine jugée compensatoire* », ni même une « *contrepartie fâcheuse, d'une action, d'une attitude, d'un comportement* »[1278]. La défaite n'est pas un châtiment de fautes commises individuellement ou collectivement : elle est pur événement. Elle détruit une identité et laisse la place pour une autre identité à inventer. Les P.G. n'ont pas à payer pour ces fautes imaginaires, ou pour les autres Français. Pétain, de ce point de vue symbolique, trahit les P.G. parce qu'il récupère politiquement leur honte, et ne propose finalement qu'un redressement, c'est-à-dire la reconstruction de l'identité française sur des bases déjà connues. Avec son désir de synthèse du meilleur des régimes précédents, la Révolution Nationale ne fait rien d'autre que d'appliquer la technique de la marqueterie au gouvernement du pays : avec des petits bouts d'Ancien Régime, des Lumières et de Napoléon III, elle tente de reconstruire la France. Védrine et ses camarades, offrant au Maréchal le drapeau français cousu dans les mouchoirs morveux des captifs, produit à cet égard — et inconsciemment ? — un acte en totale résonance avec l'idéologie vichyste. La politique de Vichy est une *trahison de ce sentiment de honte*, parce que, si elle se fonde

[1278] Article « Expiation », *Trésor de la langue française.*

sur elle, elle cherche tout de même à la faire disparaître. Comme l'écrit Armand Petitjean dans le dernier numéro de *La N.R.F.* en 1940 :

> Cette honte est telle que seules des natures honteuses peuvent s'en accommoder. Que ceux qui placent sincèrement quelque espoir dans la génération qui vient s'en assurent ; nous irons jusqu'au bout de notre réaction.[1279]

Les idéologies pétainiste et collaborationniste ne sont donc pas, paradoxalement, allées jusqu'au bout de la défaite, elles ne l'ont pas assumée jusqu'au bout : elles l'ont même masquée. Ce qu'elles cherchent, ce n'est pas d'assumer la honte, mais d'y réagir, c'est-à-dire d'en sortir. Elles cherchent seulement à utiliser la puissance du sentiment de culpabilité qui s'associe presque toujours à celui de honte. Mais honte et culpabilité sont deux sentiment différents : le sentiment de culpabilité est une puissance de prostration, parce qu'il lie le sujet à une faute, réelle ou fantasmée. Il réduit, pour ainsi dire, le sujet à cette faute. En outre, il se situe sur le seul plan moral et n'a rien à voir avec la culpabilité effective, celle qu'une cour de justice peut reconnaître et condamner. Le sentiment de culpabilité est, à sa manière, un châtiment, mais un châtiment psychologique et personnel, que la communauté — celle des jurés ou des victimes d'un criminel, par exemple — peut aiguillonner à plaisir.

La honte, quant à elle, relie une identité à une autre identité. Elle n'est pas le signe d'une réduction de l'être, mais bien au contraire celui de son *extension*. Le sujet honteux est dédoublé : il se voit lui-même ! Seulement cette extension n'est pas toujours perçue comme avantageuse ou constructive. Honte et indignité sont étroitement liées l'une à l'autre. La honte dévoile généralement une réalité de soi que l'on juge indigne de soi : la nudité, la crasse, la faiblesse, la lâcheté, la bêtise, l'humiliation subie, la déchéance physique ou psychologique, etc. Qui peut allègrement accepter sa propre indignité ? Qui peut accepter d'être sale, hideux, ridicule, grotesque, et parfois même sans figure humaine ? Qui peut accepter de *ressembler* à une bête plus qu'à un homme ? Qui peut accepter de voir que la culture, la pensée et l'art — toutes ces techniques de distinction et de séparation des peuples et des individus — ne parviennent jamais à empêcher que Ure ne renverse sa boîte

[1279] Armand PETITJEAN, « Le moment de la honte », *La N.R.F.*, n° 323, 1940, p. 128.

de conserve pleine d'urine sur ses compagnons agglomérés dans le wagon à vaches ? Qui peut *vivre* dans la honte ? Qui peut accepter de supporter la honte de l'autre, présent dans le même wagon que nous ?

Pourra-t-il jamais y avoir d'ailleurs une politique de la honte ? Une politique qui prendrait en compte ce dévoilement de l'être que produit la honte ? Il faudrait pour cela aller jusqu'au bout de la honte, et de la nouvelle identité qu'elle nous dévoile. Il faudrait aller au bout de soi-même. Peut-être qu'à cet endroit, la honte disparaîtrait ? Mais si la honte dévoile sans cesse l'étranger de nous-même, l'inconnu de nous-même, le rejeté de nous-même, alors il n'y a assurément aucun bout de la honte, aucun endroit où l'on pourrait se dire : ça y est, j'y suis enfin arrivé et je puis enfin sortir d'elle. C'est que l'expérience de la honte n'est pas un espace clos et balisé. Si elle dévoile chacune de nos franges communes avec l'animal, le végétal, le minéral, alors il n'y a aucune raison qu'elle cesse un jour. Contrairement au connu de nous-même, l'inconnu de nous-même n'est pas limité. Comment fonder alors une politique, une convivance, de la honte, si le socle se dérobe constamment, si l'identité n'est jamais fixée ?

Faut-il alors se résigner à toutes les petites techniques d'effacement de la honte (redressement, activité sportive, intellectuelle ou artistique, méditation, foi, expiation, hédonisme, etc.) ? Faut-il accepter que Pétain ou De Gaulle n'aient pu pas faire autrement qu'ils ont fait ? Faut-il être condamné à voir resurgir les traces de la mauvaise *digestion* de la honte ? La vie vivante s'accommode sans doute assez mal de l'expérimentation approfondie de la honte : les conditions de demi-vie produites par la captivité y furent bien plus appropriées. Quelles solutions reste-t-il alors ?

Si, à mon sens, nous avons toujours affaire à un « *passé qui ne passe pas* », c'est sans doute que, le chemin jusqu'au bout de la défaite n'ayant pas été accompli, la nouvelle identité de la France que promettait le geste génial de De Gaulle n'a pas pu se glisser dans le « moule à France ». La mue n'a pas été accomplie, parce qu'il restait trop de traces de l'ancien monde dans « l'être » de la France. Les Résistants furent déçus de ne pas pouvoir mener à bien leur projet, né dans les maquis, d'une refondation du pays et des consciences. Vichy disait aussi, de son côté, vouloir la même chose. Mais aucun de ces projets n'a abouti.

Chez les P.G., la captivité était elle aussi vécue avec des réflexes d'avant-guerre.

Au lieu de voir que la captivité créait *sa propre normalité*, les P.G. ont transmis l'idée que la captivité n'était qu'une contrefaçon de la vie « normale », démocratique. Il s'y sont vus en fantômes, en ersatz, en hommes dégradés. Or, comme dans les camps de concentration, c'est justement la normalité de cette expérience, le caractère *quotidien*, systématique, de l'oppression (qu'elle vienne des Allemands ou de la captivité elle-même) qui en fait la spécificité. Au lieu de transmettre cela, la plupart des récits se sont rabattus sur la comparaison de ce qu'ils vivaient au présent avec ce qu'ils avaient connu auparavant, ou de ce qui était écrit dans les livres. Le camp devenait « *une petite ville* » ; la captivité, une petite vie ; l'évasion, un roman d'aventures ; les brimades et les moqueries, des souvenirs de caserne à raconter en se tenant les côtes ; l'ennui, un problème pascalien ; la résistance à l'oppression, l'expression d'une nature bien française ; le pétainisme, la fidélité au souvenir du héros de l'autre guerre.

Il est impossible pour un régime politique de prendre en compte la honte comme élément d'une construction politique : car il est impossible, sans doute, de vivre dans la honte, soi-même, et avec les autres, tiraillé entre deux images contradictoires de soi. Mais les mots et la pensée — le régime symbolique, celui de la littérature — peuvent faire tenir cette contradiction de soi, et peuvent l'exposer jusqu'à son point le plus paradoxal, sans que l'individu s'écroule. Car les mots et la pensée ne sont pas toute la vie de l'individu. L'individu n'est pas identique à ce qu'il écrit ! Parce qu'elle est capable de créer des espaces-temps dont la logique est autonome et modulable, la littérature est un régime de discours particulièrement précieux pour mener la réflexion sur la honte.[1280] Les textes de Guérin, d'Hyvernaud et des *Vivants* nous proposent de cheminer jusqu'à ces *terrae incognitae* de l'homme qui se sont dévoilées en captivité (contrées animales, spectrales, indignes, contrées d'*ersatz*) et qui sont présentes en chacun de nous.

[1280] Sur le rapport que la littérature entretient avec la honte, on ira voir *Le livre des hontes* de Jean-Pierre Martin (Paris, Le Seuil, coll. « Fictions et Cie », 2006.

MÉTAMORPHOSES

Restent les animaux en mal d'hommes.

Jacques LACAN, *Télévision*, 1973.

1. La métaphore de l'homme-animal

La métaphore et la comparaison sont deux techniques privilégiées de l'exposition de ces états singuliers expérimentés par les P.G. Je vais en étudier ici les différences de fonctions et d'effets.

Une métaphore assemble deux mots, ou deux images, pour en une créer une troisième, généralement *irréalisable* : ainsi, « *Soleil cou coupé* » d'Apollinaire fusionne un « soleil » avec un « cou coupé », et la fusion ainsi obtenue est, dans notre réalité, impossible à concrétiser. Pour le dire autrement : ça n'existe pas, un « soleil cou coupé », ou plutôt, ça n'existe que dans la littérature. La littérature est précisément le lieu de la possibilité d'existence de tels monstres, de telles impossibilités. Par exemple, lorsque la magicienne Circé transforme les compagnons d'Ulysse en pourceaux, elle leur laisse leur conscience humaine :

> De sa baguette, alors, la déesse les frappe et va les enfermer sous les tects de ses porcs. Ils en avaient la tête et la voix et les soies ; ils en avaient l'allure ; mais en eux, persistait leur esprit d'autrefois. Les voilà enfermés. Ils pleuraient et Circé leur jetait à manger faines, glands et cornouilles, la pâture ordinaire aux cochons qui se vautrent.[1281]

En rendant possible la préservation de cette conscience humaine dans un corps animal, Homère peut, un instant durant, rentrer dans leurs pensées et saisir leur tristesse : « *Ils pleuraient* ». Cette simple indication à l'allure innocente présuppose cependant une certaine puissance magique de la littérature qui crée une rupture par rapport au cours « normal » de notre existence. Seule la littérature peut produire les conditions d'existence de ces humains changés en bêtes, mais conservant « *leur esprit*

[1281] HOMÈRE, *Odyssée*, chant X, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1999 ; traduction : Victor Bérard, pp. 192-193.

d'autrefois ».

Aucune occasion de notre vie démocratique et occidentale ne nous permet jamais d'en faire l'expérience… Ou bien faut-il être sorcier d'Afrique ou d'Amérique du Sud, ou dans certains états particuliers de transe ou de méditation pour pouvoir espérer un jour connaître cette réalité-là ? Il existe pourtant un contexte occidental et industriel où ces métamorphoses prennent un sens aigu : le système concentrationnaire nazi. Dans les récits de captivité comme de déportation, la métaphore de l'homme-animal est une figure littéraire très présente. D'abord, le soldat captif, et bien plus encore le déporté politique ou racial, expriment la dureté de leur traitement par les Allemands en ayant recours à la comparaison avec des animaux — le plus souvent : chiens, bétail, poux, vermine, larves. La raison en est simple : les nazis avaient l'habitude d'insulter leurs détenus en utilisant ces noms d'animaux. On sait également que le Zyklon B était au départ destiné à exterminer la *vermine*, avant de servir dans les camps. Il n'est pas très difficile alors d'imaginer que les nazis traitaient les détenus de la même manière qu'ils l'auraient fait avec des animaux :

> Wer hat noch zu fressen ?
> Et s'il [le Kapo] emploie ce terme-là, ce n'est pas par dérision ou sarcasme, mais parce que notre façon de manger, debout, goulûment, en nous brûlant la bouche et la gorge, sans prendre le temps de respirer, c'est bien celle des animaux, qu'on désigne par « fressen », par opposition à « essen » qui s'applique aux hommes, au repas pris autour de la table, religieusement. « Fressen » est le mot propre, celui qui nous employons couramment.[1282]

Les détenus en venaient donc parfois à assimiler pour leur propre usage ce langage, à tel point par exemple que les déportés des *Sonderkommandos* étaient nommés les « *corbeaux du crématoire* »[1283]. Avoir recours dans les récits à la métaphore de l'homme-animal ou à la comparaison de l'homme et de l'animal, permet alors de transmettre au lecteur de manière très efficace l'expérience de cette négation de l'humanité des déportés par les Allemands :

> […] même si l'on devient des rats, un convoi de rats, la campagne restera tranquille, les

[1282] Primo LEVI, *Si c'est un homme*, *op. cit.*, pp. 81-82. Mais parfois même les animaux étaient mieux traités que les humains. « *Il existe une ordonnance Goering protégeant les grenouilles* », nous rappelle David Rousset dans son exergue à *L'univers concentrationnaire.*
[1283] Primo LEVI, *Si c'est un homme*, *op. cit.*, p. 60.

maisons en place, et le cheminot mettra du charbon dans la chaudière.[1284]

Là, des coiffeurs armés de tondeuses électriques dont les fils pendaient au plafond, nous rasaient rudement le crâne, tout le corps. Nus comme des vers, en effet, désormais : l'expression habituelle et banale devenait pertinente.[1285]

Maintenant je vois le ventre [de la femme morte] en entier : il porte sur le côté une grande plaie, sous laquelle quelque chose remue. Je me redresse pour mieux voir. Je tends le cou, et à cet instant la plaie s'ouvre d'un seul coup, l'abdomen se déchire et un énorme rat, tout brillant, barbouillé de sang, dévale le monceau de cadavres. D'autres rats, effrayés, surgissent de l'enchevêtrement de corps et prennent le large.
Je l'ai vu, je l'ai vu ! Les femmes mortes accouchent de rats ![1286]

II faut établir une différence entre la métaphore de l'homme-animal et la comparaison de l'homme avec l'animal. La technique littéraire de la comparaison, si elle fonctionne comme celle de la métaphore, sur un principe de rapprochement de deux réalités hétérogènes (voire contradictoires), ne produit pas exactement les mêmes effets. Si l'on veut bien croire que l'utilisation d'une technique littéraire plutôt qu'une autre a, dans le contexte de l'expérience concentrationnaire où le langage a joué un grand rôle d'oppression, des conséquences éthiques, alors on comprendra qu'on puisse trouver à ces détails des implications aussi importantes.

Dans une comparaison, la présence d'une conjonction (« comme », « tel », « pareil à ») entre le comparé et le comparant rapproche certes ces deux termes, mais n'opère pas leur fusion. Il y a toujours la distance du « comme », du « tel », du « pareil à », qui empêche ces deux termes de créer un *monstre* — c'est-à-dire un être unissant dans un même corps ces deux réalités hétérogènes. En ce sens, la technique de la comparaison est moins radicale dans ce rapprochement que celle de la métaphore. Appliquée à un contexte d'oppression dans les camps nazis, cette remarque permet de saisir une différence éthique entre les conséquences de la comparaison et celles de la métaphore.

La comparaison rapproche l'homme et l'animal, mais semble lutter contre l'identité de ces deux termes. Alors que les nazis ont voulu que le déporté soit pareil à l'animal, alors que tout le système concentrationnaire était tourné vers une tentative de déshumanisation de l'homme, l'utilisation de la comparaison dans le

[1284] Robert ANTELME, *L'espèce humaine*, *op. cit.*, p. 29.
[1285] Jorge SEMPRUN, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1994, p. 114.
[1286] Binjamin WILKOMIRSKI, *Fragments. Une enfance 1939-1948*, Paris, France Loisirs, 1998, pp. 83-84.

récit se pose comme un refus de l'identité entre l'homme et l'animal. Certes, dit le « comme », l'homme des camps a perdu parfois *l'apparence* humaine, il a même perdu souvent sa *dignité* humaine, mais il n'a jamais été un animal, même si certains de ses comportements l'en ont rapproché. Le « comme » fonctionne donc comme une digue *a posteriori*, dans le cadre du récit, contre la déshumanisation opérée par les nazis. La comparaison, et plus généralement le récit, sont des affirmations que l'humanité de l'homme n'a pas été détruite dans les camps de déshumanisation et de la mort. On peut dire que la conjonction maintient — et symbolise — l'écart infranchissable qui existe entre l'homme et l'animal.

Les conséquences éthiques d'une métaphore de l'homme-animal ne sont pas tout à fait du même ordre. Contrairement à la comparaison, la métaphore ne produit pas de cheville entre le comparé et le comparant. Au contraire — et c'est ce qui fait sa force particulière —, la soudure entre ces deux termes est complète, et même invisible : la distance entre ces deux termes se veut nulle. Dès lors, l'une des conséquences éthiques d'une métaphore de l'homme-animal dans le cadre d'une littérature concentrationnaire est qu'elle… réalise *en littérature* le désir des nazis de rendre les déportés pareils à des animaux. C'est ce qui se passe notamment lorsque Wilkomirski raconte que les femmes accouchent de rats. Il y a bien sûr un pas énorme entre la volonté de réaliser cette fusion, et la réalisation effective de ce désir. À ma connaissance, aucun récit de déportation[1287] n'a voulu *continuer* le désir des nazis, l'achever symboliquement, si je puis dire. Mais il y a cependant un risque que ce geste des nazis soit repris, par inconscience ou non-maîtrise des enjeux du langage, dans les récits de déportation. Il y a un risque que le récit du survivant se mette à parler la langue du bourreau, parce qu'il ne mesurerait pas assez le pouvoir d'oppression du langage.

La métaphore de l'homme-animal me semble être un lieu particulièrement sensible, car elle prend le risque d'évoquer le *point de rencontre* entre l'homme et l'animal — dont témoignaient déjà Homère, avec l'épisode de Circé ou celui des sirènes, et Lucius transformé en âne, et les loups-garous médiévaux, et Grégoire Samsa qui se réveille en cloporte dans *La métamorphose*. La liste est longue dans

[1287] Même *Ulysse trahi par les siens*, où Paul Rassinier dément qu'il y ait eu des chambres à gaz dans les camps d'extermination (La Librairie française, 1961 ; réédition La vieille taupe, 1980).

l'histoire de la littérature mondiale des œuvres qui se sont préoccupées d'étudier ces états — généralement provoqués par des métamorphoses magiques — où l'homme se confond avec l'animal. Le XX^e^ siècle européen pose à nouveau la question de la cohabitation de l'homme et de l'animal, du fait d'une certaine mécanisation de la vie, qui, par exemple, change dans les villes le cheval en voiture à essence. La cohabitation de l'homme et de l'animal, habituelle aux siècles précédents jusque dans les espaces intimes du logement quotidien, devient de plus en plus rare quand progresse la vie industrielle et urbaine. Le système concentrationnaire nazi, imposant l'identification de l'homme et de l'animal, est aussi à lire dans ce contexte. L'assimilation forcée à l'animal est d'autant plus douloureuse et insupportable que le déporté, lorsqu'il est urbain et industrialisé, a parfois oublié les points de contact avec l'animal.

Si ce point de rencontre entre l'homme et l'animal existe bien[1288], il n'équivaut cependant pas, je le répète, à une identité de l'homme et de l'animal. Il ne signifie pas non plus que certaines catégories humaines seraient plus animales qu'humaines — car cela, c'est ce que les nazis ont voulu faire croire. Les déportés juifs, slaves ou communistes ne sont pas plus animaux et moins humains que les nazis. Quel est alors l'intérêt de rendre compte de la fusion de l'homme et de l'animal, si celle-ci n'est pas effective dans les camps, mais qu'elle n'existe que dans les désirs pervers des nazis ? Ne faut-il pas, au contraire, marquer une fois de plus la différence et l'irréductibilité de l'homme à l'animal, pour ne pas laisser l'idéologie nazie vaincre l'homme ? Il convient d'être d'autant plus vigilant que la dimension animale de l'homme est l'un des éléments qui, si l'on en croit le fasciste Jean Turlais, caractérise la « littérature fasciste » qui se nourrirait

> du goût des individualités supérieures selon les *Pléiades* de Gobineau, de la « ressaisie de l'homme comme animal et comme primitif » selon D.H. Lawrence, de l'appel de la race et du sens de l'honneur national selon Péguy et Bernanos, de la virilité selon Montherlant, de la notion d'Ordre selon Maurras […].[1289]

Il convient également de savoir si, le déporté ayant des apparences animales, les

[1288] Voir par exemple Georges BATAILLE, « L'amitié de l'homme et de la bête », *Formes et couleurs*, 1947 ; repris dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. XI, pp. 167-171. Et aussi Dominique LESTEL, *L'animalité*, *op. cit.*, *passim*.
[1289] Jean TURLAIS, « Introduction à l'histoire de la littérature "fasciste" », in *Les cahiers français*, n° 6, mai 1943, p. 32 ; cité par Gisèle SAPIRO, *La guerre des écrivains*, *op. cit.*, p. 40, n. 64.

nazis ont opéré un dévoilement ou une transformation de l'homme. S'agit-il d'un *dévoilement* — c'est-à-dire de la révélation d'une nature véritable — ou bien d'une *transformation* — c'est-à-dire d'une modification de la nature véritable ? Les nazis ont-ils façonné les franges animales des déportés, ou bien ont-ils arraché un certain vernis social qui a laissé apparaître ces franges ? Cette distinction est importante, parce qu'elle permet de mesurer la « réussite » ou « l'échec » de l'entreprise nazie. Elle a donc des implications éthiques fortes. Si les nazis ont transformé les déportés en animaux, alors on peut dénoncer sans trop de problèmes la rhétorique nazie qui constatait que les déportés se comportaient comme des animaux, parce qu'ils étaient effectivement des animaux. Si au contraire il s'agit d'un dévoilement, alors il est beaucoup plus difficile de s'attaquer à cette même rhétorique, parce qu'elle s'appuierait sur une certaine « réalité » difficile à traiter.

Il existe pourtant une troisième voie (synthétique), pour sortir de cette dangereuse alternative et de cette logique binaire d'exclusion. Il s'agit d'affirmer que les nazis ont dévoilé la possibilité non pas d'une *essence* animale de l'homme, mais d'un « devenir-autre » (et notamment un « devenir-animal ») dans l'homme. Il ne s'agit plus alors de considérer les comportements « non-humains » des déportés comme la preuve de leur non-humanité, mais au contraire comme une possibilité de l'humain d'être autre chose qu'humain. Pour le dire autrement, dans le système d'oppression concentrationnaire, l'humain se dévoile comme capable d'être *autre que lui-même*. L'humain est cet être qui peut *aussi* ne pas être humain. L'humain est un être en métamorphose, en transformation, en devenir. Il y a dans l'homme un « devenir-animal », de même qu'il y a en lui un « devenir-végétal » ou un « devenir-minéral » ou encore un « devenir-femme » pour les hommes et un « devenir-homme » pour les femmes[1290].

Le lieu primordial de ces devenirs non-humains de l'homme est le corps. Tous les témoignages des survivants du système concentrationnaire nazi, qu'ils soient déportés raciaux, politiques ou P.G., s'accordent à dire que l'expérience concentrationnaire a été un espace-temps de transformation des corps. Amaigrissement extrême, maladies, blessures, dévitalisation, changement d'odeur

[1290] Les *Gender Studies* semblent être aujourd'hui un outil d'analyse intéressant de ces devenirs sexuels/sexués. Voir notamment Judith BUTLER, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005 ; préface d'Éric Fassin.

corporelle, extinction du désir sexuel, suspension des menstrues pour les femmes, sont certaines des conséquences physiologiques de l'oppression nazie dans les camps :

> On se transforme. La figure et le corps vont à la dérive, les beaux et les laids se confondent. Dans trois mois, nous serons encore différents, nous nous distinguerons encore moins les uns des autres. Et cependant chacun continuera à entretenir l'idée de sa singularité vaguement.[1291]

Le corps prend de nouvelles formes sous la *pression* de l'oppression.[1292] Le stade ultime de ces transformations est régulièrement exprimé par la plus célèbre des métaphores concentrationnaires : l'homme au dernier état de dégradation corporelle ressemble à un spectre, un zombie, un mort-vivant. Cette métaphore nous dit clairement la non-identité de l'humain à lui-même : ce qui est vivant n'a plus le nom de vivant ; ou : ce que nous croyons mort s'avère être *encore* vivant. L'enjeu de cette identité humaine est aussi porté par un regard extérieur. Un rapport du 26 mai 1945 sur la libération du camp de Dachau précise ainsi :

> La conduite [des membres des missions d'observation à la libération des camps] fut souvent assez scandaleuse ; ne cessant de prendre des photos, pénétrant à tous moments dans des baraques, les visiteurs se conduisent fréquemment comme s'ils se trouvaient dans un jardin zoologique.[1293]

Bien sûr, ce comportement des libérateurs est ignoble ; mais il est aussi pour nous un puissant révélateur de cette métamorphose corporelle extrême, qui fait que le déporté ne présente plus à ceux qui le regardent, *l'apparence* d'êtres humains. On retrouve ici la question de la dignité : les déportés ont dans les camps, à proprement parler, perdu leur dignité — jusqu'à celle de leur propre mort.[1294] Mais ils ont conservé leur humanité, ils sont resté humains *malgré les apparences*. C'est en ce sens qu'on peut lire, entre autres sens, le titre du récit de Robert Antelme : *L'espèce humaine*. L'humanité — le fait d'être humain — est irréductible à toute forme d'oppression. N'étant ni une qualité, ni une fonction de l'homme, elle ne saurait être

[1291] Robert ANTELME, *L'espèce humaine*, *op. cit.*, p. 92. Voir aussi Germaine TILLON, *Ravensbrück*, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 1997 (1973) ; et Magda HOLLANDER-LAFON, *Souffle sur la braise*, Paris, Le Cerf, 1993.
[1292] Faut-il lire aussi dans la « Transformation », décidée en 1943 par les autorités allemandes, des P.G. en « travailleurs civils » un autre métamorphose, proposée là encore par l'oppresseur ?
[1293] Rapport sur Dachau par R. Poussard, cité par Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, *op. cit.*, p. 81.
[1294] Giorgio AGAMBEN, *Ce qui reste d'Auschwitz*, *op. cit.*, p. 94.

détruite. Paul Celan donne dans un de ses poèmes une image très intense de l'humanité : c'est une « *miette* » (« *Krume* »), d'une fragilité extrême mais qui ne peut être détruite, précisément parce que sa fragilité la voue à demeurer *un reste.*[1295] Comment peut-on en effet détruire un reste ? Il restera toujours une miette de la miette, un reste du reste.

Dans les stalags et les oflags, les transformations ne sont pas aussi radicales, pas aussi dramatiques que dans les camps de concentration ou d'extermination, mais elles existent bien. L'exemple du Gros Sale de Louis Walter en est sans doute l'exemple le plus net. Son indignité le conduit à être rejeté par communauté des P.G. :

> Son corps, qui avait conservé quelques lignes de son ancienne allure d'homme court et gras, sécrétait l'indolence, distillait la paresse et engendrait une contagieuse envie de dormir. Rejeté par tous, injurié par ses voisins immédiats, il promenait de baraque en baraque, avec indifférence, son incurable malpropreté.[1296]

Le Gros Sale est un paria, et ne ressemble plus à l'image que voudraient se donner les P.G. Mais sous la plume de Walter, physiologie et spiritualité sont étroitement liées l'une à l'autre. Le corps du Gros Sale exprime de manière transparente le relâchement de son esprit. Le Gros Sale est sale physiquement parce qu'il est trop *lâche* d'esprit pour faire l'effort de se laver. Il n'est donc plus simplement question ici de la seule apparence physique, puisque c'est la vie intérieure elle-même qui a perdu sa dignité. Pour Walter, ce passage à l'indignité qui s'effectue chez le Gros Sale est condamnable, moralement — et politiquement aussi, parce que derrière cette figure dégoûtante, c'est la France entière qui semble être en jeu. Être indigne, c'est se laisser aller à la mollesse, c'est renier ce que l'humain doit être pour lui-même et pour la communauté dans laquelle il vit.

Il n'y a pas de place pour le Gros Sale dans la communauté humaine des P.G. selon Walter, parce que cette communauté n'accepte que les formes dignes de l'humanité de ses membres. Il y a pourtant là un enjeu de taille, autant pour les récits de déportation raciale et politique, que pour ceux de la captivité. Comment accepter

[1295] Paul CELAN, « J'ai entendu dire » [« *Ich hörte sagen* », 1952], *Choix de poèmes réunis par l'auteur*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1998, pp. 82-83 ; traduction : Jean-Pierre Lefebvre.
[1296] Louis WALTER, *Derrière les barbelés*, *op. cit.*, pp. 85-86.

les formes dégoûtantes, inquiétantes et parfois effrayantes que prennent le corps et l'esprit humain dans l'expérience concentrationnaire et captive ? Faut-il — du moins — les accepter, ou les refuser ? Comment gérer ces « devenirs » qui assurément bousculent la notion même d'humanité, parce qu'elles contredisent l'image d'hommes volontaires et victorieux face à la défaite ?

La langue du récit a ici un rôle éthique primordial, car elle a constamment le choix d'opprimer ou de libérer la notion d'humanité, de rejeter ou d'accueillir au sein de la communauté ces êtres indignes. Elle peut aussi bien, avec tout autant de facilité et sans doute de légitimité, devenir un instrument d'oppression, ou un instrument de libération des « *puissances de vie* » (pour parler comme Gilles Deleuze). Voilà pourquoi la littérature est à prendre au sérieux : parce que sa fonction « humaniste » ne va jamais de soi et suppose toujours, de la part de l'écrivain, un choix, c'est-à-dire une *conscience* et une *liberté*.

La métaphore de l'homme-animal mérite d'être écoutée avec attention parce qu'elle possède cette puissance d'accueil de ces devenirs, ces franges de l'humain, de manière plus radicale que ne peut le faire la comparaison sur le même thème. Quand la comparaison homme/animal tente de rendre le monde de nouveau familier, la métaphore crée à l'inverse un puissant effet d'étrangeté. Le monstre créé par la métaphore permet de saisir la singularité des métamorphoses subies en captivité. Dans les deux cas, ce rapprochement de l'homme et de l'animal ne sert pas simplement à dénoncer, avec une image frappante, l'oppression nazie. Il explore et accueille, lorsqu'il le souhaite, de nouvelles figures humaines rarement perçues. À cet égard, la littérature contribue, tout autant que le droit ou la biologie, à une redéfinition et donc à une construction de l'humain, dont les conséquences, envisagées avec sérieux, sont sociales, écologiques et politiques.

L'univers créé par la littérature et la fiction donne à la métaphore une puissance manifeste. C'est dans un agencement littéraire que la métaphore peut amener le lecteur le plus loin dans la découverte de son propre devenir-animal. Le texte « Les morts-vivants » de Pierre Mathias est un très bel exemple de la puissance de développement qu'une approche littéraire peut fournir. Le texte de Mathias réussit en effet à tenir, de bout en bout, la conjointance de l'homme-animal :

> […] la pintade de notre travée est une artiste en son genre ; quant à notre cochon, on ne fait pas mieux — c'est magnifique ! Ceux qui ne crient pas, rient, jouissent de ces cris retrouvés, aimés, compris.
>
> Serais-je au milieu d'une société d'animaux ? La métempsycose n'est pas seulement une théorie. Ou avec les compagnons d'Ulysse dans l'antre de Circé ? Quel animal suis-je devenu ? L'écrivain des vignerons, le gribouri ?[1297]

Il n'y a pas de passage ici, comme chez Gaillard, entre l'homme et l'animal mais une jonction entre deux états de l'humain qui ne se dévoilent qu'à l'occasion de conditions exceptionnelles. Dans son texte, Mathias consent à insérer quelques comparaisons entre l'homme et l'animal ; on trouve plus loin un « *métaphysicien qui ressemble à une chouette* » et un P.G. « *dans son coin, accroupi, la tête dans sa valise comme un rat dans une huître* ». C'est peut-être là une stratégie de partage avec le lecteur, lui permettant de temps en temps de mettre un peu de distance entre l'homme et l'animal. Mais Pierre Mathias ne renonce jamais à la fusion entre ces deux états de l'humain. Et s'il qualifie ces hommes-animaux d' « *imitations grotesques d'hommes* », il ne les exclut pas du monde des humains. Il constate, surpris, ces métamorphoses, avoue ne pas les comprendre, mais ne les condamne jamais. On est dans une approche qui ne se situe pas sur le plan moral, mais existentiel. Quelle différence entre cette approche et l'utilisation strictement morale du concept de dignité dans la majorité des récits ! Dans le texte de Mathias, l'humanité de l'homme se lit comme une *ouverture à l'altérité* et non comme une fermeture.

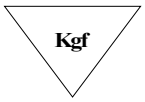
2. Désirs de l'autre

Dans le carnet de lectures qu'il tient en captivité, Marcel Onffroy de Vérez note un passage des *Lépreuses* (1939) de Montherlant dont il vient d'achever la lecture :

> « Dans l'antiquité, qui disait vaincu disait femme ; certains peuples, pour humilier l'ennemi vaincu, le marquaient d'un triangle, représentation de l'organe féminin. »

[1297] Pierre MATHIAS, « Les morts-vivants », *Les vivants*, n° 1, 1945, p. 46. On retrouve ici Circé. Comme l'écrit Philippe Walter, à propos de la mythologie : « *C'est le propre de la mythologie de nous renvoyer au monde de l'origine ; elle nous reporte vers un univers où les frontières entre l'humanité et l'animalité ne sont pas encore définitivement tracées, et où l'ordre du monde est justement en passe de se définir. La mythologie est aussi et surtout l'héritière de représentations archaïques de l'humanité.* » (*Arthur, l'ours et le roi*, Paris, Imago, 2002, p. 90.)

Et dans la marge, commentant cette citation, Onffroy de Vérez dessine :



Kgf : *Kriegsgefangenen* — prisonnier de guerre. Onffroy de Vérez associe les P.G. à des femmes, c'est-à-dire à des êtres vaincus.[1298] En poussant cette association plus loin, ne pourrait-on pas voir dans le travestissement récurrent des P.G. en femmes une expression de la défaite ? Une reconnaissance du caractère vaincu des P.G. et non, comme ceux-ci veulent plutôt le faire croire, une reprise en main du monde, grâce à l'ingéniosité P.G. ? Au lieu de faire partie du projet de reconstruction artificielle de la vie d'avant, ces travestissements seraient alors, de manière inconsciente, l'expression de la part vaincue des hommes captifs. En outre, les P.G., humiliés dans leur valeur combative, le furent aussi dans la virilité qui y était associée. Bien que tous ces travestissements ressortissent plus du comique troupier, de l'esprit de caserne, que de la philosophie *Queer*, on peut y voir la reconnaissance d'une certaine part féminine chez ces hommes que le sort a rassemblé.

Mais ces travestissements sont surtout une manière d'introduire de la différence là où il n'y avait plus, depuis de longs mois que de l'identique. C'est introduire du féminin là où il n'y a que du masculin. C'est une manière d'introduire de l'inconnu, dans cet univers désespérément *trop* connu. Faire la femme, c'est permettre de recréer un lien de séduction entre les êtres. C'est recréer du désir pour l'autre présent à ses côtés, et non plus seulement pour un fantasme de l'Épouse patiente et vertueuse, ou de la Patrie accueillante et généreuse. Par là même, plus profondément, c'est recréer un désir de soi, là où il n'y a plus que du dégoût de soi et de son corps d'homme vaincu. En faisant les femmes, les hommes captifs réveillent alors leur virilité, non celle qui combat, mais celle qui cherche à séduire la femme…

Là encore, cependant, le chemin est tortueux : pour introduire de la différence

[1298] Voir aussi Luc Capdevila, « Identités masculines et féminines pendant et après la guerre », art. cité ; *1939-1945 : combats de femmes…*, *op. cit.*, p. 211.

— la présence féminine —, il faut recourir, par deux fois, au connu. Connu de l'autre d'abord : les P.G., lorsqu'ils se travestissent en femmes, ne prennent d'elles que les éléments les plus saillants, les plus caricaturaux. Raymond Guérin décrit ainsi les acteurs qui jouent les rôles féminins :

> Des stars ! Elles étaient devenues des stars adulées, capricieuses et insupportables, dont les lubies mêmes authentifiaient la suzeraineté. Elles avaient leurs nerfs, leur partenaire mâle préféré. Elles se jalousaient, se débinaient, se chipaient les meilleurs rôles. Tu as vu, insinuait La Baronne, comme Gitane-Bleue était mocharde, ce soir ? La pauvre chérie, elle avait le visage fripé, elle vieillit ! Et, entre nous, son soutien-gorge laissait à désirer ! Marie-Madeleine, perfide, complimentait Tante Pitty : Vous n'avez jamais été plus brillante et pourtant, avouez-le, vous n'êtes pas la femme du rôle. Mais ça a très bien passé ; vous ne paraissez pas votre âge ![1299]

Guérin fait ici très clairement preuve de dérision. Ses personnages ne prennent des femmes qu'un lieu d'hystérie, de persiflage et de superficialité. Il s'agit d'un *lieu commun* que tous les membres de la communauté peuvent s'approprier et partager. Pas question ici, d'individus femmes singulières : celles-là sont dans les rêves, onanistes et nocturnes, des captifs[1300]. Les « *hommes-femmes* »[1301] ne construisent leur altérité que sur une caricature du connu, du commun, du partagé. Il faut en outre recourir à un second connu : cette différence que les P.G. souhaitent faire émerger ne peut être créée que par ceux qui sont là présents chaque jour, et chaque jour identiques. Bref, le surgissement d'une altérité en captivité ne peut provenir que de *la répétition du même*, *la répétition du connu*. Le paradoxe n'a rien d'insurmontable, mais il n'est pas souvent mené jusqu'à son point le plus incandescent. Et ce point de fusion, celui où, finalement, l'altérité introduite se renverse en identité, c'est — sur la question homme/femme — l'homosexualité. Il ne s'agit pas de regretter ou de se féliciter que les P.G. ne soient pas tous devenus homosexuels… mais plutôt de voir comment l'homosexualité est liée, en captivité, à la question de la métamorphose.

Il est remarquable que l'homosexualité soit une thématique extrêmement peu présente dans les récits de captivité. Est-ce une question de pudeur, de morale ? Les « amitiés particulières » des invertis ont pourtant été, depuis le début du XX^e^ siècle, portées par des grands noms de la littérature : Gide et Proust, pour ne citer qu'eux.

[1299] Raymond Guérin, *Les poulpes*, *op. cit.*, p. 372.
[1300] Voir Georges Hyvernaud, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 75.
[1301] Raymond Guérin, *Les poulpes*, *op. cit.*, p. 373.

L'académicien Abel Hermant publia en 1930, *Camille aux cheveux courts*, roman homosexuel à peine déguisé, dans la populaire collection « Le livre moderne illustré », aux éditions Ferenczi. Il ne s'agit donc pas d'un sujet complètement tabou. Mais les nazis déportaient les homosexuels ; et après 1945, l'homosexualité est souvent associée à la collaboration : les « deux Abel », Bonnard et Hermant, en sont les meilleurs exemples.[1302] L'idée que les P.G. aient pu, par la force de la présence des autres hommes, et par l'absence des femmes, devenir homosexuels aurait-elle pu mettre en péril la haute moralité de la communauté P.G. ? Je ne saurais l'affirmer de manière certaine. Raymond Guérin écrit que chez « *l'énorme majorité constituée par les onanistes de tout poil la tentation pédérastique n'avait guère mordu.* »[1303] On peut l'entendre d'une autre manière : les captifs ne sont pas allés au bout de la transformation de l'homme en femme. Ils n'ont pas souscrit jusqu'au bout à cette substitution d'identité qui aurait dû les amener à désirer l'homme-femme comme ils désirent les femmes. La métamorphose n'a pas réussi à s'imposer dans la réalité ; elle n'en est resté qu'au stade de l'illusion. Dès lors les P.G. ne pouvaient pas vraiment projeter concrètement leur désir sur ces hommes-femmes.[1304]

3. Il n'y a pas d'illusion : il n'y a qu'une réalité qui se dédouble

Tous ces jeux baroques auxquels s'occupent les P.G. qui cherchent à sortir de la captivité, conduisent peu souvent à de véritables métamorphoses. Se transformer en femme, en fantôme, en animal reste du domaine de l'illusion, de la disposition d'esprit transitoire et subie plutôt que voulue. Les récits tentent de montrer que la vérité et la réalité du P.G. se cachent sous ces illusions, et que le captif est homme, vivant, humain. Mais puisque cette identité est mise en péril par l'oppression de la captivité, « *l'illusion consentie* » est un moyen d'oublier la réalité de cette oppression.[1305] Or, l'expérience de la honte permet de comprendre qu'*il n'y a pas d'illusion. Il n'y a*

[1302] Voir aussi Jean-Paul SARTRE, « Qu'est-ce qu'un collaborateur ? », art. cité.
[1303] *Ibid.*, p. 376.
[1304] Voir aussi Georges HYVERNAUD, *Carnets d'oflag*, *op. cit.*, p. 118.
[1305] Guy DESCHAUMES, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, *op. cit.*, p. 131.

qu'une réalité qui se dédouble, et à laquelle les P.G. sont soumis, comme ils sont soumis à la réalité qu'ils connaissent déjà, celle où ils avaient l'habitude de vivre, celle où ils avaient leurs repères. Cette seconde réalité, où l'indignité joue une grande part, semble perdurer après la libération des captifs. René Ménard dit que la captivité a changé l'homme en statue ; il évoque aussi la naissance en Allemagne « *d'une nouvelle race de célibataires* ».[1306] Jules Lorquin affirme lui aussi que ces métamorphoses sont bien réelles, qu'elles n'ont rien d'illusoire :

> « Comme il n'a pas changé ! », a-t-on dit de moi à mon retour. « Physiquement un peu amaigri, mais intellectuellement et moralement le même. » Et je le croyais moi aussi. Je prenais mon ombre pour moi-même. J'étais comme en deux êtres qui ne se connaissaient pas.
>
> J'ai lutté désespérément pour les rassembler, pour me retrouver, jusqu'à la souffrance — la souffrance que je n'ai pas pu dire, parce qu'elle n'est plus qu'angoisse physique, sueur et halètement.[1307]

Chez Georges Hyvernaud, la métamorphose du narrateur est particulièrement troublante. Son dévoilement s'opère dès les premières lignes du récit :

> Picolo te reconnaît bien, tu sais, m'a dit Tante Julia. Picolo, c'est le chien. Baveux, chassieux, ignoble, il tremblote sur un coussin.[1308]

Si le chien Picolo reconnaît si bien le narrateur, c'est sans doute qu'il reconnaît en lui un pair. Le narrateur n'a pas même de nom — alors que le chien en a un ! — parce qu'il est en devenir-chien. Il n'est ni tout à fait chien ni tout à fait homme. Il ne peut pas être nommé, car son identité n'est pas fixée et ne le sera d'ailleurs jamais. L'anonymat du narrateur, et celui du *Wagon à vaches* ou de *Lettre anonyme* n'est pas simplement dû à l'indifférenciation, la discrétion absolue qui frappe tous ces personnages. Il résulte aussi de ce que leur identité ne pourra plus jamais être fixée. Elle a été dévastée par le défaite de 1940, et ne pourra pas être reconstruite, ou retrouvée. Le décalage entre les deux réalités s'explique alors parce que les P.G. ont expérimenté en captivité une réalité que les non-P.G. — à l'exception des déportés — n'ont pas expérimentée et qu'ils ne peuvent pas comprendre.

Les métamorphoses animales, spectrales, féminines, « ersatziennes », ne sont

[1306] René Ménard, « Contre nos fantômes », *Les vivants*, *op. cit.*, pp. 20 et 23.
[1307] Jules Lorquin, « Confession d'un revenant », *Les vivants*, *op. cit.*, pp. 17-18.
[1308] Georges Hyvernaud, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 15.

donc pas, comme l'expriment la majorité des récits de captivité, des passages à des états inférieurs, malpropres de l'être humain. Certes, elles sont indignes de l'idée que l'on se fait généralement de l'homme, comme être de parole, de raison, capable de se repérer dans l'espace et le temps, de s'y projeter, être spirituel, par le rire ou la foi, etc. Mais de ces métamorphoses, il n'y a ni à se plaindre, ni à se réjouir. Elles existent, c'est tout, dans l'homme et se dévoilent dans des conditions plus ou moins extrêmes. Pourtant, elles ouvrent la vie personnelle à des possibles rares, étranges, précieux peut-être, pour peu que l'on sache y puiser des *puissances de vie*.

Tant que les P.G. ressentent ces états indignes comme des humiliations et tant que leurs récits transmettent l'idée qu'il faut absolument en sortir, par la volonté ou les idéologies, alors ces puissances de vie demeurent inaccessibles. Pourtant, même le plus lucide et le plus désillusionné de tous, le narrateur de *La peau et les os*, ne parvient à en tirer qu'une amère lucidité, qui le sépare définitivement du reste de la communauté humaine. N'y a-t-il donc aucune solution personnelle — ou politique — pour saisir les puissances de vie qui émergent de ces métamorphoses ? Faut-il se résigner à sortir de ces métamorphoses et retrouver la vie d'avant ? Mais est-ce possible, du moins ? Est-ce que la *démorphose* (le retour à l'état normal après une métamorphose) est encore possible ? Ou bien ne reste-t-il plus qu'à jouer la comédie de la normalité, de la fraternité dans l'épreuve, des « grandes vacances », du dépassement de soi dans l'intérêt national ?

Au tout début des *Poulpes*, Raymond Guérin propose ce qui me semble constituer un commencement de solution :

> Dans le mythe, Thésée sort miraculeusement du labyrinthe. Dans la réalité, la créature, vaincue d'avance, est jetée en pâture au Minotaure. Ce drame inscrit et impose une rhétorique de l'individu investi par la Société, en même temps qu'il inscrit et impose son inéluctable défaite. […] Au héros légendaire se substitue l'Hermès à double face drapé dans la cape de l'Arlequin-Caméléon et hanté par la nostalgie de la beauté de la vie comme par le dégoût de ce qui l'enlaidit.[1309]

Cette solution, c'est la vie double. C'est opposer à la monstruosité du Minotaure une autre monstruosité, celle de « *l'Arlequin-Caméléon* ». Il s'agit donc de refuser sa propre intégrité, au profit d'une perpétuelle ambiguïté.[1310] L'individu n'est plus

[1309] Raymond GUÉRIN, *Les poulpes*, *op. cit.*, pp. 9-10.

[1310] J'ajoute une note, volontiers ironique, mais qui montre aussi que la figure de l'ambiguïté résonne à cette époque : « *Tel Vautrin, François Mitterrand est l'homme aux incarnations multiples. Il a en effet le don d'ubiquité et je le*

identique à lui-même, il est perpétuellement dédoublé, et il assume ce dédoublement. Comme ces P.G. qui s'évadent mentalement en se déguisant (en femmes, en fous, en cochon, en Hitlerjugend), l'abandon de l'identité de soi à soi mène en fait à la libération de sa propre vie. L'évasion est une figure qui résonne ici encore, même lorsqu'elle n'est plus reliée à un contexte résistant. Car l'évasion, c'est d'abord l'accomplissement d'une mue, le remplacement d'une vie où tout est prévisible, répété, monotone, identique, par une vie d'aventure, d'inconnu, de découverte, de singulier.

soupçonne fort d'être en possession du secret redoutable du dédoublement de personnalité. Nouveau Janus, on le voit ici élégant rédacteur du journal, fin lettré, philosophe perspicace et subtil, et on le rencontre là, sanitaire ponctuel et affairé, dévoué à la cause d'Hippocrate. » (*L'éphémère* [journal du stalag IX A], 1er septembre 1941 ; cité par Pierre PÉAN, *Une jeunesse française*, *op. cit.*, p. 151.)

CONCLUSION

Qu'est-ce qui semble important, sinon en découdre avec le destin, et en toute bonne foi ?

Kurt VONNEGUT JR., *Le cri de l'engoulevent dans Manhattan désert*, 1978.

À l'issue de ces analyses, on peut voir que les récits de captivité sont avant tout des outils de digestion de la défaite de 1940.

L'adhésion de nombre d'entre eux à des causes idéologiques (pétainisme, collaborationnisme, résistantialisme) est à lire à cet égard comme la recherche d'une plus grande efficacité, d'une plus grande cohérence de ces tentatives de digestion. S'appuyant sur le terreau de la douleur et de l'humiliation, le pétainisme proposait aux P.G. un redressement, c'est-à-dire une reconstruction de l'homme et de la société, qui prendrait en compte les « leçons de l'épreuve ». Le collaborationnisme, quant à lui, misait sur la rencontre des peuples : l'expérience captive devait permettre aux P.G. de voir et de transmettre à leurs compatriotes l'image d'une Allemagne à visage humain, prospère et respectueuse de son ennemi d'hier. Le résistantialisme tenait au contraire à insister sur la ligne de partage nationale, entre Français patriotes, combatifs, spirituels, et les Allemands, haineux, menteurs et lourds.

Mais toutes ces idéologies, incarnées dans les récits, présentaient nombre de lieux communs, de territoires d'entente. D'une part, les récits refusaient majoritairement d'admettre le caractère idéologique de leur engagement. Ce qu'ils défendent, disent-ils en somme, ce n'est pas une idéologie partisane et séparatiste, mais au contraire l'unité même de la « vraie » France. Les idéologies défendues dans les récits de captivité montrent plusieurs signes de refus du politique : celui-ci, dans le souvenir de l'avant-guerre, divise les Français au lieu de les rassembler et est trop soumis aux vicissitudes extérieures. La plupart du temps, les P.G. ne cherchent pas à faire de la communauté captive un groupe d'influence et de commandement de la Nation française. Soldats de l'armée française, ils se vivent souvent, au contraire, comme les serviteurs du peuple et de la Nation, qu'ils souhaitent d'ailleurs réintégrer le plus vite possible.

Il y a une identité voulue entre les P.G. et la Patrie : les captifs souffrent d'être des membres arrachés par l'exil à la communauté française. Dans les récits fleurissent de nombreuses images de la France comme personne, comme femme, dont le P.G. a été séparé. La France est pour les captifs un point de repère, un horizon et un idéal auquel ils peuvent s'accrocher et qui leur permet de tenir. La France possède une identité pérenne, millénaire, changeant d'oripeaux au gré des modes gouvernementales, mais assurant aux captifs *qu'elle est bien elle-même et le restera toujours*. Voilà pourquoi les P.G. sont sensibles aux discours — surtout pétainiste et gaulliste — de la France éternelle, dont les deux chefs militaires revendiquent l'héritage. Voilà pourquoi aussi les captifs passent sans trop de heurts d'une idéologie à l'autre, car Pétain et de Gaulle leur apparaissent comme deux incarnations successives, et toutes deux légitimes, de l'esprit français.

D'autre part, les idéologies auxquelles souscrivent les P.G. se rejoignent sur l'idée que l'homme ne doit pas se laisser défaire par la défaite. Collaborationnisme, pétainisme et résistantialisme défendent de concert que le captif, par sa volonté et sa dignité, se redressera après avoir trébuché, qu'il ne se laissera pas aller à l'indignité que le choc a provoqué en lui. Cela se comprend aisément : ces idéologies souhaitent — du moins dans leur discours public — construire une politique, un projet de société. Elles doivent donc parvenir à mobiliser les énergies des hommes qu'elles veulent convaincre, ou canaliser leur passivité, afin de mener ce projet à bien. L'adhésion des P.G. à de tels discours se comprend aussi aisément : pour eux, sortir de la défaite est une nécessité psychologique et individuelle avant que d'être idéologique, politique et collective. Mais l'idéologie et le collectif ont des puissances de mise en branle des énergies bien souvent supérieures à celles des individus. Un P.G. qui compterait sur ses seules forces intérieures pour se désengluer de la défaite aura sans doute plus de mal que les membres du Cercle d'Étude de la Révolution Nationale, à qui sont promis les plaisirs d'une sollicitude des plus hautes instances de la Nation. Certains P.G. y parviennent toutefois, mais ils sont rares : Raymond Guérin est de ceux-là, qui refusent, *au nom de leur singularité*, de souscrire à toute sorte de servitude idéologique.

Si les récits de captivité présentent tant de traces des idéologies dominantes du moment, c'est aussi parce ces idéologies permettent de penser la captivité comme le

lieu d'expérimentation d'une communauté. Là encore, un P.G. n'est pas seul dans ce qu'il vit ; il y a ses camarades, et ensemble ils partagent leur travée, leur travail, leur nourriture et l'oppression qu'ils subissent. La constitution d'une communauté P.G. a donc avant tout des incidences concrètes sur l'amélioration de la vie captive. Mais elle permet aussi de donner une identité aux P.G. : souffrir ensemble la captivité, ou lutter ensemble contre l'oppression allemande, c'est trouver un sens à sa présence en captivité. Les P.G. pétainistes seront ainsi les martyrs de la France, pour le redressement de laquelle ils souffriront ; les P.G. collaborationnistes seront les émissaires de la bonne entente franco-allemande ; les P.G. résistants seront des combattants exilés de l'oppression nazie. Tous enfin, seront les défenseurs et les ambassadeurs — conciliants ou batailleurs — de l'esprit français en Allemagne. La dimension idéologique des récits de captivité est donc un outil performant dans la construction de l'identité des P.G. Les récits de Jean Guitton, de Jean Mariat et de Francis Ambrière sont trois excellents exemples de la construction idéologique de l'identité P.G. Ces captifs souscrivent aux idéologies dominantes comme à une police d'*assurance identitaire*.

De manière plus générale, c'est le récit tout entier qui construit l'identité des P.G. D'abord, par sa structure même : un récit est l'articulation de temps, de lieux, d'événements, autour de la personne de l'auteur-témoin. Emporté par l' « *immense fleuve de défaite* » (Hyvernaud), le P.G. reconstruit donc dans le récit la distinction entre lui et l'événement. Le récit permet — dans ses fondements mêmes, et quelle que soit l'esthétique ou l'éthique choisie — de ne pas souscrire à la confusion entre l'homme et l'événement. Cette séparation est due à un principe simple : le témoignage est l'affirmation de l'existence d'un sujet qui parle et qui a survécu à l'événement. Tout témoignage écrit est donc la preuve et la trace de la survie du sujet et de la parole à la catastrophe.

En outre, les récits de captivité — qu'ils soient fiction ou témoignage — fonctionnent la plupart du temps selon le principe de la parole en délégation. Un P.G. qui écrit son récit le fait presque toujours pour ses camarades, à leur intention et à leur place. Le P.G. s'affirme alors une identité forte : celui d'être un représentant de la communauté des captifs auprès de l'opinion publique. Le « *lien de chaîne* » (Gaillard) qui existe entre les P.G. est alors aussi bien moral que scriptural. Le récit

est, là encore, la trace et la preuve de l'existence de la communauté P.G. Cette délégation de la parole doit également être comprise dans une optique de transmission de l'expérience vécue. Les premiers auteurs de récits de captivité sont en grande majorité des gens de lettres, c'est-à-dire des gens habitués à écrire, organiser, communiquer à autrui des événements ou des réflexions. L'enjeu des premiers récits fut donc, en plus des enjeux idéologiques, de présenter une identité de la communauté P.G. à un public de non-P.G. Il fallait trouver un terrain d'entente où les captifs pourraient faire le partage de ce qu'ils vivaient avec ceux de la métropole. En se donnant une image de patriotes, tendus instinctivement vers le désir de la France, et expérimentant le génie français en exil, les P.G. pouvaient montrer la pérennité de la communauté française tout entière. C'était là, en quelque sorte, le cadeau qu'ils offraient à la France déboussolée par la défaite et l'Occupation.

Mais l'orientation idéologique de ces premiers récits ne permit pas de rassembler P.G. et non-P.G., qui furent soupçonnés d'être trop conciliants avec l'ennemi. Après la Libération, il fallut que les P.G. se réapproprient l'image de la captivité donnée par les pétaino-collaborationnistes et insistent sur la lutte contre l'oppression nazie. Il fallut qu'ils montrent qu'eux aussi avaient, avec les moyens dont ils disposaient, résisté à l'ennemi. Malgré tous leurs efforts, les P.G. eurent du mal à convaincre une opinion plus attentive à la vitalité des vainqueurs ou aux souffrances innommables des déportés qu'à la demi-vie, demi-souffrance des captifs. Lorsque, à partir de 1948, les champs testimonial et éditorial furent renouvelés, lorsqu'on songea à laisser la guerre derrière soi, les P.G. crurent trouver une place qui leur fut attitrée : celle de bons vivants, roublards, et spirituels. L'anecdote cocasse devint une technique privilégiée des récits de captivité, et l'évasion, un synonyme de légèreté qui n'alourdissait pas la mémoire de l'opinion publique.

Quelles que soient la diversité des places et des identités que les P.G. voulurent retrouver, à l'aide de leurs récits entre 1940 et 1953, deux constantes se retrouvent. D'abord et fondamentalement, c'est la peur de *ne plus être à sa place*. L'absence prolongée, les événements de la guerre et de l'Occupation ont fortement secoué — sinon bouleversé — les mentalités des Français. L'armée française, écrasée par la

défaite, perd beaucoup de son pouvoir symbolique. Engoncée dans la sacro-sainte hiérarchie, pétrie d'une mentalité d'avant-guerre, refusant de voir le caractère idéologique du conflit présent, elle ne fait plus le poids surtout face aux factions armées de la Résistance civile qui sauvent l'honneur de la Nation. En métropole, les femmes, obligées d'assumer les fonctions que leur époux captif ne peut plus remplir, expérimentent une nouvelle répartition des rôles sexués. Dans ce contexte, les P.G. doivent montrer aux non-P.G. qu'ils sont vivants et présents, sinon par le corps et la voix, du moins par l'esprit. Les récits proposent alors des images d'hommes non pas accablés par la défaite, mais toujours volontaires, ingénieux, et particulièrement lucides sur *ce qu'il faut à la France*.

La seconde constante de tous les récits, c'est qu'ils tracent sans cesse une *ligne de partage*. Entre soi et les autres d'abord : Français/Allemands ; P.G./non-P.G. Mais aussi entre soi et soi : la communauté captive, si elle prône l'unité, n'en possède pas moins des marges indignes d'elle qu'elle s'empresse de condamner et qui la confortent alors dans son identité. La ligne de partage essentielle est dès lors idéologique : P.G. résistants/P.G. pétaino-collaborationnistes ; elle est surtout morale : P.G. dignes (Le lieutenant Lérignot, qui va aux cours de l'Université de l'oflag)/ P.G. indignes (le « Gros Sale »). Mais morale et idéologie se rejoignent précisément là où la première nie ce qu'elle doit à la seconde : les P.G. indignes sont souvent ceux qui ne sont pas du même bord idéologique que celui qui les dénonce… Ces lignes de partage, le plus souvent très clairement marquées, construisent ainsi l'identité de la communauté P.G. En montrant que les captifs sont encore capables de séparer le digne de l'indigne, les récits rassurent l'opinion publique — mais aussi les P.G. eux-mêmes — sur ce qu'ils sont *devenus* en captivité. *Vers la Croix de Lorraine* est ainsi mu tout entier par la volonté de montrer que la contamination de René Berthier/Guy Deschaumes par la « *pétinite* » n'est que passagère et qu'après une bonne purgation par la confrontation avec la « réalité », il retrouve celui qu'il a toujours été : un « vrai » Français, patriote, libre, résistant. En 1946, *La grande illusion* de Jean Renoir ressort dans les cinémas français. Déjà diffusé juste avant la guerre, le film ne semble donc pas avoir perdu de son actualité, malgré la défaite. L'identité des P.G. est donc confirmée : il n'y a pas de rupture entre l'avant-guerre et l'après-guerre, juste une parenthèse que les P.G. se chargent de

refermer.

*

Ces lignes de partage semblent d'autant plus solides qu'elles sont défendues par la quasi-totalité des récits. Est-ce là le signe qu'elles sont bien réelles ? Ou n'est-ce pas plutôt qu'elles donnent des P.G. une image avantageuse ? Sans doute un peu des deux. Mais les voix singulières de récits ne partageant pas ces lignes de partage paraissent d'autant plus singulières — et d'autant plus violentes — que ce consensus est celui de tout une époque. Pétainisme et résistantialisme s'accordent sur l'idée d'une dignité que le « vrai » Français, malgré toutes les épreuves qu'il a traversées, a su conserver. Et aujourd'hui encore, on parle sans sourciller de la dignité que les déportés auraient su conserver dans les camps de concentration. L'insuccès d' Hyvernaud, de Guérin, des *Vivants* est sans doute dû à ce que tous trois s'opposent à ce consensus.[1311] Tous trois tentent de montrer que l'humanité du P.G. ne se réduit pas à sa dignité mais qu'elle inclut également, et avec autant de valeur, les états dits indignes. Ces états indignes — animaux, spectraux, « ersatziens », féminins — ne sont ni illusoires, ni passagers. Ils sont une réalité des hommes, un des multiples devenirs que peut produire leur être. La captivité opère alors comme le lieu d'un dévoilement de ces devenirs, que la majorité des récits de P.G. cherchent à effacer, à oublier, car elle n'est pas conforme à l'image que les captifs souhaitent se donner d'eux-mêmes.

Acceptant la part animale de l'homme, Guérin, Hyvernaud et *Les vivants* n'en établissent pas moins des lignes de partage et construisent des identités. Eux aussi écrivent des récits. Mais ce qu'ils écrivent bouscule véritablement les lignes de partage habituelles. Quand la plupart des récits de captivité choisissent de mettre le plus de distance possible entre le P.G. et la défaite, tous trois préfèrent au contraire réduire cette distance et observer ce qui se joue, lorsque la tension entre l'homme et l'événement est plus forte, à mesure que l'un se rapproche de l'autre. Il s'agit là d'un choix esthétique et idéologique bien sûr. Il est à mon sens particulièrement précieux

[1311] Guy Durliat prépare pour 2008 une édition des critiques et comptes rendus concernant *La peau et les os*. Son travail viendra peut-être confirmer — ou infirmer — cette hypothèse.

parce qu'il choisit d'*étendre l'humanité de l'homme*, plutôt que de la réduire à sa seule dignité. Jules Lorquin évoque les risques de cette réduction de l'humanité :

> Et les enfants qui admiraient leur père lointain, ce père si roide dans l'adversité qui leur écrivait du fond de la captivité : « Restez droits et forts ; à cette condition la vie, souvent cruelle, gardera pour vous un sens et une beauté. » Les enfants, devant la misère de cet étranger, ne peuvent que le plaindre, c'est-à-dire, en eux-mêmes, le mépriser. […]
>
> Et cette femme appelle toutes les ressources de charité de son cœur pour comprendre, pour lutter contre la déception que lui inflige ce mari admiré, désiré pendant cinq ans, ce soutien si patiemment attendu et qui est là, dans la réalité, écrasant et tuant le bonheur de tous comme un « bourreau de faiblesse ».[1312]

La dignité revendiquée n'est en fait qu'une roideur glaçant ceux qui l'accueillent et ne parviennent à voir que la demi-vie du P.G. La communication entre P.G. et non-P.G. n'est plus possible, parce que les conseils de dignité proviennent en fait d'un lieu d'indignité, à laquelle ceux-là ne font que réagir. Les appels à la dignité sont donc pris dans une logique de fantasme : le P.G. fantasme sa propre dignité, et projette son fantasme sur ceux qui, à leur tour, fantasment l'absent. Dans ces conditions, le retour à la réalité ne peut qu'être décevant.

Hyvernaud assimile la revendication de la dignité de l'homme à une réduction volontaire — et hypocrite — de l'humanité. Faucheret qui joue après la guerre la comédie de l'homme respectable, dissimule *ce qu'il a été et ce qu'il est toujours* : un homme dont la part indigne compte autant que la part digne. La comédie de la dignité dans l'épreuve permet d'imposer un ordre sur un lieu de désordre *fondamental*. Propre, marié à une femme à tête de gardienne de w.-c., Faucheret veut faire oublier qu'il a été *ignoble* de crasse et de lâcher-prise. Il faut donc, pour Hyvernaud, choisir le parti du désordre et de la crasse, si l'on veut être fidèle à ce qu'est vraiment l'homme. Hyvernaud écrit « mal »[1313], parce qu'en captivité, « *on se tient mal* »[1314]. Comme l'écrit Mary Douglas, « *la saleté est une offense contre l'ordre* »[1315]. *La peau et les os* fourmille de descriptions où le gluant se dispute au crasseux. En captivité, le P.G. est une matière molle[1316] :

[1312] Jules LORQUIN, « Confession d'un revenant », *Les vivants*, *op. cit.*, pp. 9-10.
[1313] Voir *supra*, ch. « Renouvellement du champ testimonial (1945-1953) », p. 306 sqq.
[1314] Georges HYVERNAUD, *Carnets d'oflag*, *op. cit.*, p. 63.
[1315] Mary DOUGLAS, *De la souillure. Études sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte, 1992, p. 24.
[1316] N'est-ce pas pour cela, d'ailleurs, qu'il se fait aussi facilement manipuler par les idéologies dominantes ?

> Il n'y a qu'à se laisser aller. Ce n'est pas tellement désagréable. Ça procure une impression confuse de délivrance. Quelque chose en nous s'est résorbé, une exigence a cédé, une dureté fondu. Nous voilà débarrassés de tout ce qui nous maintenait et nous contraignait. À présent que nous avons touché la limite inférieure de nous-mêmes, l'existence a pris une fluidité singulière. Inutile de se défendre. On trouve une espèce de douceur dans cette destruction de soi. Il n'est que de s'abandonner, de se résigner à l'avilissement et au pourrissement.[1317]

Cette « *limite inférieure de nous-mêmes* » que l'indignité de la vie captive permet d'atteindre, c'est peut-être celle du connu de nous-mêmes. Au-delà, « *un peu plus loin* »[1318], c'est l'inconnu qui peut mener, comme Percheval, à la folie si l'on n'y prend garde ; mais c'est encore un lieu de notre humanité. Au-delà, l'individu, le sujet parlant et raisonnant, ne semble avoir aucune prise — et pourtant il est toujours vivant. La folie de Berger dans le récit de Vialatte est un très bel exemple d'une vie qu'aucun individu, aucune idéologie ne peuvent *s'approprier* et qui pourtant fonctionne à plein régime. Berger est en vie, Faucheret est en vie, mais d'une vie qui effraie parce qu'elle ne ressemble plus à ce qu'ils connaissaient de la vie.

Chez Hyvernaud, l'indignité est également une forme étrange de convivance, qui s'exprime dans l'endroit le plus indigne du camp : les « *cabinets* » :

> Les cabinets, ici, c'est une baraque badigeonnée d'un brun ignoble, avec une porte qui ne ferme pas et des vitres cassées. Seize sièges là-dedans, huit d'un côté, huit de l'autre. Et des traces de merde sèche sur les sièges. On s'installe côte à côte, dos à dos. Seize types sur leurs seize sièges, alignés, identiques, pareillement attentifs au travail de leurs boyaux. Chacun a sa feuille de papier à la main, comme une demoiselle qui s'apprête à chanter dans un salon. Ils s'efforcent ensemble, mornes, soucieux, confondant leurs bruits et leurs odeurs. Et d'autres, debout contre la paroi goudronnée, pissent. Un petit ruisseau d'urine mousseuse coule à leurs pieds. Et il y a encore ceux qui attendent leur tour en causant de leur famille ou de leur constipation. Fraternité des barbelés. Fraternité dans la puanteur et la flatulence.[1319]

La communauté P.G. laisse la place à une confusion de corps, de bruits et d'odeurs. Les paroles échangées sont elles mêmes des lieux communs : rien ne s'y raconte de précieux ou d'intéressant, mais la parole existe, malgré tout, et se partage. Dans son *Histoire de la merde*, Dominique Laporte fait remarquer à quel point les latrines sont le lieu privilégié du langage. De ce point de vue, elles constituent un lien entre l'espace privé et l'espace public. La merde est bien, à proprement parler,

[1317] Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, p. 69.
[1318] *Ibid.*, p. 91.
[1319] *Ibid.*, p. 46.

une *expression* de l'individu.[1320] Robert Antelme rappelle que dans les camps de concentration, les latrines constituent un des seuls lieux de liberté qu'il reste aux déportés. De la même manière que chez Hyvernaud, les excrétions y sont fécales et verbales, et ne *produisent* pas grand'chose d'important :

> Aux chiottes — un espace entouré de quatre planches hautes avec une fosse au milieu —, des copains piétinaient dans la boue de neige et d'urine. Ils n'y allaient pas simplement pour chier ou pour pisser ; ils y allaient pour y rester un moment, les mains dans les poches. C'était aux chiottes que les copains se disaient bonjour pour la première fois le matin, et se questionnaient.
>
> — Quoi de nouveau ?
>
> — Rien de nouveau.
>
> […]
>
> [Ceux qui chiaient] parlaient à voix basse de la soupe. Fritz entrait brusquement dans le carré. Ils chiaient, ils ne bougeaient pas. Fritz les regardait. Ils chiaient vraiment. Il s'en allait.[1321]

C'est précisément parce que rien ne se dit d'important, parce qu'il y a si peu de signifié et juste ce qu'il faut de signifiant, que le Kapo Fritz, venant vérifier ce qui se passe, ne peut plus exercer son pouvoir sur ces hommes qui vivent sur un *presque rien*. La merde, comme le langage minimal, ne peuvent être réappropriés ou contrôlés. Ils ne peuvent être récupérés par des puissances idéologiques.[1322] Sur la merde et la parole minimale, on ne fonde rien. Mais le *reste*, cette « *miette* » dont parle Paul Celan, c'est la trace profonde de l'humanité et de la vie de l'homme. Car il s'agit bien de vie, malgré les apparences. Georges Hyvernaud écrit :

> J'aimerais autant parler d'autre chose. De choses claires. Parler de claires jeunes filles, ou d'un regard de vieille dame, ou d'un peuplier au bord de la route. Parler d'un poème, d'une écharpe, d'un tableau de Matisse. Mais tout cela n'existe plus. C'est fini. Il n'y a plus de couleurs, de feuillages, ni de regards. Tout a été englouti dans une catastrophe informe. Tout est foutu. Il n'y a plus, au milieu d'un univers détruit, que cette baraque où l'on se soulage en tas. Tout est vide et mort. Et au milieu du vide et de la mort, il ne reste plus que cet asile de la défécation en commun…[1323]

[1320] Dominique LAPORTE, *Histoire de la merde*, *op. cit.* Je renvoie également au travail de Lénaïc Normand, « On se remplit quand on se vide. Petite ethnographie des pratiques culturelles aux toilettes », mémoire de Master 1 de Sociologie, sous la direction de Barbara Michel, Université Pierre Mendès-France – Grenoble 2, 2007.

[1321] Robert ANTELME, *L'espèce humaine*, *op. cit.*, p. 73.

[1322] Deux exceptions toutefois. À Auschwitz, les nazis récupéraient le méthane produit par la macération des fèces des déportés pour chauffer les baraques des gardiens. Et Francis Ambrière rapporte que, durant la drôle de guerre, dans un régiment de chasseurs à pied, certains soldats atteints de dysenterie revendaient leurs déjections ensanglantées, qui permettaient à celui qui les montrait au médecin militaire de ne pas partir au front. (« Prisonniers », *Vie et mort des Français*, *op. cit.*, p. 74 [2 décembre 1940].

[1323] Georges HYVERNAUD, *La peau et les os*, *op. cit.*, pp. 46-47.

Vie minimale, vie indigne qui ne présente pas les signes convenus de ce qu'on attend de la vie. Mais vie en commun malgré tout, vie présente, et non fantasmée, non projetée en dehors de soi comme l'était la vie rêvée du retour. Les latrines sont donc le lieu même de l'expression de ce « réel larvaire » qui se dévoile en captivité, cette seconde réalité que les P.G. découvrent et qu'ils ne peuvent, pour la plupart, accepter comme étant la leur.

Dans son étude des pratiques culinaires au XIX^e siècle, Jean-Paul Aron rapporte un fait qui trouve ici une résonance toute particulière :

> Dans les marchés, des échoppes spécialisées vendent des restes, légalement, après vérification officielle, les prix variant selon l'état des victuailles, leur qualité d'origine, l'apparence des plateaux. Ils constituent le *bijou*. Euphémisme ? Antiphrase ? Dérision des beautés fanées ? Je serais tenté de prendre le mot à la lettre : joyau, valeur précieuse ! Produits [d'un] système hiérarchisé […], les résidus se subordonnent comme des hypostases : les restes des restes ; leurs restes encore, et ainsi de suite. Autant de degrés, autant de niveaux d'exploitation. Pour saisir le processus à sa source, point n'est utile de sortir des Halles. Contemplez dans ce coin un pavillon, soi-disant contrôlé par les inspecteurs, en fait abandonné à son trafic sordide. On y entasse, attendant le client, des têtes de poisson, des côtelettes mal rongées, des bouts de gigot, des fragments de pâtisserie, le tout pêle-mêle, imprégné de vingt sauces différentes, rejeton du *bijou*, vieux de cinq jours, pas encore complètement corrompu. On appelle cet amalgame l'*arlequin* sans doute à raison de sa bigarrure.[1324]

L' « *arlequin* », c'est le mélange, le reste du reste, inépuisable, indigne d'être consommé et qui échappe à tout contrôle. L'humanité de l'homme — son reste, fragile et indestructible — est bien celui dont parle Raymond Guérin, celui que le Minotaure ne pourra jamais opprimer.

*

Au terme de ce travail, on peut comprendre un peu mieux, je l'espère, en quoi les récits de captivité soulèvent de véritables enjeux d'*humanité*. La majorité des P.G. ont voulu, le plus sincèrement possible, partager la mémoire de leur expérience avec ceux qui ne l'avaient pas vécue. Leur soumission à des idéologies dominantes ou à des techniques littéraires consensuelles (l'aventure, l'anecdote) exprimait leur désir de voir leur vécu reconnu par les Français. Paradoxalement, ces choix idéologiques

[1324] Jean-Paul ARON, *Le mangeur du XIX^e siècle*, Paris, Payot, 1989, p. 297.

et esthétiques n'ont pas pu créer le consensus qu'ils espéraient. Lorsque les P.G. réussissaient à susciter l'attention d'un public, c'était pour diluer leur identité dans celle que leur proposaient les idéologies dominantes : martyrs ou évadés. Lorsqu'ils essayaient de montrer que leur identité n'allait plus de soi, ils ne trouvaient pas l'écoute que cette affirmation méritait, sans doute.

Mais il n'y a pas à regretter que cette expérience se soit transmise si mal dans la société française. Il faut plutôt reconnaître que le poids de l'événement sur ces vies d'hommes a dû limiter de manière drastique l'étendue de leurs choix, idéologiques et esthétiques. La seule chose qui comptait, de 1940 à 1945, c'était survivre — psychologiquement, sinon physiquement — à la défaite et à la captivité. Il fallait bien rester en vie, quoi qu'il arrive. Il fallait bien se reconstruire.

Les récits s'aventurant sur les contrées de l'indignité sont rares, mais plus tardifs aussi : *La peau et les os* est publié en 1949 et *Les poulpes* en 1953. Toutefois, leur rédaction commence dès la captivité : c'est donc que ces appréhensions si singulières existaient déjà à l'époque, et ne sont pas nées d'un dégoût provoqué par le retour en France. Pourquoi la majorité des récits ne sont-ils pas allés sur ces terres inconnues, alors qu'ils en avaient sans doute la possibilité ? Pourquoi les intuitions de Guérin, d' Hyvernaud et des *Vivants* furent-elles aussi peu partagées par les captifs ? Cette question demeure pour moi sans réponse.

ANNEXES

1. — un officier de l'armée française : marcel onffroy de Vérez

2. — méthodologie de recherche des récits de captivité

3. — tableaux : publication des récits de captivité (1940-1953)

4. — graphique : publication des récits de captivité (1940-1953)

ANNEXE 1 : Un officier de l'armée française : Marcel Onffroy de Vérez.

L'idéologie et la politique sont à l'époque de la guerre plus prégnantes que jamais. Leurs mécanismes et leurs effets envahissent tous les champs d'existence des Français occupés ou en exil. Pour autant, tous les comportements des P.G. ne sont pas forcément à lire avec une grille idéologique. Si, dans les stalags et les oflags, certaines baraques se laissaient orner d'un portrait de Pétain, les rêves des P.G. n'en furent pas pour autant à chaque fois éclairés de la bienveillante lumière des sept étoiles du Maréchal…[1325] L'apolitisme est certes, comme le disait Sartre, une attitude de droite, donc politique, mais politiser la vie, ou l' « idéologiser », est avant tout un choix individuel fort. La préoccupation politique des P.G. n'atteint pas toujours de tels sommets d'engagement et de subtilité que pour ceux que j'ai cités jusqu'ici. Tous les P.G. ne sont pas — fort heureusement ! — Jean Guitton, André Masson ou Francis Ambrière. Mais on retrouve régulièrement ce souci politique dans les divers écrits de captivité.

Le journal de captivité de Marcel Onffroy de Vérez est de ce point de vue un cas intéressant. Si son carnet n'a jamais été publié, il n'en demeure pas moins un document extrêmement intéressant de la vie d'un officier de carrière captif en Allemagne. Ayant en outre eu l'occasion de récolter des renseignements auprès de ses descendants[1326], j'ai pu mieux cerner l'état d'esprit politique du captif Onffroy de Vérez.

Ce document se présente comme un petit carnet de 141 feuillets, d'une écriture très serrée, parfois difficile à lire. Les premières pages (de juin à août 1940), lorsqu'il est dans le camp de Niemburg, sont presque entièrement remplies de considérations sur le contenu et les horaires des repas… non respectées par l'organisation allemande du camp (oflag XVII A) :

> [Mercredi 24 juillet 1940] […] Je prends l'habitude de casser la croûte à 10 h, vu les heures de déjeuner entre 15 et 17 h — Il y a distribution d'un colis de la + yougoslave : j'ai eu

[1325] « *Le portrait du maréchal Pétain s'étale partout, même à la tête de nombreux lits, à côté des chapelets*. » (Lieutenant-Colonel MAUVIN, rapport au P.D.R.., août 1945 ; archives du Ministère des anciens combattants et Veuves de Guerre ; cité par Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 501.)

[1326] Je tiens à remercier ici plusieurs membres de la famille de Marcel Onffroy de Vérez : Mme Christiane Pourquery de Boisserin, Mme Sophie Onffroy de Vérez, Mme Aleth Pourquery de Boisserin, Mme Caroline Hamon-Chaffoteaux, Mme Véronique de Waru, M. Vincent Pourquery de Boisserin, pour les renseignements et les documents qu'ils m'ont permis d'obtenir.

30 gr. de fromage !

Ça part d'un excellent sentiment, mais comme réalisation ? ?…

Record pour le déjeuner : prévu pour 14h, il a lieu à 17h passées. On ne se f. pas davantage du monde ; et encore pour manger des fayots à la baleine pas cuits.

Ah ! les estomacs… En regagnant les chambres, perception du dîner. Comme il y avait en plus du suif et d'un peu de sucre, du fromage blanc, il a fallu liquider celui-ci avant qu'il n'aigrît

Ce n'est que plus tard, une fois que la situation matérielle du camp s'est stabilisée, et que Marcel Onffroy de Vérez en accepte plus ou moins les règles, que son journal laisse la place à des réflexions concernant les événements politiques et militaires qui se passent à l'extérieur :

Sam. 13 juill. [1940] — Je lis dans Hanstaux[1327] « La fleur des histoires françaises ». T.B. synthèse géo et histo — et des traductions d'articles all. parfois d'une implacable vérité… Déj. à 11h ¼

Pommes en « sauce » ; vraiment maigre ! — petite canette de bière à 8ˣ — quasi-rien à la « cantine », pas de vivres.

Pose de verrous aux volets ! — Changé chemise après 24 jours !

Dîner : micro. singe et miel d'art. — En France, Pétain œuvre.

Sa vie aura recommencé à 60 ans !

« *En France, Pétain œuvre* » : une telle phrase n'est pas le signe d'un fort engagement politique, même si le carnet rapporte par ailleurs que Marcel Onffroy de Vérez assiste, à l'oflag, à plusieurs conférences de membres de l'Action française :

[Dimanche 28 juillet 1940] […] il y avait 4 conférences affichées ; si j'avais su que l'une d'elles sur l'Orientation professionnelle était un camouflage d'A.F. j'y serais allé (Foulon dixit) — Dîner avec tartine de suif, p. de t. et bout d'oignon au sel…

[Dimanche 4 août 1940] […] — Dîner : pâté de foie, 50 gr. ! — Après l'appel de 20h, je vais à une 2ᵉ confé. d'un industriel alsacien d'A.F. Thierry-Mieg, sur l'Alliance corporative dans le textile, amélioration spirituelle du syndicat. Le « choc » de notre défaite engendre un esprit de réformes, très révolutionnaire (dans le meilleur sens du terme). C'est d'autant plus émouvant, que ns ns sentons ici en marge de tout ce qui s'élabore en France actuellᵗ, et que l'Allemagne suit avec une gde attention, sinon inquiétude ± dissimulée.

Saint-cyrien, Onffroy de Vérez fut enseignant à Saint-Cyr avant la guerre où il eut comme élèves Leclerc et de Gaulle, dont il n'appréciait pas le caractère trop tranché.[1328] Militaire de carrière (il était commandant d'un bataillon de chars au

[1327] Gabriel HANSTAUX, *Études historiques*, 1886.

[1328] Après la guerre, il ne manquait jamais de cracher par la fenêtre de sa voiture, lorsqu'il passait à Colombey-les-deux-Églises…

moment de sa capture le 21 juin 1940), fils d'officier de cavalerie mort au champ d'honneur en 1917, lui-même jeune engagé (17 ans !) dans la Première Guerre mondiale, officier de la Légion d'honneur en 1918, Marcel Onffroy de Vérez fut, par tradition, de droite catholique à tendance royaliste. On devine que les valeurs conservatrices auxquelles il souscrivit étaient plus celles d'un homme d'action dont elles assuraient la stabilité morale, que celles d'un idéologue à la Guitton, cherchant à réfléchir et diffuser sa pensée autour de lui.

Son journal ne témoigne pas particulièrement d'une âme résistante, ni même de protestataire ; il partage avec ses camarades la « haine du boche », mais sait reconnaître la valeur militaire de ses ennemis : quelques jours après sa capture, il juge les allemands « *corrects mais débordés* » (29 juin 1940). En revanche, il semble mépriser ceux de ses compatriotes qui cherchent dès les premiers jours à se ranger du côté allemand : « *Qqs podolécheurs, triste mentalité.* » (4 juillet 1940).[1329]

À son retour de captivité, en 1945, Marcel Onffroy de Vérez fut contacté par son ami le Général Leclerc pour assurer une mission en Indochine. Il y resta 2 ans, jusqu'à la mort de Leclerc. On peut voir dans cette décision surprenante de quitter de nouveau son pays — où il laissait une femme, quatre enfants et deux petits-enfants — un *désir d'action* qu'il n'a pas pu ou pas su concrétiser en captivité. Jean-Bernard Moreau rappelle tout de même la difficulté que les officiers d'active eurent à se réintégrer à la France libérée, en 1945 : on leur reprochait leur soutien massif à Pétain.[1330]

Ce rapide portrait d'un officier de carrière me permet d'introduire un cas de P.G. préoccupé par le politique, mais soumettant constamment celui-ci à un principe supérieur. Le politique est alors moins un choix, ou un souci qu'un *champ culturel et moral* où s'inscrit l'action et notamment l'action militaire. Marcel Onffroy de Vérez n'est pas apolitique au sens où il ne s'intéresserait pas à la chose politique. Sa bibliothèque d'avant et d'après guerre, ses lectures de captivité sont suffisamment claires sur ce point : il possède, entre autres ouvrages, un exemplaire de l'édition française de *Mein Kampf* ; *Notre avant-guerre* de Robert Brasillach (qu'il annota sur la deuxième de couverture : « *Casa*[blanca] *26.10.50 / après deux ans de recherches…* ») ;

[1329] L'expression « *podolécheurs* » était alors la mode, semble-t-il, puisqu'on en trouve une variante chez Galtier-Boissière : « *podosuceurs* » (27 octobre 1941 ; *Mon journal sous l'Occupation*, *op. cit.*, p. 71.).
[1330] Jean-Bernard MOREAU, *op. cit.*, p. 575.

Réquisitoire contre le mensonge, juin 1940-juillet 1962 de René Reutier ; *Panorama de la IIIe République* de Léon Daudet ; un tiré à part du second tome de *La chasse aux bobards* de Georges Champenois.[1331] En captivité, il tient des carnets de lecture, où il consigne soigneusement les titres qu'il a lus ; certaines de ses lectures ont droit à une petite notice de commentaires, dont la majorité ont trait au patriotisme, aux militaires et à la religion. C'est le cas notamment des *Décombres* de Lucien Rebatet, qu'il lit en mai 1942. Je reproduis les passages les plus significatifs de cette notice, qui donnent des éléments intéressants sur son positionnement idéologique :

> […] Fasciste « hitlérien », ayant mangé au râtelier de l'A.F. *jusqu'en 1940* et reniant bien laidement Maurras, équipier de *Je suis partout*, judéophobe, antimilitariste évident mais disant aimer l'Armée, d'origine probablement catholique mais déversant des tinettes sur l'Église, Rebatet laisse percer l'aigreur de l'intellectuel n'ayant atteint ni la fortune, ni la célébrité, et la sourd rancœur du « troufion » qui a désiré l'épaulette.
>
> […]
>
> Satire, parfois très juste et profonde, des mœurs politiques françaises, des politiciens de la IIIe, des institutions — Antivichyssois, bien entendu, par surcroît.
>
> […]
>
> Livre publié à Paris, sous l'Occupation, et chaleureusement autorisé dans les camps de prisonniers.
>
> Rebatet qui « prétend » donner des « leçons de patriotisme » devra en effet être récompensé dès que possible.
>
> […]
>
> Laver son linge sale en famille.
>
> Ne pas donner d'armes supplémentaires à l'ennemi.

La position d'Onffroy de Vérez paraît ici assez clairement maurassienne, vichyssoise, catholique. Les deux dernières phrases marquent clairement son anti-germanisme (sinon son anti-nazisme) et son nationalisme « traditionnel ».

La bibliothèque d'Onffroy de Vérez comprend également un exemplaire de *6 000 à l'oflag XVII A* (1946) [1332] et le *Journal dessiné d'un P.G. 1940-1941* (1942).

Ces deux derniers ouvrages sont les seuls concernant directement la captivité que j'ai pu trouver dans la bibliothèque de Marcel Onffroy de Vérez. La présence de

---

[1331] Adolf HITLER, *Extraits de Mein Kampf accompagnés de commentaires*, édité par E.L. MICHEL, Paris, Les Belles Éditions, s.d. ; Robert BRASILLACH, *Notre avant-guerre*, Paris, Plon, 1950 (1e édition : 1941) ; René REUTIER, Réquisitoire contre le mensonge, juin 1940-1962, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1962 (Reutier est un ingénieur polytechnicien qui regrette que la France ne soit pas dirigée par des ingénieurs.) ; Léon DAUDET, *Panorama de la IIIe République*, Gallimard, 1936 ; Georges CHAMPENOIS, *La chasse aux bobards. Les bobards historiques et plusieurs autres*, Paris, Éditions Bossard, 1931. Sa *Chasse aux bobards* débute par un ensemble d'exergues, issues d'auteurs juifs ou non, et dont la somme est clairement antisémite. Le reste du livre est patriotique, familialiste, nostalgique d'une grandeur passée de la France, violemment antimarxiste, et antiallemand.)

[1332] H. NATTIER et A. REFREGIER, *6 000 à l'oflag XVII A ou cinq ans de captivité au fil des jours*, Paris, J. Vautrain, 1946.

6 000 à l'oflag XVII A s'explique facilement : l'ouvrage évoque la vie de l'oflag où se trouvait Onffroy de Vérez. Mais, en y regardant de plus près, certains aspects de ce livre retiennent l'attention, et permettent de compléter le portrait politique de cet officier. Publié en 1946, *6 000 à l'oflag XVII A* présente une lecture « résistante » de la captivité. Les auteurs y révèlent toutes les actions clandestines et risquées dirigées contre leurs gardiens allemands, et tous les préparatifs des tentatives d'évasion. Des noms d'officiers y apparaissent, mais uniquement sous la forme d'initiales.[1333] Nulle part je n'ai trouvé la présence du nom de Vérez, si ce n'est dans trois annotations de sa propre main. Le 17 septembre 1943, on lui propose de faire partie du groupe du « *Grand Départ* ». Les auteurs de *6 000 à l'oflag* expliquent toutefois la rude sélection qui s'opère parmi les officiers choisis : « *En tête, tous ceux qui ont travaillé à la réalisation du souterrain, ensuite, ceux qui ont participé déjà à des travaux du même genre, ou à des évasions.* » Onffroy de Vérez annote ainsi cette phrase :

> Je suis pressenti, mais je décline n'ayant pas le temps matériel de « préparer » mon évasion.

En outre, il ajoute, entre les commentaires des 30 novembre et 31 décembre 1943 :

> 22 décembre.
> Le g[al] Gibert me confie la direction de toutes les activités clandestines du camp.

Enfin Onffroy de Vérez ajoute qu'il fait partie de « *Ceux de Gratzen* », dont le sort est conté à la date du 25 avril 1945, après l'évacuation du camp.[1334] Je ferai deux remarques à ce sujet. D'une part, on peut lire dans ces annotations un désir de Vérez d'inscrire son expérience personnelle de la captivité dans l'expérience collective racontée dans l'ouvrage. Ces annotations n'ont cependant pas une grande portée, puisqu'elles n'arrivent finalement à la conscience que des seuls membres de la famille de Vérez. Ce sont alors moins un acte officiel, partagé, qu'une balise de souvenir personnel. D'autre part, et parallèlement, cette tentative de réintégration de l'histoire et de la mémoire collectives de la captivité se fait sous le signe double de la

[1333] « *12 heures. — Avec D…, avons exploré le champ des épaves.* » ; « *M… est officier de jour.* » ; etc. (*Ibid.*, pp. 12 et 35)
[1334] *Ibid.*, p. 158.

Résistance et de la « responsabilité ». Si Vérez n'a pas particulièrement partagé les valeurs de la Résistance durant la guerre, il peut tout de même prétendre faire partie, à son niveau, de sa mémoire. Mais cette discrète participation à la Résistance est encore une fois celle d'un militaire, pour qui la politique n'est pas une fin en soi. Ce qui est reconnu par les P.G. résistants — même si Vérez leur force un peu la main —, c'est sa valeur de chef militaire, plus que celle d'un homme engagé contre l'oppression nazie.[1335] Marcel Onffroy de Vérez n'essaie pas, à mon sens, de faire croire qu'il a été résistant en captivité, mais bien plus qu'*il n'est pas totalement passé à côté du cours de l'Histoire*, qui fut écrite comme il se doit par les vainqueurs, c'est-à-dire les Alliés et les Résistants. Ce rattrapage de dernière minute du train de la Résistance nous dévoile évidemment aussi sur le vide et l'inaction qui ont caractérisé pour beaucoup de Français la captivité. La captivité a souvent été vécue — et souvent, de fait, elle l'a été — comme un gâchis de temps, et un gâchis de jeunesse pour certains.

Une annotation de l'exemplaire du *Journal dessiné d'un P.G.* le montre bien. À la page 56 du *Journal dessiné*, Antoine de Roux, décrit le déroulement d'une journée ordinaire sous les grandes tentes du stalag[1336] de Stargard, en Poméranie :

> Dès que le prisonnier arrive sous la tente, sa vie est ainsi réglée : tout l'été, dans quelque camp qu'il se trouve, il devra, aux mêmes heures, se réveiller, manger, se coucher et (même quand il travaillera) attendre. Attendre debout, des heures durant, pendant les rassemblements, tandis que le Gefreiter compte et recompte les hommes.
>
> Attendre la nourriture.
> Attendre des nouvelles.
> Attendre la paix.
> Attendre la libération.

Une main de lecteur — celle de Marcel Onffroy de Vérez — a barré, au crayon à papier, le mot *paix* et l'a remplacé par le mot « *victoire* ». Modification anodine, apparemment, mais qui prend, me semble-t-il, une toute autre importance dans ce

[1335] Contrairement à Darnand, par exemple, Onffroy n'est pas un pur homme d'action, mais bien plutôt un militaire *professionnel*, pour qui l'obéissance à un chef est une valeur indispensable au bon fonctionnement de l'Armée. Commentant dans son carnet de lectures *Quand le temps travaillait pour nous* de Paul Mousset (Grasset, 1941), il relève une phrase (« *Toute initiative est une indiscipline qui réussit.* ») sur laquelle il écrit : « *cet O.R.* [officier de réserve] *plus soldat que militaire, aurait voulu se battre, "faire quelque chose" ; on peut le croire.* » C'est bien l'officier d'active qui parle là, moins aventurier du combat qu'homme réfléchi et responsable, pour qui l'armée et la guerre semblent des choses trop sérieuses pour être confiées à des officiers de réserve.

[1336] Les tentes sont, en cet été 1940, les abris provisoires des P.G., en attendant que les baraques de bois soient construites pour les loger.

contexte particulier. Cohérent avec l'idéologie pétainiste, Antoine de Roux accepte la défaite et l'armistice comme des réalités de la guerre. Pour les pétainistes, la France n'est plus en guerre depuis le 22 juin 1940, depuis l'armistice signé à Rhétondes. « *Attendre la paix* » signifie alors attendre qu'un des deux camps belligérants vainque l'autre et offre à la France une paix durable où elle pourra opérer son redressement dans les meilleures conditions possibles. La paix, c'est le gage unique de la libération des P.G.[1337]

Qu'a voulu signifier Marcel Onffroy de Vérez en remplaçant *paix* par *victoire* ? La réponse n'est pas simple, et demeure, de toute façon, hypothétique. On pourrait penser, *a priori*, que *victoire* fait signe vers l'idéologie contraire à *paix* — c'est-à-dire le parti de la continuation du combat, le parti de la Résistance. Ce serait alors, pour de Vérez, une nouvelle tentative de rattraper le train de la Résistance, comme il le fit sur son exemplaire de *6 000 à l'oflag XVII A*. Mais le mot *victoire* peut tout autant désigner les valeurs combatives traditionnellement défendues par un officier français d'active en mal d'action.

Je ne crois pas qu'Onffroy de Vérez a lu le *Journal dessiné* durant sa captivité : il n'en fait nullement part dans son carnet de lectures. D'autre part, il est peu probable aussi qu'il ait rapporté de sa captivité cet exemplaire. L'édition qu'il possède et annote est bien celle de 1942, et non celle remaniée de 1945. Il est possible qu'il ait acquis — mais en quelle année ? — cette version qui ne devait plus circuler après la guerre que chez les bouquinistes. Ou bien le *Journal dessiné* fut acheté en France par les membres de sa famille pendant la guerre, qui résidaient à Castres, en zone libre, jusqu'en 1942 et firent dès lors peut-être partie des clients de Robert Laffont. Puis le récit aurait été lu et annoté après la guerre par Marcel Onffroy de Vérez. Si c'est le cas, alors on peut dire que ses annotations témoignent de son désir de participer à cette victoire. S'il l'a lu pendant la captivité, c'est plus le souhait *militaire* qui l'emporte.

Quoi qu'il en soit, il existe un grand terrain d'entente entre les valeurs de la Révolution Nationale et celles de l'Armée française. Mais les motivations pétainistes

[1337] La réédition du *Journal dessiné*, en 1945, conserve cependant le mot *paix* et ne le remplace pas par *victoire*. Cela étant dit, dans ce contexte de réédition, la paix est une réalité partagée par tous et non un fantasme, et un enjeu pour des camps idéologiques. En 1945, vouloir la paix et la victoire revient finalement au même. Je reviendrai plus loin sur les différences — très significatives — entre les deux éditions du *Journal dessiné d'un P.G.*

qui transcendent (et exploitent) l'humiliation de la défaite ne parviennent pas toujours à effacer cette humiliation propre des militaires qui n'ont pas su — ou pas pu — se battre et vaincre en 1939-1940. Le mot *victoire* qui remplace *paix* indique bien alors que, chez des officiers comme de Vérez, cette humiliation *professionnelle* est restée très vive.

J'émets également l'hypothèse que Marcel Onffroy de Vérez, en tant qu'ancien soldat de la Première Guerre mondiale, hérite d'une mentalité de cette époque concernant la captivité. Si cette hypothèse se justifie pour de Vérez, remplacer la paix par la victoire — c'est-à-dire la victoire *française* — pourrait alors apparaître comme un désir d'identification de la Seconde Guerre mondiale à la Première Guerre mondiale. Là encore, c'est une technique pour rattraper l'Histoire, et surtout pour donner un sens historique à la captivité. La captivité n'est plus alors seulement une humiliation supplémentaire pour l'armée française et la preuve de sa faiblesse, mais un épisode — certes amer — de la longue histoire des oppositions franco-allemandes.

Pour synthétiser cette délicate position, je dirais que Marcel Onffroy de Vérez, en tant qu'officier d'active, voit son jugement suivre deux directions. D'une part, il est, par tradition familiale, proche des valeurs morales défendues par la Révolution Nationale : ordre, propriété, discipline, religion, conservatisme, etc. D'autre part, il est, en tant que professionnel de l'action armée, proche des valeurs de combativité que s'approprient avec efficacité dès juin 1940 les discours résistants. Ces deux directions ne créent pas nécessairement une déchirure de son être individuel, mais bien plutôt un *équilibre*, qui semble pencher légèrement plus du côté Révolution Nationale, que du côté Résistance. Quoi qu'il en soit, Marcel Onffroy de Vérez n'a été excessif ni dans une direction, ni dans l'autre. Il n'est, à proprement parler, ni apolitique, ni dépolitisé. Il n'est pas non plus politisé ; il s'intéresse à la politique, mais n'en fait pas l'un des centres vitaux de son existence. La politique ne donne pas sens à tous les actes de la captivité, contrairement à la vision qu'en donne par exemple Guitton.

ANNEXE 2 : Méthodologie de recherche des récits de captivité.

Pour établir le corpus que j'ai réuni, j'ai multiplié les sources et les procédés de recherche. J'en fais ci-dessous un bref descriptif, parce qu'il témoigne, à mon sens, de l'absence de postérité des récits de captivité :

- Catalogue papier et catalogue informatisé de la B.D.I.C. de Nanterre [recherche par mot-clés : « prisonniers de guerre » ; langue française ; 1940-1953].
- Centre de Documentation et de Recherche du Musée de la Résistance et de la Déportation à Besançon.
- « Biblio », catalogage des ouvrages parus en langue française dans le monde entier [recherche à l'entrée : « Guerre (2e) mondiale, 1939-1945 — Prisonniers et prisons », 1940-1970].
- recherches ponctuelles sur Google (mots clés : « captivité », « prisonniers de guerre », « P.G. », « stalags », « oflags », etc.).
- recherches ponctuelles sur des sites de livres anciens : www.livre-rare-book.fr ; chapitre.com ; galaxidion.fr
- vérifications sur le catalogue collectif de France (CCFR BNF, BN Opale Plus)
- recherches à la Bibliothèque royale de Bruxelles (récits français et belges francophones).
- prospection active chez les bouquinistes rennais, et lors des mes déplacements en France et en Belgique.

Les diverses sources se complètent : la plus complète — et la plus pratique — reste le catalogue papier de la BDIC à Nanterre. Mais comme « Biblio », ces deux sources ne mentionnent à l'entrée choisie que les « récits-témoignage », ceux qui n'essaient pas de « faire de littérature ». Ainsi, on n'y trouve pas, aux entrées choisies, *Les poulpes* de Guérin, ou *La peau et les os* d'Hyvernaud, ni *Le fidèle Berger* de Vialatte[1338]. Mais on y trouve les différentes éditions des *Grandes vacances* d'Ambrière,

[1338] On les trouve cependant à l'entrée « Littérature ».

et même *Un an dans un tiroir* de Pierre Bost.

Le catalogue de la BDIC est très précis, mais la période 1947-1974 ne comporte aucun récit de captivité. Il est particulièrement riche pour les années 1982-2005. (Est-ce un choix ou un problème de politique d'archivage ? — Je ne sais pas.) Le Centre de Documentation et de Recherche du Musée de la Résistance et de la Déportation à Besançon possède un petit rayon sur la captivité (quelques soixante-dix titres, études et récits confondus).

La classification de « Biblio » m'apportait une difficulté supplémentaire : l'entrée « Guerre (2e) mondiale, 1939-1945 — Prison et prisonniers » recensait aussi les récits de prison, comme celui de Léon Blum, ou de personnages politiques de la IIIe République, emprisonnés par les Allemands. Cette confusion existe également dans le système de cotation du Centre de Documentation et de Recherche du Musée de la Résistance et de la Déportation. Ainsi *Carnets d'un captif* (qu'on trouve sur les mêmes rayonnages que d'autres récits de captivité), publié chez Fayard en 1952, n'a rien à voir avec la captivité de guerre : ce sont les mémoires d'un ambassadeur français, André François-Poncet, fait prisonnier par les Allemands. Cette confusion générique est en outre accentuée par l'utilisation fréquente, dans les années d'après-guerre, des termes de « bagne » et de « geôle » pour caractériser toutes les expériences d'internement du système concentrationnaire nazi.

Certaines des références que j'ai retenues, et auxquelles je n'ai pas eu directement accès, sont donc douteuses, parce que leur titre est assez vague pour désigner à la fois un récit de captivité ou un récit de prison, sans qu'il soit possible de se décider pour l'un ou l'autre.

Autre défaut — mais qui s'avère finalement mineur, dans la pratique — de Biblio : émanant d'un organisme privé, il ne recense pas les ouvrages parus au dépôt légal, mais « seulement » ceux des éditeurs qui ont envoyé la liste de leurs parutions à Biblio. On n'a donc, en fait, qu'un choix de publications, et pas toutes les parutions officiellement déposées à la BNF. Pourtant, on y trouve nombre de publications à compte d'auteur et d'auto-éditions. Pascal Fouché l'utilise lui aussi dans *L'édition française sous l'Occupation*. On peut dès lors penser que le recensement effectué par Biblio, s'il n'est pas complet, est suffisamment sérieux et étendu pour être une base de travail. Par ailleurs, la consultation de la Bibliographie nationale française ne m'a

pas donné d'aussi bons résultats : son classement est peu précis, et sa consultation fastidieuse. La version « en ligne » de la Bibliographie nationale permet de temps en temps de trouver une référence qui aurait échappé à Biblio, mais ne recense, en faisant des efforts, qu'un nombre très faible de récits.

Le catalogue collectif de France (ccfr) est inutilisable pour ce qui est de la recherche ; il est en revanche assez pratique pour vérifier ou compléter des informations (lieu ou date d'édition, etc.) sur des titres déjà connus. Il ne recense d'ailleurs pas tous les récits de captivité. Ainsi, sont absents du catalogue : *Les liens de la chaîne* de Robert Gaillard (1942), ou bien encore *Un du stalag* de Pierre-Henri Vital (1945).

L'utilisation des sites internet de ventes de livres anciens donne des résultats aléatoires : Galaxidion est le plus sérieux de tous. On y trouve parfois même des notices biographiques intéressantes. C'est également un outil précieux pour l'étude de la transmission de la littérature P.G. : on peut y observer ce que deviennent ces livres, s'ils s'achètent et se vendent — et surtout *combien* ils se vendent. Ainsi, *La moisson de Quarante* de Benoist-Méchin vaut généralement plus cher que *Les grandes vacances*, ou même que les *Fondements de la communauté française*…

Ce que j'appellerai la « recherche instinctive » se révèle aussi souvent efficace, notamment chez les bouquinistes. Avec le temps et l'expérience, je suis parvenu à trouver en très peu de temps des récits de captivité. Au cours de mes prospections, je concentrais mon attention sur plusieurs indices, et sur le titre, notamment, que je pouvais lire sur le dos du livre. Heureusement, la grande majorité des récits (à l'exception évidente des récits « littéraires »[1339]) de captivité utilisent pour leurs titres, des mots immédiatement évocateurs : *liberté*, *barbelés*, *évasion*, *prisonniers*, etc. Parfois, *les lieux ou maisons d'édition* qui apparaissaient sur le dos me donnaient des pistes — France-Empire, notamment, ou J. Vautrain.

Les *bouquinistes* eux-mêmes ne m'étaient pas souvent d'un grand secours. En effet, la plupart d'entre eux confondaient les récits de P.G. avec les récits de déportés politiques, raciaux (ou même S.T.O., pour les plus âgés des bouquinistes — ce qui correspond bien à une certaine époque de la mémoire de la déportation),

[1339] Par exemple : *Les grandes vacances*, *La moisson de Quarante*, *Les poulpes*, *La peau et les os*, *Le fidèle Berger*, *Le caporal épinglé*.

alors même que j'essayais d'être précis dans mes demandes. Cette étrange difficulté d'identification d'un corpus, si elle me ralentissait au début dans mes recherches, s'avéra par la suite une confirmation supplémentaire de la désertion de ce champ d'étude. J'allais plus volontiers chez les bouquinistes dont je savais que le fonds était attaché à certaines « vieilleries poussiéreuses ». Les bouquinistes de livres d'art ne m'intéressaient pas pour cette recherche ; j'avais peu de chances d'y trouver quelque chose qui m'intéressait, car il y a peu de « beaux livres » sur la captivité (même si un grand nombre d'entre eux sont illustrés). En revanche, un établissement comme « La bouquinerie du centre » à Rennes m'a souvent réservé des surprises. Spécialisée dans les invendus récents, elle m'a permis de trouver, par exemple, la réédition de 1985 de l'ouvrage d'Alain Le Diuzet — à l'état neuf. Là encore, j'y décèle un indice éditorial de l'oubli et du désintérêt accordé aux récits de P.G.

L'ensemble de ces sources, mises en relation les unes avec les autres, ne produit pas un état des lieux définitifs des récits de captivité. Il y a plusieurs raisons à cela. D'abord parce que ces méthodes de recherche fonctionnent sur un principe expérimental. Ensuite, parce que nombre de récits de captivité sont des textes en auto-édition, ou à compte d'auteur, ce qui rend leur diffusion encore plus difficile.

Si le recensement des récits de captivité que j'ai pu faire ici est sans aucun doute incomplet et parfois approximatif, il peut toutefois donner une idée générale de ce que fut l'histoire de la publication de ces récits, de 1940 à 1953. Il faudrait, à mon sens, continuer et préciser ce travail : affiner la typologie que je tente de faire ici, mais surtout peut-être étudier au cas par cas — et sur la base de cette typologie — chacun de ces récits.

Annexe 3 : Tableaux de publication des récits de captivité (1940-1953).

Note 1 :
- Le classement adopté est le suivant : par date de publication, puis par lieu de publication, puis par éditeur.
- Les indications entre crochets apportent des renseignements qui ne figurent pas sur la couverture

Note 2 : liste des abréviations utilisées :
- *c.a. :* « chez l'auteur » : le lieu d'édition est le même que le domicile de l'auteur du récit
- *s.l.* : « sans lieu » : sans indication de lieu d'édition
- *s.d. :* « sans date » : sans indication de date d'édition
- *Imp :* « Imprimerie », « Imprimeurs »
- *? :* je n'ai pas pu trouver d'informations sur la catégorie associée
- *** : sans nom d'auteur
- *ill.* : récit comportant des illustrations (photos, dessins

Note 3 :
- Pour la constitution de ce tableau, je renvoie à l'Annexe 2, sur la méthodologie de recherche des récits de captivité.

Note 4 :
- Le récit anonyme *France retrouvée : Ici commence le pays de la liberté* (Paris, Le Cerf, 1945) ne figure ni dans les tableaux ni dans le graphique suivants. S'agit-il d'un récit de captivité ? Je n'ai pas pu le consulter.

Tableau 3.1 : Liste des récits publiés (1940-1953)

Auteur	Titre	Lieu d'édition	Éditeur	Année de publication
Betz, MauriceDialogues des prisonniers	Paris	Éditions Émile-Paul	1940	
Benoist-Méchin, Jacques	La moisson de quarante (Journal d'un P.G.)	Paris	Albin Michel	1941
Mariat, JeanPrisonnier en Allemagne	Paris	Éditions de France	1941	
Péron, Jean	J'ai été prisonnier en Allemagne. Mon journal 1940	Paris	Éditions nouvelles	1941
B. de la mort, NoëlVie des prisonniers du frontstalag 210 au stalag XII	Paris	Grasset	1941	
Thomas, Louis	Nancy-Münster, 6 mois de captivité	Paris	Stock	1941
Dillard, Victor	Lettres du prisonnier inconnu	Sainte-Foy-lès-Lyon	Éditions du Monde ouvrier	1941

Walter, LouisDerrière les barbelés	Avignon	Édouard Aubanel	1942	
Virieu, Xavier de	Terre à l'ouest. Échos de l'oflag V A	Lyon	Imp. des Beaux-Arts	1942
Roux, Antoine deJournal dessiné d'un P.G. 1940-1941	Marseille	Robert Laffont	1942	
Cé, Alain de	« L'évasion d'un saint-cyrien » , *Les œuvres nouvelles*, n° 1	New York	Éditions de la maison française	1942
Gaillard, RobertLes liens de la chaîne. Roman	Paris	Colbert	1942	Gaillard, Robert
Jours de pénitence. Mes évasions : journal d'un prisonnier de guerre en Allemagne. [Préface de Paul Marion]	Paris	Debresse	1942	
Vital, Pierre-Henri	Un du stalag	Paris	Éditions centrales	1942
Deschaumes, GuyDerrière les barbelés de Nuremberg	Paris	Flammarion	1942	
Tesseyre, Pierre	55 jours de guerre	Paris	Flammarion	1942
Vialatte, AlexandreLe fidèle Berger	Paris	Gallimard	1942	Jamet, Claude
Carnets de déroute	Paris	Sorlot	1942	Walter, Louis
Ceux des stalags	Avignon	Édouard Aubanel	1943	
Audollent, D.	Dans un camp de prisonniers, la lutte contre l'ennui	Clermont-Ferrand	Éditions du Secrétariat Général de la jeunesse	1943
Haedrich, Marcel	Baraque III, chambre XII : Récits de captivité	Grenoble	Éditions françaises nouvelles	1943
Maëstu de Bouduer, Charles	Retour de stalag	Issoundun-Paris	Laboureur	1943
Muray, Jean	La ballade des tordus (Prusse orientale) [coll. « Les cahiers des captifs »]	Lyon	Centre d'action des prisonniers	1943
Reuter, François	Le chemin du stalag	Marseille	J. Vigneau	1943
Joffé, Constantin	Les enterrés vivants du stalag XVIII A	New York	Éditions de la maison française	1943
Gillet, Marcel39-40 et la suite… notes d'un prisonnier au stalag XVIII A	Paris	Baudinière	1943	
Decœur , Rémy	Psaume CXXVI « Proses de captivité »	Paris	Boivin et Cie	1943
Dugrenot, Jean	Souvenirs de captivité. 17 juin 1940-16 août 1941 [avant-propos de Guy Deschaumel et	Paris	c.a.	1943

	Pierre Lestringuez			
Burin, J.-P.	Visages d'un stalag	Paris	Éditions Arc-en-ciel	1943
Gaillard, RobertPoste de secours [nouvelles inspirées de la captivité]	Paris	Gründ	1943	
Lelong, Pierre	Une vie au camp. Par Pierre Lelong, prisonnier à l'oflag IV D	Paris	Henri Curtil	1943
Laplagne, Robert	Les jours maudits. Du « no man's land » aux barbelés	Paris	La documentation contemporaine	1943
Guitton, JeanJournal de captivité : 1942-1943	Paris	Montaigne	1943	
Masson, André	Entre deux mondes	Paris	Pierre Lagrange	1943
Goblot, F.	Les scouts captifs	Vichy	Éclaireurs de France	1943
Javelet, Abbé Robert	Heureux les désespérés. Roman des barbelés	Épinal	Ets. Homeyer	1944
Guerlain, RobertPrisonnier de guerre. Derrière les fils barbelés, des armées se lèvent	Londres	Hachette	1944	
Billon, J.	Visages de prisonniers	Lyon	Éditions I.A.C.	1944
Montpeyroux, A. de Brousse Bretagne, marquis de	La comédie P.G. De la route vers l'exil, aux chausse-trappes du retour	Nancy	Imp. Humblot	1944
Negre, É.	Libéré	Neuchâtel-Paris	Delachaux et Niestlé	1944
Cluny, Roland et Dautun, Yves	Quatre du stalag : roman	Paris	Baudinière	1944
Charpentier, Louis	Stalag V A	Paris	Centre d'entr'aide du camp du stalag V A	1944
Collectif [Cousteau, Gaillard, Mariat, Masson, B. de la mort, et alii]	Récits de prisonniers	Paris	Comité de la presse parisienne pour l'aide aux prisonniers et à leurs familles	1944
Agapit, Jean-JacquesDites-le « leur »	Paris	Éditions du livre français	1944	Gaillard, Robert
Jours de pénitence. Mes évasions	Paris	Société parisienne de librairie et d'édition	1944	
Mignon-Falize, R.	Oflag VIII G 1940-1941 [8 planches photographiques]	s.l.	?	1944
Adam, Georges	À l'appel de la liberté	s.l.	Éditions de Minuit clandestines	1944
Morgan, ClaudeLa marque de l'homme	s.l.	Éditions de Minuit clandestines	1944	Rousseau, Serge
Mes évasions	Vichy	Imp. Wallon	1944	
Janon, René	J'avais un sabre	Alger	Charlot	1945
Dassart, AndréJ'étais un prisonnier	Alger	Georges Dinesco, Office d'éditions et de publicité	1945	

Mertens, Lucien et Poindessault, Jean	Rawa-Ruska, camp de représailles des P.G. évadés	Bagneux	Éditions du Cep	1945
Michaut, Édouard et François	Esclavage pour une résurrection	Bagneux	Éditions du Cep	1945
Dassonville, G. (alias Jean Vibert)	L'épreuve inhumaine [stalag]	Lille	Janiest	1945
Puaud, Père.	Prisonnier : par n° 104577. Stalag XI B, Rawa-Ruska, Lemberg	Luçon	Imp. de S. Pacteau	1945
Labrosse, Jean et Villard, Albert	Terre d'exil. Rawa-Ruska, un camp de représailles ! Héroïsme des captifs, etc. (J.L.) ; Récits d'évasion (A.V)	Lyon	Andrézieux	1945
Foropon, Armand	Stalag Z : croquis et silhouettes littéraires	Lyon	Éditions Cartier	1945
Lonjaret, Jean	Officier allemand malgré moi : récit d'un prisonnier de guerre évadé de Pologne, Oflag II B-XIII A-XXI B	Mâcon	Imp. Générale X. Perroux & fils	1945
Laffont, G.	De Dunkerque à Hambourg	Marseille	Imp. Du Sémaphore	1945
Schnebelen, Jean	Quelques scènes vécues du stalag I B	Nancy	Hélio-Lorraine	1945
Bichet, G.-A.	Évades !…	Nancy	Imp. E. Spillmann	1945
Helcé, Henri (pseud. de Jean Cordier)	Dans les geôles d'Hitler	Nancy	Imp. Lemoy	1945
Bedot, Jean	Études et récits de captivité	Nîmes	Maugier	1945
Bourçois-Macé, Andrée	Un prêtre médecin, l'abbé Mary Macé, major aumônier du stalag III A	Paris	Bloud et Gay	1945
Rousseau, SergeMes évasions : 1941-1942	Paris	c.a.	1945	
Brilhac, Jean	Retour par l'URSS, récits d'évasions [ill.]	Paris	Calmann-Lévy	1945
Bove, Emmanuel	Départ dans la nuit	Paris	Charlot	1945
Coutellier, C.	K.G. 40… et la suite	Paris	Colbert	1945
Dassart, AndréJ'étais un prisonnier	Paris	Éditions de Champrosay	1945	
Le Renne, Tony	Stalag XVII B	Paris	Éditions du chant d'oiseau	1945
Sebille, René	Sans craintes ni murmures	Paris	Éditions du Myrte	1945
***	Des prisonniers de guerre français libérés par l'Armée rouge	Paris	Éditions France-U.R.S.S.	1945
Chassaignon, André	Retours vers la France, récits de la captivité	Paris	Éditions littéraires et artistiques	1945
Brague, Francis	La moisson humaine. Carnets d'un P.G.	Paris	Fayard	1945
Deschaumes, GuyVers la Croix de Lorraine	Paris	Flammarion	1945	
Blancpain, Marc	Le solitaire [roman]	Paris	Flammarion	1945
Blancpain, Marc	Contes de la lampe à graisse	Paris	Flammarion	1945
Bost, Pierre	Un an dans un tiroir	Paris	Gallimard	1945
Zimmerman, Jacques	En revenant des kommandos	Paris	Générale Publicité	1945

Herment, Georges	Évadé d'Allemagne	Paris	Grasset	1945
Barthelemy, Louis	Les mauvais jours. Récit de captivité	Paris	Imp. Kossuth	1945
Baron, Bellivier, Cazalis, et alii	Escale à Nuremberg, oflag XIII A-Bloc 6 et oflag XIII A annuaire 1940	Paris	J. Vautrain	1945
Poisot, Marcel	Prisonnier à Neuf-Brisach	Paris	J. Vautrain	1945
Brickhill, P.C.	Notre évasion du stalag Luft III	Paris	Julliard, Sequana	1945
Anonyme	Échos de la captivité, par l'auteur du « Chemin de croix des P.G. »	Paris	Les publications techniques et artistiques	1945
Jouanny, Robert	Le reclus [roman]	Paris	Mercure de France	1945
Adam, Georges	À l'appel de la liberté	Paris	Minuit	1945
Morgan, ClaudeLa marque de l'homme	Paris	Minuit	1945	
Dorelle, Jules	Le baiser du captif	Paris	Nouvelles éditions latines	1945
Rouat, Roger	Ils sont partis comme des martyrs	Paris	Puro	1945
Roux, Antoine deJournal dessiné d'un P.G.	Paris	Robert Laffont	1945	
Garo, Joseph	Pages d'évadé	Paris	Spes	1945
Collot, P.	K.G.	Paris	Tiranty	1945
Lefort, Max	Un prisonnier de la Vienne au stalag III B	Poitiers	M. Texier	1945
?	Cinq ans derrière les barbelés	s.l.	?	1945
Villeroy, L.-G.	Comme de l'an 40 ! Souvenirs et croquis sur la drôle de guerre et la captivité	s.l.	c.a.	1945
Le Diuzet, AlainDans les barbelés	Saint-Brieuc	c.a.	1945	
Nitti, F.	Chevaux 8, Hommes 70	Toulouse	Chantal	1945
Alamovitch, S.	La vie des camps et kommandos. Causerie…	Ussel	Maison du prisonnier	1945
Didry, Roger	Nuits sans lune	Uzès	La Capitelle	1945
Oswald, Jean	Routes de mort et de captivité	Alger	Imp. Victor Heinz	1946
Rosset, É.	Évasion 42	Autun	c.a.	1946
Vois, Paul	Prisons flottantes [prisonnier en 1940-1941 à bord du croiseur allemand Orion]	Bordeaux	Delmas	1946
Vachet, J.	Quelques hommes nus derrière les barbelés	Dijon	Imp. Jobard	1946
Petel, Jean-Pierre	Dix-sept mois dans la Ruhr. Sur le chemin de l'exil	Evreux	Imp. De l'Eure	1946
Daulon, Roger	La chance aidant. Carnet d'évadé	Grenoble-Paris	Arthaud	1946
Mauriange, J. et Payerne, M.	Enfin la France : comment j'ai réussi ma dernière évasion [par J.M.], suivi de Mémoires d'un évadé [par M.P.]	Grenoble-Paris	Arthaud	1946
Vière, Max	Le revenant de la Baltique. Roman	Marseille	Éditions populaires et publicitaires	1946

Franqueville, R.	Rien à signaler. Deux ans à Oranienburg	Neuchâtel-Paris	Attinger	1946
Bedot, Jean	Études et récits de captivité	Nîmes	Éditions Ranger	1946
Appert, Gilbert	Fierté d'hommes libres	Paris	c.a.	1946
Henry, R.	La vie de château	Paris	Charles-Lavauzelle et Cie	1946
Seignol, Serge	D'un frontstalag à Londres. Récit [ill.; frontstalag 162]	Paris	Édition Perfrae	1946
Puisaye, J.	Sur les routes de l'évasion	Paris	Éditions Arc tendu	1946
Lamblin, Pierre	Coupeurs de barbelés. Récit d'évasion. Illustrations de Marcel Guillemin	Paris	Éditions de la France au combat	1946
Ambrière, FrancisLes Grandes Vacances 1939-1945	Paris	Éditions de la Nouvelle France	1946	
Challier, Louis	Au temps de la misère, stalag IB. Dessins de A. Frémaux	Paris	Éditions du Chevre-feuille	1946
Viallet, François-Albert	Nos chaînes. Expérience d'une captivité	Paris	Éditions ouvrières	1946
Delavier, M.	Stalag VI A	Paris	Floury	1946
Arega, Léon	Comme si c'était fini	Paris	Gallimard	1946
Bayen, Maurice	Passage de lignes [oflag]	Paris	Gallimard	1946
Cuny, lieutenant A.	Casque kaki, toque idem	Paris	J. Vautrain	1946
Nattier, H. et Refregier, A.	Six mille à l'oflag XVII A ou cinq ans de captivité au fil des jours	Paris	J. Vautrain	1946
Bochot, Pierre	Chez eux [kommando en Prusse]	Paris	Julliard, Sequana	1946
Giraud, général HenriMes évasions	Paris	Julliard, Sequana	1946	
Betbèze, A.	Qui ose gagne [ill.]	Paris	Le Cerf	1946
Hanocq, Robert	Délivré par les Russes	Paris	Les œuvres françaises	1946
Foll, C.	Relais de misère	Paris	Les ordres de chevalerie	1946
Morgan, ClaudeLa marque de l'homme	Paris	Minuit	1946	
Missenard, André	Combats et retraite en Lorraine (1939-1940)	Paris	Plon	1946
Muray, Jean	La ballade des tordus (Prusse orientale)	Paris	Plon	1946
Catelboux, Jean	Moscou inviolée [coll. « Patrie libérée »]	Paris	Rouff	1946
Ménard, RénéOflags. Récit photographique de la vie des prisonniers dans les camps allemands, 1940-1945. Dessins de R. Bornier. Présentation du général Meunier.	s.l.	c.a.?	1946	
An diuzet, Alan	Envonrennou eur Prizoniad [Souvenirs d'un prisonnier]	Saint-Brieuc	c.a.	1946

Gaillard, RobertJours de pénitence. Mes évasions	Saint-Etienne-Paris	Dumas	1946	
Bergelin, Jacques	Le rideau tombe	Salins-le-Bain	Le Puits-à-Muire	1946
Lecourt, Wiliam	De la Mer du Nord à la Mer noire. Récit d'un évadé français 1940-1944	Suresnes	c.a.	1946
Negre, É.	Libéré	Thonon-les-Bains	Pellissier	1946
Rivaux, Constant	L'impossible évasion	Tourcoing	Georges Frère	1946
Oudot, Henri	La ronde des stalags ou La vie de château à l'ombre des miradors	Auxerre	Imp. L'Universelle	1947
Patrice, FrèreLe Dodore se fait la malle. Récits de captivité et d'évasion [préface du général Giraud]	Cholet	Farré et Freulon	1947	
Page, Guy	Huit hommes derrière les barbelés, reconstitution dramatique en 3 actes	Dinan	Section des prisonniers de guerre	1947
Cartault d'Olive, F.	De stalags en évasions (Pions de l'échiquier)	Paris	Calmann-Lévy	1947
Gibeau, Yves	Le grand monôme	Paris	Calmann-Lévy	1947
Coutelier, Charles	K.G. 40… et la suite. Illustrations de Louis Zavaroni	Paris	Colbert	1947
Cognot, Georges	L'évasion	Paris	Éditeurs français réunis	1947
Perret, Jacques« Les objets perdus », *France illustration littéraire et théâtrale*, n° 9	Paris	France-Illustration littéraire et théâtrale	1947	Calet, Henri
Le bouquet	Paris	Gallimard	1947	Perret, Jacques
Le caporal épinglé	Paris	Gallimard	1947	
Beauchamp, Paul	À travers le feu, Georges Christophe Stalag IV B, 1912-1944	Paris	Spes	1947
Maryjan, B.	Tourmentes. Roman vécu par un prisonnier français	Rennes	Imp. Des Nouvelles	1947
Simon, Sacha	La mort dans l'âme. Préface de Jean-Pierre Garoux	s.l.	Éditions Délivrance	1947
Moussel, Georges	La guerre des humbles. Mai 1940-1945	Tournon-sur-Rhône	Mousset-Valette	1947
Cantarnal	Conquête de la liberté. Préface de Louis Brouel	Aurillac	Imp. Moderne	1948
Cougar, Yves	Leur résistance. Mémorial des officiers évadés, anciens de Colditz et de Lübeck, morts pour la France	Avesnes-sur-Helpe	Imp. De « L'observateur »	1948
Poulay, Maurice	Mon carnet de guerre	Lyon	Imp. Réunies	1948
Gueutal, R.	Barbelés sanglants. Récits de captivité	Paris	Amicale du stalag VA	1948
Le Brigant, généralLes	Paris	Berger-Levrault	1948	

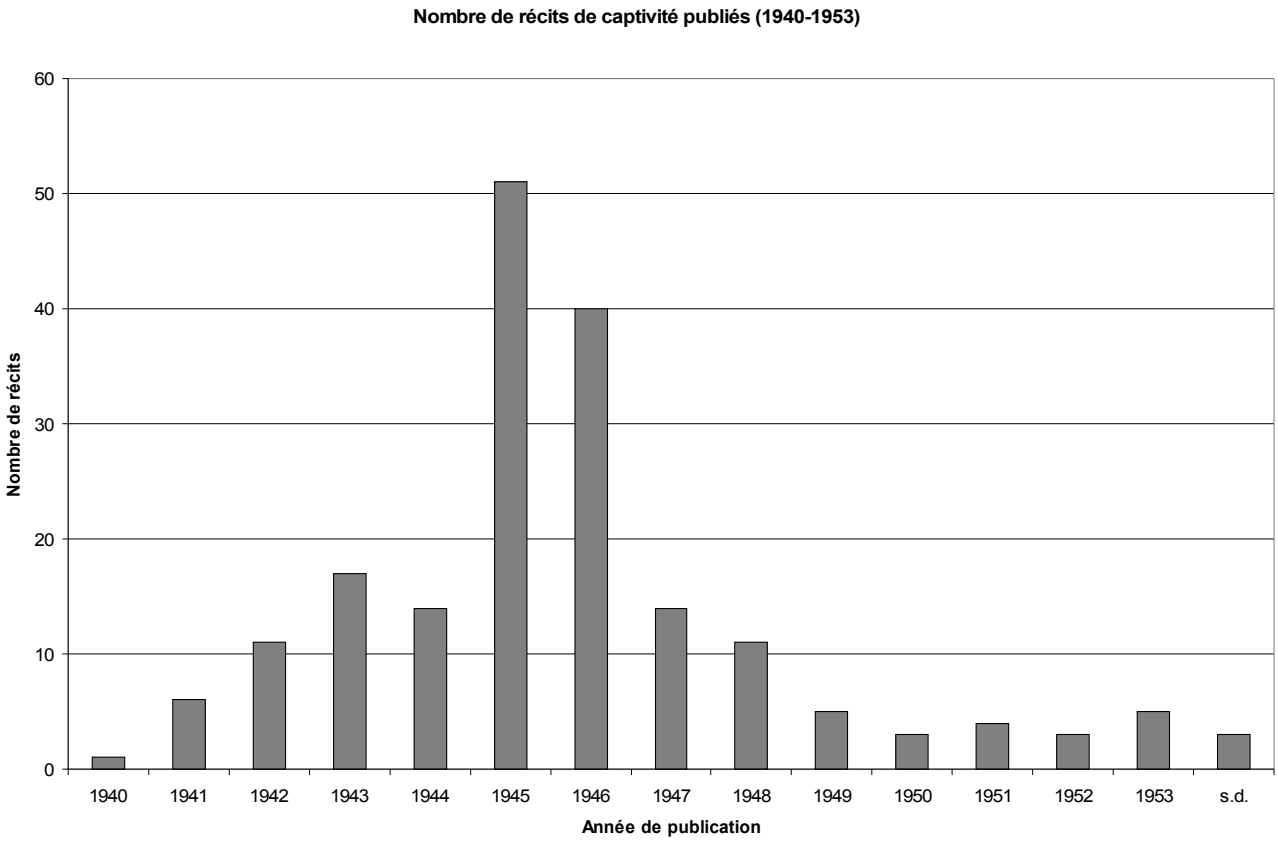
indomptables				
Sternberg, Anthony	Vie de château et oflags de discipline. Souvenirs de captivité. Colditz. Lübeck.	Paris	c.a.	1948
Friedland, Jacques	Dans le ciel de l'ennemi [stalag XII D]	Paris	Éditions Hier et aujourd'hui	1948
Francis, Louis (lieutenant Rolland)	Jusqu'à Bergen	Paris	J. Vigneau	1948
Ambrière, FrancisImages des « Grandes vacances »	Paris	Les œuvres françaises	1948	
Vaculik, Serge	J'ai répondu (1940-1941). Un béret rouge (1946-1947). Roman vécu dans les bataillons para	Perros-Guirec	Imp. R. Chevalier	1948
Morival, Émile	Gefang ! Le roman du captif [stalag VI C]	Valenciennes	Éditions Max	1948
Debouzy, Roger	À marée basse : chronique du temps des miradors	Paris	Debresse	1949
Hyvernaud, GeorgesLa peau et les os	Paris	Éditions du Scorpion	1949	
Sauvageau, Robert	Nettoyage au phosphore. Roman [sur les docks de Hambourg]	Paris	Flammarion	1949
Bloch-Michel, Jean	Les grandes circonstances	Paris	Gallimard	1949
Bigerelle	Ma troisième évasion	Paris	Rouff	1949
Ikor, RogerÀ travers nos déserts	Paris	Albin Michel	1950	
Paillard, Georges	Évasions. Histoire vécue racontée par G.P. et imagée par R. Moritz [ill.; livre pour la jeunesse]	Paris	Bonne Presse	1950
Ambrière, FrancisLes grandes vacances 1939-1945	Paris	Segep	1950	
Mahieu, Amand [pseud. de Jean-Pierre Barron]	Drôle de guerre. Récit vécu	Arras	Société des éditions du Pas-de-Calais	1951
Ledruze-Desmaires, Jean	Flambée de souvenirs (1890-1950) : récit de guerre, d'amour, et d'aventures d'un baroudeur au cours d'un demi-siècle d'histoire	Clermont-Ferrand	Imp. De G. Bussac	1951
Las Vergnas, Raymond	Le millième jour (roman)	Paris	Albin Michel	1951
Leroux, G.	Trois Français en K.G.	Saint-Quentin	Imp. R. Bruneteaux	1951
Marcadé, Jean-René	Cinq années de captivité	Bordeaux	Éditions Debrel	1952
Brunel, Henri-Victor	La Geste des captifs, t. 1 : Marche à l'exil	Paris	Durassié	1952
Francois-Poncet, André	Carnets d'un captif	Paris	Fayard	1952
Picard, René	L'ennemi retrouvé [stalag]	Conflans-Sainte Honorine	c.a.	1953
Hyvernaud, GeorgesLe wagon à vaches. Roman	Paris	Denoël	1953	Gascar, Pierre

Le temps des morts	Paris	Gallimard	1953	Guérin, Raymond
Les Poulpes	Paris	Gallimard	1953	
Cordelier, Jean	Les yeux de la tête (roman)	Paris	Le Seuil	1953
Varsavaux, M.	La vie à l'oflag VI A	s.l.	c.a.	?
Collectif	Les vivants [3 n°]	Paris	Boivin et Cie	1945-1946
Adler, Jacques	Torgau	s.l.	?	s.d.
Croquet, Louis	Le chemin du retour	Saint-Omer	L'indépendant	s.d. [1945-1947?]

Tableau 3.2 : nombre de récits publiés par année (1940-1953)

Année de publication	Nombre de récits
1940	1
1941	6
1942	11
1943	17
1944	13
1945	51
1945-1946	1
1946	39
1947	14
1948	11
1949	5
1950	3
1951	4
1952	3
1953	5
s.d.	3
Total	**187**

ANNEXE 4 : Graphique du nombre de récits de captivité publiés (1940-1953)



NOTE :
Les 3 numéros de la revue *Les vivants* (1945-1946) comptent pour 1 récit, et ont été placés à la date de 1946.

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie ne mentionne que les ouvrages sur lesquels se fonde, de près ou de loin, ce travail.

RÉCITS DE CAPTIVITÉ

Récits du corpus (1940-1953)

AMBRIÈRE Francis, *Les grandes vacances 1939-1945*, Paris, éd. de la Nouvelle France, 1946.

B.[AYON] DE LA MORT Noël, *Vie des prisonniers. Du frontstalag 210 au stalag XII*, Paris, Grasset, 1941.

BENOIST-MÉCHIN Jacques, *La moisson de Quarante*, Paris, Albin Michel, 1941.

BETZ Maurice, *Dialogues des prisonniers*, Paris, Émile-Paul Frères, 1940.

CROQUET Louis, *Le chemin du retour*, Saint-Omer, L'indépendant, s.d. [1945-1947 ?].

DESCHAUMES Guy, *Derrière les barbelés de Nuremberg*, Paris, Flammarion, 1942.

DESCHAUMES Guy, *Vers la croix de Lorraine*, Paris, Flammarion, 1945.

GAILLARD Robert, *Jours de pénitence. Mes évasions*, édition revue et corrigée, Saint-Étienne, Édition Dumas, coll. « Choisi pour vous », [25 février] 1946.

GAILLARD Robert, *Jours de pénitence. Mes évasions*, Paris, Debresse, [15 janvier] 1942 ; préface de Paul Marion, secrétaire général à l'Information.

GUÉRIN Raymond, *Les Poulpes*, Paris, Le Tout sur le Tout, 1983 ; 1ère édition : Gallimard, 1953.

GUITTON Jean, *Pages brûlées. Journal de captivité 1942-1943*, Paris, Albin Michel, 1998 ; 1e édition sous le titre *Journal de captivité 1942-1943*, Paris, Montaigne, 1943.

HYVERNAUD Georges, *La peau et les os*, Paris, Pocket, 1999 (1e édition : Le Scorpion, 1949 ; réédition Ramsay, 1985 ; Le Dilettante, 1993).

MARIAT Jean, *Prisonnier en Allemagne*, Paris, Éditions de France, 1941.

PATRICE (Frère), *Le Dodore fait la malle. Récit de captivité et d'évasion*, Cholet, Farré et Freulon, 1947 ; lettre-préface du Général Giraud.

PERRET Jacques, *Le caporal épinglé*, Paris, Gallimard, 1972 ; 1ère édition : 1947.

ROUSSEAU Serge, *Mes évasions*, Vichy, Imp. Wallon, 1944.

VIALATTE Alexandre, *Le fidèle Berger*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 2000 ; 1ère édition : 1942.

Vivants (*Les*), 3 n°, Paris, Boivin et Cie, 1945-1946.

WALTER Louis, *Derrière les barbelés*, Avignon, Édouard Aubanel, 1942.

Récits hors-corpus (1940-2005)

AGAPIT Jean-Jacques, *Dites-le « leur »*, Lyon, Éditions du Livre Français, 1943.

ALTHUSSER Louis, *L'avenir dure longtemps* suivi de *Les faits*, Paris, IMEC/Stock, 1992.

AUJEAU André, *Souvenirs de guerre*, Paris, La Pensée universelle, 1983.

BELIN H., *Saint Pierre derrière les barbelés*, Draguignan-le-Muy, Imprimerie Riccobond, 1975.

BILALIAN Daniel, *Les évadés*, Paris, Presses de la Cité, 1979.

BOCHOT Pierre, *Chez eux*, Paris, Julliard, 1946.

BRASILLACH Robert, *Journal d'un homme occupé*, Paris, Sept Couleurs, 1955 ; repris *in* Robert BRASILLACH, *Œuvres complètes*, Maurice BARDÈCHE (éd.), Paris, Club de l'honnête homme, 1964, t. VI.

BRUNEL Henri-Victor, *La geste des captifs*, t. I : *Marche à l'exil*, Paris, G. Durassié et Cie, 1952.

CALET Henri, *Le bouquet*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 2001 (1e édition : 1945).

CARTAULT D'OLIVE F., *Pions de l'échiquier*, Paris, Calmann-Lévy, 1947.

CHARENNAT Adrien, *Guefangue*, Paris, La Pensée universelle, 1976.

COLLECTIF (Pierre-Antoine COUSTEAU, Robert GAILLARD, Jean MARIAT, André MASSON, Noël B. DE LA MORT, Jacques VIDAL DE LA BLACHE *et alii*), *Récits de prisonniers*, Paris, Comité de la presse parisienne pour l'aide aux prisonniers et à leurs familles, 1944 ; introduction de R. Solignac.

CRAWLEY A., *Les grandes évasions*, Paris, Fayard, coll. « La guerre secrète », 1966. [Pilotes de la R.A.F.]

CRÉMIEUX-BRILHAC Jean-Louis, *Prisonniers de la liberté. L'odyssée des 218 évadés par l'U.R.S.S. 1940-1941*, Paris, Gallimard, coll. « Témoins », 2004.

DAMOUGEOT-PERRON Georges, *D'un stalag*, Paris, Éditions Arc-en-Ciel, 1943 ; illustrations d'André Baehr.

DASSART André, *J'étais un prisonnier*, Alger, Georges Dinesco, Office d'éditions et de publicité, 1945 ; 8 aquarelles ; réédition à Paris, aux éditions de Champrosay, 1945

DAULON Roger, *La chance aidant. Carnet d'évadé*, Paris, Arthaud, coll. « Témoignages », 1946.

DECOEUR Rémi, *Psaume CXXVI* « Proses de captivité », Paris, Boivin et Cie, 1943.

DUBOURG Gabriel, *Mes guerres*, Paris, Nouvelles Éditions Debresse, 1984 [oflag X B].

FOROPON Armand (Maréchal des logis), *Stalag Z. Croquis et silhouettes littéraires*, Lyon, Éditions Cartier, [30 juin] 1945.

FRAISSE Paul, *Écrits de captivité 1940-1943*, Éditions de la maison des sciences de l'homme, 1991.

GAILLARD Robert, *Les liens de la chaîne… roman*, Paris, Colbert, coll. « L'horizon », 1942.

GANGLOFF Raymond, *Cinq ans d'oflags. La captivité des officiers français en Allemagne*, Paris, éd. Albatros, 1989.

GARO Joseph, *Pages d'évadé*, Paris, Spes, 1945.

GERRIET Louis, *Les copains de Hambourg*, Dôle, Association départementale des Combattants Prisonniers de Guerre de la Côte d'Or, 1973.

GILLET Marcel, *39-40 et la suite… Notes d'un prisonnier au stalag XVIII A*, Paris, Éditions Baudinière, 1943.

GIRAUD Abbé Ludovic, *La vie des prisonniers dans un oflag. Histoire d'un redressement (Oflag IV D, juin 1940-janvier 1941)*, Marseille, Direction générale des œuvres, 1944 [texte d'une conférence faite à Marseille en 1941].

GOLDSTEIN Henry, *Les maillons de la chaîne*, Liège-Bressoux, éditions Dricot, 2 vol., 1992.

GUERLAIN Robert, *Prisonnier en Allemagne*, Londres, Hachette, s.d. [1941-1944 ?] ; traduction en anglais : *A Prisoner in Germany*, London, Macmillan, 1944.

GUITTON Jean, *Journal de ma vie*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Bibliothèque européenne », 1976.

HAEDRICH Marcel, *Baraque III. Chambre VII. Récits de captivité*, Grenoble, Les Éditions françaises nouvelles, [11 janvier] 1943.

HYVERNAUD Georges, *Le wagon à vaches*, Paris, Denoël, 1953 ; réédition : Le Dilettante, 1997.

IKOR Roger, *Ciel ouvert*, Paris, Albin Michel, 1959.

JAMET Claude, *Carnets de déroute*, Paris, Sorlot, 1942.

KNOT Rémy, *K.G.*, Virton, Éditions Michel Frères, 1982.

L'HEUREUX Jean-Claude, *Graudentz-Pologne. La forteresse de la mort lente 1941-1945*, Nîmes, Le Camarigno, s.d.

LA VAISSIÈRE Jacques de, *Silésie morne plaine. Cahiers trouvés dans un grenier*, Paris, Éditions France-Empire, 1991 ; préface de Jean Guitton.

LANOUX Armand, *Le commandant Watrin*, L.G.F., coll. « Le Livre de Poche », 1965 (1e édition : Julliard, 1956).

LAS VERGNAS Raymond, *Le millième jour* (roman), Paris, Albin Michel, 1951.

LE BRIGANT Général, *Les indomptables*, Nancy, Éditions Berger-Levrault, 1957, (1e édition : 1948).

LE DIUZET Alain, *Dans les barbelés (le parcours d'un prisonnier)*, Saint-Brieuc, Éditions Collège Breton des Côtes-du-Nord, 1985 ; préface de Pierre Lorguilloux ; illustrations de François Cathou (1e édition en langue bretonne, 1943 ; édition en langue française, revue et corrigée en 1945).

LE MOIGN Pierre, *Les chemins du refus*, Paris, Éditions I.N.P.R., 1983.

LEGROS Robert, *Mémoires d'hier et d'aujourd'hui*, http://www.geocities.com/legros_robert/

Les KG parlent, Paris, Denoël, coll. « Les prisonniers peints par eux-mêmes », 1965 ; préface de Pierre Mazars ; avant-propos de René Laumond.

Livre d'or de l'exil français, Paris, Comité de liaison interfédérale des fédérations nationales de prisonniers de guerre, des déportés et internés résistants et patriotes, fédération nationale des déportés du travail, 1946 ; préface de Francis Ambrière. [reproductions de tableaux, courts textes et poèmes, émanant de P.G. ou de déportés, volontairement mélangés.]

LOISY Georges, *27…/37179 = Notre jeunesse. Témoignage de captivité*, Châlons, Association

Départementale des Combattants Prisonniers de Guerre de la Marne, 1973.

MARCADÉ Jean-René, *Cinq années de captivité*, Bordeaux, éditions Delbrel, 1952 ; dessins de P. Sarvay.

MARIAT Jean, *Trois de France*, Paris, Éditions de France, 1941 ; préface d'Abel Bonnard.

MASSON André, *Entre deux mondes*, Paris, Pierre Lagrange, 1943.

MERTENS Lucien, POINDESSAULT Jean, *Rawa-Ruska, camp de représailles des prisonniers de guerre évadés*, Bagneux, éditions du C.E.P., 1945 ; préface de Giraud.

MORGAN Claude, *La marque de l'Homme*, Éditions de Minuit clandestines, 1944.

MOUSSEL Georges, *La guerre des humbles. Mai 1940-1945*, Tournon-sur-Rhône, Mousset-Valette, 1947.

NATTIER H. et REFREGIER A., *6 000 à l'oflag XVII A ou cinq ans de captivité au fil des jours*, Paris, J. Vautrain, 1946.

ONFFROY DE VÉREZ Marcel, *Journal de captivité. 19 juin 1940-13 juin 1945*, inédit, fonds personnel de la comtesse Sophie Onffroy de Vérez.

OUDOT Henri, *La ronde des stalags*, Auxerre, L'Universelle, 1947.

PELLETRAT DE BORDE Audrey, *La captivité de Jacques Pelletrat de Borde*, Lyon, I.E.P., 2002, 2 vol. dactylographiés.

PICARD René, *L'ennemi retrouvé*, Conflans-Sainte-Honorine, chez l'auteur, 1953.

POISOT Marcel, *Prisonnier à Neuf-Brisach*, Paris, Vautrain, 1945.

PORTHAULT Pierre, *La grande rigolade*, Paris, Éditions Guy Victor, 1966.

PORTHAULT Pierre, *Straf-kommando 29-11. Ou les souvenirs d'un évadé des Kommandos de répression*, L'Arabesque, 1964.

PRÉNANT Marcel, *Toute une vie à gauche*, Paris, Encre, 1980.

PRIVAT Bernard, *Au pied du mur*, Paris, Gallimard, 1959.

REUTER François, *Le chemin du stalag*, Paris, Jean Vigneau, 1945.

ROUX Antoine de, *Journal dessiné d'un prisonnier de guerre*, Marseille, Lafont, 1942 ; édition revue et corrigée : 1945.

ROY Claude, *Moi je. Essais d'autobiographie*, , ch. « Isis la Lorraine », Paris, Gallimard, 1969.

SARTRE Jean-Paul, « Journal de Mathieu », *Les temps modernes*, n° 434, septembre 1982, pp. 449-475.

SEGHERS Pierre (dir.), « Poètes prisonniers », cahier spécial de *Poésie 43*, Villeneuve-lès-Avignon, mars 1943.

SIGISMOND, *Les fortes têtes*, Blainville-sur-Mer, L'amitié par le livre, 1975 ; préface de Rémy ; dessins de Jean Chevolleau.

SIMON Claude, *La route des Flandres*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Double », 1998 ; 1ère édition : 1960.

TESSEYRE Pierre, *55 jours de guerre*, Paris, Flammarion, 1942.

TRIBOUILLARD Édouard, *Les frères Tribouillard*, Paris, Robert Laffont, 1980.

VOLÈNE Robert, *Épopée sans gloire. 1940-1945*, Paris, Bibliothèque des études poétiques,

1958.

WALTER Louis, *Ceux des stalags*, Avignon, Édouard Aubanel, 1943.

OUTILS

Revues consultées

Bulletin de la NRF, Paris, juin 1948-décembre 1950.

Cahiers du Sud (Les), Marseille, octobre 1940-décembre 1948.

Études, Paris, 1946-1953.

Europe, Paris, 1952-1954.

Fontaine, Alger, mai-juin 1940-décembre 1941.

Horizon, Nantes, 1945-1948.

Lettres françaises, Buenos Aires, 1943-1945.

Nouvelle Revue Française (La), Paris, 1940-juin 1943.

Revue d'histoire de la Seconde Guerre mondiale et des conflits contemporains, 1950-1959.

Temps modernes (Les), juillet 1951-février 1954.

Histoire de l'armée française/Histoire de la guerre/1914-1918

« L'armée française à la fin de la guerre », *Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, n° 110, avril 1978.

BEAUPRÉ Nicolas, *Écrire en guerre, écrire la guerre*, Paris, CNRS Histoire, 2006.

CABANÈS Bruno, *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Le Seuil, coll. « L'univers historique », 2004.

CAHEN SALVADOR Georges, *Les prisonniers de guerre (1914-1918)*, Paris, Payot, 1929.

CROCQ Louis, *Les traumatismes psychiques de guerre*, Paris, Odile Jacob, 1999.

DAUZET Pierre, *Gloria. Histoire illustrée de la guerre 1914-1918*, Paris, Hachette, 2e édition, s.d. [1919-1920 ?].

FRIEDRICH Jörg, *L'incendie. L'Allemagne sous les bombes 1940-1945*, Paris, éd. de Fallois, 2004.

GERLACH Christian, *Krieg, Ernährung, Völkermord. Deutsche Vernichtungspolitik im Zweiten Weltkrieg* [*Guerre, alimentation, génocide — Recherches concernant la politique allemande d'extermination de la Seconde Guerre mondiale*], Zürich/München, Pendo Verlag, 2001.

GIRARDET Raoul, « L'Armée est-elle de droite ? », *Les collections de l'Histoire*, hors-série n° 14,

janvier 2002.

HINZ Uta, « Prisonniers », *in* Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, Jean-Jacques BECKER (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004, pp. 777-785.

MARTEL André (dir.), *Histoire militaire de la France*, t. IV, « De 1940 à nos jours », Paris, PUF, 1994.

MASSON Philippe, *Histoire de l'Armée française*, Paris, Perrin, 1999.

MIQUEL Pierre, *Les Poilus*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine », 2000.

PROST Antoine, *Les anciens combattants et la société française, 1914-1939*, vol. I : « Histoire », Paris, Presses de la Fondation des sciences politiques, 1977.

RAYNAL Colonel, *Le drame du Fort de Vaux. Journal du commandant Raynal*, Paris, Albin Michel, 1933, 1e édition : 1919.

SCHLUMBERGER Étienne, SCHLUMBERGER Alain, *L'honneur et les rebelles de la Marine française 1940-1944*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2004.

La drôle de guerre/La défaite/La débâcle

ALERME Colonel Marie Marcel Étienne Michel, *Les causes militaires de notre défaite*, Paris, Publications du centre d'études de l'agence Inter-France, 1941.

ALLARD Paul, *Les responsables du désastre*, Paris, Les éditions de France, 1941.

ALLARD Paul, *Les journées pathétiques de la guerre*, Paris, Les éditions de France, 1941.

BLOCH Marc, *L'étrange défaite*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 1990.

CABANEL Bruno, LABORIE Pierre (dir.), *Penser la défaite*, Toulouse, Privat, 2002.

COCHET François, *Les soldats de la drôle de guerre : septembre 1939-mai 1940*, Paris, Hachette Littératures, 2004.

GOUTARD Colonel A., *1940. La guerre des occasions perdues*, Paris, Hachette, 1956.

GUÉRIN Raymond, *Le temps de la sottise*, Paris, Le Dilettante, 2003 (1988).

LEFÈVRE Roger, *Raz-de-marée. Visions de guerre*, Paris, Éditions Baudinière, 1942.

MONTIGNY Jean, *La défaite. Heures tragiques de 1940*, Paris, B. Grasset, 1941.

PERTINAX (pseudonyme d'André Géraux), *Les Fossoyeurs. Défaite militaire de la France*, New-York, Édition de la Maison française, 1943.

RIEUNIER René, *Réquisitoire contre le mensonge, juin 1940-juillet 1962*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1962.

SARTRE Jean-Paul, *Carnets de la drôle de guerre*, Paris, Gallimard, 1995.

WERTH Léon, *33 jours*, Paris, Viviane Hamy, coll. « Bis », 1992.

L'Occupation

Archives de guerre 1940-1944 (Les), Paris, INA, 1996.

COINTET Michèle et Jean-Paul, *Dictionnaire historique de la France sous l'Occupation*, Paris, Tallandier, 2000.

GUIRAUD Jean-Michel, *La vie intellectuelle et artistique à Marseille à l'époque de Vichy et sous l'Occupation*, Marseille, Jeanne Lafitte, 1998.

JACKSON Julian, *La France sous l'Occupation 1940-1944*, Paris, Flammarion, 2003.

PELOT Robert, *Aux frontières de la liberté. Vichy-Madrid-Alger-Londres. S'évader en France sous l'Occupation*, Paris, Fayard, coll. « Pour une histoire du XX^e siècle », 1998 ; préface de Serge Berstein.

WERTH Léon, *Déposition. Journal 1940-1944*, Paris, Viviane Hamy, 2000 (1992) ; 1^e édition : Grasset, 1946.

Pétainisme/Collaboration

BARBAS Jean-Claude (éd.), *Philippe Pétain. Discours aux Français : 17 juin 1940-20 août 1944*, Paris, Albin Michel, 1989.

BARBAS Jean-Claude, « L'idée de patrie et de nation dans les discours de Philippe Pétain, chef de l'État français (juin 1940-août 1944) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 177, janvier 1995, pp. 31-61.

CONAN Éric, ROUSSO Henry, *Vichy : un passé qui ne passe pas*, Paris, Fayard, 1994.

COTILLON Jérôme, *Ce qu'il reste de Vichy*, Paris, Armand Colin, 2003.

Éditoriaux prononcés à la radio par Philippe Henriot, Secrétaire d'État à l'Information et à la Propagande, n° 1 et 2, s.l.n.d. [1944 ?].

En attendant Douaumont, Paris, Pierre Lanauve de Tartas, 1952.

FAURE Christian, *Le projet culturel de Vichy*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon/CNRS, 1989 ; préface de Pascal Ory.

FISHMAN Sarah, DOWNS Laura Lee, *et alii* (dir.), *La France sous Vichy. Autour de Robert Paxton*, Paris, Éditions Complexe, I.H.T.P.-C.R.N.S., 2000.

GUITTON Jean, *Fondements de la communauté française*, Lyon, Plon, coll. « Les cahiers des captifs », n° 1, 1942.

Images de la France de Vichy 1940-1944. Images asservies et images rebelles, Paris, La Documentation française, 1988.

JANKÉLÉVITCH Vladimir, « Dans l'honneur et la dignité » [1948] ; repris dans *L'imprescriptible*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais », 1986.

KAPLAN Alice, *Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001.

LABORIE Pierre, *L'opinion française sous Vichy. Les Français et la crise d'identité nationale 1936-1944*, Paris, Le Seuil, 2001.

Léon Blum devant la Cour de Riom, Paris, Éditions de la Liberté, coll. « Documents socialistes », n° 4, 1944.

MARC-VINCENT P., *La France nouvelle. Tome I : De l'armistice à la paix. La dictateur constitutionnelle du gouvernement Pétain et la réforme de l'État français (25 juin-24 octobre 1940)*, Paris, éditions Jules Tallandier, 1940.

MILLER Gérard, *Les pousse-au-jouir du maréchal Pétain*, Paris, Le Seuil, coll. « Points essais », 2004.

NOVICK Peter, *L'épuration française 1944-1949*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Histoire », 1991.

ORY Pascal, *Les collaborateurs. 1940-1945*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Histoire », 1980 (1976).

Pétain. Contribution à un dossier, Paris, Daniel et Cie, 1975.

SARTRE Jean-Paul, « Qu'est-ce qu'un collaborateur ? » [août 1945], repris dans *Situations III*, Paris, Gallimard, 1949.

ZIELINSKI Bernd, « L'exploitation de la main-d'œuvre française par l'Allemagne et la politique de collaboration (1940-1944) », in *La main-d'œuvre française exploitée par le IIIe Reich*, Actes du colloque de Caen, 13-15 décembre 2001, Caen, Centre de Recherche d'Histoire Quantitative, 2003, pp. 47-65.

Résistance

ANDRIEU Claire, art. « Aventure », *in* François MARCOT, Bruno LEROUX, Christine LEVISSE-TOUZÉ (dir.), *Dictionnaire historique de la Résistance*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2006, pp. 919-920.

BELOT Robert, *La Résistance sans de Gaulle. Politique et gaullisme de guerre*, Paris, Fayard, 2006.

DOUZOU Laurent, « La constitution du mythe de la Résistance », *in* Actes du Colloque de Caen (17-19 mai 1995), Christiane FRANK (dir.), *La France de 1945 : résistances, retours, renaissances*, Presses Universitaires de Caen, 1996, pp. 73-83.

DOUZOU Laurent, *La Résistance française : une histoire périlleuse. Essai d'historiographie*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Histoire », 2005.

GAULLE Charles de, *Mémoires de guerre*, t. 2, « L'unité, 1942-1944 », Paris, Plon, 1954.

KEDWARD H.R., *Naissance de la Résistance dans la France de Vichy 1940-1942*, Paris, Champ-Vallon, 1989.

Génocide juif/Déportation raciale et politique (études et récits)

ANTELME Robert, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1978 [1947].

ANTELME Robert, *Textes inédits. Sur L'espèce humaine, essais et témoignages*, Paris, Gallimard, 1996.

BENSOUSSAN Georges, *Auschwitz en héritage ? Du bon usage de la mémoire*, Paris, Mille et une

Nuits, coll. « Les petits libres », 1998.

BILÉ Serge, *Noirs dans les camps nazis*, Monaco, Le Rocher, 2005.

BORDAT Josselin, VITKINE Antoine, « Un nazi bien trop subtil », *Libération*, 9 novembre 2006.

BUBER Martin, *Éclipse de Dieu* [*Gottesfinsternis*, 1953], Paris, Nouvelle Cité, coll. « Rencontres », 1987.

FINKELSTEIN Norman G., *L'industrie de l'Holocauste*, Paris, La Fabrique, 2001.

HOLLANDER-LAFON Magda, *Souffle sur la braise*, Paris, Le Cerf, 1993.

KOLITZ Zvi, *Yossel Rakover s'adresse à Dieu*, Paris, Calmann-Lévy, « Petite Bibliothèque du XX^e^ siècle », 1998.

LE GOUPIL Paul, *Mémorial des Français déportés au camp de Langenstein-Zwieberge, Kommando de Buchenwald*, Luneray, Bertout, 1997.

LEVI Primo, *Les naufragés et les rescapés*, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 1989.

LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Paris, Pocket, 1990.

LORAUX Patrice, « Consentir », in *Le genre humain*, n° 22, 1990.

MAURY Louis, « Aperçus sur la psychologie et le comportement des ressortissants des diverses nationalités de déportés au camp de concentration de Neuengamme », *Revue d'histoire de la Seconde Guerre mondiale et des conflits contemporains*, n° 15-16, 1954, pp. 47-57.

NYISZLI Miklos, *Médecin à Auschwitz*, Paris, Julliard, 1961.

PROVAN Charles, « New light on Dr. Miklos Nyiszli and his Auschwitz book », *The Journal for Historical Review*, January/February 2001.

ROUSSET David *et alii*, *Pour la vérité sur les camps concentrationnaires*, Paris, Ramsay, 1990.

ROUSSET David, *L'Univers concentrationnaire*, Paris, Hachette Littérature, 1998 (Éditions du Pavois, 1946).

SEMPRUN Jorge, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1994.

TODOROV Tzvetan, *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 2004.

VIDAL-NAQUET Pierre, *Les assassins de la mémoire*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais », 1995 (1987).

VIDAL-NAQUET Pierre, *Les Juifs, la mémoire et le présent*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais », 1995 (1991).

WILKOMIRSKI Benjamin, *Fragments. Une enfance 1939-1948*, Paris, Calmann-Lévy, 1996 (1995) ; réédition France Loisirs, 1998.

L'après-guerre (1944-1953)

ARON Robert, *Histoire de l'épuration*, t. III, vol. 2, « Le monde de la presse, des arts, des lettres… 1944-1953 », Paris, Fayard, coll. « Les grandes études contemporaines », 1975.

ASSOULINE Pierre, *L'épuration des intellectuels*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1996.

BARUCH Marc-Olivier (dir.), *Une poignée de misérables. L'épuration de la société française après la*

Seconde Guerre mondiale, Paris, Fayard, coll. « Pour une histoire du XX^e siècle », 2003.

BECKER Jean-Jacques, *Histoire politique de la France depuis 1945*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus », 2003.

BUTON Philippe, GUILLON J.-M., *Les pouvoirs en France à la Libération*, Paris, Belin, 1994.

DÉBAT (LE), *Les idées en France 1945-1988. Une chronologie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 1989.

DELMAS Jean, « Les officiers et la Résistance en France », *in* François MARCOT, Didier MUSIEDLAK (dir.), *Les Résistances, miroir des régimes d'oppression. Allemagne, France, Italie*, Actes du colloque international de Besançon, 24-26 septembre 2003, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, Série « Historiques » n° 25, 2006.

GAULLE Charles (DE), *Lettres, notes et carnets, mai 1945-juin 1951*, Paris, Plon, 1984.

RIOUX Jean-Pierre, *La France de la Quatrième République. 1. L'ardeur et la nécessité 1944-1952*, Paris, Le Seuil, coll. « Inédit Histoire », 1980.

Captivité (études)

AMBRIÈRE Francis, « Prisonniers », in *Vie et mort des Français 1939-1945*, Paris, Hachette, 1971, pp. 67-110.

AUJOL Jean-Louis, *Le procès Benoist-Méchin. Compte rendu intégral des débats*, Paris, Albin Michel, 1948.

AURIOL, Jean-Claude, *Les barbelés des bannis : la tragédie des prisonniers de guerre français en Allemagne pendant la Grande guerre*, Paris, Éditions Tirésias, , coll. « Ces oubliés des l'histoire », 2002.

BOUDOT François, « Pour une histoire de la captivité. Souvenirs de qualité », *Annales*, mars 1957.

BOUDOT François, « Sur la psychologie du P.G. : thèse et souvenirs », *Revue d'histoire de la Seconde Guerre mondiale*, n° 25, janvier 1957.

BRASILLACH Robert, *Écrit à Fresnes*, Paris, Plon, 1967 ; préface de Maurice Bardèche.

BRAUDEL Fernand, « La captivité devant l'histoire », *Revue d'histoire de la Seconde Guerre mondiale*, n° 25, janvier 1957.

Cahiers de l'Apa, n° 33, 2006, http://www.ihtp.cnrs.fr

Cahiers des prisonniers, Neuchâtel, La Baconnière, coll. « Les cahiers du Rhône », n° 7, pâques 1943.

CAZENEUVE Jean, *Essai sur la psychologie du prisonnier de guerre*, Paris, P.U.F., coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1945 [1^e édition : 1944], préface de Charles Serrus.

CHABORD Marie-Thérèse, « Les organismes chargés des prisonniers de guerre sous le gouvernement de Vichy », *Revue d'histoire de la Seconde Guerre mondiale*, n° 37, janvier 1960.

CHENAVIER Delphine, « Les récits de captivité des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale 1944-1947 », sous la direction de Michel Murat, Université Paris IV, 2003-2004.

CHRISTOPHE Marcelle et Robert, *Le miracle de nos prisons (1940-1944)*, Paris, Presses de la Cité, 1974.

CHRISTOPHE Robert, *Les flammes du Purgatoire. Histoire des prisonniers de 1940*, Paris, France-Empire, 1979.

COCHET François, « Des retours "décalés". Les P.G. et les requis du travail », *in* Actes du Colloque de Caen (17-19 mai 1995), Christiane FRANK (dir.), *La France de 1945 : résistances, retours, renaissances*, Presses Universitaires de Caen, 1996, pp. 141-152.

COCHET François, « La captivité de 1939-1945 et les jumelages des villes : du rêve à la réalité », *in* Sylvie CAUCANAS, Rémy CAZALS et Pascal PAYEN (dir.), *Les prisonniers de guerre dans l'histoire. Contacts entre peuples et cultures*, Toulouse, Privat, 2003.

COCHET François, « Le sentiment de la défaite chez les prisonniers de guerre durant le deuxième guerre mondiale », in *La Défaite. Études offertes à Annie Rey-Goldzeiguer*, Centre ARPEGE, Presses universitaires de Reims, 1994.

COCHET François, *Les exclus de la victoire. Histoire des P.G., déportés et S.T.O. (1945-1985)*, S.P.M., 1992.

COCHET François, *Soldats sans armes : la captivité de guerre : une approche culturelle*, Paris/Bruxelles, L.G.D.J./Bruylant, coll. « Histoires », 1998.

COHEN-SOLAL Annie, *Sartre 1905-1980*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1985.

Des prisonniers français libérés par l'armée rouge, Paris, Éditions France-U.R.S.S., s.d. [1945 ?].

DURAND Yves, « 1, 6 millions de prisonniers de guerre ! », *L'histoire*, n° 80, 1985.

DURAND Yves, *La vie quotidienne des prisonniers de guerre dans les stalags, les oflags et les kommandos, 1939-1945*, Paris, Hachette, 1987.

Épreuve collective et Mémoires, l'expérience de la captivité, Actes du colloque « Histoires de vie des prisonniers de guerre 1939-1945 », Université de Tours, 18-19 novembre 1988, Yves DURAND (éd.), Paris, Peuple et culture : Éducation permanente, coll. « Histoires de vie », 1993.

FISHMAN Sarah, « Grand Delusions : The Unintended Consequences of Vichy France's P.O.W. Propaganda », *Journal of Contemporary History*, 26/2, 1991.

FLAMENT Abbé Pierre, *La vie à l'oflag II D-II B Grossborn et Arnswalde (Poméranie),* Caen, thèse de Lettres, 1957.

FRENAY Henri, *Bilan d'un effort*, Pairs, Ministre des PDR, 1945.

GANGLOFF, Raymond, *Cinq ans d'oflag: grandeurs, drames et misères des officiers français, 1940-1945*, Paris, Albatros, 1989.

GASCAR Pierre, *Histoire de la captivité des Français en Allemagne (1939-1945)*, Paris, Gallimard, 1967.

GIRAUD Abbé, *La vie des prisonniers dans un oflag. Histoire d'un redressement*, 1941 [texte d'une conférence faite à Marseille ; oflag IV D, Ancien combattant].

Histoires de vie des P.G., 1939-1945, actes du colloque de Tours, Éducation Permanente Peuple et Culture, coll. « Histoires de vie », 1993.

HOOP J.-M. (D'), « Lübeck, oflag XC », in *Revue d'histoire de la Seconde Guerre mondiale*, n° 37, janvier 1960, pp. 15-19.

HYVERNAUD Georges, *Lettres de Poméranie*, Paris, Claire Paulhan, 2002.

LANTHEAUME Dr., « Sénescence prématurée chez les anciens prisonniers », in *Conférence internationale de la pathologie de la captivité*, Paris, 1967.

LEWIN Christophe, *Le retour des P.G. français*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne, 1986.

Lieutenant BARRÉ, Lt. VÉRON, Capitaine DENIS, Lt. BOURDIN, Lt. GAUDEMET (oflag VIII-F), *Foyer retrouvé*, Paris, Éditions Alsatia, 1942.

MARIAT Jean, « L'art et le film au stalag », *Les nouveaux temps*, 17 décembre 1941.

MIATLEV Adrian, « Nouveaux témoignages de prisonniers », *Esprit*, mai 1947.

MITTERRAND François, « Quand Robert Gaillard écrivait son journal à l'infirmerie du stalag IX », *Le Figaro*, 8 avril 1942.

MITTERRAND François, *Leçons des choses de la captivité*, Paris, Les grandes éditions françaises, 1945.

MOREAU Jean-Bernard, *Attitudes, moral et opinions des officiers français prisonniers de guerre en Allemagne (1940-1945)*, thèse, Sorbonne, 2001.

MORET-BAILLY Jean, « Grandes vacances et vie de château », *Revue d'histoire de la Seconde Guerre mondiale*, n° 25, janvier 1957.

PÉAN Pierre, *Une jeunesse française. François Mitterrand 1934-1947*, Paris, Fayard, 1994.

PY Évelyne, « La mémoire repliée des prisonniers de guerre », http://www.memoire-net.org/article.php3?id_article=111 [visité le 31.08.07]

QUINTON Laurent, « Récits de captivité des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale : analyses et interprétations autour d'une digestion difficile », mémoire de D.E.A. de Littérature française, sous la direction de Michèle Touret, Université Rennes 2, 2002.

RÉMOND René, « Les Anciens Combattants et la politique », *Revue française de sciences politiques*, 1955.

RÉMONDIN Jean-Fernand, *Histoire des sous-officiers captifs ayant refusé d'être au servie de l'ennemi. Le sens du devoir et de l'honneur*, dactylographié [Besançon], 1985.

RENAUD-SAVARIT, *Le droit des P.G. (action et législation en faveurs des prisonniers de guerre et de leurs familles)*, Paris, Maurice Lavergne, 1943.

ROCHE Sylvain, *La guerre des captives*, Lyon, SEVE, 1944 [publié par l'Association des femmes de prisonniers de guerre].

Seul cœur, des Universités de France aux camps de prisonniers (Un), Paris, Office de Publicité Générale, 1944.

SILBERT Albert, « Le camp des aspirants », *Revue d'histoire de la Seconde Guerre mondiale et des conflits contemporains*, n° 28 (octobre 1957) et 29 (janvier 1958).

VÉDRINE Jean, *Dossier P.G.- rapatriés, 1940-1945*, Asnières, 2 t., 1980.

Représentations

ARIÈS Philippe, *L'homme devant la mort*, t. II, « La mort ensauvagée », **,** Paris, Le Seuil, coll.

« Points Histoire », 1985 (1977).

ARON Jean-Paul, *Le mangeur du XIX^e siècle*, Paris, Payot, 1989.

BARBEY-SAY Hélène, *Le voyage de France en Allemagne : de 1871 à 1914 : voyages et voyageurs français dans l'Empire germanique*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, coll. « Histoire contemporaine », 1994.

BARTHES Roland, « Le mythe, aujourd'hui », in *Mythologies*, Paris, Le Seuil, coll. « Point Essais », 1970 (1ère édition : 1957).

BUTLER Judith, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005 ; préface d'Éric Fassin.

CAMILLE Michael, *Images dans les marges. Aux limites de l'art médiéval*, Paris, Gallimard, coll. « Le temps des images », 1997.

CAPDEVILA Luc, « Identités masculines et féminines pendant et après la guerre », *in* Évelyne MORIN-ROTUREAU (dir.), *1939-1945 : combats de femmes. France et Allemagne, les oubliées de la guerre*, Paris, Autrement, coll. « Mémoires », 2001, pp. 199-220.

CAPDEVILA Luc, « L'identité masculine et les fatigues de la guerre », *Vingtième siècle, revue d'histoire*, juillet-septembre 2002, pp. 97-108.

CAPDEVILA Luc, ROUQUET François, VIRGILI Fabrice, VOLDMAN Danièle, *Hommes et femmes dans la France en guerre (1914-1945)*, Paris, Payot, 2003.

KANTIN Georges, MANCERON Gilles, *Les échos de la mémoire. Tabous et enseignement de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Le Monde Éditions, coll. « La mémoire du Monde », 1991.

MOSSE George L., *L'Image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, éd. Abbeville, coll. « Tempo », 1997.

NORMAND Lénaïc, « On se remplit quand on se vide. Petite ethnographie des pratiques culturelles aux toilettes », mémoire de Master 1 de Sociologie, sous la direction de Barbara Michel, Université Pierre Mendès-France – Grenoble 2, 2007.

POLLARD Miranda, *Reign of Virtue. Mobilizing Gender in Vichy France*, Chicago/London, The University of Chicago Press, 1998.

RAZAC Olivier, *Histoire politique du barbelé. La prairie, la tranchée, le camp*, Paris, La Fabrique, 2000.

SCHMITT Jean-Claude, *La raison des gestes dans l'Occident médiéval*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1990.

SCHMITT Jean-Claude, *Les revenants. Les vivants et les morts dans la société médiévale*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1994.

Littérature (textes et études)

Textes littéraires

ARAGON Louis, « La leçon de Ribeirac », [1941], in *L'œuvre poétique*, Livre Club Diderot, t. X, 1979, pp. 1275-1299.

ARLAND Marcel, *Lettres de France*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel », 1991 (1951).

ARTAUD Antonin, *Pour en finir avec le jugement de Dieu*, Gallimard, coll. « Poésie », 2003 (1948).

BLOCH-MICHEL Jean, *Journal du désordre*, Paris, Gallimard, 1955.

BRASILLACH Robert, *Lettres de prison*, in *Œuvres* complètes, Maurice BARDÈCHE (éd.), Paris, Club de l'honnête homme, 1964, t. IX.

BRASILLACH Robert, *Notre avant-guerre*, Paris, Plon, 1950 (1e édition : 1941).

CALET Henri, *Contre l'oubli*, Paris, Grasset, coll. « Les cahiers rouges », 1956.

CALET Henri, GUÉRIN Raymond, *Correspondance*, Bruno CURATOLO (éd.), Paris, Le Dilettante, 2005.

CELAN Paul, « J'ai entendu dire » [« *Ich hörte sagen* », 1952], *Choix de poèmes réunis par l'auteur*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1998, pp. 82-83 ; traduction : Jean-Pierre Lefebvre.

CLAUDEL Paul, *Œuvre poétique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967.

GALTIER-BOISSIÈRE Jean, *Journal 1940-1950*, Paris, Quai Voltaire, 1992.

GIDE André, *Journal 1939-1942*, Paris, Gallimard, 1946.

GUÉRIN Raymond, *Lettres à Sonia 1939-1943*, Bruno CURATOLO (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Les inédits de Doucet », 2005.

HOMÈRE, *Odyssée*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », traduction de Victor Bérard ; 1999.

LOVECRAFT Howard Phillips, *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 3 vol., 1991-1992.

MORGAN Charles, *Sparkenbroke*, Paris, Stock, 1947 ; traduction de Germaine Delamain ; préface de René Lalou.

MORGAN Claude, *Chroniques des Lettres Françaises*, Paris, Éditions Raisons d'être, 1946-1947, 2 tomes (« À l'aube de la IVe », « La fin d'un monde »).

OUREDNIK Patrick, *Europeana. Une brève histoire du XXe siècle*, Paris, Allia, 2004.

PASOLINI Pier Paolo, *Affabulazione*, in *Théâtre*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 1995.

PASOLINI Pier Paolo, *Poésies 1953-1964*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1980.

ROUSSEAU Jean-Jacques, « Les prisonniers de guerre » [1744], in *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1964, pp. 843-874.

SOUPAULT Philippe, *Journal d'un fantôme*, Paris, Les éditions du Point du Jour, 1946.

Études littéraires

ALLUIN Bernard, CURATOLO Bruno (dir.), *La revie littéraire. Du succès oublié à la reconnaissance posthume : quinze romanciers contemporains réédités*, Actes du Colloque de Lille III, 15-16 mai 1998, Dijon, Centre Le texte d'édition, 2000.

AUZIAS Jean-Marie, *Luc Decaunes*, Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 1969.

BARIL Jean Pierre, « Henri Calet, bibliographie critique 1931-2003 », thèse de Littérature française, sous la direction de Marc Dambre, Université Paris III, 2006.

BARTHES Roland, « Histoire ou littérature ? », in *Sur Racine*, Paris, Le Seuil, coll. « Points

Essais », 1963 (1ère édition : 1960).

BARTHES Roland, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, Le Seuil, coll. « Points littérature », 1991.

BEAUPRÉ Nicolas, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France-Allemagne, 1914-1920*, Paris, C.N.R.S. éd., coll. « C.N.R.S. Histoire », 2006.

BONET Gérard, *L'indépendant des Pyrénées-Orientales. Un siècle d'histoire du quotidien 1846-1950*, Perpignan, Publications de L'Olivier, 2004.

BORNAND Marie, *Les récits de rescapés dans la littérature de langue française*, Genève, Droz, 2004.

BOSCHETTI Anna, *Sartre et « Les Temps modernes »*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1985.

BOURIN André, « In memoriam : Ambrière », *Bulletin de l'Association des Amis d'Alfred de Vigny*, Paris, XXVIII, 1999.

Cahiers Georges Hyvernaud, publication de l'Association des Lecteurs de Georges Hyvernaud, Verrières-le-Buisson, 7 n°, 2001-2007.

CARRUTHERS Mary J., *Machina memorialis. Méditation, rhétorique et fabrication des images au Moyen Âge*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 2002.

COMPAGNON Antoine, *Le Démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Paris, Le Seuil, coll. « Point Essais », 2001 (1998).

CORPET Olivier, PAULHAN Claire, *Archives des années noires. Artistes, écrivains et éditeurs*, Paris, IMEC, 2004 ; préface de Jérôme Prieur.

CURATOLO Bruno, « Guérin réédité, un troisième souffle ? », in *Roman 20/50*, n° 27, juin 1999.

CURATOLO Bruno, « Raymond Guérin, entre Stendhal et Henri Beyle », in *Études littéraires*, vol. 36 n° 3, 2005.

CURATOLO Bruno, *Raymond Guérin. Une écriture de la dérision*, Paris, L'Harmattan, 1996.

DELFAU Gérard, ROCHE Anne, *Histoire/Littérature. Histoire et interprétation du fait littéraire*, Paris, Le Seuil, 1977.

DOUZOU Catherine, RENARD Paul (éd.), *Écritures romanesques de droite au XXe siècle. Questions d'esthétique et de poétique*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2002.

FOREST Marjolaine, « La condition masculine dans le roman français d'entre-deux-guerres : le temps des vacillements », thèse de doctorat de Lettres modernes, sous la direction de Serge Gaubert, Université Lyon 2-Lumière, 2003-2004.

FOUCHÉ Pascal, *L'édition française sous l'Occupation, 1940-1944*, 2 t., Paris, Bibliothèque de Littérature française contemporaine de l'Université Paris 7, 1987.

GALSTER Ingrid, *Sartre devant la presse d'Occupation. Le dossier critique des Mouches et Huis Clos*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2005.

GODENNE René, « *Les poulpes* (1953), fiction de Guérin », *in* Vincent ENGEL (dir.), *La littérature des camps. La quête d'une parole juste entre silence et bavardage*, Louvain, Université Catholique de Louvain, 1993.

HAEDENS Kléber, *Une histoire de la littérature française* (nouvelle édition revue et corrigée), Gallimard, 1953.

HOCTAN Caroline, *Panorama des revues à la Libération. Août 1944-octobre 1946*, Paris, IMEC, coll. « Inventaires », 2006.

HUBERT Étienne-Alain, MURAT Michel (dir.), *L'année 1945. Actes du colloque de Paris IV-Sorbonne, janvier 2002*, Paris, Champion, 2004.

HUGLO Marie-Pascale, *Métamorphoses de l'insignifiant. Essai sur l'anecdote dans la modernité*, Montréal, Balzac, coll. « L'univers des discours », 1997.

KAEMPFER Jean, *Poétique du récit de guerre*, Paris, José Corti, 1998.

KÜSHNER Eva, *Patrice de la Tour du Pin*, Paris, Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 1961.

LAFFONT Robert, *Un homme et son métier*, Paris, Robert Laffont, 1974.

LALOU René, *Histoire de la littérature française contemporaine (de 1870 à nos jours)*, Paris, P.U.F., 1947.

LE HAN Marie-Josette, *Patrice de la Tour du Pin : la quête d'une théosophie*, Paris, Champion, coll. « Varia », 1996.

LEJEUNE Philippe, « L'autobiographie à compte d'auteur », in *Moi aussi*, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique », 1986, pp. 292-309.

LOISEAUX Gérard, « *Phénix ou cendres ?* Un bilan allemand de la littérature de collaboration par Bernhard Payr, chef de l'Amtschrifftum », *in* Yves MÉNAGER (dir.), *La littérature française sous l'Occupation*, Presses Universitaires de Reims, 1989.

LOISEAUX Gérard, *La littérature de la Défaite et de la Collaboration d'après* Phönix oder Asche ? *de Bernhard Payr*, Publications de la Sorbonne, Série « France XIX^e^-XX^e^ », 1984.

MASSON Pierre, « L'aventurier et le militant : figures de l'homme d'action dans la littérature sous l'Occupation », in *La littérature française sous l'Occupation*, Presses Universitaires de Reims, 1989, pp. 319-336.

MILLAU Christian, *Au galop des Hussards*, Paris, Éditions du Fallois, 1999 ; repris en Livre de Poche, 2000.

MORITA-CLÉMENT Marie-Agnès, *L'image de l'Allemagne dans le roman français de 1945 à nos jours*, Presses Universitaires de Nagoya, 1985.

NADEAU Maurice, *Le roman français depuis la guerre*, Paris, Gallimard, coll. « Idées NRF », 1963.

PARRAU Alain, *Écrire les camps*, Belin, coll. « Littérature et politique », 1995.

PARROT Louis, *L'intelligence en guerre : géographie nocturne : un panorama de la résistance intellectuelle pendant l'occupation*, Nîmes/Paris, La palourde/Henri Vignes, 2001.

QUINTON Laurent, « Ambrière, Guitton, Hyvernaud et la communauté », *Cahiers Georges Hyvernaud*, n° 7, « Georges Hyvernaud et la politique », à paraître.

QUINTON Laurent, « Déshumaniser et déviriliser. De quelques illustrations de récits de captivité des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale », *in* Jean-Pierre MONTIER (dir.), *À l'œil. Textes/images*, Presses Universitaires de Rennes, 2007.

QUINTON Laurent, « L'événement monstrueux dans les récits de H.P. Lovecraft », *Que m'arrive-t-il ?*, Actes du colloque « Littérature et événement », Emmanuel BOISSET, Philippe CORNO (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2005, pp. 231-243.

QUINTON Laurent, « La mémoire sabordée des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale », *in* Actes du colloque international *Culture et mémoire. Quelles représentations ?*, juin 2007, École Polytechnique, à paraître (2007).

QUINTON Laurent, « Oubli, mode d'emploi. À propos des écrits de captivité des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale », *in* Jean BESSIÈRE et Judith MAAR (dir.), *L'écriture emprisonnée*, actes du colloque du 9-10 juin 2006, Université de Paris III, Paris, L'Harmattan, coll. « Cahiers de la nouvelle Europe », 2007, pp. 161-173.

SAPIRO Gisèle, *La guerre des écrivains. 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999.

SARTRE Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1985.

SCHLANGER Judith, *Les métaphores de l'organisme*, Paris, Vrin, 1971.

SERROY Jean, *De Gaulle et les écrivains*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1991.

SIMONIN Anne, « 1815 en 1945 : les formes littéraires de la défaite », *XX^e siècle*, n° 59, juillet-septembre 1998.

SIMONIN Anne, *Les Éditions de Minuit. 1942-1955. Le devoir d'insoumission*, Paris, IMEC Éditions, 1994.

STEEL James, « Les sanglots de la victoire. Auto-représentation du Résistant dans la littérature de 1944-1946 », *in* Actes du Colloque de Caen (17-19 mai 1995), Christiane FRANK (dir.), *La France de 1945 : résistances, retours, renaissances*, Presses Universitaires de Caen, 1996, pp. 101-114.

TONNET-LACROIX Éliane, *La littérature française de l'entre-deux-guerres*, Paris, Nathan, coll. « Fac », 1993.

TOURET Michèle, « *Les vivants*, revue éphémère pour une littérature nécessaire », *in* Bruno CURATOLO, Jacques POIRIER (dir.), *La chronique littéraire*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2006.

Témoignage

AGAMBEN Giorgio, *Ce qui reste d'Auschwitz. L'archive et le témoin. Homo Sacer III*, Paris, Payot, coll. « Rivages », 1999 ; traduction : Pierre Alferi.

BATAILLE Georges, « À propos des récits d'habitants d'Hiroshima », in *Œuvres complètes*, t. XI, *Articles I (1944-1949)*, Paris, Gallimard, 1988, pp. 172-187.

CHAUMONT Jean-Michel, *La concurrence des victimes : génocide, identité, reconnaissance*, Paris, La Découverte, coll. « Sociologie », 1997.

CRU Jean Norton, *Témoins*, Paris, Éditions Les étincelles, 1929 ; réédition : Frédéric ROUSSEAU (éd.), Nancy, Presses Universitaires de Nancy, coll. « Témoins et témoignages », 2006.

DERRIDA Jacques, *Demeure. Maurice Blanchot*, Paris, Galilée, coll. « Incises », 1996.

ROUSSEAU Frédéric, *Le procès des témoins de la Grande Guerre. L'affaire Norton Cru*, Paris, Le Seuil, 2003.

WIEVIORKA Annette, *Auschwitz, 60 ans après*, Paris, Robert Laffont, 2005.

WIEVIORKA Annette, *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1995.

WIEVIORKA Annette, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998.

Divers

BARTHES Roland, *La chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Les Cahiers du Cinéma/Gallimard/Le Seuil, 1980.

DERRIDA Jacques, *Limited Inc.*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1990.

DERRIDA Jacques, *Schibboleth. Pour Paul Celan*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1986.

DORON Roland, PAROT Françoise, *Dictionnaire de psychologie*, Paris, P.U.F., 1991.

FOUCAULT Michel, *Dits et écrits*, t. 2, 1976-1988, Daniel DEFERT, François EWALD (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001.

FOUCAULT Michel, entretien avec Roger-Pol Droit, juin 1975, repris dans *Le point*, n° 1659, 1er juillet 2004.

FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1975.

FREUD Sigmund, « L'inquiétante étrangeté » [*Das Unheimliche*, 1919], *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1985, pp. 209-264.

GUITTON Jean, *Mon testament philosophique*, Paris, Pocket, 1999 (1e édition : Presses de la Renaissance, 1997).

GUITTON Jean, *Regards sur la pensée française, 1870-1940. Leçons de captivité*, Paris, Beauchesne, 1968.

JEANSON Henri, *Jeanson par Jeanson*, Paris, La mémoire du cinéma français, 2000.

KLEMPERER Victor, *LTI. La langue du IIIe Reich*, Paris, Pocket, coll. « Agora », 1998.

LAPORTE Dominique, *Histoire de la merde*, Paris, Christian Bourgois, coll. « Choix-Essais », 1993.

LESTEL Dominique, *L'animalité. Essai sur le statut de l'humain*, Paris, Hatier, coll. « Optiques philosophie », 1996.

LEVINAS Emmanuel, *De l'évasion*, Paris, L.G.F., coll. « Biblio essais », 1998.

MARC-VINCENT P., *L'Indochine devant le conflit sino-japonais. La France veut-elle conserver son autorité, garantir ses intérêts dans le Pacifique ?*, Paris, éditions La Gazette Parisienne, 1938.

NANCY Jean-Luc, *La communauté affrontée*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2001.

NANCY Jean-Luc, *Le partage des voix*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1982.

PLESSIS Alain, *De la fête impériale au mur des fédérés 1852-1871*, « Nouvelle histoire de la France contemporaine », t. 9, Paris, Le Seuil, coll. « Points Histoire », 1979.

RANCIÈRE Jacques, *La leçon d'Althusser*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1974.

RANCIÈRE Jacques, *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique, 2000.

ROSSET Clément, *Le monde et ses remèdes*, Paris, P.U.F., 2000.

ROSSET Clément, *Le réel et son double*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1993.

Trésor de la Langue Française, http://atilf.atilf.fr/tlf.htm.

ZAEPFFEL Geneviève, *Mon combat psychique. 1939, l'An rénovateur*, Paris, Éditions Baudinière, 1939.

ZERI Federico, *Conversations sur l'art de lire l'art*, Paris, Rivages, 1988.

INDEX

NOTE : Cet index ne prend en compte que les auteurs de récits de captivité.

Agapit, Jean-Jacques..... 584
Althusser, Louis..... 584, 600
Ambrière, Francis..10, 30, 40, 41, 42, 56, 59, 124, 127, 135, 136, 138, 142, 144, 145, 147, 149, 179, 180, 182, 183, 194, 195, 197, 202, 207, 213, 218, 221, 224, 225, 235, 236, 237, 238, 239, 263, 269, 276, 291, 307, 308, 313, 316, 326, 327, 336, 337, 338, 359, 361, 362, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 386, 393, 398, 399, 405, 406, 408, 409, 415, 416, 426, 427, 430, 434, 438, 456, 473, 474, 475, 476, 478, 479, 487, 501, 503, 504, 508, 513, 523, 548, 558, 566, 583, 585, 592, 597, 598, 607
B. de la Mort, Noël.. 112, 122, 128, 129, 162, 195, 196, 208, 218, 220, 229, 235, 247, 274, 275, 280, 281, 295, 353, 372, 428, 430, 438, 447, 454, 466, 470, 481, 482, 572, 584, 607
Belin, H..... 10, 270, 584, 592, 598
Betz, Maurice.. 122, 140, 193, 194, 195, 214, 218, 220, 222, 229, 235, 237, 247, 248, 280, 281, 282, 283, 295, 314, 316, 331, 376, 386, 387, 391, 392, 393, 400, 401, 402, 404, 409, 583
Brasillach, Robert....122, 208, 215, 220, 250, 251, 285, 295, 309, 315, 406, 407, 433, 487, 560, 584, 589, 592, 596
Calet, Henri... 36, 42, 48, 202, 207, 213, 220, 231, 235, 239, 305, 309, 314, 327, 328, 338, 341, 378, 584, 596
Crémieux-Brilhac, Jean-Louis..... 436, 584
Damougeot-Perron, Georges..... 379, 380, 381, 384, 584
Dassart, André..... 226, 249, 289, 311, 584
Decoeur, Rémi..... 297, 584
Deschaumes, Guy..... 80, 81, 130, 131, 132, 133, 137, 145, 147, 149, 167, 171, 173, 174, 178, 182, 185, 186, 187, 188, 193, 195, 209, 213, 214, 220, 221, 235, 237, 238, 247, 272, 273, 274, 303, 355, 356, 388, 397, 398, 417, 421, 429, 430, 442, 448, 449, 450, 452, 460, 466, 471, 472, 473, 485, 487, 494, 496, 498, 499, 500, 502, 550, 583, 607
Gaillard, Robert.....8, 46, 133, 165, 195, 202, 205, 206, 210, 213, 217, 218, 220, 221, 222, 223, 234, 235, 238, 247, 250, 251, 252, 253, 254, 258, 264, 272, 274, 275, 276, 280, 285, 293, 300, 303, 307, 359, 437, 442, 443, 448, 451, 457, 458, 459, 463, 486, 517, 518, 521, 537, 548, 568, 572, 583, 584, 594, 607
Gangloff, Raymond..... 584, 593
Gascar, Pierre. 9, 42, 81, 196, 197, 222, 225, 308, 314, 315, 343, 349, 350, 355, 358, 373, 493, 494, 593
Gillet, Marcel..... 360, 361, 366, 585
Giraud, Général 99, 101, 103, 149, 154, 155, 156, 165, 175, 177, 187, 189, 201, 202, 212, 262, 263, 293, 347, 464, 576, 583, 585, 586, 593
Goldstein, Henry..... 226, 585
Guérin, Raymond....19, 29, 32, 36, 42, 48, 59, 60, 104, 124, 125, 193, 195, 198, 202, 203, 207, 210, 213, 221, 222, 224, 225, 235, 236, 237, 238, 239, 263, 265, 266, 274, 275, 276, 277, 284, 285, 312, 313, 317, 318, 319, 320, 333, 334, 339, 340, 341, 342, 381, 389, 407, 434, 437, 441, 459, 468, 482, 487, 513, 514, 527, 539, 540, 542, 547, 551, 555, 556, 566, 583, 588, 596, 597, 607
Guerlain, Robert..... 226, 261, 585

Guitton, Jean.2, 19, 24, 40, 56, 61, 62, 63, 64, 68, 77, 85, 93, 94, 106, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 128, 160, 164, 165, 173, 174, 175, 176, 179, 182, 183, 188, 195, 207, 208, 212, 220, 222, 223, 235, 236, 238, 246, 247, 248, 263, 276, 277, 282, 295, 300, 314, 315, 316, 350, 363, 402, 427, 436, 438, 508, 513, 548, 558, 560, 565, 583, 585, 589, 598, 600, 607
Hyvernaud, Georges.....8, 29, 32, 36, 42, 48, 59, 60, 62, 63, 64, 66, 68, 74, 81, 104, 160, 161, 162, 195, 198, 202, 203, 210, 213, 221, 222, 225, 235, 236, 237, 239, 257, 262, 263, 265, 266, 312, 313, 320, 326, 341, 374, 375, 376, 377, 402, 403, 409, 410, 416, 421, 422, 424, 425, 426, 427, 430, 431, 432, 437, 438, 440, 441, 442, 443, 459, 469, 481, 482, 483, 484, 487, 511, 513, 514, 515, 516, 517, 520, 527, 541, 548, 551, 552, 553, 554, 556, 566, 583, 585, 593, 597, 598, 607
Ikor, Roger..... 162, 585
Jamet, Claude..... 247, 295, 585
La vaissière, Jacques de 263, 585
Lanoux, Armand..... 463, 585
Le Brigant, Général...42, 222, 227, 262, 270, 278, 464, 467, 468, 484, 501, 508, 585
Le Diuzet, Alain..... 194, 569, 585
Legros, Robert..... 54, 585
Lorquin, Jules..... 459, 460, 469, 486, 488, 491, 495, 541, 552
Mariat, Jean.... 111, 161, 164, 195, 196, 202, 209, 217, 218, 220, 222, 223, 229, 235, 237, 247, 248, 253, 256, 259, 272, 281, 295, 340, 341, 350, 351, 353, 357, 358, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 370, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 381, 382, 383, 384, 386, 395, 396, 397, 398, 409, 427, 430, 470, 481, 482, 548, 572, 583, 584, 586, 594, 607
Ménard, René..... 9, 73, 257, 449, 450, 485, 486, 489, 494, 541
Morgan, Claude.... 9, 16, 35, 70, 71, 90, 127, 157, 158, 174, 193, 247, 261, 280, 296, 298, 299, 306, 310, 316, 320, 322, 337, 359, 452, 460, 488, 495, 586, 596
Onffroy de Vérez, Marcel..... 586
Patrice, Frère..... 9, 156, 161, 164, 166, 221, 235, 236, 244, 245, 263, 334, 341, 363, 479, 480, 481, 482, 491, 583, 591, 598, 606
Perret, Jacques.9, 10, 41, 42, 194, 195, 202, 207, 213, 221, 225, 235, 236, 238, 239, 263, 264, 266, 313, 314, 348, 384, 400, 401, 402, 403, 404, 406, 409, 416, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 430, 431, 465, 479, 480, 482, 583, 607
Porthault, Pierre..... 265, 506, 586
Rousseau, Serge.... 195, 218, 220, 236, 237, 238, 247, 261, 262, 288, 293, 317, 357, 583, 596, 599
Roux, Antoine de.... 124, 229, 230, 273, 301, 303, 506, 557, 563, 564, 572, 573, 576, 577, 581, 586, 590
Roy, Claude.... 8, 9, 13, 15, 16, 33, 38, 48, 54, 65, 80, 84, 87, 97, 112, 129, 143, 145, 155, 176, 183, 192, 203, 210, 219, 226, 239, 251, 255, 262, 276, 314, 315, 327, 328, 344, 357, 360, 362, 402, 414, 419, 431, 460, 474, 480, 487, 501, 510, 513, 534, 537, 538, 541, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 574, 586, 599
Sartre, Jean-Paul..... 10, 13, 25, 89, 91, 103, 121, 189, 237, 244, 297, 298, 314, 315, 320, 330, 333, 408, 462, 487, 558, 586, 588, 590, 593, 597, 599
Vialatte, Alexandre..42, 48, 59, 60, 104, 195, 203, 210, 213, 220, 225, 231, 235, 236, 266, 404, 405, 410, 416, 439, 441, 509, 553, 566, 583, 607
Volène, Robert..... 260, 586

Walter, Louis.....65, 129, 130, 131, 138, 139, 183, 220, 230, 235, 236, 238, 247, 268, 273, 274, 282, 295, 393, 428, 430, 446, 448, 450, 456, 457, 465, 487, 501, 508, 535, 584, 587, 607

Remerciements pour leur aide et leur participation, de près ou de loin, à cette thèse :

Dominic Alain Boariu, Emmanuel Bouju, Jean-Charles Bruno, Luc Capdevila, le Centre de Documentation et de Recherche du Musée de la Résistance et de la Déportation à Besançon, Delphine Chenavier, Jérémy Collot, Philippe Corno, Bruno Curatolo, Guy Durliat, Aline Fayet, Alexis Fichet, Roland Fichet, François Frédéric, Madeleine Frédéric, Sylvie Golvet, Caroline Hamon-Chaffoteaux, Stéphane Hervé, Alexandre Koutchevsky, Patrice Koutchevsky, François Lafon, Magda Lafon, Dominique Laury, Jean Leblet, Nawelle Lechevalier-Bekadar, Jean-Charles Lévy, Marie-Gabrielle Mahé, Pierre Mahé, Éric Mechoulan, Jean-Pierre Montier, Claire Paulhan, Annick Perrigault, Aleth Pourquery de Boisserin, Anna Pourquery de Boisserin, Christiane Pourquery de Boisserin, Daniel Pourquery de Boisserin, Vincent Pourquery de Boisserin, Céline Prestavoine, le service du P.E.B. (Université Rennes 2), Jacques Quinton, Jeannine Quinton, Jérôme Quinton, Odile Quinton Nicolas Richard, Paul Roussy, François Séchet, Jean Eudes Séchet, Sylvie Servoise, Hélène Tanguy, Véronique de Waru, Bruno de Waru.

Merci à Michèle Touret, pour sa patience, sa sérénité et son intelligence de vie.

Merci, surtout, à Juliette qui m'a accompagné, soutenu et aidé pendant toutes ces années de travail.

9 septembre 2002 – 7 octobre 2007.

UNE LITTÉRATURE QUI NE PASSE PAS

Récits de captivité des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale (1940-1953)

Tout comme les récits de déportation politique et raciale, les récits de captivité des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale présentent un intérêt non négligeable, du point de vue historique, documentaire, idéologique, mais aussi littéraire. Entre 1940 et 1953, pas moins de 188 récits — témoignages, journaux, romans — furent publiés, qui constituent un corpus riche qui n'a pas été étudié jusqu'à présent. Cette thèse de doctorat entreprend de démêler, à travers l'étude du contexte littéraire et politique de l'époque, les différents enjeux qui gravitent autour de ces récits.

MOTS-CLÉ :

Seconde Guerre mondiale (1939-1945) — prisonniers de guerre (1940-1945) — récits personnels — témoignage — Pétainisme — Résistance — Collaboration — Francis Ambrière (1907-1998) — Maurice Betz (1898-1946) — Noël Bayon dit « B. de la Mort » (?-?) — Guy Deschaumes (?-?) — Robert Gaillard (1909-1975) — Raymond Guérin (1905-1955) — Jean Guitton (1901-1999) — Georges Hyvernaud (1902-1983) — Jean Mariat (?-?) — Jacques Perret (1901-1992) — Alexandre Vialatte (1901-1971) — Revue *Les vivants* (1945-1945) — Louis Walter (1896-1970)

A LITERATURE THAT DOES NOT GO DOWN WELL

Narratives of the Prisoners of War of the Second World War (1940-1953)

Just as the narratives of the victims of political and racial internment, the narratives of the French prisoners of war during the Second World War are deeply interesting as far as history, documentation, ideology, but also literature are concerned. Between 1940 and 1953, no less than 188 narratives—testimonies, diaries, novels—were published ; they constitute a rich corpus that had never been analysed before. This thesis intends to sort out the different issues that revolve around these narratives, through the study of their political and literary contexts.

KEY WORDS :

Second World War (1939-1945) — Prisoners of War (1940-1945) — testimonies — Pro-Pétain ideology — The Resistance — Collaboration — Francis Ambrière (1907-1998) — Noël Bayon known as « B. de la Mort » (?-?) — Maurice Betz (1898-1946) — Guy Deschaumes (?-?) — Robert Gaillard (1909-1975) — Raymond Guérin (1905-1955) — Jean Guitton (1901-1999) — Georges Hyvernaud (1902-1983) — Jean Mariat (?-?) — Jacques Perret (1901-1992) — Alexandre Vialatte (1901-1971) — journal *Les vivants* (1945-1945) — Louis Walter (1896-1970)

Discipline : Littérature française du XX^e^ siècle

Université Rennes 2 – Haute-Bretagne
Place du Recteur Henri Le Moal – CS 24 307 – F-35 043 Rennes Cedex